

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.
DÉDIÉ
A MONSIEUR,
FRÈRE DU ROI.

Opinionum commenta delet dies, naturæ judicia confirmat.
Cic. de Natur. Deor.



JULLET 1784.

TOME LXII.



A PARIS,



Chez DIDOT le jeune, Libraire-Imprimeur de MONSIEUR,
quai des Augustins.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.





JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

JUILLET 1784.

EXTRAIT.

CAROLI DE MERTENS, *Observationes medicæ, Tomus II. Vindobonæ; typis Christiani-Frider. Wappler, 1783, in 12 de 175 pag. (a)*

Cet ouvrage est divisé en quatre parties, qui sont elles-mêmes subdivisées en plusieurs chapitres. La première partie renferme la description de différentes épidémies. La seconde contient l'histoire de la petite-

<(a) Voyez Tome LV, pag. 289.

vérole naturelle & inoculée. Dans la troisième, on traite de la maladie vénérienne & du scorbut: La quatrième partie est consacrée à des observations particulières de médecine.

PREMIERE PARTIE.

Fièvre catarrhale épidémique, observée à Vienne, année 1762.

Après des réflexions sur la température des premiers mois de l'année, M. de Mertens remarque que la maladie dont il parle étoit une toux épidémique, le plus souvent compliquée de fièvre qui attaquoit les habitans de Vienne, sans distinction de sexe ni d'âge, & qui fut tellement répandue, que de cent individus, à peine dix en furent exempts. Dans le même temps, une maladie semblable désoloit toute l'Italie, sur-tout Venise, parcourut toute l'Allemagne, & n'épargna pas la Hongrie.

Cette fièvre épidémique parut au commencement de mars, & cessa vers le milieu de mai; elle s'annonçoit par une grande douleur de tête, la lassitude, la perte de l'appétit, des frissons, suivis de chaleur; de la sécheresse à la gorge. La fièvre étoit quelquefois continue, mais le plus souvent elle suivoit le type d'intermittente quotidienne. La toux étoit sèche, l'expectoration étoit

difficile, & se faisoit d'abord en petite quantité; la soif étoit pressante, la céphalalgie devenoit grave, le sommeil étoit interrompu, la langue étoit chargée d'un mucus blanc ou gris; les urines étoient rouges dans le commencement, ensuite elles dépofoient une matière de couleur de brique. Chez quelques malades, l'humeur âcre corrodoit le palais & la gorge: de sorte que la voix pouvoit à peine être entendue, à cause de la raucité; d'autres avoient un *coryza*, ou rhume de cerveau considérable.

La crise la plus commune s'est faite par l'expectoration de matière bien cuite, quelquefois par les sueurs, ou par les selles. Cette maladie s'est terminée chez quelques-uns en trois jours; chez quelques autres, elle a duré pendant plusieurs semaines; elle a été funeste aux asthmatiques, aux vieillards, & à quelques personnes pléthoriques qui avoient négligé la saignée.

Les délayans, les loochs adoucissans, quelquefois le sirop diacode; & vers la fin, les laxatifs ont été employés avec succès. La saignée ne fut utile que dans les commencemens, & seulement pour les sujets pléthoriques. Quand l'humeur catarrhale étoit fixée d'une manière trop forte sur la poitrine, les vésicatoires entre les deux épaules, ou l'application d'un mélange de savon, d'huile & d'esprit de sel ammoniac, ont pro-

curé l'issue de cette humeur. Plusieurs malades ont eu des récidives ; alors le quinquina uni à la rhubarbe, ou à d'autres médicaments propres à tenir le ventre libre & à le fortifier, procuroient le double avantage de s'opposer aux signes manifestes d'intermittence, & à l'épuisement qu'avoit causé la maladie.

Dyssenterie qui a régné à Vienne en 1763.

Le flux de ventre dyssentérique attaquoit subitement les malades, & les faisoit aller à la selle trente fois & plus, en vingt-quatre heures. Il survenoit du frisson, auquel succédoient la chaleur, la soif & la fièvre ; la perte de l'appétit, l'amertume de la bouche, la blancheur de la langue, & quelquefois le hoquet s'y joignoient. Chez quelques malades, la fièvre étoit intermittente, quotidienne ; chez d'autres, elle étoit continue, rémittente, hémitritée ; dans ce dernier cas, le pouls étoit petit, foible, mais la soif & la chaleur s'augmentoient pendant la nuit ; au bout de quelques jours, il survenoit un ténésme très-fort, & les déjections devenoient sanguinolentes.

M. de Mertens trouve la cause de cette maladie dans un printemps chaud & doux avant le temps ordinaire ; dans les chaleurs du commencement de l'été qui furent très-fortes, & auxquelles succédèrent tout-à-

coup des jours froids & pluvieux; de sorte que la transpiration, d'abord augmentée, fut ensuite interceptée, & donna lieu aux symptômes que nous avons décrits.

La saignée n'étoit indiquée que chez un très petit nombre de malades, à cause de l'état du pouls & des forces. On avoit recours à l'ipécacuanha donné, & quelquefois répété comme vomitif: on administroit deux ou trois fois la rhubarbe en substance, & ces moyens terminoient la première partie de la curation dans l'espace de cinq ou six jours.

Quand les premières voies étoient ainsi évacuées, on passoit à l'usage des adoucissans, des opiatiques, & ensuite des roborans, parmi lesquels le quinquina étoit préférable, tant comme antiseptique, que comme propre à s'opposer à la fièvre.

M. de Mertens, dans la vue d'adoucir & de calmer les douleurs, employa souvent la mixture suivante: Prenez de la cire jaune rapée, un demi-gros; du savon d'Espagne ou de Venise, dur & rapé, un scrupule; de l'eau de fontaine, un gros; faites fondre à un feu doux, en remuant soigneusement jusqu'à ce que le tout soit uni en une seule masse; ensuite versez la liqueur dans un mortier de pierre, & mêlez-y peu à peu eau de fontaine, eau de menthe ou de canelle simple, de chaque trois onces; de sirop dia-

codé, une once & demie (a). On donnoit de cette mixture une cuillerée toutes les demi-heures, ou on en donnoit lorsque les malades avoient eu des selles copieuses. Il convenoit d'ajouter à la mixture dix ou quinze gouttes de laudanum liquide de *Sydenham*, quand les malades étoient fréquemment tourmentés de douleurs dans le ventre, ou de ténésme. Les bouillons, les crèmes & les décoctions d'orge & de riz, constituoient la principale partie de la diète. L'épidémie dyssentérique fit peu de victimes; mais quelques malades périrent de fièvre putride gangreneuse, de marasme, d'hydropisie ou de tympanites; beaucoup eurent des récidives.

Constitution épidémique des années 1774 & 1783.

La maladie qui régna à Vienne pendant l'hiver & le printemps de ces années, étoit une fièvre catarrhale inflammatoire; elle constituoit en apparence différentes maladies, selon le siège qu'elle occupoit: ainsi, à la poitrine c'étoit une péripneumonie, ou une pleurésie, &c. La cause étant inflammatoire chez tous les sujets, *M. de Mertens*

(a) *M. de Mertens* tenoit cette formule de *M. Huck Saunders*, savant médecin Anglois qui se trouvoit alors à Vienne.

fit usage , en général , du traitement anti-phlogistique , sans cependant perdre de vue les symptômes particuliers.

Fièvre catarrhale épidémique qui a régné dans le printemps de l'année 1782 , & qui a été connue sous les noms de maladie de la Russie , la grippe , l'influenza.

M. de Mertens fait l'historique de cette épidémie qui prit naissance en Russie , & parcourut successivement toute l'Europe ; cette maladie fut très bénigne , quoique très-générale : la description des symptômes & celle des moyens employés pour la curation , n'offrent rien de particulier.

Fièvre arthritique , observée pendant l'hiver de 1782 à 1783.

Les malades souffroient des douleurs vagues & intolérables dans toutes les articulations. Ces douleurs augmentées le soir , & accompagnées d'une fièvre manifeste , croissoient encore sensiblement vers le milieu de la nuit , & duroient jusqu'au jour. Pendant le jour , elles s'apaisoient , & à peine y avoit-il de la fièvre ; mais les malades , forcés de rester dans la même attitude , ne pouvoient faire aucun mouvement sans ressentir de la douleur dans quelque partie ; ils passaient dans cet état les jours & les nuits , pendant l'espace de deux ou trois mois.

La saignée, le traitement anti-phlogistique, indiqués ordinairement contre cette espèce de maladie, ne purent adoucir les douleurs. Les opiatiques donnés pendant la nuit, causoient à la plupart une stupeur si accablante, jointe à un sentiment obscur de douleur, que ces malades préféroient les douleurs aiguës. Le camphre réussit un peu; les antimoniaux, l'extrait d'aconit, les décoctions de bardane & de felsepareille, le quinquina pris sous plusieurs formes & à différentes doses, &c. ne procurèrent aucun soulagement : alors M. de Mertens pensa que les bains d'eaux thermales de Bade convenoient à ces maladies, mais la saison s'opposant à ce qu'il y envoyât ses malades, il imagina de leur faire préparer des bains sulfureux artificiels. Pour y parvenir, il fit placer sur un feu doux une partie de soufre & deux parties de chaux vive que l'on remuoit soigneusement; il faisoit ensuite dissoudre une livre & demie de cet *hépar* dans une quantité d'eau suffisante pour un bain. Il tenoit ses malades dans cette eau tiède, d'abord pendant une heure, ensuite pendant deux heures. Le seul usage de ces bains rendit entièrement, & en peu de temps, la santé à la plupart des malades.

SECONDE PARTIE.

Cette seconde Partie est divisée en trois

Chapitres. Dans le premier, *M. de Mertens* donne une histoire abrégée de la petite-vérole; il rappelle la manière dont cette maladie a été apportée en Europe par les Sarrafins, & il blâme la méthode incendiaire que l'on a suivie si long-temps dans son traitement.

Dans le second chapitre, *M. de Mertens* parle de l'inoculation de la petite-vérole, de son origine, de l'avantage qu'elle procure, de la manière de la pratiquer d'après les préceptes de *Dimsdal*.

Le troisième chapitre est consacré à la curation de la maladie. Si la petite-vérole, soit naturelle, soit inoculée, est discrète & de bon caractère, *M. de Mertens* laisse agir la nature; il fait tenir les malades hors du lit & à l'air libre, pendant tout le jour; &, pendant la nuit, il fait très-peu couvrir le lit, & fait renouveler l'air de la chambre. Il ordonne pour toute nourriture des légumes, des laitages, des fruits bien mûrs crus ou cuits, & pour boisson de l'eau, de la limonade, &c. Si cependant il y a des symptômes inflammatoires, comme céphalalgie, pouls très-fréquent & dur, respiration difficile, délire furieux, &c. il fait pratiquer la saignée, qu'il modère ou qu'il répète selon les forces du malade.

Quand la petite-vérole est confluyente ou de mauvais caractère, soit à cause de la

constitution épidémique, soit par une disposition particulière du malade, soit enfin par un traitement mal entendu, notre auteur tient le malade à l'air libre, comme dans les discrètes; il fait changer de linge tous les jours, ou au moins tous les deux jours: quand, dans les commencemens, les symptômes d'inflammation interne sont véhémens, ainsi que la fièvre, il fait saigner, & il ordonne des lavemens émolliens. Dans ces espèces de petites-véroles, lorsque les pustules, au lieu de pousser & d'être rouges, s'affaissent & paroissent former plutôt de l'ichor que du bon pus; quand le pouls est petit & très-fréquent, comme dans les fièvres putrides; lorsque le malade a un sommeil soporeux & qu'il délire sourdement, alors *M. de Mertens* place son espérance dans l'usage des acides minéraux & du quinquina. L'hémorrhagie du nez, les urines sanglantes arrivant dans ces circonstances, sont d'un très-mauvais augure, elles démontrent la dissolution putride du sang, contre laquelle les acides & le quinquina sont très-convenables, sur-tout quand ils sont soutenus par un régime rafraîchissant. Vers le temps de la dessiccation, *M. de Mertens* ordonne un laxatif qu'il répète tous les trois ou quatre jours; il conseille dans les dépôts, le quinquina & les cataplasmes émolliens.



TROISIEME PARTIE.

De la maladie vénérienne.

M. de Mertens expose des vues générales sur l'origine de la maladie vénérienne ; il discute l'utilité plus ou moins grande de plusieurs méthodes adoptées pour le traitement de cette maladie ; il s'élève contre la salivation, & il se déclare en faveur des frictions mercurielles administrées avec les précautions que nous allons faire connoître, & après quelques préparations relatives à la constitution du malade : telles sont la saignée, s'il y a pléthore ; les purgatifs, si la saburre abonde ; les bains, si la peau est sèche, rude, ou que la transpiration soit diminuée, &c. Pendant le traitement, le régime doit être adoucissant, & la boisson sera faite avec la felsepareille ou la racine de bardane en décoction. Chaque soir, de deux jours l'un, le malade se frottera lui-même les jambes avec deux gros d'onguent de mercure (a) pendant un quart-d'heure ; il essuiera ses mains à ses bas qu'il gardera

(a) L'onguent dont M. de Mertens fait usage est fait avec partie égale de mercure coulant & de graisse de porc ; il recommande d'y ajouter du beurre de cacao, quand on doit le garder quelque temps,

jusqu'à la quatrième friction ; alors il lavera
 ses jambes avec de l'eau tiède & du savon ,
 & il mettra d'autres bas ; ensuite il fera sur
 ses cuisses le même nombre de frictions
 avec la même quantité d'onguent , & il gar-
 dera pendant ce temps les mêmes caleçons ;
 après avoir lavé ses cuisses , il reviendra aux
 jambes , & ensuite aux cuisses alternative-
 ment. *M. de Mertens* assure que vingt-quatre
 ou trente frictions ainsi administrées , enlè-
 vent la vérole la plus compliquée ; il a vu
 rarement qu'on soit obligé d'aller jusqu'à
 36. Vers la huitième ou dixième friction ,
 les symptômes vénériens commencent à
 disparoître , & de jour en jour la guérison
 s'opère. S'il survient des annonces de sali-
 vation , il suffit pour les faire disparoître de
 discontinuer les frictions un jour ou deux ,
 & de donner un laxatif. *M. de Mertens*
 donne les raisons qui le déterminent à sui-
 vre cette méthode , & à lui donner la pré-
 férence sur les frictions administrées sur d'au-
 tres parties du corps. Il décrit ensuite les
 principaux symptômes locaux vénériens ,
 & il donne des préceptes pour se conduire
 dans leur curation .

Du Scorbut.

M. de Mertens pense que le scorbut de
 terre & celui de mer sont le même , & re-
 connoissent également pour cause les vian-

des ou les poissons salés, le manque de végétaux, les habitations humides, &c. Pour prévenir cette maladie, il conseille de faire usage d'alimens & de boissons anti-septiques, & qui puissent se conserver longtemps sans être altérés.

M. de Mertens recherche pourquoi les gens du peuple en Russie sont moins affectés du scorbut que les riches, qui mènent une vie plus aisée, & dont les habitations sont plus saines; & il en trouve la raison dans la nourriture & la boisson du peuple qui fait un grand usage du chou fermenté, appelé par les Allemands *Saukraut*, d'oignons, de poireaux, de raifort, de raves, de navets, &c. & qui boit habituellement du *kuas*, espèce de bière acidulée, dans laquelle la menthe sauvage infusée tient lieu de houblon.

Notre auteur rapporte ensuite les observations qu'il a faites sur des enfans scorbutiques à Moscou, dans l'hôpital des Orphelins dont il étoit le médecin; les symptômes du scorbut y sont très-bien exposés, & la manière dont la curation a été variée, selon les circonstances & les saisons, mérite d'être remarquée; le régime végétal fait la plus grande partie du traitement; la boisson des plus petits enfans étoit de l'eau pure; ceux qui étoient plus grands buvoient du *kuas*.

M. de Mertens fait entrevoir combien il

feroit utile de faire sur les vaisseaux une grande provision de chou fermenté, de bière, &c. pour prévenir le scorbut. Il remarque que dans l'Autriche, & dans quelques autres parties de l'Allemagne, les gens du peuple mangent beaucoup de raves fermentées & préparées comme les choux ; ce qui lui paroît une diète prophylactique du scorbut.

QUATRIEME PARTIE.

Cette dernière partie de l'ouvrage de M. de Mertens ne contient que des observations particulières de médecine, ainsi que nous l'avons annoncé : nous nous contenterons d'en donner les titres ; ces observations doivent être lues dans l'ouvrage même.

On trouve dans cette partie, 1°. *une hémiplégie guérie par l'électricité.*

2°. *Une goutte sereine de l'œil droit, causée par une tumeur glanduleuse au cou.*

3°. *Un tétanos des extrémités inférieures, suivi de paralysie.*

4°. *Une angine causée par une paralysie.*

Cette seconde partie d'observations médicales doit confirmer dans l'opinion que l'on a déjà depuis long-temps du mérite & des talens de M. de Mertens ; elle suffiroit seule pour donner une idée avantageuse de ce praticien à qui nous sommes redevables, entr'autres travaux de la description de la dernière

dernière peste de Moscou, dont nous avons parlé dans les cahiers de mars & avril de cette année. *Voyez aussi tom. lv, pag. 289.*

RÉFLEXIONS DE M. TARANGET,

Docteur-médecin, & professeur royal en la Faculté de Douay, sur le nouveau remède proposé contre la rage, par M. DEMATHIIS, D. M. & chirurgien des armées de Sa Majesté le roi de Naples.

Pigmæus parvis currit bellator in armis. JUVEN.

La morsure de la vipère, opposée comme remède à la morsure d'un animal enragé ; des convulsions opposées à des convulsions ; en un mot, un venin employé comme antidote d'un autre venin : telle est la découverte de M. *Demathis* ; mais cette découverte mérite bien d'être constatée par de nouvelles expériences.

En lisant le détail de cette observation, j'ai partagé sans doute, avec tous les lecteurs, cette espèce d'enthousiasme qu'excite tout ce qui porte un caractère de singularité ; mais la réflexion fit naître en moi des doutes que j'expose aujourd'hui. Je ne cherche point à critiquer. On ne critique point à trente ans ; ou si on le fait, on a tort. J'honore mes adversaires, & leurs talens ; mais,

je le répète, j'ai des doutes, & j'aime ma profession.

Le chien que M. *Demathis* fit mordre par une vipère, & qui éprouvoit auparavant une horreur convulsive pour l'eau, en but beaucoup & avec avidité deux heures après avoir été mordu ; c'est-à-dire que l'*hydrophobie* cessa dans cet animal : mais cet animal, en qui cessoit l'*hydrophobie*, cessoit-il d'être enragé ? & a-t-on pu le regarder comme guéri de la rage, parce qu'il étoit délivré de son horreur pour l'eau ? Si l'*hydrophobie* n'est qu'un symptôme accidentel de la rage ; si la rage peut subsister sans *hydrophobie*, a-t-on trouvé dans la morsure de la vipère un remède contre la rage, parce que cette morsure a fait cesser l'*hydrophobie* ? Tout le monde sent de quelle conséquence il peut être de prendre un symptôme de la maladie, pour la maladie elle-même.

Supposons (ce qui est très-possible) que vers le huitième ou neuvième jour d'une fièvre putride, il survienne des convulsions ; supposons encore qu'un remède quelconque fasse disparaître ces convulsions, le médicament employé avec tant de succès peut-il être regardé comme un remède de la fièvre putride ? Non sans doute, puisqu'après que les convulsions ont cessé, la fièvre putride subsiste. Les convulsions ne sont donc ici qu'un *épiphénomène* absolu-

ment étranger à la fièvre putride, proprement dite.

Appliquons ce raisonnement au cas présent. La rage est souvent accompagnée d'*hydrophobie* (a), & la morsure de la vipère fait succéder à ce symptôme une grande avidité pour l'eau. Dira-t-on que la rage se trouve réellement guérie ? Je n'en crois rien. L'*hydrophobie* n'est pas plus essentielle à la rage, que l'*aréopobie*, que la *pantopobie* : en un mot, que les convulsions ne sont essentielles à la fièvre putride. La rage peut se rencontrer, & se rencontre quelquefois, séparée de tous ces épiphénomènes. L'*hydrophobie* n'est donc qu'un symptôme. La morsure de la vipère n'a donc guéri, tout au plus, qu'un symptôme de la rage, & point du tout l'ensemble des accidens qui constituent cette cruelle maladie. Il y a donc une différence essentielle entre la rage & l'*hydrophobie*; par conséquent trouver un remède contre l'*hydrophobie*, ce n'est point en trouver un contre la rage.

(a) Mais l'*hydrophobie* n'en est pas le signe *pathognomonique*; & c'est cependant ce qu'il faudroit pour qu'un remède contre l'*hydrophobie* en fût un contre la rage; ce symptôme ne se manifeste guères, que vers la fin de la maladie; c'est, pour ainsi dire, la dernière scène, par laquelle la nature termine cette horrible tragédie. Les malades, dit M. Andry, dans ses *Recherches sur la rage*, FINISSENT par avoir de l'aversion pour l'eau.

20 RÉFLEXIONS SUR LA RAGE.

Il me semble, d'ailleurs, qu'on s'est trop empressé d'annoncer cette expérience, parce que le résultat n'en peut être que très-vague & très-obscur. Il est encore incertain, quoique l'*hydrophobie* ait disparu dans le chien en question, si cet animal est mort de la morsure de la vipère, ou de la rage; & c'est cependant ce qu'il auroit fallu constater. On peut assurer qu'il n'est pas mort *hydrophobe*. Mais quelle preuve a-t-on qu'il n'est pas mort *enragé*? Et sur quel fondement assure-t-on qu'il *périt de ses morsures au bout de quatre heures*? Si la rage peut survivre à l'*hydrophobie*, si l'*hydrophobie* n'est pas la rage, la véritable cause de la mort du chien est assurément un problème qu'on ne résout pas, en disant qu'il *périt de ses morsures*.

A ces réflexions qui se présentent naturellement, qu'on nous permette d'en ajouter quelques autres également propres, peut-être, à nous faire apprécier la nouvelle expérience.

M. *Alphonse Leroy*, dans ses conjectures sur le traitement de la rage, croit que la cure de cette maladie présente deux indications à remplir; la première, d'affoiblir l'énergie vitale, *au point de la rendre presque nulle*; & la seconde, *de neutraliser le virus hydrophobique*; & M. *Demathiis* croit que la morsure de la vipère remplit ce

double objet. Examinons le sentiment de ces deux praticiens ; je sens que je vais m'engager avec des adversaires redoutables, mais l'amour seul de la vérité me fait descendre dans l'arène.

Le secret de l'art dans la curation de la rage seroit donc , selon M. *Alphonse Leroy*, de suspendre l'activité du principe vital ; & c'est même sur cette théorie qu'est fondé le moyen qu'il propose , d'exposer les *enragés* à la vapeur du charbon afin de les faire tomber en *asphyxie* : telles étoient aussi , sans doute , les vues du doct. *Nugent*, qui rapporte l'observation d'un *hydrophobe* guéri par l'usage de l'*opium*. Ensuite dit M. *Leroy*, il est nécessaire de *neutraliser* le venin hydrophobique : il faut convenir que le succès du docteur *Nugent* justifie la première partie du traitement conjecturé par M. *Alphonse Leroy* ; mais il ne prouve pas également en faveur de la *neutralisation*, que ce médecin juge nécessaire. Si l'*opium* a guéri la rage , il n'a pu le faire qu'en enchaînant l'activité du principe vital ; mais point du tout en neutralisant le *virus hydrophobique*. Il n'est donc pas généralement vrai que la cure de la rage exige les deux conditions indiquées par M. *Alph. Leroy*. La première suffit quelquefois.

Mais je dis plus , & il me paroît qu'il n'existe point de cas où cette réunion de

moyens puisse avoir lieu ; car enfin , la nécessité de cette neutralisation demandée suppose que le venin de la rage s'introduit dans le torrent des humeurs , leur imprime son caractère particulier , & étend , par cette propagation , ses effets & ses désordres dans toute la machine. S'il s'agit d'une rage ancienne , dont le germe long-temps assoupi ne s'est développé que par une explosion tardive , nous n'oserons pas décider ni jusqu'à quel point , ni comment les humeurs peuvent en être infectées. Dans cette supposition encore , peut-être seroit-il plus sage de travailler sur le champ à la neutralisation du virus , que de chercher à émousser l'énergie vitale ; *au point de la rendre presque nulle*. Ce qui nous le fait penser , c'est que cet affaiblissement des mouvemens de la vie ne pouvant être que momentané , ne seroit qu'insolument préjudiciable , parce que l'ennemi conserveroit toute sa force dans chacun de ses retranchemens , contre une puissance trop affaiblie. Chaque fois que le principe vital renaîtroit , chaque fois le virus restant le même , rentreroit dans la funeste possession d'en préparer la ruine. Ainsi , inutilement , dans une rage ancienne , rempliroit-on le premier précepte de M. *Alphonse Leroy* ; il ne peut trouver son application , & nous croyons que ce seroit un malheur de réussir.

Si l'on veut parler d'une rage commençante, nous souscrivons à l'affoiblissement de la puissance vitale ; mais nous ne concevons pas la nécessité de la *neutralisation* du virus. Nous ne disputerons pas sur le mot, & nous nous garderons bien de le prendre dans le sens chimique. Mais nous dirons (ce que M. *Alphonse Leroy* est forcé d'avouer) que cette *neutralisation* qu'il croit nécessaire, suppose que le virus d'une rage commençante s'introduit dans les humeurs, & a besoin, par conséquent, d'y être *neutralisé*. Mais tant de faits déposent contre cette universalité du virus hydrophobique, tant d'autres semblent attester que tous les symptômes d'une rage récente ne sont que les effets sympathiques d'une irritation locale, qu'il est difficile de soutenir que ce virus s'insinue dans la masse des humeurs, ou qu'il ait besoin d'y pénétrer, pour déterminer tous les accidens qu'il traîne à sa suite.

Si je porte une irritation mécanique sur quelques troncs de nerfs sortant du cerveau, par exemple ; & si, au moyen de cette irritation, je détermine des mouvemens convulsifs dans toutes les parties auxquelles ces troncs fournissent des rameaux, faut-il, pour expliquer cette extension de symptômes, avoir recours à l'existence d'une cause irritante, placée dans chaque partie qui est en convulsion ? Il n'existe ici qu'une seule cause,

24 RÉFLEXIONS SUR LA RAGE.

mais elle est locale & circonscrite ; elle est aux troncs nerveux que j'irrite ; & si je fais naître au loin un trouble extraordinaire, ce trouble part du point irrité.

Mais quelle que soit la valeur de la théorie de M. *Alphonse Leroy*, je suis étonné que M. *Demathis* propose le moyen qu'il a employé, comme remplissant les vues de cette théorie, c'est-à-dire comme suspendant l'activité du principe vital. Si la morsure de la vipère donne des convulsions qui deviennent promptement mortelles ; si la morsure d'un animal enragé donne des convulsions également mortelles en peu de temps ; & si celles-ci supposent le principe de la vie excessivement *exalté*, comment concevoir que la morsure de la vipère produise sur l'action vitale des effets si opposés à ceux de la morsure d'un animal hydrophobe ?

Les convulsions, quelle que soit la cause qui les détermine, ne sont-elles pas toujours l'action augmentée dans un organe ? Les convulsions produites par le venin de la vipère ne détruisent donc pas les convulsions produites par le venin hydrophobique, parce qu'elles affoiblissent le principe vital de toute la quantité dont celles-ci l'exaltent. Ce n'est donc pas le projet de M. *Leroy* que M. *Demathis* a exécuté, par le moyen singulier & intéressant dont il nous fait l'his-

toire ; & certainement on n'auroit pas soupçonné, d'après les vues de M. A. Leroy, que ce fût dans de nouvelles convulsions qu'on dût chercher la manière d'affoiblir le principe de la vie, à moins cependant qu'on ne veuille pas mettre de différence entre l'état asphyxique que propose M. A. Leroy, & les convulsions que produit la vipère.

En admettant que le venin de la vipère diminue les forces vitales, pourquoi supposer que la rage les exalte essentiellement ? Est-il toujours vrai que le virus hydrophobique soit un virus *exaltant* le principe de la vie ? Si c'est un effet nécessaire du virus supposé, pourquoi y a-t-il des malades qui ont été sur le champ abattus par le mal ? Pourquoi y en a-t-il qui meurent dans une sorte de paralysie, après un délire tranquille ? Pourquoi le malade cité par le doct. Hoffmann (a) est-il mort, sans le moindre mouvement convulsif, sans pousser le moindre soupir, comme si la paralysie fût devenue en un instant universelle & totale (b) ?

Si toutes ces choses sont vraies, la rage n'est donc pas une maladie constante dans ses symptômes ; elle peut même, comme on vient de le voir, en produire d'opposés : tantôt elle augmente le principe de la vie,

(a) Dans la Lettre au D. William Briggs.

(b) ANDRY : *Recherches sur la rage.*

tantôt elle cause un affaïssement *paralytique*. Si la morsure de la vipère diminue l'énergie vitale, elle ne convient donc point dans tous les cas; dans ceux, par exemple, où cette même énergie se trouve affaïssée, puisqu'alors elle doit augmenter cet affaïssement, & puisqu'il faut qu'elle *agisse par les contraires*. Mais nous ne pouvons nous laisser de le répéter: *Convulsions & affaïssemens* nous paroissent deux manières d'être, impossibles dans le même temps.

Ainsi, sans toute cette théorie, l'affertion d'Hippocrate; *convulsio convulsione curatur*, se trouve vraie. Mais Hippocrate n'a pas dit: « Une convulsion est le correctif » d'une convulsion, parce que l'une des » deux affoiblit un agent, dont l'autre augmente l'énergie. » Il annonce le fait, sans l'expliquer, & sa manière vaut bien la nôtre.

M. *Demathis*, qui croit n'avoir fait que développer par l'expérience le principe de M. *A. Leroy*, nous paroît cependant s'éloigner de sa théorie, quand il veut expliquer le nouveau phénomène. « Cette morsure, dit-il, en imprimant aux fluides une modification nouvelle, en donnant un autre mode, une certaine rétrogradation aux mouvemens qui constituent la vie, ne peut-elle pas guérir? Ce moyen n'agit-il pas par la raison des contraires? » Je demande si toutes ces expressions rendent l'idée de

M. *Alph. Leroy* ? Je demande si des fluides qui reçoivent, par le moyen des convulsions, *une modification nouvelle*, supposent une diminution dans les *mouvements qui constituent la vie* ? Je demande si un nouveau *mode* imprimé à des mouvemens, par des mouvemens convulsifs, supposent un affoiblissement du principe vital ? Ou plutôt, je demande ce que peut signifier cette *certaine rétrogradation*, dans un cas où le principe vital est évidemment en progression croissante ? Si la morsure de la vipère agit *par la raison des contraires*, pourquoi les effets extérieurs sont-ils si ressemblans à ceux de la morsure d'un animal enragé ? Pourquoi M. *Pouteau*, qu'on n'accusera pas d'avoir mal observé, a-t-il remarqué tant d'analogie entre la manière d'agir du virus hydrophobique, & celle du venin de la vipère ? Je ne prétends point assurément qu'on doive exclure de la médecine toute espèce de théorie ; la théorie & la pratique sont faites pour s'éclairer mutuellement ; mais il faut laisser précéder les faits ; il faut même les laisser se multiplier : alors la théorie n'est plus que l'histoire exacte des lois de la nature ; alors elle devient un guide fidèle, au lieu d'être une lumière qui égare.

M. *Demathis* pense que le venin de la vipère imprime aux fluides une modification nouvelle ; il faut donc supposer que ce venin

se mêle à la masse des fluides, & qu'en sa qualité de substance étrangère & vénéneuse, elle les modifie de manière à produire tels & tels effets. Mais comment s'opère ce mélange avec les fluides du corps vivant ? Par quelle voie s'introduit le poison ? ce seroit par la plaie, sans doute ? Mais dans cette plaie, qu'on regarde comme une route ouverte au fluide vénéneux de la vipère, il se trouve une barrière qui arrête tout au moins, & qui, peut-être même, fixe tout-à-fait, dans la partie mordue, le virus qu'on prétend devoir se glisser dans le torrent des humeurs. Toute partie vivante irritée devient un foyer d'action nouvelle (a), qui appelle les fluides du centre à la circonférence ; & assurément ces irradiations *centrifuges*, (qu'on nous permette l'expression) ne paroissent pas destinées à favoriser le transport d'un autre fluide, de la circonférence au centre. Les humeurs vivantes sont donc, par cela même, à l'abri de cet alliage mortel qu'on veut supposer, pour expliquer la chose.

(a) *Chaleur, douleur, gonflement*, sont trois phénomènes qui se rencontrent dans toute partie vivante irritée, & qu'on retrouve, au plus haut degré, dans la partie mordue par une vipère. Or, si ces trois accidens n'annoncent pas un surcroît d'action qui converge à la partie, il faut convenir que les symptômes de l'évidence sont impossibles à saisir.

Si les humeurs d'un animal mordu par une vipère contractoient de *nouvelles modifications*, ce ne seroit donc pas à cause d'un mélange qui est impossible, mais bien plutôt parce que les phénomènes qui se passent dans la partie mordue, propageroient leurs effets sur le reste des organes nerveux. Il suffit donc qu'une partie sensible soit atteinte par un virus quelconque, pour que cette impression locale s'étende, comme par autant d'irradiations, à tous les organes qui renferment les mouvemens de la vie.

D'ailleurs les seules modifications dont il est question ne peuvent être, sans doute, que des modifications extérieures & sensibles; car s'il s'agit de tout autre qui échappe aux sens, il est impossible de les apprécier; & alors on peut les regarder, sinon comme des êtres de raison, du moins comme des être indéterminables. Mais parmi les modifications extérieures qu'on a découvertes dans le sang des animaux mordus par une vipère, on n'a rencontré que la *dissolution*, ou que la *coagulation*. Voilà donc deux effets opposés, produits en apparence par la même cause. Ainsi un observateur pourroit dire: « Le venin de la vipère coagule le sang. » Un autre prétendrait également avoir raison, s'il disoit: « Le venin de la vipère dissout le sang. » Que peut gagner à cette opposition de fait un troisième observateur

qui voudroit en tirer parti ? S'il veut se donner la peine d'examiner de plus près ces prétendues modifications du venin de la vipère, il verra que constamment le sang est coagulé dans un animal qui vient de mourir de la morsure en question ; il verra que ce même sang tombe en dissolution, si l'on tarde à l'examiner (a) : alors tout le merveilleux disparoît ; les deux observateurs se trouvent conciliés ; la différence de leur opinion dépend d'une circonstance absolument étrangère à l'action du venin. Ce n'est donc plus ce venin qui coagule le sang, mais c'est la mort récente, c'est le repos qui le condense ; ce n'est plus le venin qui dissout le sang, mais c'est sa propre dégénérescence qui en désunit les parties, parce qu'elles cessent d'être enchaînées & liées par le mouvement vital. Que produit-il donc sur ce fluide ? Je n'en fais rien. S'il lui imprime *une nouvelle modification*, cette *modification* m'échappe ; mais, jusqu'à ce que je l'apperçoive, je la nie, parce je n'ai point du tout besoin de la supposer.

Une seconde preuve que les fluides vivans ne reçoivent aucune modification funeste de ce prétendu mélange, c'est que le venin de la vipère est innocent, précisé-

(a) Voyez *Œuvres posthumes de M. Poulet*, vol. iij., pag. 99 & suiv.

ment lorsqu'il s'introduit dans les humeurs par la déglutition. Des médecins, amis de l'humanité, & pleins de ce courage actif pour lequel tout danger dispaçoit auprès de l'utilité publique, ont avalé le venin de la vipère, & l'ont avalé impunément. D'où vient cette différence dans les effets d'un même poison appliqué par des routes différentes ? Cette différence ne peut être que celle de l'impression locale ; impression qui devient nulle dans un estomac sain, dans des vaisseaux dont rien n'a troublé l'organisation ni la sensibilité, tandis qu'elle devient terrible & mortelle dans une partie déchirée par une morsure, & sur des nerfs disposés par leur lésion à transmettre les effets les plus rapidement destructeurs.

Ajouterons-nous à toutes ces idées une démonstration que semble nous fournir la cure même de la morsure de la vipère ? Quelquefois un simple topique *d'huile d'olive* (a), ou *d'alkali volatil*, suffit pour rendre nulle l'action du venin. Si cette observation est vraie, elle me paroît prouver sans réplique, que la cause de tous les effets de cette morsure est uniquement dans la plaie ; qu'il ne se fait point d'absorption du fluide venimeux ; & , par conséquent, que si le désordre est général dans toute la ma-

(a) Voyez encore *Pouteau*, même dissertation.

32 RÉFLEXIONS SUR LA RAGE.

chine, il n'est, & ne peut être que l'effet sympathique de l'action nerveuse horriblement troublée dans la partie mordue, par l'impression locale du virus sur des nerfs déchirés.

Nous terminerons ici des réflexions que nous soumettons volontiers aux lumières & au jugement des praticiens dont elles combattent l'opinion. On ne trouvera point dans cette dissertation les traits brillans qui annoncent le talent. Cet avantage appartient à nos adversaires, & ce seroit en vain que nous prétendrions le partager avec eux.

Pigmeus parvis currit bellator in armis.

LETTRE DE M. JAVEY DES BARRES,

*Médecin à Evreux, à M. GASTELLIER,
docteur en médecine à Montargis.*

Votre ouvrage, Monsieur, sur les spécifiques, dont je viens de lire l'extrait dans le Journal de juillet 1783, m'engage à vous offrir les observations suivantes, assez analogues à celles que vous rapportez. Je n'entreprendrai point les éloges qui vous sont dus; j'entre en matière.

PREMIÈRE OBSERVATION

En 1777, je fus appelé à trois heures
après

après midi pour une femme âgée de 80 ans ; je ne pus me rendre auprès d'elle qu'à six heures. J'appris que cette femme avoit perdu son mari trente-six heures avant, qu'il étoit mort subitement à ses côtés , & qu'après avoir mangé la veille de gros pois ronds, elle s'étoit plaint de grandes douleurs d'estomac. Depuis les onze heures , la malade avoit perdu la connoissance & le mouvement , & elle présentoit tous les symptômes de l'apoplexie la plus grave. Un jeune chirurgien , mandé en m'attendant , avoit assuré que ce n'étoit que le cochemart , & avoit ordonné de mâcher de la pytérthe à cette femme , qui n'avoit plus qu'une dent. Je jugeai que l'estomac étoit resté dans l'inertie depuis quelque temps , & qu'il étoit farci d'alimens & de saburre. J'insistai sur l'émétique. Au sixième grain de tartre stibié, la malade rendit des pois en partie entiers, des glaires , de la bile, &c. Je lui prescrivis une potion convenable ; le lendemain je lui fis appliquer deux vésicatoires très-chargés de poudre de cantharides aux gras de jambes. Le troisième jour la connoissance lui revint , mais le côté droit étoit sans mouvement. Les purgatifs, les potions, les boissons usitées dans pareils cas, détournèrent l'orage ; la cure fut terminée en vingt-huit jours , en laissant un cautère à la malade.

II^e O B S E R V A T I O N.

Un boucher, qui avoit l'habitude de dîner de bonne heure, ne put un jour dîner qu'à cinq heures du soir ; après avoir pendant long-temps enduré la faim, il mangea avec la plus extrême avidité un plat de lentilles pendant que sa femme étoit allée lui chercher à boire ; ensuite il but deux ou trois coups tout de suite. La nuit cet homme fut très-tourmenté d'angoisses, d'oppression, de mal à la tête, de nausées & de vomissement. On m'envoya chercher à quatre heures du matin ; le malade étoit fort rouge, les yeux lui sortoient des orbites d'une manière à effrayer ; il ne pouvoit plus respirer ; la poitrine étoit très-levée ; le segment des côtes ne s'abaissoit plus à cause de la plénitude du poumon, qui ne permettoit qu'un très-petit mouvement d'expiration. Je reconnus alors un coup de sang à la poitrine. Après m'être bien assuré qu'il n'y avoit plus d'alimens contenus dans le ventricule, & le moment étant très-pressant, je fis tirer quatre palettes de sang, malgré les obstacles qu'y apportoit les assistans. Quatre heures après, je fis réitérer la saignée ; une troisième fut faite cinq heures après la seconde, tant à cause de l'engorgement local de la poitrine, qu'à cause de l'irritation & de l'inflammation des entrailles qui sont les

suites d'une indigestion de cette nature. Le reste du traitement consista en des boissons adoucissantes, des lavemens, ensuite deux purgations. Le neuvième jour, le malade fut guéri.

IIIe. OBSERVATION.

Au mois d'août dernier, je fus appelé à une heure après minuit pour une dame âgée de soixante-quinze ans, sanguine, active, fort sensible, ayant des palpitations fréquentes & étant accablée de chagrins. La malade avoit beaucoup vomé, & avec des efforts incroyables; les assistans soupçonnoient une indigestion, & me pressoient d'administrer l'émétique. D'après l'inspection des matières rejetées, dont les dernières n'étoient plus que des glaires sans aucunes portions d'alimens, entendant d'ailleurs les gémissemens de la malade, & même les cris si aigus, qu'il sembloit qu'on lui déchiroit les fibres de l'estomac, j'assurai que la cause de l'indigestion n'existoit plus, & qu'il n'en restoit que les suites à détruire; que ces suites étoient des spasmes que l'émétique augmenteroit, & auxquels il feroit succéder l'inflammation, la gangrène des entrailles, & une mort prochaine. J'ordonnai une potion calmante, dans laquelle entroient la poudre de valériane, la liqueur minérale anodyne d'*Hoffman*, &c. Au bout

36 LETTRE DE M. JAVEY DES BARRES,
de quatre heures, il y eut du mieux ; quatorze heures après, il n'y eut plus de douleurs ; les boissons d'eau de poulet, les lavemens, achevèrent en six jours la guérison parfaite.

IV^e OBSERVATION.

La femme de chambre de Mad. la marquise D.***, d'une bonne constitution, sanguine, grosse d'environ huit mois, déjeûna à la hâte avec des *tripes* peu cuites. Vers les trois heures de l'après midi, elle éprouva des angoisses, des coliques d'estomac qui devinrent insoutenables. On envoya chercher l'accoucheur, qui crut voir des effets de coliques hystériques, & dit qu'il reviendrait : il ne revint pas. A sept heures on appella la sage-femme, qui reconnut une indigestion : elle fit boire à la malade plusieurs verres d'eau tiède qui provoquèrent plus doucement le vomissement des substances contenues dans l'estomac. Cette sage-femme lui avoit conseillé depuis un mois la saignée, parce qu'elle étoit fort replette & haute en couleur ; elle fut très-fâchée d'apprendre que le chirurgien l'avoit toujours éludée.

Les vomissemens continuèrent ; les mouvemens convulsifs & ensuite les convulsions, se manifestèrent sur les dix heures du soir ; elles augmentèrent pendant la nuit. On m'appella à deux heures du matin ; je

vis, & je palpai quelques morceaux de la chair qui avoit aussi causé l'indigestion; je me préparois à évacuer le reste par un émétique quand il survint des convulsions, qui furent suivies d'un vomissement de bile verte pure; ce qui me fit changer d'avis. Je proposai une potion anti-spasmodique & une saignée, parce que l'irritation étoit grande, & qu'en outre l'enfant souffroit, parce que les vaisseaux du cou, de la face & de la tête, se gorgeoient d'une manière alarmante. Je mandai le chirurgien pour toucher la malade & pour la saigner. Au lieu d'exécuter mon ordonnance, il s'occupa pendant une heure & demie à brûler des plumes & des savattes devant cette malheureuse femme, & finit par lui appliquer quatre ventouses sur le ventre. Lassé de faire des tentatives inutiles, il s'adressa à Mad. la marquise, à laquelle il avoua qu'il s'étoit trompé, en croyant que c'étoit des vapeurs hystériques, mais il lui assura que c'étoit une attaque d'épilepsie bien caractérisée. Mad. la marquise, contre le sentiment de son mari, laissa l'accoucheur maître de faire ce qu'il jugeroit à propos. Il proposa des vésicatoires aux deux jambes, & une potion composée d'une once de poudre de valériane, de trois onces de sirop de chicorée composé de rhubarbe, étendus dans six onces d'eau. Je m'opposai fortement à

38 LETTRE DE M. JAVEY DES BARRES,
cét avis. Le chirurgien demanda la consultation d'un autre médecin. Je fis à mon confrère l'exposé de la maladie ; je lui fis part des craintes que j'avois qu'il ne survînt des pertes, & même l'avortement ; ce qui mettroit infailliblement en danger la mère & l'enfant. Je citai *Mauriceau*, chap. 28 ; j'insistai vivement sur la saignée & les antispasmodiques, & j'observai combien on avoit déjà perdu de temps. On rit de mon pronostic. Le confrère appelé se rangea du côté du chirurgien ; la saignée ne fut point faite ; on consentit seulement à la potion antispasmodique, comme chose indifférente ; & contre mon avis, on appliqua quatre vésicatoires, un à la nuque, un au creux de l'estomac, & deux aux jambes. A deux heures les signes d'accouchement se manifestèrent ; on me vint chercher : j'arrivai à trois heures ; la malade n'avoit eu qu'une convulsion depuis l'usage de la potion donnée trop tard, & sans appui d'autres moyens. La matrice étoit dilatée de la largeur d'une pièce de vingt-quatre sols ; les premières eaux étoient teintes. J'ordonnai deux lavemens avec le savon ; les eaux se formèrent, & percèrent d'elles-mêmes ; l'accouchement fut terminé en six minutes ; j'ondoyai l'enfant, qui étoit un garçon ; je lui fis donner des secours, & il a vécu ; la mère périt dans une perte considérable, une demi-heure après avoir été délivrée.

Quant à la première des quatre observations rapportées ci-dessus, je crois que l'émétique a sauvé en partie la vie à la malade qui en fait le sujet, & que ce remède donné à temps, suffit seul pour écarter le danger, lorsqu'il n'y a qu'une simple indigestion sans complication.

Dans la seconde, l'émétique étoit inutile, la nature ayant suffisamment opéré avant mon arrivée; les saignées seules étoient indiquées.

Dans la troisième, je devois rejeter également l'émétique & la saignée; l'émétique, parce que l'estomac étoit débarrassé des alimens qu'il contenoit, & que la grande irritation qui existoit, l'inflammation qui menaçoit, auroient rendu ce remède dangereux. La saignée, parce que les adoucissans, les délayans & les calmans pouvoient suffire; d'un autre côté, l'âge & les forces de la malade exigeoient beaucoup de ménagement dans l'usage de la saignée. Je ne ferai aucune réflexion sur la quatrième observation, je me contenterai d'avoir rapporté le fait avec exactitude.

Ainsi l'on voit que tour à tour, l'émétique, la saignée, les calmans, ont été des spécifiques dans des maladies de même nature en apparence; ce qui fera conclure avec vous, Monsieur, qu'il n'y a point de spécifiques proprement dits, mais que le

40 LETTRE DE M. JAVEY, &c.

médecin doit toujours être guidé par une connoissance exacte des maladies, bien appuyer son diagnostic, & sur-tout saisir les momens précieux dans l'application des moyens qu'il emploie.

RÉPONSE DE M. SUTTON,

Aux Réflexions de M. BRILLOUET, chirurgien de S. A. S. M^{te} le duc de BOURBON, insérée dans le Journal de Médecine, cahier de février 1784, page 166, & ayant pour épigraphe:

Vera fide omnia hæc debent proponi, prout morbi decursus offert, non autem detorqueri ad præconceptas hypotheses. VAN-SWIETEN; in BOERHAAV. pag. 16.

Note de l'Editeur.

Le fond de cette discussion est intéressant; mais sa prolixité & le ton dur des adversaires ne peut que déplaire aux lecteurs. Afin d'éviter de pareils désagréments, nous nous faisons une loi de n'insérer plus aucun écrit polémique dans ce Journal, à moins que nous n'ayions communiqué respectivement les manuscrits aux personnes que la discussion concerne; ce sera le moyen de présenter la vérité avec tous ses avantages, avec la modération, la clarté & la précision qui lui conviennent.

Dans une observation, (Voyez Journal

de Médecine, août 1783) sur une petite-vérole, inoculée par lui, M. Brillouet ayant donné très-clairement à entendre que je n'avois été appelé que d'après les alarmes de M. le vicomte de Kirieu, je lui ai prouvé le contraire (a) par son propre bulletin du 29 avril, treizième jour de l'éruption, portant littéralement, «(le malade) a été extrêmement agité toute la nuit, tout son corps est excessivement douloureux, & suppure abondamment; il s'est plaint aussi d'un froid excessif; il a éprouvé de fréquens frissons; cet état est très-critique, & me fait craindre qu'une partie de la suppuration ne fusé dans la masse des humeurs; &c. » Il n'est aucun de mes lecteurs qui n'ait vu dans ce bulletin une preuve sans réplique de l'inquiétude du l'inoculateur lui-même, une véritable pièce de conviction; cependant tous mes lecteurs ont erré avec moi, s'il en faut croire M. Brillouet.

« Un bulletin, nous dit-il aujourd'hui, (page 168 de ses Réflexions, *Journal de Médecine*, février 1784) ne contient pas toujours l'historique physiquement vrai de la maladie; & tous les médecins, hors M. Sutton, savent qu'on en étend l'usage à l'infini. »

(a) Dans mes *Remarques*, Journ. de Médecine, novembre 1783, pag. 426 & suiv.

A l'infini ! C'est beaucoup assurément ; & je doute fort que les médecins qui ont le plus étendu l'usage des bulletins veuillent adopter, sans restriction, cet aphorisme de M. Brillouet. Est modus in rebus, dira-t-on toujours avec Horace. Jamais on ne se persuadera que les bulletins soient d'un arbitraire illimité. Je conçois par exemple, que les bulletins faits pour M^{me} la vicomtesse de Virieu, pouvoient présenter la petite-vérole de M son fils, comme étant de la plus bénigne espèce. Mais pourquoi charger, exagérer le tableau dans le bulletin pour M. le Vicomte ?—Pour le déterminer à me donner un consultant, répond M. Brillouet. —Eh pourquoi déchirer sans nécessité ce cœur paternel ? ... Quoi ! dès la veille au soir, M. le Vicomte étant venu voir son fils, le regardoit comme perdu sans ressource ; & ses alarmes, son excessive douleur, ne paroissent pas suffisante pour demander un consultant ! Et afin d'obtenir ce que lui-même desiroit ardemment, on a recours à un tel artifice ! Est-il bien permis d'étendre jusque-là l'usage d'un bulletin.

Mais ce qui prouve clairement que le bulletin de M. Brillouet contient l'historique physiquement vrai de l'état du malade, c'est qu'il est essentiellement conforme avec les observations (voyez Journ. de Médéc. août 1783, pag. 125 & 127) où M. B. n'avoit

certainement plus en vue d'alarmer M. le Vicomte , & où il nous dit , employant presque les propres mots du bulletin : « Le 22 , le malade est accablé , il a une prostration de forces considérable , il éprouve des frissons. . . . *Les frissons me font craindre un reflux d'humeur variolique dans la masse générale.* » Le 28 , M. B. convient que la *fièvre secondaire* , & autres mauvaises suites d'une pareille petite-vérole , sont encore à craindre.

M. Brillouet se plaint de ce que je n'ai pas écouté , *pour m'éclairer*, la lecture de son *Agenda* ; il doit me tenir compte , du moins , de l'attention avec laquelle je lui en ai entendu lire une page entière. J'avoue qu'il me fut impossible d'écouter patiemment , que la fièvre éruptive étant survenue le neuvième jour de la manière la plus favorable , M. Joseph , dès le 10 au matin , n'avoit déjà plus de fièvre ; les symptômes locaux ne faisant plus de progrès , & le malade étant gai. . . Que le 11 , le malade étant devenu triste , accablé , & la fièvre ayant repris avec force , &c. M. Brillouet cependant n'avoit combattu ces symptômes orageux que *par l'usage de l'eau panée*. Quoi ! avoir la fièvre éruptive un jour , me dis-je alors à moi-même , ainsi que je l'ai dit depuis dans mes remarques , pag. 425 , & n'en avoir plus le lendemain , sans qu'il paroisse

aucun bouton, & cette même fièvre recommencer le jour suivant ? voilà un phénomène trop incroyable. Ne pouvant plus me contraindre alors à entendre l'énumération des autres phénomènes, je me hâtai de voir & d'examiner le malade.

Mais, ce qui est plus grave, je suis accusé d'avoir déjà deviné le remède efficace, & d'avoir apporté avec moi plusieurs paquets de calomelas & du quinquina en poudre. M. Brillouet convient pourtant, qu'arrivé chez le malade je n'ordonnai rien avant que d'avoir examiné son état; ce qui prouve que je ne suis pas un devin. Le fait est que, d'après le bulletin de M. B. & la narration de M. l'abbé de Kirieu, je jugeai que cette petite-vérole, quoique inoculée, étoit très-confluente & très-maligne; mais ignorant ce que M. Brillouet avoit fait jusqu'à ce moment, & quelle étoit son habileté dans le traitement de cette maladie, j'eus soin, pour ne pas m'exposer à perdre des instans précieux, de me procurer ces deux remèdes, afin de les administrer sans délai, si le cas l'exigeoit. Ce n'est point ici d'ailleurs une singularité. Comme l'ouvrage du D^r *Dimisdale* ne paroît pas être inconnu à M. Brillouet, il a dû y lire, pag. 441, *observat.* 29 : 4. Je fis prendre sur le champ au malade une pilule de cinq grains de calomelas & d'un 8^e de grain de tartre émétique, que j'avois ap-

porté avec moi, dans l'idée que j'en aurois peut-être besoin. » (Traduct. de M. Fouquet, méd.) Et combien d'autres praticiens fournissent des exemples semblables ? « Il conseilla, ajoute M. *Brillouet*, de faire bouillir *fortement* l'once de quinquina dans une pinte d'eau réduite à moitié, & de faire prendre toutes les heures un verre de cette décoction au malade. C'est donc à dire, à en croire M. *Brillouet*, que j'aurois prescrit pour un enfant de cinq ans, une once de quinquina en décoction dans l'espace d'environ quatre heures ; car la demi-pinte ne pouvoit donner au plus que quatre verres. Cet article ne mérite aucune réponse.

Dans son observation, pag. 126, M. *Brillouet* a dit : « Le 26... le malade étant très-bien le soir, je consentis aussi qu'il prit quatre grains de calomelas, mêlés dans de la pulpe de pomme cuite ». Et page 127, (voyez *Journ. de Médecine*, août 1783), il ajoute : « Le 29... le soir, il prend encore quatre grains de calomelas. » Voilà donc deux doses, c'est-à-dire, huit grains de calomelas pris en deux fois, & le tout très-clairement énoncé, très-positivement avoué par M. *Brillouet*. Mais dans ses *Réflexions*, février 1784, pag. 169, il juge convenable de dire : « Le soir (29 avril, ou vingt-fixième jour de l'inoculation) M. *Joseph* prit quatre grains de calomelas. Tous ceux dont M.

Sutton fait mention ont été supprimés ; car je n'ai pas comme lui une si grande confiance dans ce remède. » A propos de confiance , en doit-on plus , en doit-on moins à l'observation qu'aux réflexions de M. *Brillouet* ? Celles-ci , à la vérité , portent une épigraphe bien imposante : *Verâ fide, omnia hæc debent proponi !* Mais en feroit-il des épigraphes comme des bulletins qui , suivant M. *Brillouet* , ne sont pas toujours *physiquement vrais*, & dont l'usage s'étend à l'infini ?

« Le 28 au soir , poursuit M. *Brillouet* , M. le Vicomte voulut remercier M. *Sutton* ; je le priai de différer. » Il ne seroit pas impossible qu'en rapportant cette circonstance , M. *Brillouet* prétendît m'imposer l'obligation de lui faire des remerciemens ; mais je ne lui en ferai point : il avoit de trop fortes raisons pour engager M. le Vicomte à différer mon congé. Ce même jour 28 , nous dit M. *Brillouet* , (voyez *Journ. de Médec. août 1783*, pag. 127 dans ses observations,) il y avoit encore à craindre la fièvre secondaire , & autres mauvaises suites d'une pareille petite-vérole. Il ajoute , même pag. 170 de ses *Réflexions*, qu'après sa première visite , M. *Sutton* convint que l'état actuel du malade ne présentait rien de dangereux ; c'étoit à l'allée de Breteuil qu'il nous tint ce discours , dit victorieusement M. *Brillouet*. Le fait est qu'aux pressantes questions de

M. l'abbé de Virieu & de M. Brillouet lui-même, je répondis que je ne voyois pas de danger *immédiat*, mais que personne ne pouvoit répondre des suites d'une fièvre secondaire, laquelle étoit extrêmement à craindre. D'ailleurs le véritable état de l'enfant n'est-il pas assez clairement décrit dans le bulletin de M. Brillouet? « Mais chemin faisant, ajoute-t-il, M. Sutton *changea intérieurement d'avis* ; car il fit promettre à M. l'abbé de Virieu qu'on lui donneroit un certificat en bonne forme, s'il arrivoit au malade un fâcheux événement, afin qu'il pût convaincre le public que M. Joseph n'avoit pas été inoculé par lui. » Je n'ai changé ni *intérieurement*, ni *extérieurement* d'avis : seulement après avoir déclaré que dans l'état de M. Joseph je ne voyois pas de danger *immédiat*, j'ajoutois que la fièvre secondaire & ses suites étoient fort à craindre. Je regardois par conséquent M. Joseph comme étant exposé à des dangers subséquens & très-graves : or pourquoi n'aurois-je pas cherché à me mettre à l'abri de tout reproche à cet égard, en demandant un témoignage qui attestât que M. Joseph n'avoit point été inoculé par moi?

Mais voici très-exactement comment les choses se sont passées.

Le 26 avril 1783, à dix heures du matin, ayant passé la nuit dans ma maison d'inocu-

lation , j'appris en rentrant chez moi , que M. le vicomte de *Virieu* étoit venu me chercher , & que ses affaires ne lui permettant pas de m'attendre , il en avoit chargé M. l'abbé de *Virieu*, son parent, qui m'expliqua sans délai le sujet de leur visite , & me remit le bulletin de M. *Brillouet*. J'observai à M. l'abbé que ce bulletin présentoit l'état du malade comme très-dangereux , & que de semblables visites me coûtoient d'autant plus , qu'il m'avoit fallu effuyer des complimens de condoléance au sujet de la mort de M^{me} *Theluffon*, que je n'avois cependant pas inoculée, & auprès de laquelle je n'avois été appelé par M. *Girardot* son frère, que quelques heures avant son décès (a). M. l'abbé de *Virieu* n'en devint que plus pressant , & ses instances redoublèrent au point de me déclarer qu'il ne retourneroit point

(a) Ce n'est pas la première fois que je me suis vu exposé à des bruits si désagréables. En Angleterre je fus appelé auprès d'un boulanger de *Cheam* , près d'*Epsom*, qui avoit été inoculé par un chirurgien de la ville même d'*Epsom*. Ce boulanger mourut vingt-quatre heures après que je l'eus vu , & l'on répandit que c'étoit moi qui l'avoit inoculé. En conséquence , & pour mettre ma réputation d'inoculateur à couvert de pareils bruits , je me suis cru autorisé à demander le certificat dont M. *Brillouet* voudroit former un préjugé contre moi.

sans

sans moi. C'est alors que je lui demandai le certificat dont est question ; c'est alors qu'il me fut promis ; & , si j'en ai parlé en descendant au palais Bourbon , je n'ai très-certainement fait que rappeler à M. l'abbé de Virieu la promesse qu'il m'en avoit faite avant de sortir de chez moi.

Ici M. *Brillouet* prend plus d'effort : il enseigne , il professe. Mais de tous les oracles qu'il prononce , je ne commenterai que celui-ci : « Quand le calomelas, les purgatifs, & autres remèdes familiers à M. *Sutton*, auroient la propriété spécifique d'évacuer l'humeur variolique par les selles, les urines & autres émonctoires, je ne m'en servirois pas encore : *l'art doit imiter la nature* ; & cette mère bienfaisante opère toujours par la peau, la crise de cette terrible maladie. *Il est téméraire de s'opposer aussi directement à ses procédés.* » (Voy. Journ. de Méd. février 1784. p. 172.) Voilà par conséquent le régime froid & répercussif, condamné sans exception. Mais cela étant , pourquoi & dans quelle vue M. *Brillouet* a-t-il eu soin de faire tenir les portes & les fenêtres ouvertes ? (Voy. ses Réflex. p. 174.) Est-il possible de lui supposer un autre objet que celui de procurer à son malade un air frais, & par conséquent répercussif ? Il ne manquera pas de répondre que c'est principalement sur les évacuans, sur les purgatifs & autres moyens de détour-

ner ou dériver une partie de l'humeur, que porte cet arrêt de proscription : « *Il est téméraire de s'opposer aussi directement, &c. (a)* » *Sydenham, Mead, Huxham, Dimisdale, Houlston, Fouquet* & autres, la réputation dont vous jouissez seroit-elle usurpée ? . . . Ne seriez-vous que des téméraires ? Mais afin qu'on ne m'accuse pas d'associer gratuitement ces hommes célèbres à ma disgrâce, voici littéralement leur manière de penser & d'opérer.

Sydenham, appelé en tous lieux l'immortel *Sydenham*, dit, p. 359 : « Il est certain que le principal secours qu'on peut donner à un malade qui se trouve attaqué d'une petite-vérole confluente, consiste à empêcher que les pustules ne sortent en trop grand nombre. » Et pag. 364 : « J'ai observé très-souvent que la purgation répétée, & en usage dès le commencement de la maladie, avoit procuré une petite-vérole, louable & discrète. » *Médec. pratique*, trad. par M. Jault, docteur en médecine.

(a) M. Brillouet ajoute, pag. 174 : « Malgré les symptômes graves que le malade éprouvoit alors (pendant la fièvre éruptive,) la nature bienfaisante militoit avec avantage contre la maladie ; elle m'imposoit donc la loi de la laisser agir, & de ne point la troubler par le calomelas, les purgatifs & autres remèdes semblables. Je suis convaincu que la nature est le médecin par excellence. »

1. *Mead*, médecin de S. M. Britannique, parlant des symptômes qui annoncent une petite-vérole abondante & de mauvaise espèce, dit aussi pag. 42 : « Il est nécessaire de purger avant l'éruption des boutons. » *Discours on the small pox, London, 1757.*

Huxham, de la Société royale de Londres, &c. dit également : « Il faut faire donner (pendant la fièvre éruptive) au malade un lavement émollient & laxatif, & dans beaucoup de cas, une potion purgative très-douce, composée de manne, de crème de tartre, de sel de Glauber ou de rhubarbe ; & s'il survenoit une diarrhée un peu considérable, il faudroit donner une ou deux doses de rhubarbe. » *Essai sur les fièvres, traduct. nouv. pag. 200.*

Dimisdale, le célèbre *Dimisdale*, ayant recommandé le calomelas le soir, & une médecine le lendemain, tant pendant la préparation, que dans les premiers jours après l'insertion, dit de même : « On doit prescrire cette médecine dès la première apparition des symptômes éruptifs, lorsqu'ils s'annoncent avec quelque degré extraordinaire de violence. » Le doct. *Houlston*, contradicteur & annotateur de *Dimisdale*, ne craint pas d'ajouter : « Il est étonnant de voir les effets que produit un doux purgatif dans ce temps de l'inoculation. » *Traduct. de M. Fouquet, pag. 311.* Loin de se rétracter,

M. le doct. *Dimfdale* confirme ce qu'il avoit prononcé quinze ans auparavant : « Une longue expérience m'a pleinement convaincu qu'une fièvre très-forte, au commencement de l'état éruptif, & tels autres symptômes alarmans, menacent d'une éruption copieuse & défavorable : alors l'air frais & les évacuans sont absolument nécessaires, & produisent les plus heureux effets. » *Additional observations*, London, p. 132. Voy. d'ailleurs les observations, pag. 344—45, traduit. de M. *Fouquet*, où faisant plus particulièrement l'application de cette méthode purgative au traitement de la petite-vérole naturelle pendant la fièvre éruptive ; M. *Dimfdale* s'exprime d'une manière bien plus positive : « J'ai fait prendre, dans le général, la pilule mercurielle & antimoniale, prescrivant un léger purgatif pour quelques heures après, dans la vue de procurer trois ou quatre selles. J'ai insisté plus particulièrement sur ce traitement, & j'ai même quelquefois réitéré les remèdes ci-dessus, quand la petite-vérole m'a paru d'une mauvaise espèce, & qu'avec une éruption partielle, (ce qui est précisément le cas du malade de M. *Brillouet*,) qui n'a produit que peu ou point de soulagement, il y a eu une continuation de symptômes qui annonçoient un danger considérable ; j'ai employé les mêmes moyens pendant le cours de la fièvre

éruptive , dans l'intention d'en modérer la violence & de *réprimer* l'éruption (a) , de prévenir la confluence , & conséquemment le danger. Les heureux succès dont cette méthode a été suivie , ont jusqu'ici surpassé mes espérances. . . . Parmi ceux qui ont été traités de cette manière sous mes soins & ma direction propre , il n'en est pas mort un seul sur le nombre d'environ quarante. »

M. Fouquet, *Traitement de la petite-vérole des enfans* , pag. 185, ne craint pas de dire : « La fièvre étant plus ou moins marquée, avec mal de tête, nausées, accablement, langue sale, bouche mauvaise, &c. on doit se hâter de purger le premier jour de la maladie, ou sitôt qu'on est appelé dans le temps de l'incubation. (Pour médecine, il ordonne ou l'émétique en lavage, ou du mercure doux combiné avec de l'antimoine diaphorétique non lavé, & le kermès minéral, &c.) Enfin, ajoute-t-il, p. 188, les antimoniaux & les mercuriels en particulier, qui sont les principaux ingrédients de ce remède, ont peut-être encore des effets plus directs sur la matière variolique ; en quoi ils doivent augmenter singulièrement les avantages de ce remède. »

(a) C'est bien ici que M. Brillouet va s'écrier : « L'art doit imiter la nature , & il est téméraire de s'opposer aussi directement à ses procédés. »

M. *Brillouet* persiste (pag. 173 de ses *Réflexions*) à soutenir que l'état de son malade & la flétrissure des pustules ne l'inquiétoient nullement, & que ses visites, dès les cinq heures du matin, ne prouvent rien à cet égard; mais il convient que le lendemain 28, la fièvre secondaire & autres mauvaises suites d'une pareille petite-vérole, étoient encore à craindre : or quels sont les symptômes qui précèdent la fièvre secondaire? c'est la fusion de l'humeur variolique dans la masse générale, & l'affaîssement ou la flétrissure des boutons. Il est donc impossible que le 27, M. *Brillouet* fût tranquille sur l'état de son malade.

J'ai dit, pag. 424 de mes *Remarques* : « Avant ma première visite, on n'avoit encore appliqué sur ces plaies, excessivement douloureuses, que du linge sec; & c'étoit en arrachant ce linge que l'on causoit à l'enfant les douleurs qui, la veille de mon arrivée, occasionnoient ces plaintes amères, mentionnées par M. *Brillouet*, & dont M. le Vicomte fut alarmé au point de croire son enfant perdu sans ressource. Pour épargner & calmer ces douleurs; ainsi que pour augmenter la suppuration dans ces parties, je recommandai sur le champ que les plaies fussent pansées avec le beurre & la poirée. »

M. *Brillouet* répond, pag. 173 de ses *Réflexions* : « Ce pansement ne pouvoit avoir

lieu plus tôt ; car ce ne fut que le quatrième jour de l'éruption que l'épiderme se détacha, les pustules n'ayant commencé à crever de toutes parts que le *vingt-cinquième de la maladie.* » M. Brillouet ajoute, « voyez mon observation , pag. 125. » Or, dans cette pag. 125, il dit littéralement : le *vingt-trois. . . dans la journée, les pustules crevent de toute part* : donc il est évident que ce *pansement* pouvoit avoir lieu plus tôt, & au moins trois jours avant le 26, celui où je l'ai recommandé. Y a-t-il un chirurgien, dirai-je encore, y en a-t-il un seul qui eût négligé un pansement si simple, si convenable, &, j'ose ajouter, si essentiel dans le traitement de son malade ?

La suite dans le Journal prochain.

LETTRE DE M. BAUMES,

Docteur en médecine, correspondant de la Société royale de médecine de Paris, de l'Académie des sciences, belles-lettres & arts de Dijon, & de la Société royale des sciences de Montpellier, médecin à Lunel ; à M. CUSSON, médecin à Montpellier, de la Société royale des sciences, & médecin de la Charité.

MONSIEUR,

C'est à plus d'un titre que je vous adresse

l'histoire d'une mort causée par l'inoculation. Zélé défenseur de cette méthode, dont vous n'avez encore prouvé les avantages que par des succès, personne ne pourra mieux que vous réduire à sa juste valeur un accident si propre à décourager les chefs de famille, & à fournir des armes au système anti-inoculateur.

Instruit & encouragé par les inoculations qui se sont faites & se font encore avec succès dans notre voisinage (a), M. P.***, riche négociant, voulut soumettre à cette pratique salutaire, le premier gage d'un hymen récemment contracté ; cet enfant avoit cinq mois & dix jours ; il étoit allaité par sa mère, & pouvoit en tout servir de modèle dans le plan de l'éducation physique : aussi toutes les incommodités qui assaillent le premier temps de la vie, l'avoient respecté. A peine peut-on remarquer qu'à l'âge de deux mois & demi, il avoit eu sur une joue un très-petit bouton qui, après sa période phlegmoneuse, forma une gouttelette de pus, à laquelle on donna issue afin que la cicatrisation fût plus prompte.

Le 16 mars fut le jour fixé pour l'opération, dont fut chargé M. *Montagnon*, chi-

(a) Montpellier & Nîmes ; Lunel se trouve au milieu, & à égale distance de l'une & de l'autre de ces villes.

rurgien de Nîmes, dont la réputation en ce genre est déjà faite, & qui, après avoir été consulté sur les préliminaires de l'inoculation, les avoit jugés inutiles, à une purgation près, ayant affaire à un enfant sain, chargé d'embonpoint, très-peu morose; en un mot, formant ce qu'on appelle vulgairement un bel enfant.

La purgation recommandée fut néanmoins omise. L'inoculation n'en fut pas pour cela différée. Elle fut pratiquée en présence d'un de nos médecins, par deux piquures à chaque bras, & il fut convenu que l'enfant seroit évacué incessamment; ce qui eut lieu le lendemain avec un peu de manne, dissoute dans une eau de lys. Cet eccoproctique fut revomi presque sur le champ avec quelques glaires; il ne décida aucune déjection, & on en resta là.

Le 23 mars & le septième de l'opération, la fièvre éruptive se déclara avec violence: les plaies étoient aussi douloureuses qu'enflées. L'éruption commença le 25 mars, & le neuvième de l'opération; elle se compléta le 26 & le 27, qui constituoient les dixième & onzième jour de l'opération. La petite-vérole fut très-confluente.

Dès le 25 de mars, l'enfant étoient énormément fatigué par la fièvre éruptive qu'accompagnoient les mouvemens convulsifs, un vomissement laborieux, beaucoup d'an-

goïsses, un gonflement & une tension forte aux gencives : en outre, la langue étoit chargée, & le ventre s'ouvrit sans diminution des autres symptômes, auxquels on opposa principalement une eau de mauve, adoucie par le sirop violat.

Dans son cours anormal, la maladie parvint à peine au 31 mars, qui étoit le quinzième de l'opération, que l'enflure qui servoit de base aux pustules confluentes, s'affaissa, & présenta une apparence gangréneuse. On commença dès-lors à mettre en usage les mixtures cordiales qu'on composoit avec les eaux de scabieuse, de chardon bénit & de fleurs d'orange, servant de véhicule à la confection d'hyacinthe; la vieille thériaque, la rapure de corne-de-cerf, les coraux rouges préparés, & les yeux d'écreviffe. Ces remèdes diversement combinés, mais toujours identiques, constituèrent tout ce qu'on crut devoir opposer à la marche funeste de la maladie; si l'on excepte des petits loochs faits avec le sucre candi, le sirop violat, l'huile d'amandes douces & l'eau de mauve, dont on se servoit pour combattre une douleur à la gorge & une difficulté d'avaler, qui, s'étant déclarées dès l'accroissement de la maladie, disparurent comme par enchantement, l'avant-veille de la mort.

La fièvre, qui accompagnoit cette petite-

vérole avoit un type continu, & des redoublemens quotidiens. Les symptômes s'étoient fuccéssivement aggravés; le visage n'offroit qu'une croûte noirâtre, & l'enfant luttoit contre les angoisses de la mort, lorsque le calme revint le 4 d'avril. Dès-lors la fièvre diminua d'intensité, le petit malade avaloit librement, & l'on songeoit à lui procurer la chute des croûtes du visage en les oignant avec de l'huile d'œuf. Le 5 avril se passa de même dans ce bien-être trompeur, lorsque sur les neuf heures du soir, il survint des convulsions dans lesquelles l'enfant expira le vingt-unième jour de l'opération.

Ces détails exactement vrais ne suffisent point, Monsieur, pour vous mettre à portée de prononcer judicieusement sur ce cas; il faut encore vous faire connoître toutes les circonstances qui peuvent avoir influé sur cette inoculation malheureuse.

Mon journal d'observations météorologiques m'apprend que la température de l'hiver dernier, remarquable par la misère du peuple, a été humide & variable à l'excès. Les vents d'est (levant,) & de nord-ouest (mistral;) de nord-est (tramontane haute,) & de sud (marin,) qui sont nos vents cardinaux, dominant tour à tour avec une inconstance incroyable, amenoient des journées de pluie avec un temps doux, & de fortes gelées avec un temps rigoureux.

Cette intempérie, qui sévit pendant près de quatre mois, établit la constitution catarrhale, dont un des plus cruels effets furent quelques maux de gorge gangréneux qui immolèrent quelques enfans, parmi lesquels j'eus la douleur de compter mon fils, âgé de quatre ans & deux mois, & très-bien fortifié par le meilleur système d'éducation physique. Vous savez, Monsieur, de quel coup je fus frappé par cette perte, que ne purent prévenir mes efforts, combinés avec ceux d'un de vos médecins (*M. Fouquet*), connu si avantageusement à Montpellier. Si cette Lettre lui parvient, je desirerai bien sincèrement qu'elle lui rappelle les sentimens d'estime & de reconnoissance que je lui ai voués pour la vie.

Le mois de mars conserva presque la même température qui fut propre à l'hiver. Le 16 de ce mois, qui fut le jour de l'inoculation rapportée, le temps étoit si variable, que le vent de terre étoit levant, tandis que la progression des nuages se faisoit du nord au midi. Le 17, le ciel fut couvert. Le 18, nous eûmes de la pluie, qui tomba encore le 19, fut mêlée d'un peu de grêle, & dura pendant la nuit du 19 au 20 ; mais dans l'après midi du 20, le mistral souffla avec assez de force, ramena le froid, & il gela la nuit du 20 au 21. Le vent se calma la nuit du 21 au 22, & il plut considérablement

dans la matinée du 22. Le 23, le vent fut variable, & refroidi par un vent de nord-est. Du 24 au soir, jusqu'au 28, le temps varia beaucoup. Le vent d'est prit enfin le dessus, & il plût le 28 & le 29. Le 30 au matin, le ciel fut serein par l'effet d'un vent septentrional très-froid, qui continua le 31; mais le calme survenu pendant la nuit du 31 mars au premier avril, rendit le temps brumeux. Le 2 & le 3 d'avril, la température fut passablement douce. Le 4 & le 5, elle fut variable & froide; mais le 6, un vent de nord-ouest souffla avec furie. Nous eûmes de la gelée blanche le 9, &c.

Il est inutile d'aller plus loin dans cette description météorologique; & je n'en ai déjà que trop dit, pour mettre dans son vrai jour, ce qu'il faut penser de l'issue funeste du cas que je vous ai rapporté. S'il m'étoit permis de pressentir votre jugement, je disculperois de bon cœur le système inoculateur, parce que la mort de notre inoculé a été l'ouvrage des circonstances; mais c'est une tâche que je laisse à votre sagacité & à vos lumières, je me contente de vous prévenir que M. *de Horne* a judicieusement traité une question analogue à l'objet présent, dans un Mémoire qui paroîtra dans le quatrième volume des Mémoires de la Société royale de médecine, actuellement sous-presse. Le travail de M. *de Horne*, que

j'ai lu avec tout le plaisir que ses productions font naître, porte pour titre: *Mémoire sur quelques abus introduits dans la pratique de l'inoculation de la petite-vérole, & sur les précautions nécessaires pour tirer de cette opération le plus grand avantage possible.*

Comme ce médecin célèbre pense qu'il n'est point du tout indifférent d'employer toute sorte de pus pour l'insertion de la petite-vérole, je vous prévien en finissant ma lettre, que l'on m'a dit que le pus avec lequel on inocula le petit P. ***, n'étoit pas des mieux conditionnés.

OBSERVATION

Sur une affection nerveuse, occasionnée par un amour malheureux, & terminée par la mort à la suite d'un mauvais traitement; par M. JACQUINELLE, maître ès arts en l'université de Paris, chirurgien-major du régiment d'Agenois.

M. J. L. L. ***, âgé de trente-trois ans, d'un tempérament bilieux, colère, portant toutes ses passions à l'extrême, eut un amour malheureux qui le fit tomber, il y a environ vingt-un mois, dans une tristesse extrême; il sentit une grande chaleur dans l'estomac, à laquelle succédèrent des vomissemens: on

les crut occasionnés par une plénitude humo-
rale ; on fit prendre au malade, pendant huit
jours, l'ipécacuanha , à la dose de douze
grains par jour ; les vomissemens persistant,
on donna trois grains de tartre stibié. Les
symptômes de la maladie, au lieu de se
calmer, ne firent que s'aggraver ; on eut
recours aux purgatifs qu'on continua pen-
dant trois mois, une fois par semaine, pré-
sumant toujours que les premières voies
étoient remplies de saburre. (Il est à re-
marquer que le malade cachoit avec un soin
extrême la véritable cause de son état.)
Voyant l'insuffisance des remèdes employés,
on eut recours aux anti-spasmodiques qui
produisirent un bon effet ; mais bientôt le
malade, séduit par les promesses trompeuses
d'un médocastre ambulante, cessa les anti-
spasmodiques, pour faire usage d'une pou-
dre purgative, dans laquelle il entre de la
gomme gutte : on lui fit aussi prendre le
quinquina à forte dose ; après quoi on le mit
à l'usage des eaux & du sel de Sedlitz, mais
sans succès. Le malade devint constipé, &
tourmenté d'une soif inextinguible. D'au-
tres personnes soupçonnant le foie malade,
proposèrent l'équitation & l'usage des in-
crassans : n'en retirant aucun avantage, il
revint aux anti-spasmodiques, qui lui procu-
rèrent le même avantage que la première fois
qu'il en fit usage ; & de plus il prit le camphre

dont il se trouva bien ; mais de nouveau , séduit par les fausses promesses de ces gens dont le seul mérite est d'étaler dans les places publiques , aux yeux du vulgaire stupide , des remèdes funestes , il prit d'une tisane dont on ignore absolument la composition , & ensuite les remèdes contre le tænia , qui le mirent dans un état déplorable : il avoit la couleur plombée ; son haleine étoit fétide ; il étoit obligé de se pencher en devant pour se soulager ; deux heures après qu'il avoit mangé , il vomissoit. Un jour qu'il étoit chez un de ses frères , il aperçut un objet qui lui retraça vivement l'idée de la femme qu'il avoit tant aimée ; ce jour-là , il ne fit que vomir. On lui conseilla de nouveau l'équitation ; mais encore sans succès : on le mit à l'usage des drastiques , qui ne firent qu'augmenter ses maux. On revint enfin encore aux anti-spasmodiques ; le vomissement céda pendant huit à dix jours : cependant le malade ne tarda pas à devenir leucophlegmatique ; les bras & les cuisses enflèrent beaucoup : on lui administra les diurétiques ; le bas-ventre se remplit d'eau ; l'enflure des jambes devenant plus considérable , on lui fit six mouchetures ; enfin , le malade accablé sous le poids de ses maux , mourut au bout de vingt-un mois de douleurs.

A l'ouverture du ventre , je trouvai douze

ou

ou quinze pintes d'eau limpide dans sa capacité ; le foie dans l'état naturel ; la vésicule du fiel absolument vide ; l'estomac étoit plus petit que dans l'état naturel ; l'orifice cardiaque beaucoup plus dilaté que d'ordinaire ; la partie moyenne de la grande courbure de l'estomac , correspondante au pylore , beaucoup plus volumineuse , & le pylore lui-même étoit squirrheux & singulièrement retréci ; l'estomac ouvert nous présenta sa partie interne inégale , tuberculeuse , on appercevoit un tubercule plus volumineux vers son bas-fond ; & à la partie inférieure du pylore , un petit ulcère rond du diamètre de quatre lignes , recouvert d'un petit tubercule squirrheux ; l'épaisseur des parois de l'estomac avoit un pouce.

... Les vomissemens fréquens & la couleur brune des matières qu'on rejette par le vomissement ne sont pas toujours un symptôme pathognomonique du squirrhe du pylore ; la fréquence des vomissemens peut dépendre de plusieurs autres causes , comme du squirrhe de l'œsophage , de la compression de l'estomac par les intestins distendus , gorgés & tuméfiés , de quelques tumeurs dans le bas-ventre , en refoulant l'estomac ; du rétrécissement de l'intestin duodenum , des fortes affections de l'ame , & particulièrement du chagrin.

Dans le cas de compression, d'obstruction, de squirrhe, du rétrécissement de l'intestin duodenum, ainsi que dans celui du squirrhe du pylore, les boissons sont reçues librement dans l'estomac; elles y séjournent quelque temps; par conséquent les vomissemens ne doivent point suivre immédiatement l'usage des boissons, au lieu que dans le squirrhe de l'œsophage, du cardiaque, les boissons ne peuvent point parvenir jusqu'à l'estomac, & sont rejetées aussitôt qu'elles sont prises.

Ne pourroit-on pas se mettre en garde contre un vomissement de pareille nature, lorsqu'on se trouve appelé dans la pratique pour voir un malade qui vomit depuis quelque temps, en l'interrogeant sur le passé, sur les accidens qu'il éprouve? Il est certain que les malades ressentent un sentiment de pesanteur à l'estomac, une douleur des plus vives, ils desirent toujours de manger; ils semblent être soulagés après leurs repas: mais deux ou trois heures après, ils vomissent, quelquefois ils sont plusieurs jours sans vomir, mais cela n'a guères lieu que dans le commencement de la maladie; la plupart sont constipés; il est des instans où les vomissemens se succèdent très-promptement les uns aux autres, & d'autres fois où ils sont plus éloignés: cela dépend de la quantité, soit d'alimens, soit de boissons

qu'ont pris les malades, de la caufficité de la matière que produit l'ulcère, & qui porte son action fur la tunique interne de l'estomac, en y excitant de l'érétisme & de l'irritation; les malades font pâles, décolorés; ils expriment par un mouvement automatique le lieu de leur douleur avec la paume des mains qu'ils portent au cartilage xiphoïde; cette douleur correspond au sternum: quand ils font affis, leur attitude est d'être un peu fléchis en avant; &; dans cette position, ils paroissent être plus à leur aise; leur haleine est très-fétide; ils desirent de manger de tout, ce qu'ils ne peuvent faire; ils font obligés de dormir la tête un peu élevée, sans quoi les nausées, les vomiffemens les incommoderoient beaucoup: voilà ce que j'ai cru observer sur plusieurs malades morts de cette maladie.

Voyez les observations sur des tumeurs squirrheuses au pylore, vol. lviij, pag. 137; & vol. lx, pag. 548.



*MALADIES qui ont régné à Paris
pendant le mois de Mai 1784.*

On a joui pendant le mois de mai d'un très-beau temps ; la chaleur a succédé rapidement au froid : quoiqu'elle ait paru vive , elle a été constamment tempérée par le vent du nord ; & tous les jours , du matin au soir , elle a communément varié de 5 à 6 degrés. La plus grande variation a été de 8 degrés & demi ; la moindre de 3 & demi. Le thermomètre est monté à 23 & demi ; son moindre degré a été 6 au dessus de 0. Le baromètre est monté à 28 deg. 5 lignes , & est descendu à 27 degrés 10 lig. Le terme le plus constant a été au dessus de 28.

Les vents de nord & d'est ont presque constamment régné pendant la dernière quinzaine : celui de sud a soufflé le 29 & le 30 ; ce dernier jour a été le plus froid. Il y a eu quelques orages. L'hygromètre a marqué presque constamment de la sécheresse du 10 au 20.

On a continué d'observer quelques fauf-

ses fluxions de poitrine, des fièvres tierces, quelques fièvres malignes avec des parotides; beaucoup d'éruptions avec ou sans fièvre: les affections dartreuses ont paru s'irriter; il s'est manifesté beaucoup de fluxions, qui se portoient particulièrement vers les parties supérieures: il en est résulté des ophthalmies, des douleurs aux oreilles, des maux de gorge fluxionnaires: en général, les maladies n'ont point été graves, & ont cédé facilement au traitement indiqué.

A V I S.

Les observations météorologiques dont le Père JAUCOURT enrichit chaque mois le Journal de Médec. ne paroîtront point dans ce cahier. Le P. JAUCOURT a eu la bonté de nous prévenir, qu'au retour de son voyage il continuera de nous communiquer la suite de ses observations: nous nous empresserons de les insérer dans ce Journal.



*OBSERVATIONS météorologiques faites
à Lille, au mois de mai 1784; par
M. BOUCHER, médecin.*

Le temps a été froid dans les quatre à cinq premiers jours du mois : il y avoit des gelées blanches la nuit. La liqueur du thermomètre étoit, le 3 au matin, à trois degrés au dessus du terme de la congélation. Les chaleurs ont succédé de suite au froid. Le 10, la liqueur du thermomètre s'est élevée à près de 19 degrés au dessus dudit terme ; & , depuis le 15 jusqu'au 28, elle s'est portée , presque tous les jours, au dessus du terme de 19 degrés. Le 20 & le 23, elle a monté à celui de 23 degrés. Ces derniers jours, l'air étoit étouffant ; il a été rafraîchi, dans les derniers jours du mois, à la suite d'un violent orage, qui a eu lieu dans la nuit du 23 au 24, & qui s'est fait encore ressentir dans les trois jours suivans. Le tonnerre a grondé ces jours-là *.

* Le 24 à midi, il s'est formé à l'ouest de la ville un nuage épais, qui, se portant à l'est sur la moitié de la ville, a versé une quantité prodigieuse de grêle, qui a brisé les vitres des églises & des maisons, sur lesquelles elle est tombée, & a détruit la moisson de plusieurs villages situés entre cette ville & Tournay. Il en est tombé dans quelques cantons d'une grosseur démesurée, quantité de grains du volume d'un œuf de pigeon, & même d'un œuf de poule : des hommes & des bestiaux, qui se trouvoient en pleine campagne, en ont été blessés. On en a trouvé dans certains endroits d'amoncelés, de la hauteur de près de deux pieds. Des payfans ont observé que les nuées qui ont charié cette grêle, avoient traversé l'atmosphère en forme de tourbillons.

Il n'y a guères eu de variations dans le baromètre, le mercure s'étant peu éloigné du terme de 28 pouces. Il a cependant été plus souvent observé au dessus de ce terme qu'au dessous.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 23 degrés au dessus du terme de la congélation; & la moindre chaleur a été de 3 degrés au dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 20 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 3 lignes; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 8 lignes. La différence entre ces deux termes est de 7 lign.

Le vent a soufflé 10 fois du Nord.

6 fois du Nord vers l'Est.

2 fois de l'Est.

2 fois du Sud vers l'Est.

10 fois du Sud.

5 fois du Sud vers l'Ouest.

6 fois de l'Ouest.

3 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 16 jours de temps couvert ou nuageux.

6 jours de pluie.

2 jours de tonnerre.

4 jours d'éclairs.

2 jours de grêle.

Les hygromètres ont marqué de la sécheresse la dernière moitié du mois.

*MALADIES qui ont régné à Lille, dans le
mois de mai 1784.*

La péripneumonie & la fièvre continue péripneumonique ont encore été, ce mois, les maladies aiguës dominantes, avec le même caractère que dans le mois précédent. Il y a eu aussi nombre de personnes attaquées de squinancie; mais

cette dernière maladie n'a été grave que lorsqu'elle étoit compliquée d'embarras considérable à la poitrine.

Les maladies les plus communes ont été la fièvre tierce & la double-tierce, dont les accès étoient, dans la plupart des sujets, fort violens. Celle-ci dégénéroit aisément en fièvre continue, sur-tout quand on avoit négligé, dans le principe de la maladie, les moyens de curation requis. L'une & l'autre espèce étoit plus opiniâtre & plus difficile à déraciner qu'il n'est ordinaire dans cette saison. Dans nombre de sujets, elles étoient la récursive des fièvres automnales.

Nombre de personnes ont essuyé des coliques qui, dans la plupart, ont été accompagnées de chaleur d'entrailles & de constipation; & vers la fin du mois, il y a eu des diarrhées bilieuses.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

M É D E C I N E.

Ger. L. B. VAN-SWIETEN, archiattrorum cæsareorum quondam comitis, &c. &c. Constitutiones epidemicæ, & morbi potissimum Lugduni-Batavorum observati ex ejusdem adversariis edidit MAXIMILIANUS STOLL, S. C. R. A. Maj. conf. & prof. med. pract. in universitat. Vindobonensi, P. O. C'est-à-dire, *Constitutions épidémiques, & maladies observées particulièrement à Leyde, par le baron VAN-SWIETEN, premier médecin de l'Empereur, &c; ouvrage tiré de ses papiers, &c.*

mis au jour par M. MAXIMIL. STOLL, conseiller de Sa Majesté impériale, professeur de médecine pratique dans l'université de Vienne. A Leipsick & à Vienne, chez Græffer ; & se trouve à Strasbourg, chez Amand Koenig, libraire, 1782, in-8°. 2 vol.

1. L'illustre *Van-Swieten* avoit la louable coutume de tenir un journal exact de la plupart des maladies qu'il observoit. Sa méthode étoit d'écrire d'abord en titre avec des caractères inconnus, selon l'usage cryptographique de *Ramsay*, le nom du malade ; il y joignoit celui de la maladie, quand il en étoit sûr, & s'il en doutoit, le marquoit par un signe. En marge de ce registre, étoit écrit le jour du mois & de la maladie, les pages étoit divisées en deux colonnes ; l'une pour l'histoire & les observations, l'autre pour les corrections & les additions.

C'est ce journal qui n'avoit jamais vu le jour, & que son célèbre auteur ne destinoit peut-être pas à l'impression, qui vient de paroître, par les soins de M. *Stoll*. Commencé en 1727 ; il est continué jusqu'en 1750 ; mais les dernières années offrent très-peu d'observations, si ce n'est des détails sur la santé des propres enfans & de l'épouse du baron *Van-Swieten* ; les occupations nombreuses de ce *Machaon* moderne, l'empêchèrent alors d'y mettre la même exactitude.

Un ouvrage qui porte l'immortel nom de *Van-Swieten*, & qui offre ses observations journalières & sa véritable méthode de guérir, n'a pas besoin de recommandation auprès des lecteurs ; ils retrouveront dans ces annales le génie de l'inimitable commentateur du grand *Boerhaave* ; mais

ils doivent faire une réflexion en les lisant, que ce n'est rien autre chose qu'un journal sans prétention, souvent écrit avec précipitation, auquel l'auteur n'a pu mettre la dernière main.

L'éditeur a regardé comme sacré le manuscrit du baron *Van-Swieten* ; il n'y a fait nul changement, & n'y a joint aucune note ; seulement dans une docte préface, il fait quelques remarques très-judicieuses, qui lui ont été inspirées par la lecture de l'ouvrage, & qui doivent trouver naturellement ici leur place.

Les maladies que *Van-Swieten* a le plus fréquemment observées sont les fièvres bilieuses, qui dégénéroient souvent en putrides. Ces fièvres étoient la plupart du temps accompagnées d'aphthes, que M. *Stoll* attribue à la négligence où l'on étoit de mettre en usage la méthode délayante & les vomitifs.

Dans les fièvres putrides les vomissemens étoient fréquens, ainsi que les déjections spontanées très-fétides & verdâtres. Dans ces fièvres, la méthode de guérir de *Van-Swieten* est indirecte ou symptomatique, c'est-à-dire, qu'elle ne roule guères que sur des remèdes généraux, convenables dans toutes les fièvres, qui, en combattant les symptômes les plus urgens, laissent agir la nature dans la guérison de la maladie.

Van-Swieten n'avoit pas de remède antiseptique roborant ; il employoit les antiseptiques les plus doux, les sucs acides, le petit-lait, & les antiseptiques stimulans, comme le vin du Rhin, la serpentinaire de Virginie, &c.

On ne trouve dans ses observations aucune dysenterie grave, ni aucune épidémie un peu considérable de cette maladie.

Les pleurésies n'y sont pas fort inflammatoires, & dans ces maladies ce n'est pas un vésicatoire

qu'il applique à l'endroit où l'on sent la douleur, mais une fomentation de lait avec du savon.

Il ne cherche pas beaucoup à procurer la liberté du ventre.

Il fait souvent mention de bile & de matières bilieuses arrêtées dans les premières voies; ainsi que de la fièvre bilieuse qu'il attaque ordinairement par les acides, les tamarins & les autres minoratifs, mais rarement par les vomitifs.

Il fait très-peu mention de la dépravation du goût; il parle fréquemment d'exanthèmes, auxquels il ne donne aucun nom particulier, y joignant seulement une description vague.

Les épispastiques étoient beaucoup en usage dans presque toutes les fièvres continues; il employoit sur-tout le savon de Venise & l'infusion de sassafras dans les affections goutteuses sans fièvre.

Une chose remarquable, c'est qu'il fait très-rarement usage du quinquina contre les fièvres intermittentes, même les automnales; il les traitoit avec les fondans, les salins, les tamarins, les amers, les pilules cochées & celles de Rufus.

Dans les fièvres tierces, il purgeoit fréquemment, six heures avant le paroxysme. Après l'accouchement, les premières heures ou les premiers jours, il aimoit à donner l'opium. Le dixième jour, il prescrivoit la manne avec le sel polychreste & le suc de citron.

Enfin, dans les premiers temps de la petite-vérole, il ordonnoit presque toujours une saignée médiocre; alors il faisoit usage du petit-lait, de l'esprit de soufre, de boisson abondante, d'émétique, de cinabre.

D. CHRISTIAN. FRIED. REUSS, medicinæ professoris publici in alma Eberhardino-Carolina, Academiæ Imperialis na-

turæ curiosorum, Regiæ Daniæ scientiarum; ejusque œconomicæ, Electoralis Moguntinæ; nec non Societatis Electoralis Lipsienfis œconomicæ; Tigurinæ physicalis, & Berolinensis amicorum naturæ scrutatorum sodalis. Primæ Linæ Encyclopédiæ & methodologiæ universæ scientiæ medicæ & theoricæ & practicæ, omniumque ejus scientiarum tam præparantium quam affinium ac subjunctæ cujusvis historiæ litterariæ. *A Tubinge, chez Cotta; se trouve à Strasbourg, chez Kœnig, 1783, in-8º de 570 pag.*

2. Depuis quelques années les Encyclopédies se multiplient dans les divers royaumes de l'Europe; c'est ce qui a fait imaginer à M. Reuss une Encyclopédie médicinale, qui doit être accueillie du public. Quelle science intéresse plus tous les hommes, que celle qui apprend à conserver la santé; & quelle science cependant est plus étendue, plus longue & plus difficile! Tous les médecins dès leur jeunesse se sont livrés à des études préliminaires, dont les unes sont préparatoires, & les autres absolument nécessaires. Cette variété de connoissances forme une Encyclopédie, dont plusieurs gros volumes pourroient à peine contenir les détails: aussi M. Reuss ne prétend-il donner ici que les premiers élémens, les premières lignes de ces sciences: elles tiennent toutes plus ou moins à la médecine, & sont divisées en trois grandes classes. La première de ces classes offre les sciences préparatoires; les principales ou fondamentales occupent la seconde, & la troisième renferme les accessoires. Les préparatoires

sont la Philologie, la Philosophie, les Mathématiques, la Physique, la Chimie, l'Anatomie, la Physiologie, l'Histoire naturelle, l'Histoire de la médecine, & quelques parties des beaux arts. Les connoissances qui forment le fond de la médecine, se divisent en théoriques & en pratiques. Les premières considèrent le corps humain dans l'état sain ou malade : ce sont la Physiologie anthropologique, la Séméiotique physiologique, la Diététique, la Pathologie générale & particulière, la Thérapeutique générale, sous laquelle est comprise la Matière médicale & chirurgicale. Les connoissances pratiques qui contiennent l'application même de toutes les sciences, tant préparatoires que principales, sont : la Thérapeutique particulière, qui guérit les maladies internes ; la Chirurgie, qui est pour la curation des externes, & l'art des Accouchemens. M. le professeur *Reufs* y joint la médecine légale & la Politique médicinale. Les sciences accessoires, qui composent la troisième classe, se réduisent, selon lui, à l'Art vétérinaire, à la Chimie économique, à l'Etude économique de la nature, à l'Economie, tant rurale que civile. Je viens d'exposer la traduction littérale des dénominations de cette Encyclopédie médicinale, où se trouve une idée des différentes parties de l'art de guérir. M. *Reufs* y ajoute l'énumération des meilleurs livres propres à étendre ces diverses connoissances. Cet ouvrage est un aperçu qui peut servir grandement à diriger les études de ceux qui se destinent à la médecine ; mais une véritable Encyclopédie médicinale, composée d'après le plan de l'auteur, formeroit plusieurs volumes *in-fol.*

Quæstio medica, an biliarum concretio-

num, &c. C'est-à-dire, *Peut-on regarder l'éther & l'esprit de térébenthine comme le dissolvant des concrétions biliaires ?* Question de médecine soutenue dans l'université de médecine de Montpellier, le 21 février 1784; par M. CLAUDE-AUGUSTE DURANDE, de Dijon, maître ès-arts pour le Baccalauréat. A Montpellier, chez Jean Martel, 1784, in-4°, de 280 pag.

3. Le jeune auteur de cette thèse est M. Durande, fils de l'illustre médecin de Dijon, si connu par ses heureux succès dans la pratique de la médecine, & par ses lumières en botanique. L'élève en médecine se montre déjà digne d'un tel père; car son Opuscule annonce une véritable connoissance de l'anatomie & de la physiologie, beaucoup d'amour pour le travail, & une grande lecture des ouvrages de médecine.

Avant de discuter la question qu'il se propose de résoudre, il examine le foie, la vésicule du fiel & la bile, en anatomiste & en physiologiste instruit. Il décrit soigneusement ces organes, expose les diverses opinions des auteurs à leur sujet, & développe les sentimens de Ruisch, de Malpighi & des modernes, sur la structure du foie: mais sa modestie l'empêche de décider entre ces deux célèbres anatomistes.

L'examen que M. Durande fait de la bile est plein de netteté & de vérité; il remarque fort bien que, malgré l'analyse chimique de cette sécrétion, faite par de savans observateurs, on ne peut rien conclure de bien positif sur sa nature: il prouve cependant que le principe qui y domine est alkalin. Notre Bachelier démontre aussi avec M. Cadet, que la bile contient encore un

principe oléagineux , qu'elle est un vrai savon , qu'elle ne renferme pas d'acide , qu'elle ne coagule pas le lait , tant qu'elle est dans son état naturel. La bile en stagnation produit promptement des calculs ; c'est aussi dans cet état qu'elle contracte facilement la putréfaction , & , par conséquent , qu'elle se charge d'acide : or , on sait que toutes les fois que l'on combine un acide avec une huile liquide quelconque , elle s'épaissit , & prend d'autant plus de consistance & de solidité , que l'acide y est plus abondamment & plus intimement combiné. *M. Durande* explique donc par là fort ingénieusement la formation des pierres biliaires , qui , comme on voit , doivent résulter du principe oléagineux de la bile , marié avec l'acide. Il prouve clairement que ces concrétions sont de nature résineuse , & recherche le menstrue qui peut les dissoudre dans le cas de maladie. Tous les chimistes connoissent l'empire de l'éther sur les résines ; il le choisit , mais à cause de sa volatilité , il l'enchaîne en l'alliant avec l'esprit de térébenthine , qui d'ailleurs est propre à aider la dissolution des calculs. *M. Durande* ne se contente pas de cette théorie lumineuse pour décider affirmativement la question qu'il a entrepris de traiter ; il donne trois observations de pratique , que son illustre père lui a communiquées , & qui prouvent évidemment l'efficacité de cette combinaison sur les pierres biliaires. La manière d'administrer ce dissolvant , termine cette excellente thèse , dont *M. Durande* fils a fait hommage à l'auteur de ses jours.

Dissertatio medica in contagium phthysicum inquirens. Dissertation de médecine sur la contagion phthysique ; par M. AUGUSTE-FRÉDÉRIC-CHRISTOPHE EVERS,

de Swerin, dans le duché de Mecklenbourg, docteur en médecine. A Gottingue, chez Barmier; à Strasbourg, chez Koenig, 1782, in-4° de 32 pag.

4. La phthisie paroît devenir plus commune de jours en jours; les médecins en conviennent, & ils multiplient leurs écrits sur cette maladie rebelle; sa contagion & la manière dont elle se propage n'ont pas encore fait le sujet *ex professo* d'aucun Mémoire. D'après l'avis de l'illustre professeur *Murray* de Gottingue, l'auteur de cette dissertation a donc cru devoir s'en occuper. Il prélude par quelques observations générales sur les maladies contagieuses; il s'étend ensuite sur la contagion de la phthisie, & décrit les diverses manières dont ce terrible mal peut se propager. Il les réduit à trois; savoir, 1°. la voie héréditaire, par laquelle des pères, ce germe passe aux enfans; 2°. en demeurant trop long-temps dans l'atmosphère des phthisiques, par exemple en couchant avec eux, &c.; 3°. en faisant usage de leurs vêtemens, de leurs linges, de leurs draps, ou d'autres choses semblables qui leur ont servi, principalement dans le dernier degré de la maladie.

Après avoir examiné la disposition que les divers sujets ont pour contracter la phthisie, & avoir démontré que la phthisie pulmonaire avec ulcères n'est pas la seule qui soit contagieuse, *M. Evers* donne des conseils salutaires pour éviter la contagion. 1°. Les malades, dit-il, doivent être tenus dans des appartemens spacieux & très-propres, dont les fenêtres seront ouvertes, afin de renouveler fréquemment l'air, & dans lesquels on répandra çà & là des fleurs & des herbes d'une agréable odeur. 2°. Il faut que les draps soient
 toujours

toujours très-propres, & que l'on change souvent le malade de lit. 3°. Le phthifique aura soin de cracher dans des vases de verre ou de faïance, qu'on lavera fréquemment. 4°. Les linges qui lui serviront seront lavés de temps en temps avec du savon, & exposés au grand air. 5°. Les vêtemens qu'on ne peut laver, seront laissés très-long-temps à l'air. 6°. Les meubles & les ustensiles de bois ou de métal seront souvent lavés & essuyés. 7°. On lavera le plancher de l'appartement, on blanchira les murailles, & l'on aura toujours soin de donner un libre passage à l'air, afin de dissiper les vapeurs malignes & contagieuses.

M. *Evers* a fait hommage de cet opuscule qui vaut bien de volumineux traités sur la phthisie, au duc de Mecklenbourg, son souverain, par une dédicace françoise.

An Essay on the use of the red Peruvian Bark, &c. C'est-à-dire, *Essai sur l'usage de l'écorce rouge du Pérou dans la guérison des fièvres intermittentes*; par EDOUARD RIGBY, in-8°. A Londres, chez Johnson, 1783.

5. M. le doct. *Guillaume Saunders* publia en 1782, dans la même ville & aux frais du même libraire, un opuscule intitulé, *Observations on the superior efficacy of the red Peruvian Bark, &c.* C'est-à-dire, *Observations sur l'efficacité supérieure de l'écorce du Pérou dans la guérison des fièvres intermittentes & autres*, dans lequel ce médecin consigna ses conjectures sur l'origine de cette écorce, la description & l'analyse de cette production végétale, & dans lequel il établit enfin sa supériorité sur le quinquina ordinaire dans la guérison des fièvres intermittentes. M. *Rigby*. a

la modestie de déclarer que sa brochure ne doit servir qu'à rappeler cet opuscule, & à augmenter les motifs de conviction des avantages qu'il y auroit de ne tenir dans les pharmacies que cette espèce de l'écorce du Pérou.

Sylloge selectiorum opusculorum argumenti medico-practici, collegit & edidit ERN. GODOFR. BALDINGER, phil. & medic. doctor. ord. med. Gottingens. primar. & senior. medic. pract. P. O. Acad. N. C. adjunctus, &c. *Vol. vj, grand in-8° de 360 pag. A Gottingue, chez Dietrich, 1784.*

6. Ce volume renferme seize dissertations, dont voici les titres. 1°. Gotll. Hieron-Christ. Peschel, *de Curâ convalescentium ex febribus acutis*. Lips. 1775. 2°. Fridr. Hoffmann, *Epistola de Gonorrhœâ virulentâ, indole verè veneræ*. Jen. 1778. 3°. A. Ambr. Hosty, *D. Resp. aust.* Joseph Cotton; *An herpeti licet non veneræ sublimatum corrosivum?* Paris. 1772. 4°. Jac. Barbeau du Bourg, *D. Resp. Car. Lud. Varnier; An variolarum morbus absque eruptione?* Paris. 1772. 5°. Barth. Tuffan. le Clerc, *D. Resp. Phil. Alex. Bacher; An legitimæ vulnèrum suppurationi promovendæ cortex peruvianus?* Paris. 1772. 6°. Petr. Joseph. Macquer, *Resp. Fel. Vicq-d'Azyr; An lui veneræ sublimatum corrosivum?* Paris. 1774. 7°. Eduard. Franc. Mar. Bosquillon, *Resp. aust. Lud. Desbois de Rochefort; An ventriculus sympathiæ centrum?* Paris. 1772. 8°. J. B. Le Roux des Tillets, *Resp. Claud. Lud. Bertholet; de Lactæ animalium medicamentofo*. Paris. 1779. 9°. Carol. Fried. Hundertmark, *Resp. J. Sum. Pilling; de Urinâ cretaceâ*. Lips. 1761.

10°. Christ. Fried. Jæger, *Resp.* Rud. Zindel: *Corticis peruviani in phthisi pulmonum historia & usus.* Tubing. 1749. 11°. Ger. Lud. Ferd. Behm. *Analeſta de ictero*, *Præf.* Cl. Kemme. Hal. 1780. 12°. Chr. Fr. Eschenbach, *Resp.* Car. Gottlob. Kuhr: *de Extraſtis vegetabilium Garayanis.* Lipſ. 1779. 13°. Ferd. Christ. Œtinger, *Resp.* Sam. Theoph. Gmelin: *An achorum inſtitio, imitando variolarum inſitionem, procurandis pueritiæ morbis rebellibus tutò tentari poſſit?* Tubing. 1762. 14°. Gottl. Conr. Christ. Storr: *de Semine ſynapis.* Tubing. 1780, *Resp.* J. G. Zahn. 15°. Isaac. Koch, *de Convulſionibus juvenem decuſſatim diſtorquentibus.* Argent. 1770. 16°. Henr. Dietr. Apfel, *de Phlébotomiæ imprimis in febribus bilioſis rectâ adminiſtratione.* Helmſt, 1779.

BLOCHS, &c. Abhandlung von der Erzen-
gung der Eingeweide Wurmer und den
Mitteln wider dieſelben, &c. C'eſt-à-
dire, *Traité ſur la génération des Vers*
intestinaux, & ſur les moyens de les dé-
truire, Mémoire couronné par la Société
royale des ſciences de Danemarck; à Co-
penhague; par MARTIN-ELIESER
BLOCH, docteur en médecine à Berlin,
correspondant des Sociétés des ſcrutateurs
de la nature de la même ville, de Dant-
zick, de la Hollande, des Sociétés éco-
nomiques de Siléſie & de Leipſick, des
Sociétés des ſciences de Gottingue, d'U-
trecht & de Francfort, avec dix planches
en taille-douce, grand in-4° de 34 pag.

*sans la Préface & la Table des matières.
A Berlin, chez Hesse, 1782.*

7. Etablir par des faits & par le raisonnement si le germe des vers intestinaux est inné aux animaux, ou s'il leur vient du dehors; & dans le premier cas, indiquer les remèdes qui leur conviennent: Tel étoit le sujet que la Société de Copenhague avoit proposé, & que M. *Bloch* a traité d'une manière si satisfaisante, qu'au jugement de cette Compagnie, son écrit a mérité le premier prix, consistant en une médaille d'or. Une autre dissertation qui a encore été digne de l'attention de l'Académie, a pour auteur M. le Pasteur *Goetze*: la Compagnie lui a décerné une médaille d'argent.

M. *Bloch* s'est assuré que les vers intestinaux tirent leur origine des animaux mêmes, sans que le germe leur en vienne de dehors. Il expose dans l'opuscule qui nous occupe les preuves de fait de cette assertion; il déduit ensuite les conséquences qui découlent de cette vérité, & indique enfin les moyens de détruire cette engeance dans les corps qu'elle infecte.

Les vers qui habitent les intestins sont, en général, ou *plats*, ou *ronds*. Les premiers comprennent trois genres, intitulés *Ligula*, *Fasciola*, *Tænia*.

Le *ligula* est un ver en forme de ruban sans articulation; parmi les espèces de ce genre, on distingue le *ligula* des poissons (*ligula piscium*,) & le *ligula* des volatiles (*ligula avium*.) M. *Bloch* a souvent trouvé cinquante, & même cent de ces vers dans les plongeons, sans que ces hôtes eussent empêché ces oiseaux d'être fort gras.

Les *fasciola* ont deux suçoirs, l'un à leur extrémité, & l'autre sous le ventre. Ces reptiles, ainsi que les sangsues à double suçoir, peuvent

s'attacher indifféremment avec l'un ou l'autre. M. B. en décrit deux espèces, l'une sous le nom de *fasciola hepatica* ; & l'autre sous celui de *fasciola, collo cylindrico productiori*.

Le corps du tænia est en forme de ruban : il est articulé. L'extrémité où les articulations vont en diminuant, constitue le col : il est terminé par un petit nœud qui forme la tête, à laquelle on remarque quatre bouches ou suçoirs. Outre ces ouvertures, l'auteur a rencontré, chez plusieurs de ces vers, une trompe qu'ils peuvent sortir & rentrer. Chaque articulation a son ovaire, & un ou deux conduits pour déposer les œufs. Ces conduits commencent à l'ovaire & se terminent au côté ; une légère compression en fait sortir des œufs. Dans les animaux à mamelles, M. Bloch a souvent trouvé des tænia de neuf à dix pieds de long. Ils s'accroissent au moyen du développement des articulations, dont les dimensions n'augmentent point également dans une proportion fixe. Chacune de ces articulations est gorgée d'un nombre excessif d'œufs ; mais l'auteur n'a pu parvenir à s'assurer de quelle manière ces œufs sont fécondés. Il y a toujours plusieurs individus de ces reptiles dans le même animal. L'auteur en a souvent rencontré ensemble cinquante, & même cent : il en a compté jusqu'à cinq cents dans un étourde. Comme il y a des tænia qui sont armés d'un petit crochet à la tête, & d'autres qui ne le sont pas ; M. Bloch a tiré parti de cette différence pour fixer le caractère spécifique des grandes sous-divisions qu'il établit : savoir, des *tæniæ armatæ* ; & des *tæniæ non armatæ*. Les espèces, au nombre de vingt qu'il a reconnues, sont pour la première sous-division. 1°. *Tænia lanceolata* ; 2°. *Tænia lanceolata nodosa* ; 3°. *Tænia rectangulum* ; 4°. *Tænia articulis rotundis* ; 5°. *Tænia lineata* ;

6°. *Tania villosa* ; 7°. *Tania articulis conoïdeis* ; 8°. *Tania collo longissimo* ; 9°. *Tania cylindracea* ; 10°. *Tania nodis instructa* ; 11°. *Tania lævis* ; 12°. *Tania capite truncato* ; 13°. *Tania collari nigro* ; 14°. *Tania vasis reëtricis distincta* ; 15°. *Tania cucumerina* ; 16°. *Tania lata*. Les espèces de la seconde sous-division sont, 1°. *Tania tricuspida* ; 2°. *Tania collo brevissimo* ; 3°. *Tania canina* ; 4°. *Tania cucurbitina*.

Les vers ronds composent huit genres, dont voici les dénominations & les espèces.

I. *VERMIS VESICULARIS*. 1°. *Vermis vesicularis taniaformis* ; 2°. *Vermis vesicularis eremita* ; 3°. *Vermis vesicularis socialis*.

II. *ECHINORYNCHI*. 1°. *Echinor. gigas* ; 2°. *Echinor. capite & collo armato*.

III. *ASCARIS INTESTINALIS*. 1°. *Ascaris* ; 2°. *Ascaris acus* ; 3°. *Ascaris vermicularis* ; 4°. *Ascaris papillofus*.

IV. *TRICHURIS*.

V. *GORDIUS*. 1°. *Gordius intestinalis* ; 2°. *Gordius viviparus* ; 3°. *Gordius harangum*.

VI. *CARIOPHYLLUS*.

VII. *CUCULANUS*. 1°. *Cuculanus viviparus* ; 2°. *Cuculanus conoïdeus*.

VIII. *CHAOS INTESTINALIS*. 1°. *Hirudo intestinalis* ; 2°. *Chaos cordiformis*.

M. Bloch ayant ainsi classé toutes les espèces de vers intestinaux qu'il a pu découvrir, prouve dans la seconde section que la destination de ces reptiles est de vivre dans les corps des autres animaux. Les raisons qu'il donne de cette assertion sont, qu'on ne les trouve nulle part ailleurs ; qu'il en existe dans les enfans, & dans les jeunes animaux qui viennent de naître, ou qui sont encore renfermés dans le sein de leurs mères ; qu'ils

résistent aux forces digestives de l'estomac & des intestins.

Les autres argumens qu'il rapporte en faveur de son sentiment, sont que ces vers se développent & profitent dans l'intérieur des corps. Si l'eau ou la terre étoient leur élément, transplantés d'un séjour froid dans un endroit chaud, ils périroient, tandis qu'au contraire tous ces reptiles, lorsqu'ils sont expulsés du corps animal, perdent la vie. M. Bloch n'a vu résister que quelques espèces durant quatre, ou tout au plus six jours à leur immersion dans l'eau ou le lait.

Plusieurs animaux ont des espèces de vers qui leur sont particuliers ; cette circonstance se remarque non-seulement dans les diverses classes, mais même dans les genres & espèces, quoiqu'ils habitent le même canton, & se nourrissent des mêmes alimens. Cette observation que l'auteur confirme par plusieurs exemples, est des plus concluantes pour son opinion.

La conformation de ces reptiles offre une nouvelle preuve qu'ils sont destinés à vivre dans les corps d'autres animaux : ils manquent d'yeux, ils n'en ont pas besoin, parce que les rayons lumineux ne pénètrent jamais jusqu'à eux : ils n'ont point d'antennes, parce qu'ils ne sont pas dans le cas d'éviter de danger : ils sont dépourvus d'armes offensives & défensives, parce qu'ils n'ont pas d'ennemis à combattre.

L'auteur s'est assuré que ces vers ne souffrent pas le transport d'un corps dans un autre. Il a vu plusieurs fois que le *ligula piscium*, tiré des brochets ou des oies, & jetté aux canards ou aux poules, quoi qu'avalé tout vivant, a été digéré très-promptement, & au point qu'à l'ouverture de ces poules ou de ces canards, il n'en a plus trouvé le moindre vestige.

Les vers n'excitent pas toujours des dérangemens sensibles dans les corps qu'ils habitent : ils ne leur portent préjudice que, lorsque réunis en trop grand nombre, ils les privent d'une trop grande portion des sucs nutritifs nécessaires au renouvellement des humeurs, & à la réparation des pertes journalières que font les corps organisés.

Selon l'auteur, il s'ensuit de tout ce que nous venons de dire, que les vers intestinaux constituent une classe particulière dans le règne animal, & que dans le système de *Linneé* cette classe doit trouver sa place immédiatement après celle des testacés.

Nous ne nous arrêterons pas aux preuves par lesquelles l'auteur cherche à établir que les vers sont innés aux corps, & que leurs œufs étant d'une petitesse extrême, peuvent suivre le torrent de la circulation, & être portés jusqu'aux plus petites extrémités vasculaires.

La troisième section est consacrée à la destruction de ces vers : il faut s'opposer au développement de leurs germes, ou les expulser lorsqu'ils existent déjà.

Dans le premier cas, il faut éviter l'abus des boissons chaudes, celui des alimens glaireux & indigestes, celui des acides. Dans le second, il faut employer de temps en temps des laxatifs doux : les drastiques, ou seulement les minoratifs trop souvent répétés, seroient préjudiciables. Le principal objet dans tout cela est de conserver ou de rétablir l'activité de la bile, & la force des organes de la digestion. Si ces derniers étoient déjà affoiblis, il faudroit employer la limaille d'acier, le quinquina, l'écorce de saule, les bains froids, l'exercice modéré. Quant aux enfans, les lotions avec l'eau froide, peuvent remplacer les bains. On rétablit l'énergie de la bile, ou on y

supplée au moyen d'un usage prolongé pendant un certain temps, des oranges, du quassie, du fiel de bœuf épaissi, &c.

Pour expulser les vers déjà formés, il faut avoir recours, 1^o aux différens moyens d'atténuer les glaires; 2^o. à ceux qui tracassent les vers; 3^o. à ceux qui les engourdissent; 4^o. enfin, aux évacuans actifs. On compte au nombre des premiers, les substances salines & l'eau froide buë abondamment; parmi les sels, le sel ammoniac paroît le plus efficace, sur-tout s'il est uni au jalap ou à la rhubarbe. L'auteur est dans l'usage de prescrire un scrupule de ce sel, un demi-scrupule de chacune des racines, & deux grains de gingembre: il faut avaler toutes les deux heures une dose pareille; &, après en avoir employé six, leur substituer les amers. Cependant, comme cette méthode ne convient pas aux enfans, M. Bloch leur donne la rapure d'étain & le jalap réduits en bols avec du miel rosat.

Lorsque M. Bloch fait usage de la scammonée, il fait triturer portions égales de cette substance & de crème de tartre pendant un quart d'heure, dans un mortier de verre: il donne de cette poudre d'abord deux grains avec du sucre, soir & matin; il en augmente la dose d'un grain tous les jours, jusqu'à ce que les malades en prennent chaque fois au demi-scrupule, & au-delà. Les vers étant expulsés, il faut achever la cure par les fortifiens.

Les réflexions sur les vermifuges spécifiques & l'explication des planches, jointes au Mémoire, terminent cet ouvrage.

Nouveau traitement des maladies dyssentériques, à l'usage du peuple indigent; par
M. HARMAND DE MONTGARNY,

docteur en médecine de l'université de Montpellier ; &c. in-4^o de 10 pages. A Verdun, de l'imprimerie de Christophe.

8. La racine sèche de bryone fait la base du traitement que propose M. Harmand pour les maladies dyssentériques ; la simplicité du médicament , la facilité de l'administrer & la modicité de son prix , l'ont déterminé à indiquer ce secours aux pauvres des villes & aux habitans de la campagne. Les motifs qui ont guidé ce médecin sont certainement honneur à son humanité ; mais nous croyons devoir lui représenter que la bryone , que presque tous les auteurs de matière médicale & d'histoire naturelle placent au rang des plantes vénéneuses , n'est point un remède qu'on doive mettre entre les mains du peuple , mais qu'on peut seulement proposer aux médecins pour examiner ses effets , & s'assurer des avantages que la médecine peut en retirer. L'ipécacuanha , qui a la même vertu que la bryone , celle de faire vomir & de purger , n'est pas un remède moins simple que cette dernière plante ; son administration est tout aussi facile , & son prix n'est pas au dessus des facultés des gens du peuple. Ainsi , nous croyons qu'il est prudent que ces derniers s'en tiennent encore à l'ipécacuanha , dont l'efficacité est aussi constatée que son peu de danger.

*Avis au public sur un petit écrit intitulé :
Nouveau traitement des maladies dyssentériques , à l'usage du peuple indigent ;
par M. CLOUET , écuyer , docteur en médecine de la Faculté de Montpellier , médecin du Roi , de l'hôpital militaire & des*

hospitaux de Charité de Verdun, médecin stipendié de ladite ville, ci-devant médecin consultant du feu Roi STANISLAS, duc de Lorraine & de Bar, associé de différentes Académies des sciences, arts & belles-lettres, de médecine & d'agriculture.

9. L'objet de cet avis est d'empêcher le peuple de compter sur la bryone, comme sur un remède efficace & exempt de danger. Sans adopter les personnalités qui peuvent s'y trouver, & les motifs particuliers qui peuvent l'avoir dicté, nous ne pouvons nous empêcher d'adopter le sentiment de M. Clouet, quant au fond.

Instruction sommaire sur la manière dont il convient de traiter les flux de ventre bilieux & dyssentériques qui règnent dans la partie septentrionale de la France, &c. depuis la fin de l'été de la présente année 1783, in-16 de 14 pages.

10. Cette instruction est simple, & par conséquent très-propre à diriger le peuple & les gens de la campagne ; les remèdes qu'on y prescrit sont à la portée de tout le monde, & l'ordre dans lequel ils sont indiqués très-sage, & conforme à la nature des maladies dans lesquelles on les emploie.

Dissertation sur la rage, qui a remporté le premier prix de la Société royale de médecine de Paris, le 11 mars 1783 ; par M. LE ROUX, chirurgien-major de l'Hôpital général de Dijon, associé de l'Aca-

démie royale des sciences , arts & belles-lettres de la même ville , & correspondant de la Société royale de médecine de Paris. A Paris, de l'imprimerie de Ph. D. Pierres, imprimeur ordinaire du Roi , de la Société royale de médecine , &c.

10. L'auteur avoue que s'il falloit des exemples de guérison de rage déclarée qui lui fussent particuliers , il n'est point dans le cas d'en produire ; qu'il a les plus fortes raisons de douter de la vérité de ceux qui ont été publiés jusqu'à présent , & même qu'il en ait jamais existé. Mais en élagant tout ce qui se trouve d'inutile & d'erronné dans les opinions des auteurs & dans leur pratique , il s'efforce de répandre du jour sur la question , & d'appuyer sur des observations certaines le traitement le plus méthodique & le plus sûr pour prévenir l'hydrophobie.

Il divise sa dissertation en trois parties. Dans la première, il examine quelles sont les causes qui disposent & déterminent cette maladie à naître spontanément dans plusieurs espèces d'animaux , & en même temps quels sont les différens sièges d'où elle exerce ses ravages sur l'économie animale ; enfin , quels sont ses progrès & ses symptômes , soit qu'elle vienne d'elle-même , soit qu'elle soit communiquée. Il prétend que la rage spontanée n'est point l'effet d'un poison qui se soit engendré dans les liqueurs , mais d'une irritation locale , établie à l'extrémité de quelques nerfs , communément du canal alimentaire , & produite par l'altération des suc qui s'y rencontrent. Cette altération a souvent lieu dans les animaux sauvages. Les animaux domestiques , & les hommes même , n'en sont point exempts. La cha-

leur, des alimens âcres, les passions, & sur-tout la colère; enfin de certaines maladies, telles que l'esquinancie, ont quelquefois produit la rage spontanée. L'auteur pense que la rage communiquée a son siège dans la partie mordue par l'animal enragé: son opinion est très-vraisemblable, & il la prouve par un grand nombre d'inductions tirées des maladies convulsives qui ont quelque analogie avec la rage; ainsi que par l'ouverture des cadavres.

Dans la seconde partie, l'auteur analyse quelques-uns des principaux traitemens qui ont été proposés. Les anciens attaquoient le venin de la rage par le ser & par le feu, dans le lieu même où il avoit été introduit; ils y déterminoient, par des médicamens attractifs, une grande suppuration, qu'ils entretenoient pendant deux ou trois mois; c'est la méthode que l'auteur paroît approuver le plus: elle est même le fondement de la sienne. Il rejette toutes celles que les modernes ont proposées depuis. Les anti-spasmodiques, les assoupissans, les alkalis volatils, les absorbans & même le mercure, lui paroissent des remèdes inutiles ou dangereux, & nous sommes de son avis; car rien n'est plus équivoqué que les guérisons qu'on prétend avoir opérées par ces moyens.

Dans la troisième partie, l'auteur établit que la rage de cause interne & celle de cause externe, n'étant qu'une même maladie dont la cause est placée & agit dans des lieux différens, c'est de cette situation qu'on doit tirer les indications curatives. La rage spontanée ne s'apperçoit ordinairement, que lorsqu'il n'est plus temps d'y remédier; c'est pourquoi l'auteur se borne à indiquer les adoucissans, les anti-putrides volatils & les assoupissans, si on est à temps pour la prévenir. Quant à la rage communiquée, il veut qu'on

commence par dilater la plaie de la personne mordue , qu'on en brûle toute l'étendue avec le beurre d'antimoine , & qu'on mette par dessus un large emplâtre vésicatoire qui s'étende au-delà de la plaie ; qu'après qu'on a enlevé les vessies produites par le vésicatoire , on y étende un linge garni d'onguent de la mère , recouvert de beurre frais , & qu'on continue ce pansement jusqu'à la chute de l'escarre. Lorsqu'elle est tombée , il veut qu'on mette dans l'ulcère un ou plusieurs pois de racine d'iris ou de gentiane. Voilà la base du traitement qu'indique M. *Le Roux* , & avec lequel il assure avoir préservé plusieurs personnes de l'hydrophobie , & les exemples qu'il rapporte paroissent très-concluans en sa faveur.

Instruction concernant les personnes mordues par une bête enragée. A Strasbourg, chez Jean-François Le Roux, imprimeur du Roi & de la Chancellerie ; in-16 de 16 pages.

II. Cet écrit a été fait & rédigé par M. *Ehrmann*, à la sollicitation & à la prière des magistrats de Strasbourg. Le traitement que l'auteur y indique , consiste à scarifier la partie mordue , à y appliquer un emplâtre vésicatoire , & à y entretenir la suppuration le plus long-temps possible. Il ordonne les bains tièdes , & ensuite les frictions mercurielles , auxquelles il joint trois grains de panacée mercurielle en bol , donnés matin & soir. Il tâche d'appaîser les mouvemens convulsifs avec une poudre composée de dix grains de cinnabre d'antimoine , seize grains de musc , quatre grains de camphre & un grain d'opium. Il prétend avoir guéri plusieurs personnes enragées par cette méthode ; mais , d'après l'exposition qu'il fait de leur

état, on est fondé à croire que le plus grand nombre de ces personnes n'étoient point atteintes de la rage.

Richtiger Gebrauch des bley extracts in
äußerlichen Schæden, &c. C'est-à-dire,
*Usage bien entendu de l'extrait de Saturne
dans les affections extérieures, in-8°. A
Halle, chez Heller, 1783.*

12. L'auteur a non-seulement examiné les effets de l'eau végéto-minérale dans les maladies externes, mais encore ceux de presque tous les remèdes tirés du plomb ; il ne leur a pas reconnu les mêmes avantages que leur attribuent plusieurs auteurs, & particulièrement M. Goulard. Il a divisé son ouvrage en huit sections, dont les sujets sont, 1°. les inflammations en général, & en particulier l'érysipèle, le phlegmon, le furoncle, le panaris, la lésion des tendons, l'inflammation des parties internes du cou, les inflammations de l'œil ; 2°. les contusions, les plaies d'armes à feu, les brûlures ; 3°. la gale, l'atrophie, les engelures ; 4°. les abcès, les ulcères, les fistules, les affections cancéreuses ; 5°. l'enflure, les fungus des articles, les tumeurs froides, les squirrhes, les goîtres, les descentes, les hémorrhoides borgnes ; 6°. les fluxions ; les affections arthritiques & rhumatismales ; 7°. les luxations, les anchyloses, les entorses ; 8°. les maladies vénériennes.

Cette brochure est terminée par le catalogue des remèdes qu'on a proposés dans toutes les maladies que l'auteur vient de passer en revue : elle sera suivie par un Traité sur l'usage interne de l'extrait de Saturne. Nous avons reconnu beaucoup de prudence & d'impartialité dans les re-

cherches de l'anonyme, & nous réunissons nos vœux à ceux de l'auteur, pour que l'usage de ces médicamens soit toujours dirigé avec la plus grande attention aux effets qui l'accompagnent.

HENR. AUG. WRISBERGII, professoris
 Gottingensis, Experimenta & observationes
 anatomicæ de utero gravido, tubis,
 ovariis, & corpore luteo quorundam animalium cum iisdem partibus in homine collatis (a). *A Gottingue, chez Dietrich; & se trouve à Strasbourg, chez Kœnig, 1782, in-4^o de 40 pages.*

13. Le baron de Haller a souvent dit que, pour expliquer les points les plus importants de la physiologie, il ne suffit pas d'examiner le corps humain, mais qu'il faut encore avoir recours à l'anatomie des animaux. Persuadé de cette vérité, M. *Wrisberg* qui s'applique depuis long-temps à observer, ainsi qu'à jeter un nouveau jour sur tout ce qui a rapport au mystère de la génération, n'a pas négligé de consulter les entrailles de divers animaux. Il donne ici les expériences & les observations qu'il a faites en dernier lieu. Frappé de la singulière conformation des ovaires de la truie, qui diffèrent beaucoup des ovaires de toutes les autres femelles observées jusqu'à ce jour, & qui semblent faire un chaînon qui joint les vivipares aux ovipares, M. *Wrisberg* décrit dans le plus grand détail ce phénomène, dont les célèbres *Buffon* & *d'Aubenton* avoient seuls fait mention. Tous ceux qui s'occupent des intéressans secrets

(a) Cet ouvrage a été annoncé dans le tome lix, pag. 381.

de la nature, liront avec plaisir ces nouvelles observations. Pour les rendre avec toute la précision dont elles sont susceptibles, notre savant professeur a presque toujours observé les animaux dont il se servoit, dans quatre états différens, savoir, quand ils étoient encore dans la matrice de leur mère, quand eux-mêmes avoient l'âge de se reproduire, quand ils étoient imprégnés, & enfin quand la vieillesse ne leur permettoit plus de concevoir.

Nous regrettons de ne pouvoir suivre l'auteur dans toutes ses observations. En voici une que nous mettrons sous les yeux du lecteur. On sait que les matrices des animaux vivipares forment deux classes, quant à leurs figures. Celles de la première sont simples, n'ayant qu'une cavité, comme on en voit un parfait exemple dans la femme. Celles de la seconde ont deux cornes, ou deux branches, qui ont chacune leur réceptacle, & de ce genre sont les matrices des chèvres, des vaches, des biches, des chiennes, des renards, &c. La nature, comme on le pense bien, ne joue guères sur de pareils objets: cependant on a vu quelquefois la matrice de la femme comme double, ou bien ressemblant à la matrice à deux cornes des animaux. En voici un exemple.

«Le cadavre d'une vieille, dit M. *Wrisberg*, qui étoit souvent accouchée, & qui enfin mourut d'hydropisie, fut livré au théâtre anatomique de Göttingue, au mois de novembre 1775. Le bas ventre étoit extraordinairement enflé, l'eau & la sérosité qui le remplissoient s'étant écoulées par l'incision, je découvris la matrice figurée comme je ne l'avois jamais vue. Si le corps de cet organe n'eût pas été plus épais, & plus gros qu'à l'ordinaire, j'aurois cru voir la matrice à deux cornes d'une vache.»

« Ce viscère remplissoit tout le bassin. L'accroissement du corps & du col de la matrice étoit très-semblable à ce qu'on observe ordinairement dans le troisième mois de la grossesse ; mais à ce grand globe adhéroient deux autres corps plus petits, dont chacun avoit deux pouces & demi de long, sur un seul de large ; ils s'étendoient jusqu'aux trompes de Fallope, que des franges très-élégantes terminoient. Je regretterai sur le champ de ne pas avoir injecté ce cadavre ; que j'avois négligé à cause de son état hydropique ; car de la figure externe de la matrice, j'augurois un changement dans les trompes, & quelque défaut dans la cavité. Ayant tiré dehors la matrice, je trouvai sa substance beaucoup plus épaisse, que dans l'état naturel, & son ample cavité renfermoit une matière purulente, mêlée d'un sang noirâtre & fétide. De cette ample cavité, une route nullement interrompue conduisoit aux larges appendices, qui n'étoient autre chose que les trompes de Fallope dilatées & agrandies ; dont l'intérieur étoit aussi rempli de la même matière. Au reste, la substance de ces appendices étoit bien plus tenue que celle de la matrice : de l'extrémité de la cavité, les orifices des trompes élargis conduisoient jusqu'aux franges ; & , par ce chemin sans doute, quelque partie de la matière purulente s'étoit écoulée dans le bassin ; car j'y en trouvai plusieurs cuillerées. »

Traité d'ostéologie ; par M. BERTIN, docteur-régent de la Faculté de médecine en l'université de Paris, de l'Académie royale des sciences, ci-devant premier médecin du Prince des Valaques & de Moldavie, ancien professeur de chirurgie, & premier médecin d'une des armées du Roi ; suivi

de trois Mémoires de M. HERISSANT, D. M. P. sur différens points d'ostéologie, 4 vol. in-12. Prix 10 liv. reliés. A Paris, chez Méquignon l'aîné, libraire, rue des Cordeliers, près des Ecoles de chirurgie.

14. Cet ouvrage est divisé en quatre parties. Dans la première, est renfermée l'Ostéologie en général. Dans la seconde, l'auteur décrit les os de la tête en particulier. La troisième contient l'exposition des os de l'épine, de la poitrine, du bassin & des extrémités supérieures. La quatrième traite des os des extrémités inférieures.

Personne n'ignore que l'étude des os en elle-même est curieuse, & qu'elle est la base de toutes les connoissances anatomiques ; mais les détails en sont stériles & rebutans. Pour la rendre utile & intéressante, il ne s'agit que de montrer à l'esprit le rapport intime de l'ostéologie avec les organes de nos mouvemens, de faire voir que la connoissance de ces organes est tellement liée avec celle de la moindre petite partie de chaque os, qu'il ne sauroit les connoître sans avoir une idée exacte de cette petite portion de matière sèche & aride, qui est l'objet de son mépris & de son ennui ; aussitôt elle devient pour lui du plus grand intérêt. Or, il suffit qu'elle lui paroisse telle, pour qu'il se l'imprime, pour qu'elle fasse une image qui lui restera toujours présente. Voilà l'idée qui a guidé l'auteur dans le plan de son ouvrage ; il y a répandu beaucoup de discussions importantes, qui adoucissent la sécheresse de la matière, sans nuire à l'exactitude des détails qu'elle demandoit. Il a eu sur-tout l'avantage d'ouvrir la route, & d'applanir toutes les difficultés des autres branches de l'anatomie.

Pharmacopœia collegii regii medicorum
Edimburgensis, &c. C'est-à-dire, *Phar-*
macopée du collège royal des médecins
d'Edimbourg, in-8°. A Londres, chez
Robinson, 1783.

15. Il a paru successivement différentes éditions de cette Pharmacopée, dans lesquelles on a vu quelquefois certains articles élagués & rétablis tour à tour. En 1774, les éditeurs avoient effacé du nombre des remèdes une quantité très-considérable de médicamens; &, malgré cela, il en étoit resté plusieurs qu'on en voit rayés aujourd'hui. On ne trouve plus dans ce dispensaire les diverses préparations tirées de la *stammula jovis*, de la *pulsatilla nigricans*, du *stramonium*, du *distamnium album*, &c.; & plusieurs autres, tels que l'ambre gris, les os calcinés, l'orange de Couraçao, le paincot, l'opoponax, les écailles d'huitres, la confonde, ont fait place à l'arnica, au baume de Gilead, à la cardamine des prés, au *cassia lignea*, au *cinara hortensis*, aux cubebes, à la *curfuta*, (racine dont nous n'avons pas encore entendu parler jusqu'ici,) à la digitale pourprée, à l'*elaterium*, à la fougère mâle, au *dolichos pruriens* ou cow-itch, à la *geoffræa inermis*, ou l'écorce de l'arbre aux choux, à l'herbe au pauvre-homme, au ginseng, au lichen d'Islande, à la *lobelia*, aux olives, au fruit & à l'huile du palmier, à la poix liquide, au quassie, à la racine de Lopez, au *rhododendron chrysanthemum*, au sel alcali fossile, à l'écorce de saule, au sang-dragon, au savon blanc d'Alicante, à la *spigelia Marienlandica*, aux vipères, à l'écorce d'orme, &c.

Les soins des nouveaux éditeurs ont sur-tout été dirigés à présenter des descriptions exactes des simples qu'ils ont adoptés ; & pour cet effet , ils ont suivi les auteurs les plus au fait des sujets qu'ils décrivent. On trouve-encore les mesures réduites au poids , plusieurs changemens dans les dénominations des remèdes composés , particulièrement des sels neutres ; enfin de nouvelles formules pour le *cuprum ammoniacale* , & pour le tartre émétique , qu'ils appellent *tartarus antimonialis*. Voici la formule de celui-ci :

℞. Causticum antimonii vel butyri antimonii, q. v. infunde in aquam fervidam in qua salis alkalinii fixi vegetabilis purificati tantumdem prius fuerit solutum, ut præcipitetur pulv. antim. qui probè ablutus, exsicceetur : dein aquæ libris quinque, adde hujus pulveris drachmas novem, cristallar. tart. pulv. uncias duas cum semisse ; coque paulisper donec solventur pulveres. Solutio coctæ lentè vaporet in vase vitreo ad pelliculam ut cristalli formentur.

Flora Londinensis, &c. C'est-à-dire, Flore de Londres ; par GUILLAUME CURTIS, vol. j, in-fol. A Londres, chez White, 1783.

16. Ce magnifique ouvrage est distribué par cahiers qui paroissent à des termes arbitraires ; chaque cahier contient six planches , sur chacune desquelles sont représentées une ou deux plantes de grandeur naturelle. A chaque planche répond une page d'impression où l'on lit les synonymes , une description très-détaillée en latin & en anglois de toutes les parties de la plante représentée ; enfin les observations de l'auteur , relatives au lieu où elles croissent , au temps de leur flo-

raison, à leur usage, &c. M. *Curtis* veille lui-même à la gravure de ces planches : il en a fait colorier une partie en faveur des amateurs qui en desireroient. Le premier volume contient en trente-six cahiers, 216 plantes. Les parties de la fructification sont disséquées avec exactitude ; & , lorsque leur petitesse l'a exigé , on a eu recours au microscope pour les représenter dans une grandeur au dessus du naturel.

Encyclopédie méthodique, Botanique ; par M. le chevalier DE LA MARCK ; ancien officier au régiment de Beaujolois, de l'Académie royale des Scienc. Tome premier. A Paris, chez Panckoucke ; à Liège, chez Plomteux ; à Nancy, chez Matthieu Bonthoux, 1783, in-4^o de 344 pag.

17. Il est à présumer que voici l'ouvrage de botanique le plus complet que nous aurons de long-temps dans notre langue. Le savant botanique lexicographe qui en est l'auteur, met à notre portée une multitude innombrable d'articles curieux & intéressans, qui étoient épars dans les *Traité des Plantes*. Le Discours préliminaire présente un abrégé de l'histoire chronologique de cette science, qui s'étend jusqu'à nos jours. Il parle avec beaucoup de sagacité des causes qui ont contribué à ses progrès , mais aussi de celles qui les ont toujours retardés : il cite les savans qui l'ont cultivée avec succès dans les différens siècles. Dans le corps de cet écrit, on trouvera l'exposition des principes fondamentaux de la botanique, les détails sur les objets essentiels auxquels il importe de faire attention lorsqu'on la cultive, le vocabulaire méthodique des termes employés

dans les divers écrits qui traitent de cette science. Ce dictionnaire formera enfin un Traité général de botanique, qui contiendra les découvertes modernes, & qui sera terminé par des tableaux méthodiques où sera présenté l'ensemble des végétaux qui s'y trouvent mentionnés. Quant aux descriptions particulières des plantes, M. le chevalier de la March les a faites en général assez courtes, concises, mais fort claires.

Cette partie du premier volume offre seulement la lettrine A.

Arrêtons-nous un instant sur quelques observations importantes de cette Encyclopédie méthodique de botanique. « On assure maintenant, dit notre savant lexicographe, que c'est l'acacie du cachou, (*mimosa catechu* L.) qui fournit la gomme dont on fait le cachou, & non le palmier aréque, comme on le croyoit auparavant. » Il n'y a plus de doute sur cet article depuis la dissertation sur l'Acacie du cachou, par le célèbre M. Murray de Gottingue. Notre christophorane, (*astaa spicata* L.) est regardée par M. le chevalier de la March, comme un poison dangereux, néanmoins les paysans du Mont-d'Or vendent sa racine sous le nom d'hellébore noire; & l'on s'en sert pour remédier à une maladie à laquelle les bœufs d'Auvergne sont sujets. L'alysson des montagnes est estimé apéritif & propre contre la rage. C'est ainsi que l'ut le est réuni à la science.

Qu'il nous soit permis, en terminant cet article, d'exposer de légers doutes sur quelques aménités. 1°. La figure de Battara, tom. xvj, H, que M. le chevalier de la March rapporte à son Amanite sanguine, n° 3, dont le suc est jaune, conviendrait plutôt à l'une des espèces suivantes dont le lait est blanc, puisque Battara dit positivement que son champignon est rempli d'un suc

couleur de lait. 2°. L'Amanite jaunâtre ; n° 40, nous semble être la quatrième variété du n° 48, n'étant donc qu'une même espèce, comme on peut s'en assurer en confrontant Scopoli, *Flor. Carniol.* édit 2, n° 1515, & Hudson, *Flor. Anglic.* édit. 2, pag. 615, n° 20 & 22, mais sur-tout en consultant la nature. 3°. A l'Amanite engainée, n° 34, se trouve rapporté un synonyme de Battara, qui appartient très-certainement à l'Amanite enveloppée, n° 12, 4°. Le synonyme de Linné, qui est à l'article de l'Amanite marbrée, n° 49, convient plutôt à l'Amanite rayée, n° 29, ainsi que M. le chevalier de la Marck l'a voit d'abord pensé dans son excellente Flore Française.

Hortus Aurelianensis, *Jardin d'Orléans*,
1784, in-8° de 22 pages.

18. Depuis quelque temps il s'est formé une société de physique à Orléans. Ses membres s'empres sent de publier le résultat de leurs travaux. Le jardin botanique, quoique établi depuis peu de temps, contient déjà deux mille plantes. M. Beauvais de Préaux, doct. en médecine, censeur royal, associé correspondant du collège royal de médecine de Nancy, de la société royale de médecine de Paris, & secrétaire perpétuel de la Société de physique d'Orléans, nous en présente le catalogue rangé par ordre alphabétique, & la plupart des noms sont ceux du chevalier de Linné. C'est à ce médecin que nous devons la topographie d'Olivet.

Flora Japonica, *Flore du Japon* ; par M.
CHARLES-PIERRE THUNBERG, pro

professeur de botanique à Upsal, &c. A Lipsick, chez Muller, 1784.

19. Cet ouvrage, composé par le successeur du chevalier *de Linné*, va seulement paroître. Il contient exactement les plantes Japonnoises, rangées suivant le système sexuel, & réduites en vingt classes, dans lesquelles se trouvent les ordres, les genres, les espèces, avec leurs différences spécifiques, les synonymes choisis : ajoutons à cela d'excellentes descriptions & les figures les plus soignées. Lorsque nous serons possesseurs de cette Flore, nous la ferons connoître.

On vient de mettre sous presse, *Geschichte, &c.* C'est-à-dire, Histoire des plantes vénéneuses, par M. *Hallens*, professeur de médecine de Berlin. C'est un livre utile, où l'auteur a arrangé avec soin toutes les plantes vénéneuses selon le système du chevalier *de Linné*. Il les décrit exactement, & fait mention des antidotes.

Elenchus fungorum conscriptus à J. G. C. BATSCH; accedunt icones 57 fungorum nonnullorum agri Jenensis secundum naturam ab auctore depictæ, ou Catalogue des Champignons; par J. G. C. BATSCH, avec 57 figures de champignons des environs de Jena, faites d'après nature par l'Auteur. A Hales en Saxe.

C. G. HOFFMANN, *Historia Plantarum cryptogamicarum; Histoire des Plantes cryptogames; par C. G. HOFFMANN. A Erlang.*

CHR. FR. LUDWIGS, *Nevere Wilde Bu-*

cunzucht: C'est-à dire, *Nouvelle Méthode de cultiver les arbres sauvages*; par CHRISTIAN-FRÉDÉRIC LUDWIG. A Leipzick.

Naturkundige Verhandaling, &c. C'est-à-dire, *Mémoire physique sur le brouillard sulphureux, du 24 juin 1783, dans la province de Græningue & les contrées voisines, observé par SEBASTIEN-JUSTE BRUGMANS, in-8^o de 58 pag. A Græningue, chez Dœkama, 1783.*

20. Le brouillard sec qui a obscurci l'atmosphère pendant une grande partie de l'été dernier, n'a senti le soufre qu'une seule fois, & dans un seul pays; & c'est dans ce moment qu'il a fait des impressions sensibles sur les règnes animal & végétal. M. *Brugmans* considère ces effets, & les déduit des parties constitutives du soufre.

O R Y C T O L O G I E.

21. L'accueil favorable qu'a reçu la Carte générale des productions naturelles de l'Europe que M. *Crome*, membre de l'Académie des Sciences de Mayence, a publiée il y a deux ans, a surpassé toute attente. Des hommes célèbres, très-versés dans la connoissance des richesses de chaque contrée, l'ont jugée neuve & fort utile. Ils ont trouvé qu'elle présentait une exécution heureuse d'une idée vraiment neuve, avec laquelle la science géographique acquéroit un haut degré

d'utilité. D'après ces considérations, M. *Crome* a pris la résolution de publier une nouvelle édition de cet ouvrage, totalement réfondue & traduite en françois. La Carte, qui n'étoit ci-devant qu'en une feui le, sera maintenant en deux. La gravure & l'impression réuniront l'exactitude à l'élégance. Cette traduction pourra être regardée comme un ouvrage absolument neuf. En disant que c'est M. *Bernoulli*, de l'Académie royale des Sciences & Belles-Lettres de Berlin, qui se charge de cette version, on doit juger qu'il ne négligera rien pour satisfaire le public, & pour soutenir la réputation qu'il s'est acquise : d'ailleurs ce véritable savant est également connu par ses travaux géographiques, & par une étude profonde des deux langues.

Ce Recueil se publie par souscription. On payera d'avance 12 liv. de France en souscrivant, pour l'ouvrage entier qui formera deux volumes de descriptions & les Cartes. On ne sera admis à souscrire que jusqu'au premier mai 1784. Ce terme passé, le prix sera de 16 liv. de France, quoiqu'il ne puisse paroître qu'à la fête de S. Michel prochain.

Les souscripteurs recevront les épreuves de la Carte, suivant la date de leur souscription & de leur payement. Leurs noms seront imprimés à la tête du livre. Il faut affranchir le port des lettres & de l'argent.

On souscrit à Strasbourg, chez *Amand Kœnig*, libraire.

217A

Phytonomatotechnie universelle ; c'est-à-dire, l'Art de donner aux plantes des noms tirés de leurs caractères ; par M.

BERGERET, huitième Cahier, avril,
1784.

Le huitième Cahier de cet intéressant ouvrage, contient les figures des plantes suivantes : *Lichen barbu*, L. *Lichen des hêtres*, L. *Lichen des murs*, L. *Lichen olivâtre*, L. *Acrostique septentrionale*, L. *Fragon piquant*, L. *Adoxe moscatelline*, L. *Caillé-Lait Grateron*, L. *Valériane dioïque*, L. *Senecion vulgaire*, L. *Thlaspi*, *Bourse à Berger*, L. *Saxifrage granulée*, L.

Cet Ouvrage se distribue tous les deux mois par Cahiers de douze Planches, & vingt-quatre pages de description.

On souscrit chez { L'AUTEUR, rue d'Antin ;
DIDOT le jeune, quai des
Augustins ;
POISSON, cloître Saint-Ho-
noré.

La souscription pour le papier de Hollande par année, ou pour six cahiers, est de 108 liv.

Celle en papier ordinaire, fig. coloriées, 54 liv.

Celle en papier ordinaire, fig. en noir, 27 liv.

Voyez ce que nous avons dit en annonçant les premiers cahiers de cet intéressant & ingénieux Ouvrage, dans les volumes lviii, pag. 559, — vol. lix, page 477, — vol. lx, pag. 191 & 393, — vol. lxj, pag. 447.

A V I S.

Nouvelles sondes flexibles de gomme élastique pour les rétentions d'urine & maladies de l'urètre, & pessaires flexibles de la

même composition, pour les descentes de matrice, approuvées par la Société royale de médecine, de la fabrication des sieurs *DURAND*, frères, mécaniciens à Paris, rue du cimetière Saint-André-des-Arcs, la quatrième porte cochère à gauche en entrant par la rue de l'Eperon. Leur tableau est sur la porte.

SUIT L'APPROBATION.

Extrait des Registres de la Société royale de médecine.

La Société royale de médecine ayant entendu, dans la Séance tenue au Louvre le 20 mai 1783, la lecture du rapport de MM. *Poullétier de la Salle*, *Macquer* & *Vicq-d'Azyr*, qu'elle avoit chargés d'examiner les sondes flexibles, préparées avec la gomme élastique, appliquée sur une toile, & présentées par les sieurs *Durand*, frères, mécaniciens: ayant pris connoissance des expériences faites pour s'assurer des propriétés desd. sondes, a déclaré que ces instrumens, dont le sieur *Bernard* lui avoit remis, dans les premiers mois de 1781, des échantillons & des modèles, peuvent être employés utilement dans la pratique, & qu'ils méritent son approbation.

Les sieurs *Durand* ont de plus présenté à la Société des pessaires préparés suivant les mêmes procédés; ces pessaires ont été trouvés légers & bien faits, & ils ont été également approuvés par elle.

En foi de quoi j'ai signé & délivré le présent. Au Louvre, le 6 juin 1783. Signé *VICQ-D'AZYR*, secrétaire perpétuel.

La manière solide de fabriquer ces sondes est

telle, qu'on ne craint point d'avancer qu'elles peuvent rester pendant un certain temps dans la vessie sans être déplacées, & sans danger. Au moyen de leur flexibilité, les malades peuvent, avec ces sondes, s'asseoir, marcher, vaquer à leurs affaires, aller en voiture sans éprouver beaucoup de gêne; ce qu'on ne peut espérer de l'usage des sondes d'argent.

On évite encore par leur moyen les introductions fréquentes & douloureuses qui effraient & fatiguent les malades.

S'il arrivoit que la sonde fût engorgée par du sang caillé, ou des glaires, on pourra la dégorgier au moyen d'un stylet flexible de baleine, très-propre pour cette opération: on en trouvera chez les sieurs *Durand*, ainsi que des bougies de gomme élastique creuses & pleines, très-utiles aux personnes affligées de maladies de l'urètre, qui sont dans l'usage de s'introduire elles-mêmes des bougies de cire, ou autres pour dilater le canal au moment d'uriner: ces sondes peuvent encore, dans certains cas, opérer une entière guérison par leur séjour continu dans le canal de l'urètre.

Ils fabriquent aussi des bougies de corde à boyau de forme conique & graduées, qui par leur nature, & à l'aide de la chaleur humide du canal de l'urètre, rendent beaucoup; de sorte qu'on obtient promptement une dilatation suffisante pour permettre l'introduction d'une sonde de moyen calibre.

Les sieurs *Durand*, frères, sont auteurs des nouveaux pessaires flexibles pour les descentes de matrice.

Ils se sont particulièrement attachés à donner à ces nouveaux pessaires plusieurs qualités essentielles & désirées depuis long-temps.

Ils ont réussi dans ces instrumens, en les faisant légers, flexibles, élastiques, & impenetrables

à l'humidité. Ces qualités réunies ont mérité aux amateurs des éloges des gens de l'art, & l'approbation de la Société royale de médecine.

La vertu connue de la gomme élastique annonce que cette substance singulière est la seule propre à la fabrication des pessaires. L'espèce d'incorruptibilité qui fait partie de ses qualités, la fait résister à l'activité des menstrues les plus corrosives : l'humidité & la chaleur que ces pessaires éprouvent, les rendent plus souples sans leur ôter leur ressort.

La forme de cet instrument est un simple bourlet rond ou ovale, plus grand ou plus petit, suivant le conseil du médecin ou du chirurgien, au milieu duquel on pratique une ouverture de grandeur à laisser passer le petit doigt, ou environ.

La légèreté & la flexibilité de ces pessaires suffisent pour les fixer en place ; cette souplesse qui facilite tous les mouvemens du corps, est d'un grand avantage pour les personnes du sexe qui sont dans le cas de s'en servir. On peut les laisser long-temps en place sans aucun danger, cependant il seroit mieux de les changer souvent.

Les sieurs *Durand* joindront à chaque envoi qu'ils feront de leurs instrumens, une instruction relative à l'usage & à la conservation des sondes, bougies & pessaires ; ils ont fixé des prix à ces instrumens, qui mettent les personnes dont la fortune est médiocre, à portée de les acquérir.

Ils préviennent les personnes de province d'affranchir leurs lettres, s'ils veulent avoir réponse.

N^{os} 5, 6, 7, 12, 15, 16, 20, M. GRUNWALD.

1, 2, 3, 4, 13, 17, 18, 19, 21, M. WIL-
LEMET.

8, 9, 10, 11, 14, M. ROUSSEL.

T A B L E.

<i>Extrait. CAROLI DE MERTENS Observationes medica, Tomus II,</i>	Page 3
<i>Réflexions de M. Taranget, méde. sur le nouveau remède proposé contre la rage,</i>	17
<i>Lettre de M. Javey des Barres, médecin, à M. Gastelier, médecin,</i>	32
<i>Réponse de M. Sutton, aux Réflexions de M. Brillouet, chirurgien,</i>	48
<i>Lettre de M. Baumes, médecin, à M. Cuffon, méde.</i>	55
<i>Observat. sur une affection nerveuse. Par M. Jaquinelle, chirurgien,</i>	62
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de mai, 1784,</i>	68
<i>Avis sur les Observations météorologiques,</i>	69
<i>Observations météorologiques faites à Lille,</i>	76
<i>Maladies qui ont régné à Lille,</i>	71

N O U V E L L E S L I T T É R A I R E S.

<i>Médecine,</i>	72
<i>Chirurgie,</i>	95
<i>Anatomie,</i>	96
<i>Pharmacie,</i>	100
<i>Botanique,</i>	101
<i>Physique,</i>	106
<i>Oryctologie,</i>	ibid.
<i>Phytonomatotechnie universelle. Par M. Bergeret,</i>	107
<i>Avis sur de nouvelles soudes flexibles,</i>	108

A P P R O B A T I O N.

J'ai lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois de Juillet 1784. A Paris, ce 24 juin 1784.

Signé POISSONNIER DESPERRIÈRES.

De l'Imprimerie de P. F. DIDOT jeune, 1784.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

A O U S T 1784.

PREMIER EXTRAIT (a).

Médecine militaire, ou Traité des maladies tant internes qu'externes, auxquelles les militaires sont exposés dans leurs différentes positions de paix & de guerre ; par M. COLOMBIER : imprimé par ordre du Gouvernement. Chez Didot le jeune, libraire, quai des Augustins, 7 vol. in-8°. Prix broché, 27 liv.

La meilleure manière de juger des livres,

(a) Par M. DOUBLET.
Tome LXII.

H

& des livres de médecine sur-tout, c'est, sans contredit, de les considérer relativement à leur utilité. Mais, parmi les productions qui, depuis quelques années, ont mérité d'être présentées sous ce rapport intéressant, on doit distinguer *la Médecine militaire de M. Colombier*. Cet ouvrage déjà fort connu, par les lumières qu'il a répandues dans les différentes provinces du royaume, est un traité de médecine pratique fort étendu ; à l'avantage de remplir parfaitement son objet, pour les détails propres au service militaire, il en joint un autre, celui d'offrir un cours de médecine pratique, dépouillé de tous les accessoires fastueux de la science, mais cependant bien supérieur à presque tous les abrégés de médecine, & par l'ordre & par le développement. Les médecins & les chirurgiens des armées avoient déjà prouvé dans ce siècle la supériorité qu'ils ont sur les autres ministres de santé, pour offrir d'une manière juste & précise, le tableau des principales maladies aiguës & chroniques. M. Colombier, guidé par leurs excellens ouvrages, & formé comme eux à l'école de l'expérience, a essayé de renchérir sur leurs travaux, & y a réussi ; 1^o par un plan mieux conçu & plus étendu ; 2^o par des considérations intéressantes & multipliées sur les causes des différentes maladies, & sur les moyens de les prévenir ;

3^o. par une méthode claire & instructive, un raisonnement simple, & une pratique d'autant plus sage, qu'elle est éloignée de la polypharmacie, & appuyée sur une expérience heureuse.

Les intentions de l'auteur & la marche de son ouvrage, se présentent d'abord dans une introduction où l'on trouve un historique simple, mais exact des médecins qui ont écrit sur les maladies des armées, des réflexions fort sages sur la manière d'observer, & des vues excellentes sur l'administration des hôpitaux militaires. M. de Sauvages avoit divisé les maladies en neuf classes; M. Colombier n'en a fait que cinq, sans prétendre toutefois imiter ni corriger la méthode trop admirée, & peut-être aussi trop critiquée du savant professeur de Montpellier.

Ces cinq classes sont l'objet d'autant de livres particuliers; le premier traite des fièvres & des maladies fébriles éruptives; dans le second, il est question des maladies aiguës locales, c'est-à-dire de celles qui ont leur siège dans les principales cavités; le troisième a pour objet les maladies chroniques; le quatrième expose les maladies virulentes non aiguës; le cinquième est consacré aux maladies externes; enfin M. Colombier y a ajouté un sixième livre, qui a pour objet la Matière médicale militaire.

La fièvre est la maladie la plus fréquente & la plus dangereuse pour tous les hommes, mais particulièrement pour les soldats journellement exposés par état à l'action de toutes les causes propres à la faire naître, sous la forme la plus dangereuse. Cet objet, traité dans tous les temps par tous les médecins, ne paroissoit guère susceptible d'une plus grande perfection; mais M. *Colombier* l'a présenté avec une clarté & avec un soin qui lui donnent un air de nouveauté, & les avantages d'une nouveauté très-utile: nous nous arrêterons donc particulièrement sur cet article; & en effet, s'il est nécessaire d'annoncer les nouvelles découvertes, il est encore plus important de rappeler les vérités primitives & essentielles, que l'amour du changement fait trop aisément oublier.

Dès les premiers temps de la médecine, on ne s'accordoit pas sur la manière de classer les fièvres. *Hippocrate* reproche à l'École de Cnide d'être trop prolix dans la division de ces maladies. Depuis deux mille ans, on ne s'est point encore lavé de ce reproche, & tous les efforts que les médecins ont faits pendant cette longue suite de siècles, pour fixer sur ce point les idées, ont été sans succès. M. *Quesnay*, dans son excellent Traité des fièvres, M. *Leroy* de Montpellier, dans un bon Mémoire sur les fièvres aiguës, & M. *de Bordeu* dans plu-

lieux endroits de ses ouvrages, ont commencé à ramener les esprits, en faisant voir que dans cette question les médecins n'étoient souvent opposés que sur des mots, tandis qu'ils étoient du même avis sur le fond de la chose. Comme la division des fièvres, donnée par M. *Colombier*, est prise dans la nature même de ces maladies, elle a le mérite de s'accommoder à la nomenclature de presque tous les pathologistes, excepté à celle de ceux qui, établissant le caractère des maladies sur un seul modèle, ne veulent qu'une espèce de fièvre maligne, ou putride. Cet article est trop important pour que nous évitions les détails.

Les fièvres continues sont essentiellement séparées des fièvres intermittentes, & elles se divisent en trois grandes classes; les unes sont les continues courtes & bénignes, qu'on nomme *synoques non putrides*. Les autres, plus longues & plus graves, qui sont souvent rémittentes, & auxquelles on a donné indifféremment le nom de *fièvres aiguës*, ou celui de *fièvres putrides*, forment la deuxième classe; enfin la troisième comprend les fièvres continues plus dangereuses; elles sont remarquables par des complications graves & permanentes, & sont désignées sous le nom de *fièvres malignes*, ou de *fièvres pernicieuses*.

La fièvre synoque non putride est une

fièvre qui se distingue par son peu de durée & par sa bénignité. Il y en a de trois espèces, l'éphémère proprement dite, l'éphémère prolongée ou la continue simple, & la fièvre stercorale. La simplicité & la clarté qui règnent dans l'exposition des deux premiers articles, rendent le diagnostic de ces fièvres très-palpable, aux personnes les moins instruites; seul objet qu'il falloit remplir, en parlant d'une maladie simple, & dont la cure s'opère presque toujours par les seules forces de la nature.

La fièvre stercorale a une cause plus tenace & plus abondante, & dont la source réside toujours dans les premières voies; mais elle est d'autant plus intéressante à connoître, qu'il y a toujours de la honte, & quelquefois du danger pour le médecin, à n'en pas bien appercevoir le caractère.

Cependant ce caractère n'est pas toujours aisé à saisir; l'anxiété, l'insomnie, l'accablement, la tension du ventre, la foiblesse du pouls, & plusieurs autres accidens spasmodiques, formidables en apparence, en déguisent la nature à l'homme peu instruit, ou peu attentif; mais quand on a un peu d'expérience, on la reconnoît à ces signes: l'invasion sans frisson, l'irrégularité des redoublemens, la nature des déjections, & sur-tout au calme merveilleux que procurent les évacuans. C'est dans ces fièvres

qu'on trouve ces prétendus miracles d'esquinancie, de péripneumonie, guéries subitement par l'usage des vomitifs & des purgatifs. En nettoyant les premières voies, ces évacuans détruisent les affections spasmodiques, qui n'étoient produites que par sympathie, & par la présence de matières dépravées qui irritoient les nerfs des entrailles. Mais autant les évacuans sont nécessaires & triomphans dans ces fièvres, dit M. *Colombier*, autant la saignée y est-elle ordinairement dangereuse, sur-tout avant l'usage des vomitifs en lavage. Les saignées imprudemment pratiquées, ou mal adroitement placées en pareille circonstance, ont souvent changé les fièvres stercorales en fièvres putrides. Ce changement est quelquefois si évident, qu'il n'échappe pas aux yeux du peuple même, qui exprime ses craintes à cet égard, en disant que là saignée fait passer l'humeur dans le sang. Il est cependant quelques cas qui peuvent exiger la saignée dans la fièvre stercorale; mais c'est un remède dont on ne doit user qu'avec la prudence & les précautions indiquées plus haut. Il est d'autres cas au contraire où l'anéantissement est tel, qu'on a besoin d'administrer l'émétique très-promptement, & de le faire passer dans des cordiaux. Cependant quelle qu'ait été la première apparence de ces fièvres, elles ne se guérissent que par les évacua-

tions répétées sans avoir d'autre marche critique. On a remarqué que ces fièvres étoient souvent épidémiques, parce que tous les habitans d'un même pays sont exposés en même temps à l'action des mêmes causes générales qui produisent la dépravation des sucs dans les premières voies; tels sont une altération notable de l'air, de l'eau, ou des substances alimentaires, &c. Les fièvres stercorales doivent donc leur origine à des matières dépravées ou pourries; mais, comme ces matières n'exercent pour ainsi dire leur influence que sur le canal intestinal, c'est à tort qu'on leur donneroit le nom de fièvres putrides, qui ne convient qu'à celles dans lesquelles les humeurs altérées & hétérogènes sont passées dans les secondes voies.

Ces fièvres, unies aux premières par une nuance souvent très-légère, ont été nommées fort anciennement synoques putrides; elles n'ont pas une invasion effrayante, presque toujours on y découvre des redoublemens, mais plus souvent ces redoublemens sont irréguliers. Elles marchent ordinairement d'une manière constante, & se terminent par une crise. Avant que d'entrer dans aucun détail sur ces fièvres, M. *Colombier* veut ôter toute équivoque sur le mot *putridité*; &, après l'avoir présenté sous ses différentes acceptions, il résume ainsi : Ce

qu'on entend par la putridité dans les fièvres ne doit pas être regardé comme une putréfaction, c'est une sorte d'altération déjà éloignée de la neutralisation de nos humeurs, & qui par la continuité de la fièvre pourroit s'étendre à toute la masse. Les causes qui font naître ces premiers degrés d'altération putride, sont les substances septiques ou hétérogènes, introduites dans les secondes voies par la respiration, la transpiration, le canal alimentaire, ou par tout autre refoulement d'humeurs viciées dans la circulation. Cette aitiologie est simple & facile, mais n'en est pas moins vraie; on peut s'en convaincre, en remontant aux causes les plus communes & les plus puissantes des maladies fébriles. Ce sont les mauvais alimens, l'humidité, les miasmes putrides, la suppression habituelle de la transpiration, la fatigue qui dérange toutes les sécrétions, qui force ou qui suspend les excrétions, & qui détruit les forces vitales; si nous pouvions en douter, ce qu'on observe dans les armées nous le prouveroit évidemment; car la présence ou l'absence de ces causes y font naître ou disparaître les maladies, & l'intensité des maladies des armées est toujours proportionnée à celle de l'influence de ces causes naturelles. C'est une vérité de l'histoire, autant que de la médecine.

La fièvre étant excitée par la présence des

agens septiques dans les humeurs, il s'ensuit plusieurs effets ; 1^o les phénomènes ou accidens essentiels de la maladie ; 2^o les excrétiions journalières, ou les diverses évacuations provoquées ou changées par l'action de la fièvre, & par celle des agens septiques ; 3^o les épiphénomènes ou accidens étrangers à la maladie, & qui s'opposent à sa marche naturelle favorable pour sa guérison ; 4^o enfin, les vraies crises qui arrivent à certaines époques, & qui décident en bien ou en mal du sort des malades.

Pour peindre les différens effets de la fièvre, M. Colombier les examine dans la fièvre aiguë, ou putride simple ; & cette attention est d'autant plus naturelle & instructive, que c'est à cette fièvre dépouillée de ses épiphénomènes, que se rapportent toutes les autres, & que l'art ne cherche autre chose dans les fièvres compliquées que de les ramener à ce point.

Le pronostic des fièvres est fondé tout entier sur les principes d'*Hippocrate*, & particulièrement sur ceux-ci. *La maladie est d'autant plus grave, que le malade est plus éloigné de ses habitudes ordinaires ; il ne faut pas prédire le destin des maladies sur un ou deux symptômes isolés, mais sur le concours des symptômes ; les prédictions dans les maladies aiguës sont difficiles, & doivent être faites avec circonspection.*

La curation des fièvres consiste à remplir certaines indications principales qu'on peut réduire à six. La première consiste à diminuer la violence & l'ardeur de la fièvre, afin d'éviter les accidens qui sont la suite ordinaire des causes qui la produisent. La seconde, à débarrasser les premières voies des fucs putrides dont elles sont plus ou moins farcies. La troisième, prescrit d'arrêter les progrès de ces agens délétères. La quatrième, invite à provoquer une dépuration douce & continuelle, afin que les matières hétérogènes qui sont les produits de la destruction des fucs soumis à l'action des levains septiques, soient entraînées hors du corps. La cinquième, ordonne d'écarter les épi-phénomènes, afin que la nature, rentrée dans ses droits, puisse opérer la coction nécessaire. Enfin il faut, pour remplir la sixième & dernière indication, favoriser les crises avantageuses, les tenir dans leurs justes bornes, & empêcher celles qui sont nuisibles.

Nous ne pouvons pas suivre M. *Colombier* dans le tableau très-exact des différentes espèces de fièvre putride, & dans l'exposition des moyens propres à remplir les indications précédentes. Il suffira de dire, que ces moyens sont fort simples, & analysés chacun suivant leur juste valeur. La saignée dans certains cas, le tartre stibié en

lavage, employé constamment dans les premiers jours, & souvent continué alternativement de deux jours l'un dans le premier période de la maladie, des boissons nitrées ou acidulées pour usage ordinaire, quelques anti-putrides ou cordiaux, prudemment donnés dans les cas qui les exigent, l'application des vésicatoires dans d'autres circonstances : voilà le petit nombre d'instrumens familiers à M. *Colombier*, pour la guérison de ces maladies ; & s'il en ajoute quelques autres dans des cas très-rares, ils sont choisis d'après les indications les plus sages. Il n'est pas besoin de dire que cette méthode établit le médecin ministre, & non pas maître de la maladie, mais cela ne diminue en rien sa gloire ; car le choix, même parmi un très-petit nombre de médicamens, dans des circonstances infiniment multipliées & diverses, demande un esprit bon observateur ; & l'ouvrage de M. *Colombier* est on ne peut plus propre à éclairer dans ce choix difficile, mais décisif.

Le traitement des fièvres malignes a également de quoi plaire aux gens instruits, & à ceux qui ont besoin de l'être.

M. *Colombier* établit d'abord qu'on ne doit donner aux fièvres le nom de malignes, que dans ces deux cas ; 1°. quand il y a une foule d'épiphénomènes très-graves, qui dérangent prodigieusement & d'une manière

dangereuse, la marche de la maladie ; 2°. quand l'abattement des forces ou la faiblesse du pouls ne permettent pas de compter sur les ressources de la nature. Mais, dit M. *Colombier*, il faut encore ajouter une persévérance marquée dans l'un de ces deux états ; car il y a dans les fièvres une infinité d'affections passagères qui se présentent au premier abord d'une manière à effrayer, & qui, se dissipant très-aisément, ne doivent pas être mises au rang des accidens qui constituent les fièvres malignes. Il suit de ces principes deux vérités bien précieuses ; la première, que les fièvres malignes ne doivent pas être caractérisées par tel ou tel symptôme particulier, ni par plusieurs symptômes très-graves & peu durables, mais bien par la complication de plusieurs symptômes dangereux, & par la persévérance de ce danger. La deuxième, qu'il y a autant d'espèces de fièvre maligne, qu'il y a de combinaisons propres à compliquer les fièvres d'une manière dangereuse & persévérante. Ces vérités avoient déjà été exposées dans un grand jour par M. *Charles Lèroy*, dans l'excellent Mémoire que nous avons cité. Mais le développement & la publicité que leur donne le travail de M. *Colombier*, étoient bien à désirer ; car il y a encore sur cet article bien des erreurs & des préjugés ; erreur grossière de l'ignorance,

qui voit de là malignité dans la plus légère complication des fièvres : *Batezzo di maligno ogni mal che non intendo*, dit une épigramme italienne ; erreur simulée du charlatanisme , qui cherche à faire voir de la malignité où il fait bien qu'il n'en existe pas ; enfin , préjugés des savans qui , frappés d'une espèce de fièvre maligne , la regardent comme le prototype de toutes les autres , & refusent le nom de fièvre maligne à toutes celles qui n'ont pas le caractère du modèle qu'ils se sont formés. Ainsi une foule d'auteurs , sur-tout parmi les Allemands , ont cherché le tableau de la fièvre maligne dans la fièvre de Hongrie ; d'autres ont cru le trouver dans cette fièvre pernicieuse des hôpitaux & des prisons qui , à cause de son action sur le principe vital , a été nommée *fièvre maligne nerveuse*. Enfin , d'autres médecins soutiennent n'avoir jamais rencontré la fièvre maligne nerveuse ; & suivant à la lettre l'étymologie du mot françois *malin* , qui veut dire dissimulé , ils ne veulent donner le nom de fièvres malignes qu'à ces fièvres qui , semblables au feu caché sous la cendre , cèlent pendant long-temps la disposition la plus meurtrière sous des symptômes benins. L'ouvrage de M. *Colombier* apprend que ces différentes espèces existent ; qu'elles sont réellement chacune des fièvres malignes à cause de leurs épiphénomènes dangereux , & de la

persévérance de ces épiphénomènes; que chaque pays, chaque siècle, chaque contrée, chaque tempérament, peuvent imprimer un caractère particulier à la fièvre maligne, en combinant différemment les principes qui la rendent telle.

Cette manière de voir explique non-seulement la variété que présentent les diverses épidémies de fièvres malignes, & les histoires particulières rapportées par les médecins observateurs; mais elle conduit nécessairement à admettre une pratique différente, suivant les différentes espèces, conséquence vraiment importante, & tout-à-fait clinique. Nous ne suivrons pas M. *Colombier* dans le traitement de la fièvre maligne putride, dans celui de la fièvre maligne ardente, dans celui de la fièvre maligne des hôpitaux, de la fièvre maligne *déceptive*. En étudiant ces différens articles, on verra que dans quelque espèce que ce soit, la marche curative doit être de combattre les épiphénomènes qui compliquent la maladie, & de ramener par degrés la fièvre la plus déordonnée au type régulier de la fièvre putride simple. Ainsi, il est fort important d'examiner avec notre auteur, les différens épiphénomènes qui peuvent constituer la fièvre maligne, tels que la foiblesse, la phrénésie, la stupeur, les convulsions, la syncope, le *cholera morbus*, les parotides, la gangrène, les éruptions, &c.

Au traitement général des fièvres malignes, tracé d'après le plan que nous venons d'exposer, M. *Colombier* ajoute des conseils puisés par son expérience, particulièrement dans le traitement des soldats.

Les plus importans ont rapport à la nécessité d'entretenir la pureté de l'air & la propreté auprès des fébricitans, & aux moyens à mettre en usage pour leur procurer ces avantages. Il est étonnant, dit M. *Colombier*, combien cette considération est importante, sur-tout quand on rassemble plusieurs malades dans un même endroit; & même, de quelque manière qu'on s'y prenne dans les grands hôpitaux, on peut assurer que les fièvres y deviennent toujours plus graves & plus dangereuses, que lorsque les malades sont isolés & traités particulièrement.

Des faits connus & multipliés confirment cette vérité à tous ceux qui ont suivi les armées. Des soldats, pour ainsi dire exposés à toutes les injures de l'air, sous des tentes, ou dans des chariots, guérissent constamment plus vite, & plus heureusement que ceux qui sont réunis dans des salles communes, quoiqu'ils soient beaucoup mieux soignés que les autres. A la retraite d'Hanover, dit M. *Colombier*, les soldats furent obligés de quitter les hôpitaux. Tous ceux qui purent se traîner, suivirent les régimens, & on observa

serva que, malgré la rigueur de la saison, presque tous ceux qui se comportèrent ainsi guérissent sans remèdes, tandis que la plupart des autres, périrent dans les infirmeries où ils étoient restés. Cette observation confirme la sagesse du conseil de *Sydenham*, qui a recommandé avec tant de soin, de lever ou de faire lever tous les jours les fébricitans, parce que l'usage continuel du lit ne pourroit qu'aggraver leur maladie, & augmenter leur foiblesse.

Les fièvres intermittentes dont la nature intime sera peut-être toujours un problème pour les médecins, sont traitées fort au long par M. *Colombier*; & c'est à regret que nous ne pouvons donner ici une idée suffisante de tout ce qui se trouve dans la Médecine Militaire sur cet article, qui remplit à-peu-près un volume.

Après avoir exposé tout ce qu'il faut savoir sur les causes éloignées & sur les causes prochaines des fièvres intermittentes, M. *Colombier* donne l'aitiologie de l'action de ces causes d'une manière très-propre à fixer les idées des personnes auxquelles son ouvrage est particulièrement destiné. J'ai vu, dit-il, un malade avoir une fièvre tierce à la suite d'une dartre répercutée; la cause prochaine de cette fièvre est donc due à la présence d'un hétérogène que la nature cherche à expulser; & il faut convenir que

les recherches les plus savantes, bien loin d'en apprendre davantage, détruiroient peut-être les conséquences salutaires qu'on peut tirer de ce principe. Le prognostic de la fièvre intermittente, & le tableau de ses différentes espèces, conduisent à la curation aussi simple que méthodique. Le quinquina y est bien jugé, & mis à la place que doit lui assigner un médecin exercé & d'un esprit juste. M. *Colombier* condamne l'abus du quinquina dans les fièvres intermittentes printanières, qui se guérissent toutes seules, après les évacuans appropriés au sujet, ou dans ces fièvres plus rebelles, qui doivent leur origine à des obstructions décidées; mais il rend à ce médicament tous les éloges qui lui sont dûs dans le traitement des fièvres intermittentes pernicieuses, dont *Morton*, *Torti* & *Werlof* ont traité fort au long. L'auteur rend d'autant plus de service en s'étendant sur cet objet, que cette maladie est rare, & qu'elle ne se trouve suffisamment développée chez aucun des auteurs qui ont écrit sur la médecine en langue vulgaire. Le danger de ces fièvres, dit M. *Colombier*, ne dépend pas d'une complication semblable à celle des fièvres putrides, mais du dépôt du levain fébrile sur un organe essentiel à la vie, sur le cerveau par exemple : c'est de-là que viennent ces affections soporeuses fami-

lières dans ces sortes de maladies. Le quinquina y est victorieux, mais souvent son usage seroit infructueux, si l'on n'employoit pas avant de l'administrer les autres moyens curatifs. Ainsi M. *Colombier* a regardé comme essentiel, de noter les cas où la saignée, les vomitifs & les vésicatoires doivent précéder l'usage du spécifique. Après avoir ainsi parlé avec clarté & précision de tout ce qui a rapport aux différentes espèces de fièvre intermittente, M. *Colombier* termine cet article en indiquant les différentes espèces de fébrifuges, & la manière de les substituer les uns aux autres. Il parle de la circonspection avec laquelle on doit en faire usage; &, pour mieux se faire entendre, il consacre un chapitre aux affections morbifiques qui tirent leur source de l'abus des fébrifuges. Enfin, on en trouve encore deux autres fort précieux, l'un sur les maladies qui ont de l'affinité avec les fièvres intermittentes, & l'autre sur les moyens de prévenir ces maladies particulières chez les soldats.

OBSERVATION

Sur une épilepsie; par M. MOREAU, chirurgien d'Azay-le-Feron.

Je fus appelé en mars 1782, pour voir la fille d'un laboureur de la paroisse de Saint-

Flovier en Touraine. Cette fille âgée de dix-neuf ans, d'un tempérament bilieux & mélancolique, étoit attaquée depuis plusieurs années d'accès épileptiques, qui la prenoient deux ou trois fois par jour, & à des périodes assez régulières; elle perdoit connoissance, & une salive écumeuse lui sortoit de la bouche: d'ailleurs elle étoit mal réglée, & voyoit beaucoup en blanc; elle se plaignoit continuellement d'anxiétés & d'enivres de vomir.

La maladie n'étoit point héréditaire, & j'entrepris de la guérir; je fis faire usage des délayans, des tempérans & des humectans. Les émétiques légers & les saignées du cou ne furent point oubliés, non plus que les sangsues à l'anus; j'ordonnai des lavemens purgatifs & stimulans; je fis faire des frictions sur la colonne épinière, & j'ouvris un cautère à chaque bras. J'en ai depuis supprimé un, en recommandant à la malade de porter l'autre toute sa vie. Les anti-spasmodiques, administrés à la manière de M. Bouteille (a), médecin, furent aussi employés. L'usage de ces remèdes, continué pendant trois mois, ont délivré cette jeune personne de sa maladie; & depuis cette

(a) Voyez le Journal de Médecine, cahier de déc. 1777, pag. 544. Cahier de janvier 1778, pag. 63. Cahier de février, même année p. 165.

époque, elle n'a éprouvé aucun accident : elle a repris de l'embonpoint, & est bien réglée.

OBSERVATION

Sur l'utilité des bains tièdes dans les fièvres malignes ; par M. HATTÉ, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, médecin de Clermont en Beauvoisis.

Je fus mandé le 19 décembre 1783, pour voir le nommé *Baniel*, chaudronnier, âgé de trente ans, homme d'un tempérament bilieux & très-ardent. Depuis cinq à six jours, il se plaignoit d'un violent mal de tête, accompagné d'une toux opiniâtre, & d'une fièvre des plus fortes. On lui avoit fait prendre avant mon arrivée l'émétique, qui l'avoit puissamment évacué par le bas. Je lui trouvai le pouls plein, dur & fréquent, la langue sèche & aride, & le bas-ventre un peu météorisé : les yeux étoient étincelans, & les joues très-colorées, les urines rouges & briquetées. D'après les réponses brusques & promptes du malade, je n'eus point de peine à reconnoître le type de cette fièvre, & à m'appercevoir que la tête étoit sur le point de se prendre. Comme la maladie étoit déjà parvenue à son plus haut degré d'accroissement, que la langue

étoit chargée d'un limon jaunâtre, & que, malgré le vif coloris des joues du malade, on appercevoit dans le reste du visage une certaine teinte jaunâtre; je me gardai bien de prescrire la saignée du pied, remède que l'on emploie journellement; & souvent trop inconsidérément dans le commencement des fièvres malignes compliquées de délire: d'ailleurs la constitution plus bilieuse qu'inflammatoire, étoit encore pour moi un puissant motif pour m'en détourner. J'ordonnai l'eau d'orge miellée & émétisée, les pédiluves, les lavemens émolliens, les émulsions tempérantes & rafraîchissantes. Le lendemain l'état du malade n'étoit point empiré, & aucun symptôme alarmant ne s'offrit; mais le surlendemain les choses changèrent de face. Un délire phrénétique s'empara du malade au point que l'on fût obligé de le lier dans son lit, & qu'à peine quatre hommes des plus robustes suffisoient pour s'opposer à ses violens efforts. J'ordonnai qu'on le mît dans un bain tiède: bien des gens se récrièrent contre la nouveauté prétendue de ma méthode; (car c'est en effet un remède peu connu & peu employé dans ces sortes de maladies, sur-tout en province.) J'insistai, & enfin on suivit mon conseil. Un quart d'heure après l'immersion, le délire fut calmé comme par enchantement, & le malade devint plus traitable.

Les soubresauts des tendons persistant, & le genre nerveux me paroissant être dans une irritation générale, je fis réitérer les bains le lendemain : ils procurèrent une détente favorable que je saisis pour lui faire appliquer les vésicatoires au gras des jambes, une affection comateuse ayant pris la place du délire furieux qui l'agitoit avant. J'entretenois en même temps la liberté du ventre par les tisanes légèrement émétisées, les boissons acidules & un peu anti-septiques, sans oublier les lavemens purgatifs qui procurèrent des déjections bilieuses très-abondantes. Les vésicatoires ayant opéré l'effet désiré, le malade revint à lui insensiblement ; les soubresauts des tendons, qui jusqu'alors avoient subsisté, disparurent ; le pouls devint plus égal & plus régulier ; les lèvres & la langue, de noires & brûlées qu'elles étoient, reprirent leur couleur vermeille, & la maladie fut jugée le dix-septième jour par un flux abondant d'urines qui déposèrent un sédiment uni & blanchâtre.

Ne pourroit-on pas conclure de cette observation, qu'en général dans les fièvres malignes compliquées de délire, & dans lesquelles une bile trop exaltée paroît jouer le rôle principal, les saignées, sur-tout celles du pied, deviennent bien plus nuisibles qu'utiles ? C'est le sentiment des plus célèbres praticiens, rapporté par M. *Lieutaud*, dans son

Synopsis Praxeos medicæ, pag. 30. Saphenæ sectione impeditum caput sublevare in febribus malignis vulgatissima fert opinio; sed negant Sydenhamus, Van-Swieten, aliique exercitatiores practici, quibus assentitur accuratissimus rerum morbosarum scrutator Pringle, qui tradidit numerosas venæ sectiones inanem opem conferre in delirio, quin potius illud exsuscitent, tam in febre malignâ quàm in aliis speciebus. M. Lieutaud, parlant d'après ses propres observations dit: Si quid de hac re in medium adducere liceat, multiplici experienciâ edocti asserere minimè dubitamus, quòd delirium à saphenæ sectione sæpiùs exacerbetur, nedum compefcatur.

Il seroit assurément à desirer pour le bien de l'humanité, que les bains fussent un remède plus souvent employé dans les maladies aiguës, & sur-tout dans les fièvres inflammatoires malignes, où le principe morbifique paroît porter son action sur le genre nerveux. Ils seroient bien plus avantageux que toutes ces saignées répétées coup sur coup, qui, bien loin d'attaquer le mal dans ses véritables retranchemens, ne font au contraire, d'après le sentiment des plus grands médecins, que l'irriter davantage, & rendre la maladie souvent rebelle à tous les secours de l'art les mieux administrés. Je ne fais par quelle fatalité ils sont presque uniquement employés dans le traitement

SUR L'UTILITÉ DES BAINS TIEDES. 137
des maladies chroniques, pour la plupart
desquelles ils sont souvent peu fructueux.

OBSERVATION

*Sur un asthme ; par M. FOUQUET, docteur
en médecine de Montpellier, médecin de
l'hôpital de la Charité à Bagnols, corres-
pondant de la Société royale de médecine.*

Une Dame de moyen âge, d'une constitution sèche & maigre, étoit tourmentée tous les hivers, par des attaques d'asthme extrêmement violentes : des remèdes sans nombre qu'on avoit tentés, n'avoient fait qu'irriter son mal. Vers la fin de janvier de l'année 1783, elle me fit appeller.

D'après l'examen le plus sérieux, & ayant appris que les accès d'asthme, qui avoient considérablement affecté la malade pendant les deux hivers précédens, la laissoient absolument libre pendant la belle saison, je jugeai que son mal provenoit en grande partie d'un dérangement dans la transpiration ; cependant je n'eus point recours aux diaphorétiques, parce qu'ils causent une espèce d'orgasme dans les humeurs.

Je me bornai à prescrire à la malade de se mettre à l'abri des causes qui paroissent déterminer les retours de ses souffrances,

& particulièrement du froid & de l'humidité. Pour cet effet, elle a porté constamment sur la peau une camisole ou tunique d'une étoffe de laine très-fine, & cela nuit & jour, depuis le mois de février jusqu'au mois de juin, & depuis le mois de septembre jusqu'à aujourd'hui, évitant d'ailleurs avec le plus grand soin de sortir par le temps froid, la pluie, les gros vents, sur tout celui du midi; mais, comme l'estomac est toujours pour quelque chose dans la productions de ces sortes de maux, de temps en temps, & sur-tout lorsque cette Dame se trouvoit le plus malade, elle prenoit quinze à dix-huit grains d'ipécacuanha en poudre, de temps en temps encore vingt grains d'yeux d'écrevisses, & dix grains de jalap en poudre exactement mêlés, avalant par dessus une petite tasse d'infusion de fleurs de mauve.

Elle avoit aussi l'attention de ne pas respirer la vapeur du soufre, celles qui s'élèvent des fritures, la fumée, la poussière, &c. Elle s'abstenoit de pâtisseries, de fritures, de presque tous les alimens préparés au maigre, & sur-tout des assaisonnemens acides & gras; car on a observé que ces mets étant sujets à rancir, aussi bien que tous les alimens & toutes les boissons acides, ou qui peuvent s'aigrir dans l'estomac, sont éminemment nuisibles aux personnes attaquées d'asthme.

Une longue suite de mauvaises nuits ayant fait désirer à la malade de prendre quelque calmant , je lui conseillai de prendre de la bonne thériaque depuis un demi-gros jusqu'à deux gros , délayée dans un peu d'eau commune.

Cette conduite très-simple a prospéré au-delà de nos espérances ; ce qui prouve qu'avec peu de remèdes & un bon régime, on peut soulager dans des maladies fort graves.

OBSERVATION DE M. BOUFFEY,

Docteur en médecine, médecin consultant de MONSIEUR, correspondant de la Société royale de médecine, & médecin à Argentan en Normandie, sur le danger des crapauds employés comme topique sur les cancers ulcérés.

Une demoiselle âgée d'environ 15 ans, étoit attaquée depuis plusieurs mois d'un cancer qui paroïssoit avoir sa source dans une humeur âcre & vague qui s'étoit montrée précédemment à l'extérieur sous la forme d'une affection dartreuse. Vers le mois de mai 1783, cette tumeur disparut des bras où elle s'étoit portée en dernier lieu, & il survint au sein droit un engorgement glanduleux que la malade manioit avec soin tous

les jours, dans la vue de le diffoudre. Cette manœuvre pernicieuse augmenta bientôt l'engorgement qui, en très peu de temps, occupa tout le sein. Un point plus saillant & plus mollet qui s'éleva à deux travers de doigts au dessous du mamelon, parut à la malade un foyer de suppuration dont elle crut devoir favoriser l'ouverture par l'application de l'onguent de la mère. Cette petite tumeur s'ouvrit en effet, mais sans diminuer ni le volume de celle qui lui servoit de base, ni la douleur qui occupoit tout le sein, & gênoit l'action du muscle pectoral. Ce fut trois semaines après que je fus consulté : les bords calleux & renversés d'un ulcère, dont la circonférence égaloit à peu-près celle d'un écu de trois livres; les chairs fongueuses qui en remplissoient le centre, la matière sanieuse que ces chairs fournissoient, la dureté & l'inégalité de toute la tumeur, ne permettoient pas de se méprendre sur le vrai caractère de la maladie, & la rapidité des progrès laissoit à peine entrevoir quelque espérance de les ralentir.

Néanmoins, remarquant que le bras du même côté, couvert peu de temps avant l'origine de la maladie de l'humeur dartreuse, présentait alors une légère tuméfaction dans sa partie supérieure, je proposai d'appliquer à l'insertion du muscle deltoïde un vésicatoire que j'avois intention de ranimer

par la suite; suivant la méthode M. Pouteau; j'avois d'autant plus de confiance en ce remède, que j'en avois obtenu depuis peu du succès dans deux cas semblables, dans lesquels le cancer, quoique moins avancé, reconnoissoit pour cause la métastase d'une humeur acrimonieuse sur les glandes mammaires; mais mon avis fut rejeté, & la malade se laissa séduire par la promesse que lui fit M. M. B. *** (a) *de la guérir, & de la guérir sans vésicatoire.*

Un onguent annoncé comme merveilleux, dont on avoit obtenu, disoit-on, des miracles en ce genre, devint d'abord la base du traitement; & déjà l'on se glorifioit d'emporter d'emblée un mal qui ne pourroit résister aux remèdes particuliers qu'on lui opposeroit; mais la nature souvent indocile aux arcanes demandoit d'autres secours: selon M. M. B. ***, les crapauds en offroient un puissant; on les emploie. Quelle indication se proposoit-on? Je l'ignore, & je n'entreprendrai pas de pénétrer dans les sentiers mystérieux de la médecine occulte.

De vingt-quatre en vingt-quatre heures, on applique sur l'ulcère un crapaud vivant

(a) Je désigne par des lettres initiales les noms du médecin que je critique, pour ne pas compromettre les autres médecins de cette ville, par une fausse application qui auroit lieu de les offenser.

auquel on coupe les pattes, afin de mieux le fixer sur le lieu où il doit expirer. A chaque pansement, on retrouve à peine quelques débris de squelette recouverts de la peau de l'animal. *Il a pompé l'humeur*, dit-on. Un autre prend aussitôt sa place; la malade éprouve des douleurs horribles qui la jettent dans le désespoir, & la mort arrive au moment où un cinquième crapaud alloit être appliqué.

Nous pensons, 1°. que le crapaud irrité est un animal venimeux que l'on ne peut impunément laisser mourir & putréfier sur un ulcère parsemé de mille orifices ouverts & propres à recevoir & à faire circuler à l'intérieur les miasmes empoisonnés de son cadavre, mêlés au virus cancéreux, qu'ils aigrissent encore davantage; aussi le cancer dont nous parlons, fournit-il l'exemple d'une terminaison rapide & peu ordinaire. 2°. Qu'une telle résorption doit nécessairement porter la dissolution dans la masse des humeurs, & la mort sur les organes qu'elle touche: aussi le calme trompeur & peu durable qui a précédé l'extinction du sujet, l'hémorrhagie survenue l'instant d'après, sont-ils une preuve évidente d'une gangrène interne. & universelle. 3°. Que les tentatives faites jusqu'à ce jour, pour retarder les progrès d'un cancer ulcéré & diminuer l'atrocité des douleurs qu'il oc-

caſionne , n'ont eu d'effet ſalutaire qu'autant que les moyens mis en uſage avoient une vertu anti-ſeptique ; tels ſont le quinquina , l'air fixé , l'eau à la glace , &c. &c. Auſſi en tenant une conduite oppoſée , M. M. *** a-t-il vu ſa malade en proie aux douleurs les plus aiguës , tandis qu'il la félicitoit ſur l'heureux effet de ſon topique.

J'aurois peut-être abandonné au mépris & aux ſarcaſmes le remède que je dénonce aujourd'hui comme dangereux , ſi je ne ſavois que cette pratique a trouvé encore ailleurs des prôneurs & des dupes ; mais je ne puis ſans indignation voir la ſanté des hommes livrée aux abſurdités des *Alexis Piémontois*. Je me dois à moi-même de prévenir le public contre un charlatanisme d'autant plus perſuaſif , qu'il eſt appuyé ſur des moyens bizarres.

SUITE, ET FIN DE LA RÉPONSE DE M. SUTTON,

Aux Réflexions de M. BRILLOUET , chirurgien de S. A. S. M^{te} le duc de BOURBON , inférée dans le Journal de Médecine , cahier de février 1784 , page 166.

Pag. 174 de ſes Réflexions, M. *Brillouet*

144 SUITE DE LA RÉP. DE M. SUTTON;
dit: «De ce que M. *Sutton* n'a point vu (a)
de petite-vérole inoculée, compliquée
(dans son éruption) de la rougeole, il con-
clut que l'observation que j'ai rédigée est
apocryphe. Cette manière de juger des per-
sonnes & des choses est heureusement très
rare, & pour la société & pour les progrès
de l'art.» Heureusement il est peut-être
plus rare que l'on fasse dire à quelqu'un ce
qu'il n'a jamais dit, ni pu dire. Il est *phy-
siquement impossible*, pour m'exprimer
comme M. *Brillouet*, que j'aye ni écrit, ni
dit que je n'avois point vu de petite-vérole
inoculée, compliquée (dans son éruption)
de la rougeole; je puis en citer plus d'un
exemple, & entr'autres celui d'une inocu-
lée à Ewell, près d'Epſom (b), dont la pe-
tite-vérole se trouva compliquée d'une rou-
geole des mieux constatée, & deux autres
inoculés (c), dont la petite-vérole étoit
compliquée de ce *rash* confluent, dont parle
M. *Dimſdale*; mais ces trois inoculés, ainſi

(a) De ce que dans plus de vingt mille inocu-
lations faites par moi ou par les miens, je n'au-
rois point rencontré certains phénomènes, ne
pourroit-on pas en tirer quelques inductions con-
tre ce que M. *Brillouet* prétend avoir vu?

(b) Jeune femme, ſervante de M. *Bridges*,
maître poudrier.

(c) Deux enfans.

que trois ou quatre cents autres, avoient une petite-vérole discrète & bénigne.

« M. *Sutton* n'a vu pour la première fois M. *Joseph*, que le vingt-sixième de l'inoculation (a), ajoute M. *Brillouet*, (*ibid.*) Par l'état présent des choses, il juge les symptômes antécédens de la maladie, & conclut, pag. 127, que j'ai pris le *rash* ou éruption érysipélateuse pour la rougeole. *Je vais lui démontrer* que je n'ai point confondu, & qu'il se trompe. » Avant que d'examiner la valeur de sa démonstration, M. *Brillouet* me permettra de lui observer que le préambule en est évidemment & essentiellement inexact. Moi j'ai jugé les symptômes antécédens par l'état présent des choses ! Mes Remarques sur son observation portent expressément, pag. 427 : « M. *Brillouet* m'a expliqué dans le temps sa façon de penser sur une autre éruption survenue avec la petite-vérole, & m'en a détaillé les symptômes... Il fut persuadé que c'étoit la rougeole. Je lui dis ce que j'en pensois. » Il est donc évident que j'ai jugé les symptômes antécédens, non par l'état présent des choses, mais sur ce que m'en a dit M. *Brillouet* ;

(a) M. *Joseph* fut inoculé le 6 avril ; M. *Sutton* fut appelé le mardi 29 avril, lequel est néanmoins très-exactement le vingt-quatrième de l'inoculation, & non pas le vingt-sixième.

146 SUITE DE LA RÉP. DE M. SUTTON,
 après cela , fions-nous à son épigraphe ;
Verâ fide, omnia hæc debent proponi. Il veut
 à toute force me persuader, ou plutôt per-
 suader au public , que les symptômes qui
 ont précédé la petite-vérole de M. *Joseph*,
 ainsi que l'extra-éruption survenue dans l'en-
 trefaite , présentent tous les caractères dis-
 tinctifs d'une véritable rougeole ; & pour le
 démontrer, il cite le docteur *Dimisdale*, qui
 dit en effet, & a bien raison de dire que « la
 fièvre qui la (l'érysipèle ou rash) précède
 est moins forte , qu'il y a moins d'inquié-
 tudes , moins d'agitations , que les douleurs
 de tête & de reins sont moins considéra-
 bles que dans la petite-vérole confluente ;
 enfin qu'il y a moins d'abattement , qu'on
 ne voit pas cette prostration de forces qui
 accompagne ordinairement la malignité &
 la confluence de cette (la petite-vérole)
 maladie. » Comparant ensuite ces symptô-
 mes bénins avec ceux observés par lui chez
 M. *Joseph* qui, le 11 , « devient triste, acca-
 blé, la fièvre se manifestant avec force ; qui,
 vers le soir , est plongé dans une affection
 comateuse profonde, accompagnée de mou-
 vemens convulsifs dans les yeux, dans les
 mâchoires , &c. » M. *Brillouet* conclut d'un
 ton triomphant, qu'il n'a pas confondu le
 rash avec la rougeole (a). Mais M. *Brillouet*

(a) La petite-vérole chez mon malade , finit en-

ne fait donc pas attention que ces inoculés dont parle M. *Dimisdale*, ces mêmes inoculés, chez qui le *rash* survenu pendant la fièvre éruptive, s'est présenté avec des caractères si bénins, avoient une petite-vérole discrète & bénigne, & que son malade au contraire avoit une petite-vérole confluyente & maligne. En effet que voit-on, selon M. *Dimisdale*, lorsque la *petite-vérole est confluyente & maligne*? On voit précisément le contraire de ce qui arrive dans le *rash*, c'est-à-dire *inquiétudes, agitations, douleurs de tête & de reins considérables, abattement, prostration des forces, &c.* (Voyez *suprà*, le passage cité par M. *Brillouet*.) Sous quel aspect M. *Brillouet* a-t-il vu M. *Joséph*? Il l'a vu triste, accablé, dans une affection comateuse profonde, accompagnée de mouvemens convulsifs dans les yeux & les mâchoires, &c. Donc M. *Brillouet* n'a vu, & ne pouvoit voir que les symptômes éruptifs d'une petite-vérole confluyente & maligne; & ce qui le prouve d'une manière plus claire que le jour, ce sont les trois boutons qui,

core par être confluyente contre l'ordre des observations de *Dimisdale*, ajoute M. *Brillouet*. Mais veut-il savoir pourquoi? Qu'il compare la manière dont il a traité son malade avec le traitement décrit & suivi par *Dimisdale*, soit avant, soit après l'insertion.

148 SUITE DE LA RÉP. DE M. SUTTON;
sortis le 12, ne sont suivis d'aucun autre jusqu'à l'éruption générale, la fièvre continuant, & les mêmes boutons ne faisant aucun progrès (a). J'en ai fait la remarque, pag. 426 & 427, & elle est sans réplique : aussi M. *Brillouet* évite-t-il soigneusement d'en parler dans ses *Réflexions*. Ce pronostic, je le repète, est regardé universellement comme l'avant-coureur de beaucoup de danger. Je ne crois pas qu'il y ait un seul médecin, ni chirurgien, si ce n'est M. *Brillouet*, qui n'en soit convaincu, & qui se félicite à l'aspect de trois boutons, sortis & restés seuls : aussi la joie de M. *Brillouet* fut-elle bien courte : *Je suis trompé dans mon attente*, nous dit-il, pag. 122 de son *Observation* ; *la journée & la nuit sont également orageuses*. Il est bien certain que le *rash* & la rougeole, survenant pendant la fièvre

(a) M. *Brillouet* dit, dans son *Observat.* p. 122 : « Le 12 (au matin) les symptômes sont les mêmes. *A midi les piquures sont peu enflammées*. Le soir, les boutons varioleux ne font aucuns progrès ; les symptômes locaux ne se manifestent pas davantage. » Voilà donc l'état des choses pendant la journée du 12., décrit, détaillé & arrêté invariablement ; mais c'est précisément ce qui fait peine à M. *Brillouet*, & lui fait glisser (dans ses *Réflexions*, pag. 165) cette assertion nouvelle & contradictoire. *Le 12, à midi, les insertions ont fait des progrès.*

éruptive de la petite-vérole, en augmentent plus ou moins la force ; mais pour démontrer que les symptômes observés chez M. *Joseph* sont particulièrement ceux du *rash* ou de la rougeole , il faudroit démontrer préalablement la possibilité qu'un petit nombre de boutons , sortis & restés seuls , ne soient pas toujours précédés & suivis de tous les symptômes orageux décrits par M. *Brillouet* ; & c'est précisément cette possibilité qu'on le défie d'établir. Loin donc d'avoir démontré jusqu'ici qu'il *n'a point confondu*, & *que je me trompe*, il n'a fait que donner plus de poids à ma conjecture.

M. *Brillouet* avoit dit , pag. 123 de ses Observations : « La nature fit promptement la crise de cette nouvelle maladie ; car le 15 au soir , *au bout de trois jours* , la peau étoit presque de couleur naturelle. » Je conviens que je suis parti de-là , & que ces mots , *au bout de trois jours* , m'ayant paru donner , avec précision , la durée de la maladie , je me suis cru en droit de dire dans mes Remarques , page 428 : « Observons encore que cette *rougeur* n'a duré que trois jours ; or je n'ai jamais vu de rougeole de si courte durée. C'est sur le mot *rougeur* qui , en effet , n'est pas le plus propre , que portent les sophismes de M. *Brillouet*. Je l'ai lu bien des fois avant de pénétrer l'artifice & le but de ses raisonnemens. Il faut cependant con-

150 SUITE DE LA RÉP. DE M. SUTTON,
venir d'un principe : quand il s'agit de mesurer la durée d'une maladie, on la considère; on l'observe toujours depuis les premiers symptômes jusques à la disparition de tous fâcheux caractères & accidens : les uns & les autres sont évidemment compris dans ce qu'on appelle la durée de la maladie ; à moins qu'après une description générale on ne juge à propos de décrire en détail, de considérer d'abord les symptômes, ensuite l'éruption, & de déterminer en particulier la durée des uns & des autres. Or, j'en appelle à tout lecteur impartial : en est-il un seul qui puisse imaginer que M. *Brillouet*, dans ces mots, *au bout de trois jours*, & moi dans mes Remarques à ce sujet, nous ayons entendu réduire la question à la durée de l'éruption, & ne raisonner que sur ce période particulier de la maladie ? Ai-je dit d'ailleurs, que je n'avois jamais vu *éruption* de rougeole de si courte durée ? Non ; mais j'ai dit : *Or je n'ai jamais vu de rougeole de si courte durée* ; & ce qui prouve, ce qui démontre invinciblement que dans ce mot *durée*, je comprenois & les symptômes, & l'éruption, c'est le passage même de *Sydenham* que je cite en preuve, passage qui ne donne, pour la durée de l'éruption, que deux ou trois jours. Or, comment supposer qu'en preuve de ce que je n'ai vu aucune rougeole se terminer en trois jours,

j'invoque le témoignage de *Sydenham* dans l'endroit même où, décrivant le cours de cette maladie, il en marque la fin au huitième jour ? Cette manière de raisonner est si étrange, que M. *Brillouet* a craint de me l'attribuer ouvertement. A la faveur de l'équivoque dont le mot *rougeur* est susceptible, il change, sans qu'on s'en aperçoive, l'état de la question, & il évite, avec une dextérité singulière, tout ce qui pourroit avertir le lecteur de ce changement. « Vous êtes fou, devoit-il me dire, en bonne logique, & en bonne foi. Votre condamnation est dans l'autorité même que vous citez. *Sydenham* ne dit-il pas expressément : *Vers le sixième jour la peau devient rude... Le neuvième jour, il n'y en a* (de pustules) *aucune nulle part, &c.* » Mais, quel est le lecteur qui, pour lors, n'auroit pas aperçu le jeu de mots ? Glissant donc très-légèrement sur le mot *éruption*, & citant en latin la description des symptômes éruptifs par *Sydenham*, il conclut, de ce que ceux-ci durent quatre, & même cinq jours, il conclut, dis-je, hardiment, que l'éruption n'en dure que deux ou trois. Exposer de pareils sophismes, c'est les anéantir. Il est évident, malgré toutes les subtilités de M. *Brillouet*, 1^o. qu'en disant dans mes Remarques : « Cette rougeur n'a duré que trois jours ; or je n'ai jamais vu de rougeole de si courte

152 SUITE DE LA RÉP. DE M. SUTTON;
durée ; » j'ai compris, & il est impossible
que je n'entendisse pas comprendre dans
cet espace tous les périodes de la maladie.
2°. Que j'ai vu, comme *Sydenham* & *Lieu-
taud*, (cité par M. *Brillouet*) cette rougeole
durer sept, huit & neuf jours. M. *Brillouet*
s'efforce, en pure perte, de nous donner les
symptômes du 11, & ceux du 12 au matin,
comme les premiers symptômes de la rou-
geole en question. Pour se flatter d'y réussir,
il faudroit que, de son journal, eût été sup-
primé le récit de ce qui se passoit le 12 à
midi : « *Je découvre trois boutons varioleux.
Il y en avoit aussi une douzaine d'autres au
bras droit autour des piquures*, pag. 122 de
son *Observat.* » Or, qui ne voit pas que la
tristesse, l'accablement, la fièvre & autres
symptômes, soit du 11, soit du 12 même,
appartiennent & ne peuvent appartenir qu'à
l'éruption de cette quinzaine de boutons va-
rioleux ? Et voilà pourquoi j'ai cru, voilà
pourquoi tout lecteur croira, ainsi que moi,
que ces mots de M. *Brillouet*, *au bout de
trois jours*, exprimoient bien précisément
la durée des symptômes, ainsi que de l'éru-
ption & de la terminaison de la maladie.
Mais, quand même nous lui accorderions
vingt-quatre heures, quand même on vou-
droit supposer que M. *Brillouet* n'ayant pas
dit tout ce qu'il vouloit dire, les *trois jours*
après lesquels la peau étoit presque de cou-

leur naturelle, doivent en valoir quatre ; en ce cas je persiste à dire : « Observons que cette rougeole n'a duré que quatre jours : or je n'ai jamais vu de rougeole de si courte durée. » Mais il faudroit à M. *Brillouet* une plus ample concession : il y a trop loin encore de cette durée de quatre jours, à celle de sept, huit & neuf jours, donnée par *Sydenham* & *Lieutaud* ; en conséquence il tourmente prodigieusement les faits & ses pensées, pour trouver le moyen de reculer l'époque des premiers symptômes de cette rougeole, & d'en prolonger la durée. Prenez garde, semble-t-il nous dire, qu'*au bout de ces trois jours* la peau étoit presque de couleur naturelle ; & la petite-vérole confluente survenant le troisième jour, les symptômes cutanés consécutifs de la rougeole ne pouvoient plus être observés dans l'ordre de *Sydenham*, puisqu'ils étoient confondus & effacés par les symptômes cutanés, naissans en fougue d'une petite-vérole confluente. » (Réfl. de M. *Brillouet*, Journal de février, pag. 178.)

D'abord, comment la petite-vérole survenant le troisième jour de l'éruption de la rougeole, & les symptômes cutanés de cette petite-vérole extrêmement confluente, naissant avec fougue ; comment, dis-je, la peau étoit-elle, & pouvoit-elle être presque de couleur naturelle ? Mais abrégeons. Il est

154 SUITE DE LA RÉP. DE M. SUTTON,
constant, 1^o. que les symptômes du 11 &
du 12 appartiennent, & ne peuvent appar-
tenir qu'à l'éruption des quinze boutons va-
rioleux, aperçus le 12 même à midi.
2^o. Qu'il ne reste d'autre espace que l'on
puisse assigner à l'éruption de cette rougeole
& aux symptômes qui l'ont précédée, que
trois jours, ou soixante-douze heures au
plus, puisque dès le 15 au soir la peau étoit
presque de couleur naturelle. » Or, selon
Sydenham, *Lieutaud*, & tous les auteurs,
les symptômes éruptifs de la rougeole durent
quatre à cinq jours, & l'éruption deux ou
trois autres jours; donc il est infiniment dou-
teux que cette *extra-éruption* fût réellement
la rougeole. « Il a été fait encore mention
d'une érysipèle universelle qu'on a prise
quelquefois pour la rougeole, » dit M. *Lieu-
taud*, à l'endroit même cité par M. *Bril-
louet*, pag. 376; donc il y a tout lieu de
penser que M. *Brillouet* a pris pour une rou-
geole cette érysipèle ou rash, qui, survenant
dans le cours de l'inoculation, ne dure, selon
le docteur *Dimfdale* & autres, que deux ou
trois jours, au bout desquels la peau est, en
effet, presque de couleur naturelle. Que les
enfants de *Cuinet* (dans la maison duquel
les enfants dont il s'agit furent inoculés) for-
tissent réellement d'avoir la rougeole, ou
qu'ils l'eussent eue long-temps auparavant;
c'est une circonstance à laquelle je ne m'ar-

rête un instant, que pour indiquer aux lecteurs une preuve nouvelle de la préoccupation, ou de la captieuse impropriété des expressions de M. *Brillouet*, qui, voulant à toute force donner quelque vraisemblance à son hypothèse, c'est-à-dire à la rougeole de M. *Joseph*, nous dit hardiment que les enfans de ce paysan, guéris depuis huit mois, *sortoient d'avoir la rougeole*.

J'ai dit dans mes *Remarques*, pag. 429, que, d'après les différentes dates que M. *Brillouet* nous donne dans son *observation* ou dans son bulletin, l'éruption auroit eu lieu le 13, le 12, le 16, le 10, & même le 14; pouvois-je ajouter, puisqu'il nous dit que le 27 mai est le cinquante-unième de l'inoculation, & le trente-septième de la petite-vérole confluente? (pag. 128.) Mais cet *imbroglio* de dates, d'époques & de calculs n'embarrasse point M. *Brillouet*. «Prouvons, dit-il courageusement dans ses *Réflexions*, que c'est M. *Sutton* qui s'embrouille. Ne dis-je pas que le douzième jour de l'inoculation, je découvre trois boutons varioleux? je compte de cette époque: or, le 26 à six heures du matin, le malade étoit encore dans son treizième, le 14 ne devant commencer qu'à midi de ce même jour; & voilà, ajoute M. *Brillouet*, avec un air de triomphe, voilà comment M. *Sutton* prend la *précision* pour du *galimathias*.» Il est à

156 SUITE DE LA RÉP. DE M. SUTTON,
 propos d'avertir le lecteur que *voilà* à quoi
 se réduit la preuve, l'argument, & le coup
 terrible que devoit me lancer M. *Brillouet* :
 heureusement le coup porte à faux, & je
 pourrois certainement me dispenser de ré-
 pliquer. Qu'importeroit en effet que le 12
 & le 13 pussent, à toute force, être ajustés,
 si l'un & l'autre se trouvent toujours en con-
 tradiction avec le 16, le 10 & le 14 ? Pour-
 quoi M. *Brillouet* n'essaie-t-il pas d'éclair-
 cir cet autre *galimathias*, comme lui-même
 veut bien l'appeller, & de le transformer
 en *précision* ? Mais heureusement, il semble
 que M. *Brillouet* n'ait voulu que me fournir
 de nouvelles armes ; car, de ce qu'il compte
 du 12 à midi il suit évidemment que le 26
 à midi, il y avoit quatorze jours révolus, &
 que le même 26 à six heures du matin, il
 y avoit treize jours révolus ; plus dix-huit
 heures sur le quatorzième jour, lequel de-
 voit, non pas commencer, ainsi que le pré-
 tend M. *Brillouet*, mais finir à midi de ce
 même 26. Donc le 12, le 13, le 14, le 10
 & le 16, ont un droit égal à être regardés
 comme la date de l'éruption ; & voilà ce
 que M. *Brillouet* nous donne pour de la
précision (a) !

(a) Autre preuve de l'exactitude & précision
 de M. *Brillouet*. Selon son *Observation*, pag. 121,
 (Voyez Journal de Médec. août 1783,) le fils de

Il ajoute, pag. 431 : « Par une suite de cette même manière de juger & de voir, M. Sutton trouve que le malade a été onze jours sans aller à la garde-robe ; il s'écrie, il n'y a point d'exemple d'un traitement pareil ! Je n'ai pas cru devoir faire mention du nombre de selles, ni des lavemens qu'on a administrés au malade pendant le laps de temps du 8 au 19. »—Pour répondre, je n'ai besoin que de présenter ma Remarque telle qu'elle est, pages 430-31 ; je distelle qu'elle est, car elle n'est pas reconnoissable chez M. Brillouet. Selon sa propre relation, « M. Joseph avoit, dès le huitième jour, les symptômes de l'invasion, & la constipation avoit

M. le Vicomte fut inoculé le 6 avril 1783. Selon le bulletin de M. B. je fus appelé le mardi 29, treizième de l'éruption. (Voy. Journal de Médecine, novembre 1783.) Selon son *Observation*, p. 126, (Voyez Journal de Médec. août 1783,) je fus appelé, & j'arrive auprès du malade le vingt sixième jour de l'inoculation. Or l'inoculation ayant été faite le 6 avril, & moi (Sutton) n'étant appelé que le vingt-neuf dudit, ce qui est exactement vrai, comment se peut-il que ce même jour fût le 26^e de l'inoculation ? 26 & 6 font très-certainement 32, ce qui placeroit nécessairement le jour de mon arrivée auprès du malade au 2 mai ; ce qui assigneroit même une nouvelle époque à l'éruption ; car, ayant été appelé le treizième d'icelle, & 13 soustrait de 32, donnant 19, il faudroit ajouter celui-ci aux 13, 14, 10, 11, 16, &c. &c.

158 SUITE DE LA RÉP. DE M. SUTTON;
lieu. (Voyez Journal de Médecine, août,
pag. 121.) Le dix-neuvième jour, la fièvre
& l'altération se soutiennent. Vers le soir
les pustules sont grosses, la suppuration a
fait des progrès, la nuit est assez tranquille,
le ventre s'ouvre naturellement. » Voilà donc
les motifs, les points d'appui de ma Remar-
que, c'est-à-dire *la constipation* qui avoit
lieu dès le 8, & *le ventre qui s'ouvre natu-
rellement* le 19; motifs que M. Brillouet n'a
eu garde de rappeler. Quel est le médecin
ou chirurgien qui, sur cet exposé, ne con-
clue, ainsi que moi, qu'il ne paroît pas que
le malade soit allé à la garderobe pendant
cet intervalle de onze jours? Quel est le
médecin ou le chirurgien qui, malgré tout
ce que M. Brillouet voudroit nous faire en-
tendre dans ses Réflexions, ne persiste dans
sa manière de voir, & de dire d'un ton en-
core plus élevé que le mien peut-être: «Je
ne sai si l'on trouvera chez aucun auteur
moderne l'exemple d'un traitement pareil.»

M. Brillouet ayant prédit à la fin de ses
Observations, (voyez Journal de Méde-
cine, août 1783) que son inoculé *seroit très-
peu marqué*, par le soin qu'on avoit eu, &c.
j'ai dit, en terminant mes Remarques, que
je souhaiterois bien sincèrement que sa *con-
fiance fût fondée*. Jamais personne, que je
sache, ne s'est retourné comme M. Bril-
louet, «M. Sutton doute qu'il soit *peu mar-*

qué de la petite-vérole , dit-il avec l'accent de la surprise. » J'assure *de nouveau* qu'il ne sera pas *défiguré*. Mais finissons , ce seroit manquer au lecteur que de l'arrêter plus long-temps sur de telles inepties.

LETTRE DE M. S.***,

Sur des accouchemens malheureux.

Note de l'Editeur.

Avant que de publier cette Lettre , nous avons cru devoir la communiquer à M. *Alphonse Leroy*, & nous croyons également devoir insérer dans le même Journal ses Remarques sur cette Lettre. Nous savons que les intentions de M. S.*** sont pures ; mais nous croyons l'obliger en lui faisant garder l'anonyme , lui réservant néanmoins le droit de se nommer dans ce journal quand il le jugera à propos , & de répondre à M. *Leroy* , s'il se persuade que sa réfutation puisse contribuer aux progrès de l'art.

Je pratique l'art des accouchemens depuis dix ans , tant dans la ville que j'habite , que dans les bourgs & villages circonvoisins ; je me suis attaché à cette branche de la chirurgie , tant parce qu'elle étoit négligée dans cette partie de la province , que par ce que j'ai suivi à Paris , pendant plusieurs années , les meilleurs praticiens dans

ce genre ; j'y ai eu des succès : comme ils ne sont qu'ordinaires , je les passerai sous silence , & des événemens malheureux : je vais faire mention de ces derniers , tant pour consoler ceux de mes confrères qui en ont eu de semblables , que pour les engager à m'imiter , en avouant leurs infortunes ; je suivrai en cela l'avis de Boerhaave : *Nulla in sinistris eventibus occultatio.*

J'ai parcouru la majeure partie des livres qui traitent des accouchemens qu'une petite ville peut fournir , & leurs auteurs semblent cacher les événemens sinistres qui leur sont arrivés , notamment ceux dans lesquels l'enfant présente le bras : suivant eux , dans cette circonstance , il faut de suite aller chercher les pieds , & terminer la besogne. Le ton décifif des livres dogmatiques qui annoncent cette manœuvre facile , & comme ne devant jamais manquer , m'a donné des regrets sur mes infortunes , principalement M. *Alphonse Leroy*, médecin de la Faculté de Paris, (*Journal de Médecine*, pag. 265, tome *xlj.*) Mes regrets seroient même inefaçables , si je ne les avois pas fait partager à mes confrères , & j'aurois abandonné cette branche de la chirurgie , si dans les événemens malheureux , dont je vais faire le récit , j'avois agi seul ; j'aurois pris d'autant plus volontiers ce parti , que je me serois cru un défaut de dextérité invincible. Cette résolution

lution auroit cependant surpris mes confrères, eux qui savoient que j'avois terminé maint accouchemens de cette nature; seul, quand j'avois été appelé à temps; avantage que je n'ai pas eü dans les suivans, puisqu'avant d'être requis, vingt-quatre heures s'étoient écoulées, temps précieux perdu, & qui augmente toujours les difficultés.

PREMIÈRE OBSERVATION.

Le 15 septembre 1778, un de mes confrères m'engagea à l'aider de mes conseils, pour une femme en travail, dont l'enfant présentoit le bras droit; la sage-femme avoit passé la nuit auprès d'elle, & s'étoit efforcée de le tirer au dehors par cette extrémité: aussi cette dernière étoit gonflée à un point extrême; obstacle qui, joint au boursoufflement des grandes lèvres & des nymphes, s'opposoit à l'introduction de la main; cependant, à l'aide de la saignée & des fomentations résolatives, nous l'y introduisîmes tour à tour. Quelle fut notre surprise de ne pouvoir, non-seulement toucher la tête, mais même aller chercher les pieds! Cette femme étoit déjà mère de plusieurs enfans, & n'avoit nul vice dans le bassin. La poitrine de cet enfant, qui avoit été ondoyé, étoit si fort engagée dans la cavité du bassin, tant par les vives contractions de la matrice,

que par les efforts qu'avoit faits sur le bras la sage-femme, que nous ne pûmes la repousser, de manière à aller chercher les pieds; la matrice, presque vide d'eaux, étoit collée sur les diverses parties de l'enfant, comme un gant mouillé sur la main, de sorte qu'il ne nous fut pas possible de faire faire à ce dernier aucun mouvement propre: ceux que nous lui procurâmes, qui n'étoient pas considérables, étoient toujours communs avec la matrice, par conséquent de nul effet pour l'accouchement.

Cette femme, obsédée de fatigues, éprouva une perte de sang immense; perte d'autant plus à craindre, qu'elle avoit été précédée de l'abus des cordiaux; perte enfin qui termina ses jours, deux heures après notre arrivée, ayant été administrée des sa-cremens.

II^e OBSERVATION.

Le 22 décembre 1779, je fus mandé par un chirurgien de campagne, à une lieue de cette ville, pour un accouchement presque semblable au précédent, excepté seulement que l'enfant présentoit le bras gauche. L'accoucheur, de réputation méritée, appelé deux heures après l'évacuation des eaux, ne put trouver les pieds, & mes tentatives ne furent pas plus heureuses; ce qui m'engagea à demander un de mes confrères, qui se van-

toit journellement de n'avoir jamais manqué déterminer de suite pareil accouchement. Cet accoucheur arrive , ayant sur la figure un air de satisfaction, & m'assurant par ses discours de sa future réussite. Je ne pus , malgré son air d'assurance , me dispenser de lui dire que la besogne étoit plus difficile qu'il ne pensoit ; il ne me répondit pas , & se mit à l'ouvrage. Pendant vingt minutes consécutives , il manœuvre , suant à grosses gouttes , & finit enfin en disant qu'il ne réussiroit pas , & que c'étoit le premier accouchement qu'il se voyoit forcé d'abandonner. Cette femme , munie des sacremens , mourut trois heures après mes tentatives , dans les tourmens les plus affreux. Nous ne pûmes , sous quelque prétexte que ce fût , décider l'ouverture des corps de ces deux misérables.

Ces deux événemens , arrivés à peu de distance l'un de l'autre , me chagrinèrent , & me décidèrent à tenter à l'avenir l'opération césarienne , si pareil cas arrivoit. Je communiquai cette pensée à quelques accoucheurs , qui tous me dirent , qu'on ne devoit tenter cette ressource que quand il y avoit une impossibilité d'accoucher par les voies naturelles , & qu'on ne pouvoit dans les deux cas cités la soupçonner , puisque ces deux femmes étoient bien conformées , & qu'elles avoient déjà mis au monde des enfans bien forts & bien constitués : il faut

donc, leur dis-je, laisser périr ces femmes sans secours, & être spectateurs oisifs? Oui, me répondirent-ils. Leur décision ne me convainquit pas, & je me fis à peu près ce raisonnement.... L'opération césarienne n'est pas mortelle par elle-même; d'après ce principe posé, je puis la tenter, quand il y a une impossibilité reconnue de terminer l'accouchement autrement, & quand cette impossibilité est constatée par plusieurs consultants instruits. L'événement suivant donna lieu à cette tentative.

III^e. O B S E R V A T I O N.

En 1780, un de mes confrères & moi fûmes appelés de grand matin pour terminer un accouchement dans lequel l'enfant présentoit les deux bras, position qu'avoient reconnue le chirurgien & la sage-femme douze heures avant l'évacuation des eaux, qui n'eut lieu que vers les huit heures du soir de la veille de notre arrivée, époque à laquelle les deux mains se présentèrent. La sage-femme ignorante les tira hors de la vulve, ce qui fit engager de suite les deux bras : nous trouvâmes un des bras le plus en dehors gangrené, & l'autre étoit si mal situé dans le vagin, que nous ne pûmes y introduire la main; cet obstacle, joint à la mort de l'enfant, nous décida à enlever les deux bras, pour procéder d'une manière

plus avantageuse à l'accouchement par les pieds : nos tentatives furent vaines, & nous ne pûmes trouver nul pied, &c... Quoique cette femme eût déjà accouché, & qu'elle fût bien conformée, nous nous décidâmes à lui faire l'opération césarienne : avant d'y procéder, pour éviter tout blâme, nous priâmes MM. *Equiem* & *Stenberner*, chirurgiens-majors de régimens, de nous aider de leurs lumières, ainsi que M. *Tallement*, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, & médecin de l'hôpital militaire. Les deux premiers tentèrent l'accouchement ; & n'ayant point réussi, après avoir discuté l'avis proposé, le suivirent. Mon confrère, comme plus ancien & premier appelé, opéra suivant la méthode actuelle à côté de la ligne blanche, & tira par ce moyen un enfant mâle très-fort. La femme n'a survécu à son opération que vingt-quatre heures.

IV^e O B S E R V A T I O N.

Le premier mai 1782, une femme de la basse ville, grosse de cinq mois & quelques jours, me fit prier de passer chez elle, tant pour me prévenir que je l'accoucherois, que pour me demander quelques avis relatifs à son état. Cette femme, âgée de quarante-trois ans, étoit boiteuse, d'une mauvaise constitution, & avoit le bassin vicié : on ne

pouvoit méconnoître la nature de ce vice en la touchant ; car alors on appercevoit manifestement que la dernière vertèbre des lombes & l'os sacrum faisoient une saillie en avant, & que le pubis étoit applati ; ce qui rétrécissoit tellement l'entrée du bassin, qu'il n'étoit pas possible que la tête d'un enfant ordinaire pût franchir cet obstacle. En effet, elle avoit eu dix grossesses ; & , dans aucune d'elles, elle n'a pu mettre au monde un enfant vivant. Six sont venus morts au sixième mois de gestation, toujours très-difficilement, & trois ont été extraits par les crochets.

Persuadé que je n'aurois pas plus de succès que les autres à l'accoucher, je l'avois priée instamment de m'avertir aux premières douleurs d'enfantement, & cela dans l'intention de faire de suite l'opération césarienne ; elle ne tint pas parole, sollicitée par la sage-femme, qui lui promit de l'accoucher seule ; ce qui lui épargneroit, non-seulement de vives douleurs, mais même de l'argent. Ce langage séducteur fut la cause de sa conduite.

Le 27 août à huit heures du matin on vint me chercher précipitamment pour elle, en me disant qu'un des bras de l'enfant étoit sorti depuis neuf heures du soir, & que la sage-femme ne savoit plus que faire ; je trouvai la femme en travail

dans son lit, ayant la figure toute défaite, tourmentée d'un vomissement continuel, & presque sans poulx; je la ranimai de mon mieux, & j'envoyai chercher un de mes confrères. Ayant connoissance du vice du bassin, & ayant tenté inutilement de terminer l'accouchement par les pieds, je lui proposai l'opération césarienne: elle accepta cette proposition; &, après qu'elle eût été administrée des Sacremens, je la lui fis; je tirai un enfant mort, mais très-gros.... Cette femme n'a perdu que peu de sang dans cette opération, faite de la même manière que l'autre. Elle est morte le lendemain, plus du mauvais état des premières voies, que des suites de l'opération.

V^e OBSERVATION.

Dans le courant de mars 1783, une femme bien constituée, & mère de plusieurs enfans, est morte sans avoir pu accoucher; l'accouchement étoit semblable aux précédens; l'enfant présentait le bras.

Serois-je le seul accoucheur à qui il seroit arrivé, dans dix ans de temps, autant d'événemens sinistres dans de pareils accouchemens? Quoique cela ne soit pas présomptueux, le silence des auteurs semble le faire croire. J'apprendrois avec plaisir les mêmes infortunes; elles me consoleroient des miennes, & s'opposeroient à ce que de jeunes

praticiens perdent leur réputation pour toujours, quand ils éprouveront des infortunes d'état. Mon but est rempli, si l'aveu de mes malheurs produit cet avantage, ou celui d'une méthode plus avantageuse à suivre.

R É F L E X I O N S

DE M. ALPHONSE LEROY,

*Sur la Lettre de M. S. ***.*

L'accouchement dans lequel l'enfant présente le bras a, de tout temps, été regardé comme difficile. *Ambroise Paré* conseilloit alors de couper le bras; *Mauriceau* ordonnoit de le repouffer dans la matrice, ou de le séparer du corps en le tordant. *Roëderer* coupoit l'enfant par morceaux; & M. S. *** aujourd'hui pratique, dans ce cas, l'opération césarienne. Ainsi couper le bras, couper l'enfant, couper la mère, voilà les progressions de destruction qu'on a établies dans un art qui ne doit s'occuper que de la conservation des femmes & des enfans. Ce n'est pas que quelques auteurs n'aient conseillé une manœuvre savante & salutaire. *Moschion* & *Deventer* avoient dit de ne point s'inquiéter du bras, de pénétrer dans la matrice, & d'aller chercher les pieds; mais ces manœuvres, qui exigent de l'intelligence & de

la dextérité, ont toujours été négligées, & l'on veut aujourd'hui les proscrire. Parce qu'on n'a pu les exécuter, on accuse les auteurs, qui sont revenus à ces bons principes, de prendre un ton décisif pour établir une manœuvre impraticable. M. S. *** fait part au public de cinq accouchemens où l'enfant présentoit le bras. Dans tous ces cas les mères & les enfans ont été victimes de ses manœuvres, & ce sont ces cinq observations qui semblent donner à M. S. *** la plus grande sécurité sur ces événemens malheureux.

Dans la première Observation, M. S. *** dit que la femme étoit déjà devenue mère, qu'elle étoit bien conformée, qu'après une saignée & des fomentations, son confrère & lui parvinrent à introduire la main dans le vagin, mais qu'ils ne purent toucher la tête, ni aller chercher les pieds, parce que la poitrine étoit trop engagée dans le bassin. Comment M. S. *** a-t-il opéré? il n'en dit rien; mais la femme mourut sans être accouchée.

Avec des principes, M. S. *** n'eût pas regardé comme invincible ce prétendu engagement de la poitrine dans le bassin. Avec des principes, M. S. *** eût insisté sur les saignées de pied, sur les sang-sues à la vulve, sur les fomentations huileuses, sur l'application de la chaleur, tantôt sèche, tantôt

humide : ensuite il eût porté une main sur le ventre pour contenir le fond de la matrice , & empêcher son refoulement vers le diaphragme , (refoulement qui fatigue horriblement la femme , & qui peut dans la manœuvre lui causer la mort) & glissant l'autre main dans la matrice , & faisant compression sur le corps de l'enfant , il eût insinué les premières phalanges entre la matrice & l'enfant , & les pliant & les allongeant alternativement , il eût pu parcourir l'enfant , aller chercher les pieds & terminer l'accouchement.

II^e OBS. M. S. *** est appelé peu de temps après l'évacuation des eaux ; néanmoins il voit , après plusieurs tentatives , expirer la femme dans les fatigues les plus douloureuses & les plus cruelles. Comment a-t-on opéré ? c'est sur quoi on garde le silence. Cependant tous ceux qui pratiquent l'art des accouchemens savent qu'alors il n'est pas difficile d'introduire les mains dans la matrice ; & avec cette facilité , quand on connoît la manœuvre , on délivre la femme , & on sauve l'enfant.

III^e OBS. Les deux bras se présentent , & on en fait l'amputation. On ne peut trouver les pieds ; on a recours à l'opération césarienne pour obtenir un enfant mort , & la femme périt.

Pourquoi amputer les bras ? Est-ce pour

introduire la main ? Mais on ne l'a pas pu , même après l'amputation. Eh ! pourquoi l'opération césarienne ? pour extraire un enfant dont la mort étoit certaine. Eh ! s'il eût vécu. Je frémis à cette idée.... Dans une pareille circonstance un chirurgien , après avoir amputé le bras , amène un enfant vivant. M. *Levret* consulté , répondit avec raison , que la demande en intérêts contre le chirurgien étoit odieuse , parce qu'il avoit pratiqué une manœuvre conseillée par les plus grands chirurgiens. Mais je fus surpris de voir M. *Levret* applaudir à une opération si meurtrière & si mal entendue ; je rétablis alors dans le Journal de Médecine de mai 1777, les vrais principes de *Moschion* & de *Deventer* ; l'expérience m'avoit prouvé tout leur avantage ; & ce sont ces principes salutaires établis par les anciens , & justifiés par le succès , que M. S.*** veut renverser. Je me garderois bien de répondre à M. S.*** , s'il ne s'agissoit ici que de mes opinions ; mais il s'agit de la vie de mères & d'enfans qui ont perdu la vie , & qui l'eussent conservée , si l'on avoit suivi les préceptes que j'ai rétablis.

IV^e OBS. Le bassin , dit M. S. *** étoit vicié ; mais jusqu'à quel point ? Quelle étoit l'étendue du pubis au sacrum ? c'est ce que ne dit point M. S. *** , qui sans doute connoît peu l'art de s'affurer des dimensions de

cette cavité. L'enfant présentoit le bras, la femme étoit pâle, vomissante & presque sans pouls, & c'est dans cette circonstance qu'il pratique l'opération césarienne pour obtenir un enfant mort. C'est ce qu'on ne croiroit pas, si M. S. *** ne l'avoit pas écrit lui-même.

La cinquième Observation est calquée sur les autres.

Voilà donc cinq mères & cinq enfans qui ont perdu la vie dans une position où *Moschion*, *Deventer*, & j'oserais me placer ici, ont conservé l'une & l'autre. M. S. *** est sans doute louable de faire l'aveu de ses fautes, mais n'est-il point excessivement prévenu quand il ose présenter ses observations, & quand il ose en demander de pareilles pour servir de justification & de consolation, aux accoucheurs ?

Offrons à M. S. *** & à ses confrères des motifs de consolation bien plus solides, bien plus flatteurs, & fondés sur l'espoir de faire avec succès l'application des vrais principes de l'art des accouchemens. Si le desir de s'instruire enflamma toujours & enflamme encore M. S. ***, il me pardonnera de placer mes succès à côté de ses malheurs. Parmi plusieurs observations que j'ai à communiquer, je ne rapporterai ici que la suivante.

Je fus appelé le 26 décembre 1783, à

sept heures du matin , chez M^{me} Gruel , limonadière , rue des Grands Augustins. Comme j'avois beaucoup d'occupations, & que cette femme ne m'avoit point prévenu de sa grossesse, je lui fis dire que je ne pouvois l'accoucher, mais que je lui enverrois un de mes élèves. Je fis choix de M. *Asdrubal*, envoyé de la Cour de Rome pour se former à l'art des accouchemens ; il se rendit chez M^{me} Gruel sur les huit heures ; les eaux s'étoient écoulées depuis plusieurs heures ; l'enfant presentoit les deux mains, & il étoit très-difficile de pénétrer dans la matrice. La femme ne voulut pas être accouchée par mon élève, qui me fit chercher ; mais je ne pus arriver chez cette femme que sur les trois heures après midi. Il y avoit neuf heures que les eaux étoient écoulées, les bras se présentoient à l'orifice de la matrice, & étoient fort gonflés. La position des mains me fit connoître que la tête étoit à gauche, & les pieds à droite & en devant, position dans laquelle il est très-difficile de les amener en dehors. J'introduisis ma main droite du côté droit, & en devant. La matrice étoit fortement serrée sur le corps de l'enfant ; de la main gauche je contenois, j'assujettissois le fond de ce viscère ; &, par ce point d'appui absolument nécessaire, je portai un peu en arrière le corps de l'enfant. Je pus, sans fatiguer la femme, com-

primer à l'orifice le corps de l'enfant ; & au moyen de cette compression , j'avancai mes doigts : d'abord les premières phalanges s'introduisoient ; je comprimois de nouveau en fléchissant les doigts , & les autres phalanges s'introduisoient. En gravitant , & rampant pour ainsi dire sur le corps de l'enfant , je parvins à toucher le genou gauche , placé antérieurement dans la cavité iliaque droite du bassin ; je le saisis au moyen d'un doigt placé entre le genoux & la jambe repliée , & je l'amenai vers le côté gauche postérieurement & en dehors. Je développai la jambe & la cuisse ; j'eus beaucoup de peine à déterminer l'autre cuisse à entrer dans la cavité du bassin ; j'y parvins enfin en faisant soulever la femme , en l'isolant , en dirigeant à gauche & en arrière la jambe , & la cuisse qui restoit. Comme j'avois senti de petits frémissemens de la part du corps de l'enfant , & qu'il n'avoit point rendu de méconium , je me flattai qu'il pourroit vivre ; cependant il n'y avoit aucune pulsation dans le cordon. Je fis toutes mes attractions sur les parties latérales , afin de ne fatiguer en aucune manière les ligamens des vertèbres & la moëlle épinière ; le corps sorti , les bras dégagés , la tête trouva beaucoup de peine à franchir le détroit supérieur. L'enfant étoit très-volumineux , & le diamètre de devant en arrière n'avoit pas trois

pouces & demi, comme je m'en assurai avant & après l'accouchement. J'amenai la femme à de grands efforts, & je lui donnai des intervalles & du repos. Je ne manœuvrois que conjointement avec elle, & pour ainsi dire, à son gré; ce qui est très-essentiel dans la pratique des accouchemens, pour ne pas épuiser les forces. L'occiput répondoit au côté antérieur gauche du bassin. Je portai postérieurement à droite ma main sur la face, & même dans la mâchoire, quoiqu'on ne doive se permettre cette manœuvre qu'avec prudence, & ne la jamais conseiller, crainte d'abus: d'un autre côté, relevant le corps de l'enfant, & tâchant d'engrainer la bosse pariétale droite à la partie latérale gauche de la tubérosité du sacrum. Après beaucoup d'efforts, dirigés comme je viens de l'indiquer, j'entraînai par une double force la tête dans l'excavation: le détroit inférieur ne fit aucun obstacle en élevant le corps de l'enfant sur le ventre de la mère.

Tranquille sur le sort de la mère, je donnai mes soins à l'enfant. Il étoit flasque, pâle, livide, sans mouvement, sans sentiment, & paroissoit à tous les assistans totalement privé de la vie. Je ne désespérai cependant point de le rappeler: le méconium n'étoit pas sorti; & sa sortie, qui n'est pas toujours un indice fâcheux, annonce néan-

moins souvent une perte totale de l'irritabilité, perte qui est l'*ultimum* de la vie animale, & l'indice le plus certain de la mort : d'ailleurs j'étois certain que l'enfant n'avoit supporté dans le travail aucun effort capable de nuire à la moëlle épinière. Je m'occupai donc à l'animer ; je mis dans une de mes mains enduite de graisse de l'alkali volatil. De ce savon, je frottai les tempes, la fontanelle, la poitrine, la région du cœur, les parties naturelles, & la plante des pieds. Je portai le cordon dans la matrice, je le réchauffai sans pouvoir y faire naître de pulsations. Je fis des frictions alternativement à sec, & avec de l'eau-de-vie ou de l'alkali volatil, j'en délayai dans de l'eau, & j'en portai dans les narines ; j'eus bientôt le plaisir d'annoncer que l'enfant alloit vivre. Déjà la peau se gonfloit, se coloroit ; l'irritabilité renaissante se communiqua, & refuscita bientôt d'autres mouvemens d'un ordre plus parfait, dont l'ensemble constitue notre vie. L'enfant frémit, fit un mouvement, puis un autre ; enfin une très-petite inspiration à laquelle succédèrent plusieurs autres. Il fit un cri. Je regardai alors les assistans, & je surpris leurs regards qui se portoient tour à tour sur l'enfant & sur moi, & j'y lus le plaisir, l'attendrissement & l'admiration. Heureux celui qui sait apprécier ces momens ! Heureux qui, pour se procurer

ces jouissances fait par une étude pénible se faire des principes, ou résister à la voix de l'amour-propre qui nous empêche d'adopter ceux des autres ; mais les réflexions ici sont inutiles : il me suffit de conclure qu'on a terminé avec succès, & pour la mère & pour l'enfant, un accouchement dans lequel l'enfant présentait les deux bras, quoique depuis plus de neuf heures les eaux fussent écoulées, qu'il n'y eût aucune pulsation dans le cordon, & que le bassin n'eût que trois pouces un quart de devant en arrière, dimension souvent insuffisante pour laisser passer l'enfant, & qui certainement l'eût été dans ce cas, si l'on eût fait la moindre omission dans la manœuvre propre à l'extraire.



*MALADIES qui ont régné à Paris
pendant le mois de juin 1784.*

Le baromètre a parcouru pendant ce mois, de 27 pouces 8 lignes à 28 pouces 4 lignes. Il s'est tenu plus constamment au-dessus de 28 pouces.

Le thermomètre est monté de 12 à 21 degrés, les quinze premiers jours; & la chaleur, à quelques heures près, a été tempérée par une variation de 5 à 8 degrés du matin au soir. Il y a eu quelques jours de pluie, & cette quinzaine a été partagée assez également entre clair & couvert.

La température des quinze derniers jours a été plus froide que ne comporte la saison; il y a eu de la pluie, & le ciel a été assez constamment couvert. La moindre chaleur a été de 10 degrés, la plus commune de 14, la plus forte de 23 au dessus de 0.

L'hygromètre a montré un état moyen les quinze premiers jours; & les quinze derniers, plus d'humidité que de sécheresse.

Les maladies en général ont été moins nombreuses & moins graves que dans les mois

précédens; les fièvres bilieuses, les méfentériques, les synoques simples & aiguës, quelques fièvres ardentes, avec délire opiniâtre, des éruptions avec ou sans fièvre, des maux de gorge, des diarrhées bilieuses, sont les maladies que l'on a observées pendant ce mois sans caractère épidémique. Le retour subit du froid a renouvelé les affection scarrheuses, les fluxions de poitrine, les fluxions simples; mais les fièvres intermittentes, qui n'ont cessé de régner, nous paroissent les seules produites & entretenues par la constitution de cette année.



*OBSERVATIONS météorologiques faites
à Lille, au mois de juin 1784; par
M. BOUCHER, médecin.*

Tout le mois de juin a été froid, nuageux & pluvieux. La liqueur du thermomètre ne s'est élevée, durant tout le mois, qu'un jour (le 6) jusqu'au terme de 20 degrés. On n'a entendu le tonnerre que le 10 & le 24.

Le mercure dans le baromètre a été le plus souvent observé au dessous de 28 pouces. Le vent a été *nord* les huit premiers jours du mois, & ensuite *sud* & *ouest* jusqu'à la fin.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 20 degrés au dessus du terme de la congélation; & la moindre chaleur a été de 9 degrés au dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 11 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 1 ligne; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 6 lignes. La différence entre ces deux termes est de 7 lign.

Le vent a soufflé 2 fois du Nord.

7 fois du Nord vers l'Est.

1 fois de l'Est.

5 fois du Sud.

15 fois du Sud vers l'Ouest.

6 fois de l'Ouest.

4 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 26 jours de temps couvert ou nuageux.

19 jours de pluie.

1 jour de grêle.

2 jours de tonnerre.

1 jour d'éclairs.

Les hygromètres ont marqué de l'humidité la plus grande partie du mois.

*MALADIES qui ont régné à Lille, dans le
mois de juin 1784.*

Il y a eu ce mois peu de maladies aiguës. La fièvre tierce & la double-tierce étoient toujours la maladie dominante : beaucoup de maux de gorge catarrheux, des fluxions autour de la tête & des fluxions rhumatismales. Nous avons vu néanmoins encore dans nos hôpitaux des gens du peuple attaqués de la fièvre continue-putride-vermineuse, avec un caractère de malignité. La fièvre rouge s'est manifestée parmi les jeunes gens, & s'est propagée sur-tout à la fin du mois. Elle attaquoit de préférence les jeunes personnes du sexe. Cette maladie étoit grave, la fièvre étant forte, la chaleur de la peau brûlante, avec de grands maux de tête, les yeux rouges, inflammation plus ou moins grande à la gorge, oppression & sentiment de pesanteur à la région épigastrique, nausées & vomissemens bilieux. En conséquence les saignées étoient indiquées, ainsi que les émétiques qui souvent devoient précéder la saignée. Dans le progrès de la maladie les bains tièdes ont été employés avec succès. Le refroidissement du temps à la suite des chaleurs vives de la fin de mai, ont causé des rhumes de poitrine, & quelques points de côté. Nombre de personnes ont essuyé la diarrhée bilieuse.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

A C A D É M I E.

Verhandelingen, &c. C'est-à-dire, *Mémoires publiés par la Société des sciences de*

Vlissingen, tom. ix, année 1782. A Mid-
delbourg, 1783.

1. Ce recueil présente d'abord l'annonce de la question proposée pour le prix de l'année 1784; il s'agit d'indiquer la cause pour laquelle les fièvres catarrhales sont plus communes depuis quelque temps qu'autrefois dans les Pays-bas.

On lit ensuite, 1°. une continuation des remarques botaniques de M. *Swagerman*, sur les fleurs du kynocrambe, ou chou de chien, à feuilles de véronique.

2°. La description d'un nouvel instrument destiné à faire la réduction d'une épaule luxée. M. *Huffm* s'en est servi avec beaucoup de succès sur douze malades, & décrit avec beaucoup d'exactitude la méthode de s'en servir utilement. Parmi les observations que renferme cet article, on distingue celle dans laquelle M. *Huffm* fait mention d'une paralysie consécutive de la main, survenue à la luxation de l'épaule, laquelle paralysie, après avoir résisté à tous les remèdes pendant un an, s'est enfin dissipée d'elle-même.

M. *Greeve* rapporte dans le Mémoire suivant le procédé, au moyen duquel il a extirpé une espèce de corne poussée à l'intérieur de la cuisse, & qui ne tenoit qu'à la peau.

Le même rend compte dans le quatrième article de quelques expériences faites avec l'infusion de l'écorce du saule blanc, la camomille & le mélilot sur les cancers au sein, & sur les parotides.

Dans le cinquième numero, M. *Van-Wy* cherche à déterminer les cas où la section du nerf *infra-orbital* calme ou guérit les douleurs de tête chroniques, en même temps qu'il décrit le manuel de cette opération, & explique pourquoi elle ne répond pas toujours à la fin proposée.

Dans le Mémoire suivant, M. *Mirandolle-van-Ghert* donne la description de quelques enfans venus au monde sans la partie supérieure du crâne.

M. *Saxe* explique dans le septième l'inscription d'une pierre trouvée à Pont-l'Évêque en Normandie, qui probablement avoit servi de couvercle à la boîte aux remèdes de *T. Julius Victor*, médecin oculiste.

Le sujet du huitième Mémoire est une guérison parfaite d'une paralysie des deux mains, opérée au moyen de l'électricité.

Dans le neuvième, M. *Houtuyen* communique ses observations sur la différence des salamandres & des gekko, d'avec les lézards.

Il donne dans l'article suivant la description de quelques minerais d'étain.

Le onzième contient des notices très-intéressantes sur l'ivoire, par feu M. *Gallandat*.

Dans le douzième article, M. *Van-Solingen* prouve que *Noortwyck* s'est trompé, lorsqu'il s'est persuadé qu'il a injecté les vaisseaux de l'embryon par les anastomoses avec ceux de la mère, & que la masse n'a pénétré que dans la *tunica decidua* de *Hunter*, que *Noortwyck* a prise pour une partie du fœtus.

Les deux derniers articles de ce volume, relatifs à ce journal, sont 1°. une description d'enfans jumeaux qui avoient en commun les eaux & les membranes.

2°. Une observation sur un œuf de poule, renfermant un caillot de sang, & sur quelques autres œufs, dans lesquels l'auteur a remarqué des choses particulières.

Atti dell'Academia delle scienze di Siena,
&c. C'est-à-dire, *Mémoires de l'Acadé-*

mie des sciences de Sienne, tom. vj, in-4 de 359 pag. A Sienne, 1781.

2. Les Mémoires relatifs à la médecine, qui se trouvent dans ce volume, sont,

1°. Une dissertation de M. *Grégoire Fontana*, dans laquelle cet académicien réfute l'explication de *Keil*, concernant le renouvellement du sang.

2°. Une description de deux monstres, l'un humain, & l'autre de l'espèce des chats; par M. *Pierre Tabarrani*. L'enfant monstrueux avoit une tête très-difforme: il y avoit des parties qui manquoient, d'autres qui étoient déplacées, & d'autres qui étoient mal conformées: le chaton n'avoit qu'une tête, mais deux corps tenans ensemble par la poitrine.

3°. La description & la représentation (sur une planche en taille-douce) d'une intus-susception de la plus grande partie du colon, avec le mesocolon & une partie du rectum dans le reste du colon.

4°. Une explication de la troisième figure de la seizième Table d'*Eustachi*, représentant l'oreillette droite du cœur dans son intérieur.

5°. La description d'un animal douteux rendu par le vomissement, avec un très-grand nombre de vers strongles, à la suite d'une cardialgie violente, par un ecclésiastique de cinquante ans. L'auteur de cet article est M. *Hannibal Bastiani*, médecin des eaux minérales de S. Casciano. Cette description ne peut s'entendre qu'avec le secours de la planche.

Le dernier article contient quelques propositions de MM. *Caluri* & *Nerucci*, sur les causes de la grande mortalité qui régnoit autrefois parmi les enfans-trouvés, âgés depuis un jusqu'à sept ans, dans le grand hôpital de Sienne, & sur les moyens de diminuer cette mortalité au point de ne pas

excéder celle des enfans de la ville. Il en mouroit dans l'hôpital soixante-quatorze $\frac{3}{4}$ par cent; & même en portant le calcul à toute la rigueur, soixante-dix-sept enfans par cent, tandis que dans la ville il n'en périssoit que quarante-huit par cent, & dans l'hôpital des Innocens de Florence soixante-neuf $\frac{1}{2}$. Cette différence étoit sur-tout remarquable dans les enfans de la première année; car de soixante-quatorze $\frac{3}{4}$ qui mouroient à l'hôpital de Sienne, il y en eut cinquante-quatre $\frac{1}{2}$ de l'âge d'un an, & des quarante-huit enfans de la ville, vingt-neuf $\frac{3}{4}$ seulement n'avoient pas passé ce terme. Il paroïsoit donc que la cause de cette mortalité dépendoit en partie des nourrices. MM. *Caluri* & *Nerucci* conseillèrent donc d'en augmenter le nombre, (une seule femme allaitoit quelquefois jusqu'à cinq enfans) de les mieux payer, de les tenir plus proprement en linge, &c. ce qui attireroit des nourrices moins viles, de leur distribuer les nourritures toutes préparées, de faire un meilleur choix, & de veiller plus exactement sur la conduite de ces femmes.

Les autres conseils que ces médecins donnèrent sont relatifs à la salle des enfans, à l'endroit où on les place en les exposant, au régime des nourrissons, &c.

Tous ces objets ont été remplis par ordre du Grand-Duc, qui a établi une commission composée de trois professeurs, pour avoir l'inspection sur cette maison de Charité, & a dénommé un médecin, un chirurgien & une directrice. Ces réglemens faits en 1776, & rapportés tout au long, ont eu un tel succès, que depuis ce temps on a vu la mortalité aller tous les ans en diminuant.

*Nouveaux Mémoires de l'Acad. de Dijon,
premier vol. troisième & dernier Extrait.*

Observations minéralogiques & chimiques sur le spath pesant, & sur la manière d'en tirer le barote, ou terre barotique; par M. DE MORVEAU.

5. M. de Morveau prouve par ses observations minéralogiques, 1°. que le spath pesant se trouve dans les pays de roche quartzeuse, & dans l'espèce de ces roches qui a reçu des empreintes & conservé les formes des corps marins; qu'il se trouve formant la croûte des géodes remplis de quartz cristallisé, & disposé en filons bien cristallisés; & enfin qu'il accompagne souvent les mines métalliques, telles que le cinabre, la galène, les mines de plomb blanches & noires, le zinc, l'antimoine, le fer, le cuivre, & même l'or & l'argent.

L'auteur fait voir qu'on peut se passer d'alkali pour convertir le spath pesant en hépar, & en retirer ensuite la terre barotique par le moyen d'un acide: on épargne par ce procédé plus simple que celui qui a été indiqué par M. Bergman, tout l'alkali, une partie de l'acide, & presque moitié de travail. Il donne enfin des observations curieuses sur la très-grande adhérence du soufre avec la terre barotique.

Ces observations de M. de Morveau sont suivies d'un Mémoire d'anatomie sur les vaisseaux omphalo-mésentériques, par M. Chauffier, que les anatomistes liront avec plaisir.

Mémoires sur les pierres biliaires, & sur l'efficacité des mélanges d'éther vitriolique & d'esprit de térébenthine, dans les coliques hépatiques produites par ces concrétions; par M. DURANDE.

L'on trouve dans ce Mémoire une histoire

très-bien faite de la maladie qui en est l'objet, & des principaux traitemens qu'on lui a opposés: on y fait voir combien les purgatifs & les remèdes échauffans & irritans sont dangereux dans cette maladie, & combien au contraire les délayans, les humectans, les apéritifs y sont convenables: on y décrit le traitement qui convient dans les paroxysmes, & celui qu'on doit suivre dans les rémissions. C'est dans l'ouvrage même qu'il faut s'instruire de la manière dont on doit administrer le nouveau dissolvant recommandé par M. *Durande*.

Observazioni ed Esperienze sul sangue fluide è represso, &c. C'est-à-dire, *Observations & Expériences sur le sang fluide & coagulé, sur l'action des artères & sur les liqueurs qui, un peu réchauffées, bouillonnent dans la machine pneumatique; par le docteur MOSCATI, professeur royal public, médecin-accoucheur de l'hôpital de Sainte-Catherine à la Rote, in-8° de 132 pag. A Milan, chez Galeazzi, 1783.*

4. L'auteur examine dans cet ouvrage si le sang artériel diffère réellement du sang veineux; quelle différence il y a entre le sang fluide dans l'animal vivant & le sang coagulé; par quelles raisons les artères après la mort sont ordinairement moins pleines & presque vides, lorsque, l'animal encore vivant, on intercepte le sang qui les parcourt; enfin, si le sang a réellement la propriété d'exciter le battement des artères. Voici quelques-uns des faits dont M. *Moscatti* croit s'être assuré. Si l'on place sous le récipient de la machine

pneumatique des portions d'artères & de veines, les parois de celles-ci restent affaïffées au même degré de raréfaction de l'air qui fait enfler les artères : il y a donc une différence essentielle dans l'organisation de ces vaisseaux.

Le sang, soit artériel, soit veineux, encore chaud & liquide, exhale dans le vide une vapeur qui ne s'élève pas du sang froid & caillé, quand même on l'auroit garanti de l'accès de l'air en le conservant sous l'huile, sous l'eau ou dans des vessies. Mais si on le renferme dans des vessies où il y a de l'air inflammable, & qu'on le place au bout de vingt-quatre heures sous le récipient pneumatique, quoique froid, il écume encore. Le serum écume peu dans le vide lorsqu'il est froid; étant chaud il écume davantage, & encore plus lorsqu'on y a ajouté du nitre. Toutes les artères se retirent visiblement lorsqu'on les expose à l'air froid, & cela en raison inverse de leur volume; elles perdent de leur poids, & s'humectent à leur surface externe. Cette humidité est fournie, selon M. *Moscatti*, par la partie séreuse, & une portion du sang coagulable qui transsude, ou est exprimée par l'affaïffement des parois; elle est la même que celle qui dans les cadavres humecte la plèvre & le péritoine, quoiqu'on les essuie à plusieurs reprises.

L'auteur a injecté du sang chaud tiré de la veine d'un animal vivant dans l'artère d'un cadavre, & a vu cette artère se resserrer, &c.

Essai thésiforme sur l'esprit & la matière, considérés en tant qu'ils sont du ressort de la médecine, soutenu aux Ecoles de médecine de Montpellier; par M. LE MORT DEMETIGNI, pour son baccalauréat,

le 29 janvier 1784. A Montpellier, chez
François Picot, imprimeur du roi & de
l'université de médecine. In-4^o de 51 pag.

5. L'objet de cette thèse est de prouver qu'il n'y a point de nutrition, comme on l'entend vulgairement, c'est-à-dire qu'elle n'est point une transubstantiation des alimens en la substance de celui qui en use, ou plus clairement, que l'accrétion des corps des êtres vivans n'est pas l'effet d'une assimilation des substances alimentaires, comme on l'a cru jusqu'à ce jour. L'auteur, dans un avant-propos adressé à Messieurs les professeurs de médecine de Montpellier, s'excuse de ce que le court espace de temps qu'il a passé dans cette ville, ne lui a pas permis de se conformer à l'usage, qui veut qu'on écrive cette sorte de thèses en latin; il leur présente la sienne avec la défiance qui convient à un commençant, persuadé que ces hommes pleins de bonté & d'indulgence, aiment à voir des traits d'imagination dans un candidat, parce que ces traits prouvent ordinairement un esprit actif & bien intentionné.

En effet M. le Candidat débute par des traits d'imagination qui feroient honneur à l'écrivain de romans le plus hardi; il divise la nature en deux classes d'êtres, l'une morte & l'autre vivante. Celle-ci est formée par le règne animal & par le règne végétal; & comme chacun a le droit de croire ce qu'il veut, il y joint le règne astral, ne pensant pas que la grandeur immense des astres doive empêcher de les regarder comme vivans. Chacun des individus de ces trois règnes jouit, selon l'auteur, des deux facultés générales, la sensibilité & l'activité d'où résulte la vie. Ces deux facultés sont infiniment plus étendues dans l'homme, que dans aucun des autres êtres. Son corps

est l'effet d'une création actuelle, aussi bien que l'être immatériel, l'ame dont ce corps n'est que l'instrument, l'enveloppe, l'étui. On diroit que cet univers a été créé pour servir de séminaire, de lieu d'éducation à l'homme ; car tous les êtres dont il est plein, semblent faits directement ou indirectement pour ce pensionnaire de la nature. Cependant il n'a point une existence absolue, car il seroit indépendant & égal à Dieu. Il n'a qu'une existence relative, c'est-à-dire qu'elle ne sauroit se soutenir elle-même, sans être assilée, c'est pourquoi il a pour première faculté la sensibilité. L'ame seule constitue l'homme, & sa dégradation le force à produire son action au milieu des substances impures avec lesquelles il est en contact, & qui, ayant la plus grande affinité avec le corps dans lequel il est étendu, tendent continuellement à se combiner avec ce corps. Sitôt qu'elles y parviennent, l'ame ne pouvant qu'avec souffrance pénétrer & être en contact avec une substance étrangère qu'elle n'a pu modifier, s'échappe & va dans un monde différent habiter un milieu plus fait pour sa manière d'être.

Le corps de l'homme étant matière, ne peut ni sentir, ni agir, c'est-à-dire vivre. S'il ne peut vivre, il ne peut être le sujet ni de la santé, ni de la maladie : donc le corps n'est pas l'objet de la médecine.

L'ame est une substance passivo-active, impénétrable à la matière ; elle est étendue dans son corps, & en pénètre les parties solides & continues. Elle y est comme à l'abri des impressions trop fortes des substances extérieures. On diroit qu'elle ne peut souffrir leur contact qu'à travers ce tissu fibreux qu'elle habite. Les fluides ne sont que les stimulans appropriés à l'ame, par lesquels elle se contraint elle-même à manifester son activité. Ainsi les seules parties solides du corps sont habitées par l'être sensitif & actif.

L'ame de l'homme ne pouvant ni exister, ni penser de son propre fond, & étant sujette par sa nature à l'atfilisation, s'est, pour ainsi dire, allongée, s'est étendue par les nerfs, jusques dans ses moindres organes, pour être en communication avec les objets extérieurs, & en être atfilisée de deux manières, corporellement & intellectuellement. Dans la plupart de ses organes, elle est atfilisée malgré elle, parce que cette atfilisation a pour objet sa résidence ici-bas.

« Les fonctions corporelles de l'ame se bornent à deux principales; elles résultent sur-tout de son activité. La première est celle de s'agiter dans ses muscles pour les contracter & les relâcher, & par-là donner lieu aux mouvemens internes & au déplacement de ses membres pour la *locomotion*; la seconde est celle de produire, d'éradier continuellement une *substance très-subtile*, dont elle a d'abord formé son corps, & qu'elle continue d'éradier pour neutraliser les substances dont le contact lui est hétérogène, & par-là leur donner le caractère qu'elles doivent avoir pour ne pas l'atfiliser outre mesure; c'est ce qui arrive aux substances alimentaires, qui, par leur combinaison avec cette *émanation subtile*, différente en raison des organes, sont continuellement changées, digérées selon l'usage auquel elles sont destinées. »

Nous ne suivrons point l'auteur dans tous les détails de son système, ni dans les conséquences qu'il en tire: on peut voir dans l'ouvrage la manière dont il explique l'irritabilité, la douleur, le plaisir, sur-tout celui qui produit la génération, la faim. Les alimens apaisent celle-ci en neutralisant les *atfilisateurs* de l'ame, devenus trop abondans & trop hétérogènes. Le résultat de la digestion, en passant d'un organe à un autre, s'y combine avec un *aliquid subtilissimum*, qui lui donne un caractère particulier. Il n'y a point de secré-

tions ; les humeurs qu'on dit se séparer du sang , ne sont que des combinaisons de ce fluide , avec l'*aliquid subtilissimum* éradié par l'organe sécrétoire. Cet *aliquid subtilissimum* a beaucoup de rapport avec les ferments, que quelques médecins chimistes supposoient dans les organes sécrétoires pour y faire prendre aux humeurs le caractère propre à chacun de ces organes. Le fond du système de l'auteur se rapproche aussi beaucoup de l'opinion de *Staaht*, qui fait de l'ame le principe qui dirige toute l'économie animale ; il en diffère cependant en ce que *Staaht* pense que l'ame , en opérant la nutrition & l'accroissement du corps , y emploie les substances nutritives qui , élaborées par son action , s'assimilent à la nôtre , ce qui est bien assez , au lieu que notre auteur suppose que l'ame crée la matière de notre corps. Il trouve cette création beaucoup plus facile que le changement des substances alimentaires.

Du prognostic dans les maladies aiguës ; par M. LE ROY, professeur en médecine au Ludovicée de Montpellier, membre de la Société royale de la même ville & de celle de Londres, &c. Prix broché 3 liv. A Montpellier ; & se trouve à Paris, chez Méquignon l'aîné, libraire, rue des Cordeliers, près les écoles de chirurgie, 1784. In-8° de 235 pag.

6. On trouve un extrait de cet ouvrage dans notre Journal (avril 1777. pag. 291 ;) nous y renvoyons nos lecteurs. Il seroit d'autant plus inutile de nous en occuper , que ce Traité est connu & jugé. Mais , comme on pourroit croire que

que nous en annonçons aujourd'hui une nouvelle édition, nous avertissons qu'il n'en existe qu'une, celle de 1776. Si ce Traité paroît avec la fautive date de 1784, c'est que cette édition vient de passer dans le fonds d'un autre libraire.

Observations sur le traitement de la gonorrhée, traduites de l'anglois de M. SAMUEL-FOART SIMONS, docteur en médecine, membre du collège royal des médecins, & de la Société royale de Londres, associé étranger de la Société royale de médecine de Paris, &c. &c. A Paris, chez Théophile Barrois jeune, libraire, quai des Augustins. 1784. In-12 de 67 pag. Prix 15 s. broché.

7. Le lecteur peut voir dans le cahier d'octobre 1783, ce que nous avons déjà dit de cet ouvrage, qui présente quelques vues nouvelles.

Recherches pathologiques, anatomiques & judiciaires sur les signes de l'empoisonnement; ou Réponse à cette question: Quels sont dans les malades & dans les cadavres les signes certains d'après lesquels un médecin puisse décider qu'un homme a été empoisonné par un corrosif, lorsqu'il lui faut éclairer les juges sur ce délit? In-8^o de 33 pag.

8. « Il n'est pas aussi aisé qu'on se l'imagine de s'assurer si un malade a été empoisonné. La diversité des poisons multiplie les symptômes des

empoisonnemens, & quelquefois ces symptômes ressembloit à ceux de plusieurs maladies spontanées. Enfin l'état du cadavre d'un homme mort spontanément peut avoir de tels rapports avec celui d'un homme empoisonné, qu'il soit possible d'être trompé par les apparences.

Après avoir rappelé l'aventure du malheureux *Montbailly*, dans laquelle les juges furent induits en erreur par le rapport des jurés, l'auteur dit : « Si des chirurgiens peuvent commettre, en observant l'extérieur du corps, des fautes aussi graves ; à combien plus forte raison des médecins ne seront-ils pas exposés à se tromper, lorsqu'il s'agira de statuer sur les effets intérieurs des poisons ? »

« Ces substances sont encore telles que leurs propriétés, relatives à leurs impressions sur les organes intérieurs, sont à peine connues, & qu'il est par conséquent très-difficile de déterminer les changemens opérés par ces substances pendant la vie, & le résultat de ces changemens après la mort. »

Dans un fait qui sert de texte aux raisonnemens de l'auteur, il s'agit d'un homme mort en prison. Les symptômes de sa maladie étoient, selon les procès-verbaux, *une colique violente du bas-ventre, avec météorisme & tension des hypocondres, vomissement de bile verte, déjections bilieuses, jaunes & chargées de matières fécales, chaleur, rougeur & douleur de l'intérieur de la gorge & de la marge de l'anus, sécheresse de la bouche, douleur de l'estomac, affoiblissement considérable, point de fièvre dans le début, puis fièvre continue jusqu'au-delà du vingt-unième jour. Le malade mourut le quarante-troisième jour de sa maladie ; le cadavre présenta l'épiploon fondu & gangrené, les intestins livides, le mésentère suppuré dans plusieurs points de son attache avec les intestins, & gangrené dans d'au-*

tres, & un tiers de l'estomac marqué d'une tache gangreneuse. Les consultants, excepté un d'entre eux, décidèrent que c'étoit l'effet d'un poison corrosif. L'auteur prétend que c'étoit celui d'une maladie naturelle: cela peut être.

Les accidens, dit-il, causés par les corrosifs avalés, ne ressemblent aux symptômes d'aucune maladie spontanée; ce sont les convulsions, le pouls petit & convulsif, le vomissement sanguinolent ou purulent, les selles sanguinolentes ou purulentes, la mort subite. C'est, au contraire, précisément parce que les symptômes du poison ressemblent trop à ceux d'une affection spontanée, qu'il est si difficile de porter un jugement sûr à cet égard. Le poison ne produit pas toujours le vomissement sanguinolent, & ne cause pas toujours une mort subite. Quant aux convulsions & au pouls petit, que de maladies ces symptômes n'accompagnent-ils pas! Mais nous nous en rapportons, comme l'auteur, à la décision de M. Plenck, qui juge que *l'unique signe certain du poison, est la connoissance botanique du poison végétal, & l'analyse chimique du poison minéral qu'on aura découvert.*

Nouvelle méthode de traiter les maladies qui attaquent l'articulation du coude & du genou; par H. PARK, chirurg. de l'hôpital de Liverpool, ouvrage traduit de l'anglois. A Paris, chez Méquignon l'aîné, rue des Cordeliers, près des écoles de chirurgie. 1784. In-8° de 59 pag. Prix 15 f. broché.

9. Cette traduction est due à M. Laffus, chi-

rurgien de Paris. Nous avons dit en quel consistoit la méthode de M. *Park*, en annonçant l'original anglois, tome lx, année 1783, pag. 394.

Manuel pratique de l'amputation des membres; par EDOUARD ALANSON, chirurgien de l'hôpital de Liverpool; traduit de l'anglois par M. LASSUS, professeur en chirurgie:

Un grain d'expérience en chirurgie vaut mieux qu'une livre de raisonnement. KIRKLAND.

A Paris, chez Méquignon l'aîné, libraire, rue des Cordeliers, près des écoles de chirurgie. 1784. In-12 de 208 pag. Prix 2 liv. broché.

10. En annonçant l'original anglois, (*Journal de Médecine*, année 1783, tome lx, pag. 390,) nous avons donné une idée assez complète de la méthode adoptée & exécutée par M. *Alanson*. Nous rappellerons ici que M. *Robert Minors*, chirurgien anglois, n'admet point cette méthode. Voyez le tom. lxj de ce Journal, pag. 654. Cependant il ne faut pas croire que M. *Lassus*, chirurgien de Paris, ait cru qu'on pût en tirer beaucoup d'avantages, bien qu'il ait pris la peine de mettre en françois l'ouvrage de M. *Alanson*.

Outlines of the theorie and practice of Midwifery, &c. C'est-à-dire, Elémens de la théorie & de la pratique de l'art des accouchemens; par ALEXANDRE HAMILTON, docteur en médecine, membre

de la Société royale, & professeur de l'art des accouchemens à l'université d'Edimbourg, in-8°. A Londres, chez Robinson, 1783.

11. Ces élémens parurent pour la première fois en 1775 : ils étoient alors beaucoup moins complets. L'auteur s'est efforcé dans cette nouvelle édition de leur donner le plus haut degré de perfection qu'il étoit possible, & de l'enrichir des nouvelles découvertes les plus importantes qui se sont faites dans cette partie de la chirurgie.

An inquiry into the nature and cause of that swelling in one or both of the lower extremities which sometimes appens to lying in Women, &c. C'est-à-dire, *Recherches sur la nature & sur les causes de cette espèce d'enflure d'une ou des deux extrémités inférieures, qui quelquefois survient aux femmes en couche ; par CHARLES WHITE, écuyer, membre de la Société royale, in-8°. A Londres, chez Dilly, 1784.*

12. L'incommodité dont il s'agit, quoique exempte de danger, est douloureuse & pénible. L'auteur l'attribue à la rupture de quelque vaisseau lymphatique pendant le travail de l'enfantement ; causée par la compression du fœtus ; & prouve par des faits qu'il rapporte qu'elle ne dépend point d'une métastase du lait, ni d'un transport de matière âcre, ni enfin de la suppression des lochies. Il nous paroît que non-seulement la cause que M. *White* indique est peu probable,

mais encore que le traitement qu'il propose est trop recherché & trop compliqué pour une maladie de si peu de conséquence. L'auteur condamne ensuite l'usage de quelques femmes de se faire tirer les seins, lors même qu'elles ne se proposent pas d'allaiter leurs enfans. Les trois planches en taille-douce, qui sont jointes à cet ouvrage, sont tirées de *Hewson*, & représentent le système lymphatique.

De oleis tentamen, &c. *Essai sur les huiles; par JACQUES LORIMER, Ecoissois, docteur en médecine, membre des Sociétés chirurgico-médicale & physico-chirurgicale d'Edimbourg. A Bâle, chez Schweighauser; & à Strasbourg, chez Koenig, 1781, in-8° de 56 pag.*

13. M. *Lorimer* examine d'abord en général la nature de l'huile; il discute ensuite les effets que les huiles éprouvent de la part du feu ou de la chaleur. On sait qu'il y a des huiles qui sont très-volatiles, tandis qu'il y en a d'autres qui ne le sont presque point. D'où peut venir une si grande diversité? M. *Lorimer* ne résout point cette question, mais il suspend son jugement, se contentant d'exposer les différentes opinions que les auteurs ont eues sur cet objet; cette exposition est présentée avec beaucoup de sagesse & de précision, qualités qu'on remarque dans tout cet opuscule. Il ne faut pas, dit-il, chercher la raison de cette diversité dans la gravité spécifique; car l'eau, en général plus pesante que les huiles, est néanmoins plus volatile; le fer, plus léger que le mercure, ne se fond seulement pas au degré de

chaleur qui fait évaporer le vis-argent. Quelques-uns aiment donc mieux expliquer ces différences, en disant que les particules intégrantes des fluides sont attirées entre elles par une force différente, & que celles entre lesquelles l'attraction est moindre, sont plus facilement séparées & éloignées par l'action de la chaleur. Mais quelle autre chose s'oppose à la fluidité d'un corps quelconque, sinon l'attraction mutuelle & la cohésion des particules ? En admettant donc cette dernière opinion, il suivroit nécessairement que les matières qui deviennent fluides avec plus de facilité & par une moindre chaleur, sont aussi celles qui s'évaporent le plus facilement ; or, ceci n'est nullement vrai, &c.

L'auteur montre sur-tout ses connoissances chimiques, en enseignant les effets de divers mélanges sur les huiles. Il s'étend spécialement sur les huiles minérales, & termine son essai en démontrant l'utilité que les plantes & les animaux retirent des huiles. Il a dédié cet écrit à M. *Alexandre Dick de Prestonfield*, chevalier doré, ancien président du collège royal de médecine d'Edimbourg, & à M. *Samuel Rodolphe Jeanneret*, propriétaire des Républiques de Berne & de Fribourg, dans la ville & comté de Grandson.

Mémoire sur les acides natifs du verjus, de l'orange & du citron ; par M. DUBUISSON, ancien maître distillateur. A Paris, de l'imprimerie de Lambert & Baudouin, rue de la Harpe, près S. Côme. In-8° de 30 pag. 1783.

14. Ce Mémoire est un supplément à l'art du distillateur, annoncé dans le cahier du mois de septembre 1781. L'auteur distribue gratis

ce supplément à tous ceux qui représenteront leur exemplaire de l'art du distillateur. On peut s'adresser à l'Auteur, Boulevard du Mont-Parnasse. A l'égard des exemplaires qui ont passé en province, il fera tenir ce supplément à l'adresse qui lui sera indiquée par les propriétaires des exemplaires de l'art du distillateur, en affranchissant les lettres.

Pour mettre le public à portée de connoître le travail de M. *Dubuisson*, nous nous contenterons de rapporter le jugement qu'en ont rendu Messieurs les Commissaires de la Faculté, nommés pour l'examiner.

« Après avoir éprouvé les suc's qu'il avoit préparés, & qui avoient environ deux ans de garde, sans avoir rien perdu de leurs qualités, le travail de M. *Dubuisson*, disent-ils, nous a paru être le résultat d'expériences tentées avec une sagacité, une exactitude, une patience qui méritent d'autant plus d'être encouragées, que l'auteur n'a épargné ni soins, ni dépenses pour le rendre utile. Quant au Mémoire, sans le soumettre à aucune discussion, sans rien adopter ni rejeter des vues théoriques que l'auteur y a semées, nous observerons cependant qu'il contient des détails importants, capables de conduire à des découvertes qui pourront contribuer beaucoup par la suite à compléter l'analyse des substances appartenantes au règne végétal. Nous voyons avec satisfaction que c'est une suite des travaux dont l'auteur a donné un essai important dans son art du distillateur, ouvrage utile que nous l'exhortons à continuer, ainsi qu'il nous le fait espérer dans son Mémoire : du reste, nous estimons que les procédés dont nous venons de rendre compte méritent l'approbation de la Faculté. »



TOBERN BERGMAN, chemiæ prof. Upf. & equitis aurati regii ordinis de Wafa, Opuscula phyfica & chemica, pleraque seorsim antea edita, jam ab auctore collecta, revisa & aucta. *Opuscules de physique & de chimie, rassemblés & revus par l'auteur, avec des augmentations; par M. TOBERN BERGMAN, professeur de chimie à Upsal, & chevalier de l'ordre royal de Wafa. Tome I, orné de planches. A Stockholm, Upsal & Abo, chez Sweder; se trouve à Strasbourg, chez Kœnig, 1779, in-8º.*

15. Ce riche recueil actuellement composé de trois volumes, est trop précieux à la médecine pour ne pas en faire mention dans ses Annales. On y trouve beaucoup d'observations neuves, des vérités importantes, des analyses portées à un point de précision presque mathématique, le raisonnement soumis à l'expérience.

Onze dissertations forment ce volume, dédié à l'illustre Société royale des sciences de Londres. Donnons-en une idée.

I. *De l'acide aérien.* Cette dissertation parut, en 1775, dans les Mémoires de l'Académie royale de Suède; elle démontre que l'air pur décompose certaines substances, par son affinité avec le phlogistique; qu'il y a un acide marin déphlogistiqué; que l'acide nitreux fumant a d'autres affinités que l'eau-forte; que le mercure dissous dans l'acide nitreux, retient plus ou moins de phlogistique, & présente divers phénomènes, suivant les cir-

constances de la dissolution ; que plus les sels simples sont forts , moins ils exigent pour leur saturation ; qu'il y a un ordre d'attractions électives entre les deux alkalis fixes.

II. *De l'analyse des eaux.* Après une histoire abrégée de l'analyse des eaux & des raisonnemens qui en démontrent la nécessité , & qui prouvent que l'analyse la plus exacte des eaux est encore un des problèmes de chimie les plus difficiles à résoudre , il est question des substances étrangères , des qualités physiques , du choix , des principaux réactifs , & de la manière de corriger les eaux. Cet article est terminé par deux méthodes propres à les examiner.

III. *Des eaux d'Upsal.* Une des villes de Suède où les excellentes eaux se trouvent abondamment , c'est Upsal ; elle a plusieurs fontaines & divers puits qui en fournissent de la première qualité. M. *Bergman* offre dans ce Mémoire les différens principes qu'un grand nombre d'expériences exactes lui a fait découvrir dans ces eaux.

IV. *De la fontaine acidule de la paroisse de Danemarck.* Il est ici fait mention des eaux médicinales en général ; de la situation & des qualités physiques de cette source ; des principes que ces eaux contiennent : l'acide aérien , le fer aéré , le vitriol de mars , la sélénite , plusieurs sels , & la poussière de silex y domine.

V. *De l'eau de la mer.* On expose les principes constitutifs de cette eau , on rend compte de l'effet des réactifs sur elle , & de son usage. Le nombre infini de poissons , d'animaux & des végétaux qui y naissent , croissent & meurent , observe M. *Bergman* , se gonflent dès qu'ils commencent à éprouver la putréfaction , & s'élèvent

alors à la surface ; cette destruction ne contribue pas peu à la faveur de l'eau de mer , qui excite communément des nausées & le vomissement.

VI. *Des eaux médicinales froides.* On apporte ordinairement en Suède quatre espèces d'eaux minérales , dont les médecins ont éprouvé les bons effets , & qu'ils ordonnent très-fréquemment ; ce sont les eaux de Seydschutz , de Seltz , de Spa & de Pyrmont. L'analyse de ces eaux se trouve dans cette dissertation , avec un détail très-satisfaisant. L'art de les imiter est ici présenté dans toute sa perfection ; & c'est le cas de dire à M. *Bergman* , qu'il a pris la nature sur le fait : aussi est-il un des premiers chimistes qui aient découvert la méthode d'imprégner l'eau d'air fixe , & d'imiter par-là les eaux de Pyrmont , de Spa , de Seltz , &c.

VII. *Des eaux minérales chaudes artificielles.* Les eaux thermales affectent ordinairement nos sens de deux différentes manières ; les unes n'ont aucune odeur particulière , & ne paroissent exhaler qu'une vapeur humide & suffocante ; d'autres répandent au loin une odeur désagréable , très-pénétrante , qui ressemble assez à celle des œufs pourris , sur-tout lorsqu'on verse un acide dans la dissolution ; les premières doivent réellement leur efficacité à l'acide aérien ; c'est pourquoi on les nomme très-bien *eaux thermales aérées* : les dernières sont d'une nature toute différente ; & , à raison de leur odeur , on peut les nommer *eaux thermales hépatiques*. La nature des unes & des autres est parfaitement présentée dans ce Mémoire , avec la méthode de préparer artificiellement les eaux médicinales chaudes. Ces dissertations sur les eaux forment , d'après le témoignage des savans , le traité le plus complet

& le meilleur que nous ayions encore sur cet objet important.

VIII. *De l'acide du sucre.* La manière de retirer cet acide singulier, ses qualités, sa manière d'agir sur les métaux, demi-métaux & autres substances, sont des découvertes dues à la sagacité de M. *Bergman*.

IX. *De la préparation de l'alun.* Ce travail contient un précis historique sur ce sel, d'excellentes vues générales pour la cristallisation & la séparation des sels, & des observations bien intéressantes pour l'art.

X. *Du tartre stibié ou émétique.* L'auteur passe en revue toutes les préparations de ce médicament si utile ; il les apprécie, non d'après de simples raisonnemens, comme l'a très-bien remarqué M. *Macquer* (que la mort vient de nous enlever,) mais en conséquence des combinaisons & des expériences qu'il en a faites lui-même avec la plus grande exactitude. C'est l'instant de répéter les vœux qu'a formés depuis quelques années un savant médecin citoyen, M. *Durande* de Dijon, à l'occasion de l'uniformité générale qu'il faudroit exiger par tout dans la préparation du tartre émétique. Ce célèbre chimiste s'écrie dans un Mémoire à ce sujet, qu'il a présenté à plusieurs Sociétés de médecine, qu'il est inconcevable qu'on apporte encore aujourd'hui tant de solemnité à la préparation de la thériaque, d'une composition de soixante-cinq ingrédients, parmi lesquels on convient qu'il y en a au moins trente-huit d'inutiles, dont la dose est arbitraire, tandis qu'on laisse préparer diversément un sel d'un usage aussi universel, un remède aussi énergique, & dont souvent un grain de plus sauve, ou tue.

XI. *De la magnésie.* L'histoire abrégée de cette

préparation chimique nous apprend qu'au commencement de ce siècle, un Chanoine régulier vendoit à Rome, sous le nom de *magnésie blanche*, ou de *poudre du comte de Palme*, un remède auquel il attribuoit la vertu de la panacée; on en cacha soigneusement la formule jusqu'à ce que *Michel-Bernard Valentini* eût publié le premier en 1707, la manière de séparer cette poudre de l'eau-mère du nitre, par la calcination; depuis ce temps, il a paru jusqu'à ce jour une foule d'écrits sur la magnésie. Celui de *M. Bergman* n'en est pas moins neuf; il intéresse également le médecin & le chimiste.

Ce premier volume a été traduit, en 1780, par *M. de Morveau*. Nommer ce savant chimiste, c'est assez faire l'éloge de cette version, qui d'ailleurs est enrichie de notes intéressantes.

CARL. WILLHELM SCHEELES, &c. chemische Abhandlungen von Luft und feuer, &c. C'est-à-dire, *Traité sur l'air & le feu*, par *M. CHARLES-GUILLAUME SCHEELE*, membre de l'Académie royale des sciences de Suède; avec une préface de *M. TOBERN BERGMAN*, professeur, deuxième édition perfectionnée; avec une dissertation particulière sur différentes espèces d'air; les Remarques de *MM. KIRWAN & PRIESTLEY*, & les Observations de *M. SCHEELE*, sur la qualité d'air pur contenu dans l'atmosphère, traduction allemande, enrichie d'une table; par *M. JEAN-GOTTFRIED LEONHARDI*, docteur & professeur en médecine à Leip-

sick, in-8° de 286 pag. A Leipfick, chez Crufius, 1784.

16. L'ouvrage de M. *Scheele* est connu de tous les chimiftes, & nous n'aurions pas fait mention de cette traduction, fi M. *Léonhardi* ne l'eût pas enrichie d'un abrégé des nouvelles découvertes relatives aux différentes espèces d'air. Il les classe, 1°. en gas incombustibles miscibles à l'eau, & range dans cette classe le gas vineux, (l'air fixe, l'acide aerien,) l'air muriatique, sulphureux, spatique, nitreux & acéteux. 2°. En gas incombustibles & immiscibles à l'eau : cette division comprend l'air nitreux phlogistiqué, (*mephitis niri phlogistica*,) & l'air phlogistique. 3°. En gas combustibles, tels que l'air inflammable, le gas hépatique, l'air alkalin volatil. 4°. En véritables airs, ou airs respirables : de ce nombre sont l'air pur, l'air déphlogistiqué, l'air atmosphérique.

D. CASIMIR-CHRISTOPH. SCHMIDELII, sereniss. Marggr. Brand. Onölsb. & Culmb. à consil. aul. int. & archiatri primar. coll. med. Onoldin. præsidis rel. Acad. Imp. natur. cur. adjuncti-soc. bot. Florent. & scient. Harlemonf. sod. *Dissertationes botanici argumenti revisæ & re-cusæ. Dissertations de botanique ; par CASIMIR-CHRISTOPHE SCHMIDEL, conseiller aulique, & premier médecin du sérénissime Margrave de Brandebourg-Culmbach, membre de l'Académie des curieux de la nature d'Allemagne, de la Société botanique de Florence, & de celle*

des sciences de Harlem. A Erlang, 1783.

In-4° de 130 pages, avec 4 planches en taille-douce.

17. Cinq dissertations forment ce volume : chacune d'elles avoit paru séparément il y a plus de vingt ans. Elles furent dès-lors très accueillies des botanistes ; cette nouvelle édition dans laquelle on les a rassemblées , étoit désirée dans le Nord depuis long-temps. Nous croyons que les botanophiles françois , dont le nombre s'accroît de jour en jour , nous sauront gré de leur tracer ici un court exposé de ce précieux Recueil.

I. *Dissertation sur l'Oreoselinum, ou Persil de montagnes.* La plante qui fait le sujet de cet écrit , est l'*Athamanta oreoselinum* du chevalier de Linné , le *selin persillé* de M. le chevalier de la Marck. L'auteur en fait l'histoire , en donne une description fort détaillée , en détermine les synonymes nombreux , & présente ensuite quelques expériences chimiques faites sur cette plante ; d'où il conclut que le persil de montagnes contient des particules aqueuses , mêlées avec des acides : d'autres qui sont alcalines , résineuses , sulfureuses , gommeuses. Cette plante ne doit donc pas manquer de vertus ; aussi *Dodoné* , *Tabernamontanus* , & quelques autres anciens botanistes , ont vanté ses qualités incisives , apéritives , diurétiques , laxatives. M. *Schmidel* a éprouvé la vertu tonique de l'essence de persil de montagnes , pour arrêter le vomissement produit par l'ivresse , & pour fortifier l'estomac. Cette essence est encore spécifique pour éloigner les accès trop fréquens de la fièvre intermittente tierce , & pour guérir les gonorrhées bénignes.

II. *Dissertation sur la Buxbaume.* Cette plante est une très-petite espèce de mouffe fort remar-

quable, en ce qu'elle manque de feuilles, & que la grosseur de la capsule est infiniment plus considérable qu'aux autres mousses. Celle-ci fut trouvée pour la première fois sur les rives du Volga, assez près d'Astracan, par *Buxbaum*, botaniste & médecin Allemand, qui voyageoit dans cette contrée aux frais du Gouvernement de Russie. Le baron de *Haller* ayant examiné plus particulièrement cette petite mousse, trouva qu'elle devoit constituer un genre à part, qu'il appella du nom de celui qui l'avoit découverte, & qui a été adopté non-seulement par le chevalier de *Linné*, mais aussi par les autres phytographes. M. *Schmidel* rencontra également cette mousse dans ses herborisations; il l'étudia avec soin, & c'est le résultat de ses observations qu'il expose ici, considéré sous divers rapports. Avant lui, on ne connoissoit qu'une seule espèce de *Buxbaume*, mais notre habile botaniste prouve qu'on doit rapporter au même genre le *sphagnum*, n° 7, du baron de *Haller*; c'est la même plante que *Muller* nomme *Phascum Halleri*, dans sa Flore de *Frédérichs-Hall*. Quelques cryptogamistes modernes, entr'autres MM. *Weber* & *Hedwig*, rangent cette mousse dans le genre de la *Buxbaume*. Ce qui différencie le plus ces deux plantes, c'est que l'une a le bulbe revêtu de poils, & l'autre d'écailles; l'une est caulinaire, l'autre sessile.

III. *Dissertation sur la Blasie*. Cette espèce d'algue unique de son genre, découverte d'abord par *Micheli*, a depuis été très-rarement observée; mais elle n'a pas échappé aux yeux éclairés de M. *Schmidel*, qui offre ici tout ce qu'il est possible de souhaiter sur cette plante. Il décrit avec la plus grande exactitude tous les organes de la fructification, & tâche de déterminer leurs véritables usages.

IV. *Dissertation sur le caractère de la Jungermannie.* Le genre des jungermannes forme le chaînon qui lie la famille des mousses, à celle des algues ; c'est pourquoi il a toujours mérité l'attention des botanistes modernes : aussi M. *Schmidel* a-t-il examiné fort attentivement les parties de la fructification. Aidé du microscope, il décrit très-exactement ses diverses recherches. D'après son opinion, les anthères, qui varient selon l'espèce de jungermannie, paroissent sous la forme de substance farineuse, de globules, d'excroissances vésiculaires, &c. qu'il faut chercher parmi les expansions foliacées. Les organes sexuels sont également bien vus, exposés & disséqués.

V. *Lettre à Nicolas-Louis Burmann, docteur & professeur en médecine à Amsterdam, sur la moëlle de la racine qui parvient à la fleur.* Par la dissection de plusieurs plantes, M. *Schmidel* démontre que du cœur de la racine part le germe qui forme la tige : la moëlle, qui est originellement dans l'intérieur de la racine, passe dans la tige, & parvient jusqu'au péduncule de la fleur. Il faut lire cet écrit en entier pour comprendre les détails physiologiques & les observations curieuses qu'il renferme. Une remarque de M. *Schmidel* est que les végétaux, en général, fleurissent plutôt dans un sol maigre, que dans un gras où ils deviennent plus grands, plus branchus & plus feuillus. Quatre planches bien gravées terminent cette collection, & jettent le plus grand jour sur les explications physiologiques végétales contenues dans cette Lettre.

SEB. JUST. BURGMANS, *Dissertatio ad quæstionem ab Academia Divionensi propositam : Quænam sunt plantæ inutiles*
Tome LXII. O

& venenatæ, quæ prata inficiunt, eorumque diminuunt fertilitatem : quænam sunt porro media aptissima illis substituendi plantas salubres ac utiles , nutrimentum sanum ac abundans pecori præbituras ? præmio condecorata, *in-8° de 90 pag.*
A Græningue, chez Dæckema, 1783.

18. Il importe sans contredit à la médecine vétérinaire, de connoître les effets des végétaux sur l'organisation, la santé & la vie des animaux qui s'en nourrissent ; car, quelque juste qu'on veuille supposer à l'instinct de ces animaux, ils peuvent cependant avaler quelques plantes vénéneuses avec d'autres plantes qu'ils paissent, & en éprouver de mauvais effets. Ces plantes produisent des maladies qui souvent ne deviennent incurables, que parce que la cause étant ignorée ou méconnue, elle continue d'agir & d'éluider toute l'attention & tous les soins du vétérinaire. L'Académie de Dijon avoit donné dans le choix de ce sujet une nouvelle preuve de ses vues patriotiques, & le Mémoire qu'elle a couronné mérite incontestablement cet honneur, quoiqu'il y ait cependant quelques restrictions à faire à ce que dit M. *Burgmans*, & qu'il faille se rappeler, en lisant cette utile dissertation, que le climat influe beaucoup sur les propriétés des productions végétales, & enfin que l'activité des plantes vénéneuses doit varier beaucoup, selon que les principes virulens qui les composent sont plus ou moins exaltés, concentrés, volatilisés.

Nouveaux principes de physique, ornés de

*planches, dédiés au prince royal de Prusse;
par M. CARRA, tom. iv.*

Mens agitat molem, & magno se corpore miscet.

LUCAN.

*A Paris, chez Morin, imprimeur-libraire;
rue Saint-Jacques; Esprit, libraire, au
Palais-Royal; Onfroy, libraire, rue du
Hurepoix; & se trouve à Hambourg,
chez J. G. Virchaux, in-8° de 284 pag.
Prix 4 liv.*

19. L'auteur expose dans ce quatrième volume la théorie du feu, celle de la lumière & des couleurs, celle des sons & des odeurs. Elles sont suivies de la théorie du règne minéral & du règne végétal. Il termine son volume par celle du règne animal. Nous ne nous arrêterons qu'à ce dernier article qui est plus spécialement de notre compétence.

« Une ligne de démarcation très-décidée & inaperçue jusqu'à présent, distingue les végétaux des animaux. 1°. En ce que les végétaux n'ont qu'un point fixe de mouvement, qui agit toujours en lignes droites, d'un côté vers la circonférence de l'atmosphère où ils étendent leurs branches, & de l'autre vers le centre de la terre où ils enfoncent leurs racines & restent immobiles. 2°. En ce que les animaux appelés *plantes*, tels que les polypes, par exemple, dès l'instant qu'ils peuvent renfler leur corps, le courber à leur gré pour arpenter un espace quelconque, infléchir & contracter leurs bras pour attrapper leur nourriture; dès cet instant, dis-je, les polypes n'appartiennent plus au règne végétal, mais au règne animal; & cela, parce qu'une puissance méca-

nique, plus élevée que celle qui agit dans les végétaux, est intervenue dans la formation du polype. »

« Cette puissance est l'effet de l'impulsion collatérale que la terre a reçue en commençant sa révolution circonsoilaire. Trois mouvemens compliqués, celui de la gravitation centrale, celui de force centrifuge ou de rotation, & celui d'impulsion collatérale, agissent dès-lors dans la planète & sur sa surface, en termes liés, quoique inégaux & alternes. »

« La force centrifuge, survenue après la force centrale, avoit augmenté, multiplié & varié les puissances mécaniques du mouvement, en raison sous-doublée des deux puissances concordantes de tous les effets généraux & particuliers que ces deux forces peuvent produire l'une sur l'autre; d'où résultèrent aux premières secousses de rotation, comme il a été déjà dit, les pâtes cristalliques, les liquéfactions gélatineuses, bientôt les inondations de l'eau & l'air atmosphérique; enfin toutes les combinaisons qui distinguent les végétaux des minéraux. »

« L'impulsion collatérale, survenue après les deux autres, brisa, multiplia, varia & augmenta encore, en raison sous-triplée des trois puissances concordantes, tous les effets déjà compliqués des deux premiers mouvemens; de sorte que par un accord de ces trois causes générales réunies, les causes mécaniques particulières & leurs effets physiques particuliers, se multiplièrent en tout sens & sous tous les rapports possibles. Ne pourroit-on pas dire, d'après ce raisonnement, que le point de démarcation qui sépare le végétal du polype, est peut-être le quarré de toutes les puissances motrices & de toutes les combinaisons physiques qui ont lieu dans la for-

mation des végétaux , & que s'il étoit possible de multiplier les puissances animalisantes du polype par la racine quarrée des combinaisons de ces organes , on auroit peut-être le produit de toutes les combinaisons animalitiques qui caractérisent l'animal le mieux conformé & le plus intelligent ? C'est certainement par les rapports liés des trois forces co-agissantes dans le mécanisme de la planète , que les trois règnes marchent ensemble aujourd'hui , soit dans le maintien des fossiles , soit dans la reproduction continuelle des espèces végétales & animales , comme ce fut dans le conflit d'intervention des espèces végétales & animales de la seconde force avec la première , que le règne végétal trancha sur le minéral ; & dans celui de la troisième force avec les deux autres , que le règne animal trancha sur le végétal. »

Le lecteur peut juger par ce passage , avec quelle force & quelle clarté M. Carra explique la nature.

Suite du Recueil des pièces concernant les exhumations faites dans l'enceinte de l'église de S. Eloy de la ville de Dunkerque, imprimé par ordre du Gouvernement. A Paris, de l'imprimerie de MONSIEUR, 1784. In-8° de 21 pag.

20. Le Recueil dont nous annonçons la suite , occupe une place. (tom. lx de ce Journal, p. 395, 396, 397.) On y fait l'énumération détaillée des pièces qu'il renferme. Celles qui forment le petit imprimé dont on vient de donner le titre sont , 1°. un court Avant-propos ; 2°. une Lettre de M. Hecquet , chirurgien-major des hôpitaux du Roi , & échevin de la ville de Dunkerque , à MM. Laborie , Parmentier , & Cadet de Vaux ;

3°. le Journal des exhumations par M. *Hecquet*, qui dirigeoit ce travail, commencé au 1^{er} juin 1783, & entièrement fini au 31 décembre de la même année.

De tout ce qui a été exposé dans le *Recueil*, & dans la *suite du Recueil*, il résulte que le nombre des cadavres exhumés à différentes reprises, se monte à 1602, sans y comprendre les enfans, & que l'enceinte de l'église où les cadavres s'accumuloient depuis 1452 jusqu'en 1777, qu'on a cessé d'y enterrer, est maintenant débarrassée d'une source d'infection dont le méphitisme auroit pu encore agir pendant des siècles.

Dans les temps chauds & secs, la ville de Dunkerque a été quelquefois exposée à des maladies épidémiques. L'été dernier, marqué par ce caractère, ne lui a rien fait éprouver de fâcheux. Parmi un grand nombre d'ouvriers employés à des travaux pénibles, & à l'ardeur du soleil, aucun d'eux n'a été affecté de maladies particulières; & la liste des morts compulsée sur les registres, & comparée avec celle des années précédentes, a été moins considérable.

Loin donc que les exhumations de Dunkerque aient donné lieu à des accidens qu'on puisse imputer à ce travail, il est au contraire démontré sans réplique que les habitans n'ont rien senti de particulier. Ce qui sert à prouver de plus en plus, combien le succès a répondu aux soins multipliés qu'on a apportés dans une circonstance où la santé & la conservation des citoyens étoient si directement intéressés.

On ne sauroit assez louer le zèle & la vigilance de M. *Hecquet*, qui s'est montré véritablement citoyen.



Almanach fur Aerzte und Nichtaerzte, &c.
 C'est-à-dire, *Almanach pour les médecins, & pour ceux qui ne le sont pas, pour l'année 1783, publié par le docteur CHRISTIAN GOTTFRIED GRUNER, in-8° de 346 pag. A Jena, 1783.*

21. Cet Almanach continue à jouir du même accueil mérité qu'a eu la première année. Sans entrer dans le détail de tous les articles qui le composent, nous extrairons seulement quelques morceaux qui suffiront pour faire juger des soins que l'auteur a pris afin de le rendre intéressant. M. Gruner observe dans la première section, que J. Claude de la Courvée a déjà parlé, en 1655, de la section de la symphyse des os pubis.

L'article biographie qui s'étend depuis la lettrine J jusqu'à l'O, présente des notices sur les anciens, aussi-bien que sur les modernes; nous y distinguons parmi ces derniers les noms de *Jacquain, Isenstamm, Jussieu, Kirkland, Koelreuter, Koelpin, Leveling, Levret, Licutaud, Linné, Lobstein, Louis, Ludwig, Mauchart, Meckel, Metzger, Murray.*

M. Gruner propose un nouveau moyen de s'assurer si un chien a été enragé ou non : il veut qu'on fasse une incision à un chien bien portant, & qu'on frotte les lèvres de cette plaie avec la bave du chien suspect. S'il se passe des jours, & même une semaine entière sans indice d'hydrophobie, on peut conclure que le chien tué n'étoit point enragé. L'auteur a fait cet essai avec la bave d'un chien reconnu enragé ; & celui sur lequel on a fait cette épreuve, est mort en peu de temps.

L'article médecine pastorale contient des considérations, 1°. sur l'air des églises, 2°. sur les enterremens dans les églises; 3°. sur l'exposition des morts dans ces augustes lieux; 4°. sur l'administration du matériel du baptême, relativement à la santé des enfans; 5°. sur la communion en son particulier; 6°. sur les visites des malades.

Eloge de JEAN PALFYN, chirurgien & professeur en chirurgie de la ville de Gand, prononcé par M. VAN DUEREN, licencié en médecine, à l'occasion du mausolée qui lui fut érigé par le collège de médecine de la même ville, dans l'église paroissiale de S. Jacques, le 11 février 1783, en présence de S. A. Mgr le prince de LOBKOWITZ, duc de Sagan, comte de Stern-Stein, évêque de Gand, comte d'Evergem, &c. &c. traduit par M. LES BROUSSART, professeur de rhétorique au collège royal;

Mors terribilis est iis, quorum cum vitâ omnia extinguuntur; non iis quorum laus emori non potest. TERTULL. in *Paradox.*

A Gand, de l'imprimerie de P. F. Cocquyt, in-4° de 14 pages; se trouve à Paris, chez Durand, libr. rue Galande, n° 74, Prix 15 s.

22. On trouve à la tête de cet éloge, une planche gravée, sur laquelle se voit le mausolée de *Palfyn*; c'est une espèce d'obélisque, au haut duquel est placé l'emblème de la mort, une tête décharnée, soutenue sur deux ailes; un peu au dessous pend un ruban auquel sont attachés quel-

ques instrumens de chirurgie, Sur le socle de l'obélisque on lit :

D. O. M.

Et piis manibus

JOANNIS PALFYN,

scriptis anatomicis & chirurgicis per Europam clari.

Obijt die 7 februar, 1733, ætatis suæ 78.

Posuit collegium medicum Gandavense.

M. DCC. LXXXIII.

Nous ignorons si cette date de la mort de *Palfyn* a été changée sur le marbre, mais nous rapporterons une note qui se lit, pag. 12 de l'éloge imprimé : « Il s'est glissé une erreur dans l'éloge flamand, relativement à la mort de *Palfyn*. On ne doit l'attribuer qu'à l'extrait du registre mortuaire donné par M. ***, au collège de la médecine ; il est mort le 21 avril 1730, & il fut enseveli dans le cimetière, suivant sa volonté, le 22 avril. »

Cet éloge manque de goût. On y met assez singulièrement *Palfyn* en parallèle avec tous les hommes de l'antiquité.

« Comme *Epaminondas*, il ne cherchoit à acquérir des talens, que pour puiser les vertus à leur source.... On eût dit qu'il avoit l'esprit d'*Aristote*, & qu'il avoit puisé l'amour du silence à l'école de *Pythagore*.... Aussi sage que *Xénocrate* :... formé à l'école de *Sénèque*.... il avoit la candeur & la probité du premier des *Catons*.... Comme *Scipion*, son esprit étoit dans une activité perpétuelle.... Il sembloit avoir reçu en naissant l'ame ardente d'*Hippocrate*, l'éloquence de *Cicéron*, le savoir de *Platon* ; la prudence de *Caton* sembloit habiter sur ses lèvres.... Il ne voulut choisir pour demeure que celle de son ancien maître : tel le héros de la Macédoine hono-

218 BIOGRAP. & BIBLIOGRAPHIE.

roit *Aristote*, son maître; tel encore l'orateur romain honoroit le poète *Archias*.... (*Palfyn*) le *Socrate* de notre patrie dédaignoit le titre de maître.... Elégant comme *Tite-Live*.... il s'étoit acquis chez les étrangers la même réputation que le Romain *Atticus* chez les peuples de la Grèce... Disons de *Palfyn* ce que l'histoire rapporte d'*Appelles*.... Son école devint célèbre comme celle de *Pythagore* ou d'*Aristote*.... Son grand âge ne l'empêcha jamais de s'instruire comme *Solon* en vieillissant.... Comme *Phocion*, il avoit eu le courage de mépriser la gloire & de rejeter les faveurs de la fortune.... Comme *Démocrite*, il avoit tout sacrifié au desir de savoir; de sorte que, comme *Bias*, il pouvoit dire, je porte partout avec moi tous mes trésors; enfin il voulut mourir comme *Aristide*, dans la pauvreté. »

Telle est la tournure bizarrement érudite qui règne dans l'éloge d'un homme qui a bien mérité de la chirurgie & de l'anatomie, & qui pour être loué n'avoit pas besoin de ce vain étalage historique.

NOUVELLES BIOGRAPHIQUES.

23. Le 28 janvier dernier, *Jean Ernest Zeiher*, docteur en philosophie & en médecine, professeur public ordinaire des hautes mathématiques, membre de l'Académie Impériale des sciences de Pétersbourg, de la Société économique de Leipfick, doyen de la Faculté de philosophie en l'université de Wirtemberg, est mort dans cette ville, âgé de soixante-quatre ans. Né à Weissenfels en 1720, il vint faire ses études à Leipfick. Voici la liste de ses ouvrages.

1°. *Disputatio de errore loci. Erf. 1751.*

2°. *Institutio de oleribus esculentis. Lips. 1751,*
trad. de Lacombe.

NOUVELLES BIOGRAPHIQUES. 219

3°. *Sermo de novis inventis quibusdam physico-mechanicis. Petropoli, 1758, in-4°.*

4°. Dissertation allemande sur les verres qui peuvent disperser les couleurs. A Pétersbourg, 1763.

5°. Mémoire sur les verres qui peuvent disperser les rayons lumineux, en allemand, *ibid.* 1762, in-4°.

6°. Programme contenant un examen hydrostatique des mélanges métalliques. A Wirtemberg, 1764.

7°. Traduction allemande de l'Essai de C. Lucas, sur les eaux. 1766, in-8°.

8°. *Progr. I & II, de Novis dioptrica argumentis.* Wirtemb. 1767 & 1773, in-4°.

9°. Traité des maladies des chevaux & de leur guérison; avec un Traité sur leur éducation, en allemand. A Berlin. 1775, in-8°. C'est une compilation extraite des auteurs modernes.

10°. De la forme, de la nature & de la culture des jardins; traduit de l'anglois en allemand. A Leipfick. 1775, in-8°.

11. Elémens de mathématiques de Hédéric. A Wirtemberg. 1772, in-8°.

12°. L'art des jardiniers de Dike, traduit de l'anglois en allemand. A Leipfick. 1774.

13°. Programme sur l'excellence des hautes mathématiques dans l'usage de la vie. A Wirtemberg. 1777. in-8°.

M. Zeiher étoit encore conseiller-inspecteur de la chambre de l'électeur de Saxe, à Dresde.

Le 3 février est mort à Leipfick *Christian Ludwig*, docteur en philosophie & en médecine, membre de la Société économique de la même ville, fils aîné du célèbre *Christian Gottlieb Ludwig*, doyen de la Faculté de médecine, mort aussi depuis peu.

Christian étoit né à Leipfick le 17 mai 1743, & y avoit fait fes études. Nous avons de lui, 1°. un écrit fur la caufe de la diverfité de la lumière, imprimé à Leipfick en 1773. 2°. Differtation fur l'hydropifie du cerveau des enfans, publiée à Leipfick pour le doctorat, en 1774, in-4°. 3°. Une traduction de l'anglois des Effais de *Jof. Priestley*, fur les différentes efèces d'air. A Vienne & Leipfick, 1778, in-8°.

Le 27 février eft mort à Leipfick *Antoine-Guillaume Plaz*, docteur en philofophie & en médecine, professeur ordinaire de thérapeutique & de botanique, doyen de la Faculté de médecine à Leipfick, promoteur perpétuel de la nation Saxonne, le plus ancien de l'univerfité, décemvir, & membre de l'Académie Impériale des curieux de la nature d'Allemagne.

Il naquit à Leipfick le 1^{er} janvier 1708, s'est rendu célèbre par un grand nombre de differtations, de discours & de programmes, dont la totalité fe monte à plus de trente. Les principaux articles de M. *Plaz* roulent fur les racines, les femences, les feuilles, les tiges, les fleurs, la pléthore, la nature & la culture des végétaux. Une de fes differtations qui doit être diftinguée, traite de la Belladone.

AVIS BIBLIOGRAPHIQUE.

Livres qui viennent de paroître en Allemagne.

J. W. BAUMERI, *Anthropologia anatomico-phyfica. Ouvrage eftimable par fa brièveté, & par une notice des livres qui y font cités. A Francfort.*

HENR. FR. DELII curæ posteriores nonnullæ circa acidum spathi. *A Erlang.*

JEITTELES, (JONÆ) Observata quædam medica. *A Vienne.*

MICHELITZ, (ANT). Disquisitio physiologica causarum respirationis. *A Prague.*

ORROEI, (GUST.) Memorabilia pestis, quæ 1770 in Jassy, & 1771 in Moscua grassata est. *A Pétersbourg.*

Pharmacopœia navalis Rossica; Pharmacopœæ Rossicæ additamentum. *A Pétersbourg.*

Pharmacopœa Suecica ad exemplar Holmiese, 1779. *A Leipfick.*

PLENCKII, (JOH. JAC.) Bromatologia seu doctrina de esculentis & potulentis. *A Vienne.*

RETZII, (AND.) Prologomena in pharmacologiam regni vegetabilis, privatarum institutionum usui destinata. *A Leipfick.*

SCHRODER, (THEODOR. GUILL.) de Phthisi hepatica, comm. I. *A Gottingue.*

SCHWARTS, (CAROL. TRANG.) de Hydrophobia ejusque specifico meloë maiali & proscarabæo. *A Leipfick.*

TRALLES, (BALTHAS. LUD.) de Limitandis laudibus & abusu Moschi in medela morborum. *A Breslau.*

TRNCKA (WENCESLAS) von Krzowitz;
Historia ophthalmiæ omnis ævi observata
continens. *A Vienne.*

NEUBAVER, Opera omnia anatomica. *A
Gieffen.*

CHARLES-FRÉDÉRIC DANIEL, profes-
seur de médecine à Halle, va faire paroî-
tre à Leipzick une édition de la Nosolo-
gie de SAUVAGES, en trois volumes.

LIVRES ALLEMANDS.

Beschreibung einer auf eine neue sehr be-
queme art eingerichteten electrischen
maschine. *Description d'une nouvelle ma-
chine électrique plus commode pour faire
des expériences; par BOHNENBERGER.
A Stugard.*

Chimische untersuchung des chinarinde.
*Traité chimique du quinquina; par O.
A. COTHENIUS. A Berlin.*

Geschichte des medicinischen und phy-
sicalischen electricitæel. *Histoire de l'élec-
tricité médicale & physique; par CHAR-
LES-GUILLAUME KUHN. A Leipzick.
Première Partie.*

Neue Erfindungen in der chymie. *Nouvel-
les découvertes en chymie; par LAURENT
CRELL, onzième & douzième partie.*

Cet ouvrage périodique se continue avec beau-

coup de succès. Il offre toutes les nouvelles découvertes en chimie.

Bientôt paroîtra aussi le cinquième tome de l'Histoire naturelle de *Pline*, avec les notes & les remarques du père *Hardouin*, de *Gronovius* & des *Variorum*, par les soins de M. *Franzius*, savant professeur en médecine à *Leipsick*, & l'un des rédacteurs des commentaires de médecine, de physique & d'histoire naturelle. *Il est sous presse.*

N^{os} 1, 2, 4, 11, 12, 15, 16, 18, 21, M.
GRUNWALD.
13, 14, 16, 17, 23, M. WILLEMET.
5, 7, 8, 14, 19, M. ROUSSEL.
3, M. DOUBLET.
6, 9, 10, 20, 22, M. J. G. E.

Fautes à corriger dans le cahier de juin.

Page 637, ligne 14, *linger*, lisez *lingar*.
Page 638, ligne 14, *volcan*, lisez *volcans*.
Page 641, ligne 7, *Nielm*, lisez *Hielm*.
Ibid. ligne 29, *congenial*, lisez *congénial*.
Page 640, ligne 13, *Kattschmice*, lisez *Kalttschmice*.
Page 652, ligne 16, *amputer dans l'article*, lisez *amputer l'article*.
Page 654, ligne 8, *Alancon*, lisez *Alanfon*.

Juillet 1784.

Page 25, ligne 19, *Hoffmann*, lisez *Howmann*.



T A B L E.

<i>P</i> REMIER EXTRAIT. Médecine militaire, ou Traité des maladies tant internes qu'externes. Par M. Colombier, méd.	Page 113
Observation sur une épilepsie. Par M. Moreau, chir.	131
Observat. sur l'utilité des bains tièdes dans les fièvres malignes. Par M. Hatté, méd.	133
Observation sur un asthme. Par M. Fouquet, méd.	137
Observat. de M. Bouffey, médecin, sur le danger des crapauds, employés comme topiques,	139
Suite & fin de la Réponse de M. Sutton, aux Réflexions de M. Brillouet, chirurgien,	143
Lettre de M. S. *** , sur des accouch. malheureux,	159
Réflexions de M. Alphonse Leroy, sur la Lettre de M. S. *** ,	168
Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de juin, 1784,	178
Observations météorologiques faites à Lille,	180
Maladies qui ont régné à Lille,	181

N O U V E L L E S L I T T É R A I R E S.

Académie,	181
Physiologie,	187
Médecine,	192
Chirurgie,	195
Accouchemens,	196
Pharmacie,	198
Chimie,	201
Botanique,	206
Vétérinaire,	209
Physique,	210
Biographie & Bibliographie,	215
Nonvelles biographiques,	218
Avis bibliographique,	221

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois d'Août 1784. A Paris, ce 24 Juillet 1784.

Signé POISSONNIER DESPERRIÈRES.

De l'imprimerie de P. F. DIDOT jeune, 1784.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

SEPTEMBRE 1784.

SECOND EXTRAIT (a).

Médecine militaire, ou Traité des maladies tant internes qu'externes, auxquelles les militaires sont exposés dans leurs différentes positions de paix & de guerre; par M. COLOMBIER: imprimé par ordre du Gouvernement. Chez Didot le jeune, libraire, quai des Augustins, 7 vol. in-8°. Prix broché, 27 liv.

Le médecin qui a bien étudié les causes;

(a) Par M. DOUBLET.
Tome LXII,

P

les effets & les variétés des fièvres, qui a calculé, d'après la tradition médicale, ce que peut la nature, & ce que peut l'art pour leur guérison; enfin, le médecin qui a vérifié ces calculs auprès du lit des malades, est fort avancé dans la connoissance des autres maladies aiguës. Comme l'auteur de la *Médecine militaire*, qui réunit en lui ces avantages, a d'ailleurs le mérite d'être clair & précis dans l'exposition des fièvres, il doit donc être un guide également sûr dans celle des différentes maladies aiguës. On s'en aperçoit d'abord en lisant les chapitres de la petite-vérole, de la fièvre miliaire & de la fièvre pourprée, maladies qui sont décrites les premières, parce qu'elles ont une plus grande analogie avec les fièvres. Dans la petite-vérole bénigne, M. *Colombier* abandonne la nature à elle-même, ou renvoie aux conseils qu'il a donnés pour le traitement de la fièvre simple; dans la petite-vérole confluyente au contraire, les secours de l'art sont très-nécessaires, & M. *Colombier* les a tous indiqués avec un grand détail, par la raison, dit-il, que sur cet article tout est important. Sans prédilection pour aucun auteur, ni pour aucune méthode particulière, il a travaillé à les concilier toutes, en faisant voir ce que chacune a de bon, & dans quelle circonstance elle doit être préférée: ainsi, consultant également Sy-

denham, Morton, Helvetius & Freind, il adopte tout-à-tour l'usage des rafraîchissans, des cordiaux, des vésicatoires, des diurétiques, des purgatifs, & spécifie très-distinctement les cas dans lesquels ces différens moyens doivent être employés. Ceux sur lesquels il compte le plus dans les confluents malignes, sont les vésicatoires & les purgatifs, dont *Mead & Freind* ont sur-tout si bien démontré l'efficacité. La rougeole, la fièvre miliaire & la fièvre pourprée, ne sont pas traitées avec moins de soin; mais les bornes de cet Extrait ne nous permettent point d'indiquer tous les bons endroits de cet ouvrage.

Les maladies dont nous venons de parler sont appellées par M. Colombier *maladies aiguës générales*; il nomme les autres, *maladies aiguës locales*, & en forme quatre classes. La première, pour les maladies de la tête; la seconde, pour les maladies de la poitrine; la troisième, pour les maladies du ventre; & la quatrième, pour celle des extrémités. Comme les maladies de poitrine sont les plus fréquentes, elles méritent que nous nous y arrêtions. Après avoir lu M. Colombier, on ne peut plus confondre les différentes espèces de catarrhe sur lesquelles il est si dangereux de se méprendre. Le catarrhe simple, le rhume de poitrine, la fièvre catarrhale, le catarrhe convulsif, le catarrhe

stomacho-pectoral, le catarrhe suffoquant, y sont présentés chacun avec leurs caractères particuliers; le catarrhe épidémique, nommé *la grippe*, y est sur-tout parfaitement décrit; & l'auteur, dans la marche qu'il prescrit pour le traitement de cette maladie, évite les extrêmes dans lesquels les savans ont quelquefois donné comme les ignorans, en s'enthousiasmant follement pour la saignée, ou pour les vomitifs. Dans l'histoire de la péripneumonie, on voit les différens degrés d'inflammation, depuis la fluxion de poitrine la plus légère, jusqu'à la pleurésie. Cette dernière maladie, suivant sa définition, paroît si rare à l'auteur, qu'il ne la décrit, pour ainsi dire, que pour se conformer à l'usage: il croit qu'on devoit substituer le nom de pleuro-péripneumonie à celui de pleurésie, & il se rencontre en cela avec tous les bons observateurs, qui ne conçoivent guères l'inflammation de la membrane du poumon, sans celle du viscère qu'elle enveloppe. Quoi qu'il en soit, ces différentes affections de poitrine se distinguent en deux classes, les vraies & les compliquées. Elles sont vraies ou exquises, quand les symptômes sont très-inflammatoires; elles sont compliquées, quand elles sont produites par l'action d'un virus, ou par le mauvais état des humeurs. Dans la première classe, les saignées sont le remède

principal, & la guérison doit s'obtenir au bout d'un court période, par des crachats critiques; il faut donc faire la plus grande attention à tout ce qui peut favoriser ces crachats. Les saignées fortes, les passions vives, les boissons spiritueuses, les purgatifs précoces, le froid, la diarrhée provoquée ou venue d'elle-même, l'usage inconsideré des narcotiques ou des prétendus spécifiques, les erreurs de régime, sont les causes funestes qui suspendent cette excretion salutaire. On verra dans l'ouvrage avec quelle simplicité & quelle clarté l'aitiologie de ces causes est présentée.

L'auteur s'est encore plus attaché à bien décrire la péripneumonie compliquée par les humeurs, c'est-à-dire, celle qui est la plus commune, & à laquelle on donne indifféremment le nom de fluxion de poitrine humorale, bilieuse ou putride. Dans cette maladie la physionomie est souvent abattue, la langue jaune, le pouls plus vif que dur, & quelquefois mollasse. L'invasion se déclare le plus ordinairement par un frisson; la respiration est courte, avec quelques sanglots; le point de côté ne se fait sentir qu'au bout de douze ou quinze heures; enfin, on y remarque beaucoup d'analogie avec les fièvres putrides. Si l'on étoit embarrassé de trouver la cause de cette maladie, il faudroit la chercher dans les armées. L'humî-

dité, la mauvaise nourriture, l'inaction, la débauche, le repos subit au milieu d'une action habituelle; enfin, tout ce qui peut favoriser ou produire des suc putrides, pervertir la bile, diminuer ou forcer les excré-tions & affoiblir la force vitale: voilà ce qui peut faire naître la péripneumonie humo-rale chez les soldats; c'est pour cette raison qu'elle a régné avec tant de fureur dans les troupes françoises après la retraite d'Hano-
ver, en 1757 & 1758, où l'auteur a eu des occasions fréquentes de l'observer. Tous les médecins savent aujourd'hui que ces mêmes causes donnent fréquemment naissance à cette maladie dans les campagnes. Quel-quefois les complications de la péripneu-monie sont très-graves; le Journal de Mé-decine en fournit des preuves multipliées. M. *Colombier*, puisant dans cette source, cite particulièrement MM. *de Plaigne* & *Guilbert*, médecins de l'armée, avec les-quels il a observé cette maladie dans l'avant-dernière guerre. M. *de Plaigne* l'a spécia-lement suivie sur la garnison de Valenciennes en 1757, & l'a annoncée sous le nom de pleuro-péripneumonie bilieuse & putride. La saignée y convenoit peu; le tartre stibié, les vésicatoires & les anti-putrides étoient beaucoup mieux indiqués. M. *Guilbert* a décrit les ravages qu'elle produisit dans les troupes qui étoient à Fulde, en 1761 &

1762; le caractère de putridité y étoit d'autant plus sensible, que cette maladie étoit vermineuse. M. *Guilbert* fut extrêmement circonspect dans l'usage de la saignée, & fut plus heureux qu'aucun autre. MM. *Marteau de Grandvilliers* & *Bordeu* avoient déjà fait les mêmes réflexions sur cette espèce de péripneumonie, & avoient démontré combien les vomitifs y étoient efficaces. M. *Colombier*, pesant ces différentes autorités au poids de l'expérience, ne dissimule point combien le traitement de ces maladies est épineux. J'ai guéri ou vu guérir, dit-il, plus de quatre cents péripneumonies bilieuses ou putrides par les saignées, le tartre stibié & les boissons aigrelettes; mais l'administration de ces différens remèdes est un point fort délicat, & dans leur application, *un bon praticien se règle sur un tact que les livres & les leçons ne donnent pas.* Excellente réflexion, qui ne peut partir que d'un homme également instruit par l'étude & par l'expérience.

En louant ainsi les différentes parties de la Médecine militaire, nous sommes bien éloignés de dire que cet ouvrage soit sans défaut; son plan étoit trop grand & trop étendu, pour que toutes les parties en fussent également ordonnées. L'article de la dysenterie & celui de l'hydropisie, par exemple, ne sont pas traités avec tout le

développement dont ils auroient été susceptibles ; mais , ce qui manque au premier est dans l'excellent ouvrage de *Zimmerman* ; & ce qu'il faudroit ajouter au second, se trouve dans les intéressantes recherches de M. *Bacher*. Il est sans doute encore des négligences , peut-être même quelques erreurs se sont-elles glissées dans les détails ; mais doit-on faire attention à ces légères taches dans l'ouvrage de M. *Colombier*, quand on voit que de foibles opuscules n'en sont pas exempts ? Voici peut-être la seule erreur que la critique pourroit relever. A l'article des poisons caustiques qui peuvent enflammer l'estomac , M. C... conseille d'abord très-sagement les adoucissans de toute espèce ; mais , séduit par un livre nouveau alors , qui traitoit particulièrement des contre-poisons de l'arsenic , il renvoie à cet ouvrage , d'autant plus propre à inspirer de la confiance , que son auteur , M. *Navier*, joignoit à la qualité de chimiste celles d'un bon médecin. Les lecteurs qui suivent ce journal savent que le remède conseillé par M. *Navier* étoit le foie de soufre minéral , & les remarques qui ont été faites à cet égard dans le temps que son ouvrage parut , font connoître l'inefficacité & le danger de ce moyen (a). Nous ajouterons seule-

(a) Voyez Journal de Médec. tome 50^e, p. 97^e.

ment ici que, contre les poisons caustiques, la méthode adoucissante est préférable, & peut-être même la seule bonne. Les médecins de l'Hôtel-Dieu de Paris l'ont démontré il y a très long-temps, & le prouvent tous les jours, en employant avec le plus grand succès dans ces circonstances, l'eau de poulet & un loock composé de jaune d'œuf, de gomme arabique, de terre absorbante & de syrop de guimauve.

Parmi les maladies chroniques, deux nous ont paru traitées & approfondies d'une manière neuve, c'est la maladie noire & le scorbut. Le but de M. *Colombier*, en s'en occupant avec une attention aussi particulière, a sans doute été de dissiper les préjugés qui règnent encore sur ces deux maladies; le même motif nous engage à en dire quelques mots d'après lui.

La maladie noire est caractérisée par des déjections noirâtres & un vomissement habituel de matières noirâtres ou verdâtres. Il y a presque toujours douleur au côté gauche, cardialgie & foiblesse; le pouls est petit & obscur, la peau noirâtre, les urines rares & briquetées. L'auteur rapporte la description d'*Hippocrate*, par laquelle il paroît incontestablement que le père de la médecine a connu cette maladie, mais qu'il l'a décrite imparfaitement. Les auteurs du seizième siècle regardoient le vomissement

noirâtre, si commun dans cette affection ; comme produit par les vaisseaux courts qui vont de la rate à l'estomac. M. *Colombier*, sans en nier la possibilité, fait voir l'origine de la maladie noire dans l'engorgement des ramifications de la veine-porte, & la cause prochaine du flux noir & du vomissement dans l'ouverture des veines mésentériques qui dégorgent une humeur noirâtre, propre à affecter également le canal intestinal & l'estomac. Cette aitiologie est appuyée sur les observations nombreuses, que la maladie noire étoit presque toujours précédée ou d'obstructions, ou de la suppression du flux hémorrhoidal : telles sont les observations de M. *Vandermonde* & celles de M. *Varnier*, dans les premiers volumes de ce journal. Néanmoins, pour éviter toute obscurité, M. *Colombier* établit une distinction lumineuse, en divisant la maladie noire en deux espèces différentes ; le flux noir sanguin, & le flux noir mélancolique. Le diagnostic de chacune de ces espèces se tire principalement de ce qui a précédé ; mais outre cela les douleurs au foie & à la rate, & la constitution, caractérisent particulièrement le flux noir mélancolique ; cependant l'un & l'autre peuvent se compliquer, comme je viens de le voir chez un malade qui a eu la maladie noire, causée en même temps par des obstructions considérables au foie, & par

la suppression d'un flux hémorrhoidal périodique. On doit considérer la maladie noire dans le paroxysme & hors du paroxysme. Dans le premier cas il faut modérer ou corriger le flux, & diminuer les spasmes ; dans le second, il faut avoir égard aux causes & aux lésions formées dans les viscères ; ainsi les tempérans, les délayans conviennent dans les deux espèces : dans le flux sanguin, l'application des sangsues sera très-recommandable ; dans le flux mélancolique, les acidules, les laxatifs, les savonneux seront préférables ; enfin, quand la maladie sera compliquée, on variera & on unira ces différens moyens suivant les circonstances.

Le scorbut, dit M. *Colombier*, est improprement distingué en scorbut de terre, & en scorbut de mer ; remarque due aux Anglois, mais qu'on ne sauroit trop souvent répéter, puisqu'on rencontre encore des gens qui tiennent à leurs préjugés sur cet article. Plusieurs causes peuvent concourir à produire le scorbut, mais l'air froid & humide y contribue plus que toute autre chose. Le docteur *Lind* a poussé cette vérité jusqu'à la démonstration dans le rapprochement historique qui est à la tête de son ouvrage. M. *Colombier*, après avoir rapporté tous les faits qui sont la base de la démonstration de M. *Lind*, se fait cette question : Les causes du scorbut paroissant fort

analogues à celles des fièvres putrides, comment donc expliquer la différence qui se rencontre dans les effets produits par un principe analogue ? Ne viendrait-elle pas, dit-il, de ce que ce levain putride étant plus foible produit le scorbut, tandis que, lorsqu'il est plus actif, il fait naître la fièvre putride ; ou ne dépend-elle, cette différence, que de la disposition des corps sur lesquels ce levain agit ? Ce qu'il y a de positif, c'est que le dernier degré du scorbut est souvent accompagné de tous les accidens des fièvres putrides, & que même celles-ci s'observent quelquefois dans ce degré avec des pétéchies. Cette dernière réflexion n'a été que trop confirmée par l'expérience dans la dernière guerre. En 1781, il régnoit sur nos flottes, dans la Manche, un scorbut considérable, & la même cause qui le produisoit faisoit naître en même temps des fièvres putrides de la plus mauvaise espèce. Les différens degrés du scorbut, leur prognostic, sont des articles très-soignés. Quant à la curation, la méthode de l'auteur est analogue à son aitiologie, c'est-à-dire fort simple ; il regarde les anti-scorbutiques alkalis ou crucifères, comme les plus propres à diviser, à fouetter les liqueurs épaisses, & à donner du ressort aux parties solides. La chimie moderne démontre que ces plantes sont fort animalisées, & contiennent une partie sul-

fureuse, mais elle ne peut rien ajouter à l'expérience qui a consacré l'efficacité de ces végétaux dans le scorbut. M. *Colombier*, dans le second degré du scorbut, donne la préférence aux acidules & aux fortifiants légèrement toniques; dans le troisième, il a recours aux cordiaux & aux toniques.

Nous finirons par donner une idée de la manière dont M. *Colombier* présente les maladies externes, auxquelles il consacre un volume. On n'y trouve pas néanmoins une exposition complète des différentes maladies chirurgicales, ni un traité particulier d'opérations de chirurgie. L'auteur renvoie à cet égard aux excellens livres qui sont entre les mains de tout le monde; mais, considérant la chirurgie sous un point de vue médical, il appuie cette science sur des principes propres à la rendre infiniment plus intéressante pour ceux qui l'étudient, & plus utile pour ceux qui la pratiquent. Cependant M. *Colombier* regarde la théorie trop étendue comme dangereuse, & les gros livres comme inutiles en chirurgie; il se dispose à faire voir que cette science tire son plus beau lustre de l'observation clinique. L'inflammation, la suppuration, la gangrène, servent comme d'introduction, parce que leur histoire est la source de toutes les connoissances médico-chirurgicales; c'est la marche de *Boerhaave*, & on y retrouve

ce qu'il y a de meilleur dans *Quesnay* & dans les Commentaires de *Van-Swieten*, sur ces articles. Si l'auteur se permet des détails, ce ne sont que sur les parties qui sont moins bien traitées dans les autres auteurs, ou qui sont plus communes dans les armées; telles sont les inflammations des glandes du cou, des aînes, les inflammations à la marge de l'anüs, les furoncles, les brûlures & les engelures, tous accidens qui ont, pour la plupart, des suites longues ou fâcheuses pour les soldats. Il recommande beaucoup, à l'article des engelures, un remède dont on fait peu d'usage, c'est d'oindre les parties les plus exposées au froid, d'une matière grasse; & cette pratique nous paroît d'autant plus recommandable, qu'elle est assez analogue à l'usage des habitans du pôle arctique, qui se froient le corps avec des matières huileuses & graisseuses, autant pour se garantir du froid, que des mouchérons qui les tourmentent. Le second chapitre des maladies externes traite des coups, des chutes, des contusions, des hémorrhagies; on y lit sur-tout, avec grand plaisir, ce que dit l'auteur sur l'effet le plus redoutable des chûtes, des contusions & des blessures, la commotion. Ce mot est un terme générique, qui signifie un ébranlement excité dans la machine, d'où il résulte des lésions générales & particulières. Elles sont générales,

quand elles produisent un ébranlement général dans toute la machine ; & elles sont particulières, quand elles affectent certains organes en particulier. La commotion générale est marquée par une espèce d'étonnement qu'éprouvent les malades ; il y a un mouvement précipité dans le pouls, la respiration est un peu gênée, la tête est affectée plus ou moins vivement d'une douleur fixe & permanente, & souvent les parties musculaires restent dans une agitation convulsive. C'est mal-à-propos qu'on a jusqu'ici regardé la tête comme le siège unique de la commotion. Toutes les parties solides des corps y sont sujettes, sans en excepter même les parties musculaires ; à plus forte raison, la moëlle épinière ; tous les viscères & toutes les parties qui sont appliquées sur des os, ou qui leur sont contiguës, y sont également exposées. Les abcès au foie, le crachement & le vomissement de sang, les anévrisines, les paralysies des extrémités, sont les effets des commotions particulières, comme des commotions générales, & l'on doit penser de même de ces abcès qui se forment entre les muscles psoas & iliaque, & qui fusent jusqu'à l'aîne, où l'on a faussement cru qu'ils avoient leur siège principal.

Parmi les commotions particulières, la commotion du cerveau & celle de l'abdomen, sont regardées comme les plus dan-

gereuses ; mais elles le sont souvent moins que celle de la moëlle épinière. Cette maladie, assez fréquente, a souvent lieu par des causes très-légères ; on la reconnoît aux signes de la commotion générale, & à quelques autres signes qui lui sont propres, comme la paralysie des extrémités inférieures & les déjections involontaires. Les suites de la commotion du cerveau sont moins fâcheuses, parce qu'on peut les guérir par l'application de divers moyens dont le trépan est le dernier, & souvent le plus efficace. M. *Colombier* expose les indications du trépan d'une manière très-méthodique ; mais nous aurions désiré qu'il insistât particulièrement sur l'utilité des débridemens du péricrâne, débridemens dont il parle plusieurs fois, mais qu'il étoit bon de rappeler en cet endroit, puisque par leur moyen on fait disparaître quelquefois en un instant, des symptômes que les saignées du pied répétées, & même l'application du trépan n'avoient pu dissiper. Dans le chapitre troisième, il est question des plaies & des ulcères. Des principes généraux sur les plaies conduisent à des remarques intéressantes sur les plaies faites par les armes pointues, à crochet, tranchantes & contondantes ; & parmi ces remarques, on trouve diverses observations fort curieuses, telle est, par exemple, celle-ci : « Le nommé *Montagne*,
cavalier

cavalier du régiment du Commissaire général, compagnie d'Évry, reçut à Aschaffenburg, en 1760, un coup de sabre à la cuisse, de haut en bas, qui lui coupa une grande partie de la rotule, & l'en sépara entièrement, puisqu'elle tomboit jusques vers le milieu de la jambe, ne tenant plus qu'aux tégumens pareillement renversés. Ayant été appelé sur le champ, ma première idée fut de couper tout-à-fait cette portion d'os, & de faire une suture aux tégumens ; mais, voyant que la plaie étoit fort récente, je tentai de replacer la portion d'os, & de faire une suture aux tégumens ; ensuite je fis placer la cuisse & la jambe dans une boîte, après avoir appliqué un bandage convenable. Le succès répondit à mes espérances, l'os reprit, la plaie des tégumens se cicatrisa, & le blessé fut si parfaitement guéri, qu'il ne boita même pas du tout, & qu'il a servi encore plusieurs années. »

Nous avons parlé l'année dernière de l'accueil qu'on devoit faire au liyre de M. *Lombard*, sur la nécessité des évacuans dans les plaies récentes. L'ouvrage de M. *Colombier* est une preuve que cette doctrine est ancienne & appuyée sur l'expérience. Après avoir parlé de l'efficacité de la saignée & de la diète tempérante dans les plaies d'armes à feu, il s'exprime ainsi : « Au reste, il n'est pas possible de passer sous silence un moyen

que plusieurs ont préconisé, & dont beaucoup de chirurgiens ont obtenu de grands succès, dans le premier moment des blessures considérables ; savoir, le vomitif employé après l'application du premier appareil. Ce remède est d'autant plus utile selon eux, que les sucs des premières voies s'altèrent toujours par la commotion que les coups de feu produisent, & que cette altération cause par la suite des accidens funestes, & s'oppose du moins à la prompte guérison des plaies. Je pense qu'on doit adhérer à ce sentiment confirmé par des essais heureux, & qu'il n'y a que les exceptions connues de certaines plaies qui puissent dispenser de faire usage de ce remède. »

Il est encore une infinité de remarques particulières à la chirurgie militaire ; on les trouvera dans les chapitres qui traitent des plaies d'armes à feu, des fractures, des luxations, & de toutes les complications que le tumulte d'un champ de bataille, ou le désordre d'un transport précipité peuvent faire naître. Si l'auteur y peint d'une manière touchante & énergique les malheurs nombreux qui arrivent faute de prévoyance, d'ordre, de douceur & d'intelligence dans ces occasions, il expose aussi dans le plus grand détail tous les moyens qu'on peut mettre en usage pour prévenir ces calamités, & il décrit avec un soin extrême tout ce qu'il faut faire, afin

d'apporter le plus grand soulagement aux blessés dans ces premiers instans où ils ont tant de droit pour mériter l'intérêt le plus tendre.

On sera amplement convaincu du zèle & de la capacité de notre auteur, en cherchant avec lui, 1°. quelle est la manière la plus sûre & la plus prompte de soulager les blessés, pendant & après la bataille. 2°. Comment il faut choisir & disposer les voitures de transport pour les blessés & pour les malades de l'armée. 3°. Comment on doit disposer les lieux où l'on dépose les blessés. 4°. De quelle manière les chirurgiens doivent se partager les blessés. 5°. Les soins particuliers qu'il faut prendre pour conduire les blessés dans une ville assiégée & dans une armée assiégeante.

Ainsi M. *Colombier*, dans sa chirurgie comme dans sa médecine, joint toujours la partie prophylactique à la partie curative ; & ce travail qui se retrouve, pour ainsi dire, dans chaque chapitre de la Médecine militaire, est d'autant plus précieux, qu'il paroît aujourd'hui démontré que les maladies des armées ne sont si fréquentes & si meurtrières, que faute des précautions nécessaires pour les prévenir.



RÉFLEXIONS ET OBSERVATIONS

Sur des toux sèches & rebelles , guéries par l'air froid & la boisson froide ; par M. SUMEIRE , docteur en médecine , correspondant de la Société royale de médecine , à Marignam en Provence.

On mettra peut-être d'abord au rang des paradoxes ce que je propose ici , de guérir la toux par l'air froid & la boisson froide ; mais il est prouvé par l'expérience que dans la toux qui ne procède pas , ou qui n'est pas accompagnée d'une maladie aiguë ou chronique de la poitrine , ni de l'irritation que l'expectoration excite ; dans la toux sèche qui a son siège dans la gorge , l'air froid & la boisson froide sont très-utiles , & suffisent ordinairement pour la guérir ; on appercevra bientôt que cette méthode est juste & appropriée , en considérant que la cause de cette sorte de toux vient le plus souvent de la trop grande dilatation des orifices excréteurs des glandes qui se trouvent en grand nombre dans la cavité postérieure de la bouche : on sait que la membrane qui tapisse cette cavité est toute garnie de glandes ; que la membrane qui recouvre la surface intérieure du larynx ren-

ferme une grande quantité de follicules qui répandent une humeur muqueuse sur toute cette partie ; on fait de plus que l'épiglotte est comme criblée de trous, & que de son corps glanduleux partent des canaux excréteurs qui traversent ce cartilage, & vont s'ouvrir à sa surface inférieure. Voy. *Morgagni*, Adv. anat. I. part. *Sabatier*, Traité complet d'Anatomie, &c. On conçoit donc facilement que, lorsque les différens orifices seront trop dilatés, comme il arrive communément dans les fluxions catarrhales de la gorge, & comme il peut arriver dans d'autres circonstances, il en distillera une trop grande quantité d'humeurs qui, à raison de leur abondance ou de leur acrimonie, irriteront les différentes surfaces du larynx, lesquelles sont douées d'une extrême sensibilité, & de-là naîtra une toux sèche, vive & opiniâtre ; par conséquent, pour faire cesser une toux de cette espèce, il faut resserrer ces orifices trop ouverts. L'impression ménagée & continuée de l'air froid & de la boisson froide, doit être le moyen le plus sûr & le plus simple de produire cet effet. Cette théorie est confirmée par l'expérience.

On trouve dans l'Histoire de l'Académie des sciences pour l'année 1737, pag. 47, une observation communiquée par M. *Martin*, médecin à Lausanne, dans laquelle

il dit, qu'ayant été tourmenté durant soixante heures d'une toux violente & sèche qui avoit résisté à tous les remèdes ordinaires, il s'étoit persuadé que le siège du mal étoit au haut de la trachée-artère dans un endroit qu'il sentoît vivement picoté, & qu'il avoit conçu que de petits vaisseaux trop ouverts & trop dilatés, y déchargeoient quelque matière âcre. Il crut que l'air froid seroit propre à les resserrer... Il s'y exposa d'abord avec quelque précaution, & il se sentit soulagé sur le champ; il s'y exposa ensuite davantage, & fut guéri.

Cette observation & la considération anatomique des parties qui sont le siège de la toux simplement gutturale, m'ont fait penser que la cause qui la produit le plus communément devoit être la trop grande dilatation des différens orifices excréteurs, qui laissent couler alors une trop grande quantité d'humeurs; d'après cette idée, je conseille depuis long-temps, dans ces cas, l'air froid & la boisson froide, & j'ai vu constamment que la toux étoit calmée par-là, & qu'elle cessoit toujours en beaucoup moins de temps, que par les autres moyens. J'en ai fait très-souvent l'expérience sur moi-même, & j'apprens tous les jours qu'on se trouve fort bien de cette méthode, ici & dans beaucoup de pays; je ne citerai que deux observations récentes, qui ont mani-

GUÉRIES PAR L'AIR FROID, &c. 247.
festé d'une manière incontestable la bonté
de cette pratique.

PREMIERE OBSERVATION.

M. B. *** , âgé d'environ trente ans ,
d'un tempérament pléthorique - sanguin ,
avoit une toux sèche , qui étoit la suite d'un
rhume négligé pendant plus de quatre mois ;
cette toux ne paroissoit plus que par quintes
très-vives , lorsque je fus appelé. Après
avoir adouci l'âcreté de l'humeur trachéale
par un grand nombre de bouillons de pou-
lets & par l'eau de sagou , la toux persistant
de la même manière , quoiqu'elle fût moin-
dre , je lui conseillai de quitter son apparte-
ment d'où il n'avoit pas encore osé sortir ,
& de s'accoutumer peu à peu à se prome-
ner à la campagne pour y respirer l'air froid ;
(c'étoit au mois de décembre dernier.) Il
éprouva d'abord le soulagement le plus
marqué , & la toux disparut dans peu de
jours.

II^e OBSERVATION.

Mademoiselle *Blanc* , âgée d'environ
trente ans , d'une constitution sèche & d'un
tempérament phlegmatique , avoit une toux
sèche qui l'inquiétoit depuis long-temps , &
qui étoit la suite d'un rhume ; elle s'enga-
gea à une promenade avec des demoiselles ,
& elle se trouva exposée à un endroit où

souffloit un vent très-froid ; ses compagnes lui représentèrent qu'elle devoit craindre un tel air ; elle répondit qu'elle ne vouloit point laisser-là l'agréable compagnie , mais bien sa toux qui l'importunoit depuis trop long-temps : ce qui arriva ; la toux cessa dès-lors entièrement.

OBSERVATIONS ,

Sur l'angine œdémateuse ; par M. FERRIERE, ancien élève de l'Ecole pratique de chirurgie de Paris , & maître en chirurgie à Mouy en Beauvoisis.

La lecture de l'observation de M. Houdry sur l'angine œdémateuse , insérée dans le cahier de mai dernier du Journal de Médecine , m'a rappelé les deux observations que je vais rapporter.

Vers la fin de novembre de l'année 1778, je fus mandé pour voir le nommé *Nicole*, habitant de Balagny, âgé d'environ soixante ans, d'un tempérament phlegmatique, & sujet à l'enflure des jambes. Il étoit malade depuis trois jours d'un mal de gorge ; je le trouvai avec la face tuméfiée , le cou surtout étoit gonflé de manière qu'il étoit presque de niveau avec la base du menton ; la respiration étoit si laborieuse, que je le ju-

général prêt à être suffoqué ; il ne pouvoit rien avaler, & il articuloit avec peine quelques mots qui donnoient à entendre que son mal étoit au fond de la gorge & dans la poitrine. Le pouls n'étoit point absolument mauvais ; j'avoue que je fus assez embarrassé sur le choix des moyens que je devois mettre en usage pour le soulager, tant son état me paroissoit pressant. Je voulus le faire asseoir sur son lit pour examiner le fond de sa bouche ; mais il ne fut pas plutôt posé sur son siège, que sa respiration s'intercepta ; son visage devint violet ; il frappa plusieurs fois des mains sur son lit, les porta au cou, & expira en moins de dix secondes en se renversant fortement en arrière.

Je portai mon doigt dans la bouche que je trouvai fraîche, pleine d'eau & de glaire ; en abaissant la langue, je ne pus rien distinguer que le gonflement général de toutes les parties ; celui du voile du palais & de la base de la langue étoit si considérable, qu'à peine mon doigt pouvoit y passer ; je trouvais au dessus du voile du palais deux cloches pleines d'eau, que je déchirai. Il ne me fut pas permis de faire les recherches anatomiques qui m'auroient pu montrer la nature du désordre & la cause d'une mort si subite. Il paroît que cet homme est mort suffoqué.

Le 20 septembre 1779, je fus mandé

pour voir le nommé *Harier*, habitant d'un petit hameau de la paroisse de Bury, situé dans un marais, & environné de fossés toujours pleins d'eau. Cet homme âgé d'environ cinquante ans, d'un tempérament phlegmatique, ayant la fibre lâche, étoit malade depuis deux jours. Je le trouvai précisément dans le même état que le malade désigné ci-dessus. Le souvenir de la fin malheureuse du nommé *Nicole*, mort suffoqué en ma présence dix-mois auparavant, les réflexions que j'avois faites depuis sur cet objet, le peu de confiance que j'avois aux moyens ordinaires, conseillés pour diminuer la tuméfaction, & enlever les obstacles qui s'opposent au libre passage de l'air dans les poumons (a), craignant de perdre par l'emploi de ces moyens un temps infiniment précieux (b), la maladie étant de nature à

(a) *Van-Swieten* dit : « Quand ces remèdes n'ont pas été mis en usage, ou qu'on ne les a employés que lorsque la maladie avoit déjà fait des progrès, ou enfin si, après avoir eu recours à tous ces moyens, les symptômes ne diminuent point, il n'y a alors d'autre parti à prendre que d'abandonner le malade à une mort certaine, ou de chercher dans l'art un moyen pour donner entrée à l'air dans les poumons. » *Comment. in aphorism. 312. BOERHAAV. de angina.*

(a) *M. Louis*, à qui la chirurgie a tant d'obligations, dit : « On pratiquera toujours la broncho-

ne permettre aucun délai; enfin, bien persuadé qu'il n'y avoit de salut pour le malade que dans la bronchotomie, je me décidai sur le champ pour cette opération: je n'avertis pas même les parens, dans la crainte de trouver de la résistance de leur part; je leur dis seulement que j'allois faire au malade une saignée à la gorge.

J'étois à une lieue de ma demeure, & je n'avois pas sur moi les instrumens nécessaires à cette opération; mais j'y suppléai en formant avec une grosse plume d'oie une canulle d'une longueur convenable, que je traversai d'un fil destiné à l'affujettir au cou: puis avec un bistouri, je mis la trachée-artère à découvert par une incision de deux pouces de long; je fus obligé de suivre ce procédé, parce que le cou étoit extrêmement enflé; je fis ensuite, avec une grosse lancette, armée d'une bandelette, entre le troisième & quatrième anneau cartilagineux, une ouverture capable de recevoir le tuyau que je voulois y introduire; dès que cette espèce de canulle fut placée, l'air y entra avec bruit, & le malade fut soulagé: je la tins quelque temps avec mes

tomie trop tard, si on ne l'admet que comme un moyen extrême: l'opération sera souverainement utile, quand on y aura recours dès le commencement de la maladie.»

doigts , & je goûtai un bien doux plaisir en voyant mon malade revenir, pour ainsi dire, de la mort à la vie ; ensuite je remplis le fond de la plaie avec de la charpie , & je la plaçai de manière qu'elle servoit de point d'appui à mon tuyau de plume ; je mis par dessus l'appareil fenêtré , qui est en usage pour cette opération , & je plaçai auprès du malade une personne intelligente , pour avoir soin que la canulle ne se dérange pas.

L'air passant avec assez d'abondance & avec facilité dans le poumon , rendit l'état du malade moins pressant : j'envoyai chercher chez moi des ventouses , & en appliquai une sur chaque partie latérale du cou , que je scarifiai assez profondément pour procurer un dégorgement dans toutes les parties adjacentes ; il sortit par ce moyen une grande quantité de sérosité roussâtre , mêlée avec du sang ; j'entretins ce suintement par le moyen des fomentations chaudes & humides : une heure après , le malade fut beaucoup mieux , la respiration devint plus libre ; il put avaler un peu de bouillon ; enfin , huit heures après l'opération , il fut assez bien , & la respiration assez rétablie pour pouvoir supprimer la canulle. La plaie fut pansée comme simple , & je terminai le traitement par l'usage des résolutifs appliqués à l'entour du cou , & de quelques purgatifs qui amenèrent une heureuse convalescence.

Je doute qu'on puisse trouver un fait où la bronchotomie ait été plus efficacement employée. C'est à cette opération, si simple en elle-même & si salutaire, que le malade doit sa guérison ; mais il falloit la pratiquer sur le champ : je me félicite de l'avoir faite, & d'avoir, par ce moyen, sauvé un homme d'une mort presque certaine. J'en ai l'obligation à la lecture du Mémoire de M. *Louis* sur la bronchotomie, inséré parmi ceux de l'Académie royale de Chirurgie, Mémoire bien fait pour encourager, & guider les chirurgiens à qui cette opération paroîtroit redoutable.

Cependant M. *Houdry* a guéri son malade sans pratiquer la bronchotomie : cela est vrai ; mais, quelque bons, quelque bien raisonnés que fussent les moyens qu'il a employés, je crois que la nature de la maladie, sur-tout lorsqu'elle est parvenue au point de faire craindre la suffocation, exigera toujours le secours le plus prompt, celui qui facilite le libre passage de l'air dans les pounions.



OBSERVATION

Sur une fièvre quarte, guérie par la salivation; par M. SOUVILLE, médecin pensionné de la ville de Calais.

Madame *Danet*, Angloise, âgée de cinquante ans, d'un tempérament phlegmatique, étoit sujette depuis cinq ans; époque de la cessation de ses menstrues, à un écoulement involontaire de pituite tous les matins, écoulement provenant tant de l'estomac, que des bronches. Quand cette évacuation n'avoit pas lieu, elle éprouvoit un mal-aise général, perte d'appétit & nausées; cet état désagréable ne cessoit qu'à l'apparition de son incommodité habituelle, dont elle se procuroit le retour en mâchant du gingembre.

Le 8 septembre 1781, elle eut un accès de fièvre assez violent, précédé de frisson, &c. Trois jours après, elle en éprouva un second, qui caractérisa une fièvre quarte. Elle se traita elle-même, & prit un émétique, quelques purgatifs, & passa ensuite à l'usage du quinquina. La fièvre cessa, mais un gonflement douloureux dans les hypochondres, & un empâtement aux jambes y succédèrent; ces symptômes s'accrurent par la diminution subite des urines, & par la suppression de la pituite, à un tel point,

que la respiration devint difficile, ce qui fit éprouver à la malade quelques défaillances. Ses amies, effrayées de son état, n'appellèrent; je fis cesser l'usage du quinquina, dont les doses étoient moindres depuis la cessation de la fièvre, & j'ordonnai des boissons apéritives; j'y joignis un gargarisme stimulant, pour rappeler l'écoulement de la pituite : mes tentatives furent vaines, les accidens augmentoient, & je craignis une mort prompte. Pour tenter un dernier effort, & n'avoir rien à me reprocher, j'administrerai le mercure doux avec le sucre, afin d'exciter la salivation, &c. Quelques précautions que j'aie pu prendre pour empêcher la trop grande liberté du ventre, obstacle à mon but, je n'ai pu réussir. Je conseillai alors des frictions mercurielles sur les deux bras, à la dose de deux gros chaque; à la troisième friction, la salivation s'établit, & j'entretins cette évacuation pendant quatorze à quinze jours; ce terme a suffi pour faire disparaître les accidens ci-dessus mentionnés, & les amers ont achevé la cure.

Depuis cette époque, cette dame jouit de la santé relative à sa constitution, & est toujours sujette à sa pituite, qui est le thermomètre de sa santé.

Je me serois décidé plus tôt à employer le mercure, si j'avois eu connoissance de *l'Histoire naturelle de l'homme malade*, par

256. SUR UNE FIÈVRE QUARTE, &c.

M. *Le Clerc*, ancien médecin des armées du Roi, volume I, pag. 350, où il dit : « Tous les grands cracheurs en général digèrent mal, & tombent ordinairement dans la mélancholie ; mais en revanche, ils guérissent facilement de la fièvre quarte, qui se termine volontiers par une salivation abondante. »

« Quand cette fièvre résiste à tous les remèdes, ne pourroit-on pas guérir les malades qui en sont attaqués, par une salivation artificielle ? C'est un problème que je propose à résoudre. »

OBSERVATION, A L'AUTEUR DU JOURNAL,

Sur un accouchement laborieux par l'enclavement de la tête, terminé par l'usage du levier de M. ROONHUYSEN ; par M. DOURLIN, chirurgien à Aire en Artois.

Le 21 juillet 1779, mad. *Martin*, native d'Aire en Artois, âgée de trente-huit ans, après avoir déjà mis très-heureusement au monde sept enfans, arrivée au terme de sa huitième grossesse, me fit appeller pour lui donner des soins. Comme j'étois absent, la dame impatiente envoya chercher un autre chirurgien de cette ville, qui la tranquillisa
beaucoup

beaucoup sur son état. Les douleurs qu'elle ressentait, étoient, selon lui, l'effort de la nature qui la délivreroit dans l'instant.

De retour chez moi, vers sept heures du soir, je me transportai chez elle pour m'informer de son état & la féliciter, la croyant accouchée. La sage-femme me dit qu'elle n'étoit pas encore délivrée, mais qu'elle ne tarderoit pas à l'être. M. *Licson* me dit aussi la même chose. Il s'étoit assuré de la situation de l'enfant; elle étoit bonne, & ne devoit donner aucune inquiétude. Il n'avoit point encore quitté la mère. Il avoit observé; & le diagnostic répondoit parfaitement au pronostic.

Ainsi rassuré par un confrère, je me retirai. Vers quatre heures du matin, on vint me prier de me rendre à l'instant même chez la dame. Il y a trente-six heures, me dit-on, qu'elle est en travail. M. *Licson* vient de déclarer que la nature ne peut rien. La mère est sans douleur, & elle sent à peine son enfant. Selon M. *Licson*, le cordon ombilical est contourné deux fois autour du cou de l'enfant. Enfin, l'accouchement ne peut avoir lieu.

D'après ce rapport, je me munis du levier de *Roonhuysen*. La figure de ma spatule est la même que celle de M. *Boon*. Voyez les Mémoires de l'Académie de Chirurgie, tom. v, p. 736, planche xvij, fig. 4.

258 ACCOUCHEMENT LABORIEUX.

Arrivé chez mad. *Martin*, j'écoutai mon confrère, qui me dit avoir fait toutes les tentatives pour dégager la tête de l'enfant enclavée dans les os du bassin. Les douleurs de la mère ne pouvant la faire avancer, il doutoit que l'accouchement fût possible, parce qu'il avoit senti avec la main le cordon ombilical qui ceignoit deux fois le cou de l'enfant. La sage-femme confirma son rapport. On venoit d'ondoyer l'enfant.

J'examinai moi-même, & je trouvai que la tête de l'enfant se présentoit obliquement à l'entrée du détroit supérieur du petit bassin, étoit engagée dans cette situation, & se trouvoit arrêtée dans sa marche par l'épine de l'ischion droit; je ne sentois point le cordon ombilical, comme mon confrère le prétendoit, & je ne m'amusai pas, comme on l'avoit déjà tenté, à amener l'enfant par les pieds.

Persuadé de mon fait, j'osai assurer à la mère que j'allois la délivrer sans effort & sans douleur; si elle vouloit y consentir. Elle me témoigna sa satisfaction; elle desiroit auparavant recevoir ses Sacremens: on s'empressa de la contenter. La cérémonie finie, je plaçai la malade sur un lit de repos le plus commode pour mon opération. Deux personnes lui tenoient chacune un bras: deux autres étoient placées à côté de moi. Elle avoit les pieds appuyés

sur la cuisse de chacune, pour que le coccyx ne fut gêné en aucune manière. Je me mis sur une chaise basse devant elle ; je pris mon levier de la main droite, je le conduisis, le long de la gauche qui me servit de guide dans le vagin. Après l'avoir fait pénétrer dans l'orifice de la matrice, & dirigé de manière à sentir que sa cavité embrassoit parfaitement la convexité de la tête, je pris l'autre bout de la main gauche, je le fis appuyer à côté de la symphyse des os pubis, comme un levier sur le centre de son mouvement : ainsi la tête fut pressée dans la cavité de l'os sacrum & du coccyx. Je prévins le déchirement du périnée par l'usage que je fis de l'autre main : dans un instant la tête fut dégagée, & je montrai l'enfant vivant aux assistans.

L'impression que l'instrument avoit faite, étoit marquée par un léger gonflement de couleur rougeâtre ; j'y appliquai une compresse trempée dans du vin, & la rougeur disparut bientôt.

Afin de faire cesser une hémorrhagie qui commençoit à m'inquiéter, je me hâtai de détacher l'arrière-faix que je trouvai attaché à la partie latérale gauche, près de l'orifice de la matrice.

La mère & l'enfant se portent aussi-bien que dans les accouchemens les plus heureux.

Cette observation, & plusieurs autres que je pourrois citer en faveur du levier de *Roonhuyfen*, les avantages que j'en ai toujours retirés, me déterminent à m'avancer avec certitude sur l'utilité de cet instrument, peut-être trop peu connu dans la pratique, & préférable dans bien des occasions aux forceps. Je ne les méprise point; je fais qu'ils sont quelquefois très-essentiels. Un praticien plus habile que moi, feroit peut-être la même chose avec une branche du forceps, dans les cas où je me sers du levier, & où je le regarde comme le plus sûr moyen d'opérer avec succès.

REMARQUES DE M. ALPHONSE LEROY.

M. Dourlen jouit d'une réputation bien méritée par ses connoissances, par ses talens & par son zèle; & nous ne craignons point de lui déplaire, en ajoutant à son observation quelques remarques faites pour inviter les accoucheurs à présenter leurs observations avec des détails qui ne laissent rien à desirer au lecteur, ni sur la position de l'enfant, ni sur la manœuvre dont ils se seront servi.

La tête, dit *M. Dourlen*, étoit enclavée. Mais qu'est-ce qu'une tête enclavée? Cette

manière d'indiquer un obstacle conduit-elle à une manœuvre précise ? Donne-t-elle une idée bien nette ? Il est vrai que plus loin, M. *Dourlen* dit aussi que la tête étoit arrêtée par l'épine de l'ischion droit. On voit que dans ce cas l'occiput s'étoit relevé à gauche, tandis que le front, en s'abaissant à droite, étoit venu s'arrêter sur l'ischion droit : il falloit relever le front & abaisser l'occiput, & tout fût rentré dans l'ordre. M. *Dourlen* s'occupe de l'application du levier. Comment l'applique-t-il ? Sur quelle partie porte son effort ? Porte-t-il sur l'apophyse mastoïde ou sur l'occiput, pour l'abaisser & le dégager sous la symphyse ? Ou fait-il plonger le menton pour le dégager au périnée, comme le conseilloit bien à tort M. *Levret* ? C'est ce que n'apprend point cette observation, & c'est néanmoins ce qu'il étoit essentiel de développer. L'enfant fut amené vivant, & avec une impression de l'instrument sur la tête ; mais si M. *Dourlen* eût indiqué sur quelle partie de la tête étoit cette impression, on pourroit savoir comment a été appliqué l'instrument.



M É M O I R E

Sur les propriétés & l'usage de la charpie dans le traitement des plaies & des ulcères ; par M. TERRAS, maître en chirurgie, correspondant de l'Académie royale de chirurgie, & chirurgien de l'hôpital de Genève.

Les anciens praticiens avoient cru, & même la plupart des modernes font encore dans la croyance, que pour guérir les plaies & les ulcères, il faut employer différens topiques, selon les divers périodes des solutions de continuité. Les matières médicales sont remplies de ces médicamens rangés par classes, & désignés par les propriétés qu'on leur attribue, tels que les suppuratifs, les détersifs, les sarcotiques ou incarnatifs, les cicatrisans ou desiccatifs. La liste de chaque classe de ces médicamens est très-étendue.

Quand on fait attention au pouvoir de la nature, à la manière simple dont elle dirige ses efforts & ses opérations dans la guérison des plaies & des ulcères, & dans tous les cas de solution de continuité faite accidentellement, ou par art, on est persuadé qu'il suffit d'écarter les obstacles qui pourroient lui nuire. C'est particulièrement à MM. *Fabre & Louis* que nous devons les plus nouvelles & les meilleures connoissances

sur la manière dont opère la nature dans la guérison des plaies & des ulcères (a). J'ai eu occasion bien des fois de me convaincre de la vérité de leur opinion, & tout praticien attentif est à portée d'en faire autant.

La simplicité & l'uniformité des opérations de la nature étant connues, elles devoient nécessairement conduire à perfectionner la pratique de la chirurgie dans le traitement des plaies & des ulcères : aussi les célèbres *Pibrac* & *Louis*, & quelques autres grands praticiens n'ont employé, à la suite de leurs opérations, que la charpie brute, & se sont abstenus de tous onguens & digestifs (b). Il paroît que cette pratique devient de plus en plus générale.

Dès l'année 1771, la seconde de ma pratique, je formai le projet de ne plus me servir, ou du moins de ne me servir que très-rarement d'onguens & de digestifs dans le traitement des plaies & des ulcères ; je m'occupai pendant bien du temps de cet objet. L'observation & l'expérience furent ma règle ; & par degrés, je me fis une pratique aussi simple qu'avantageuse ; je fis beaucoup

(a) Voyez les Mémoires de l'Académie royale de Chirurgie, tom. iv & v.

(b) Remarques de M. *Pibrac*, dans le quatrième tome des Mémoires de l'Académie royale de Chirurgie, sur le traitement des plaies avec perte de substance.

d'expériences, dont les résultats furent toujours en faveur de la charpie sèche. Je guérissais bien plus promptement ; & des ulcères qui paroissent incurables, cédoient parfaitement au repos, joint au régime & à l'application de la charpie, soutenue par quelque emplâtre sous forme de cérat, tel que le diapalme, l'emplâtre diachylon, la pommade ou cérat de Saturne de M. Goulard, ou l'onguent de la mère.

La suite de ma pratique, soit dans la ville, soit dans l'hôpital dont je suis chargé, m'a de plus en plus confirmé dans l'idée que la charpie sèche supplée avantageusement aux suppuratifs, aux détersifs, aux incarnatifs & aux cicatrisans.

Puisque cet excellent topique doit être employé si généralement, quoiqu'il paroisse bien connu, j'ai cru cependant utile de traiter dans ce Mémoire, 1°. des propriétés de la charpie sèche d'une manière plus étendue qu'on ne l'a fait jusqu'à présent ; & de la manière de l'employer ; 2°. de son usage dans le traitement des plaies & des ulcères. Je ne ferai sur ces maladies que des remarques relatives à mon objet, & j'observerai que la forme de mon Mémoire ne m'a pas permis d'éviter les répétitions.

I.

La qualité & le choix de la charpie ne nous paroît pas une chose indifférente. En

effet, la mauvaise qualité de la charpie, sa mal-propreté, peuvent nuire aux plaies & aux ulcères, dont les surfaces sont très-déli-cates & si susceptibles d'irritation. Nous ne remonterons pas aux premiers temps qu'on a fait usage de la charpie, ni aux moyens antérieurs qui en tenoient lieu. Personne n'ignore ce que c'est que la charpie; le linge dont on doit la tirer doit être blanc, très-propre, & toujours assez usé; le linge fait de toile de chanvre ou de lin est le plus propre pour faire la charpie; celui où l'on a mis de l'empois ou du bleu, ou quelque autre apprêt, ne convient point: il faut aussi avoir attention de ne pas faire la charpie du linge dont on a fait des compresses qui ont servi pour les pansemens, quoiqu'on les ait lessivées, sur-tout celles qui ont reçu des matières purulentes; il n'est pas non plus indifférent d'avoir attention que le linge soit blanchi avec une lessive dans laquelle il n'entre point de chaux: quelque bien qu'il soit lavé, il en peut rester imprégné; ce qui rendroit la charpie légèrement cathérétique, ou au moins capable d'irritation. Quant à la manière de faire la charpie, un peu d'adresse & d'habitude suffisent pour cela; cependant j'ai observé que la charpie qu'on croit la mieux faite, est la moins propre pour les pansemens; celle qui est très-longue, & dont les fils sont couchés parallèlement les uns à côté des autres, & très-

ferrés, n'est pas si facile à manier, ni si commode pour rendre les plumaceaux souples; je préfère la charpie d'une longueur médiocre, effilée sans ordre ni méthode. En parlant de la manière dont on doit s'en servir, on sentira mieux l'utilité de ces petites différences.

Dans les circonstances qui exigent une grande quantité de charpie, comme il arrive dans les hôpitaux des armées, & dans ceux des grandes villes, les chirurgiens doivent faire attention à ce que leur charpie soit de bonne qualité, qu'elle soit tenue proprement & garantie de l'humidité.

Quand on aura vu jusqu'à quel point nous portons l'usage de la charpie, on jugera qu'elle fait la majeure partie de notre pharmacie chirurgicale, & l'on ne sera pas surpris que nous soyons entrés jusques dans les plus petites considérations sur cet excellent topique.

Ce qu'on appelle charpie rapée n'est autre chose qu'une espèce de duvet ou coton qu'on retire d'un morceau de linge usé, en le raclant avec un couteau médiocrement tranchant; cette sorte de charpie ne convient pas pour les pansemens ordinaires. Nous aurons occasion de dire quelque chose de son utilité, en parlant des usages de la charpie.

Ayant fait choix de la charpie, nous en viendrons à ses propriétés: ce n'est cepen-

dant pas que nous lui voulions attribuer des vertus médicamenteuses particulières qui puissent changer le mauvais état des solides & des fluides.

Mais, après avoir remarqué que la guérison des solutions de continuité est, en quelque façon, l'ouvrage de la nature seule, il faut s'occuper de trouver un topique qui puisse la seconder & la faciliter dans ses opérations ; celui qui possède les qualités suivantes nous paroît convenir. Un topique qui étant appliqué ne produit aucune impression de froid, qui est doux, mollet, souple, léger, sans odeur ; un topique qui met les surfaces sur lesquelles il est appliqué à l'abri de l'air & des injures extérieures, qui se charge des matières purulentes, putrides & dépravées, & de celles qui, quoique de bonne qualité, sont excédentes ; un topique qui ne s'oppose point aux oscillations & au dégorgement des vaisseaux, & à l'affaissement du tissu cellulaire, qui n'empêche en aucune manière l'exsudation & la circulation des fluides, qui n'est point susceptible par lui-même de dépravation, de corruption, ni d'aucune qualité putride ; un topique enfin facile à manier, qui se trouve par-tout, que le pauvre comme le riche peut se procurer à peu de frais, & qui, dans presque tous les cas, suffit pour le traitement des plaies & des ulcères.

Or c'est dans la charpie sèche qu'on trouve toutes ces bonnes qualités ; c'est elle qui peut aider la nature à remplir tant d'indications , ce qu'on avoit attribué au pouvoir & à la propriété des onguens & des digestifs , & d'un nombre de médicamens, sinon nuisibles , au moins inutiles.

Quand on examine la charpie l'œil armé d'une loupe, on découvre que chaque fil paroît comme contourné en spirale qui forme une infinité d'angles ; toute son étendue présente de petites étamines ou poils très-fins , qui forment un duvet cotonneux : cette disposition de la charpie la rend très-propre aux propriétés que nous lui avons attribuées , & dans le traitement des plaies & des ulcères : la souplesse , la légèreté & la finesse , sont des qualités essentielles au corps le plus propre à être appliqué sur des surfaces tendres & délicates, dénuées de leur enveloppe naturelle , telles que les présentent les plaies & les ulcères.

Cette légèreté de la charpie, jointe à la souplesse , fait qu'on peut en appliquer une certaine quantité , sans cependant trop surcharger la partie & sans occasionner des pressions nuisibles : cette quantité est souvent nécessaire , soit pour le premier appareil dans le cas d'hémorrhagie , soit dans les grandes suppurations , soit enfin pour garantir de l'impression d'un air froid la surface des plaies & des ulcères.

Ces qualités de la charpie, ainsi que la finesse de son duvet cotonneux, empêchent aussi l'irritation qu'elle pourroit causer sur la surface des chairs. Il est des personnes de l'art qui ont pensé que l'application de la charpie, particulièrement dans le premier appareil, étoit la cause d'une certaine irritation ou tension, & même d'un état inflammatoire qui accompagne toujours les plaies pendant les sept à huit premiers jours: nous croyons que cette disposition doit être produite par d'autres causes, qui sont même essentielles & nécessaires toutes les fois qu'il y a solution de continuité faite subitement par des causes externes. Nous n'entrerons pas dans l'explication de ces phénomènes qui sont bien connus, & qui ont été bien expliqués dans les traités de chirurgie sur les plaies & sur les ulcères.

Pour se convaincre que l'application de la charpie ne produit, même dans le premier pansement d'une large plaie à la suite d'une opération, que peu ou point de douleur, il ne faut qu'observer avec tous les praticiens, que peu de temps après l'application de l'appareil, le malade ne souffre plus; & que s'il lui reste quelque douleur assez aiguë, on en trouve toujours la cause dans quelque compression qui est procurée par un bandage trop serré, ou par la ligature qu'on a faite de quelques vaisseaux pour arrêter l'hémorrhagie.

Rien n'est plus propre à maintenir dans un état favorable la surface vive d'une plaie fraîche, avec déperdition de substance, que la charpie fine : elle s'imprègne & s'imbibe du sang, & des humeurs lymphatiques & séreuses qui exsudent de l'extrémité des vaisseaux coupés ; la nature tranquille à l'abri de toute impression de l'air sous cette espèce de gâteau, dispose la plaie à une bonne suppuration, quand on attend le temps suffisant & convenable pour lever le premier appareil ; & , si on y procède avec attention, on voit avec plaisir que le blessé ne souffre point, & que la plaie fait espérer une prompte guérison.

Quelques praticiens ont proposé pour le premier appareil, d'imbiber la charpie d'une décoction émolliente, ou de bonne huile d'olive, & cela sans doute pour prévenir & éviter la douleur ; & faciliter plutôt la suppuration. Mais on ne voit pas que cette pratique soit suivie ; il est, ce me semble, bien plus avantageux de laisser à la charpie la faculté de s'imbiber, comme nous avons dit, des humeurs qui exsudent de la surface de la plaie pour former avec elle un corps très-propre à la garantir de toute impression fâcheuse ; d'un autre côté, la charpie sèche est bien plus propre à arrêter l'hémorrhagie, que la charpie imbibée & pénétrée de quelque liqueur, ou d'un fluide quelconque.

On n'observe pas non plus que la charpie produise de la douleur, ni par conséquent d'irritation dans la suite des pansemens; cet inconvénient seroit d'autant moins à craindre, que la surface de la plaie est déjà enduite d'une exsudation purulente qui, quand elle est de bonne qualité, devient un anodyn naturel: d'ailleurs, dans cet état d'une plaie, il y a toujours moins de tension & de sensibilité.

D'après ces considérations tirées de la nature même & des propriétés de la charpie, & d'après l'observation & l'expérience, non-seulement nous assurons que la charpie ne produit point d'orgasme & d'éréthisme, & par conséquent de douleur par son application sur les plaies, encore moins sur les ulcères; mais nous croyons au contraire qu'elle est le corps le plus propre à une application immédiate sur les chairs, & qu'elle doit y porter moins d'irritation que le baume d'Arcæus, l'onguent basilicum & les digestifs, sur-tout pour peu qu'ils soient animés.

La charpie conservée dans un lieu sec & tenue proprement, a le grand avantage de n'être susceptible d'aucune dépravation, & de se conserver pendant des années sans diminuer de ses propriétés, sans acquérir aucune odeur, ce que l'on ne peut pas dire des onguens. Écoutons là-dessus M.

Faure (a) : Il dit « que la térébenthine , les huiles , les graisses , &c. sont propres à boucher les pores , & par-là interceptent la matière de la transpiration : la rancidité de ces ingrédients forme une atmosphère empestée , augmentée par le croupissement des humeurs émanentes des ulcères ; l'air se remplit d'une fort mauvaise odeur , capable d'infecter un appartement , & tout un hôpital où se trouvent réunis plusieurs malades , dont la guérison est par-là rendue plus difficile. »

La propriété de la charpie est aussi d'être un doux absorbant , elle se charge facilement des matières purulentes surabondantes ; c'est un topique admirable , & peut-être le seul utile dans le cas de suppurations considérables , dont le caractère est décidément putride , ichoreux , ainsi que dans les cas de corruption gangreneuse : dans ces fâcheuses circonstances , on multiplie les pansemens , on a coutume de se servir des onguens les plus actifs , de digestifs très-animés ; mais , outre que ces remèdes ne réussissent point , ils deviennent nuisibles , quand ce ne seroit qu'à raison de ce qu'ils empêchent

(a) Associé de l'Académie. Voyez son Mémoire sur l'usage de la chaleur actuelle dans le traitement des ulcères , inséré dans les Mémoires de l'Académie royale de Chirurgie , tome v.

la charpie qui en est imbue de recevoir dans son tissu les matières purulentes & les humeurs putrides. Nous aurons sans doute occasion de revenir sur cet objet, en parlant des usages de la charpie dans les ulcères putrides & gangreneux.

L'on avoit assez généralement attribué jusqu'à présent d'autres usages à la charpie que ceux, 1^o de contribuer à arrêter les hémorrhagies, appliquée dans le premier appareil; en cela on avoit raison: 2^o de fournir un moyen propre à porter sur les plaies & sur les ulcères, les onguens, les baumes & les digestifs qu'on croyoit convenables pour la guérison: on ne présuinoit pas que dans la suite le remède auxiliaire deviendroit le remède capital; c'est cependant ce que nous osons espérer, éclairés par les nouvelles connoissances acquises sur la marche de la nature dans la guérison des solutions de continuité, & par le flambeau de l'expérience & de l'observation.

La manière de se servir de la charpie mérite bien quelques considérations; on ne sauroit trop instruire les jeunes chirurgiens à employer d'une façon convenable un topique qui doit être mis si fréquemment en usage dans le traitement des plaies & des ulcères, & dont le succès dépend d'une application méthodique.

Il n'y a en effet qu'à se rappeler pendant

combien de temps on a fait du topique le plus salutaire le remède le plus nuisible, le plus opposé & le plus contraire aux vues de la nature, jusqu'à ce que deux hommes de génie, *Belloste & Magatus*, s'élevassent fortement contre l'usage des tentes : il fallut des efforts de raisonnement & la conviction de l'expérience pour détourner d'une pernicieuse routine les praticiens même d'un certain ordre : tant le préjugé a d'empire ! Il y a cependant encore quelques chirurgiens qui se servent des tentes dans les cas où la saine chirurgie les proscribit entièrement.

J'ai vu aussi des chirurgiens de beaucoup de réputation employer la charpie d'une manière si peu convenable, qu'elle occasionnoit presque les mêmes accidens que l'usage des tentes ; cette mauvaise pratique consistoit principalement dans l'application de bourdonnets trop gros & trop durs, portés trop avant & avec force, & employés le plus souvent sans nécessité ; il est aisé de concevoir les accidens qui peuvent résulter de ce tamponnage.

Mais, revenons à notre objet. On emploie la charpie de différentes manières, selon les circonstances ; dans le premier appareil, à la suite d'une opération, un ou deux élèves doivent présenter au chirurgien des pelotons de charpie sèche arrangés d'une manière presque informe, souples,

mollets : le chirurgien en met autant qu'il juge convenable en la prenant par pincées , & quelquefois en manière de grands plumaceaux : il a soin de placer la charpie assez uniment , avec dextérité , sans former des compressions inégales & trop fortes , à moins qu'on n'ait dessein de comprimer quelque artère dont on craint l'hémorrhagie. Nous croyons qu'il est plus avantageux dans le cas où l'on veut soutenir l'effet d'une ligature faite à une artère , ou si on emploie seulement la compression pour arrêter l'hémorrhagie , de se servir de pelotons de charpie assez serrés , que d'employer de petites compresses quarrées , comme on a coutume de le faire.

Quelques-uns recommandent de placer un linge fin immédiatement sur les chairs à la suite d'une opération , particulièrement de celle du cancer , & après l'amputation d'un membre ; ils mettent ensuite la charpie par-dessus , & cela sans doute dans l'intention de pouvoir lever plus facilement le premier appareil : mais sans mettre de linge , si on attend le temps convenable , on ne trouvera point de difficulté à le lever , parce qu'il sera humecté par la suppuration & l'exsudation des suc lymphatiques qui lubrifiant la surface de la plaie , & par conséquent l'appareil.

Nous n'attribuons pas de grands inconvénients

veniens à cette pratique, cependant nous croyons que le contact immédiat de la charpie est plus favorable à la plaie, qu'elle s'applique mieux sur les inégalités de sa surface, que l'hémorrhagie s'arrête plus facilement, & que la suppuration peut s'établir d'une manière plus uniforme & plus douce.

Nous croyons devoir faire une observation qui ne sera peut-être pas inutile. Dans les circonstances où il faut beaucoup de charpie, comme après une sanglante bataille, ou une action inattendue, si on ne se trouve pourvu que d'une certaine quantité de charpie de bonne qualité, on doit la ménager, & ne s'en servir que dans la première couche du premier appareil, & même des pansemens suivans, & finir par en appliquer d'une qualité moins bonne, ou de celle qu'on pourroit promptement faire avec du linge moins fin & moins doux; ou bien on emploiera moins de charpie & plus de compresses.

Dans les pansemens, après le premier appareil, on applique la charpie sous une forme plus régulière & plus méthodique: on en fait des plumaceaux & des bourdonnets; c'est la pratique la plus en usage. Quant à la charpie employée sous forme de tentes, elle ne convient que dans quelques cas particuliers.

La manière de faire les plumaceaux n'in-

flue pas peu sur les bons effets de la charpie dans le traitement des plaies & des ulcères. Les meilleures conditions dans un plumaceau sont , qu'il ait une certaine épaisseur ; cependant qu'il soit souple , léger , sans nœuds , ni inégalités. Il importe fort peu qu'on donne aux plumaceaux une forme bien régulière & exactement conforme à l'étendue de la plaie & à sa figure , & que les fils de charpie qui le composent soient arrangés parallèlement & symétriquement.

On voit tous les jours , particulièrement dans les hôpitaux , les chirurgiens , & surtout les élèves , mettre la plus grande importance à faire les plumaceaux , & les chefs jugent de l'habileté de leurs élèves par leur adresse à faire ce qu'ils appellent un *plumaceau bien fait* : ils lui donnent cette qualité lorsqu'il est bien régulier , bien peigné , mince , que les nœuds en sont si pressés qu'à peine ils paroissent , & sur-tout qu'il ait l'étendue & la forme de la plaie.

Mais , qui ne voit pas que pour rendre un plumaceau plus agréable à la vue , on le rend moins utile , & même nuisible ? En effet , comme nous croyons qu'il est rarement nécessaire de garnir les plumaceaux d'onguens digestifs & autres , nous les considérons comme ayant la propriété , 1°. de se charger des matières purulentes ; 2°. de défendre la plaie du contact de l'air ; 3°. de

tenir les chairs dans un état de pression ou de compression uniforme, douce; & enfin de faciliter la nature en tous points dans ses opérations.

Les plumaceaux trop minces ne suffisent pas pour absorber les matières purulentes, & s'en charger, ni pour empêcher l'air & la compression trop immédiate de l'appareil; les nœuds & les inégalités forment des compressions irrégulières, dures; ce qui peut produire de la douleur & de l'irritation dans les plaies.

Quand nous avons à panser une large plaie, telle que celle qui résulte de l'amputation d'un sein cancéreux ou d'un membre considérable, nous préférons de mettre deux, trois, quatre plumaceaux mollets, souples, assez épais, à la méthode de n'en mettre qu'un seul; de cette manière nous formons sur les chairs une compression plus égale, plus douce.

Il est facile de préparer un plumaceau qui paroisse assez bien fait, sans en lier les extrémités avec un fil; il n'y a qu'à les replier avec le pouce, sans ramasser les fils de charpie comme en un point; de cette manière, on évite les nœuds & les inégalités.

Nous souhaiterions, pour le dire en passant, qu'on étendît ces précautions à l'application même du premier appareil à la suite d'une opération; car, combien de maux

n'arrive-t-il point par des compressions trop fortes qu'on fait particulièrement pour s'opposer à l'hémorrhagie ? Les malades sont le plus souvent à la torture. Ce sont ces inconvéniens qui m'engageroient à préférer la ligature des vaisseaux à la compression, surtout après l'amputation des extrémités ; je pense que la ligature des vaisseaux faite avec précaution n'a pas autant d'inconvéniens qu'on le croit. Si l'on voit quelquefois arriver la fièvre, un mal-aise, le délire, même les convulsions, ce qui est rare, on observe que tous ces accidens peuvent aussi survenir à la suite de compressions trop fortes, de bandages trop serrés ; on voit de plus arriver des gonflemens affreux, d'où résultent des étranglemens violens, la gangrène ; & souvent les malades périssent après avoir mille fois plus souffert que dans l'opération.

On ne sauroit cependant méconnoître les avantages de la compression pour contribuer à arrêter les hémorrhagies ; elle doit être mise en usage dans la section des artères d'un ordre moyen, & elle est souvent l'unique secours pour arrêter le sang : la compression directe, quand elle peut avoir lieu, est très-avantageuse ; elle n'a pas les inconvéniens des bandages circulaires.

La machine de M. *Pouteau*, pour l'amputation de la jambe, celle du célèbre M. *Petit*, décrite dans les Mémoires de l'Aca-

démie des sciences, conviennent à cet effet : on ne sauroit aussi faire trop de cas de ce même genre de compression opérée, par la main d'un aide intelligent, qui est relevé à propos & avec précaution dans tous les cas de grandes opérations, lors même qu'on aura mis en usage la ligature : il est toujours prudent & avantageux de faire tenir la main d'un aide sur le centre de l'appareil, soit pour arrêter le sang, soit pour modérer & soutenir ses efforts vers l'extrémité de la ligature ou des artères coupées.

La charpie, aidée de la compression & appliquée convenablement, est, sans contredit, un bon moyen pour arrêter les hémorrhagies ; nous la croyons aussi avantageuse que l'agaric & l'amadou, la vessie de loup, &c. qu'on a tant vantés. Il nous semble qu'ayant la charpie sous la main, on pouvoit se dispenser de faire tant de recherches sur l'agaric de chêne, & de tant louer ses propriétés ; on peut aussi dans le besoin, à la faveur de la charpie, porter commodément sur les vaisseaux ouverts les astringens convenables, tels que l'eau de Rabel, le vitriol, &c. ; ce qui produit souvent l'effet désiré sans de grands inconvéniens.

Une autre manière fort en usage de se servir de la charpie, c'est d'en former de petits rouleaux d'une forme ovale, plus épais

que larges, qu'on appelle *bourdonnets*; on en fait de petits, de moyens & de plus gros, à raison des circonstances.

Il est aussi très-important que les bourdonnets soient bien faits, qu'ils soient souples; &, pour leur donner cette qualité, il les faut rouler fort légèrement dans la paume des mains en les formant; le choix de la charpie contribue aussi beaucoup à la bonne qualité des bourdonnets: il faut aussi observer qu'ils n'aient point de nœuds à leurs extrémités.

Il est des circonstances qui obligent à lier les bourdonnets avec un fil pour pouvoir les retirer plus facilement: on peut le passer simplement en manière d'anse, sans attacher le bourdonnet au milieu, comme quelques-uns le pratiquent. L'utilité & l'usage des bourdonnets est connu de tous les praticiens; on les infinue dans les plaies profondes, on en garnit les vides & le fond des abcès qu'on a ouverts. Ces pansemens doivent être faits avec beaucoup de précautions & de circonspection, de crainte d'imiter l'usage des tentes, c'est-à-dire qu'outre qu'il faut que les bourdonnets soient souples, mollets, doux, il n'en faut point bourrer, tamponner le fond, le milieu, ni l'entrée des plaies & des abcès ouverts: deux ou trois bourdonnets d'une médiocre grosseur peuvent suffire pour garnir de grands vides.

Ainsi on n'imitera point ces praticiens qui, pour mieux arranger & entasser leurs bourdonnets dans le fond des plaies & des ulcères, les trempent dans quelque fluide, tels que l'eau miellée, celle d'arquebuse, &c. & les applatissent ensuite plus facilement : nous n'approuvons pas non plus qu'on les garnisse d'aucun onguent, si ce n'est dans des circonstances particulières qui, à notre avis, se présentent rarement.

En effet, rien, selon nous, ne sauroit ajouter à la propriété d'un bourdonnet doux, souple, mollet, placé convenablement dans le vide d'une plaie ou d'un ulcère ; il s'imbibé à merveille des matières purulentes ; il forme une compression douce ; il prévient la déviation des matières purulentes, & leur effet nuisible sur la surface des chairs en cas de dépravation putride. Il est bien important, nous le répétons en faveur des jeunes praticiens, de ne point trop tamponner, de placer les bourdonnets avec douceur, de les retirer avec précaution lors des pansements, & sur-tout à mesure que le tissu cellulaire se dégorge, que les bords de l'ulcère s'affaissent, que le fond devient vermeil, que la suppuration diminue. Il faut avoir attention, dans ces favorables circonstances, de diminuer la grosseur & le nombre des bourdonnets ; & dans peu de temps, de n'en garnir que la surface de l'ulcère en

PROPR. & USAG. DE LA CHARPIE. 283
manière de plumaceau, & même dans certains cas de faciliter le recollement de la peau contre les vides qui ont été formés à la suite de grandes suppurations, en appliquant la charpie non à l'intérieur, mais à l'extérieur, en forme de moyens compressifs & expulsifs.

La suite dans le Journal prochain.

RÉFLEXIONS ET ECLAIRCISSEMENTS

Sur la construction & les usages des rateliers complets & artificiels ; par M. JOURDAIN, Chirurgien-dentiste à Paris.

Rectifier la nature, en corriger les défauts par les secours de l'art, lui restituer même une partie de ses charmes que des circonstances lui ont fait perdre, sont autant d'opérations particulières & générales qui concernent le chirurgien-dentiste.

L'odontotechnie ou la position des dents artificielles est très-ancienne ; elle remonte à Hippocrate. Ambroise Paré en fait aussi mention au liv. xxij. chap. iij de ses Œuvres ; il y donne même la façon de les poser & de les attacher. Mais si l'on compare ce que ces grands hommes ont dit alors sur ce sujet avec ce que l'on fait actuellement,

on s'appercvra facilement des progrès que l'art du dentiste a faits pour la position des dents artificielles.

Feu M. *Fauchard* a été le premier qui ait donné les connoissances les plus étendues sur cet objet. Dans ses *Essais d'odontechnie*, M. *Mouton* parle des avantages que l'on peut retirer de ces sortes de pièces, quand elles sont bien faites, tant pour les services qu'elles peuvent rendre, que pour les agrémens qu'elles procurent à la figure. M. *Bourdet*, chirurgien-dentiste du Roi, a fait part aussi de quelques idées neuves sur la même matière; enfin, ce qui prouve une suite non interrompue de recherches sur la position des dents artificielles, lorsque les naturelles manquent en partie ou en totalité, ce sont les diverses annonces que quelques chirurgiens-dentistes font. Mais de tous les éloges que l'on a pu faire des rateliers complets, il n'y en a pas qui approche de celui qu'a prodigués un homme, d'ailleurs très-estimable dans la littérature, à l'invention d'un chirurgien-dentiste de cette ville. Écoutons comment l'auteur s'exprime à cet égard dans un ouvrage moderne.

« Le plus étonnant dans l'art du dentiste est M... rue... A la légèreté de la main, il a réuni les observations les plus judicieuses & les plus fines; enfin il est créateur d'une espèce de merveille; il vous fera, tant en

cette partie ses connoissances anatomiques sont étendues, il vous fera, dis-je, un rate-
lier complet avec lequel *vous broierèz tous*
les alimens sans gêne & sans efforts ; il a
su deviner le jeu de la mastication ; il a su
l'imiter à un tel point de perfection, &c. »

Cette annonce, en prouvant l'intérêt que
l'auteur prend au dentiste, ne prouve pas éga-
lement qu'il soit suffisamment instruit des dif-
férentes découvertes qui ont rapport à cet
objet. De plus, en assurant qu'avec le nou-
veau ratelier on pourra broyer tous les ali-
mens sans gêne & sans efforts, c'est précisé-
ment le cas de dire, qu'à force de vouloir
trop prouver, on ne prouve rien. Sans doute
que pour s'être exprimé avec une telle
abondance de cœur, l'auteur de l'annonce a
été dans le cas de voir des rateliers complets,
faits & imaginés par d'autres dentistes, & qu'il
a été à même d'en suivre & d'en connoître
les effets. Les moyens connus jusqu'à pré-
sent pour rassembler deux rateliers artificiels,
& leur procurer des avantages & des mou-
vemens qui se rapprochent de ceux de la
nature, ont été d'abord les lames de balei-
ne, celles d'or, écrouies, même celles des
ressorts d'acier. Les inconvéniens de ces
moyens une fois reconnus, on a employé
les ressorts à boudin, ceux du barillet de la
montre, le double équière, le spiral sans au-
cune autre addition. Les premières tentatives

n'ont permis que l'écartement des mâchoires l'une de l'autre , & le retirement du ratelier supérieur vers le fond du palais , sans aucun mouvement latéral , ni demi-circulaire , qui sont cependant nécessaires pour le broiement des alimens. Si les autres genres de ressorts ont procuré une ouverture plus facile des rateliers artificiels , s'ils se sont opposés à ce que le ratelier supérieur se retirât vers le fond du palais , ils n'ont pas donné avec sûreté & liberté les mouvemens latéraux & les demi-circulaires , sans que la pièce supérieure se dérangerât ou ne tombât en devant , en s'y avançant trop & en glissant sur l'inférieure. D'après cela , il est aisé de juger que la mastication & le broiement ont toujours dû être bornés , & que par conséquent les effets n'ont pas encore répondu aux promesses des inventeurs.

Pour s'assurer de la justesse de ces objections confirmées par la pratique & l'expérience , on ne doit pas perdre de vue , que pour répondre aux effets de la nature , la mâchoire inférieure doit seule se porter en devant , en arrière & sur les côtés , se lever , s'abaisser , & exécuter des mouvemens circulaires. Pour que ces mouvemens aient lieu , il faut de toute nécessité qu'un bras de levier , une espèce de vis de pressoir , & le frottement réciproque de deux meules

de moulin se prêtent des secours & agissent de concert ; sans cela point de pression , de mastication ni de broiement ; & , quoique ces différens efforts nous soient insensibles & cachés , ils n'en existent pas moins dans l'ordre naturel : on sent dès-lors que toutes ces actions ne pourront s'exécuter complètement , quand les deux rateliers artificiels seront assemblés par tel moyen que l'on pourra imaginer.

Tout le monde connoît l'articulation de la tête du graphomètre ; elle tient , comme celle de la mâchoire inférieure , du ginglyme & de l'arthrodie ; ou , pour parler plus clairement , elle est un mouvement de genou qui dépend d'une tête sphérique reçue dans une cavité qui lui est propre , & qui lui permet des mouvemens en tous sens ; mais il est bon d'observer que si la tête du graphomètre ne peut conserver les positions données que par le secours d'une vis , de même la mâchoire inférieure ne peut être régulière dans ses effets que par l'intermède des muscles , qui la font agir en tous sens. De ces muscles , il y en a d'homogènes & d'antagonistes ; & si nous y ajoutons les avantages des apophyses coronoides , nous trouverons de toute part des forces multipliées à l'infini , & des actions indéterminables.

D'après ce que je viens d'exposer , il est clair que l'auteur moderne , émerveillé peut-

être de quelques avantages qu'il aura reconnus dans le nouveau ratelier, faute d'en avoir vu d'autres, aura suivi son enthousiasme, & s'y sera livré avec sécurité. Il aura aussi oublié qu'il faut être économe dans les éloges que l'on prodigue, pour ne les pas rendre suspects : je suis même persuadé qu'il auroit été plus réservé, s'il avoit connu le ratelier complet, dont le mécanisme pour l'action & les usages appartient à M. *Massez*, chirurgien-dentiste à Versailles. Il y a plus de douze ans que M. *Massez*, aussi intelligent dans son art, que véridique dans sa conduite, l'a imaginé pour une des premières personnes de la Cour, laquelle s'est servi de ce ratelier avec tout le succès que l'on peut attendre de ces sortes de pièces, jusqu'au dernier moment de sa vie ; je ne parle qu'après avoir vu & comparé tout ce qui a pu être fait à cet égard. M. *Massez* m'ayant rendu le seul dépositaire de sa découverte, j'aurois pu m'en faire honneur : au contraire, je saisis avec plaisir l'occasion de rendre à ce confrère, aussi estimable par les qualités du cœur, qu'intelligent dans son art, la justice & l'hommage dûs à ses talens & à la bonne foi avec laquelle il convient que, malgré la supériorité de son invention, on ne pourra pas broyer indifféremment tous les genres d'alimens sans gêne & sans efforts. Voilà donc encore un nouvel homme

me étonnant, un nouveau créateur d'une espèce de merveille ; qu'il est intéressant pour la société de connoître. Si ces deux créateurs se sont rencontrés, s'ils ont donné à leurs inventions la même supériorité, il ne sera plus question que de savoir à qui des deux appartient le droit d'ancienneté. Mais, pour que l'on soit plus à portée de juger du mérite du ratelier inventé par M. *Massez*, j'ai cru, du consentement de son auteur, devoir en donner la description ; je la garantis fidèle, la gravure en ayant été faite sous mes yeux par un des plus célèbres graveurs de Paris, & d'après une pièce que M. *Massez* m'a remise, & dont j'ai vu les effets sur une personne qui en fait usage.

*Description d'un ratelier complet, inventé
par M. MASSEZ.*

Première pièce.

AA. Le cercle maxillaire supérieur.

BB. Le cercle inférieur.

CC. Spiral latéral, un de chaque côté.

D. D. D. D. Charnières attachées à chaque extrémité postérieure des cercles maxillaires.

EE. Bras de levier, un de chaque côté, répondant aux charnières D, où ils sont arrêtés par une goupille.

La seconde pièce montre le ratelier as-

290 DESCR. D'UN RATEL. ARTIFIC.
semblé, avec les lettres de rapport qui indiquent les pièces.

La troisième, le bras de levier.

Le quatrième, la forme de la charnière, avec les trous qui servent à la fixer sur la pièce.

La cinquième, le spiral qui se fixe par ses extrémités sur les parties latérales & externes de la pièce.

LETTRE DE M. HEYRAUD,

Docteur en médecine à Sauveterre en Bazadois, à l'Editeur du Journal de Médecine, au sujet du Magnétisme animal.

Permettez, Monsieur, qu'un médecin isolé dans une campagne, éloigné des Sociétés savantes, presque entièrement occupé des soins qu'il donne à des laboureurs, s'adresse à vous pour vous prier de lui dire votre sentiment au sujet du magnétisme animal. Depuis le mois de janvier 1783, le Journal de Médecine n'a plus rien annoncé de relatif à cette merveille : il n'est bruit que du magnétisme animal dans notre province. Un prédicateur l'a préconisé dans Bordeaux ; il l'a presque prêché en chaire ; l'on ne parle que de ses cures ; des médecins sont allés à Paris, ont porté cent louis

LETTRE DE M. HAYRAUD, &c. 291
à M. Mesmer, & mettent en usage sa prétendue découverte, qu'ils cachent soigneusement. Le public annonce qu'ils guérissent: j'avoue que je n'ai encore été témoin d'aucune de ces cures. J'ai soutenu jusqu'à présent l'impossibilité de cette manière de guérir; mais que répondre à une multitude qui dit, *j'ai vu*? Maintenant je suspends mon jugement, & j'attends votre réponse avec impatience. Je vous prie de me marquer si cette découverte est réelle, ou si ce n'est que du charlatanisme; si c'est un secret ou une science; & si on peut l'acquérir chez soi, ou si c'est le cas de porter à Paris cent louis pour être initié?

R É P O N S E

De l'Editeur du Journal de Médecine.

A Paris, Monsieur, comme à Bordeaux l'on dit, *j'ai vu*. Que ne voit-on pas? que n'a-t-on pas vu? Des revenans, des forciers, des loups-garoux, le diable, ses cornes, sa queue, le sabbat en gros & en détail. N'a-t-on pas vu des statues & des images verser des larmes, du sang, tourner les yeux & même la tête? UN TRÉPASSÉ a long-temps convulsionné les bons Parisiens? Et pourquoi un baquet auroit-il sur eux moins de prise qu'un cercueil? Ils se sou-

viennent d'avoir été arrachés du tombeau du diacre *Pâris*, & ils se font lier à la cuve du docteur *Mefmer*. Si vous y croyez, Monsieur, venez compter vos cent louis, vous suivrez des leçons sur la physique transcendante, & vous écouterez le débit d'un sublime commentaire sur une vingtaine de fariboles. M. *Mefmer* les a empruntées (a), & il se les approprie comme un héritage auquel son génie l'appelle incontestablement. Oui, Monsieur, moyennant la modique somme de cent louis, vous aurez part à cette belle succession, vous aurez le droit de la faire prospérer à votre profit, vous obtiendrez la prérogative de faire du galimatias double, vous ferez aussi serment de garder le secret; mais vous aurez à dire hautement J'AI VU, & sur-tout qu'IL N'Y A PAS A RAISONNER CONTRE DES FAITS, c'est-à-dire contre un J'AI VU.

Si cependant le sang de l'immortel *Poinfinet* ne coule pas dans vos veines, si vous ne pouvez pas croire au magnétisme animal, je vous propose d'envoyer poliment.

(a) M. *Thouret* vient de démontrer le plagiat de M. *Mefmer*; il a fallu chercher les propositions *magnético-animales* dans plusieurs repertoires de rêveries alphysiques, alchimiques, astrologiques, cabalistiques. Dom *Quichotte* a trouvé des arbres enchantés, il l'a dit, & il en faut croire un brave chevalier: restent donc jusqu'à présent à M. *Mefmer* les honneurs du baquet.

les *mesméristes*, les *mesmériseurs* & les *mesmérisés*, qui vous lâchent un J'AI VU, à Voltaire, qui leur répond: *Je ne crois pas même les témoins oculaires, quand ils me disent des choses que le bon sens désavoue.* (Préface de l'Histoire de Charles XII.)

P. S. Depuis un an, il a paru beaucoup d'écrits pour & contre le magnétisme animal. Ils seront incessamment annoncés. Ici je me borne à rapporter le titre des deux derniers qui viennent de paroître.

Recherches & doutes sur le magnétisme animal ; par M. THOURET, docteur regent de la Faculté, & membre de la Société royale de médecine. A Paris, chez Prault, imprimeur du Roi, quai des Augustins, 1784. In-12 de 250 pag.

Détail des cures opérées à Buzancy, près Soissons, par le magnétisme animal. A Soissons ; 1784. In-12 de 44 pag.

Le premier est plein de recherches exactes & de réflexions sages ; l'autre rappelle la pensée de MONTESQUIEU :

Lorsque Dieu a créé les cervelles humaines, il ne s'est point obligé à la garantie.



*MALADIES qui ont régné à Paris
pendant le mois de juillet 1784.*

Nous n'avons joui pendant le mois que d'un jour de chaleur : le 8, où le thermomètre est monté de 18 degrés à $24\frac{1}{2}$ au dessus de 0. A l'exception de dix jours clairs, le ciel, chaque matin, a été assez constamment couvert ; il y a même eu du brouillard & de la bruine, & le thermomètre a été le plus communément de 10 à 14 degrés au dessus de 0 : aussi les matinées ont été fraîches, quelques-unes froides & une partie des soirées ; l'hygromètre a, presque tous les jours, marqué humidité matin & soir, & sécheresse à midi. Il y a eu à la fin du mois pluie & vent. Le nord a soufflé près de 20 jours consécutifs. Le sud & le sud-ouest ont été plus froids. Le terme le plus ordinaire du thermomètre a été de 14 à 19. Les variations du matin au soir ont été jusqu'à neuf degrés. Le mercure s'est soutenu au dessus de 28. pouces. Les vingt premiers jours du mois, à l'exception de 24 à 30 heures, & le reste du mois il a perpétuellement varié de 27 pouces 7 lignes, à 28 pouces 3 lignes.

Le mois en général a été froid, & les bains de la rivière n'ont point été fréquentés.

Pendant ce mois, les dyssentéries sont devenues plus nombreuses & plus inflammatoires ; les synoques-putrides-bilieuses ont été sans délire, & se sont jugées naturellement du 15 au 20. Il s'est manifesté des fièvres ardentes, avec délire, & la langue sèche ; les boissons acidulées avec l'eau de Rabel, édulcorées avec le sirop de mûres & les pilules de camphre, ont été employées avec

succès, & ont paru dissiper les accidens & procurer l'humidité de la langue ; à cette époque seulement on a évacué d'abord par l'émétique, ensuite par les purgatifs ; plus tôt on troubloit la nature, & la maladie devenoit plus grave & plus fâcheuse : quelques-uns ont été jusqu'au 30 de la maladie avant que l'humidité de la langue se soit manifestée. Il y a eu des fluxions de poitrine bilieuses. Les fièvres tierces, doubles-tierces, paroissent plus nombreuses ; elles deviennent plus rebelles ; & le quinquina en général a peu réussi. Les maladies éruptives continuent de régner sous divers aspects ; les petites-véroles ont été bénignes ; il y a eu des apoplexies vraies & fausses en plus grand nombre.

De l'état météorologique & de l'exposé des maladies régnantes, il résulte un accord qui prouve l'influence constante de la température sur l'économie animale ; influence reconnue & décrite avec la plus grande exactitude par les médecins les plus anciens. Au milieu de l'été, pendant le mois de juillet, la température offrant les phénomènes de l'automne, a dû en produire les effets ; aussi les maladies en ont-elles pris les caractères : les dysenteries sont devenues plus inflammatoires, & ont succédé aux diarrhées ; les fièvres intermittentes ont été plus nombreuses & plus rebelles ; les apoplexies ont paru en plus grand nombre, &c. &c.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

M A I 1784.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.					
	Au lever du Soleil.	A deux heures du soir.	A neuf heures du soir.	Au matin.		A Midi.		Au soir.	
	Dégr.	Dégr.	Dégr.	Pouc.	Lig.	Pouc.	Lig.	Pouc.	Lig.
1	3,16	10, 0	5, 0	27	8, 3	27	8, 7	27	10, 4
2	3,14	11, 8	6,12	27	11, 4	28	0, 3	28	0,10
3	3, 0	12,18	4, 8	28	0, 9	28	0, 9	28	1, 8
4	3, 2	10, 0	5, 5	28	2, 0	28	2, 4	28	2,10
5	2,18	14, 0	8,10	28	2,11	28	2,11	28	2,10
6	6, 9	16, 3	11,13	28	2, 6	28	1,11	28	1, 6
7	8,19	18, 0	12,16	28	1, 3	28	1, 1	28	0, 7
8	10,10	19, 3	10,11	28	0, 2	28	0, 2	28	0, 9
9	7,18	19, 6	12,10	28	0,11	28	0,11	28	0,10
10	9, 8	21, 5	15, 8	28	0, 3	27	11, 5	27	10, 2
11	13, 7	12,13	9,18	27	9, 6	27	10, 0	27	11, 6
12	6,10	12, 9	6, 0	28	0, 5	28	1, 7	28	2, 4
13	4, 8	14, 2	10, 0	28	2,10	28	2,11	28	3, 1
14	7,19	16, 2	11, 0	28	3, 1	28	3, 0	28	3, 0
15	9,16	15, 1	12, 7	28	3, 0	28	3, 0	28	3, 0
16	10, 0	20, 5	14,13	28	3, 0	28	2,10	28	2, 9
17	11,14	22, 0	15,18	28	2, 3	28	2, 1	28	1,11
18	12,17	22, 9	17, 5	28	1, 8	28	1, 4	28	1, 0
19	12,18	21,16	18,11	28	1, 0	28	0, 9	28	0, 0
20	14,15	23, 6	15, 9	28	0, 3	28	0, 7	28	1, 7
21	9, 8	20,15	16,13	28	2, 6	28	2,10	28	2, 6
22	11,17	22,10	17, 5	28	1, 4	28	2, 1	28	1, 7
23	12,14	23, 2	19, 5	28	1, 0	28	0, 0	27	11, 2
24	15, 8	22, 9	14,17	27	10, 9	27	11, 0	27	11, 6
25	12, 3	22,14	18,19	27	11,10	27	11, 5	27	10, 6
26	14, 5	20,10	14, 7	27	9, 9	29	9, 5	27	9, 7
27	10,18	11, 8	9,12	27	10, 3	27	11, 0	28	0, 3
28	8,12	13, 0	10,11	28	0,10	28	1, 0	28	0,11
29	7,14	15, 0	13, 0	28	1, 0	28	1, 0	28	0, 7
30	9,10	20,16	15, 4	28	0, 0	27	11, 8	27	11, 4
31	12, 3	21,19	15,15	27	8,10	27	10, 8	27	9, 3

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le matin.</i>	<i>L'après-midi.</i>	<i>Le soir à 9 heures.</i>
1	N. nua. fra. vè.	N. c. temp. vè.	N. fer. do. ven.
2	N. cou. fra. vè.	N. <i>idem.</i>	N-E. fer. doux.
3	N. fer. frais.	N. c. chau. vè.	N. nuag. frais.
4	N-E. nu. fra. v.	N-E. n. temp. v.	N-E. fer. frais.
5	N-E. fer. froid.	N-E. nua. chau.	N-E. fer. doux.
6	N-E. fer. doux.	S-O. fer. chau.	N-E. fer. temp.
7	E. fer. tempéré.	S-O. nua. chau.	N-E. fer. chau.
8	O. <i>idem.</i>	O. <i>idem.</i> vent.	N-O. fer. temp.
9	N-O. fer. doux.	S-E. fer. ch. vè.	N-E. fer. ch. v.
10	E. <i>idem.</i>	S-O. co. chaud.	E. couv. chau.
11	S-E. cou. temp.	O. co. dou. pl.	S-O. c. dou. pl.
12	N-O. co. fra. v.	N. cou. dou. v.	N. fer. fr. pl. v.
13	N. ferein, frais.	O. nuag. chau.	N. fer. tempér.
14	N. couv. doux.	E. <i>idem.</i>	N. nua. tem. v.
15	N. cou. temp.	S-E. co. ch. pl.	N-E. fer. temp.
16	N-E. fer. temp.	S-E. fer. chaud.	N-E. fer. chau. aurore boréal.
17	E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>	E. fer. frais.
18	E. fer. frais.	N-O. nuag. ch.	N-E. fer. v. fra.
19	E. fer. doux.	N-E. <i>idem.</i>	N-E. couv. do. tonnerre, plu.
20	N-E. nua. frais.	E. <i>idem.</i>	N. nua. chaud.
21	N. fer. chaud.	S-O. fer. chau.	N-E. fer. cha.
22	N-E. fer. doux.	S-O. <i>idem.</i>	N-E. nuag. ch.
23	N-E. fer. ch. to.	S. nuag. chaud.	E. <i>idem.</i> ton. v.
24	S-O. cou. frais.	S-E. <i>idem.</i> ton.	O. ferein, chau.
25	N. fer. chaud.	N-O. fer. cha.	E. n. ch. v. plu.
26	E. co. frai. plu.	O. couv. frais.	O. cou. frais.
27	O. nuag. frais.	E. nuag. chaud, vent, tonner.	N. nuag. frais.
28	N. <i>idem.</i>	N-E. nua. cha.	N-O. nu. doux.
29	O. fer. frais.	S-O. n. frais.	E. fer. frais.
30	O. <i>idem.</i>	S-E. nua. chau.	N-E. cou. chau.
31	E. <i>idem.</i>	E. couv. chaud.	N-E. <i>idem.</i>

298 OBSERV. MÉTÉOROLOGIQUES.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur.... 23, 6 deg. le 20

Moindre degré de chaleur... 2, 18. le 5

Chaleur moyenne..... 13, 1 deg.

Plus grande élévation du Mer- *pouc. lig.*

cure, 28 3, 1, le 14

Moindre élév. du Mercure.... 27 8, 3, le 1

Elévation moyenne... 28 0, 81.

Nombre de jours de Beau..... 14

de Couvert. 7

de Nuages.. 10

de Vent.... 9

de Tonnerre. 4

de Brouillard. 0

de Pluie.... 4

de Neige. .. 0

Aurore boréale.... 1

Quantité de Pluie 0 3, 6 lign.

Evaporation..... 5 5 0

Différence 5 1 6

Le vent a soufflé du N..... 20 fois.

N-E..... 25

N-O..... 5

S..... 1

S-E..... 6

S-O..... 8

E..... 13

O..... 8

TEMPÉRATURE : sèche & chaude.

MALADIES : point.

Plus grande sécheresse.... 52, 6 deg. le 8

Moindre..... 17, 1 le 13

Moyenne 38, 14

JAUCOUR, prêtre de l'Oratoire.

A Montmorency ; ce premier juin 1784.

Comme les Observations météorologiques pour les mois de mai , juin & juillet ne nous sont point parvenues assez tôt pour pouvoir être insérées dans les cahiers où leur place étoit destinée , d'après l'ordre observé jusqu'à présent , nous ferons paroître ensemble les Observations météorologiques de deux mois dans ce cahier, & dans celui du mois prochain , afin qu'il n'y ait point de lacune dans la suite de ces observations.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

J U I N 1784.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	Au Lever du Soleil.	A deux heures du soir.	A neuf heures du soir.	Au matin.	A midi.	Au soir.
	Dégr.	Dégr.	Dégr.	Pouc. Lig.	Pouc. Lig.	Pouc. Lig.
1	12, 4	19, 14	14, 18	27 10, 3	27 10, 4	27 11, 0
2	9, 8	20, 0	15, 6	28 0, 1	28 0, 7	28 0, 11
3	10, 6	19, 5	15, 5	28 1, 0	28 0, 8	28 0, 2
4	13, 11	21, 9	17, 3	28 0, 9	28 1, 0	28 0, 8
5	11, 13	21, 12	15, 2	28 0, 6	27 11, 8	27 10, 9
6	12, 8	21, 8	12, 1	27 10, 9	27 10, 10	27 11, 2
7	9, 17	14, 9	13, 6	27 11, 8	28 0, 2	28 0, 8
8	10, 4	15, 10	14, 9	28 1, 0	28 1, 0	28 0, 6
9	13, 15	18, 1	15, 3	27 11, 7	27 11, 1	27 10, 8
10	12, 11	14, 11	12, 13	27 10, 3	27 9, 8	27 8, 5
11	11, 1	14, 2	10, 11	27 8, 11	27 10, 5	27 11, 11
12	8, 14	17, 2	15, 9	28 0, 0	27 11, 8	27 10, 4
13	11, 6	16, 19	13, 6	27 10, 0	27 10, 5	27 11, 2
14	9, 10	15, 8	12, 6	28 0, 1	28 0, 9	28 2, 5
15	11, 17	15, 17	12, 4	18 1, 6	28 2, 7	28 0, 2
16	11, 11	20, 8	18, 3	28 2, 4	28 1, 2	28 0, 7
17	13, 11	16, 17	12, 2	27 11, 7	27 11, 7	28 0, 7
18	11, 7	14, 17	8, 15	27 11, 8	27 11, 11	28 1, 0
19	6, 10	18, 5	13, 4	28 1, 2	28 1, 5	28 0, 11
20	11, 0	17, 14	14, 17	28 0, 5	28 0, 2	28 0, 0
21	10, 9	18, 14	14, 12	27 11, 5	27 10, 0	27 6, 7
22	11, 0	14, 0	9, 15	27 7, 3	27 6, 3	27 6, 10
23	11, 7	13, 6	10, 14	27 8, 1	27 9, 0	27 6, 2
24	10, 14	11, 14	9, 15	27 7, 0	27 7, 0	27 9, 0
25	8, 14	14, 10	10, 0	27 9, 7	27 10, 4	27 11, 5
26	8, 11	14, 16	11, 16	27 11, 8	27 11, 7	27 10, 6
27	11, 4	15, 8	11, 15	27 9, 3	27 9, 1	27 9, 3
28	9, 7	15, 4	10, 4	27 10, 1	27 10, 9	27 11, 2
29	9, 4	15, 11	10, 12	27 11, 6	27 11, 8	27 11, 8
30	6, 17	15, 3	12, 0	27 11, 1	27 11, 0	27 11, 0

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le matin.</i>	<i>L'après-midi.</i>	<i>Le soir à 9 heures.</i>
1	N-E. couv. fra.	E. fer. chaud.	E. fer. doux.
2	E. ferein, frais.	N-E. <i>idem</i> , ve.	N-E. <i>idem</i> , ve.
3	N-E. <i>idem</i> . ve.	N-E. <i>idem</i> .	E. nuag. doux.
4	E. fer. frais.	E. nuag. chaud.	N-E. fer. chau.
5	E. fer. tempér.	E. fer. chaud.	N-E. cou. cha.
6	N-O. fer. frais.	O. couv. chau. tonnerr. pluie.	N-O. nuag. fra.
7	O. cou. frais.	N-O. cou. dou.	N-O. couv. do.
8	N-O. <i>idem</i> .	N-O. nu. dou.	S-O. couv. ch.
9	E. couv. doux.	O. nua. cha. v.	S-O. <i>idem</i> .
10	O. <i>idem</i> , pluie.	O. cou. do. pl.	O. couv. doux, pluie, vent.
11	O. nu. plu. ve.	O. nu. do. ve.	O. nua. do. ve.
12	N. ferein, frais.	S-O. nua. chau.	S-O. fer. temp.
13	O. fer. doux.	O. <i>id.</i> vent.	O. nua. do. ve.
14	O. couv. frais.	O. nuag. do. v.	S-O. co. do. pl.
15	O. nua. do. ve.	O. <i>idem</i> .	O. nuag. doux.
16	O. fer. doux.	S-O. fer. chau.	N. fer. chaud.
17	N. fer. frais.	O. chaud, nua.	N-O. fer. dou.
18	N-O. nua. frai.	O. nuag. do. v.	N. <i>idem</i> .
19	N. fer. froid.	O. nuag. chau.	S. nuag. doux.
20	O. cou. doux.	O. <i>idem</i> .	N. couv. doux.
21	N nu. tempér.	O. <i>idem</i> , vent.	O. <i>idem</i> .
22	O. <i>id.</i> vent.	O. nuag. chau.	O. co. tem. pl.
23	O. <i>idem</i> .	O. nuag. temp. vent, pluie.	O. nuag. froid, vent.
24	O. cou. froid.	O. nu. dou. ve.	O. nu. do. ven.
25	O. <i>idem</i> .	O. <i>idem</i> .	O. <i>idem</i> .
26	O. couv. frais.	O. <i>idem</i> .	O. co. dou. pl.
27	O. co. do. plu.	O. <i>idem</i> .	O. nu. dou. v.
28	O. couv. frais.	O. nuag. do. pl.	N-O. nu. temp.
29	N-O. <i>idem</i> .	O. nuag. chau.	N. fer. tempér.
30	N-O. nua. fra.	N-O. <i>idem</i> .	N. cou. temp.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur 21, 12 deg. le 5
 Moindre degré de chaleur..... 6, 17 le 30

Chaleur moyenne..... 13, 0 deg.

Plus grande élévation du mer- *pouc. lig.*
 cure..... 28, 2, 7, le 15

Moindre élév. du mercure... 27, 6, 2, le 23

Elévation moyenne.. 27, 11, 1

Nombre de jours de Beau..... 8

de Couvert... 9

de Nuages... 13

de Vent..... 16

de Tonnerre. 1

de Brouillard. 0

de Pluie..... 4

de Neige.... 0

Quantité de Pluie..... 1 0, 6 lig.

Evaporation..... 5 3 0

Différence..... 4 2 6

Le vent a soufflé du N..... 9 fois

N-E.... 7

N-O.... 10

S..... 1

S-E.... 0

S-O.... 6

E..... 9

O..... 45

TEMPÉRATURE: douce & sèche.

MALADIES: point.

Plus grande sécheresse.... 51, 7 deg. le 19

Moindre..... 14, 9 le 15

Moyenne..... 33, 3

JAUCOUR, prêtre de l'Oratoire.

A Montmorency, ce premier juillet 1784.

*OBSERVATIONS météorologiques faites
à Lille, au mois de juillet 1784; par
M. BOUCHER, médecin.*

Il n'y a guères eu plus de chaleurs ce mois que le précédent. Si l'on en excepte deux à trois jours, la liqueur du thermomètre ne s'est pas élevée au dessus du terme de 17 à 18 degrés au dessus de celui de la congélation. Le 6, elle s'est portée au terme de 20 degrés, & le 7 à celui de 22 $\frac{1}{2}$. Vers la fin du mois, elle ne s'est pas élevée, dans certains jours, au dessus de celui de 13 degrés.

Il y a eu peu de jours sereins & plusieurs jours de pluie, après le 15 du mois. Le baromètre a présenté des variations. Le mercure dans le baromètre s'est maintenu, les quatre premiers jours du mois, à la hauteur de 28 pouces 1 ligne; & au dessus de ce terme, le 13, le 14 & le 15: le 19 il étoit descendu à celui de 27 pouces 4 $\frac{1}{2}$ lign.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 22 $\frac{1}{2}$ degrés au dessus du terme de la congélation; & la moindre chaleur a été de 9 $\frac{1}{2}$ degrés au dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 13 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 1 $\frac{1}{2}$ ligne; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 4 $\frac{1}{2}$ lign. La différence entre ces deux termes est de 9 lign.

Le vent a soufflé 5 fois du Nord.

5 fois du Nord vers l'Est.

2 fois de l'Est.

7 fois du Sud.

11 fois du Sud vers l'Ouest.

7 fois de l'Ouest.

7 fois du Nord vers l'Ouest,

Il y a eu 22 jours de temps couvert ou nuageux.

16 jours de pluie.

1 jour de tonnerre.

2 jours d'éclairs.

Les hygromètres ont marqué de l'humidité dans la première moitié du mois, & en après de la sécheresse.

MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois de juillet 1784.

Nous avons vu, ce mois, dans nos hôpitaux, un certain nombre de personnes attaquées de la fièvre continue-putride & vermineuse. L'embaras du poulx, l'oppression de poitrine, la pesanteur de la tête, les douleurs vives avec des battemens, tantôt au front, & tantôt à l'occiput, &c. symptômes assez ordinaires dans l'invasion, ont obligé à plusieurs saignées, d'abord du bras & ensuite du pied : après quoi, il y avoit presque toujours une indication d'employer les émétiques, ou les émético-cathartiques pour évacuer la saburbe des premières voies, avec laquelle les malades, sur-tout les enfans & les adultes, rendoient des vers : ceux qu'on n'avoit point évacués suffisamment, ont couru les plus grands dangers dans le fort de la maladie, & même quelques-uns de ceux qui l'avoient été. Dans la plupart des malades, la fièvre a été de la nature de la double-tierce-continue. Alors les apozèmes de quinquina, employés après les évacuations requises, ont produit l'effet désiré. On s'en est aussi bien trouvé dans la fièvre décidément continue, lorsque les symptômes de la putridité étoient portés à un haut période, en les acidulant avec le suc de citron ou l'esprit de vitriol. Il s'est fait une éruption miasmatique dans une fille de vingt ans, robuste & d'une

d'une bonne constitution, qui cependant a succombé vers le quinzième de la maladie, quoiqu'elle eût été traitée méthodiquement, & que l'éruption se soit soutenue tout le temps convenable.

Quelques jeunes personnes ont encore été attaquées, ce mois, de la fièvre rouge. Outre le mal de gorge, quelques-unes ont eu les glandes parotides ou les maxillaires tuméfiées. Cette maladie néanmoins a cédé à un traitement méthodique.

La fraîcheur des nuits a amené des diarrhées vers la fin du mois.

Les fièvres-tierces & les doubles-tierces étoient encore communes & opiniâtres.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

A C A D É M I E.

Mémoires de l'Académie de Dijon, année 1783, premier Semestre, volume in-8° de 238 pages, avec figures. Prix 6 liv. 12 s. avec le deuxième de la même année qui va paroître, & 7 liv. 10 s. franc de port par la poste. A Dijon, chez Causse; & à Paris, chez Didot le jeune, libraire, quai des Augustins.

1. Il seroit difficile de présenter dans un extrait ce que ces Mémoires remplis d'observations & d'expériences, contiennent d'intéressant : nous nous bornerons à choisir les articles qui ont le plus de rapport à notre journal, pour donner une idée de cette collection importante.

Tome LXII.

V

Essai sur quelques phénomènes des dissolutions & précipitations des résines dans l'esprit-de-vin ; par M. TARTELIN.

Lorsqu'on mêle deux teintures résineuses, toutes deux saturées & d'une limpidité qui constate la perfection de la dissolution, il se fait le plus souvent une précipitation. C'est ce phénomène qui a engagé M. Tartelin à chercher à déterminer les différentes affinités des résines avec l'esprit-de-vin. Il donne une Table de leurs différentes dissolubilités, qu'il regarde comme la mesure de leur degré d'affinité avec l'esprit-de-vin : il a tenté de déterminer d'après cela la cause de la précipitation dont on vient de parler ; mais il a besoin de nouvelles observations pour éclaircir cet objet.

Mémoire sur la blende artificielle, ou combinaison du zinc & du soufre ; par M. DE MORVEAU.

L'on regardoit le soufre & le zinc comme incapables de s'unir ensemble par les moyens chimiques, quoique la nature présente cette combinaison. M. de Morveau a trouvé le moyen d'imiter la nature, en exposant à l'action du feu un mélange de fleurs de zinc & de soufre. Il a eu quelques variations dans les produits, relativement au degré de feu & aux autres circonstances des diverses opérations ; mais il a obtenu constamment une masse bien fondue, dont le poids excédoit de beaucoup le poids de l'un des ingrédients, & qui étoit conséquemment une vraie blende artificielle.

Observations sur un charbon fossile incombustible, trouvé à Rive-de-Gier, & sur les propriétés de quelques matières passées à l'état de plombagine ; par M. DE MORVEAU.

Un morceau du charbon dont il est ici question, placé sur des charbons ardents dans un fourneau

de fusion, ne s'est point allumé, & n'a perdu qu'un fixième de son poids, perte qui n'étoit due vraisemblablement qu'à l'eau; cependant ce charbon a détonné avec le nitre, & une partie en alkalisoit cinq parties & demie: propriété qui le rapproche de la plombagine. *M. de Morveau* fait voir dans ce Mémoire qui contient beaucoup d'observations nouvelles, que le charbon prend, dans différentes circonstances, des propriétés analogues à celles de la plombagine.

Dissertation sur la situation la plus ordinaire de l'enfant dans la matrice pendant la grossesse; par M. HOIN.

M. Hoin prouve dans cette dissertation, par le raisonnement & par l'observation, que l'enfant a ordinairement la tête en bas, depuis les premiers temps de la conception jusqu'à celui de l'accouchement, ainsi que l'a pensé *Smellie* contre l'opinion de la plupart des accoucheurs; que sa situation est latérale dans la matrice, en raison de la structure de ce viscère, & que ce n'est que lorsque l'ordre de la nature est interverti, qu'il est situé différemment: d'où il conclut que le mouvement de culbute qu'on attribue à l'enfant, & tous les effets qu'on en déduit sur la fin de la grossesse, ne sont que des suppositions sans fondement.

Observation sur l'acide de bismuth, & la propriété de l'acide acéteux, d'empêcher la précipitation du nitre de bismuth par l'eau pure; par M. DE MORVEAU.

M. Monnet ayant observé que le vinaigre n'attaquoit ni le régule, ni la chaux de bismuth, *M. de Morveau* a fait cette combinaison par double affinité, en mêlant une dissolution d'acète de potasse ou terre foliée, à la dissolution de nitre de

bismuth ; il y eut d'abord un caillé blanc très-sensible qui s'est redissous pour la plus grande partie ; l'affusion de l'eau y occasionna un précipité très-abondant. Il filtra la liqueur & la fit évaporer : il se forma de petites lames salines, brillantes, talqueuses comme le sel sédatif. Cette combinaison avoit été faite par M. Seote ; mais on doit à M. de Morveau les détails de cette opération, qui lui a de plus donné occasion de faire une observation nouvelle ; c'est que le vinaigre ôte au nitre de bismuth la propriété de se laisser décomposer par l'eau.

Dissertatio medica sistens symptomatologiam & ætiologiam febris lentæ nervosæ. Dissertation de médecine, contenant la symptomatologie & l'aitiologie de la fièvre lente nerveuse ; par M. JACQUES-CHARLES CARELSON, de Gamzon en Perse, docteur en médecine. A Gottingue, chez Dieterich ; à Strasbourg, chez Kœnig, 1783. In-4^o de 27 pag.

2. Beaucoup de médecins sçavans & expérimentés ont traité des fièvres lentes nerveuses. M. Carelson a cru devoir rassembler sous un seul point de vue, ce qui est répandu dans plusieurs volumes. Il suit d'abord la maladie dans tout son cours, en examine les diverses périodes, d'après la distinction que les auteurs en ont faite. Il donne ensuite une histoire exacte de tous les symptômes, il discute les opinions différentes des médecins sur cette maladie, contre laquelle l'eau de goudron s'emploie utilement. Cette dissertation est terminée par le sentiment de l'auteur sur cette fièvre.

Dissertatio medica sistens usum vis electricæ in asphyxia, experimentis illustratum.

Dissertation de médecine sur l'usage de l'électricité dans l'asphyxie ; par M. CHRISTIAN-GUILLAUME HUFELAND, de Saxe-Weimar, docteur en médecine & en chirurgie. A Gottingue, chez Dieterich ; & se trouve à Strasbourg, chez Koenig, 1783. In-4° de 59 pag.

3. Le jeune docteur a partagé sa dissertation en trois sections ; il examine d'abord les différens phénomènes que l'électricité opère sur le corps animal vivant, soit dans l'état sain, soit dans l'état malade. Il passe ensuite aux effets qu'elle produit sur le mort, en distinguant avec soin deux états après le décès ; savoir, celui pendant lequel il reste encore quelques vestiges d'irritabilité, & celui qui est bien plus long ; où cette faculté est entièrement détruite. Dans le premier de ces états, un muscle qu'aucun autre stimulant ne sauroit plus irriter, exposé à l'étincelle électrique, donne encore les plus grandes marques d'irritabilité ; car, on sait que dans l'asphyxie, si l'on peut remettre en jeu l'irritabilité, on tirera le malade des portes du trépas. Tous les remèdes qu'on emploie alors sont plus ou moins doués de la vertu stimulante ; ceux qui la possèdent dans un plus haut degré, sont les plus efficaces ; & l'on voit dès le premier apperçu que l'électricité doit occuper parmi eux le premier rang ; aussi a-t-elle été tentée avec divers succès dans plusieurs espèces d'asphyxie. M. Hufeland rassemble dans cet écrit tout ce qu'il a lu, ou pu apprendre sur ce sujet. Voici l'extrait d'une observation de M. Haues, l'un des principaux fondateurs d'une so-

ciété de Londres, dont l'objet est de rappeler à la vie ceux qui sont dans un état apparemment de mort, & qui a pris le nom anglois de *humane society*.

Une petite fille de trois ans tomba du haut d'une fenêtre d'environ douze pieds d'élévation sur le pavé, & parut morte. Un apothicaire étant appelé, la déclara telle, & assura qu'il ne restoit aucune espérance de la rappeler à la vie. Cependant un voisin nommé *Squire*, qui fabriquoit des instrumens de physique, curieux d'essayer les effets de l'électricité sur cette petite fille, demanda qu'on la lui livrât, & l'obtint. Elle n'avoit aucun vestige de pouls ni de respiration, & vingt minutes s'étoient déjà écoulées depuis sa chute. *Squire* tira d'abord des étincelles des bras & des doigts, ensuite des épaules & des pieds; mais, quoique continuées pendant quelque temps, rien ne lui indiquoit un espoir de succès; il crut donc devoir employer une électricité plus forte; il chargea une bouteille d'environ trois septiers, & en frappa sur la poitrine de l'enfant dix violens coups électriques, qui, de la région du cœur, passèrent aux deux côtés. Ces tentatives ayant duré vingt à vingt-cinq minutes, la petite poussa enfin un soupir; le pouls reparut, toutefois d'une manière obscure; mais cependant toujours sans respiration. Après trois nouveaux coups électriques semblables, le vomissement survint: alors un chirurgien présent voulut faire une saignée au bras & à la jugulaire, mais il ne sortit pas une goutte de sang. Il ordonna donc à une femme de frapper fortement le corps de l'enfant, afin de la faire crier, & par-là d'exciter la sortie du sang. Ces moyens n'eurent aucun effet, au contraire; la petite parut retomber dans son premier état; c'est pourquoi *Squire* frappa de nouveau quatre

coups , mais plus foibles , sur la poitrine , après lesquels l'enfant commença à bâiller , à ouvrir les yeux , à les tourner de côté & d'autre , à respirer librement , & enfin à récupérer entièrement l'usage du pouls. Le lendemain matin , il parut dans la région des tempes une large tache noirâtre , qui annonçoit une fracture & une dépression. La petite fille fut alors remise entre les mains des chirurgiens de l'hôpital de Middlesex , qui la guérirent selon les règles de l'art.

On trouve dans les Mémoires de cette société humaine de Londres une autre observation , qui prouve que l'électricité peut servir à rappeler les noyés à la vie. M. *Hufeland* termine sa dissertation par la relation de six expériences qu'il a faites sur des animaux ; il a noyé des chiens , des pigeons & des lapins , & a essayé de les rappeler à la vie par le moyen de l'électricité. Ces tentatives ont été vaines , néanmoins quelques-uns ont donné d'abord divers signes favorables ; la description des symptômes de leur mort est ici décrite avec soin , ainsi que les effets de l'électricité , & ce qu'il a observé à l'ouverture des cadavres.

Cette dissertation très-curieuse est dédiée à *Charles-Auguste*, duc de Saxe-Weimar, souverain de l'auteur.

Dissertatio medica de diabete. Dissertation medicinale sur le diabète , soutenue aux écoles de Montpellier , le 2 août 1784 ; par M. DAUTANE , pour son baccalauréat. In-4^o de 41 pag. sans nom d'imprimeur.

4. L'auteur , pour dissiper un peu la confusion que les différentes opinions des médecins ont répandue sur la nature du diabète , a cru devoir

rappeller la division qu'on fait ordinairement de cette maladie en vrai & en faux *diabètes*. Les symptômes du vrai *diabètes*, selon *Arétée*, qui l'a décrit avec son exactitude accoutumée, sont un flux d'urine continuel, immodéré & plus considérable à proportion, que la boisson qu'on a prise; une soif inextinguible, une fièvre vive qui dégénère promptement en fièvre hectique, une chaleur importune, souvent âcre, qu'on éprouve dans les entrailles, & sur-tout vers les lombes. L'urine est d'abord crue; mais elle paroît ensuite, comme dans la fièvre lente & colliquative, chargée d'un sédiment qui est le résultat d'une lympe dissoute, & quelquefois d'une espèce de putrilage adipeux ou oléagineux. Il faut observer encore que l'urine alors a un goût douceâtre & mielleux: au surplus, tous ces symptômes sont accompagnés d'un amaigrissement du corps qui va jusqu'à la consommation, & d'un grand abattement de l'ame.

Tels sont les symptômes essentiels du vrai *diabètes*, cependant ils n'ont pas tous lieu dans tous les malades. Cette maladie peut avoir différens degrés de malignité ou d'intensité; elle offre aussi, comme la plupart des autres maladies, trois différens périodes, & c'est dans ces diverses circonstances qu'il faut chercher la raison du peu d'accord qui règne sur cela parmi les auteurs.

Ce qu'on appelle improprement faux *diabètes* a lieu toutes les fois qu'on urine fréquemment, & beaucoup, aussitôt qu'on a bu, sans que ce flux soit accompagné d'une forte soif, ni d'aucun des autres symptômes graves qui caractérisent le vrai *diabètes*. Ce flux est accidentel, & d'autant plus facile à guérir, que bien souvent il est plutôt l'effet d'un simple amas, que d'une sécrétion extraordinaire d'urine. C'est plus ordinairement un symptôme de plusieurs affections qui n'ont au-

cun rapport avec le vrai *diabètes* : telles sont les affections nerveuses, hyſtériques, arthritiques, les différentes fièvres, &c. dont les accès ſe terminent par une abondante effuſion d'urine.

Tous les ſymptômes du vrai *diabètes* tendent à prouver que cette affection dépend d'une cauſe chaude, ou, ſi l'on veut, d'une perversion des mouvemens de ce principe actif qui produit la chaleur animale. En effet, l'observation ſait voir que les tempéramens bilieux & les perſonnes adonnées à une vie contemplative, ſont plus ſujettes à cette maladie que les perſonnes phlegmatiques. L'abus des diurétiques & des boiſſons chaudes, y donne quelquefois lieu. Le climat y inſtue auſſi beaucoup, & le rabbin Moyſe dit avoir vu en Egypte plus de vingt perſonnes attaquées de *diabètes* dans l'eſpace de dix ans. *Liſter* fait dépendre cette maladie d'une irritation d'entrailles qui, pervertiſſant la diſeſtion des alimens, leur fait prendre le caractère de diurétiques. Ceux qui en rapportent la cauſe à une intempérie du ſoie ne ſont pas mieux fondés dans leur opinion, que ceux qui l'attribuent à une affection des reins, puisſque ces organes ſont quelquefois atteints d'une inflammation, ſans que jamais il en réſulte un *diabètes*. D'autres, comme le célèbre *Briſbane*, penſent qu'il tient à un état de ſpaſme qui amène la paralyſie des reins & des parties circonvoiſines ; opinion qui peut ſe rapporter au *ſtriſtum* & au *laxum* des méthodiques, & au ſentiment de ceux qui expliquent le *diabètes*, en ſuppoſant un relâchement des reins ou des tuyaux de *Bellini*. Enfin il y en a qui veulent qu'il ſoit le réſultat d'une cauſe froide ; ſe prévalant de ce qu'*Arétée* a dit que le *diabètes* eſt une eſpèce d'hydropſie ; mais il eſt plus vraiſemblable que cette maladie eſt l'effet d'une affection générale d'une

nature chaude, qui se fait spécialement sentir dans les viscères épigastriques & dans les reins, & dont les suites entraînent le relâchement de ces organes & la dissolution des humeurs.

« Le traitement du *diabètes* se présente sous trois points de vue différens, relatifs à l'objet qu'on se propose, & qui est ou de parer aux accidens qui l'accompagnent, ou de pallier simplement la maladie, ou bien de la guérir. Dans les climats & dans les tempéramens chauds, la saignée convient au commencement, ainsi que les autres tempérans pour calmer l'ardeur des viscères, & prévenir l'inflammation. On doit avoir soin de tenir le ventre libre, car la constipation est l'état presque ordinaire des personnes attaquées de *diabètes*. On purge même si l'on soupçonne des humeurs âcres & viciées dans les premières voies, quoique *Barbéirac* & d'autres auteurs aient regardé les purgatifs comme inutiles dans le traitement du *diabètes*. »

Les hypnotiques, les sédatifs & les bains sont très-propres à appaiser les spasmes, dont les malades sont tourmentés. On doit tâcher de modérer le flux extraordinaire d'urine par le moyen des légers astringens, & des remèdes toniques & mucilagineux; la diète doit se borner aux alimens rafraîchissans, tels que le lait, aux boissons acidules & aux substances qui nourrissent sans échauffer.

« Quant à ces remèdes décisifs qui ont quelquefois guéri le *diabètes*, lorsqu'il n'étoit ni colliquatif, ni invétéré, on a tour à tour proposé l'écorce de chêne, celle du Pérou, les santals, la rhubarbe, l'esprit de vitriol, l'alun, les bains froids, l'eau à la glace en boisson, &c. *Willis* & *Mead* recommandent la teinture d'antimoine, ainsi que la dissolution de chaux vive avec le saf-

safras, les semences d'anis & la réglisse; *Harris*, le vin de Canaries; *Lister*, le vin chaud, dans lequel on a fait infuser du gingembre: tous ces remèdes peuvent être utiles, si on fait les approprier aux circonstances; mais ceux qui paroissent mériter la préférence sont l'esprit de vitriol, le petit-lait aluminé, le suc du gland mêlé à l'eau de chaux avec un peu de sucre, ce qui forme une espèce d'émulsion; & enfin la teinture des cantharides. L'auteur termine sa thèse, qui est un témoignage honorable de ses connoissances, par quelques observations qui constatent l'efficacité de ces derniers remèdes. »

Traité des Dartres, seconde édition, augmentée de nouvelles observations sur ces maladies & sur les différens remèdes les plus efficaces pour les combattre; par M. POUPART, docteur en médecine de l'université de Montpellier, correspondant de la Société royale de médecine de Paris. A Paris, chez Méquignon l'aîné, Libraire, rue des Cordeliers, près des Ecoles de chirurgie. 1784, petit in-8° de 265 p.

5. Cet ouvrage a été annoncé p. 377 & suiv. du tomè lx, avec les éloges dus au travail & aux talens de l'auteur. Les traductions de ce *Traité des dartres*, qui ont été faites à Leipfick & à Strasbourg, ont engagé M. Poupart à multiplier les observations sur les dartres & sur les différens moyens curatifs qui leur conviennent; il dit en avoir omis quelques-uns qui ont été employés avec succès: il répare cette omission; & en rapportant ces moyens, il a soin de faire des remarques sur leurs

effets, & sur les précautions qu'ils exigent. M. *Poupart* mérite particulièrement l'estime de ses confrères, par la franchise avec laquelle il annonce avoir profité de la savante dissertation de M. *de Roussel*, qui a remporté le prix proposé par le collège des médecins de Lyon, en 1775.

*Méthode de traiter la rage ; par M. LE
ROUX.*

6. Nous avons annoncé avec éloge, dans le cahier de juillet dernier, pag. 91, une dissertation sur la rage par cet habile chirurgien ; elle vient d'être réimprimée par les ordres des États de la province de Bourgogne, pour être répandue dans les campagnes. M. *Thomassin*, chirurgien-major de l'hôpital militaire de Neuf-Brissack, nous ayant adressé un extrait de cette dissertation, nous en détachons la seconde partie, dans laquelle les vues de pratique de M. *Le Roux* sont exposées de manière qu'on pourra facilement les suivre à l'égard de ceux qui auroient le malheur d'être mordus par un animal enragé.

M. *Le Roux*, constamment attaché à sa théorie déduite de l'observation, & bien convaincu de sa solidité, met tout son espoir dans le traitement local, & il n'emploie de remèdes internes que comme des accessoires, desquels cependant il ne semble pas faire grand cas. Sa méthode curative forme la troisième partie de son Mémoire.

Il met la rage spontanée au rang des maux incurables, & qui éludent toutes les ressources de l'art. La cause, quoique locale, n'est pas accessible aux moyens qui pourroient la détruire, parce qu'elle a son siège intérieurement, & que d'ailleurs on ne connoît le mal que quand il n'y a plus de ressource.

La doctrine de M. *Le Roux* est lumineuse & consolante. Quant au traitement de la rage de cause externe, il est si bien conçu & si bien motivé, qu'en le faisant connoître il peut prévenir bien des malheurs.

Dès qu'un homme aura été mordu par un animal enragé, il faudra examiner attentivement ses blessures, s'assurer même par la sonde de leur profondeur, qui va presque toujours au-delà des apparences: il faut ensuite les dilater avec le bistouri, dans toute leur circonférence & en forme d'étoile, afin que l'entrée soit plus large que le fond. C'est ici l'opération la plus essentielle, celle qu'il faut faire avec le plus de soin: il vaut mieux porter les incisions un peu plus profondément qu'il ne faudroit, en évitant toutefois les tendons, les gros vaisseaux, les principaux nerfs, que de courir les risques de les faire trop superficielles; il faut poursuivre le virus jusque dans ses derniers retranchemens: s'il reste caché dans un seul endroit, on n'a rien fait, & la rage se développe.

Les incisions étant pratiquées de la manière & avec les attentions prescrites, on laisse saigner la plaie, on la lave bien avec de l'eau de savon, on la trempe même dans un bain de même nature: on la tamponne ensuite de charpie sèche; on l'enveloppe de compresses & de bandes jusqu'au lendemain.

A la levée de cet appareil, on découvre le fond de la plaie, on voit les vaisseaux, les nerfs, les tendons, s'il s'en trouve dans son trajet; c'est alors que M. *Le Roux* cautérise la plaie avec le beurre d'antimoine tombé en déliquescence; il l'applique au moyen d'une sonde de bois qu'il y trempe, & qu'il porte ensuite jusqu'au fond de la plaie; il l'étend spécialement sur les bords, & même sur la peau environnante: on met par-dessus un large emplâtre vésicatoire qui s'étend bien au-

delà de la plaie, & le second pansement est fait. Toutes les parties touchées de beurre d'antimoine deviennent blanches sur le champ, & sont brûlées quelquefois à plusieurs lignes de profondeur.

« Je n'ai pas employé le fer ardent pour cautériser les plaies, dit M. *Le Roux* ; il effraie trop les malades ; il n'est pas aussi facile à manier, & ne brûle pas avec autant de précision que les caustiques. Parmi ceux-ci, j'ai choisi le beurre d'antimoine liquide, parce qu'il brûle plus profondément & avec moins de douleurs, que les escarres qu'il forme tombent plus promptement ; & qu'il n'occasionne aucun des accidens qu'on a quelquefois à redouter des autres. »

« Je n'applique pas le beurre d'antimoine au premier pansement, parce que j'ai remarqué qu'il étoit décomposé par le sang, qui s'écoule en plus ou moins grande quantité, & qu'il se précipitoit sous la forme d'une espèce de poudre d'algaroth, qui n'est plus corrosive ; & effectivement les escarres qui en résultent ont beaucoup moins d'épaisseur : en ce cas, aussi-tôt après leur chute, il faut recommencer l'application. »

« Je n'ai rencontré que deux fois des parties dangereuses à brûler, & je me suis repenti de les avoir ménagées. Quand on a une maladie aussi grave & aussi dangereuse que la rage à redouter, il faut faire des sacrifices. Si l'occasion se présente de nouveau, je ne ménagerai rien que les artères considérables, dont l'ouverture pourroit entraîner en peu de temps la perte du malade. »

« Au troisième pansement, j'enlève les vessies que le vésicatoire a produites, & j'applique en place un linge garni d'onguent de la mère, ou recouvert de beurre frais ; je continue ce pansement jusqu'à ce que l'escarre soit détachée, ce qui arrive le six ou le sept au plus tard. »

« Lorsque l'escarre est tombée, je mets dans

Pulcère , suivant sa grandeur , un ou plusieurs pois , ou des morceaux de racine de gentiane , ou d'iris de Florence , pour entretenir la suppuration comme celle d'un cautère. Si la plaie est fort large , & qu'il y ait des lambeaux d'emportés , je la remplis avec des bourdonnets garnis de suppuratif. A mesure que les chairs reviennent , je les brûle de nouveau avec le beurre d'antimoine : j'applique aussi le vésicatoire à différentes reprises ; enfin , je ne permets à la plaie de se cicatriser qu'après quarante jours révolus. »

« Je donne pour tout remède interne l'alkali volatil *fluor*, dans une infusion de fleurs de sureau , à la dose , pour les adultes , de douze gouttes matin & soir , que je diminue pour les enfans à proportion de l'âge. Je n'attribue à ce remède aucune vertu pour guérir la rage , mais je l'emploie comme tonique & sudorifique. Plusieurs de mes blessés n'en ont point pris , & ne s'en sont pas plus mal trouvés. »

Les alimens doux & de facile digestion composent le régime des malades ; on doit les engager à se dissiper & à se réjouir.

M. *Le Roux* entre ensuite dans le détail de plusieurs observations qui lui sont particulières , & qui prouvent évidemment la sûreté de sa pratique & la justesse des réflexions qu'elle lui a suggérées. Il faut lire dans l'ouvrage même le compte qu'il rend de l'état de neuf personnes , mordues par une louve enragée , qu'il a traitées en 1780 , & dont deux seulement sont périées de la rage. Je n'en citerai qu'un trait qui fait l'éloge de l'humanité de M. *Le Roux* , & de sa sollicitude pour ses malades.

La mort de deux des blessés jeta tous les autres dans la plus grande frayeur. L'un d'eux devint rêveur & triste , il fuyoit la compagnie de ses ca-

marades, se réfugioit dans des lieux obscurs & écartés, où *M. Le Roux* est allé le trouver plusieurs fois. On l'entendoit soupirer profondément dans la nuit; & , lorsqu'il dormoit, il faisoit des rêves fâcheux. Il refusoit d'un ton brusque ce qu'on lui présentoit, & ne vouloit ni boire, ni manger: tout le monde le croyoit hydrophobe. Cependant, dit *M. Le Roux*, quoique je n'eusse pas fait encore mes remarques sur les périodes de la rage, la situation de ses plaies, faites sur des parties couvertes d'habillement, me rassuroit: elles ne changèrent point de couleur, ne devinrent point douloureuses, & elles alloient toujours d'une marche égale à la cicatrisation. Tous les symptômes qu'il éprouvoit n'étoient produits que par la frayeur; c'est ce que je lui fis remarquer, en lui parlant avec bonté: je lui fis en outre toutes les représentations dont je fus capable, & j'allai même jusqu'à l'embrasser le troisième jour. Cette marque de sécurité de ma part fut ce qui le rassura, & il se détermina à boire sur le champ; cependant la fièvre s'étoit allumée, & continua pendant huit jours.

Deux autres personnes mordues par un chien enragé, en 1782, ont encore été traitées & guéries par l'Auteur.

M. Le Roux fait ensuite le parallèle du traitement fait à Senlis par les commissaires de la Société royale de médecine, & de celui fait à-peu-près dans le même temps à Dijon, sur les neuf sujets dont il a été parlé.

« J'avois neuf blessés, dit-il, j'en ai préservé sept de la rage; ce qui fait plus des trois-quarts. A Senlis, il y en avoit quinze, & on n'en a conservé que les deux tiers. J'avois six personnes mordues à nu, j'en ai préservé les deux tiers: à Senlis, il y en avoit dix, il en est mort la moitié.

J'avois

J'avois cinq personnes blessées au visage , & j'en ai sauvé trois : à Senlis , il n'y en avoit que trois mordues au visage , & elles sont mortes toutes les trois. »

On ne peut pas dire , continue M. *Le Roux* ; que notre traitement ait manqué sur les deux sujets qui nous sont morts de la rage ; c'est l'artiste qui a manqué. Si j'avois brûlé à *Jean Petit* la plaie qu'il avoit au grand angle de l'œil , je l'aurois préservé comme les autres : il est évident que j'ai commis la même faute sur *Jean Arbelot* ; je n'ai pas assez dilaté les plaies , je ne les ai pas cautérisées profondément ; j'ai laissé dans les blessures de ces deux sujets le virus rabifique , qui s'est développé dans son temps , & qui s'est annoncé dans le lieu même où il étoit en réserve , par des symptômes non équivoques. »

Pour bien entendre ce que dit ici M. *Le Roux* , il faut savoir que chez ces deux sujets morts de la rage , les cicatrices des plaies de l'œil du premier , & de celles de la joue du second , se sont gonflées , sont devenues douloureuses avant le développement des accidens de la rage , tandis que les autres cicatrices des mêmes sujets , & les plaies même encore ouvertes , n'ont point changé ; ce qui prouve que le virus en avoit été extirpé , & qu'il n'étoit resté que dans la plaie de l'œil de *Jean Petit* , & dans celles de la joue de *Jean Arbelot*.

Traité des maladies vermineuses dans les animaux ; par M. CHABERT , directeur & inspecteur général des Ecoles royales vétérinaires de France , correspondant de la Société royale de médecine , &c. in-8^o

de 120. pages. A Paris, de l'Imprimerie royale, 1782, avec deux planches.

7. Six sortes de vers affectent les animaux domestiques. Les *oestres*, gros & courts, divisés en trois espèces, sont les larves de différentes mouches du genre que les naturalistes nomment *oestrus* ; ils se logent au bord de l'anus, dans l'intestin rectum & dans l'estomac du cheval, dans les fosses nazales & les sinus frontaux du mouton, dans le corps de la peau des bêtes à cornes, & dans les ulcères pforiques.

Les *strongles* cylindriques, longs & ronds, de la grosseur d'une forte plume à écrire, habitent de préférence les intestins grêles.

Les *ascarides*, semblables par leur grosseur & leur longueur à une aiguille à coudre, ordinaire, se trouvent en paquets plus ou moins gros dans l'estomac du chien ; ils sont plus généralement répandus dans les gros intestins du cheval.

Les *crinons* ou *dragonneaux* qui imitent un crin blanc coupé à quelque distance de son extrémité, se trouvent dans toutes les parties du corps des animaux.

Les *douves*, *sangsues*, *limaces*, *fasciola hepatica* de Linné, ressemblent à une raie en miniature : on ne les trouve que dans les canaux biliaires. Le chien & le cochon paroissent en être exempts.

Enfin le *tænia* se trouve en plus ou moins grand nombre dans les intestins grêles qu'il habite le plus fréquemment. Sa forme est aplatie, rubanée & dentelée sur les bords.

« Ces insectes produisent en général des coliques, le dépérissement, la tristesse, le dégoût ou des appétits voraces, ou des appétits entièrement dépravés, des fluxions périodiques, la cécité, le

tic, des claudications inopinées, des convulsions, le vertige, la consomption & la mort.»

Quant aux symptômes particuliers qui annoncent la présence de ces insectes, & aux désordres que chaque espèce produit dans l'économie animale; ils forment des détails très-intéressans, mais qui ne sont point susceptibles d'extrait, & qu'il faut lire dans l'ouvrage même.

M. Chabert divise les maladies vermineuses en essentielles, en symptomatiques & en compliquées; il rend compte des expériences qu'il a faites, avec les différentes substances des trois règnes, regardées comme anthelmintiques, sur des vers vivans extraits du corps de différens animaux, ou sur les animaux mêmes dans lesquels des signes univoques en démontroient l'existence; & il résulte de toutes ces expériences, que l'huile empyreumatique animale, rectifiée & distillée avec trois fois son poids d'essence de térébenthine, est celle qui lui a paru la plus efficace pour la destruction de ces insectes; elle fait la base du traitement qui convient à chaque division des maladies vermineuses. La dose de cette huile, dont l'odeur est beaucoup plus désagréable que le goût, est de deux onces pour les chevaux de la forte espèce, & de quatre gros pour les bidets; la dose pour les autres animaux est en raison de leur force, de leur âge & de leur taille.

*Traité de la gale & des dartres des animaux;
par M. CHABERT, directeur & inspecteur
général des Ecoles royales vétérinaires
de France, correspondant de la Société
royale de médecine, &c. In-8° de 56 pag.
A Paris, de l'Imprimerie royale. 1783.*

8. « La gale & les dartres sont des maladies

de la peau, qui consistent dans une éruption de pustules sur une ou plusieurs parties des tégumens ; cette éruption étant accompagnée de prurit. »

« Tous les animaux domestiques sont sujets à la gale & aux dartres, mais celui de tous qui y est le plus exposé, & en qui ces maladies sont le plus opiniâtres, c'est le chien. »

« Elle est souvent épizootique dans les bêtes à laine, & cette épizootie règne le plus souvent au commencement de la belle saison ; elle est aussi épizootique dans les solipèdes, mais elle est le plus souvent sporadique. »

« Le seul symptôme vraiment certain de la gale est le prurit, que l'on excite en grattant la partie malade ; si l'animal se frotte avec fureur contre les corps durs qui sont à sa portée, le caractère de cette maladie n'est plus équivoque. »

« La gale acquise, qui émane du chien, est plus dangereuse pour l'homme que pour les autres animaux ; & celle que l'homme communique aux animaux herbivores est plus fatale à ces brutes, que celle qui règne entre elles ; la gale de ceux-là n'est pas bien dangereuse pour l'homme. »

« En général la gale qui nous a paru la plus difficile à guérir étoit accompagnée d'une forte tuméfaction dans les tégumens, d'une abondante sécrétion de crasse ou d'écailles, d'une ample évacuation de matière roussâtre & purulente au travers des vaisseaux ouverts & lacerés des fibres cutanées. Celle qui est suivie de délabrement dans les tégumens, de l'atrophie du malade, d'une cachexie véritable, du dégoût, de la tristesse, de la faiblesse & de la fièvre, est absolument incurable. »

Une nourriture choisie, la séparation des animaux sains d'avec les malades, le pansement réitéré, les lotions émollientes & adoucissantes

sur les parties galeuses ; la saignée , les breuvages délayans & tempérans , les lavemens émolliens , les dépuratoires ; l'application des topiques antipforiques , tels que l'onguent mercuriel , l'eau végété-minérale , & la décoction de tabac dans l'urine & le lait , sont les moyens généraux à employer pour triompher de ce virus. Les modifications de ce traitement , relativement aux accidens particuliers & aux différens animaux , sont décrits par M. *Chabert* avec son exactitude ordinaire , & ne laissent presque rien à desirer sur cet objet.

Je joindrai ici un avis bibliographique sur d'autres ouvrages de M. *Chabert*.

Traité du charbon ou anthrax dans les animaux , &c. (Voyez pag. 548 du Journal de Médecine, mai 1784.)

9. Cet ouvrage fut imprimé pour la première fois dans les Journaux d'agriculture des mois de juin & juillet 1779. Il parut in-4° de 28 pages en 1780, à Paris, de l'Imprimerie royale , avec quelques additions dans la partie curative. On le réimprima sans aucun changement dans l'*Almanach vétérinaire* au commencement de 1782 , & la même année parut l'édition annoncée dans le *Journal de Médecine*, considérablement augmentée ; mais le charbon ayant été commun dans plusieurs provinces, elle fut bientôt épuisée, & on le réimprima en 1783, in-8° de 140 pag. de l'Imprimerie royale , avec encore quelques additions. La plus grande différence du nombre des pages de ces deux éditions consiste cependant principalement dans la grosseur des caractères. Enfin, cet ouvrage vient d'être traduit en espagnol par M. *Rodriguez*, élève de l'Ecole

royale vétérinaire de Paris, & maréchal des écuries de Sa Majesté catholique à Madrid, 1784.

Du claveau, &c. (p. 151 du même cahier.)

10. M. Bourgelat donna cet ouvrage manuscrit à ses élèves, en 1771, & il fut imprimé avec des augmentations dans le Journal d'agriculture de février 1777. Il est divisé en vingt-six chapitres, dans lesquels le claveau est envisagé sous toutes les faces & dans le plus grand détail. Il y a en tête une nomenclature de tous les noms qu'on donne à cette maladie dans les différentes provinces de France, & dans les langues étrangères. Ce Traité n'étant point à la portée du plus grand nombre de ceux auxquels il convenoit le plus, M. Chabert en fit un extrait, imprimé en 1781, in-4° & non in-8°, comme il est annoncé dans le Journal de Médecine. Cet extrait fut réimprimé en entier dans l'*Almanach vétérinaire*.

TORBERNI BERGMAN, chemiæ prof. &c.
 C'est-à-dire, *Opuscules de physique & de chimie, rassemblés & revus par l'Auteur, avec des augmentations ; par M. TORBERN BERGMAN, professeur de chimie à Upsal, & chevalier de l'ordre royal de Wasa, tome 2, orné de planches. A Upsal, chez Edman ; & se trouve à Strasbourg, chez Koenig ; & à Paris, chez Didot le jeune, quai des Augustins. 1780. In-8° de 510 pag.*

11. Ce volume, qui ne le cède point au premier par l'importance des articles, contient quatorze opuscules, qui n'ont pas peu concouru à

augmenter la réputation méritée de M. *Bergman* : faisons-les connoître succinctement.

I. *Des formes des cristaux, principalement de celles qui proviennent du spath.* Ce Mémoire est tiré du premier tome des nouveaux actes de la Société royale des sciences l'Upsal ; M. *Bergman* y fait voir combien les formes des cristaux varient : il donne l'énumération de celles qui proviennent du spath, examine la structure des plus petites parties intégrantes, discute la question, s'il faut attribuer la cristallisation au sel mêlé dans la substance qui se cristallise, & il conclut pour la négative.

II. *De la terre silicée.* On fait que le docteur *Pott*, & après lui M. *Cronstedt*, ainsi que d'autres auteurs ont donné le nom de *silicées* aux terres appelées auparavant *vitrisifiables*. M. *Bergman* examine ici cette terre silicée, que les acides ordinaires précipitent des cailloux, & qu'ils laissent ensuite intacte. Il expose la manière dont elle se comporte avec les acides & avec les sels alkalis. Il prouve qu'elle a un caractère salin qui ne diffère des sels vulgaires, que par la différence dans le degré de solubilité, & qu'elle est une terre primitive.

III. *De la pierre hydrophane.* Cette dissertation a été inférée dans les Mémoires de l'Académie royale des sciences de Stockholm pour l'année 1777 ; elle traite d'une pierre plus vulgairement connue sous le nom d'*ail du monde*, qui est fort singulière par la propriété qu'elle a de devenir transparente dans l'eau, de très-opaque qu'elle étoit auparavant. Notre savant professeur donne des éclaircissemens sur cette qualité remarquable ; il fait voir que le silex n'est pas le seul fossile dans

lequel on trouve des *hydrophanes*, mais qu'on en rencontre aussi parmi les stéatites.

IV. *Sur la terre des pierres précieuses.* Cet écrit fait partie du troisième volume des nouveaux actes de l'Académie d'Upsal. Après avoir exposé les diverses opinions des auteurs sur la terre des gemmes ou pierres précieuses, M. *Bergman* détaille les précautions & les difficultés qu'offre l'analyse de ces pierres; il fait voir l'efficacité des acides pour opérer leur décomposition, & la manière d'en tirer facilement les premiers principes; il ajoute diverses considérations sur les cristaux voisins des gemmes & sur le diamant.

V. *Sur la terre de la tourmaline.* On trouve cette dissertation dans les Mémoires de l'Académie royale des sciences de Stockholm pour l'année 1779. La tourmaline, si fameuse depuis quelques années, est ici analysée suivant les loix de la saine chimie. On n'avoit guères trouvé cette pierre qu'à Ceylan, & en Amérique. M. *Muller* l'a rencontrée dans les montagnes du Tirol, il en a communiqué à M. *Bergman* des cristaux plus grands & plus beaux que tous ceux qu'on avoit auparavant apportés d'Asie ou d'Amérique. D'après cette analyse, notre célèbre oryctologiste pense que dans les systèmes de minéralogie, il faut placer la tourmaline parmi les argilles.

VI. *De la chaux fulminante de l'or.* Cette dissertation fut publiée dans l'université d'Upsal, en 1769. Il y a long-temps que les chimistes ont découvert l'or fulminant; cependant jusqu'à ce jour, ils n'ont pu déterminer avec certitude la cause d'une explosion si singulière. M. *Bergman* prouve ici que les acides virriolique, muriatique & nitreux, favorisent à la vérité la fulmination.

mais qu'aucun d'eux n'y est nécessaire, si ce n'est comme dissolvant & atténuant. La seule présence de l'alkali volatil produit la fulmination.

VII. *Sur la platine.* Ce Traité a été consigné parmi les Mémoires de l'Académie de Stockholm. Quoique la platine soit un métal assez nouvellement découvert, il faut avouer que les chimistes modernes l'ont examiné sous tous ses différens aspects; néanmoins il est encore plusieurs points qui demandent à être éclaircis; c'est ce qui a engagé M. *Bergman* à composer ce Mémoire, où l'on remarque particulièrement les précipités de la platine, obtenus par l'alkali végétal & la chaux.

VIII. *Des mines blanches de fer.* Cet opuscule, originairement écrit en suédois, a été traduit en allemand; l'auteur y expose les qualités physiques de ces mines; il les examine par la voie sèche & par la voie humide; il apprend à en séparer la manganèse, & enseigne leurs usages.

IX. *Du nickel.* M. *Bergman* dans cet opuscule, qui parut dans l'université Suédoise en 1775, & qui a été ensuite traduit en françois, s'est spécialement proposé d'obtenir la dépuration du nickel; pour exécuter cette opération, il a successivement employé la sulphuration, le foie de soufre, le nitre, le sel ammoniac, l'acide nitreux & l'alkali volatil. Ses expériences lui ont appris qu'il est presque impossible d'obtenir le nickel parfaitement pur. Il tâche cependant d'en déterminer les propriétés.

X. *De l'arsenic.* Cette dissertation fut d'abord publiée dans l'université gustavienne d'Upsal, en 1777, ensuite traduite en allemand, & imprimée à Allenbourg. M. *Bergman* y donne beaucoup de procédés neufs sur l'arsenic; il recherche ensuite l'utilité de ce demi-métal dans la médecine & les

arts, & consacre un paragraphe particulier sur ses usages divers : il rapporte que le cadavre d'un homme qui s'étoit empoisonné avec de l'arsenic, ayant été transporté sur l'amphithéâtre anatomique d'Upsal, l'odeur d'ail ne s'y développa qu'avec la pûtréfaction.

XI. *Des mines de zinc.* Ce Mémoire a été prononcé dans l'auditoire ci-dessus, en 1779. Notre habile chimiste y enseigne les diverses manières dont le zinc est souvent masqué dans la nature ; il donne l'analyse des zincs calciné, aéré, vitriolique, & de plusieurs fausses galènes. M. *Bergman* prouve incontestablement, par l'analyse & la composition, l'origine de l'odeur hépatique que les acides font exhaler de la fausse galène.

XII. *Des précipités métalliques.* Ce Traité paroît pour la première fois ; il est consacré à examiner les dissolutions des métaux, les différens caractères des précipitations ; enfin les couleurs, la nature & la composition des précipités métalliques.

XIII. *De la docimasie humide des mines.* C'est une dissertation qui a été soutenue aux Ecoles gustaviennes, en 1780. Après quelques détails sur la docimasie sèche, M. *Bergman* en vient aux essais par la voie humide ; il enseigne la docimasie des mines d'or, de platine, d'argent, de mercure, de plomb, de cuivre, de fer, d'étain, de bismuth, de nickel, d'arsenic, de cobalt, de zinc, d'antimoine ; & enfin de manganèse, demi-métal récemment découvert.

XIV. *Du chalumeau à souder, & de son usage dans la recherche des corps, principalement des minéraux.* M. *André de Swab*, métallurgiste Suédois, est le premier qui ait fait voir l'utilité du chalumeau à souder, pour examiner pyrotechniquement les minéraux : d'autres savans Suédois, an

nombre desquels on compte les *Cronstedt* & les *Scheele*, ont ensuite perfectionné cet instrument. *M. Bergman* y fait encore quelques corrections; &, dans ce Mémoire, il enseigne la manière de s'en servir, & prouve son extrême utilité pour les recherches minéralogiques.

B I B L I O G R A P H I E.

La clarté & la précision rendoient très-recommandables les leçons de feu *M. de Courcelle*, premier médecin de la marine à Brest; elles remplissoient parfaitement les intentions de *M. Poissonnier*, qui, en sa qualité de directeur général des hôpitaux de la marine, se proposoit de communiquer aux élèves des élémens d'anatomie, ainsi que des différentes parties de l'art de guérir. (*Voyez Journal de Médecine*, tome lx, pag. 479.)

C'est faire l'éloge de ces leçons, en publiant que *M. Poissonnier* les a adoptées, & qu'il leur a donné le complément qui restoit à désirer, en y ajoutant la splanchnologie, & en suivant le même plan que *M. de Courcelle* s'étoit tracé pour les autres parties.

En faisant une mention honorable des leçons de feu *M. de Courcelle*, & en les citant comme ayant été adoptées par *M. Poissonnier*, nous ne faisons que nous conformer à ce que sa délicatesse a plusieurs fois exigé de nous.



PRIX EXTRAORDINAIRE

De la Société royale des sciences de Montpellier.

La Société royale des sciences de Montpellier s'empresse d'annoncer qu'un de ses membres, M. *Broussonet* fils, vient de lui remettre une somme de trois cents liv. qu'il destine à un Prix extraordinaire académique. Il propose pour le sujet de ce Prix, l'éloge historique de *Pierre Richer de Belleval*, premier professeur de botanique & d'anatomie dans l'université de médecine de Montpellier.

La Société entrant dans les vues d'un académicien aussi zélé, & se conformant à ses desirs, déclare qu'elle adjugera ce Prix à l'auteur, de qui elle aura reçu le meilleur ouvrage sur le sujet proposé.

Pierre Richer de Belleval a été le restaurateur de la botanique dans les écoles de Montpellier; il a employé toute sa fortune à la recherche des plantes du bas Languedoc, & à un ouvrage de botanique très-étendu qu'il s'étoit proposé de publier; un grand nombre de gravures en cuivre, faites avec une exactitude inconnue avant lui, & qui existent encore, devoient entrer dans cet ouvrage: on a de lui en outre plusieurs écrits imprimés sur la botanique. La ville de Montpellier lui doit l'établissement de son Jardin royal des plantes, qu'il fut chargé de construire par ordre de *Henri IV*, en 1598, c'est-à-dire, vingt-huit ans avant la fondation de celui de Paris; la disposition de ce jardin, qui peut passer pour un modèle en ce genre, est une preuve non équivoque des connoissances en botanique de son fondateur.

La botanique a été depuis cultivée dans le

même ville par des hommes célèbres, MM. *Magnol*, *Nissolle*, *de Sauvages*, membre de la Société royale, qui a publié leurs éloges. *Richer de Belleval* étant mort avant l'établissement de cette Compagnie, cet honneur a manqué à sa Mémoire. L'éloge qu'on demande réparera ce défaut ; il ne doit point tenir du panégyrique, ni de l'oraison funèbre ; on n'y veut d'autres ornemens que ceux qui sont propres à l'histoire : ce qu'on exige principalement, c'est l'analyse raisonnée des ouvrages de *Richer de Belleval*, avec des détails exacts & intéressans sur sa vie, autant qu'on aura pu en rassembler. L'histoire des progrès de la botanique en Languedoc, celle du Jardin royal des plantes, doivent nécessairement former une partie de cet éloge.

Toutes personnes, n'importe de quel pays & de quelle condition, pourront concourir pour le Prix, même les associés étrangers & les correspondans de la Société. Elle s'est fait la loi d'exclure du concours les académiciens régnicoles. Ceux qui composeront sont invités à écrire en françois ou en latin ; on les prie d'avoir attention que leurs écrits soient bien lisibles. Ils ne mettront point leurs noms à leurs ouvrages, mais seulement une sentence ou devise ; ils pourront attacher à leurs écrits un billet séparé & cacheté, où seront avec la même devise leurs noms, qualités & adresses ; ce billet ne sera ouvert qu'en cas que la pièce ait remporté le prix. On adressera les ouvrages, *francs de port*, à M. *de Ratte*, secrétaire perpétuel de la Société royale des sciences à Montpellier, ou on les lui fera remettre entre les mains. Les ouvrages seront reçus jusqu'au 30 septembre 1785 inclusivement.

La Société, à son assemblée publique, pendant la tenue des Etats de Languedoc de 1785, proclamera la pièce qui aura mérité le Prix.

PREMIERE SÉANCE

De la Société royale d'Orléans.

La Société royale de physique, d'histoire naturelle & des arts, sc. à Orléans sous la protection de M. le duc d'Orléans, a tenu sa première Séance publique, le mardi 8 juin 1784.

Parmi les Mémoires qui y ont été lus, il y en a deux qui concernent notre Journal. C'est à regret que nous nous bornons à n'en rapporter que les titres.

Description topographique & médicale de la ville & des environs d'Orléans ; par M. BEAUVAIS DE PREAU.

Recherches sur les précautions à prendre contre les dangers des exhumations ; par M. MAIGREAU.

Phytonomatotechnie universelle, c'est-à-dire, l'Art de donner aux plantes des noms tirés de leurs caractères ; par M. BERGERET, neuvième Cahier, juin 1784.

Le neuvième Cahier de cet intéressant ouvrage, contient les figures des plantes suivantes : *Pezize écarlate*, B. *Pezize Ocre blanc*, B. *Marchante multiforme*, L. *Lichen brun*, L. *Lichen à gobelets*, L. *Nicotiane rustique*, L. *Pervenche majeure*, L. *Glécome lierre*, L. *Caille-Lait jaune*, L. *Ophrys bourdon*, P. *Fraisier des tables*, L. *Ortie grièche*, L. *Noisetier Avelinier*, L.

Cet Ouvrage se distribue tous les deux mois

par Cahiers de douze Planches, & vingt-quatre pages de description.

On souscrit chez { L'AUTEUR, rue d'Antin;
DIDOT le jeune, quai des
Augustins;
POISSON, cloître Saint-Honoré.

La souscription pour le papier de Hollande par année, ou pour six cahiers, est de 108 liv.

Celle en papier ordinaire, fig. coloriées, 54 liv.

Celle en papier ordinaire, fig. en noir, 27 liv.

Voyez ce que nous avons dit en annonçant les premiers cahiers de cet intéressant & ingénieux Ouvrage, dans les volumes lviii, pag. 559,—vol. lix, page 477,—vol. lx, pag. 191 & 393,—vol. lxj, pag. 447.

N^{os} 1, M. BERTHOLET.

2, 3, 11, M. WILLEMET.

4, M. ROUSSEL.

6, M. THOMASSIN.

7, 8, 9, 10, M. HUZARD.

Fautes à corriger dans le cahier de juillet.

Page 76, ligne première, *Dania*, lisez *Danica*.

Page 81, ligne 29, l'écorce du Pérou, lisez l'écorce rouge du Pérou.

Page 82, ligne 18, *gonorrhœa virulentâ indole*, lisez *gonorrhœa virulentæ indole*.

Page 83, ligne 9, *procurandis*, lisez *præcavendis*.

Ibid. ligne 17, *Erzen*, lisez *Erzeu*.

Page 105, ligne dernière, *Bu*, lisez *Baum*.

Page 106, ligne première, *cunzucht*, lisez *zucht*.

Ibid. ligne 5, *Verhandaling*, lisez *Verhandeling*.

T A B L E.

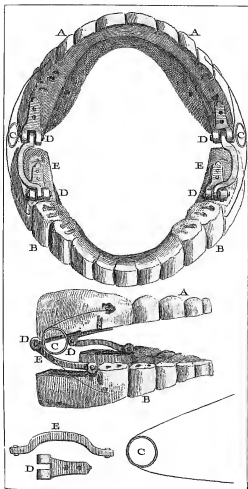
<i>SECOND EXTRAIT. Médecine militaire, ou Traité des maladies tant internes qu'externes. Par M. Colombier, méd.</i>	Page 225
<i>Réflexions & Observations sur une toux sèche & rebelle. Par M. Sumeire, méd.</i>	244
<i>Obs. sur l'angine œdémateuse. Par M. Ferrière, chir.</i>	248
<i>Observation sur une fièvre quarte, guérie par la salivation. Par M. Souville, méd.</i>	254
<i>Observation sur un accouchement laborieux. Par M. Dourlen, chir.</i>	256
<i>Remarques de M. Alphonse Leroy,</i>	260
<i>Mémoire sur les propriétés & l'usage de la charpie. Par M. Terras, chir.</i>	262
<i>Réflexions & Eclaircissmens sur la construction & les usages des rateliers complets & artificiels. Par M. Jourdain, chirurgien-dentiste,</i>	283
<i>Lettre de M. Heyraud, méd. à l'Editeur du Journal de Médecine, au sujet du magnétisme animal,</i>	290
<i>Réponse de l'Editeur du Journal de Médecine,</i>	291
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de juillet 1784,</i>	294
<i>Observ. météor. faites à Montmorency, mois de mai,</i>	296
<i>Observ. météor. faites à Montmorency, mois de juin,</i>	300
<i>Observations météorologiques faites à Lille,</i>	303
<i>Maladies qui ont régné à Lille,</i>	304
NOUVELLES LITTÉRAIRES.	
<i>Académie,</i>	305
<i>Médecine,</i>	308
<i>Vétérinaire,</i>	321
<i>Chimie,</i>	326
<i>Bibliographie,</i>	331
<i>Prix extraord. de la Soc. royale de Montpellier,</i>	332
<i>Première Séance de la Soc. royale d'Orléans,</i>	334
<i>Phytonomatotechnie universelle. Par M. Bergeret, ibid.</i>	

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois de Septembre 1784. A Paris, ce 24 Août 1784.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

De l'Imprimerie de P. F. DIDOT jeune, 1784.





JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

OCTOBRE 1784.

MAGNÉTISME ANIMAL.

Le premier mérite & le premier devoir des hommes qui ont à se décider sur des objets toujours importants & souvent difficiles à saisir, c'est d'écarter les préjugés & de s'assujettir à une logique assez rigoureuse pour éviter l'erreur, qui ne dépend que d'un défaut de raisonnement. Comment donc des médecins peuvent-ils admettre un être avant que son existence soit démontrée ? & comment se permettent-ils d'attribuer un effet à une cause hypothétique, quand l'expérience la plus constante

Tome LXII.

Y

les conduit naturellement à attribuer ce même effet à une cause connue ?

Nous n'avons que très-rarement fait mention du magnétisme animal, & ce n'a été qu'en le présentant avec le ridicule & le mépris que la doctrine & la pratique de M. Mesmer doivent inspirer nécessairement à quiconque y réfléchit sans prévention ; ces articles, tout laconiques qu'ils sont, devoient suffire à ceux qui savent à quels signes on reconnoît la jonglerie, & qui ne confondront jamais les prestiges avec les opérations de la nature. Quant aux personnes qui, par défaut de principes & de moyens d'en faire l'application, ou par une malheureuse tournure d'esprit, sont forcées à aimer le merveilleux & à s'identifier avec lui, ç'auroit été peine perdue que de chercher à les détromper, avant que le voile de l'imposture fût entièrement déchiré. Pour que l'Angleterre cessât de croire à *Greatrakes*, surnommé le prophète Irlandois, il falloit enfin que l'enchantement fût détruit par la superstition même : un mari & sa femme ne pouvant concevoir qu'à moins d'un sortilège, la volonté la plus constante restât opiniâtrement sans effet, s'imaginèrent que le prophète Irlandois les avoient punis par ce maléfice si malencontreux dans un ménage, & si risible pour les voisins. Le désespoir & la vengeance donnèrent à l'épouse en courroux le pouvoir de démasquer & de dé-

concerter le prophète *Greatrakes*, bien que depuis long-tems cet Irlandois exorcisât à Londres avec de brillans succès. Les détails de cet événement sont consignés dans un ouvrage très-connu ; mais le récit de S. Evremond rend l'aventure trop applicable aux circonstances présentes, & il caractérise trop bien la disposition de la plupart des esprits, pour que nous puissions nous empêcher d'en rapporter la fin.

Le pouvoir du prophète Irlandois, établi sur un assujétissement superstitieux des esprits, devint à rien aussitôt qu'il y eut des gens assez hardis pour ne le pas reconnoître : alors l'Irlandois surpris, étonné, sortit promptement par la porte de derrière, moins confus toutefois, moins mortifié que le peuple, n'y ayant rien que l'esprit humain reçoive avec tant de plaisir que l'opinion des choses merveilleuses, ni qu'il laisse avec plus de peine & de regret.

Tout le monde se retira honteux de s'être laissé abusé de la sorte, & chagrin néanmoins d'avoir perdu son erreur ; nos mariés glorieux & triomphans jouissoient des douceurs de la victoire ; & M. d'Aubigny, qui passoit d'un esprit à un autre avec une facilité incroyable, quitta le merveilleux à l'instant, pour se donner le plaisir du ridicule avec moi, sur ce qui étoit arrivé.

Plusieurs initiés au mesmérisme, sont nés

avec la plus part des avantages que la nature & la fortune peuvent prodiguer ; ce seroit sans doute leur faire injure , que de se persuader qu'on les offense par un récit historique, fait dans l'intention de présumer contre de nouvelles superstitions physiques. Nous nous flattons plutôt , qu'en *quittant le merveilleux*, ils se donneront, ainsi que M. d'Aubigny, *le plaisir du ridicule sur ce qui est arrivé*. Les égards & la vérité nous obligent aussi de dire ici que parmi les médecins qui ont suivi le magnétisme animal, quelques-uns ne s'y sont déterminés, qu'en cédant à des impulsions majeures, & afin de pouvoir, ayant été témoins oculaires, plus victorieusement défabuser le public. Quant à ceux qui par crédulité, ou par spéculation se sont attachés au char de M. Mesmer, & de M. Deslon, ils méritent de porter bien pleinement le ridicule qu'ils se sont préparé.

Rien ne doit donc nous empêcher de configner dans le Journal de Médecine le précis historique de tout ce qui est relatif à la chimère *magnético-animale* ; ce précis servira au recueil général des mystifications. Le répertoire de ces sottises nous manque, & ce n'est assurément point faute de matière. On ne doit pas absolument désespérer que la tradition historique des impostures & des folies ne garantisse nos neveux de quelques superstitions du même genre.

RECHERCHES & Doutes sur le magnétisme animal; par M. THOURET, docteur-régent de la Faculté, & membre de la Société royale de médecine. A Paris, chez Prault, imprimeur du Roi, quai des Augustins, à l'Immortalité. In-12, 1784. Prix 40 sous broché.

Nous ne pouvons mieux faire conoître cet ouvrage, que par le rapport même des commissaires de la Société royale de Médecine.

EXTRAIT DES REGISTRES DE LA SOCIÉTÉ
ROYALE DE MÉDECINE.

Nous avons été chargés par la Société royale de médecine d'examiner un ouvrage de M. *Thouret*, notre confrère, intitulé : *Recherches & doutes sur le magnétisme animal.*

En lisant attentivement cet ouvrage, on voit qu'il est composé de deux parties très-distinctes; l'une qui est en quelque sorte historique, expose les rapports du magnétisme animal, tel qu'il étoit connu des anciens, avec celui qui est admis par les modernes; l'autre contient des réflexions critiques, des doutes sur les preuves qui servent de base à cette doctrine, dont M. *Thouret* montre l'incertitude. Nous essaierons de donner à la Compagnie une idée de ces recherches.

Le magnétisme animal a tenu une des premières places parmi les systèmes, dans ces temps où l'on se contentoit de suppositions au lieu de faits; & cette hypothèse a disparu avec tant d'autres, lorsque la physique expérimentale a dissipé les prestiges de l'imagination, & réduit les connoissances à leur juste valeur.

Il s'agissoit d'un fluide très-subtil, auquel on avoit donné des noms imposans, tels que ceux d'*ame du monde*, d'*esprit de l'univers*, de *fluide magnétique universel*, & qui s'étendoit, disoit-on, des astres jusqu'à nous, animoit toute la nature, pénéroit toutes les substances, & donnoit à tous les corps animés en général, & à leurs diverses régions en particulier, des forces d'attraction & de répulsion par le moyen desquelles on expliquoit tout.

On ne se contentoit pas d'admettre, ou plutôt de supposer un fluide de ce genre; on se flattoit de pouvoir, par certains procédés, s'en rendre maître & en disposer à volonté. On pouffoit plus loin encore ces chimériques prétentions: on assuroit que ce fluide dans lequel on admettoit une sorte de flux & de reflux, avoit une grande action sur les nerfs, une grande analogie avec le principe vital; que ses effets dirigés par une main habile, s'étendoient à de grandes distances sans l'intermède d'aucun corps étran-

ger; qu'il étoit possible d'en imprégner, soit des poudres, à la manière de *Digbi*, qui d. soit l'avoir fixé par la sienne, soit des fluides, soit diverses parties du corps des animaux; que cet agent étoit, comme la lumière, réfléchi par les glaces, & que le son & la musique en augmentoient l'intensité.

Les partisans du magnétisme animal qui ont écrit dans le dix-septième siècle, ne bornoient pas là leurs espérances. L'art de diriger un fluide qu'ils avoient fait descendre du ciel, & qui, selon eux, agissoit d'une manière aussi marquée sur le corps humain, devoit avoir une grande liaison avec la médecine, ou plutôt pouvoit la suppléer: aussi ne manqua-t-on pas de dire qu'en le faisant circuler à propos, on étoit sûr de guérir les organes malades, & de conserver la santé de ceux dans lesquels elle n'auroit souffert aucune atteinte.

Telle fut l'origine d'une médecine externe & universelle, d'une espèce nouvelle, & qui se vantoit d'avoir l'avantage de guérir sans qu'on fût obligé d'avalier aucunes drogues. Bientôt on reconnut des pôles dans le corps humain, c'est-à-dire des points sur lesquels, à ce qu'il paroît, l'action du fluide supposé devoit être dirigée: on opéra, sans le secours de la pharmacie, des cures, des purgations; on fit éprouver aux malades des sensations de divers genres; &, malgré

les grands effets attribués à cet agent , on assura que les personnes les plus foibles & les plus délicates pouvoient y être soumises sans aucun danger. Ces procédés étonnans avoient encore un autre usage ; celui de faire connoître le siège du mal si souvent ignoré , & vers lequel le fluide se dirigeoit sans doute avec une sorte d'intelligence. Il perfectionnoit la coction des humeurs ; les maux de nerfs sur-tout résistoient rarement à son activité ; il favorisoit la transpiration ; enfin , & cette dernière remarque est importante , il agissoit puissamment sur le moral. Un penchant presque irrésistible , étoit la base de l'attachement & de la reconnoissance voués par les malades à ceux qui les avoient traités suivant ce procédé. Plusieurs, au nombre desquels étoit *Maxwel*, donnoient même à entendre qu'il étoit possible, dans quelques circonstances de la vie, d'abuser de ce moyen.

Ce tableau du magnétisme animal, tel qu'il a été imaginé & célébré par les anciens, est fidèlement extrait des recherches de M. *Thouret*. Les principaux auteurs dans les ouvrages desquels il a puisé, sont *Paracelse*, *Van-Helmont*, *Goclenius*, *Burgravius*, *Libavius*, *Wirdig*, *Maxwel*, *Santanelli*, *Tentzelius*, *Kircher* & *Borel*. Les passages sont extraits & cités en entier ; & M. *Thouret*, dans cette production comme dans plusieurs

autres , a montré l'érudition la plus variée, la plus exacte & la plus étendue.

Il est facile de voir combien le système que nous avons exposé est analogue à celui de M. *Mesmer*. Pour en donner la démonstration , M. *Thouret* a considéré séparément chacune des propositions publiées & avouées par ce dernier. Elles sont au nombre de vingt-sept ; & il résulte de cet examen, qu'elles sont toutes positivement énoncées dans quelques-uns des auteurs dont nous avons rapporté les noms.

Il n'y a pas jusqu'aux expériences de la Bague & de l'Épée , (*voyez pages 120 & 121 de l'ouvrage* ,) que M. *Thouret* a trouvées décrites dans *Kircher*. Il est donc certain que les assertions de M. *Mesmer*, qu'il regarde comme ses principes , ne lui appartiennent point ; & que cette théorie , au lieu d'être une nouveauté piquante, est un ancien système abandonné depuis près d'un siècle.

En remontant à ce que les auteurs originaux ont avancé , on trouve en effet des suppositions dénuées de fondement , & qui, faute de preuves , sont tombées dans l'oubli. Toutes les parties de cette hypothèse n'étoient liées entre elles que par l'imagination. La marche que l'on avoit suivie pour l'établir avoit été la même que celle de l'art de guérir , soit par les enchantemens , soit

par les exorcismes. C'a toujours été par des sensations que l'on a prétendu prouver l'existence de ces divers agens ; & si ce genre de preuve suffisoit, il n'y en auroit aucun qui ne fût démontré. La saine physique a donc refusé d'y croire, ainsi qu'au magnétisme, tel que *Maxwel*, *Goclenius* & *Santanelli* l'ont présenté, & tel que nous l'avons exposé nous-mêmes au commencement de ce rapport.

Le magnétisme animal de *M. Mesmer* mérite-t-il plus de confiance ? *M. Thouret*, sans répondre à cette question d'une manière positive, s'est permis à ce sujet, dans la seconde partie de son ouvrage, des réflexions qu'il n'a proposées que comme des doutes, & qui ne sont relatives qu'à ce que *M. Mesmer* a publié ou avancé authentiquement. On pourroit lui objecter, dit *M. Thouret* :

1^o. Que le toucher souvent employé dans sa méthode, & d'une manière soutenue, sur des régions très-sensibles, telles que celles de l'estomac, &c. peut produire des effets, en communiquant une impulsion vive aux nerfs des plexus qui y sont situés, & qui sont liés avec tous ceux du corps humain ; que les auteurs offrent un grand nombre de faits de ce genre, & que par conséquent les sensations auxquelles les attouchemens donnent lieu, ne prouvent point l'existence d'un agent ou fluide particulier.

2°. Que la chaleur produite par la main, le mouvement communiqué à l'air, peuvent occasionner des impressions très-fortes dans une personne très-sensible & dont les fibres sont en convulsion, sans qu'aucun de ces effets prouve un agent nouveau.

3°. Qu'en s'emparant de l'imagination par un appareil imposant, par des procédés extraordinaires, par la confiance que donnent de grandes promesses & l'enthousiasme, il est possible d'augmenter le ton des fibres sensibles & nerveuses, de diriger ensuite par des attouchemens leur impulsion vers certains organes, & d'y exciter ainsi des évacuations ou excrétions, sans qu'il en résulte, ni pour la physique, ni pour la médecine, aucune connoissance nouvelle.

4°. Que les partisans du magnétisme animal ne produisent ce qu'ils appellent *des crises*, c'est-à-dire un état convulsif, que dans des sujets très-irritables, très-nerveux, & sur-tout dans les femmes, dont la sensibilité a été précédemment excitée par les moyens susdits.

5°. Que parmi ces causes disposantes, on doit sur-tout compter la présence d'une personne déjà en convulsion, ou prête à y entrer; qu'ainsi qu'un organe attaqué de spasme le propage facilement à tous les autres organes, il se transmet de même d'un homme à un autre homme; qu'il ne faut donc pas

être surpris si dans les salles où se font les traitemens prétendus magnétiques, le spasme & même les convulsions se répandent aussi promptement, le moyen de les produire étant aussi facile ; & que l'histoire fournit un grand nombre de faits dans lesquels les convulsions se sont propagées dans un village, dans une ville entière, d'une manière plus surprenante encore que celle dont le magnétisme animal offre l'exemple.

6°. Que l'histoire nous a transmis également un grand nombre de guérisons opérées par la peur ou par la joie, par la commotion de quelque passion violente ; ce qui prouve sans réplique le pouvoir de l'influence nerveuse sur les maladies.

7°. Qu'à différentes époques, deux empiriques fameux, *Greatrakes*, Irlandois, & *Gassner* de Ratisbonne, ont produit sur différentes personnes des effets qui ont paru surprenans, & qui ont eu des admirateurs ; qu'ils n'employoient que des attouchemens, soit sur la nuque, soit sur le membre souffrant, & qu'il a été unanimement reconnu qu'ils n'agissoient que sur l'imagination.

8°. Que dans un grand nombre de cas ; les partisans du magnétisme animal semblent être plus occupés du soin de surprendre les spectateurs, que de guérir les malades ; le spasme, les convulsions qu'ils donnent produisant des maux certains, ne fût-ce que

par l'habitude de cet état qu'ils font contracter, tandis que les avantages de cette pratique ne font pas également démontrés.

9°. Que certaines maladies locales n'étant pas du nombre de celles sur lesquelles le magnétisme animal agit, & certaines personnes, de l'avis même de M. *Mesmer*, n'étant pas susceptibles de son effet, on pourroit soupçonner que les partisans de cette méthode se feroient ménagé cette ressource pour rendre raison de leur défaut de succès dans certains cas.

10°. Que prétendre à la découverte d'un moyen qui puisse suffire dans tous les cas de maladie, c'est-à-dire, à la médecine universelle, est une illusion qui n'est pas excusable dans un siècle éclairé.

11°. Que l'on peut expliquer par les effets connus de la sensibilité, & sans aucun agent nouveau, les phénomènes que M. *Mesmer* produit par une méthode dont il n'a point fait part au public.

12°. Que M. *Mesmer*, en supposant qu'il ait un agent particulier, a suivi une route contraire aux intérêts de cette découverte, en se conduisant comme ceux qui ont fait de vains efforts pour accréditer un système digne à tous égards de l'oubli dans lequel il est tombé.

La Compagnie peut juger l'ouvrage d'après cet extrait. Il est important de rap-

peller ici que la Société royale, connoissant le zèle de M. *Thouret*, & les travaux nombreux qu'il a faits sur tout ce qui concerne le magnétisme, l'a chargé, dans sa Séance tenue le 12 mars 1784, de recueillir dans les auteurs, tant anciens que modernes, tout ce qui a été écrit sur le magnétisme animal. Ces recherches aussi complètes qu'on puisse le desirer, & dont M. *Thouret* avoit communiqué le plan à la Société, composent la première Partie de son ouvrage, & peuvent être considérées comme son rapport sur cet objet. Nous croyons que la Compagnie lui doit des remerciemens à cet égard. La seconde Partie contient des réflexions judicieuses, & des doutes sages. Nous pensons qu'elle mérite, comme la première, d'être imprimée avec l'Approbation & sous le Privilège de la Société.

La Compagnie, chargée par le Roi de l'examen de tous les moyens curatifs nouveaux & secrets, n'a pas vu sans inquiétude l'espèce de vogue acquise par le magnétisme animal, dont les procédés, quels qu'ils soient, ont été & sont administrés à des malades, & payés par le public sans avoir été préalablement, ainsi que les loix du royaume l'ordonnent, soumis à l'examen des gens de l'art ; abus contre lequel la Société s'est élevée comme elle le devoit dès le principe. Elle doit être flattée qu'un de

ses membres publie des recherches savantes sur une matière qui n'a été jusqu'ici traitée que dans des écrits anonymes, dont la plupart sont plutôt destinés à l'amusement qu'à l'instruction des lecteurs. L'ouvrage de M. *Thouret*, médité avec soin, éclairera ceux qui y chercheront de bonne foi des lumières, & servira beaucoup à résoudre une question sur laquelle l'intérêt public exige que l'on prononce au plus tôt.

Au Louvre, le 9 juillet 1784.

Signés GEOFFROY, DESPERRIERES,
JEANROY, DE FOURCROY, CHAMBON
& VICQ-D'AZYR.

M É M O I R E

Sur l'épidémie qui a régné dans la paroisse de Tronget, à la fin de mars 1784; par M. GAULMIN DESGRANGES, médecin à Montmarault en Bourbonnois.

Tronget, paroisse située à cinq lieues de la capitale du Bourbonnois, est assise sur la croupe d'une montagne, & placée entre le levant & le midi. De temps immémorial, elle fut le théâtre des maladies, sur-tout des maladies épidémiques; j'en ai puisé la preuve dans les registres où sont inscrits les actes

mortuaires que j'ai consultés, & dans une Lettre qu'on y lit de la part d'un curé, qui existoit il y a environ quatre-vingts ans, à M. l'Intendant de la province : *Si vous ne portez, disoit ce bon pasteur, un prompt secours, Monseigneur, à ma paroisse, elle est composée de neuf cents communians, avant peu elle sera réduite à cinquante personnes; depuis quinze jours j'ai inhumé plus de soixante cadavres.*

Il y a près de quinze ans que j'exerce la médecine dans les environs; j'ai toujours observé & plus de maladies & plus de mortalité dans cette paroisse que dans celles qui lui sont contiguës ? D'où proviendrait cette différence de malignité dans des maladies qui paroissent être de même genre ? Ne doit-on pas croire qu'elle prend sa source dans la nature & la diversité du sol ? En effet, la quantité de mines à charbon que l'on a exploitées pendant long-temps, & que l'on recommence à exploiter depuis environ dix-huit ans, n'influeroit-elle pas sur la santé des habitans ? Les vapeurs méphitiques qui sortent continuellement de ces souterrains, & encore plus particulièrement depuis leur nouvelle fouille, ne pourroient-elles pas être regardées comme cause meurtrière des maladies qui dévastent cette paroisse ? Le récit de l'épidémie suivante prouvera que mon soupçon n'est pas sans fondement, & que

que l'on peut dire de cette paroisse, ce que l'on a dit de Rome; que son plus cruel ennemi est à ses portes : *Ex antris & specubus, in quibus aër densissimè conclusus fœdam acquisivit pùtredinem terræ motu, aut alio casu apertis, possunt adolescere morbi.* RIVER. sect. 3, cap. 1.

Sur la fin de mars 1784, la paroisse de Tronget fut en proie à une maladie épidémique, qui frappoit sans distinction d'âge & de sexe, mais plus particulièrement sur les payfans, dont la nourriture avoit été mauvaise, ou qui avoient été exposés au froid d'un hiver rigoureux. Depuis cette époque jusqu'au 23 avril, de quarante-trois personnes affectées, l'on n'en comptoit que quatre à cinq qui avoient résisté à la fureur de la maladie. Cette mortalité ayant porté la terreur & l'alarme, l'on supplia M. l'Intendant de la province de vouloir envoyer promptement du secours; les ordres en furent donnés sur le champ, & je fus mandé pour combattre cette maladie, qui passoit pour pestilentielle. A mon arrivée, je me fis rendre compte des symptômes, & de ce qui avoit précédé; le tableau exact qui m'en fut fait par le chirurgien qui l'avoit observée dès son invasion, joint aux connoissances que l'inspection & la relation de plusieurs malades me fournirent, me firent reconnoître, non point la peste, mais une péri-

pneumonie bilieuse-putride, & une fièvre catarrhale maligne. En conséquence de ces deux caractères, je défendis l'usage des saignées, moyen sur lequel on avoit cru devoir appuyer, autorisé par la douleur de côté, & les crachats par fois mêlés de sang.

Cette maladie débutoit par une foule de symptômes orageux, & remplis d'anomalie; le venin épidémique étoit très-septique, & il portoit le ravage par-tout où il se dépoſoit; à la tête, il occasionnoit une céphalalgie; à la gorge, une angine mortelle; à la poitrine, une péri-pneumonie; aux intestins, un dévoiement séreux, & par fois sanguinolent; à la peau, une éruption cristalline chez les uns, pourprée chez les autres. Si à toutes ces métamorphoses vous joignez une prostration de force, une douleur dans l'un ou l'autre hypocondre, un pouls naturel, mais qui se brisoit & devenoit languissant peu de temps après; une langue sèche, par fois entourée d'aphthes, & presque toujours chargée d'un limon jaune, des douleurs à la région précordiale, des nausées, des vomissemens même, avec quantité de bile & de vers, des crachats, tantôt rouillés & glaireux, d'autres fois jaunâtres & noirâtres, vous aurez un tableau fidèle de l'épidémie.

D'après cet exposé, je pense avoir eu raison de caractériser cette maladie de péri-pneumonie bilieuse-putride, & fièvre catar-

rhale maligne; qui , conjointement & quelquefois seule , produisoit & entretenoit tout le spectacle affreux. Pour mieux démontrer l'existence réelle de ces deux causes , j'en appelle à l'observation : elle m'a prouvé d'une manière convaincante que l'acre bilieux & l'acre cararrhal jouoient le principal rôle. Je dis l'*acre bilieux* : le vomissement naturel ou artificiel d'une quantité d'humeurs bilieuses qui soulageoit promptement le malade , en prouvant la vérité de mon assertion , prouve aussi que la douleur de côté n'étoit que secondaire & entretenue par une surabondance de bile , coacervée dans l'estomac & le foie. Je dis l'*acre cararrhal* : deux événemens qui se sont passés sous mes yeux , ne laissent aucun doute sur sa présence. Le premier est un malade qui fut guéri le quatrième jour par une abondance d'humeurs séreuses rendues par le conduit auditif ; le second est un homme âgé de trente-trois ans qui , le quinzième jour de sa maladie , fut également guéri par l'effet d'une prise d'ipécacuanha , que je lui avois prescrite , & qui lui fit rendre la même nuit , par l'expectoration , une quantité surprenante d'humeurs séreuses ; il se manifesta au moment de sa convalescence une éruption pourprée sur l'estomac. Les symptômes maladifs , & ces deux observations , s'accordent à prouver que ma dénomination étoit la

seule que méritât l'épidémie. Je conviendrai de bonne foi que ceux qui étoient travaillés de l'âcre bilieux, étoient moins exposés que ceux chez qui l'âcre catarrhal dominoit; mais l'état étoit encore plus périlleux, si ces deux humeurs se marioient ensemble; de ce *connubium*, il résultoit une gangrène qui, en deux fois vingt-quatre heures, faisoit périr le malade.

L'exposition des causes viendra encore à l'appui du diagnostic. Parmi les causes proégumènes, je place les brouillards épais de l'été dernier, lesquels à la vérité n'ont produit, pendant toute cette saison, aucune affection malade; peut-être parce qu'ils étoient secs & chauds; mais devenus froids & humides au retour de l'hiver, ils ont diminué la transpiration insensible, *Aër frigidus & humidus parciorem facit transpirationem, & uberiores introspirationem*; produit des rhumes, des fièvres catarrhales d'autant plus opiniâtres, que la plupart des gens de la campagne, qui en ont été plus particulièrement travaillés, ont été exposés au froid rigoureux d'un hiver des plus humides & des plus longs, qui, en les privant des aïssances de la vie, les a aussi privés de la faculté de se procurer les secours nécessaires pour faciliter une libre & abondante expectoration. Cette humeur ainsi retenue, & avec laquelle ils ont vécu jusqu'au prin-

temps, a dû acquérir par son séjour un caractère âcre & septique, qui devoit disposer à une maladie grave. Ajoutons à cette cause prédisposante la misère qui a forcé les paysans à vivre d'alimens mal sains, & qui n'ont pas toujours suffi pour calmer leur faim : *Viverunt siliquis, & pane secundo* ; ce qui a dû énerver les sucs digestifs, & procurer une abondance de saburre putride dans les premières voies ; aussi ce sont les paysans malheureux sur lesquels l'épidémie a sévi avec le plus de fureur.

Du nombre des causes procatactiques, la première sont les vapeurs de charbon qui s'exhalent continuellement par une quantité d'ouvertures pratiquées pour l'exploitation de la mine, vapeurs qui prennent plus particulièrement leur essor au printemps & en automne, que dans les deux autres saisons de l'année : *Constrictio nimirum per hiemem terræ sinu, retinentur in eo multa quæ pejores deinde sibi adsciscunt dotes ; vere autem laxatis veluti repagulis per patentia spiracula in aërem exhalant.* (SENAC, de recondita febrium nat. lib. 1, cap. 2.) Ce qui ne doit laisser aucun doute sur la certitude de cette cause, c'est que le nombre des malades & des morts a été bien plus considérable à la partie orientale & méridionale, où l'on fouille continuellement la mine, qu'aux parties septentrionale & occiden-

taie où l'on n'a fait encore aucune fouille.

La seconde cause, qui m'a paru n'être pas moins efficiente, c'est le retour du printemps qui a été subitement froid & chaud, sec & humide; ces vicissitudes, dans un temps où toutes les humeurs sont comme dans une espèce de végétation, ont bien pu donner une nouvelle force au germe épidémique : *Inæqualitates temporum febrium malignarum causæ esse consueverunt.* RIVER, sect. 3, lib. 1.

Quelqu'un pourra peut-être m'objecter que j'ai eu tort de ne pas ranger cette maladie dans le nombre des fièvres pestilentiellles, attendu que tous les symptômes qui l'accompagnoient, paroissent lui mériter cette place. Je réponds que je n'ai pas cru devoir le faire; premièrement, parce que je n'ai jamais trouvé le pouls fébrile; secondement, parce qu'il ne m'est mort qu'un malade sur vingt: conditions contraires au sentiment de Rivière, qui distingue la fièvre maligne de la pestilentielle par la mortalité : *Ex eâque plures servantur quàm intereunt.*

Les remèdes dont j'ai fait usage, & qui m'ont le mieux réussi, sont le tartre émétique, quelquefois seul, d'autres fois uni à l'ipécacuanha, & donné dans une eau de veau altérée avec les feuilles de chicorée, dans du petit-lait clarifié, ou encore dans

une légère teinture de tamarins : *Vomitibus utilis plenis & biliosis omnibus, si vel nimium se replerunt, vel parum concoxerunt.* CELS. lib. 1, cap. 3. Les potions émético-cathartiques, administrées dans les premiers momens de la maladie, & assez rapprochées pour s'opposer au transport de l'humeur morbifique qui affectoit de préférence la poitrine déjà affoiblie par de fréquens rhumes : *In parte debiliori depluunt humores* ; les soirs de ces évacuations, un peu de thériaque, sur-tout lorsque l'état de foiblesse le demandoit ; les boissons acidulées, le petit-lait clarifié, les vésicatoires aux jambes plutôt qu'aux reins, les loocks aiguïs avec l'ipécacuanha ou le kermès minéral ; les fomentations, les lavemens émolliens, le quinquina en lavage au déclin de la maladie ; les bouillons maigres, les crèmes de riz à l'eau, l'*avenas* sans lait ; rarement les saignées : si ces remèdes ont eu quelques succès, j'en suis redevable en partie aux soins que j'ai pris de les faire administrer devant moi.

Avant de terminer ce Mémoire, qu'il me soit permis de demander aux personnes de l'art, quel parti j'aurois dû prendre pour m'opposer au mal de gorge, suivi de difficulté d'avaler, & par fois d'enflure au cou ? angine d'autant plus fâcheuse, qu'elle étoit toujours le précurseur d'une mort prochaine. Inutilement ai-je conseillé les cataplas-

mes émolliens, les saignées, les sangsues proche le mal, les bains de pieds, les mouches cantharides autour du cou; ces remèdes m'ont paru ne produire d'autre effet, que celui de déplacer l'humeur qui avoit une grande disposition à former subitement des métastases sur un des côtés de la poitrine, & y produisoit une gangrène prompte. N'étoit-ce pas le cas, pour remédier à cet accident, de faire pratiquer de profondes scarifications aux parties latérales du cou? moyen dont je n'ai pas pu faire usage, tant par la difficulté de soumettre les malades à cette opération, que par la crainte que j'avois que le chirurgien n'ouvrît l'artère carotide.

OBSERVATION

Sur un mal de tête invétéré, guéri par un accident singulier; par M. SUMEIRE, médecin à Marignane en Provence.

Le nommé *Gerard*, âgé de vingt-six ans, d'une constitution très-robuste, d'un tempérament pléthorique-sanguin, occupé habituellement aux travaux relatifs aux étangs, avoit depuis un an & demi un mal de tête des plus violens, dont il rapportoit l'origine à l'impression de l'air froid & humide de la nuit à laquelle il avoit été exposé étant couché, dans le temps qu'il étoit au service

d'un vaisseau du roi : on lui avoit fait beaucoup de remèdes méthodiquement administrés, lesquels avoient laissé le mal en son entier : le siège de la douleur étoit sur tout le sommet de la tête, où le malade ne pouvoit pas souffrir la moindre compression. Il y a quelques jours qu'il fut engagé à une partie de jeu des trois sauts ; (ce jeu consiste en ce qu'après avoir couru quelques pas, on saute trois fois de suite sur un même pied ;) il éprouva dans cet exercice une grande commotion dans la tête, & il lui sembla, à ce qu'il dit, qu'on lui en attrachoit le dessus. Ayant fini cet exercice, il eut une forte sensation de fatigue & de douleur sourde à la région des lombes où il trouva une espèce de gonflement, & où il parut un certain nombre de boutons à pointe noire, qui se terminèrent par une légère & prompte suppuration. Il fut bien agréablement surpris de ne plus sentir dès-lors son mal de tête, qui a disparu ainsi pour toujours. L'exercice du saut a-t-il déplacé une humeur ou une stase de quelque fluide qui pouvoit être la cause de cette douleur invétérée & rebelle, ou bien cette douleur a-t-elle été dissipée par la diversion sur la région lombaire, de l'humeur ou de la sensation qui la produisoit ? L'observation a fait voir que la douleur qui survient aux pieds, & qui est spontanée, soulage considérablement dans

les maux de tête; la guérison subite & extraordinaire dont il s'agit, n'est-elle pas un phénomène accidentel qui se rapporte à ce principe ?

OBSERVATION

En faveur de la méthode adoucissante & réfrigérante dans la contraction spasmodique de la matrice ; par M. SERIEIS, à Ably.

Une dame étrangère, âgée de 19 ans, accoucha heureusement le 30 mars; le 31, elle fut sans fièvre. Le 1^{er} avril, la fièvre de lait survint, & cessa le 2 vers midi. Le soir, un sujet de joie porta le trouble dans le torrent de la circulation. Le 3, les vidanges étoient à peine sensibles. Le 4, un chagrin imprévu les supprima totalement: dès-lors une douleur vive se fit sentir à la région lombaire droite, & il y eut des attaques spasmodiques: un pédiluve tiède, une tisane adoucissante, & des lavemens anodins ramenèrent le calme. J'ordonnai la continuation de ce régime; mais la garde, pour qui ce traitement étoit nouveau, (étant diamétralement opposé à la pratique journalière,) dissuada l'accouchée, lui fit avaler des diurétiques chauds, des spiritueux; & par cette condamnable routine,

elle ajouta , croyant bien faire , irritation sur irritation. La malade ne tarda pas à se repentir de sa crédulité. Une chaleur brûlante dans toute l'habitude du corps , une soif inextinguible , une douleur insoutenable dans le canal intestinal , l'abdomen météorisé & de couleur livide , furent le résultat de ces incendiaires. Elle alloit succomber par une inflammation du bas-ventre , si je ne fusse venu à son secours. Je lui fis prendre en abondance d'une tisane rafraîchissante : on lui donna des lavemens froids avec l'eau de rivière , & l'huile douce récente ; (elle ne pouvoit supporter les lavemens tièdes :) on fit des fomentations émollientes sur le ventre. Ces remèdes apaisèrent le trouble ; ils calmèrent la tension spasmodique des nerfs , de la matrice , & des autres parties qui sympathisent avec ce viscère , & provoquèrent en peu de jours l'écoulement des vidanges , au grand étonnement de la garde & des assistans.

De semblables observations , fréquemment réitérées , en inspirant une frayeur salutaire au sexe , affoibliroient la force du préjugé en faveur des cordiaux dans les affections nerveuses ; préjugé qui , dans cette contrée , devient une source des calamités dont la portion la plus aimable de l'espèce humaine est constamment affligée.



OBSERVATION

Sur des douleurs néphrétiques , accompagnées d'une rétention d'urine, causées par d'anciennes carnosités qui avoient bouché le canal de l'urètre ; par M. LÉAUTAUD, maître en chirurgie à Arles , doyen & ancien prévôt de sa Compagnie , ancien chirurgien-major de l'Hôtel-Dieu du Saint-Esprit de la même ville , & correspondant de l'Académie de chirurgie de Paris, &c.

M. ***, recommandable dans les belles-lettres , âgé d'environ quarante ans , d'une constitution robuste & pléthorique , étoit attaqué de douleurs de reins & d'une rétention complète d'urine qui le tourmentoit depuis plus de deux jours , lorsque je fus appelé. Je trouvai le malade dans son lit ; il avoit les yeux rouges , égarés , étincelans , la respiration gênée , une fièvre ardente , une langue sèche , aride , avec une soif excessive. Le besoin d'uriner étoit pressant ; le malade se plaignoit d'un grand poids sur les reins , & l'on remarquoit une tumeur qui occupoit le bas-ventre & toute la région du pubis. Deux de mes confrères d'une assez grande réputation , avoient déjà essayé , mais vainement , de sonder le malade.

Je fis sur le champ une saignée pour appaiser l'inflammation & relâcher les parties solides ; je fis donner un lavement qui procura deux selles abondantes , & la douleur se calma tant soit peu. J'appliquai un cataplasme anodyn sur le bas-ventre ; j'ordonnai des boissons adoucissantes ; les urines ne coulèrent point. Je réitérai la saignée , & je fis mettre le malade dans un bain modérément chaud : nous ne pûmes point obtenir d'urine.

Le danger devenoit de plus en plus pressant ; le malade perdoit courage ; je le décidai à souffrir la ponction au périnée : mais avant, je voulus tenter de le sonder , espérant que le traitement anti-phlogistique qui avoit été mis en usage , pourroit rendre moins difficile l'introduction de la sonde. Ce ne fut pas cependant sans beaucoup de peine que je parvins à l'introduire. Aucun praticien n'ignore combien cette opération est difficile , lorsqu'on est appelé trop tard , & que le canal de l'urètre est bouché en partie par des carnosités anciennes. La sonde ayant pénétré dans la vessie , malgré les obstacles qui s'y opposoient , les urines coulèrent très-abondamment , & il sortit sur la fin une grande quantité de sable & de graviers ; ce qui me détermina à laisser la sonde pendant deux ou trois jours , pour y faire des injections avec la décoction d'orge , de

graine de lin & de vulnéraires, afin de déterger & nettoyer la vessie, soupçonnant qu'il y avoit encore du gravier; mais le malade ne voulant plus absolument garder la sonde, je la retirai, & lui conseillai de faire usage des bougies de *Daran*. Depuis ce temps, le malade urine avec plus de facilité qu'avant son accident. Il rend toujours un peu de sable, & quelquefois des pierres de la grosseur d'un petit pois: cependant il ne ressent rien de la rétention d'urine, & il a joui depuis de la santé la plus parfaite.

Note du Rédacteur.

Quoique cette observation ne contienne rien d'extraordinaire, ni dans les symptômes que présentait la maladie, ni dans le traitement qui a été pratiqué, nous nous sommes cependant fait un plaisir de l'insérer dans notre Journal; elle prouve combien, à l'âge de près de 80 ans, M. *Léautaud* conserve un jugement sain, & comment il fait faire un usage heureux de ses talens.

OBSERVATIONS

Sur un coup de bayonnette pénétrant dans la poitrine; par M. NIEL, élève en chirurgie de l'hôpital militaire de Brest.

Le nommé *Franç. Monier*, fusilier au régiment de Béarn, compagnie de Comarque,

âgé de quarante ans, & d'une foible constitution, fut porté à l'hôpital militaire de Brest, le 25 mars, à cinq heures & demie du matin : il venoit de recevoir un coup de bayonnette entre la troisième & la quatrième des vraies côtes, à côté de la mamelle droite. Il tomba sur le coup, & resta l'espace d'un demi quart-d'heure sans connoissance & sans secours. Etant alors chirurgien de garde, je fus auprès du malade, que je trouvai sans pouls, ayant les extrémités froides, la respiration presque éteinte, vomissant le sang par intervalles, & le crachant par regorgement à pleine bouche. L'hémorrhagie avoit amassé entre la chemise & la circonférence du coup, un caillot de la grosseur & de la forme d'une calotte de chapeau d'enfant. Mon premier soin fut de faire bassiner le lit du malade, & aussitôt qu'il fut couché, je jugeai qu'il étoit de la prudence d'enlever le caillot pour prévenir l'épanchement dans la poitrine. Je pansai la plaie à plat ; je fis coucher le malade sur le côté blessé, & réchauffer les extrémités pour y ranimer la circulation presque éteinte depuis une heure. Une demi-heure après, le pouls commença à se faire sentir, & devint bientôt dans un état qui permit la première saignée ; elle ne parut apporter aucun changement en mieux : au bout de quatre heures, elle

fut réitérée ; ensuite on fit prendre au blessé le premier paquet de la poudre ci-dessous :

Blanc de balcine ; sucre , de chaque une demi-once.

Antimoine diaphorétique ; gomme adragant , de chaque deux gros.

Yeux d'écrevisses ; laudanum opiatum , de chaque huit grains.

Le tout bien mêlé ensemble , & divisé en huit paquets , fut donné de trois heures en trois heures , dans un gobelet de décoction de mélisse. Une heure & demie après avoir pris la première prise , le malade revint de l'assoupissement léthargique dans lequel il étoit plongé depuis le moment qu'il avoit reçu le coup ; l'hémorrhagie diminua. Les huit paquets furent pris , & opérèrent un changement en mieux. Le malade recouvra la facilité de cracher & de respirer ; son pouls qui jusqu'alors avoit été petit, serré & fréquent , devint mollet , & presque dans son état naturel. Le deuxième jour après son accident , notre blessé dormit d'un profond sommeil , & nous dit , lorsqu'il fut éveillé , qu'il n'avoit pas encore passé une nuit aussi tranquille , dans le temps même qu'il jouissoit d'une parfaite santé ; il prenoit pour tisane ordinaire une boisson pectorale édulcorée. Comme il y avoit cinq ou six jours qu'il n'avoit été à la selle , & qu'il s'étoit

s'étoit plaint qu'avant de recevoir le coup, il se sentoît tous les matins la bouche pâteuse, mauvaise, & de fréquentes envies de vomir, on lui donna une demi-once d'un mélange de manne, de pulpe de casse, d'huile d'amandes douces & de sirop de guimauve.

Cette marmelade fut administrée le quatrième jour de la maladie, & son effet fut de produire une évacuation d'une assez grande quantité de matières bilieuses & verdâtres. Le cinquième jour, le malade se trouva parfaitement bien, si on en excepte le crachement de sang qui existoit toujours; mais les crachats contenoient moins de matière sanguinolente. Pour nourriture, on fit prendre un bouillon matin & soir jusqu'au onzième jour, époque à laquelle le crachement de sang disparut: alors on permit une soupe, & un œuf; ce qui fut continué pendant deux jours, après lesquels on augmenta la quantité des alimens, & le malade fit usage en même temps d'une décoction d'orge avec le lait; il suivit ce régime jusqu'au vingt-troisième jour, qu'il sortit de l'hôpital parfaitement guéri.

Tous les auteurs, tant anciens que modernes, qui ont traité des plaies pénétrantes de la poitrine, & dont les symptômes avoient des rapports immédiats avec ceux dont je viens de parler, ont préconisé la saignée comme le moyen le plus infail-

pour sauver la vie aux blessés ; mais si l'on considère la saignée dans les effets qu'elle doit naturellement produire , (abstraction faite des circonstances où elle est absolument nécessaire ,) on conviendra qu'elle occasionne une abondante dissipation des esprits animaux & la dissolution générale des humeurs , & que si on la répète trop souvent , elle affoiblit les organes destinés aux fonctions essentielles à la vie.

L'état d'épuisement dans lequel étoit le blessé , le vomissement des caillots de sang , l'assoupissement léthargique , l'hémorrhagie , la difficulté de respirer , & le froid des extrémités , sembloient présager une mort prochaine , soit par l'extinction totale des forces , soit par l'épanchement qui paroissoit inévitable.

Deux saignées très-petites ont suffi dans le traitement de cette blessure , & les accidens semblent avoir cédé principalement à l'usage des poudres que le malade a prises. Je n'entreprendrai point d'expliquer la manière dont elles opèrent ; je dirai seulement que j'étois autorisé à les prescrire d'après l'expérience de M. *Partis*, ancien chirurgien-major du régiment de Bretagne , & présentement chirurgien en chef de nôtre hôpital , qui m'a certifié les avoir vues réussir dans plus de soixante cas semblables.



OBSERVATION

Sur un ulcère guéri par l'alkali volatil fluor, appliqué à l'extérieur ; par M. POTHONIER, médecin à Fayence par Draguignan, en Provence.

Je fus mandé il y a deux ans à Cotignac pour voir une jeune fille âgée de dix-neuf ans, & malade depuis neuf ans. Pendant trois ou quatre printemps de suite, il s'élevoit de petites vésicules sur le talon du pied droit de cette fille, & un peu au-dessus de l'insertion du tendon d'Achille. Ces vésicules s'étendoient plus ou moins vers la malléole externe ; elles croissoient & s'ouvroient en été, pour se fermer en automne. La santé de cette jeune personne n'en paroissoit point altérée, mais la cicatrice formée par les vésicules étoit affreuse à voir.

Les humeurs devenant plus acrimonieuses, rongèrent vivement les chairs ; le mal s'accrut, changea de place, & prit un siège constant entre le tendon d'Achille & la malléole interne. Les vésicules s'ouvrirent ; il se forma un ulcère, ayant environ la longueur de la paume de la main, & une largeur proportionnée : cet ulcère n'avoit pu céder à aucun topique ; j'en trouvai les

bords durs, calleux, renversés & fort élevés. L'odeur qui s'en exhaloit étoit infecte, les chairs du milieu de l'ulcère étoient noires-& spongieuses, la déperdition de substance qui s'y faisoit étoit considérable ; la jambe & la cuisse droite étoient fort amincies. L'inquiétude de la malade étoit extrême ; ses forces étoient diminuées tout-à-coup ; ses règles étoient supprimées ; son visage étoit pâle & décoloré , de vermeil qu'il avoit été ; le sommeil & l'appétit étoient perdus. Le pouls étoit continuellement fébrile ; & quelquefois des douleurs lancinantes se réveillant , produisoient une fièvre très-sensible , précédée de légers frissons.

Je crus nécessaire d'unir le traitement interne avec les remèdes externes. J'ordonnai d'abord des bouillons rafraîchissans qui furent suivis du petit-lait , auquel on mêloit le suc de cresson, & d'autres plantes analogues. Je fis prendre des pilules composées avec le quinquina, la rhubarbe & le safran de mars liés ensemble avec le sirop d'absynthe , ensuite quelques onces d'extrait de ciguë, en commençant par un grain, & augmentant jusqu'à un demi-gros. A l'extérieur, je fis 12 ou quinze frictions mercurielles , parce que j'appris que le père de cette fille avoit eu des écrouelles ; ces frictions n'opérèrent aucun changement. Pour consumer les chairs baveuses & les bords de l'ulcère , j'employai

l'alun calciné & le précipité rouge, tantôt mêlés avec le digestif simple, tantôt saupoudré sur l'ulcère & sur ses bords. Ces cathérétiques animoient le poulx, rendoient les pulsations plus fréquentes pendant quelques instans, & la malade sentoît sur la plaie une irritation, qui quelquefois duroit une partie de la journée; elle étoit encore moins tranquille lorsqu'on avoit mêlé au digestif du verd-de-gris, ou qu'on en avoit saupoudré l'ulcère. L'eau phagédénique fut également employée sans succès. J'avois fait mettre des compresses trempées dans l'eau-de-vie camphrée pour arrêter les progrès d'une gangrène commençante, & pour corriger la puanteur de cet ulcère chancreux. Un mélange d'onguent de la mère & de baume d'*Arcaus*, dans lequel on mêla du précipité rouge, produisit une irritation si grande, que le mal empira au point de me faire perdre tout espoir de guérison, même palliative: alors la fièvre redouble, devient continue, & tient du caractère de la fièvre lente; les douleurs sont insupportables; l'insomnie est portée au plus haut point; le dégoût pour les alimens augmenté; la malade est quelquefois depuis le matin jusqu'au soir sans rien prendre; tout annonce sa fin prochaine.

Je me décide alors à faire usage de l'alcali volatil fluor; j'en mêle une cuillerée

à café dans deux livres d'eau : on emploie cette eau pour baigner l'ulcère & tremper des compresses épaisses qu'on applique dessus. On panse d'abord trois fois, & ensuite quatre fois par jour.

Les douleurs se calment, les chairs fongueuses sont détruites ; l'ulcère offre promptement un aspect favorable ; la fièvre cesse ; la suppuration de l'ulcère devient louable & moins abondante ; les bords durs, calleux & renversés acquièrent plus de mollesse, s'allongent au moyen des suc nourriciers qui ne se perdent plus. La grandeur de l'ulcère diminue & ses bords se rapprochent, l'embonpoint revient, les règles reparoissent. Tel étoit l'état de cette fille, que je n'ai pu suivre jusqu'à la fin, parce que mes affaires m'obligèrent à quitter Cotignac où elle demeure.

MÉMOIRE SUR L'ALIPUM,

Autrement dit GLOBULARIA ;

Par M. RAMEL le fils, docteur en médecine.

Le véritable quinquina est, sans doute, le tonique le plus puissant, le fébrifuge le plus efficace que nous ayons. Il est bien rare que les fièvres intermittentes éludent ses

effets , & sur-tout lorsqu'on a fait précéder des émétiques & des purgatifs pour enlever la cacochylie & la saburre des premières voies ; effet de la maladie, suivant quelques médecins ; & suivant nous, cause prochaine de la plupart de ces fièvres (a).

Il réussit encore très-bien dans cette espèce de fièvres remittentes où l'on observe une certaine laxité dans la fibre , un relâchement dans les viscères abdominaux , un épaisissement & un gluten dans les fluides ; il est reconnu que dans les fièvres intermittentes & dans les remittentes , le quinquina rend aux solides leur ton & leur élasticité ; il donne aux viscères abdominaux & aux organes chylopoiétiques leur première énergie , & rétablit le mouvement péristaltique.

Les solides ayant repris leur ton , réagissent dans une juste proportion sur les fluides. Leurs oscillations étant devenues plus fortes & dans l'ordre naturel , les fluides en sont plus divisés , la sérosité & ce gluten

(a) Dans un Mémoire qui terminera l'ouvrage que je donnerai au public avant la fin de l'année , je prouverai que dans les pays où il y a des étangs ou des marais, la cacochylie des premières voies est la cause prochaine des maladies endémiques que l'on y observe , & l'air la cause prédisposante. Si quelqu'un de nos confrères a quelque observation relative à cet objet , nous le prions de nous la communiquer.

dont ils abondoient, sont expulsés, & par la voie des sueurs, & par les urines ou par les selles; leurs molécules acquièrent une adhésion plus intime & plus forte; les sécrétions viciées & par la dyscrasie visqueuse & comme glutineuse des humeurs, & par l'engourdissement atonique des solides, se rétablissent; les oscillations des solides, l'élasticité des vaisseaux, leur action systaltique, le mouvement des liquides, leur circulation, leur résistance, leur réaction, forment un concours réciproque *équilibrant*, & tout rentre dans l'ordre.

Ce n'est pas seulement contre les fièvres intermittentes & contre certaines fièvres rémittentes, que le quinquina a été employé avec succès; on a encore combattu avec ce secours puissant une infinité de maladies. Nous voyons dans *Morton* (a) la migraine & des douleurs de tête périodiques, guéries par cette écorce; dans *With* (b), des maladies nerveuses foulagées par ce remède. Il faut penser que ces maladies n'étoient pas de la nature de celles où la rigidité des solides, l'irritabilité du genre nerveux, & l'irradiation irrégulière & tumultueuse des esprits animaux, jouent un rôle essentiel.

Quelques maladies des yeux ont encore

(a) *De Protheif. feb. interm.*

(b) *Maladies des nerfs.*

cédé au quinquina, suivant *Van-Swieten* (a). Les Transactions philosophiques, n° 174, font mention des effets heureux de cette écorce dans des maladies convulsives, qui avoient éludé l'action des autres remèdes. *Picquet* l'avoit ordonnée à des épileptiques, & le succès avoit répondu à son attente.

M. de *Haller* la recommande contre la jaunisse; MM. *Fordice* & *Fothergill*, ont éprouvé ses bons effets dans les maladies scrophuleuses; M. de *Haen* (b) le recommande contre l'anasarque & l'hydropisie, pourvu qu'il n'y ait pas d'obstruction dans les viscères abdominaux. L'observation rapportée par *Musset* vient à l'appui de l'opinion de M. de *Haen*; on voit une anasarque qui avoit été combattue sans succès par les apéritifs les plus actifs, céder à l'écorce du Pérou, associée à ces mêmes apéritifs. *Pringle* (c) s'est encore servi du quinquina dans les maladies chroniques du poulmon, & même dans la phthisie qui reconnoissoit pour cause une certaine laxité dans ce viscère. *Cullen* l'opposoit à la coqueluche; *Picquet* & *Morton* (d) l'employoient comme astringent dans certaines hémorrhagies, & même dans l'hémoptysie.

(a) Tom. ij, pag. 533 *Comment. in aphorif.*

(b) *Ratio medendi*, Tom. vj, part. ij, cap. 4.

(c) *Praxis med.* pag. 166.

(d) *Physiologia*, pag. 96.

Le quinquina a été encore regardé comme un anti-gangréneux , & un anti-septique puissant.

On voit par ce que nous venons de dire, que cette écorce a joui dans un temps d'une faveur singulière , & que des mains habiles qui ont su apprécier ses vertus , l'ont employée contre une infinité de maladies qui , bien loin d'en être augmentées , ont cédé à son action.

Cette écorce ne produit plus les mêmes bons effets depuis quelque temps ; elle tombe dans un discrédit singulier ; ses effets nuisibles ont fait naître parmi le peuple des préjugés défavorables sur son compte. On regarde le quinquina comme un remède pernicieux , capable de débilitier l'estomac & de produire des obstructions.

Le public ne se trompe point ; le véritable quinquina est devenu fort rare , & conséquemment fort cher ; & nous n'employons plus que du quinquina falsifié , frelaté par le mélange & l'addition de certaines écorces amères & astringentes , qui n'ont que l'odeur du quinquina , & non ses vertus. On ne doit donc pas être étonné qu'il ne produise pas les effets que l'on en attend , que les fièvres intermittentes résistent à ce remède , & que les viscères abdominaux s'obstruent par son usage.

Les médecins dans ces circonstances at-

tribuent l'opiniâtreté de la maladie à l'inexactitude du régime; ce n'est cependant que la qualité du quinquina qui doit être inculquée.

La manne, le séné & plusieurs autres remèdes, ont eu le même sort que l'écorce du Pérou, & sont altérés à un point que leurs effets ne sont plus les mêmes.

La pénurie du vrai quinquina, les effets constamment nuisibles de celui que nous employons, doit nous engager à rechercher quelque secours qui puisse produire des effets analogues à ceux de cette écorce.

L'*alipum* doit, selon nous, tenir un rang distingué parmi les fébrifuges & les toniques; dans les fièvres intermittentes & dans certaines fièvres rémittentes, il a constamment réussi; c'est ce qui nous détermine à proposer ce remède aux médecins.

Nous allons faire connoître cette plante, non par ses caractères botaniques, mais par ce qu'elle présente aux yeux de tout le monde.

L'*alipum* est un sous-arbrisseau qui s'élève à la hauteur de deux ou trois pieds; ses feuilles viennent par groupes; elles sont d'un verd foncé & cartilagineuses: quelques-unes de ces feuilles se terminent par une seule pointe; d'autres se terminent par deux pointes, & d'autres sont découpées en trois parties vers leur extrémité. Les fleurs viennent

par bouquets au haut des rameaux ; elles sont de couleur bleue : ce végétal croît en plusieurs endroits de la basse Provence, & aime les lieux montueux & arides. *Tournefort* & *Garidel* l'ont désignée par cette phrase, *globularia fructicosa, myrtifolio tridentato. Gasp. Bauhin* lui a donné le nom de *thymelæa* ; d'autres, celui d'*alipum Monspeliensium, frutes terribilis* ; enfin *Linnæus* l'a rangée dans le genre des *globularia*, & lui a donné le surnom d'*alipum*.

Garidel, célèbre botaniste de Provence, s'exprime en ces termes : « J'ai connu des payfans qui ont pris la poudre d'alipum au poids d'un gros, sans en être incommodés ; feu M. *Piton*, très-savant médecin de notre ville, & assez connu dans la république des lettres, m'a assuré qu'il en avoit vu prendre l'infusion de deux gros dans un verre & demi d'eau, à plusieurs payfans de Saint-Chamas, où il exerçoit pour-lors la médecine, sans que pourtant ils en ressentissent aucune superpurgation ; c'est peut-être l'excès de la dose que l'on prenoit anciennement, qui a rendu l'usage de cette plante si suspect aux médecins. *Charles de Lecluse* nous apprend que les empiriques de l'Andalousie en donnoient avec succès la décoction aux vérolés. Cet auteur célèbre ne parle nullement d'aucune superpurgation ; ce qui me donne lieu de croire que ce n'étoit

que la trop grande dose qui a pu produire de méchans effets ; ce que l'on doit aussi attendre de tout purgatif donné à une dose immodérée : peut-être qu'en nous rendant ce remède un peu plus familier, nous reconnoîtrons dans la suite qu'il n'est rien moins que ce qu'on a cru jusqu'ici : *idcirco usus illius ad experientiæ incudem revocari debet.*

Le vœu de *Garidel* a été rempli ; & nous nous sommes familiarisés avec l'alipum. Des payfans de nos cantons, qui se purgent très-souvent avec cette plante, ont commencé à nous la faire connoître ; & dès ce moment, nous avons eu des idées avantageuses sur son compte, & nous l'avons employée très-souvent, soit dans l'hôpital, soit dans cette petite ville (a). Ses effets ont été constamment heureux.

L'alipum est un purgatif amer ; cette seule énonciation doit le faire regarder comme un fébrifuge puissant ; il l'est en effet, & nous l'avons déjà employé une infinité de fois comme tel, soit dans ce pays, soit sur les côtes de l'Afrique.

Dans l'Afrique, l'alipum n'a pas réussi comme en France ; les fièvres que nous combattions étoient endémiques, les causes

(a) Aubagne, petite ville de la basse Provence.

qui les avoient produites les entretenoient pendant toute la saison chaude ; elles ne cédoient ordinairement qu'aux approches de l'hiver , comme on verra dans le Mémoire que nous publierons avant la fin de l'année.

Comme purgatif, il convient dans toutes les maladies où le mauvais état de la bouche , le limon de la langue , les rapports nidoreux, les nausées, la pesanteur de l'estomac , l'inappétence , annoncent une cacochylie & une saburre produites par la débilité & le défaut d'énergie de ce viscère, ou par la vapidité & l'inertie des sucg gastriques.

Il produit encore les plus heureux effets dans certaines diarrhées, produites par la cacochylie des premières voies & le relâchement du canal intestinal , pourvu qu'il n'y ait pas d'irritation dans les viscères abdominaux.

Dans plusieurs espèces d'hydropisies, produites par le relâchement & l'atonie des solides , & par une diathèse séreuse des humeurs, l'*alipum* évacue puissamment & sans irritation ; & , par sa vertu tonique , il rend à la fibre relâchée sa première rigidité , & aux humeurs une aggrégation plus forte & plus serrée dans leurs molécules.

Nous avons encore employé très-souvent l'*alipum* comme fébrifuge , dans les fièvres intermittentes de toute espèce.

Dans ces maladies , l'on observe con-

flamment dans les premières voies une turgescence d'humeurs putrides & délétères. Il est absolument nécessaire d'enlever cette saburre, de remédier à cette cacochylie. Les émétiques & les purgatifs doivent donc être employés dans le commencement de ces fièvres. Si on néglige les évacuans, il arrive très-souvent qu'il se fait sur les viscères des métastases & des obstructions rebelles.

L'*alipum* peut être associé aux purgatifs & aux sels cathartiques, & nous l'ordonnons depuis long-temps au lieu de séné.

Nous associons donc dans ces maladies l'*alipum* aux autres purgatifs; la dose est alors de deux drachmes, avec une drachme de sel d'Epsom, & trois onces de manne, pour une médecine en une seule dose.

Lorsque le malade a été suffisamment purgé, nous ordonnons la *globularia* comme fébrifuge & comme tonique, à la dose de demi-once, & de la manière suivante. Prenez feuilles de *globularia alipum*, demi-once; faites-les bouillir pendant un quart-d'heure dans deux verres d'eau de fontaine: coulez avec expression pour deux apozèmes, dont l'un sera pris le matin dans le lit, & l'autre quelques momens avant l'accès, ou bien à quatre heures de l'après-midi. On peut encore ajouter quelque plante amère & fébrifuge, telles qu'une pincée de som-

mités de petite centauree, l'absynthe, la germandrée; ce remède produit ordinairement deux ou trois selles: si on s'appercevoit qu'il purgeât trop, on se contenteroit d'en ordonner deux drachmes, au lieu de demi-once.

La vertu astringente que les premiers médecins, qui donnèrent le quinquina, reconnurent dans cette écorce, les détermina à lui associer quelque cathartique; & la rhubarbe fut destinée à être la fidelle compagne du quinquina. En associant ce purgatif à ce puissant tonique, l'intention des médecins étoit d'achever de balayer les premières voies, d'enlever cette saburre putride qui entretient quelquefois les fièvres intermittentes autant que l'épaississement des humeurs & le relâchement des solides, de tenir le ventre libre, & d'enlever les obstructions que ces maladies font naître, surtout dans les viscères abdominaux après un certain temps.

Les Italiens furent les premiers qui associèrent les cathartiques au quinquina. *Lancisi* nous dit (a) qu'il trouva cet usage établi depuis long-temps en Italie, qu'il s'y conforma, & que cette méthode fut toujours suivie de beaucoup de succès. *Mead*,

(a) *Lib. ij, Epid. 4, cap. 7.*

Hoffmann, & tous les médecins qui lui ont succédé, ont suivi cette pratique.

L'*alipum* seul réunit les vertus du quinquina associé à la rhubarbe ; il évacue les matières putrides, & cette saburre qui est contenue dans les premières voies ; il fortifie en même temps, par sa vertu tonique, tous les viscères abdominaux ; il augmente le mouvement péristaltique du canal intestinal ; il rend aux organes chylopoiétiques leur première énergie, & peu à peu les solides reprennent leur ton, les vaisseaux leur élasticité ; les liquides sont mieux divisés ; les sécrétions viciées se rétablissent, ainsi que l'équilibre respectif entre les solides & les fluides, équilibre qui constitue l'état de santé.

Nous croyons avoir suffisamment fait connaître l'*alipum* & les différentes maladies dans lesquelles il peut être employé avec succès.

Nous nous contenterons, pour résumer, de rappeler en général qu'il produira les effets les plus heureux dans toutes les maladies produites par la fibre lâche, ou par la cacochylie des premières voies, dans toutes les fièvres intermittentes, dans certaines fièvres rémittentes, & même des fièvres malignes où il n'y a pas de rigidité dans les solides, de l'éréthisme dans le genre nerveux, & d'acrimonie dans les humeurs.

386. MÉMOIRE SUR L'ALIPUM.

Il fera employé encore avec succès dans plusieurs espèces d'hydropisies ; il peut être encore donné au lieu de séné.

Prescrit seul & comme purgatif, la dose est d'une once ; dans certains tempéramens un peu secs, on peut ajouter à la décoction demi-drachme de crème de tartre. Nous connoissons plusieurs personnes délicates qui jettent dans cette décoction quelques tranches de citron.

Donné comme fébrifuge, soit seul, soit associé à d'autres plantes amères, la dose est de demi-once dans deux verres de liquide.

Ce remède est devenu si fort à la mode dans notre patrie, que les personnes mêmes les plus délicates ne se purgent plus qu'avec l'*alipum*. Je connois même des personnes dont le genre nerveux est très-mobile & très-irritable, & dont les solides sont doués de beaucoup de rigidité, qui se purgent quelquefois avec cette feuille, sans en être le plus légèrement incommodées.

L'*alipum* dont nous venons de faire connoître les vertus n'est pas un remède nouveau ; il a été connu de tous les botanistes depuis long-temps. Les gens de la campagne le connoissent, & s'en servent ; mais ces vertus n'étoient pas encore bien appréciées, & la dose bien connue. Ainsi que l'*alipum*, le *plumbago* étoit connu de tout le monde depuis plus d'un siècle. Les chasseurs

de cette province n'employoient pas d'autre remède pour guérir la gale de leurs chiens; tous les botanistes, & sur-tout *Garidel*, en parlent comme d'un remède employé contre la gale; ce remède étoit tombé en désuétude. M. *Sumeire*, médecin à Marignane, & notre ami, tira ce remède de l'oubli où il languissoit; le fit connoître à une Société distinguée qui lui en témoigna sa juste reconnoissance. On a soutenu depuis ce temps une thèse de médecine à Montpellier, dans laquelle on tâche d'infirmer les vertus de cette plante: l'expérience nous a appris que ce remède est excellent contre cette maladie cutanée; il opérera toujours bien entre les mains des gens de l'art, qui ne l'emploieront que *præmissis præmit-tendis*.

La racine ou barbe de poireau, est un apéritif & un tonique du premier ordre. Nous avons guéri quatre jeunes gens qui étoient dans l'état le plus désespéré par le moyen de cette racine, mise & dans le bouillon, & dans la tisane. Ce remède, connu de tous les botanistes, étoit tombé, ainsi que le *plumbago*, en désuétude; M. *Sumeire* fit connoître les bons effets de cette racine dans les papiers publics: ce remède a cessé d'être dans le discrédit; & la république de médecine seroit injuste, si elle refusoit des éloges à M. *Sumeire*.

Nous prions les médecins qui s'intéressent aux progrès d'un art qu'ils exercent avec distinction, de se servir de l'*alipum* dans les maladies que nous avons indiquées. Nous osons espérer que ce remède opérera encore mieux entre leurs mains ; & s'il jouit jamais du crédit que les effets heureux, qui ont constamment suivi son usage, semblent lui assurer, nous nous féliciterons de l'avoir fait connoître.

SUITE DU MÉMOIRE

Sur les propriétés & l'usage de la charpie dans le traitement des plaies & des ulcères ; par M. TERRAS, maître en chirurgie, correspondant de l'Académie royale de chirurgie, & chirurgien de l'hôpital de Genève.

II.

Après avoir parlé de la charpie, de ses propriétés & de la manière de s'en servir, nous passerons à l'usage de ce topique dans le traitement des plaies & des ulcères, ce qui fera le sujet de la seconde partie de ce Mémoire. Nous ne parlerons de ces maladies que d'une manière générale, & cela seulement pour remplir l'objet & les vues que nous nous sommes proposés, d'apporter plus de simplicité dans les pansemens,

& de considérer la charpie sèche comme le plus salutaire topique qu'on puisse employer dans le traitement des plaies & des ulcères, & de la substituer aux onguens & digestifs.

Nous prendrons d'abord pour exemple les plaies avec déperdition de substance à la suite des opérations; & pour règle générale, que dans toutes les plaies, la pratique a complètement confirmé les bons effets de la charpie appliquée sèche & d'une manière informe en premier appareil: il n'y a sur cela qu'une même façon de faire & de penser parmi les praticiens. En effet, la charpie remplit dans ce cas si parfaitement toutes les indications, qu'il seroit superflu d'entrer dans des raisonnemens pour en prouver l'utilité: d'ailleurs, en parlant des propriétés de ce topique, nous nous en sommes suffisamment expliqués.

Dans un sujet bien constitué, lorsqu'on n'a point manqué aux règles de l'art, à la levée du premier appareil, on trouve la plaie, suite d'une opération, déjà humectée d'une matière puriforme, un peu moins épaisse que celle que fourniront les pansemens suivans; les bords en sont cependant encore élevés & engorgés, ils n'ont point la souplesse que doit dans peu de temps leur procurer une plus abondante suppuration: dans ce premier période, on a cru qu'il convenoit de la couvrir de plumaceaux ou de

bourdonnets qui fussent garnis de quelque onguent, tel que le baume d'Arcæus, l'onguent basilicum ; mais encore plus communément d'un digestif, & cela pour faciliter la suppuration & le dégorgement des chairs. Mais, outre que ces remèdes enlèvent la propriété de la charpie, soit en rendant les plumaceaux plus pesans, soit en embrassant le petit duvet cotonneux de la charpie qui doit se charger des matières purulentes ; les onguens sont eux-mêmes âcres, piquans & irritans : il est bien rare de pouvoir les avoir frais & récents ; les huiles, les graisses dont ils sont composés se rancissent aisément. Le digestif le plus simple, & qu'on peut avoir sur le champ, se fait avec le jaune d'un œuf frais, un peu d'huile d'olives douce ; on y ajoute quelquefois quelques gouttes d'eau-de-vie : mais ce digestif a l'inconvénient de se dépraver, même sur la plaie, en peu de temps, & celui de coller les fils de charpie, d'où il résulte aussi un corps trop dur & peu propre à conserver les droits de la nature, la seule chose que l'art puisse lui procurer dans ce cas pour faciliter ses opérations.

Dans ce premier état de la plaie, suite d'opération, je n'emploie aucun onguent ; je fais mon pansement tout simplement avec la charpie, sous forme de plumaceaux ou de bourdonnets, selon les circonstances ; je mets par dessus un emplâtre fait avec le

diachylum, ou l'emplâtre diapalme; quelquefois le cérat de Goulard : j'étends les emplâtres sur de la toile un peu usée, mais plus ferme que celle avec laquelle on fait la charpie, & je fais la couche d'emplâtre très-mince & très-unie; de sorte qu'en le levant, il n'en reste point de collé sur les bords de la plaie; ce qui est non-seulement inutile, mais même nuisible.

On voit bientôt une suppuration suffisante & louable; l'état de la plaie présente un coup-d'œil satisfaisant; dans peu de temps, les bords & les environs en sont souples & sans douleur: pour-lors la suppuration commence à diminuer, la plaie dont les bords sont rendus plus planiformes par le dégorgement du tissu cellulaire, se resserre de tous côtés, & prend beaucoup moins d'étendue; c'est cet état qu'on appelle *incarnation* ou la *régénération des chairs*, terme qui doit être prosrit d'après les nouveaux principes établis par MM. *Fabre & Louis*, sur la manière dont la nature opère dans la guérison des plaies & des ulcères.

A ce période, qui est le second temps de la plaie, la plupart des praticiens recommandent de n'employer dans le pansement que la charpie sèche: rien en effet ne convient mieux; les matières purulentes sont doucement absorbées par l'application des

plumaceaux mollets ; la surface de la plaie ne souffre qu'une compression douce , elle est à l'abri de toute impression de l'air ; la nature jouit de tous ses droits , elle avance son ouvrage d'une manière rapide , & , comme on dit , à vue d'œil ; & la surface des chairs , de niveau avec les bords amincis de la peau , présente différens points de cicatrice produits par l'oblitération des petits vaisseaux béans , & par l'afflux du reste des humeurs purulentes & lymphatiques.

Le dernier période , ou le troisième de la plaie , ne présente point d'autres règles de traitement dans les cas ordinaires ; la charpie est très-suffisante pour conduire la plaie à parfaite cicatrice : nous avons dans ces cas la précaution de presser un peu plus contre les chairs les plumaceaux secs que nous employons.

Il arrive cependant quelquefois que , sans avoir employé aucun onguent dans le cours du traitement de la plaie , la cicatrice ne se fait pas complètement , qu'elle reste dans le même état pendant long-temps , à cause du développement fongueux du tissu cellulaire , produit par trop d'engorgement , ce qu'on appelle *chairs baveuses* ; dans ce cas , s'il n'y a aucun vice dans le sang , on facilitera aisément la cicatrice avec la charpie rapée , & encore plus efficacement avec la pierre infernale : on continue à panser avec la charpie sèche ; on réitère plus ou moins l'appli-

cation de la pierre, selon les circonstances.

C'est ainsi que nous nous sommes comporté dans le traitement des plaies avec déperdition de substance, suite des opérations que nous avons eu occasion de pratiquer, telles que l'amputation, le cancer, le bubonocèle, & autres opérations moins importantes. Nous n'avons employé aucun onguent, baume, ni digestif; je puis assurer qu'avec la charpie sèche, appliquée d'une manière convenable, quelque emplâtre sous forme de cérat, un appareil des plus simples, j'ai guéri ces plaies sans éprouver aucun accident, & d'une manière très-prompte & très-sûre; il m'est arrivé quelquefois que par le conseil des chirurgiens mes confrères, qui assistoient en qualité de consultants à mes opérations, j'ai mis en usage le digestif le plus doux & le plus simple, ce à quoi je souscrivois par complaisance & par égard pour d'anciens praticiens; mais d'après l'observation la plus exacte & la plus impartiale, je soutiens que la cicatrice s'est faite bien plus lentement.

En recommandant l'usage de la charpie sèche substituée seule aux onguens, je ne prétends pas m'approprier cette pratique. MM. *Sharp, Pibrac, Louis, Leblanc*, n'ont le plus souvent employé que la charpie sèche dans le traitement des plaies, suite des opérations, & les ont conduites, par ce

moyen, à parfaite guérison. Nous espérons que les chirurgiens, conduits par l'observation, & appuyés de l'autorité des célèbres praticiens que nous venons de citer, réformeront leur pratique, se dépouilleront de tout préjugé, & regarderont la charpie sèche comme le topique le plus propre & le plus convenable pour le traitement des plaies.

Les plaies simples faites accidentellement par instrumens tranchans, qui ne sont cependant pas dans le cas d'être réunies, souffrent, à peu de chose près, les mêmes modifications que les plaies suite d'opérations : aussi elles n'exigent pas d'autre traitement ; la charpie sèche nous a paru également convenir, & la pratique nous a confirmé dans notre opinion.

A l'égard des plaies où l'on peut & où l'on doit tenter la réunion par les moyens connus, bien loin de verser sur les lèvres de la plaie quelque baume spiritueux, & ceux qu'on appelle *aglutinatifs*, tels que le baume de Fioraventi, celui du Commandeur, nous nous contentons d'appliquer sur les lèvres de la plaie quelques filets de charpie sèche avant de mettre l'appareil unissant.

Lorsque les plaies faites par instrumens tranchans sont compliquées de la lésion de quelques nerfs, des membranes, & de l'ouverture de quelque artère, la chirurgie remédie aux accidens selon les circonstances ;

la charpie sèche est un des meilleurs moyens pour arrêter l'hémorrhagie, soutenue de la compression : elle a aussi l'avantage d'être un moyen très-propre à porter sur les vaisseaux ouverts les médicamens propres à produire le même effet, ainsi que nous l'avons dit.

La piquure des membranes, telles que le péricrâne, la calotte aponévrotique, peuvent produire des accidens graves, si l'on n'y remédie promptement. J'ai vu une plaie de tête qui paroïsoit n'avoir pas mis l'os à découvert, & cependant être suivie d'un gonflement érésipélateux très-considérable. Je crus devoir attribuer cet accident à un ancien onguent basilicum, dont on s'étoit servi; je substituai à ce traitement fait par le chirurgien qui avoit soigné le malade, l'application d'un petit plumaceau de charpie douce, & par dessus un emplâtre de cérat de saturne de *Goulard*; je combattis par les moyens convenables le gonflement & l'inflammation, & les accidens disparurent. Je suis persuadé qu'il arrive plus souvent qu'on ne pense, à la suite des plaies de tête, de semblables accidens, produits par l'application de l'onguent basilicum & du fameux baume d'Arcæus: les praticiens sont si accoutumés à se servir de ces onguens, qu'ils ne se méfient pas même des mauvais effets qu'ils peuvent occasionner; ils aiment

mieux les mettre sur le compte de la piquure du péricrâne ou des membranes aponévrotiques. Mais si l'on fait attention à la qualité stimulante de ces onguens , & combien ils sont sujets à se rancir, on n'aura pas grande peine à croire qu'ils peuvent procurer de l'irritation aux parties nerveuses & membraneuses, dont le spasme, la crispation & le resserrement occasionnent des inflammations, des gonflemens érépipélateux, sur-tout s'il y a une disposition acrimonieuse dans les humeurs.

On remédie à la piquure des nerfs & des tendons par les moyens connus; cependant nous dirons que, quand la plaie est d'une certaine étendue, nous la pansons avec un petit plumaceau de charpie sèche & un emplâtre de quelque cérat doux. En semblables circonstances, nous associons à ce traitement l'application des cataplasmes anodyns & émolliens; cette pratique réussit toujours, & nous a paru mériter la préférence sur l'application des huiles éthérées & spiritueuses, & des baumes vulnéraires & aromatiques.

Jusques ici bien des praticiens ne se sont servi que de la charpie sèche dans le traitement des plaies suite d'opérations, & même dans les plaies simples faites accidentellement par instrumens tranchans; mais nous ne voyons pas qu'on en ait étendu l'usage

au traitement des plaies contuses, soit simples ou compliquées : on pense généralement que pour faciliter le dégorgement & la déterfion des parties contuses, on ne peut rien faire de mieux que de se servir des digestifs, ou tout au moins de quelque onguent, comme le basilicum, le baume d'Arcæus; mais, comme nous avons remarqué que ces remèdes ne sont pas plus utiles dans le cas de plaies contuses, que dans celles faites par instrumens tranchans, nous couvrons tout simplement la plaie d'un plumaceau, ou d'un bourdonnet de charpie sèche, & d'un emplâtre de diachylum; &, par dessus le tout, nous appliquons un cataplasme anodyn & résolutif selon les circonstances, le tout maintenu par un appareil fort simple. Nous continuons ce pansement jusqu'à ce que la plaie soit en bonne & pleine suppuration, que le dégorgement soit opéré, que les bords & les environs ne soient plus douloureux, mais souples : par ces moyens, l'engorgement de la plaie & des environs, effet de la contusion, se dissipe promptement, soit par la suppuration, soit par la résolution. A cet état de la plaie, nous supprimons l'application des cataplasmes, & nous continuons la cure dans tous les périodes de la blessure avec la charpie sèche, soutenue, comme nous l'avons dit, par un emplâtre de diachylum, ou tout autre convenable.

La charpie sèche, appliquée sur les chairs meurtries des plaies contuses, sous forme de plumaceaux doux, mollets, souples, assez épais, se charge de la quantité des matières purulentes, n'irrite en aucune façon les chairs, & n'acquiert aucune mauvaise qualité par son mélange avec les matières purulentes; inconvéniens qu'on peut reprocher aux onguens; & la surface des chairs prend un caractère, tantôt blafard & putride, tantôt on les voit trop animées & sensibles, avant que le dégorgement soit arrivé. Nous avons eu occasion d'observer beaucoup d'autres nuances qui marquoient le mauvais état des plaies; ce qui étoit dû à la dépravation des onguens, à leur qualité irritante. Aussi nous ne concevons pas quelle est l'affinité ou l'analogie qu'on a voulu trouver dans les huiles, les graisses, les résines, les gommes, &c. dont on compose les onguens, avec nos solides & nos fluides dans les cas de plaies & d'ulcères, pour avoir cru que ces médicamens pourroient en changer le mauvais état, & contribuer à leur guérison.

L'expérience nous a appris que les cataplasmes anodyns, émolliens, les fomentations de même qualité, sont des moyens médicamenteux sur lesquels on peut compter, appliqués sur les plaies contuses & sur les environs, après avoir pansé la plaie,

ainfi que nous l'avons dit. Les parties aqueufes & mucilagineufes dont les cataplafmes font composés, pénètrent facilement le tiffu des parties; & dans l'endroit de la plaie, elles pénètrent la charpie pour fe répandre fur la furface des chairs & fur les bords; elles ramoliffent la fibre, la rendent plus fouple; elles enveloppent & affoibliffent l'âcreté des humeurs; &, jointes à la charpie, facilitent de doux mouvemens d'oscillation qui produifent une bonne & fuffifante fuppuration: ces parties aqueufes & mucilagineufes n'irritent point les chairs, ne font point auffi fufceptibles de dépravation que les huiles & les graiffes, & forment les vrais digestifs, les plus fimples & les plus propres à aider la nature, & à prévenir & diffiper les accidens qui accompagnent fouverit les plaies contufes.

Non-feulement nous nous fervons de la charpie dans le traitement des plaies contufes ordinaires, mais nous en étendons encore l'ufage dans celui des plaies d'armes à feu: nous ne voyons pas qu'il y ait de différence bien effentielle, pour les traiter d'une manière différente; la chirurgie opératoire fournit d'ailleurs de grandes reflources, pour prévenir & remédier aux grands défordres qui réfultent le plus fouverit des plaies d'armes à feu; mais, quant aux panfemens, nous fuivons la pratique dont nous venons de

faire mention dans le traitement des plaies contuses : nous ne répéterons pas ce que nous en avons dit.

Nous ferons cependant observer que les praticiens , pour panser les plaies d'armes à feu , garnissent leurs plumaceaux & leurs bourdonnets d'un digestif qu'ils font très-composé : en outre ils en font couler dans les sinus & dans le fond des plaies ; mais , comme ces plaies fournissent pour l'ordinaire beaucoup de suppuration , ce pus se mêlé avec l'onguent, ce qui, joint aussi avec le produit de la chute des escarres , donne une très-mauvaise odeur , bien plus remarquable & plus nuisible dans les cas où il y a beaucoup de blessés dans le même appartement , comme cela arrive après des batailles , soit de terre , soit navales : d'ailleurs la quantité qu'il faut de ces médicamens , l'incommodité du transport , le peu d'exactitude de ceux qui sont chargés des pharmacies ambulantes , & des remèdes composés en grande quantité à la fois , ne permettent pas de les avoir de bonne qualité ; ils sont très-susceptibles de dépravation ; les huiles , les graisses rancissent facilement , tous inconvéniens très-nuisibles aux blessés , d'où viennent sans doute en partie les grandes suppurations , le mauvais succès des plaies , les métastases , les diarrhées ou reflux de matières purulentes , la fièvre colliqua-

tive,

tives, &c. au lieu qu'en employant la charpie sèche dans le pansement des plaies d'armes à feu, & les emplâtres émolliens, tels que le diachylon, les fomentations résolutives & émollientes, & sur-tout les cataplâsmes de même propriété, on pourroit prévenir tous ces accidens.

Ces moyens sont très-suffisans pour faciliter la suppuration qu'il convient d'établir pour aider la chute des escares & le dégorgement des parties, & rendre les plaies nettes. Les plumaceaux & les bourdonnets de charpie sèche remplissent toutes les indications, ils se chargent de l'abondance des matières purulentes, suffisent dans tous les états de la plaie; enfin les blessés en retirent tous les avantages que nous leur avons assignés en parlant des propriétés de la charpie; & la nature n'étant point inquiétée, ni dérangée par des médicamens autorisés par le préjugé, plutôt qu'avoués par l'expérience, étant au contraire aidée par des moyens faciles & doux, réparera bientôt les désordres causés par la meurtrière invention des armes à feu.

Les plaies compliquées de la fracture des os, soit du crâne, soit des extrémités, doivent être traitées comme les plaies contuses. Après avoir pourvu à l'arrangement & à la réduction des pièces fracturées, on panse la plaie avec des plumaceaux ou des bour-

donnets bien souples & mollets; la charpie sèche garantir les chairs de la piquure & du déchirement que les aspérités des os peuvent occasionner; elle se charge des matières purulentes qui ne manquent guère d'arriver à la suite des plaies contuses, & les absorbe. Le pansement des plaies compliquées de la fracture des os des extrémités, doit se faire avec beaucoup de douceur & de dextérité. Nous avons eu occasion de voir des fractures compliquées de plaie, prendre la plus mauvaise tournure, par le peu de précaution que l'on apportoit à ne point déranger les parties fracturées, & par le tamponnage qu'on faisoit en portant immédiatement sur les os la charpie sèche, ou trempée dans l'eau-de-vie, & ensuite en garnissant la plaie avec des bourdonnets couverts de digestif, que l'on avoit grand soin de bien presser dans la plaie; ce qui, joint à un appareil trop régulier & à la situation gênante qu'on donnoit à la partie, en croyant suivre les règles de l'art, mettoit les pauvres malades fort mal à leur aise; de cette pratique résultent souvent la fièvre, de grandes suppurations, & la fonte du tissu cellulaire qui produit le long des os des vides considérables, & des fûlées, malgré les incisions & les contre-ouvertures qui paroissent nécessaires: les os restoit isolés sans former de cal: on se decidoit quelquefois à une am-

putation qui ne faisoit que hâter la mort du malade, sinon il tomboit dans la fièvre lente, & périssoit également. Jusqu'ici nous avons parlé de l'usage de la charpie sèche, dans le traitement des plaies : nous allons maintenant passer à l'usage de ce topique dans le traitement des ulcères.

La suite dans les Journaux suivans.

LETTRE DE M. SEGRETAÏN,

Chirurgien gradué, lithotomiste de MONSIEUR, à Laval au Maine; à M. DESGRANGES, chirurgien gradué du collège de chirurgie de Lyon, associé de l'Académie royale de chirurgie de Paris, associé non-résident de la Société d'émulation de bourg en Bresse, &c.

MONSIEUR,

Que la rétention d'urine dont sont attaquées quelques femmes enceintes du troisième au quatrième mois de leur grossesse, reconnoisse pour cause un déplacement de la matrice, tel que son fond renversé en avant ou en arrière, elle puisse comprimer les voies urinaires, & fermer le passage aux urines; c'est un point de l'art dont on ne convenoit pas généralement, lorsque M. Wanters, médecin à Wetteren en Flandre,

en fournit une observation. Ce fait, absolument nouveau pour moi, m'inspira des doutes que je proposai, parce que les faux jugemens que j'avois souvent vu porter sur l'état pathologique des voies utérines & urinaires, m'avoient appris à ne pas croire à tous les rapports du toucher des gens de l'art.

Peu de temps après, Monsieur, vous donnâtes l'histoire d'un fait analogue à celui de M. *Wanters*. Vos talens connus, & qui méritent l'estime & la confiance générale, auroient dû, je l'avoue, faire cesser mes doutes; mais la matière étoit, pour ainsi dire neuve: je crus pouvoir rendre raison de ce fait, & attendre pour admettre cette espèce de cause, qu'un plus grand nombre de faits l'eût mise hors de tout doute. Vos correspondances, Monsieur, avec les premiers maîtres de l'art vous en ont fourni les moyens, & votre Réponse à l'anonyme, insérée au Journal Encyclopédique (a), m'a amené au point de conviction que je desirois. Je vous en dois l'aveu, Monsieur; agréé-le, je vous prie, ainsi que la parfaite estime avec laquelle j'ai l'honneur d'être, &c.

(a) Cahiers du 15 août & du premier septembre 1783.



*MALADIES qui ont régné à Paris
pendant le mois d'août 1784.*

Du premier au 17 le mercure est monté de 28 pouces, à 28 pouces 5 lignes, à l'exception du 7 au matin où il est baissé à 27 pouces 11 lignes ; du 17 au soir, & compris le 31, il est descendu de 27 pouces 11 lignes, à 27 pouces 6 lignes, à l'exception du 26 au soir, du 27, & du 28 au matin, où il s'est élevé à 28 pouces 2 lignes.

Il y a eu pendant ce mois 26 matinées où le thermomètre n'a marqué que 10 à 14 degrés au dessus de 0. Les après midi & les soirées ont été les parties du jour les plus chaudes, & les degrés les plus ordinaires ont été de 16 à 17. Le 14 & le 16 seulement, le thermomètre est monté à 20 $\frac{1}{2}$ au dessus de 0 ; mais le matin du 14 il étoit à 13 $\frac{1}{2}$, & le matin du 16, à 14 degrés au dessus de 0.

L'hygromètre a marqué constamment plus ou moins d'humidité, à l'exception du 4 où il est monté à 15 degrés, qui est le terme moyen. Les derniers jours du mois il est descendu 3 fois à 0.

Le ciel a été presque constamment couvert pendant le mois ; il n'y a eu qu'un jour, quatre matinées & sept soirées où le ciel fût clair & serein ; il y a eu du brouillard de mauvaise odeur, de la bruine, du vent, de la pluie, deux fois de l'orage, & grande pluie pendant près de vingt-quatre heures (le 22.) Il est tombé pendant ce mois six pouces cinq lignes trois dixièmes d'eau. Le 22 il en est tombé quarante-cinq lignes quatre dixièmes.

(La suite à la page 409.)

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

JUILLET 1784.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.					
	Au lever du Soleil.	A deux heures du soir.	A neuf heures du soir.	Au matin.		A midi.		Au soir.	
	Dégr.	Dégr.	Dégr.	Pouc.	Lig.	Pouc.	Lig.	Pouc.	Lig.
1	9, 3	15, 8	9, 10	28	2, 0	28	1, 1	28	2, 1
2	9, 1	15, 11	10, 18	28	2, 1	28	1, 11	28	1, 6
3	8, 4	15, 17	11, 6	28	0, 5	28	1, 1	28	0, 9
4	10, 16	17, 18	14, 13	28	0, 6	28	0, 0	27	11, 9
5	10, 6	19, 14	15, 14	28	0, 0	28	0, 0	28	0, 0
6	12, 13	21, 19	19, 10	28	0, 3	28	0, 5	27	11, 9
7	14, 6	25, 10	20, 9	27	0, 11	27	10, 6	27	8, 3
8	13, 18	18, 19	14, 9	27	9, 0	27	10, 0	27	10, 8
9	12, 8	13, 15	13, 0	27	11, 6	28	0, 5	28	0, 6
10	12, 4	17, 19	14, 7	28	0, 11	28	1, 1	28	1, 3
11	12, 14	21, 2	15, 17	28	1, 1	28	0, 4	28	0, 1
12	10, 6	21, 8	13, 14	28	0, 0	27	11, 11	28	0, 2
13	12, 0	17, 5	12, 15	28	0, 11	28	2, 6	28	3, 1
14	8, 7	18, 15	13, 12	28	3, 0	28	3, 0	28	3, 0
15	11, 5	19, 7	15, 10	28	2, 11	28	2, 9	28	2, 6
16	13, 3	20, 11	15, 9	28	2, 2	28	1, 3	28	0, 1
17	10, 0	15, 17	10, 17	27	11, 0	27	11, 2	27	11, 4
18	7, 2	17, 1	15, 2	27	10, 11	27	10, 0	27	8, 3
19	13, 7	18, 9	10, 7	27	6, 6	27	5, 9	27	5, 10
20	11, 4	15, 2	12, 2	27	7, 0	27	7, 6	27	9, 7
21	9, 6	14, 15	14, 0	27	10, 5	27	9, 9	27	8, 3
22	10, 10	14, 7	10, 17	27	8, 4	27	8, 9	27	10, 1
23	9, 18	15, 6	11, 14	27	10, 9	27	11, 7	28	8, 4
24	10, 6	16, 7	13, 17	28	0, 7	28	1, 4	28	1, 6
25	12, 14	18, 19	16, 1	28	1, 3	28	0, 5	28	0, 1
26	12, 0	21, 6	19, 0	27	11, 2	27	10, 1	27	8, 9
27	13, 10	15, 16	10, 14	27	7, 6	27	8, 2	27	10, 3
28	7, 17	18, 17	13, 12	27	11, 1	27	10, 7	27	9, 0
29	11, 14	18, 3	12, 7	27	8, 1	27	8, 5	27	9, 2
30	8, 15	16, 4	13, 0	27	9, 11	27	10, 1	27	11, 0
31	11, 6	15, 15	12, 5	27	11, 9	28	0, 9	28	1, 0

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le matin.</i>	<i>L'après-midi.</i>	<i>Le soir à 9 heures.</i>
1	N. couv. frais.	N. nua. chaud.	N. nuag. frais.
2	N. <i>idem.</i>	N-O. <i>idem.</i>	N-O. <i>idem.</i>
3	N-E. nu. frais.	N. nuag. doux.	N-E. <i>idem.</i>
4	N-E. fer. frais.	N-E. fer. chau.	N-E. fer. doux.
5	N-E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>
6	N-E. fer. doux.	N-E. <i>idem.</i>	N-E. fer. chau.
7	N-E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>	S-O. nuag. cha.
8	S-O. nu. doux.	S-O. nu. chau.	S-O. c. do. ven.
9	S-O. cou. doux, pl. tonnerre.	S-O. cou. doux, pluie.	O. cou. dou. pl.
10	O. couv. doux.	N-O. nua. chau.	N. nua. chaud.
11	N-E. n. dou. ve.	S-E. <i>idem.</i>	N-E. fer. ch. v.
12	N-E. n. tem. ye.	O. <i>idem</i> , vent.	O nuag. <i>idem.</i>
13	N-O. c. dou. y.	N. <i>idem.</i>	N. fer. dou. ve.
14	N. fer. frai. ve.	N-O. fer. chau.	N-E. fer. doux.
15	N. broquill. frai.	N. cou. chaud.	O. nua. cha. ve.
16	E. couv. doux.	S. nuag. chaud.	N. fer. chau. v.
17	S. cou. frai. ve.	N. cou. do. ve.	N-O. fer. fr. v.
18	N. fer. frais.	S. ferein, chau.	N. couv. chaud.
19	E. couv. doux.	S-O. c. ch. pl. v.	N-O. c. te. pl. v.
20	S-O. c. temp. y.	S-O. c. tem. <i>ide.</i>	N. c. frai. temp.
21	S-O. co. fra. ve.	S-O. co. do. ve.	S-E. c. d. v. pl.
22	S-O. <i>idem.</i>	S-O. c. temp. v.	S-O. c. fra. <i>ide.</i>
23	S-O. <i>idem.</i>	S-O. c. frai. ve.	N-O. cou. dou.
24	S. cou. frais. br.	S-O. co. do. pl.	S-O. couv. do.
25	S-O. cou. doux.	S-O. nu. ch. ve.	N. ferei. chaud, aurore boréal.
26	S-E. fer. doux.	S-O. fer. chau.	S-O. nuag. ch.
27	S-O. cou. doux.	S-O. co. chau. ve. tonn. plu.	O. co. do. v. pl.
28	O. fer. frais.	S-E. co. chaud.	S-E. c. do. bru.
29	S-O. c. frai. ve.	S-O. n. ch. ve.	S-O. fer. do. v.
30	S-O. <i>idem.</i>	S-O. n. do. ve.	S-O. nua. frais.
31	S-O. cou. temp.	S-O. cou. <i>idem.</i>	S-O. nua. doux.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur 25, 10 deg. le 7
 Moindre degré de chaleur..... 7, 17 le 28

Chaleur moyenne..... 14, 4 deg.

Plus grande élévation du mer- *pouc. lig.*
 cure..... 28, 3, 1, le 14

Moindre élév. du mercure... 27, 5, 9, le 19

Elévation moyenne.. 27, 11, 5

Nombre de jours de Beau..... 8

de Couvert... 14

de Nuages... 9

de Vent..... 19

de Tonnerre. 2

de Brouillard. 1

de Pluie..... 8

de Neige.... 0

Aurore boréale..... 1

Quantité de Pluie..... 8 14, lig.

Évaporation..... 5 8

Différence..... 4 11 8

Le vent a soufflé du N..... 16 fois

N-E.... 14

N-O.... 7

S..... 4

S-E.... 5

S-O.... 34

E..... 2

O..... 8

TEMPÉRATURE: sèche & chaude.

MALADIES: point.

Plus grande sécheresse.... 53, 8 deg. le 6

Moindre..... 10, 4 le 19

Moyenne..... 32, 19

JAUCOUR, prêtre de l'Oratoire.

A Montmorency, ce premier août 1784.

Les vents régnans ont été le sud, l'ouest & le sud-ouest. Le nord n'a soufflé que trois jours seulement, & ils ont été les plus chauds.

La température a été froide & très-humide pour la saison; les fruits sont en retard, ils mûrissent difficilement, & on n'a point fait usage des bains de rivière.

Cette constitution vraiment automnale en a présenté les maladies; les fièvres intermittentes ont été très-nombreuses, presque toutes tierces ou double-tierces, très-rarement quartes; mais elles se sont dissipées très-facilement: on a fait peu d'usage du quinquina: quelques-unes même ont disparu par le régime seul. On a observé que celles qui régnoient en mars & avril étoient beaucoup plus opiniâtres, & se terminoient ordinairement par l'enflure des extrémités; elles se terminent très-rarement de cette manière dans la constitution actuelle. Les dévoiemens & les dyssenteries ont été assez communs; celles-ci ont été rarement inflammatoires: les uns & les autres ont été peu rebelles aux remèdes indiqués. Il a régné aussi des fluxions catarrhales, des érysipèles, des maux de gorges, dont plusieurs ont été compliqués d'aphthes & d'ulcérations dans la bouche & la gorge, des fièvres exanthématiques, dont quelques-unes se sont terminées par le gonflement des glandes du cou: on a vu quelques synoques, des petites-véroles bénignes; en général, les maladies ont été peu rebelles aux moyens indiqués & employés méthodiquement.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

A O U T 1784.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	Au lever du Soleil.	A deux heures du soir.	A neuf heures du soir.	Au matin.	A Midi.	Au soir.
	Dégr.	Dégr.	Dégr.	Pouc. Lig.	Pouc. Lig.	Pouc. Lig.
1	9,18	19,10	13, 2	28 2, 0	28 2, 2	28 2, 6
2	10,11	20, 2	15, 4	28 2, 5	28 2, 0	28 1, 3
3	13,13	18, 8	14,10	28 0, 2	27 11, 4	27 11, 5
4	13, 5	18, 5	13,13	27 11, 7	27 11, 9	27 11,11
5	12, 4	16, 0	13,11	27 11,10	27 11,11	28 0, 0
6	11, 6	15,16	14, 6	27 11, 8	27 11, 4	27 10, 2
7	12,13	16,17	11, 0	27 8,10	27 10, 3	27 11, 1
8	7, 2	14,12	9,16	28 0, 2	28 0, 3	28 0, 6
9	7, 6	13, 7	9,16	27 11,10	28 0, 2	28 1, 0
10	8,12	16, 4	11,17	28 1, 2	28 1, 7	28 1, 4
11	11,18	19, 3	14, 5	28 1, 5	28 1,11	28 1, 9
12	11, 6	19, 3	13,14	28 2, 0	28 1, 7	28 1,11
13	12, 4	20, 7	15, 4	28 1,10	28 1, 2	28 1, 9
14	10,10	19, 0	15, 0	28 1,10	28 1,10	28 2, 2
15	12,12	18, 2	15, 0	28 2, 2	28 2, 1	28 1, 9
16	11,15	19,16	16, 7	28 1, 3	28 0, 7	27 11,10
17	9,10	15,17	9, 4	27 10,11	27 9,11	27 9, 6
18	8,16	12, 0	9, 0	27 9, 2	27 9, 4	27 9,10
19	8, 2	13, 6	9, 8	27 9, 5	27 9, 5	27 9,11
20	9,12	15,10	10,15	27 10, 3	27 10, 7	27 10, 9
21	8,18	17, 3	13, 6	27 10, 3	27 9,11	27 8, 6
22	10,15	11, 5	10,15	27 6, 0	27 4, 4	27 4, 2
23	10,18	11,18	10,11	27 5, 4	27 6, 5	27 8, 2
24	9,10	14,18	11,13	27 8,11	27 9, 1	27 8,11
25	10, 5	12, 0	8,18	27 8, 0	27 7, 7	27 7,11
26	9,13	14, 8	9,17	28 0, 4	28 0, 6	27 11, 9
27	8,16	12,12	9, 0	27 10, 4	27 10, 5	27 10, 6
28	7, 8	15, 5	12,10	27 10, 7	27 9, 8	27 9, 0
29	11,14	16, 4	10,15	27 8, 9	27 9, 3	27 9, 9
30	11,18	18, 3	14, 4	27 8, 8	27 8,10	27 9, 6
31	12, 1	16, 1	13,16	27 9, 0	27 8, 8	27 8, 0

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le matin.</i>	<i>L'après-midi.</i>	<i>Le soir à 9 heures.</i>
1	S-O. br.ou. frai.	S-O. nuag. ch.	E. fer. doux.
2	E. fer. frais, ve.	N-E. cou. chau.	N-E. nuag. dou.
3	N-E. cou. dou. vent.	N-E. <i>idem.</i>	S-O. c. ch. ora. tonn. écla. pl.
4	S. couv. frais.	S. couv. chaud.	S-O. nu. do. pl.
5	S-O. couv. do.	S-O. <i>idem.</i>	S. nuag. doux.
6	O. brouil. frais.	S-O. cou. do. v.	S-O. c. do. ve.
7	S-O. c. d. v. pl.	S-O. <i>idem.</i>	S-O. co. fra. v.
8	N-O. fer. froid.	S-O. <i>idem.</i>	S-O. couv. fro.
9	N-O. c. froi. br.	N. <i>idem.</i>	N-O. nu. fra. v.
10	N-E. cou. frais.	O. couv. chau.	N-O. <i>idem.</i>
11	O. c. d. bro. br.	N-E. <i>idem.</i>	N-O. nu. dou.
12	N-O. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem</i> , ve.	N. <i>idem.</i>
13	N-E. nua. dou.	N-O. nua. cha.	E. fer. chaud.
14	N-E. bro. temp.	E. fer. chaud.	N-E. <i>idem</i> , ve.
15	N-E. n. do. ve.	N. nuag. chau.	N. fer. do. ve.
16	E. fer. temp. v.	N. ferein, chau.	N. fer. chaud. v.
17	S-O. co. frai. v.	S-O. co. chaud.	S-O. c. fr. pl. v.
18	S-O. cou. <i>idem.</i>	N. cou. frai. ve.	N. <i>idem.</i>
19	N-E. co. ffo. v.	N-E. co. temp.	N-E. cou. frais.
20	N-E. nua. frais.	N-E. nu. dou. v.	N-E. nu. doux.
21	E. c. fr. v. pl. to.	E. cou. chaud.	N-E. c. do. ve.
22	N-O. cou. frai. vent, pluie.	N-O. cou. frais, vent, pluie.	N-E. cou. frais, vent, pluie.
23	N-E. couv. fra.	N. <i>idem.</i>	N. couv. frais.
24	O. <i>idem.</i>	S-O. cou. dou.	S-O. <i>idem.</i>
25	S-O. <i>idem.</i>	S-O. <i>idem.</i>	O. <i>idem</i> , pluie.
26	S-O. <i>idem.</i>	S-O. <i>idem.</i>	S-O. cou. frais.
27	S-O. <i>idem.</i>	S-O. <i>idem.</i>	S-O. fer. frais.
28	S. nuag. frais.	S-O. nua. do. v.	S-O. c. do. ve.
29	S-O. co. frai. v.	S-O. cou. id. pl.	S-O. cou. temp.
30	S-O. c. d. v. pl.	S-O. co. do. v.	S-O. c. d. v. to.
31	S-O. c. fr. <i>idem.</i>	S-O. cou. chau.	S-O. cou. dou. pl. éclai. tonn.

412 OBSERV. MÉTÉOROLOGIQUES.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur.... 20, 7 deg. le 13

Moindre degré de chaleur.... 7, 2 le 8

Chaleur moyenne..... 13, 2 deg.

Plus grande élévation du Mer-
cure..... 28 2, 6, le 1

Moindre élév. du Mercure.... 27 4, 2, le 22

Elévation moyenne... 27 10, 11 l.

Nombre de jours de Beau.... 4

de Couvert. 22

de Nuagés... 5

de Vent.... 23

de Tonnerre. 4

de Brouillard. 2

de Pluie.... 11

de Neige... 0

Quantité de Pluie..... 69, 11 lign.

Evaporation..... 25 9

Différence : 44 2

Le vent a soufflé du N. 10 fois.

N-E. 20

N-O. 9

S. 3

S-E. 0

S-O. 39

E. 7

O. 5

TEMPÉRATURE : fraîche, humide & venteuse.

MALADIES : point.

Plus grande sécheresse.... 43, 9 deg. le 2

Moindre moyenne..... 0, 0 le 22

Les pluies abondantes & presque continuelles depuis le dix-sept du mois jusqu'à la fin, ont fait beaucoup de tort aux avoines, &c. aux autres grains qui étoient encore sur terre; ils ont germé en partie dans les champs d'où on n'avoit pu les enlever étant encore mouillés. Le raisin pareillement, &c. pour la même cause, commence à pourrir.

JAUCOUR, prêtre de l'Oratoire,

A Montmorency, ce premier septembre 1784.

*OBSERVATIONS météorologiques faites
à Lille, au mois d'août 1784 ; par M.
BOUCHER, médecin.*

Tout le mois d'août s'est écoulé sans chaleurs : la liqueur du thermomètre ne s'est élevée, aucun jour, au dessus du terme de 17 à 18 degrés. Le temps a même été froid dans la plus grande partie du mois : depuis le 17 jusqu'au 30, la liqueur du thermomètre n'a pas été observée au dessus de 13 degrés.

Les pluies presque continuelles qui ont eu lieu dans la dernière moitié du mois, ont beaucoup nui à la moisson, & ont fait germer une grande quantité de bled : il pleuvoit de tous les vents, & même lorsque le mercure dans le baromètre se trouvoit à la hauteur de 28 pouces. Après le 16, il a toujours été observé au dessous de ce terme.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 18 degrés au dessus du terme de la congélation ; & la moindre chaleur a été de $8\frac{1}{2}$ degrés au dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de $9\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 2 lignes ; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 5 lignes. La différence entre ces deux termes est de 9 lign.

Le vent a soufflé 7 fois du Nord.

2 fois du Nord vers l'Est.

1 fois du Sud vers l'Est.

10 fois du Sud.

10 fois du Sud vers l'Ouest.

10 fois de l'Ouest.

3 fois du Nord vers l'Ouest.

414 OBSERVAT. MÉTÉOROLOGIQ.

Il y a eu 28 jours de temps couvert ou nuageux.

20 jours de pluie.

2 jours de tonnerre.

2 jours d'éclairs.

Les hygromètres ont marqué une légère sécheresse au commencement du mois, & de l'humidité à la fin.

MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois d'août 1784.

Nombre de personnes du peuple ont été attaquées de la fièvre putride, ayant un caractère malin, & à laquelle plusieurs ont succombé, notamment ceux dont on n'avoit pas évacué les premières voies au commencement de la maladie. En général, les malades ne supportoient pas bien la saignée répétée, quoique indiquée. Quelques-uns avoient le cours de ventre; d'autres étoient opiniâtrement constipés. La maladie se terminoit heureusement par des selles bilieuses. Les disparates, les affections comateuses, un pouls petit, un commencement de soubresauts dans les tendons, &c. ont souvent obligé d'avoir recours aux vésicatoires, dont l'effet convenable étoit d'un bon présage. L'abattement des forces vitales & la dépression du pouls, ont indiqué l'emploi du quinquina mêlé à quelques cordiaux; ce remède l'a été encore lorsque la fièvre prenoit la marche de la double-tierce-continue, ce qui avoit lieu souvent.

Les fièvres tierces & les doubles-tierces ont encore été très-communes durant tout ce mois. Il en a été de même des diarrhées qui, dans quelques-uns, ont dégénéré en flux dysentériques, ainsi que des squinancies & des engorgemens inflammatoires des glandes du cou.

On a vu encore des enfans & des jeunes-gens

dans le cas de la rougeole ; mais elle n'étoit pas dangereuse. La petite-vérole s'est manifestée dans quelques maisons : elle étoit de l'espèce discrète.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

A C A D É M I E.

Commentationes Societatis regiæ scientiarum Gottingensis, &c. C'est-à-dire, *Mémoires de la Société des sciences de Gottingue, pour l'année 1781, vol. iv, in-4^o. A Gottingue, 1782.*

1. La classe des sciences physiques contient les articles suivans :

1^o. *Des expériences faites sur des momies ; par Jean Friedrich Gmelin.* Les différentes manières d'embaumer en Egypte les cadavres pour les conserver sous la forme de momies, se sont opposées jusqu'ici à la connoissance parfaite des procédés qu'on suivoit dans cette manipulation. Sa Majesté Danoise ayant fait présent à l'université de Gottingue d'une momie entière, M. Gmelin a entrepris les recherches les plus exactes pour s'assurer de la nature des ingrédiens employés à cette préparation. Son analyse, qu'il décrit très en détail, l'a convaincu qu'il n'entre aucune partie résineuse, ni onctueuse, ni inflammable ; ni rien qui ait quelque affinité avec des substances de cette nature, dans le mélange dont les Egyptiens se servoient pour donner l'incorruptibilité à ces corps. Il en conclut que l'asphalte seul, ou combiné avec d'autres matières, n'entroit pas toujours dans la préparation des momies ; car la distillation n'a fourni ni huile, ni acide, ni rien

qui eût quelque rapport à la résine ou au bitume : il est au contraire persuadé qu'après avoir enlevé les viscères des cadavres, les embaumeurs les injectoient avec du vin de palmier, ou avec quelqu'autre liqueur antiseptique.

Cependant M. *Gmelin* ayant soumis à l'examen chimique des portions d'autres momies, il a reconnu qu'elles contenoient des principes provenant des substances résineuses & bitumineuses ; d'où il tire la conséquence que les procédés de l'embaumement varioient selon les cas.

2°. *Un Mémoire concernant quelques plantes peu connues* ; par le professeur *Jean-André Murray*. Les végétaux, dont il est question ici, & qui sont représentés sur des planches très-bien gravées, appartiennent aux genres des saxifrages, des scrophulaires, des plantains, des palma-christi, des hyacinthes.

3°. *Un Mémoire sur les fournaux des pipes à tabac, faits avec l'écume de mer*, par le professeur *Beckmann*. Les fourneaux de pipes, dits d'écume de mer, réunissant plusieurs avantages, sont devenus un objet très-intéressant de commerce ; & M. *Beckmann*, pour connoître la véritable substance dont on les fabrique, a fait plusieurs expériences chimiques, & des essais comparatifs avec la vraie écume de mer. Ces tentatives ne l'ont pas néanmoins conduit à la fin proposée, quoiqu'elles l'aient convaincu, que l'opinion de *Bruckmann* (qui avance que la masse dont on fabrique ces fourneaux est composée de la poudre très-fine d'os de sèche, pétrie avec de la colle) est erronée, ainsi que l'assertion de quelques voyageurs, qui prétendent qu'on la prépare avec de la pierre-ponce, de même que le sentiment de *Linne*, qui a classé cette matière parmi les terres argilleuses.

Peu satisfait des lumières qu'il a tirées de l'analyse chimique, M. *Beckmann* a consulté les voyageurs, & il a vu dans *Spon* & dans *Wheler*, qu'à peu de distance de Thèbes, sur le chemin de Négrepont, il y a une colline d'où l'on tire cette substance, qui, d'abord douce, maniable, & d'une couleur de fromage nouveau, devient peu à peu sèche, très-dure, & d'un blanc luisant. Lorsque cette substance est encore douce, dit *Wheler*, on la porte dans la ville; on l'y travaille artistement en fourneaux de pipes, lesquels en séchant, se durcissent & prennent une blancheur éblouissante. Cette colline, selon l'auteur, est peut-être la même que celle appelée par les anciens *collis ismenius*. Il seroit donc important que les naturalistes qui voyagent dans ces contrées, examinassent cette colline & la nature des terres qui la composent.

M. *Beckmann* pense toutefois qu'il seroit impossible que cette colline fournisse seule la quantité prodigieuse de fourneaux de pipes qui passent annuellement dans le commerce; & après s'être donné beaucoup de peines pour se procurer des éclaircissements sur cet objet, en consultant les marchands Turcs & autres, il a appris que les fourneaux de pipes débités en Hongrie & en Allemagne, viennent de Natolie. Cette opinion est confirmée par un morceau d'écume de mer que le célèbre *Niebuhr* a envoyé de cette contrée à l'université de Gottingue. Notre auteur est même entièrement convaincu que la même espèce de terre se trouve dans l'Amérique septentrionale, & particulièrement dans les environs de Québec.

4°. Un Mémoire intitulé : *Expériences & observations anatomiques, concernant l'utérus imprégné, les trompes, les ovaires & le corpus luteum de cer-*

sains animaux, comparés aux mêmes parties dans la femme; par H. A. Wrisberg, professeur d'anatomie. Voyez le cahier de juillet, pag. 96, où l'on donne une notice de ce Mémoire.

Dissertatio de comparatione plantarum & animalium, ab erudito doctore FELDMANNO, olim Lugduni edita, sed novis postea accessionibus & commentatione de analogiâ partûs & mortis humanæ ex ipsis defuncti schedis missis aucta & post ejus obitum denuò recûsa; curâ J. A. MERCK, Hassio-Darmstadiensis. Dissertation sur la comparaison des plantes & des animaux, par le docteur FELDMAN; augmentée d'additions & d'un morceau sur l'analogie de l'enfantement & de la mort de l'homme, tirés de ses manuscrits, & réimprimé par les soins de J. A. MERCK, de Hesse-Darmstadt: A Berlin, chez Birnstiel; & se trouve à Strasbourg, 1780. In-8^o de 111 pag. Prix 24 s.

2. Cet écrit fut publié, pour la première fois, par le docteur *Feldman*, dans l'université de Leyde, en 1732. Il fut alors très-goûté de ceux qui le lurent; mais, comme ces espèces d'écrits ne se répandent pas dans les pays étrangers, M. *Merck*, en ayant acquis un manuscrit, corrigé & enrichi de plusieurs additions importantes, écrites de la main même de l'auteur, il a cru rendre service au public, en procurant cette nouvelle édition, qu'il a dédiée au célèbre *Gleditsch*, son maître.

Le docteur *Feldman*, très-versé dans la bota-

nique, ne le paroît pas moins dans la physiologie; il établit par-tout les rapports les plus frappans entre les végétaux & les animaux: il démontre principalement que le fœtus a une infinité de choses communes avec les plantes, que les fibres de celles-ci ont aussi beaucoup d'affinité avec les nerfs des animaux. Mais, comme le baron de *Haller* l'a dit, en parlant de ce traité, c'est un ouvrage qui mérite d'être lu en entier. Il fait regretter que le docteur *Feldman* n'en ait pas composé d'autres; ses connoissances en mathématique & en physique se font remarquer dans cette dissertation. Quand on est aussi instruit qu'il paroît l'être dans ces sciences, il n'est aucune partie de l'histoire naturelle sur laquelle on ne puisse travailler avec succès. La principale addition qu'on trouve dans cette nouvelle édition, est un morceau considérable sur l'analogie de l'accouchement & de la mort de l'homme. Nous sommes fâchés que les bornes de ce journal ne nous permettent pas d'en donner la traduction. La comparaison qu'il fait des feuilles des plantes avec les poumons des animaux, celle des fleurs avec les parties génitales, mériteroient sur-tout d'être traduites: nous pensons même que cet ouvrage, rempli de choses curieuses & intéressantes, vaudroit bien la peine d'être mis en françois; nous souhaitons que quelque personne veuille l'entreprendre.

Observations on the method of curing the hydrocele by means of a seton, &c. C'est-à-dire, *Observations sur la méthode de guérir l'hydrocèle au moyen du seton; par J. HOWARD, chirurgien. In-8° de 56 pag. A Londres, chez Baldwin. 1783.*

3. Les méthodes curatives de l'hydrocèle se

réduisent à présent à l'usage du séton ou à celui des caustiques, en petit volume. L'auteur n'ayant pas été à portée de voir un grand nombre de malades traités avec ce dernier, a emprunté de l'ouvrage de feu M. *Else*, ce qu'il dit relativement à ce sujet. Quant à l'usage du séton, M. *Howard* a eu l'avantage de suivre M. *Pott* pendant nombre d'années dans les hôpitaux, aussi bien que chez les particuliers. La quantité de malades de ce genre qu'il a vus, lui ont par conséquent procuré la facilité d'observer les progrès de la guérison, selon les différens degrés d'inflammation, & l'ont convaincu que pour opérer une cure prompte & heureuse, l'inflammation doit être de peu de durée & très-moderée : il est même persuadé depuis long-temps qu'en augmentant ou en diminuant le nombre des brins, on peut tellement ménager l'effet du séton, qu'il excite non-seulement tel degré d'inflammation qu'on desire, mais qu'il est encore parfaitement proportionné à la plus ou moins grande irritabilité du malade.

M. *Howard* n'entreprend pas de déterminer toutes les circonstances qui demanderoient une diminution considérable du nombre des brins ; mais il croit que toutes les fois qu'on craint une inflammation trop forte, dix, huit, ou même moins de brins, peuvent suffire pour composer une mèche assez grosse & capable de guérir une hydrocèle, quelque ancienne & quelque volumineuse qu'elle soit. La canule, qui doit servir à l'introduire, pourra être du calibre des canules des trois-quarts ordinaires pour la ponction & la cure de cette maladie. M. *Howard* remarque ensuite, relativement à la grosseur des mèches, qu'elle doit être très-peu considérable, lorsque la tunique vaginale ne contient qu'une petite

quantité de fluide, & que d'ailleurs le sujet est très-irritable.

L'usage régulièrement suivi demande qu'on retire le féton par en-bas. M. Howard ayant obtenu un jour une guérison radicale dans l'espace de quinze jours, en tirant la mèche par en-haut, il est porté à croire que cette dernière méthode mérite la préférence. L'orifice inférieur se cicatrise généralement avant que le supérieur se ferme; &, comme ce dernier n'est point par sa nature dans une position déclive, la mucofité qui s'y amasse & s'y arrête, le tient ouvert, & retarde nécessairement la guérison. M. Howard est intimément persuadé que le changement proposé remédiera à cet inconvénient.

Essais sur les eaux aux jambes des chevaux; ouvrage qui a remporté le prix d'encouragement, que la Société royale de médecine a donné sur les maladies des animaux, dans la Séance publique tenue au Louvre, le 26 août 1783 : On y a joint un rapport fait au conseil du Roi sur le cornage & le siffage des chevaux; par M. HUZARD, vétérinaire à Paris. A Paris, chez la veuve Vallat-la-Chapelle, libraire, grande salle du Palais. In-8° de 115 pages.

4. Le suffrage de la Société royale est déjà un préjugé bien favorable pour cet ouvrage; mais, c'est en le lisant qu'on pourra voir l'étendue des connoissances & la justesse des idées de son auteur.

Les eaux aux jambes sont une maladie cutanée, le plus souvent chronique, quelquefois inflammatoire & contagieuse, mais jamais aiguë, qui attaque la peau des extrémités du cheval, de l'âne, du mulet, & rarement du bœuf. Elle s'annonce par un léger engorgement de la couronne, du paturon ou du boulet, accompagné d'une douleur plus ou moins vive, qui excite l'animal à lever les jambes; par un écoulement insensible d'humeur sanieuse, qui se propage dans les parties voisines. Peu à peu l'écoulement & la fétidité augmentent au point que l'animal devient *rumpin*,... Le malade dépérit insensiblement, tombe dans l'atrophie, quoique avec beaucoup d'appétit, & se trouve hors de service longtemps avant d'être usé. Dans ce dernier période, cette maladie est hideuse & dégoûtante.

Ses progrès sont accélérés, & ses symptômes aggravés par l'application des astringens & des corps gras que les charlatans emploient; la suppression des écoulemens naturels qui accompagnent d'autres maladies, & celle de la transpiration, produite par ces remèdes dangereux, est souvent la première cause *des eaux des jambes*. Les chevaux peuvent y être disposés par la nature du climat où ils ont pris naissance. Les hollandois, les flamands, les allemands, &c. y sont plus disposés que les autres. Les pays gras & marécageux favorisent cette disposition.

Le traitement est curatif ou palliatif. On se bornera à ce dernier, si la maladie est invétérée, & le sujet vieux, mal organisé & épuisé. Quant au traitement curatif, l'auteur recommande d'employer d'abord les adoucissans & les émolliens, de passer ensuite à l'eau végéto-minérale tiède, sans eau-de-vie, appliquée sur la partie; & , lorsque l'engorgement & l'écoulement sont diminués,

de faire usage de cataplasmes faits avec une eau de Saturne plus forte , à laquelle on ajoutera de l'eau-de-vie. On purgera deux fois le malade , à douze ou quinze jours de distance l'une de l'autre. Après le second purgatif, on lavera de temps en temps la partie avec la lie de vin tiède, pour fortifier les parties contre l'abord des humeurs : tels sont les principaux moyens que l'auteur propose contre les eaux aux jambes.

Quant au rapport fait au Conseil par M. Huzard sur le *cornage* & le *siffilage*, fondé sur un très-grand nombre d'observations & d'autorités, il décide que ce bruit plus ou moins fort que fait entendre le cheval pendant sa respiration, & qu'on appelle *cornage* & *siffilage*, n'est point une fuite nécessaire & immédiate de la *courbature*; ce qui étoit l'objet de la demande du conseil.

Antidotarium collegii medici Bononienfis, editum anno M. DCC. LXXXIII, editio novissima in qua locupletissimus adjectus est index virium ac usuum medicamentorum. In-4^o de 240 pag. A Venise, chez Francisci. 1783.

5. On est étonné de voir paroître de nos jours un pareil ouvrage : on ne sauroit mieux le comparer qu'à l'inventaire d'un antique magasin où l'on trouve un très-grand nombre d'articles, vulgairement appelés *gardes-boutiques*. Les compilateurs de cet antidotaire ne montrent pas de grandes connoissances dans la chimie, la pharmacie & la matière médicale; ils paroissent même ignorer les nouvelles découvertes dans ces sciences, ou n'ont pas voulu les insérer dans ce recueil.

Fundamenta chemiæ theoretico-practicæ , &c. C'est-à-dire, Fondemens de la chimie théoretico-pratique, établie par M. JEAN-GUILLAUME BAUMER, conseiller du Landgrave de Hesse, professeur ordinaire d'histoire naturelle & de chimie dans l'université de Gieffen. A Gieffen, chez Krieger; & à Strasbourg, chez Kœnig, 1783. Petit in-8° de 528 pages.

6. Depuis près de trente ans, M. Baumer n'a pas cessé de cultiver la chimie, avec laquelle il a su allier la pratique de la médecine à la manière des anciens, qui préparoient eux-mêmes leurs remèdes. Les circonstances l'ayant ensuite approché des mines & des travaux métallurgiques, il s'est livré avec ardeur à la chimie docimastique pratique. Enfin, promu à une chaire, dont l'obligation est d'enseigner aux autres la théorie & la pratique, il a cru que son devoir ne se bornoit point à démontrer & à faire exécuter à ses élèves tous les procédés chimiques dans son riche laboratoire, mais encore à leur donner un guide qui pût les conduire seuls, lorsqu'ils ne seront plus sous ses yeux. C'est dans ce dessein qu'il a mis au jour cet ouvrage, qui contient en abrégé les élémens de la chimie, disposés de la même manière que M. Baumer les enseigne dans son Cours; ils sont présentés avec méthode, avec ordre, avec précision, avec clarté. La théorie de M. Baumer est fondée sur les préceptes des Kunkel, des Stahl, des Cramer, des Pott. Court-on risque de s'égarer, en suivant la route tracée par ces savans? D'ailleurs M. Baumer a donné des mar-

ques de sagacité dans bien des genres; ses écrits sont connus & très-répandus dans le Nord.

Les élémens de chimie de ce professeur sont divisés en théoriques & pratiques. La première partie est sous-divisée en trois sections, qui offrent chacune plusieurs chapitres & paragraphes. M. *Baumer* y explique sommairement l'étymologie, la synonymie, les dénominations relatives à la chimie; il parle ensuite de l'alchimie, de la docimasia, de la métallurgie, de la chimie-physique, économique, mécanique & pharmaceutique, de l'origine & des principes des corps, des signes, caractères, instrumens & agens chimiques. La chimie pratique qui constitue la seconde partie de ce livre, renferme en onze sections, partagées en beaucoup de chapitres & de paragraphes, les divers procédés & produits chimiques: on trouve ensuite la manière de fabriquer la porcelaine, & des manipulations courtes & certaines pour obtenir facilement les teintures les plus tranchantes, propres à colorer les étoffes de laine & de soie.

Comme on recherche souvent en vain dans nos pharmacopées, les formules de *Frédér. Hoffmann*, lesquelles sont fort en vogue en Allemagne, nous allons donner ici, d'après M. *Baumer*, celles de deux élixirs quelquefois demandés en France.

Elixir viscéral.

Prenez de l'Ecorce d'orange récente & contuse, une once & demie,

des extraits de Chardon-bénit,

de Gentiane rouge,

d'Ecorces de Cascarille,

de Myrrhe faits à l'eau,
deux gros.

de la terre foliée de Tartre,
trois gros,

du vin d'Espagne, ou de celui
de Hongrie, ou l'eau de
Menthe faite au vin, deux
livres.

Faites digérer le tout selon l'art.

Elixir balsamique.

Prenez de l'Ecorce extérieure superficielle de Ci-
tron, quatre onces.

des extraits d'Absinthe,

de Chardon-bénit,

de petite Centaurée,

de Gentiane, de chacun
une once.

du vin de Hongrie, deux
livres.

de l'Esprit d'écorce d'o-
range, deux onces.

Faites digérer le tout ensemble pendant trois
jours, & préparez selon les règles de l'art.

TORBERNI BERGMAN, chemiæ prof.
Upsal. & equitis aurati regii ordinis de
Wasa, Opuscula physica & chemica, ple-
raque seorsim antea edita, jam ab auctore
collecta, revisa & aucta : *Opuscules de
physique & de chimie, par M. TOR-
BERN BERGMAN, professeur de chimie
à Upsal, & chevalier de l'ordre royal de
Wasa, tome 3^e, avec des planches gravées
en taille-douée. A Upsal, de l'imprimerie
d'Edman; se vend à Leipsick, chez Muller;
& à Paris, chez Didot le jeune, quai des
Augustins. 1783. In-8^o de 470 pag.*

7. Ce troisième volume contient neuf opuscules,

qui ne démentent point la réputation que M. *Bergman* s'est acquise parmi le grand nombre de ceux qui cultivent aujourd'hui la chimie : il faudroit traduire en entier chacun de ces opuscules, pour en donner une juste idée. Nous ne pouvons qu'annoncer brièvement les sujets qui y sont traités.

I. *De l'analyse du fer.* Cette dissertation fut publiée en 1781, dans l'université d'Upsal. M. *Bergman* expose d'abord les variétés du fer ; il en recherche ensuite les causes, donne les expériences qu'il a faites sur le phlogistique qui entre dans la formation de ce métal, en tire de justes corollaires ; examine de même la quantité de la matière de la chaleur qui peut s'y trouver ; enfin, tâche de démontrer par l'expérience & par le raisonnement les vrais principes du fer, aussi bien que les matières hétérogènes qu'il peut contenir.

II. *Des causes de la fragilité du fer froid.* Cet écrit a été imprimé dans le quatrième tome des Mémoires de la Société royale d'Upsal. La fragilité du fer froid vient, selon l'illustre auteur, d'une espèce particulière de métal, qu'il appelle *siderum*, mêlée au fer ; en séparant le *siderum* d'avec le fer, ce dernier perd sa fragilité.

III. *Des acides métalliques.* Ce court opuscule a paru dans les Mémoires de l'Académie des sciences de Stockholm de 1781. M. *Bergman* y donne ses idées & ses expériences sur la composition des métaux, sur l'acide de la molybdène, sur celui du *lapis ponderosus* de Cronstedt, & sur celui du *siderum*, ce métal qui est voisin du fer, & dont nous venons de parler plus haut.

IV. *De la différente quantité du phlogistique contenue dans les métaux.* Les principales conséquences que M. *Bergman* tire de ses expériences dans ce

Mémoire, c'est que les métaux diversement déphlogistiqués inhièrent à différens acides; que les quantités réciproques du phlogistique précipitant & à précipiter, sont en proportion inverse de leurs poids; que d'après les expériences, le métal le plus riche en phlogistique, c'est la platine; viennent ensuite l'or, puis le fer, le cuivre, le cobalt, le *magnesium*, le zinc, le nickel, l'antimoine, l'étain, l'arsenic, l'argent, le mercure, le bismuth, & enfin le plomb.

V. *De l'étain souffré*; dissertation insérée dans les Mémoires de l'Académie de Stockholm, de 1781. Après avoir examiné l'étain souffré artificiel, qu'il est très-facile de composer, M. *Bergman* s'étonne de ce que le soufre étant si commun dans le sein de la terre, on n'ait pas encore fait mention d'étain souffré, trouvé dans les mines de ce métal. Il a cherché long-temps, mais en vain, l'étain souffré naturel, dans les collections des curieux, dans les livres de minéralogie & dans les descriptions des fossiles. C'est seulement depuis peu d'années, qu'examinant des pierres & des minéraux arrivés de Sibérie, il en a découvert un morceau de la grosseur d'une aveline, composé d'un noyau métallique encrusté. M. *Bergman* décrit avec soin ces deux parties, & termine cette dissertation par des remarques sur la poudre dont les statuaires se servent pour donner la couleur de bronze à leurs ouvrages.

VI. *Des antimoniaux souffrés*. M. *Bergman* s'occupe ici sur-tout de l'antimoine cru, du verre d'antimoine, du foie d'antimoine, du soufre doré d'antimoine, & du kermès minéral.

VII. *Produits du feu souterrain, considérés chimiquement*. Cet article a d'abord paru dans le troisième tome des nouveaux Mémoires de la Société

d'Upsal. Les produits volcaniques y sont examinés selon les loix de la chimie. Le savant professeur en tire les conséquences les plus justes, & développe ses propres idées sur le commencement & sur les progrès du feu souterrain.

VIII. *Des attractions électives.* Cet opuscule, ou plutôt ce docte ouvrage, fut imprimé pour la première fois, en 1775, dans le troisième tome des nouveaux Mémoires d'Upsal. Il fut ensuite traduit en allemand, en françois, &c. & l'on grava en Angleterre les tableaux des attractions. Ce Mémoire est trop connu des physiciens & des chimistes, pour nous y arrêter plus long-temps.

IX. *Du fer & de l'étain mêlés ensemble par le moyen du feu.* On doit regarder cette dissertation comme un supplément à celui qui traite de la fragilité du fer froid. M. *Bergman* y examine les qualités de l'étain plus ou moins chargé de fer; il y fait voir les rapports & les différences du *siderum*, ce métal dont il est parlé précédemment, comparé avec les mélanges de l'étain & du fer. Il finit par prouver, qu'on ne trouve point d'étain dans l'analyse du *siderum*.

Ce troisième volume des opuscules de M. *Bergman* est dédié à l'Académie royale des sciences de Paris.

Avis sur les moyens de diminuer l'insalubrité des habitations qui ont été exposées aux inondations; par M. CADET DE VAUX, inspecteur général des objets de salubrité, &c. &c. imprimé & publié par ordre du Gouvernement. A Paris, de l'imprimerie de Ph. D. Pierres, imprimeur

ordinaire du Roi, de la police, &c. rue Saint-Jacques. 1784. In-8°, 16 pag.

8. Voici les moyens indiqués dans cette feuille : laver les murs & les planchers après la retraite des eaux ; réitérer le lavage ; passer les murs au lait de chaux ; faire du feu dans les cheminées ; établir des poêles , & en prolonger les tuyaux ; entretenir une douce chaleur ; ne brûler aucun corps combustible au milieu des habitations ; ménager & multiplier les courans d'air ; profiter de l'action de la lumière & du soleil ; se tenir la tête couverte ; avoir les pieds secs & chauds , le corps bien vêtu ; entretenir la plus grande propreté ; se laver , se peigner ; se nourrir d'alimens sains ; faire de l'exercice ; favoriser la transpiration ; écarter des murs les lits , ainsi que les meubles ; y dormir enfermés de rideaux ; placer pendant la nuit des nattes contre les murs , & les exposer pendant le jour à l'air ; ne pas y conserver les alimens , sur-tout ne point y enfermer le pain chaud ; employer pour les habitations des animaux , celles des précautions indiquées qui leur sont applicables ; en écarter les dépôts de fumiers.

Bibliothèque physico-économique instructive & amusante , recueillie en 1782 ; contenant des Mémoires & Observations pratiques sur l'économie rustique , sur les nouvelles découvertes les plus intéressantes ; — la description des nouvelles machines , & instrumens inventés pour la perfection des arts utiles & agréables, &c. &c. — On y a joint nombre de recettes ,

pratiques & procédés découverts en 1782, — sur les maladies des hommes & des animaux, sur l'économie domestique, & en général sur tous les objets d'agrément & d'utilité dans la vie ; *avec des planches en taille-douce : seconde édition, ouvrage à la portée de tout le monde. Prix 3 liv. relié ; & franc par la poste , 2 liv. 12 s. broché , in-12 de 400 pages. A Paris , rue & hôtel Serpente.*

9. L'auteur, ou plutôt le rédacteur de ce Recueil dit dans sa préface, qu'il croit rendre un service au public, de rassembler avec soin ce qui paroît de nouveau, ce qui intéresse la société en général. Il est bien éloigné d'avancer, que les pratiques & procédés nouveaux qu'il publie ont eu un succès certain ; c'est sur la foi des papiers publics, & sur celle des personnes respectables qui lui en ont communiqué plusieurs, qu'il les a insérés dans son Recueil. Il invite en même temps les personnes amies du désir de connoître la vérité & de servir l'humanité, à faire des essais pour constater le degré de confiance qu'on doit y ajouter ; il se fera un devoir de publier leurs succès bons ou mauvais, si on veut bien les lui communiquer. Les personnes qui voudront faire insérer dans ce Recueil quelque mémoire, procédé, notice relatifs aux matières qu'il embrasse, sont priées de les adresser, *francs de port*, à M. Cuchet, libraire, rue & hôtel Serpente. Le public trouvera dans ce Recueil, dont nous annonçons les deux premiers volumes, c'est-à-dire, celui de 1782 & celui de 1783, beaucoup d'articles intéressans, relatifs aux arts, & sur-tout à l'économie rurale.

Les recettes sur les maladies des hommes ne nous paroissent pas de la même importance ; nous croyons même que les meilleurs remèdes, énoncés de cette manière isolée, peuvent devenir très-nuisibles pour les personnes qui s'en serviroient, sans être versées dans la médecine. Ce Recueil par exemple, contient un remède contre les coliques spasmodiques. Il faut un médecin pour savoir si l'affection de tel malade est une colique spasmodique, ou d'une autre nature ; & si on a un médecin, on n'a que faire de la recette. Celle-ci consiste en une embrocation faite sur le ventre avec la teinture des cantharides. On sent bien que ce remède ne sauroit convenir à tous les cas, & à tous les sujets. Voici une recette contre les pleurésies ; elle n'est pas dangereuse, elle n'est que ridicule : c'est un peu de fiente de poule mise dans un nouet, qu'on fait bouillir un moment dans une chopine de lait. On fait avaler ensuite ce lait au malade. Mais si ce Recueil n'est pas recommandable du côté de la médecine, les gens de la campagne & les amateurs de l'agriculture peuvent en tirer de grandes lumières pour se guider sûrement & avec avantage dans leurs travaux.

S É A N C E P U B L I Q U E

DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DE MÉDECINE.

Ordre des lectures faites dans la Séance publique, tenue au Louvre le 31 août 1784, par la Société royale de Médecine.

1°. Le secrétaire, après l'annonce & la distribution des Prix, a lu le jugement porté par la Compagnie ; d'après l'examen & le rapport de ses Commissaires,

SÉANCE PUBLIQUE, &c. 433

Commissaires, sur la nature des eaux fournies par la machine à feu de MM. *Perrier*, qu'elle a déclarées très-salubres.

2°. M. *De Fourcroy* a lu un Mémoire sur la nature intime de la fibre charnue ou musculaire, & sur le siège de l'irritabilité, suivi de réflexions relatives aux maladies des muscles.

3°. Le secrétaire a lu l'éloge de M. *Giroud*, associé régnicole, au zèle duquel on doit l'établissement de l'inoculation dans les campagnes de la Franche-Comté.

4°. M. *Chambon* a lu des réflexions sur le véritable caractère & le traitement d'une maladie particulière aux enfans, connue sous le nom de *croup*, ou *esquinancie membraneuse*.

5°. M. *Hallé* a fait la lecture d'un Mémoire sur les effets du camphre donné à haute dose, & sur les avantages que l'on peut en retirer, en l'employant comme correctif de l'opium.

6°. Le secrétaire a terminé la Séance en lisant l'éloge de M. *Lorry*, associé ordinaire.

P R I X

I. Prix remis à l'année 1786.

La Société avoit proposé dans sa Séance tenue au Louvre le 11 mars 1783, pour sujet d'un Prix de la valeur de 600 livres, fondé par le Roi, la question suivante :

Déterminer quels sont les rapports qui existent entre l'état du foie & les maladies de la peau ; dans quels cas les vices de la bile, qui accompagnent souvent ces maladies, en sont la cause ou l'effet ; indiquer en même temps les signes propres à faire connoître l'influence des uns sur les autres, & le traitement particulier que cette influence exige.

434 SÉANCE PUBLIQUE ET PRIX.

Ce Prix devoit être décerné dans la Séance que la Société royale tient aujourd'hui ; mais aucun des Mémoires envoyés au concours n'ayant rempli les vues, elle est forcée d'en différer la distribution.

Les auteurs n'ont pas bien saisi la question ; ils ont étendu leurs recherches à des maladies, soit aiguës, soit chroniques, dans lesquelles il paroît sur la peau des éruptions qu'on ne comprend pas sous le nom général de *maladies cutanées*, telles que la petite-vérole, la rougeole, la miliaire, le scorbut. La plupart n'ont point appuyé leur théorie sur un assez grand nombre de faits.

La Société prévient les concurrens qu'ils doivent se borner à l'examen des maladies chroniques de la peau, caractérisées par des croûtes, farines, pustules, boutons & rougeurs, symptômes qui accompagnent ordinairement les maladies dartreuses, érysipélateuses, & autres analogues ; ce sont les vices de cette nature qu'ils doivent comparer avec ceux de la bile.

La Société royale propose donc aujourd'hui le même sujet, en y ajoutant les explications précédentes. Ce Prix, de la valeur de 600 livres, sera distribué dans la Séance publique de la fête de S. Louis, en 1786. La Société a cru ce délai nécessaire pour donner aux auteurs le temps que ces recherches exigent.

Les Mémoires seront envoyés avant le premier mai 1786 ; ce terme est de rigueur.

II. *Prix distribué.*

La Société avoit proposé dans sa Séance publique, tenue le 11 mars 1783, pour sujet d'un Prix de la valeur de 600 livres, dû à la bienfaisance d'un particulier qui n'a pas voulu se faire connoître, la question suivante : *Quels sont en*

France les abus à réformer dans l'éducation physique ; & quel est le régime le plus propre à fortifier le tempérament & à prévenir les maladies des enfans ; en égard aux usages & aux différentes températures.

Parmi les Mémoires envoyés au concours , la Société en a distingué trois , entre les auteurs desquels elle a partagé le Prix , comme il suit.

Elle a décerné , 1°. une médaille d'or de la valeur de 300 liv. à M. *Munniks* , docteur en médecine , professeur d'anatomie & d'accouchemens à Groningue en Hollande , correspondant de la Société , auteur du Mémoire envoyé avec cette épigraphe : *Nihil est difficilius quam à consuetudine oculorum aciem mentis abducere.*

2°. Une médaille d'or de la valeur de 200 liv. à M. *Bret* , docteur en médecine à Arles , correspondant de la Société , auteur du Mémoire qui a pour épigraphe ce passage d'Horace :

*Quo semel est imbuta recens servabit odorem
Testa diu.* HOR. Épist.

3°. Une médaille d'or de la valeur de 100 liv. à M. *Amoureux* fils , docteur en médecine de l'université de Montpellier , auteur du Mémoire ayant pour épigraphe ce vers latin :

Tantæ molis erat gallicam educere prolem !

III. Prix distribué.

La Société avoit publié dans la même assemblée , le 11 mai 1783 , pour sujet d'un Prix , le programme suivant :

La maladie connue en Ecosse & en Suède sous les noms de croups ou d'angina membranacea seu polyposa , & qui a été décrite par les docteurs Homé en 1765 , & Michaelis en 1778 , existe-t-elle en France ? Dans quelles provinces a-t-elle été observée ?

436 SÉANCE PUBLIQUE & PRIX.

Par quels signes diagnostics la distingue-t-on des autres maladies analogues ; & quelle méthode doit-on employer dans son traitement ?

Cette question intéressante a été traitée dans un grand nombre de Mémoires, parmi lesquels trois ont été remarqués.

1°. La Société royale a décerné une médaille d'or de la valeur de 100 livres, à M. *Vieusseux*, docteur en médecine, résident à Genève. Il a rapporté vingt-une observations, dont les détails sont bien présentés, & qui ont été faites, soit à Genève, soit dans les pays françois limitrophes.

2°. M. *Durcuil*, chirurgien à Étampes, a remis un Mémoire sur le même sujet, dont la Société a été satisfaite. Elle lui a décerné une médaille de la valeur d'un jeton d'or.

3°. Le Mémoire de M. *Bernard*, docteur en médecine à Béziers, contient des remarques judicieuses sur le diagnostic de cette maladie. La Compagnie a arrêté qu'il en feroit fait une mention honorable.

Plusieurs de ceux qui ont concouru à ce Prix, ont adressé des Mémoires dans lesquels ils ont décrit des maladies différentes de celles qui étoient le sujet du programme.

IV. Question proposée une seconde fois.

La Société avoit annoncé dans sa Séance publique, tenue le 26 août 1783, qu'elle décerneroit des Prix d'encouragement aux auteurs des meilleurs Mémoires qui lui feroient remis sur cette question, *Existe-t-il un scorbut aigu ?* Quoique plusieurs Mémoires envoyés sur ce sujet contiennent des réflexions sages & des observations qui méritent d'être accueillies, cependant la Société n'en a point été assez satisfaite pour leur distribuer des Prix. Elle invite les médecins à ne pas perdre de

vue cet objet, & elle leur propose toujours cette question à résoudre.

V. *Topographie. Prix distribués.*

La Société a annoncé qu'elle distribuerait des Prix aux auteurs des meilleurs Mémoires sur la *topographie médicale* ; elle s'est fait rendre compte de ceux qu'elle a reçus depuis la dernière assemblée publique. Trois ont fixé son attention, & elle leur a décerné des Prix dans l'ordre suivant.

1°. Une médaille d'or de la valeur de 100 liv. à M. *Poma*, docteur en médecine, correspondant de la Société, à Saint-Diez en Lorraine, auteur d'un Mémoire très-étendu sur la topographie médicale de cette ville où il réside.

2°. Une médaille d'or de la valeur d'un jeton d'or à M. *Du Boucix*, docteur en médecine, correspondant de la Société, auteur d'un Mémoire sur la topographie médicale de Clisson en Bretagne.

3°. Une médaille d'or de la même valeur, à M. *Desfarges*, docteur en médecine, & auteur d'un Mémoire sur la topographie médicale de la ville de Meymac, lieu de sa résidence.

VI. *Maladies des animaux. Prix distribués.*

Les observations relatives à la médecine des animaux, ont toujours fait partie des recherches de la Société, qui, depuis son établissement, n'a cessé d'inviter ceux qui s'en occupent à lui communiquer leurs travaux. Elle leur a plusieurs fois décerné des Prix d'encouragement. S'étant fait rendre compte des Mémoires & Observations qui lui ont été envoyés sur ce sujet, depuis sa dernière Séance publique, elle a cru, d'après le rapport de ses Commissaires, devoir faire aujourd'hui

438 SÉANCE PUBLIQUE & PRIX

d'hui une semblable distribution. En conséquence, elle a adjugé :

1°. Une médaille de la valeur d'un jeton d'or, à M. *Sintén Worloock*, résident au Cap-François, auteur d'un Mémoire très-bien fait, sur la maladie épizootique pestilentielle qui a régné dans l'île Saint-Domingue, en 1780.

2°. Une médaille en argent, de la même forme que celles que la Société fait frapper en or pour ses grands Prix, à M. *Huzard*, artiste vétérinaire, auteur de deux Mémoires sur les maladies qu'il a observées à Paris, parmi les animaux, depuis l'année 1775, jusqu'à l'année 1780 ; d'un Mémoire sur l'usage interne du sublimé corrosif, dans le traitement du farcin ; & de diverses observations qu'il a communiquées à la Société. La Compagnie lui a déjà adjugé un Prix dans une de ses Séances publiques.

3°. Une médaille en argent, de la même valeur, à M. *Barrier*, artiste vétérinaire à Chartres, auteur d'un Mémoire sur l'avortement des vaches dans la Beauce.

VII. Prix annoncé.

La Société propose pour sujet du Prix de la valeur de 600 liv. fondé par le Roi, la question suivante :

Déterminer quels sont les caractères des maladies nerveuses, proprement dites, telles que l'hystéricisme & l'hypochondriaeisme, &c. (HYSTERIA, HYPOCHONDRIASIS ;) jusqu'à quel point elles diffèrent des maladies analogues, telles que la mélancholie ; quelles sont leurs causes principales & les indications générales que l'on doit se proposer dans leur traitement.

Deux raisons ont fixé l'attention de la Société sur cette question ; 1°. les maux de nerfs sont

très-répandus, & jamais ils n'ont été plus communs dans les deux sexes; 2^o. plusieurs auteurs ont abusé de la dénomination de *maladies nerveuses*, & l'ont étendue à des lésions d'un genre très-différent. La Société desireroit qu'on en exposât la nature & les caractères avec plus de clarté. Les maladies comateuses, telles que l'*apoplexie*, & les convulsives proprement dites, telles que le *tétanos* & l'*épilepsie*, doivent en être séparées avec soin. Tous les nosologistes & plusieurs médecins célèbres ont rapproché l'*hystéricisme* & l'*hypochondriacisme*, qu'ils ont regardés comme des nuances différentes d'un même mal, & qu'ils ont rangés parmi les affections spasmodiques; tandis qu'ils ont classé la mélancholie parmi les maladies accompagnées d'un dérangement plus ou moins grand dans les idées, telles que la manie, &c. M. Cullen a senti combien il est difficile d'établir des limites entre ces trois sortes d'affections (a). Ces recherches sont donc l'objet principal des travaux proposés par la Société. Les auteurs détermineront encore dans quels cas les maladies nerveuses, proprement dites, dépendent du vice des nerfs eux-mêmes, ou d'une matière âcre qui les tourmente. La maladie appelée par les anciens, & par quelques modernes, *mélancholie avec matière*, semble s'y rapporter; surtout ils n'oublieront pas que les rameaux ou les plexus nerveux, peuvent souffrir chacun séparément, & produire des maux très-ressemblans à ceux des viscères placés auprès de ces mêmes nerfs.

Quoique le sujet soit très-vaste, la Société pense qu'il est possible de le traiter avec préci-

(a) *Hysteria, hypochondriasis, melancholia*. Genera morb. pag. 256, tom. 2, & pag. 247.

sion. Elle ne demande qu'un tableau exact des caractères particuliers aux affections nerveuses proprement dites, & des vues générales sur leurs causes & sur leur traitement, dont on écarteroit tout système, & dont une observation réfléchie soit la base.

Ce Prix sera distribué dans la Séance publique du Carême, en 1786. Les Mémoires seront envoyés avant le premier janvier de cette année.

VIII. Prix annoncé.

La Société propose pour sujet d'un second Prix la question suivante :

Déterminer quelles sont, relativement à la température de la saison & à la nature du climat, les précautions à prendre pour conserver après une campagne, la santé des troupes qui rentrent dans leurs quartiers, & pour prévenir les épidémies dont elles y sont ordinairement attaquées ?

Déjà la Société a proposé deux Prix sur les précautions à prendre pour conserver la santé d'une armée pendant les constitutions de l'été & de l'automne, & sur le traitement des maladies auxquelles les gens de guerre sont le plus exposés pendant ces deux saisons. Le nouveau Prix que nous annonçons, est dû à la générosité de la même personne qui a remis les sommes destinées aux deux premiers.

Les concurrens établiront des principes d'après lesquels on puisse déterminer le choix des quartiers les plus propres à une armée, considérée dans les diverses circonstances que présentent les vicissitudes de la guerre. La nature du sol & la température de la saison fourniront des détails importants, & qui ne doivent pas être négligés ; ainsi la médecine préservative doit former la partie principale de ces recherches. Les auteurs n'ou-

blieront pas cependant d'indiquer les moyens à employer pour combattre les maladies auxquelles les troupes sont exposées dans leurs quartiers après la fatigue d'une campagne.

Ce Prix de la valeur de 400 liv. sera distribué dans la Séance publique du Carême 1786, & les Mémoires seront envoyés avant le premier janvier de la même année.

On prévient, conformément aux intentions du militaire auquel ce Prix est dû, que la première question à proposer après celle-ci, sera relative aux précautions à prendre, soit pour prévenir, soit pour traiter les maladies qui surviennent aux troupes, vers la fin de l'hiver & dans les premiers mois de la campagne, jusqu'à ce qu'il soit possible de leur distribuer des légumes.

IX. Prix annoncé.

Le même particulier qui, sans se nommer, a fait en 1780 les frais d'un Prix de la valeur de 600 liv. sur le traitement des maladies des enfans, causées par la dentition; & en 1783, ceux d'un Prix de la même valeur sur l'hygiène des enfans, a remis cette année une somme de 600 liv. devant servir aux frais d'un nouveau Prix, dont le sujet sera la question suivante :

Déterminer par l'observation quelle est la cause de la disposition des calculs, & autres affections analogues auxquelles les enfans sont sujets; si cette disposition dépend des vices de l'ossification; & quels sont les moyens de la prévenir, ou d'en arrêter les progrès?

L'analogie que les découvertes modernes ont démontrée entre la base des os & la substance des calculs, & que plusieurs médecins avoient pressentie, semble indiquer que les vices ou dérangemens de l'ossification sont, au moins en

partie, la cause de ces différentes lésions. C'est sur tout dans l'enfance que les os se développent, s'accroissent & tendent successivement à s'endurcir. Si ce travail est suspendu ou altéré d'une manière quelconque, la matière osseuse peut se distribuer d'une manière inégale, ou refluer vers différens émonctoires, ou se fixer en diverses régions du corps : les concurrens rechercheront jusqu'à quel point ces changemens peuvent influer sur la formation des graviers, des calculs & des autres concrétions analogues dont les enfans sont si souvent affectés, quelle est la cause de ces concrétions, & quelles indications on peut établir pour diriger ses vues curatives dans le traitement de ces maladies.

Ce Prix de la valeur de 600 liv. sera distribué dans la Séance publique du Carême 1786. Les Mémoires seront envoyés avant le premier janvier de la même année.

X.

Un particulier qui n'a point voulu se faire connoître, a remis une somme de 360 liv. au trésorier de la Société, & a prié la Compagnie de permettre que cette somme serve aux frais d'une médaille d'or qui doit être adjugée à l'auteur du meilleur Mémoire envoyé sur un sujet de physique médicale, aux choix de la Société. Cette proposition a été acceptée par la Compagnie, qui croit la question suivante très-propre à remplir les vues du généreux inconnu.

Déterminer quels avantages la médecine peut retirer des découvertes modernes sur l'art de reconnoître la pureté de l'air, par les différens eudiomètres ?

Le mélange du gas nitreux avec l'air, proposé d'abord par M. Priestley, pour remplir cet objet, la combustion de l'air inflammable, indiquée par

M. *Volta*, l'exposition du foie de soufre à une quantité d'air donnée, suivant la méthode de M. *Scheele*, sont autant de moyens de reconnoître la quantité d'air déphlogistiqué contenue dans une quantité donnée d'air atmosphérique; mais ils ne paroissent point suffire pour apprendre quelle est la nature de l'air altéré par les effluves de la putréfaction, & comment ce fluide peut être nuisible à l'économie animale. Ce point étant de la plus grande importance pour l'art de guérir, la Société a pensé qu'il étoit nécessaire de l'éclaircir, & c'est sur cet objet que les recherches des concurrens doivent être spécialement dirigées. Elle désireroit aussi que les auteurs cherchassent des moyens propres à mesurer les quantités de ce fluide septique, par des eudiomètres, ou procédés particuliers.

Ce Prix de la valeur de 560 livres sera adjugé dans la Séance publique de la fête de S. Louis, 1785.

Les Mémoires seront envoyés avant le premier juillet de la même année. Ce terme est de rigueur.

XI, Prix annoncés relativement aux épidémies.

La description & le traitement des maladies épidémiques, & l'histoire de la constitution médicale de chaque année, sont le but principal de l'institution de la Société, & l'objet dont elle s'est le plus constamment occupée. Elle a annoncé dans sa dernière Séance publique, que la bienfaisance du Gouvernement, & la générosité de quelques-uns de ses membres, qui n'ont point voulu être connus, l'avoient mise à portée de disposer d'une somme de 3000 livres, destinée à fournir des encouragemens pour les travaux relatifs aux épidémies, aux épizooties, & à la constitution médicale des saisons. Depuis cette épo-

444. SÉANCE PUBLIQUE & PRIX

que, le Gouvernement voulant favoriser des vues aussi utiles, a porté cette somme à 4000 liv. Les mêmes conditions du concours, annoncé le 26 août 1783, subsistent. Nous croyons devoir les rappeler ici.

La somme de 4000 liv. dont il a été parlé, sera employée à la distribution de médailles de différentes valeurs, aux auteurs des meilleurs Mémoires & Observations, soit sur la constitution médicale des saisons, & sur les maladies épidémiques du royaume, soit sur différentes questions relatives à ces deux sujets, que la Société s'est réservée dans son dernier programme le droit de proposer.

La distribution de ces différentes médailles se fera, comme il a été déjà dit, dans les Séances publiques de l'année 1786.

XI.

Après avoir exposé les vues de la Société, relativement aux travaux qu'elle propose sur la nature & le traitement des maladies épidémiques & constitutionnelles des années, nous rapporterons ici la suite des Programmes déjà proposés.

Premier Programme : Prix de 600 liv. dont la distribution a été différée. *Déterminer quels sont les rapports qui existent entre l'état du foie & les maladies de la peau ; dans quels cas les vices de la bile, qui accompagnent souvent ces maladies, en sont la cause ou l'effet ; indiquer en même temps les signes propres à faire connoître l'influence des uns sur les autres, & le traitement particulier que cette influence exige ?* Les Mémoires seront envoyés avant le premier mai 1786.

Second Programme : Prix de 300 liv. *Déterminer par l'analyse chimique quelle est la nature des*

plantes anti-scorbutiques, tirées de la famille des crucifères, telles que le cochlearia, le creffon & le raifort. Il fuffira de faire l'analyse exacte de deux ou trois de ces plantes. Les Mémoires feront envoyés avant le premier janvier 1785.

Troisième Programme : Prix de 600 liv. *Des quatre constitutions annuelles admises par les anciens, & qui font la catarrhale, l'inflammatoire, la bilieuse & l'atrabilaire ; les trois premières étant connues & bien déterminées, on demande fi la quatrième a une existence diftincte, & quelle est fon influence dans la production des maladies épidémiques ? Les Mémoires feront envoyés avant le premier janvier 1786.*

Quatrième Programme : Prix de 600 livres, *Déterminer, 1°. quelles font parmi les maladies, foit aiguës, foit chroniques, celles qu'on doit regarder comme vraiment contagieuses ; par quels moyens chacune de ces maladies fe communique d'un individu à un autre ; 2°. quels font les procédés les plus sûrs pour arrêter les progrès de ces différentes contagions ? Les Mémoires feront envoyés avant le premier janvier 1785.*

Cinquième Programme : Prix de 600 liv. fondé par le Roi, sur la question suivante : *Déterminer quels font les avantages & les dangers du quinquina, administré dans le traitement des différentes espèces de fièvres rémittentes. Les Mémoires feront remis ayant le premier mai 1785.*

Sixième Programme : Prix de 360 l. *Déterminer quels avantages la médecine peut espérer des découvertes modernes sur l'art de reconnoître la pureté de l'air, par les différens eudiomètres ? Les Mémoires feront envoyés avant le premier juillet 1785.*

Septième Programme : Prix de la valeur de 600 liv. *Déterminer quels sont les caractères des maladies nerveuses, proprement dites, telles que l'hystérisme, l'hypochondriacisme, &c ; jusqu'à quel point elles diffèrent des maladies analogues, telles que la mélancholie ; quelles sont leurs causes principales, & quelle méthode l'on doit employer en général dans leur traitement ?* Les Mémoires seront envoyés avant le premier janvier 1786.

Huitième Programme : Prix de la valeur de 400 liv. *Déterminer quelles sont, relativement à la température de la saison, & à la nature du climat, les précautions à prendre pour conserver, après une campagne, la santé des troupes qui rentrent dans leurs quartiers, & pour prévenir les épidémies dont elles y sont ordinairement attaquées ?* Les Mémoires seront remis avant le premier janvier 1786.

Neuvième Programme : Prix de 600 liv. *Déterminer par l'observation, quelle est la cause de la disposition aux calculs & autres affections analogues, auxquelles les enfans sont sujets ; si cette disposition dépend des vices de l'ossification, & quels sont les moyens de la prévenir & d'en arrêter les progrès ?* Les Mémoires seront envoyés avant le premier janvier 1786.

XIII.

La Société royale continuera de distribuer des médailles aux auteurs des meilleurs Mémoires qui lui seront envoyés, 1°. sur la topographie médicale des différentes villes ou cantons ; 2°. sur l'analyse & les propriétés des eaux minérales ; 3°. elle en distribuera de même aux auteurs des Mémoires ou Observations qui lui paroîtront propres à contribuer d'une manière marquée aux progrès de la médecine.

Les Mémoires qui concourront aux Prix, seront adressés, *francs de port*, à M. *Vicq-d'Azyr*, secrétaire-perpétuel de la Société, & seul chargé de la correspondance, rue des Petits-Augustins, n° 2, avec des billets cachetés, contenant le nom de l'auteur, & la même épigraphe que le Mémoire.

COURS D'ÉLECTRICITÉ.

M. *Mauduyt*, docteur-régent de la Faculté, associé ordinaire de la Société royale de médecine, commencera le samedi 2 octobre prochain, à onze heures & demie, un *Cours gratuit d'électricité médicale*.

Il continuera, ainsi qu'il le pratique depuis plusieurs années, d'administrer gratuitement l'électricité aux personnes à qui ce genre de remède pourra être utile, & qui seront en état de se transporter chez lui.

- Nos 1, 3, 5, M. GRUNWALD.
2, 6, 7, M. WILLEMET.
4, 9, M. ROUSSEL.
8, M. J. G. E.

Fautes à corriger dans le cahier du mois d'août.

- Page 132, ligne 26, au lieu de *ont*, lisez *a*.
Page 196, ligne 21, lisez, cependant il faut croire que M. *Laffus* a cru qu'on pouvoit en tirer beaucoup d'avantage, puisqu'il a pris la peine de mettre en françois l'ouvrage de M. *Atanion*.
Page 221, ligne 21, *Schroder*, lisez *Schrøeder*.
Ibid. ligne 23, *Trang*; lisez *Trang*.
Page 222, ligne 4, *Neubaver*, lisez *Neubauer*.
Ibid. ligne 20, des, lisez *der*.
Ibid. ligne 21, *Katfichen*, lisez *Kalſchen*.

T A B L E.

<i>Extrait. Recherches & doutes sur le magnétisme animal.</i> Par M. Thouret, méd.	Page 337
<i>Mémoire sur l'épidémie qui a régné dans la paroisse de Tronget.</i> Par M. Gaulmin Desgranges, méd.	351
<i>Observ. sur un mal de tête invétéré.</i> Par M. Sumeire, médecin,	360
<i>Observation en faveur de la méthode adoucissante & réfrigérante, &c.</i> Par M. Serieis, chir.	362
<i>Obs. sur des douleurs néphrétiques.</i> Par M. Leantaud, chir.	364
<i>Observat. sur un coup de bayonnette pénétrante dans la poitrine.</i> Par M. Niel, chir.	366
<i>Observation sur un ulcère guéri par l'alkali volatil fluor.</i> Par M. Pothonier, méd.	371
<i>Mémoire sur l'alipum, autrement dit globularia.</i> Par M. Ramel, méd.	374
<i>Suite du Mémoire sur les propriétés & l'usage de la charpie.</i> Par M. Terras, chir.	388
<i>Lettre de M. Segretain, chir. à M. Desgranges, chir.</i>	403
<i>Malad. qui ont régné à Paris pendant le mois d'août.</i>	405
<i>Observations météorologiques faites à Montmorency.</i>	406
<i>Observations météorologiques faites à Lille.</i>	413
<i>Maladies qui ont régné à Lille.</i>	414
NOUVELLES LITTÉRAIRES.	
<i>Académie,</i>	415
<i>Physiologie,</i>	418
<i>Chirurgie,</i>	419
<i>Vétérinaire,</i>	421
<i>Pharmacie,</i>	423
<i>Chimie,</i>	424
<i>Hygiène,</i>	429
<i>Physique,</i>	430
<i>Séance publique & Prix de la Soc. roy. de Médecine,</i>	432
<i>Cours d'électricité,</i>	447

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux,
le *Journal de Médecine* du mois d'octobre 1784. A
Paris, ce 24 Septembre 1784.

Signé POISSONNIER DESPERRIÈRES.

De l'imprimerie de P. F. DIDOT jeune, 1784.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

NOVEMBRE 1784.

MAGNÉTISME ANIMAL.

RAPPORT DES COMMISSAIRES
chargés par le Roi, de l'examen du
magnétisme animal (a).

Nomination des commissaires.

LE ROI a nommé, le 12 mars 1784,
des médecins, choisis dans la Faculté de
Paris, MM. Borie, Sallin, d'Arcet, Guil-

(a) Ce rapport a été imprimé à l'Imprimerie
royale, 1784.

Tome LXII.

F. f

lotin, pour faire l'examen, & lui rendre compte du magnétisme animal, pratiqué par M. *Deslon*; & sur la demande de ces quatre médecins, Sa Majesté a nommé, pour procéder avec eux à cet examen, cinq des Membres de l'Académie royale des Sciences, MM. *Franklin*, *Le Roy*, *Bailly*, de *Bory*, *Lavoisier*. M. *Bory* étant mort dans le commencement du travail des commissaires, Sa Majesté a fait choix de M. *Majault*, docteur de la Faculté, pour le remplacer.

Exposition de la doctrine du magnétisme animal.

L'agent que M. *Mesmer* prétend avoir découvert, qu'il a fait connoître sous le nom de *magnétisme animal*, est, comme il le caractérise lui-même, & suivant ses propres paroles, « un fluide universellement répandu; il est le moyen d'une influence mutuelle entre les corps célestes, la terre & les corps animés: il est continué de manière à ne souffrir aucun vide; sa subtilité ne permet aucune comparaison; il est capable de recevoir, propager, communiquer toutes les impressions du mouvement, il est susceptible de flux & reflux. Le corps animal éprouve les effets de cet agent; & c'est en s'insinuant dans la substance des nerfs, qu'il les affecte immédiatement. On reconnoît particulièrement dans le corps

humain, des propriétés analogues à celles de l'aimant; on y distingue des pôles également divers & opposés. L'action & la vertu du magnétisme animal peuvent être communiquées d'un corps à d'autres corps animés & inanimés: cette action a lieu à une distance éloignée, sans le secours d'aucun corps intermédiaire; elle est augmentée, réfléchie par les glaces; communiquée, propagée, augmentée par le son; cette vertu peut être accumulée, concentrée, transportée. Quoique ce fluide soit universel, tous les corps animés n'en sont pas également susceptibles; il en est même, quoiqu'en très-petit nombre, qui ont une propriété si opposée, que leur seule présence détruit tous les effets de ce fluide dans les autres corps. »

« Le magnétisme animal peut guérir immédiatement les maux de nerfs, & médiatement les autres; il perfectionne l'action des médicamens; il provoque & dirige les crises salutaires, de manière qu'on peut s'en rendre maître; par son moyen, le médecin connoît l'état de santé de chaque individu, & juge avec certitude l'origine, la nature & les progrès des maladies les plus compliquées; il en empêche l'accroissement & parvient à leur guérison, sans jamais exposer le malade à des effets dangereux ou à des suites fâcheuses, quels que

soient l'âge, le tempérament & le sexe (a). La nature offre dans le magnétisme, un moyen universel de guérir & de préserver les hommes (b). »

Tel est l'agent que les commissaires ont été chargés d'examiner, & dont les propriétés sont avouées par M. Deslon, qui admet tous les principes de M. Mesmer. Cette théorie fait la base d'un Mémoire qui a été lu chez M. Deslon, le 9 mai, en présence de M. le Lieutenant général de police & des commissaires. On établit dans ce Mémoire qu'il n'y a qu'une nature, une maladie, un remède ; & ce remède est le magnétisme animal. Ce médecin, en instruisant les commissaires de la doctrine & des procédés du magnétisme, leur en a enseigné la pratique, en leur faisant connoître les pôles ; en leur montrant la manière de toucher les malades, & de diriger sur eux ce fluide magnétique.

Propositions de M. Deslon. Engagement qu'il prend avec les Commissaires.

M. Deslon s'est engagé avec les commissaires, 1^o à constater l'existence du magnétisme animal ; 2^o à communiquer ses con-

(a) Mémoire de M. Mesmer, sur la découverte du magnétisme animal, 1779, pag. 74 & suiv.

(b) *Ibid.* Avis au lecteur, pag. vj.

noissances sur cette découverte; 3°. à prouver l'utilité de cette découverte & du magnétisme animal dans la cure des maladies.

Description du traitement.

Après avoir pris cette connoissance de la théorie & de la pratique du magnétisme animal, il falloit en connoître les effets: les commissaires se sont transportés, & chacun d'eux plusieurs fois, au traitement de M. Desfon. Ils ont vu au milieu d'une grande salle, une caisse circulaire, faite de bois de chêne & élevée d'un pied ou d'un pied & demi, que l'on nomme le *baquet*; ce qui fait le dessus de cette caisse, est percé d'un nombre de trous, d'où sortent des branches de fer coudées & mobiles. Les malades sont placés à plusieurs rangs autour de ce baquet, & chacun a sa branche de fer, laquelle, au moyen du coude, peut être appliquée directement sur la partie malade; une corde passée autour de leur corps les unit les uns aux autres; quelquefois on forme une seconde chaîne en se communiquant par les mains, c'est-à-dire, en appliquant le pouce entre le pouce & le doigt *index* de son voisin: alors on presse le pouce que l'on tient ainsi; l'impression reçue à la gauche se rend par la droite, & elle circule à la ronde.

Un *piano forte* est placé dans un coin de la salle, & on y joue différens airs sur des

mouvemens variés : on y joint quelquefois le son de la voix & le chant.

Tous ceux qui magnétisent ont à la main une baguette de fer, longue de dix à douze pouces.

Explication de ces dispositions.

M. *Deslon* a déclaré aux commissaires, 1°. que cette baguette est conducteur du magnétisme; elle a l'avantage de le concentrer dans sa pointe, & d'en rendre les émanations plus puissantes. 2°. Le son, conformément au principe de M. *Mesmer*, est aussi conducteur du magnétisme; & pour communiquer le fluide au *piano forte*, il suffit d'en approcher la baguette de fer; celui qui touche l'instrument en fournit aussi, & le magnétisme est transmis par les sons aux malades environnans. 3°. La corde dont les malades s'entourent est destinée, ainsi que la chaîne des pouces, à augmenter les effets par la communication. 4°. L'intérieur du baquet est composé de manière à y concentrer le magnétisme; c'est un grand réservoir d'où il se répand par les branches de fer qui y plongent.

Les commissaires se sont assurés dans la suite, au moyen d'un électromètre & d'une aiguille de fer non aimantée, que le baquet ne contient rien qui soit ou électrique, ou aimanté; & sur la déclaration que M. *Deslon*

leur a faite de la composition intérieure de ce baquet, ils n'y ont reconnu aucun agent physique, capable de contribuer aux effets annoncés du magnétisme.

Manière d'exciter & de diriger le magnétisme.

Les malades rangés en très-grand nombre, & à plusieurs rangs autour du baquet, reçoivent donc à la fois le magnétisme par tous ces moyens : par les branches de fer qui leur transmettent celui du baquet ; par la corde enlacée autour du corps, & par l'union des pouces qui leur communiquent celui de leurs voisins ; par le son du *piano forte*, ou d'une voix agréable qui le répand dans l'air. Les malades sont encore magnétisés directement, au moyen du doigt & de la baguette de fer, promenés devant le visage, dessus ou derrière la tête, & sur les parties malades, toujours en observant la distinction des pôles ; on agit sur eux par le regard, & en les fixant. Mais sur-tout ils sont magnétisés par l'application des mains, & par la pression des doigts sur les hypochondres & sur les régions du bas-ventre ; application souvent continuée pendant longtemps, quelquefois pendant plusieurs heures.

Effets observés sur les malades.

Alors les malades offrent un tableau très-varié par les différens états où ils se trouvent,

Quelques-uns sont calmes, tranquilles, & n'éprouvent rien; d'autres toussent, crachent, sentent quelque légère douleur, une chaleur locale ou une chaleur universelle, & ont des sueurs: d'autres sont agités & tourmentés par des convulsions. Ces convulsions sont extraordinaires par leur nombre, par leur durée & par leur force. Dès qu'une convulsion commence, plusieurs autres se déclarent. Les commissaires en ont vu durer plus de trois heures; elles sont accompagnées d'expectorations d'une eau trouble & visqueuse, arrachée par la violence des efforts. On y a vu quelquefois des filets de sang; & il y a entr'autres un jeune homme malade, qui en rend souvent avec abondance. Ces convulsions sont caractérisées par les mouvemens précipités, involontaires, de tous les membres & du corps entier, par le resserrement à la gorge, par des soubresauts des hypochondres & de l'épigastre, par le trouble & l'égarement des yeux, par des cris perçans, des pleurs, des hoquets & des rires immodérés. Elles sont précédées ou suivies d'un état de langueur & de rêverie, d'une sorte d'abattement & même d'affoupissement. Le moindre bruit imprévu cause des treffaillemens; & l'on a remarqué que le changement de ton & de mesure dans les airs joués sur le *piano forte*, influoit sur les malades; en sorte

qu'un mouvement plus vif les agitoit davantage , & renouvelloit la vivacité de leurs convulsions.

Il y a une salle matelassée & destinée primitivement aux malades tourmentés de ces convulsions , une salle nommée *des Crises* ; mais M. *Deflon* ne juge pas à propos d'en faire usage , & tous les malades , quels que soient leurs accidens , sont également réunis dans les salles du traitement public.

Rien n'est plus étonnant que le spectacle de ces convulsions ; quand on ne l'a point vu , on ne peut s'en faire une idée ; & en le voyant , on est également surpris & du repos profond d'une partie de ces malades , & de l'agitation qui anime les autres ; des accidens variés qui se répètent ; des sympathies qui s'établissent. On voit des malades se chercher exclusivement , & en se précipitant l'un vers l'autre , se sourire , se parler avec affection & adoucir mutuellement leurs crises. Tous sont soumis à celui qui magnétise ; ils ont beau être dans un assoupissement apparent , sa voix , un regard , un signe les en retire. On ne peut s'empêcher de reconnoître , à ces effets constans , une grande puissance qui agite les malades , les maîtrise , & dont celui qui magnétise semble être le dépositaire.

Cet état convulsif est appelé improprement *crise* dans la théorie du magnétisme

animal : suivant cette doctrine, il est regardé comme une crise salutaire, du genre de celles que la nature opère, ou que le médecin habile a l'art de provoquer pour faciliter la cure des maladies. Les commissaires adopteront cette expression dans la suite de ce rapport ; & lorsqu'ils se serviront du mot *crise*, ils entendront toujours l'état ou de convulsions, ou d'assoupissement en quelque sorte léthargique, produit par les procédés du magnétisme animal.

Remarques générales faites au traitement public : Les Commissaires ne peuvent point y faire d'expériences.

Les commissaires ont observé que dans le nombre des malades en crise, il y avoit toujours beaucoup de femmes & peu d'hommes ; que ces crises étoient une ou deux heures à s'établir ; & que, dès qu'il y en avoit une d'établie, toutes les autres commençoient successivement, & en peu de temps. Mais après ces remarques générales, les commissaires ont bientôt jugé que le traitement public ne pouvoit pas devenir le lieu de leurs expériences. La multiplicité des effets est un premier obstacle ; on voit trop de choses à la fois, pour en bien voir une en particulier ; d'ailleurs des malades distingués, qui viennent au traitement pour leur santé, pourroient être importunés par

les questions ; le soin de les observer pourroit ou les gêner, ou leur déplaire ; les commissaires eux-mêmes seroient gênés par leur discrétion. Ils ont donc arrêté que leur assiduité n'étant point nécessaire à ce traitement, il suffisoit que quelques-uns d'eux y vinssent de temps en temps pour confirmer les premières observations générales, en faire de nouvelles s'il y avoit lieu, & en rendre compte à la commission assemblée.

Ces expériences doivent avoir pour premier objet de constater l'existence du magnétisme. En s'occupant de cette existence, il faudroit d'abord écarter l'idée des influences célestes.

Après avoir observé ces effets au traitement public, on a dû s'occuper d'en démêler les causes, & de chercher les preuves de l'existence & de l'utilité du magnétisme. La question de l'existence est la première ; celle de l'utilité ne doit être traitée que lorsque l'autre aura été pleinement résolue. Le magnétisme animal peut bien exister sans être utile, mais il ne peut être utile s'il n'existe pas.

En conséquence le principal objet de l'examen des commissaires, & le but essentiel de leurs premières expériences a dû être de s'assurer de cette existence. Cet objet étoit encore très-vaste, & avoit besoin

d'être simplifié. Le magnétisme animal embrasse la nature entière ; il est , dit-on , le moyen de l'influence des corps célestes sur nous ; les commissaires ont cru qu'ils devoient d'abord écarter cette grande influence , ne considérer que la partie de ce fluide répandue sur la terre , sans s'embarasser d'où il vient , & constater l'action qu'il exerce sur nous , autour de nous , & sous nos yeux , avant d'examiner ses rapports avec l'univers.

Le fluide magnétique échappe à tous les sens.

Le moyen le plus sûr pour constater l'existence du fluide magnétique animal , seroit de rendre sa présence sensible , mais il n'a pas fallu beaucoup de temps aux commissaires pour reconnoître que ce fluide échappe à tous les sens. Il n'est point lumineux & visible comme l'électricité ; son action ne se manifeste pas à la vue comme l'attraction de l'aimant ; il est sans goût & sans odeur ; il marche sans bruit , & vous entoure ou vous pénètre sans que le tact vous avertisse de sa présence. S'il existe en nous & autour de nous , c'est donc d'une manière absolument insensible.

C'est par erreur qu'on a pu croire que la vue, le tact, pouvoient avertir de sa présence.

Parmi ceux qui professent le magnétisme , il en est qui prétendent qu'on le voit quel-

quefois sortir de l'extrémité des doigts qui lui servent de conducteurs, ou qui croient sentir son passage lorsqu'on promène le doigt devant le visage & sur la main. Dans le premier cas, l'émanation apperçue n'est que celle de la transpiration, qui devient tout-à-fait visible lorsqu'elle est grossie au microscope solaire ; dans le second, l'impression de froid ou de chaud qu'on éprouve, impression d'autant plus marquée qu'on a plus chaud, résulte du mouvement de l'air qui suit le doigt, & dont la température est toujours au dessous du degré de la chaleur animale. Lorsqu'au contraire on approche le doigt de la peau du visage, plus froide que le doigt, & qu'on le laisse en repos, on fait éprouver alors un sentiment de chaleur, qui est la chaleur animale communiquée.

Il n'est pas plus sensible à l'odorat.

On prétend encore que ce fluide a de l'odeur, & qu'on la sent lorsqu'on porte sous le nez, ou le doigt, ou un fer conducteur ; on dit même que ces sensations sont différentes sous les deux narines, selon qu'on dirige le doigt ou le fer à pôle direct, ou à pôle opposé : M. Deslon a fait l'expérience sur plusieurs commissaires ; les commissaires l'ont répétée sur plusieurs sujets ; aucun n'a éprouvé cette différence de sensation d'une

narine à l'autre ; & si, en y faisant attention, on a en effet reconnu quelque odeur, c'est lorsqu'on présente le fer, celle du fer même échauffé & frotté ; & lorsqu'on présente le doigt, celle des émanations de la transpiration, odeur souvent mêlée à celle du fer dont le doigt même est empreint. Ces effets ont été attribués par erreur au magnétisme, ils appartiennent tous à des causes naturelles & connues.

L'existence de ce fluide ne peut être constatée que par son action sur les corps animés.

Aussi M. Deslon n'a jamais insisté sur ces impressions passagères, il n'a pas cru devoir les produire comme des preuves ; & au contraire il a expressément déclaré aux commissaires, qu'il ne pouvoit leur démontrer l'existence du magnétisme que par l'action de ce fluide, opérant des changemens dans les corps animés. Cette existence devient d'autant plus difficile à constater par des effets qui soient démonstratifs, & dont la cause ne soit pas équivoque ; par des faits authentiques, sur lesquels les circonstances morales ne puissent pas influencer ; enfin par des preuves susceptibles de frapper, de convaincre l'esprit, les seules qui soient faites pour satisfaire les physiciens éclairés.



Par le traitement suivi des maladies , ou par les effets momentanés sur l'économie animale.

L'action du magnétisme sur les corps animés , peut être observée de deux manières différentes ; ou par cette action long-temps continuée , & par ses effets curatifs dans le traitement des maladies , ou par ses effets momentanés sur l'économie animale , & par les changemens observables qu'elle y produit. M. *Deslon* insistoit pour qu'on employât principalement , & presque exclusivement la première de ces méthodes ; les commissaires n'ont pas cru devoir le faire , & voici leurs raisons.

Raisons des Commissaires pour exclure le traitement des maladies. L'effet du remède a toujours quelque incertitude.

Raison première.

La plupart des maladies ont leur siège dans l'intérieur du corps. La longue expérience d'un grand nombre de siècles a fait connoître les symptômes qui les annoncent & qui les caractérisent ; la même expérience a indiqué la méthode de les traiter. Quel est dans cette méthode le but des efforts du médecin ? ce n'est point de contrarier & de dompter la nature , c'est de l'aider dans ses opérations. La nature guérit les malades ,

a dit le père de la médecine ; mais quelquefois elle rencontre des obstacles qui la gênent dans son cours , qui consomment inutilement ses forces. Le médecin est le ministre de la nature ; observateur attentif , il étudie sa marche. Si cette marche est ferme , sûre , égale & sans écarts , le médecin l'observe en silence , & se garde de la troubler par des remèdes au moins inutiles ; si cette marche est embarrassée , il la facilite ; si elle est trop lente ou trop rapide , il l'accélère ou la retarde. Il se borne quelquefois à régler le régime pour remplir son objet : quelquefois il emploie des médicamens. L'action d'un médicament introduit dans le corps humain , est une force nouvelle , combinée avec la grande force qui fait la vie : si le remède suit les mêmes voies que cette force a déjà ouvertes , pour l'expulsion des maux , il est utile , il est salutaire ; s'il tend à ouvrir des routes contraires & à détourner cette action intérieure , il est nuisible : cependant il faut convenir que cet effet salutaire ou nuisible , tout réel qu'il est , peut échapper souvent à l'observation vulgaire. L'histoire physique de l'homme offre des phénomènes très-singuliers à cet égard. On voit que les régimes les plus opposés , n'ont pas empêché d'atteindre à une grande vieillesse. On voit des hommes attaqués , ce semble , de la même maladie , guéris en
suivant

suivant des régimes contraires, & en prenant des remèdes entièrement différens; la nature est donc alors assez puissante pour entretenir la vie, malgré le mauvais régime, & pour triompher à la fois & du mal & du remède. Si elle a cette puissance de résister aux remèdes, à plus forte raison a-t-elle le pouvoir d'opérer sans eux. L'expérience de leur efficacité a donc toujours quelque incertitude: lorsqu'il s'agit du magnétisme, il y a une incertitude de plus; c'est celle de son existence. Or, comment s'assurer par le traitement des maladies, de l'action d'un agent dont l'existence est contestée, lorsqu'on peut douter de l'effet des médicamens dont l'existence n'est pas un problème?

La cure des maladies ne prouve pas davantage.

Seconde raison.

La cure que l'on cite le plus en faveur du magnétisme, est celle de M. le baron de ***; la Cour & la ville en ont été également instruites. On n'entrera point ici dans la discussion des faits; on n'examinera pas si les remèdes précédemment employés ont pu contribuer à cette cure. On admet d'une part, le plus grand danger dans l'état du malade, & de l'autre l'inefficacité de tous les moyens de la médecine ordinaire; le magnétisme a été mis en usage, & M. le baron de *** a été complètement guéri.

Mais une crise de la nature ne pouvoit-elle pas seule opérer cette cure ? Une femme du peuple & très-pauvre, demeurant au Gros-Caillou, a été attaquée en 1779 d'une fièvre maligne très-bien caractérisée ; elle a refusé constamment tous les secours, elle a demandé seulement qu'on lui tint toujours plein d'eau un vase qui étoit auprès d'elle : elle est restée tranquille sur la paille qui lui servoît de lit, buvant de l'eau tout le jour, & ne faisant rien autre chose. La maladie s'est développée, a passé successivement par ses différens périodes, & s'est terminée par une guérison complète (a). M^{lle} G. *** , demeurant aux Petites-Ecuries du Roi, portoit au sein droit deux glandes qui l'inquiétoient beaucoup ; un chirurgien lui conseilla l'usage de l'eau du peintre, comme un excellent fondant ; lui annonçant que si ce remède ne réussissoit pas dans un mois, il faudroit extirper les glandes. La demoiselle effrayée, consulta M. *Sallin*, qui jugea que les glandes étoient susceptibles de résolution ; M. *Bouvard* consulté ensuite, porta le même jugement. Avant de commencer

(a) Cette observation détaillée a été donnée à la Faculté de médecine de Paris, dans une assemblée de *prima mensis*, par M. *Bourdois de la Mothe*, médecin de charité de S. Sulpice, qui a exactement vilité la maladie tous les jours.

les remèdes, on lui conseilla la dissipation; quinze jours après, elle fut prise à l'opéra d'une toux violente & d'une expectoration si abondante, qu'on fut obligé de la ramener chez elle; elle cracha dans l'espace de quatre heures, environ trois pintes d'une lymphe glaireuse; une heure après, M. *Sallin* examina le sein, il n'y trouva plus aucun vestige de glande. M. *Bouvard* appelé le lendemain, constata l'heureux effet de cette crise naturelle. Si mademoiselle G.*** avoit pris de l'eau du peintre, le peintre auroit eu l'honneur de la cure.

L'observation constante de tous les siècles prouve, & les médecins reconnoissent que la nature seule & sans aucun traitement, guérit un grand nombre de malades. Si le magnétisme étoit sans action, les malades soumis à ses procédés, seroient comme abandonnés à la nature. Il seroit absurde de choisir pour constater l'existence de cet agent, un moyen qui, en lui attribuant toutes les cures de la nature, tendroit à prouver qu'il a une action utile & curative, lors même qu'il n'en auroit aucune.

Les commissaires sont en cela de l'avis de M. *Mesmer*. Il rejeta la cure des maladies, lorsque ce moyen de prouver le magnétisme lui fut proposé par un membre de l'Académie des Sciences: *C'est*, dit-il, *une erreur de croire que cette espèce de preuve soit sans*

replique ; rien ne prouve démonstrativement que le médecin ou la médecine guérissent les malades (a).

Les Commissaires doivent se borner aux preuves physiques.

Le traitement des maladies ne peut donc fournir que des résultats toujours incertains, & souvent trompeurs ; cette incertitude ne fauroit être dissipée, & toute cause d'illusion compensée que par une infinité de cures, & peut-être par l'expérience de plusieurs siècles. L'objet & l'importance de la commission demandent des moyens plus prompts. Les commissaires ont dû se borner aux preuves purement physiques, c'est-à-dire aux effets momentanés du fluide sur le corps animal, en dépouillant ces effets de toutes les illusions qui peuvent s'y mêler, & en s'assurant qu'ils ne peuvent être dûs à aucune autre cause que le magnétisme animal.

Expérience des Commissaires sur différens sujets.

Ils se sont proposé de faire des expériences sur des sujets isolés, qui voulassent bien se prêter aux expériences variées qu'on pourroit imaginer ; & qui, les uns par leur simplicité, les autres par leur intelligence,

(a) M. Mesmer, Précis historique, pag. 35, 37.

fussent capables de rendre un compte fidèle & exact de ce qu'ils auroient éprouvé. Ces expériences ne seroient point présentées ici suivant l'ordre des temps, mais suivant l'ordre des faits qu'elles doivent éclaircir.

Les Commissaires veulent faire la première sur eux-mêmes. Précaution qu'ils ont crue nécessaire.

Les commissaires ont d'abord résolu de faire sur eux-mêmes leurs premières expériences, & de se soumettre à l'action du magnétisme. Ils étoient très-curieux de reconnoître par leurs propres sensations les effets annoncés de cet agent. Ils se sont donc soumis à ces effets, & avec une résolution telle, qu'ils n'auroient point été fâchés d'éprouver des accidens & un dérangement de santé, qui, bien reconnu pour être un effet certain du magnétisme, les auroit mis à même de résoudre sur le champ, & par leur propre témoignage, cette question importante. Mais en se soumettant ainsi au magnétisme, les commissaires ont usé d'une précaution nécessaire. Il n'y a point d'individu, dans l'état de la meilleure santé, qui, s'il vouloir s'écouter attentivement, ne sentît au-dedans de lui, une infinité de mouvemens & de variations, soit de douleur infiniment légère, soit de chaleur dans différentes parties de son corps; ces variations qui ont lieu dans

tous les temps sont indépendantes du magnétisme. Il n'est peut-être pas indifférent de porter & de fixer ainsi sur soi son attention. Il y a tant de rapports, quel qu'en soit le moyen, entre la volonté de l'ame & les mouvemens du corps, qu'on ne sauroit dire jusqu'où peut aller l'influence de l'attention, qui ne semble qu'une suite de volontés dirigées constamment & sans interruption vers le même objet. Quand on considère que la volonté remue le bras comme il lui plaît, doit-on être sûr que l'attention, arrêtée sur quelque partie intérieure du corps, ne peut y exciter de légers mouvemens, y porter de la chaleur, & en modifier l'état actuel de manière à y produire de nouvelles sensations ? Le premier soin des commissaires a dû être de ne se pas rendre trop attentifs à ce qui se passoit en eux. Si le magnétisme est une cause réelle & puissante, elle n'a pas besoin qu'ils y pensent pour agir & pour se manifester ; elle doit pour ainsi dire forcer, fixer leur attention, & se faire appercevoir d'un esprit distrait, même à dessein.

Mais en prenant le parti de faire des expériences sur eux-mêmes, les commissaires ont unanimement résolu de les faire entre eux, sans y admettre d'autre étranger que *M. Deslon* pour les magnétiser, ou des personnes choisies par eux ; ils se sont également

promis de ne point magnétiser au traitement public, afin de pouvoir discuter librement leurs observations, & d'être dans tous les cas les seuls, ou du moins les premiers juges de ce qu'ils auroient observé.

Expérience faite sur eux-mêmes, une fois chaque semaine.

En conséquence on leur a consacré chez M. *Deslon*, une chambre séparée & un baquet particulier, & les commissaires ont été s'y placer une fois chaque semaine; ils y sont restés jusqu'à deux heures & demie de suite, la branche de fer appuyée sur l'hypochondre gauche, entourés de la corde de communication, & faisant de temps en temps la chaîne des pouces. Ils ont été magnétisés, soit par M. *Deslon*, soit par un de ses disciples envoyé à sa place, les uns plus long-temps & plus souvent, & c'étoient les commissaires qui paroissent devoir être les plus sensibles; ils ont été magnétisés, tantôt avec le doigt & la baguette de fer présentés & promenés sur différentes parties du corps, tantôt par l'application des mains & par la pression des doigts, ou aux hypochondres, ou sur le creux de l'estomac.

Ils n'ont rien éprouvé.

Aucun d'eux n'a rien senti, ou du moins n'a rien éprouvé qui fût de nature à être

attribué à l'action du magnétisme. Quelques-uns des commissaires sont d'une constitution robuste ; quelques autres ont une constitution moins forte , & sont sujets à des incommodités : un de ceux-ci a éprouvé une légère douleur au creux de l'estomac , à la suite de la forte pression qu'on y avoit exercée. Cette douleur a subsisté tout le jour & le lendemain , elle a été accompagnée d'un sentiment de fatigue & de mal-aise. Un second a ressenti l'après-midi, d'un des jours où il a été touché, un léger agacement dans les nerfs, auquel il est fort sujet. Un troisième, doué d'une plus grande sensibilité, & sur-tout d'une mobilité extrême dans les nerfs, a éprouvé plus de douleur & des agacemens plus marqués ; mais ces petits accidens sont la suite des variations perpétuelles & ordinaires de l'état de santé, & par conséquent étrangers au magnétisme, ou résultent de la pression exercée sur la région de l'estomac. Les commissaires ne font même mention de ces légers détails, que par une fidélité scrupuleuse ; ils les disent, parce qu'ils se sont imposé la loi de dire toujours & sur toute chose la vérité.

Différence des effets au traitement public, & à leur traitement particulier.

Les commissaires n'ont pu qu'être frappés de la différence du traitement public, avec

leur traitement particulier au baquet. Le calme & le silence dans l'un, le mouvement & l'agitation dans l'autre; là, des effets multipliés, des crises violentes, l'état habituel du corps & de l'esprit interrompu & troublé, la nature exaltée; ici, le corps sans douleur, l'esprit sans trouble, la nature conservant & son équilibre, & son cours ordinaire, en un mot, l'absence de tous les effets: on ne retrouve plus cette grande puissance qui étonne au traitement public; le magnétisme sans énergie paroît dépouillé de toute action sensible.

*Ils vont plusieurs jours de suite au traitement,
& n'éprouvent rien de plus.*

Les commissaires n'ayant d'abord été au baquet que tous les huit jours, ont voulu éprouver si la continuité ne produiroit pas quelque chose; ils y ont été trois jours de suite, mais leur insensibilité a été la même, & ils n'ont obtenu aucun effet. Cette expérience faite & répétée à la fois sur huit sujets, dont plusieurs ont des incommodités habituelles, suffit pour conclure que le magnétisme n'a que peu ou point d'action dans l'état de santé, & même dans cet état de légères infirmités. On a résolu de faire des épreuves sur des personnes réellement malades, & on les a choisies dans la classe du peuple.

Sept malades ont été rassemblés à Passy chez M. *Franklin* ; ils ont été magnétisés devant lui, & devant les autres commissaires, par M. *Deslon*.

Deuxième expérience:

Malades de la classe du peuple, éprouvés.

La veuve *Saint-Amand*, asthmatique, ayant le ventre, les cuisses & les jambes enflées ; & la femme *Anseaume*, qui avoit une grosseur à la cuisse, n'ont rien senti ; le petit *Claude Renard*, enfant de six ans, scrophuleux, presque étique, ayant le genou gonflé, la jambe fléchie & l'articulation presque sans mouvement, enfant intéressant & plus raisonnable que son âge ne le comporte, n'a également rien senti, ainsi que *Geneviève Leroux*, âgée de neuf ans, attaquée de convulsions & d'une maladie assez semblable à celle que l'on nomme *chorea sancti Viti*. *François Grenet* a éprouvé quelques effets ; il a les yeux malades, particulièrement le droit dont il ne voit presque pas, & où il a une tumeur considérable. Quand on a magnétisé l'œil gauche en approchant, en agitant le pouce de près & assez longtemps, il a éprouvé de la douleur dans le globe de l'œil, & l'œil a larmoyé. Quand on a magnétisé l'œil droit qui est le plus malade, il n'y a rien senti ; il a senti la même douleur à l'œil gauche, & rien par-tout ailleurs.

La femme *Charpentier* qui a été jetée à terre contre une poutre par une vache, il y a deux ans, a éprouvé plusieurs suites de cet accident ; elle a perdu la vue, l'a recouvrée en partie, mais elle est restée dans un état d'infirmités habituelles ; elle a déclaré avoir deux descentes, & le ventre d'une sensibilité si grande, qu'elle ne peut supporter les cordons de la ceinture de ses jupes : cette sensibilité appartient à des nerfs agacés & rendus très-mobiles ; la plus légère pression, faite dans la région du ventre, peut déterminer cette mobilité, & produire des effets dans tout le corps par la correspondance des nerfs.

Cette femme a été magnétisée comme les autres, par l'application & par la pression des doigts ; la pression lui a été douloureuse : ensuite en dirigeant le doigt vers la descente, elle s'est plainte de douleur à la tête ; le doigt étant placé devant le visage, elle a dit qu'elle perdoit la respiration. Au mouvement réitéré du doigt de haut en bas, elle avoit des mouvemens précipités de la tête & des épaules, comme on en a d'une surprise mêlée de frayeur, & semblables à ceux d'une personne à qui on jetteroit quelques gouttes d'eau froide au visage. Il a semblé qu'elle éprouvoit les mêmes mouvemens ayant les yeux fermés. On lui a porté les doigts sous le nez, en lui faisant fermer les

yeux, & elle a dit qu'elle se trouveroit mal si on continuoit. Le septième malade, *Jos. Ennuyé*, a éprouvé des effets du même genre, mais beaucoup moins marqués.

Effets partagés. Les uns sentent quelque chose, les autres ne sentent rien.

Sur ces sept malades, il y en a quatre qui n'ont rien senti, & les trois autres ont éprouvé des effets. Ces effets méritoient de fixer l'attention des commissaires, & demandoient un examen scrupuleux.

Troisième expérience. On éprouve des malades d'une classe plus distinguée.

Les commissaires, pour s'éclairer & pour fixer leurs idées à cet égard, ont pris le parti d'éprouver des malades placés dans d'autres circonstances, des malades choisis dans la société, qui ne pussent être soupçonnés d'aucun intérêt, & dont l'intelligence fût capable de discuter leurs propres sensations, & d'en rendre compte. Mesdames de B. *** & de V. ***, Messieurs M. *** & R. ***, ont été admis au baquet particulier avec les commissaires; on les a priés d'observer ce qu'ils sentiroient, mais sans y porter une attention trop suivie. M. M. *** & Mad. de V. *** sont les seuls qui aient éprouvé quelque chose. M. M. *** a une tumeur froide sur toute l'articulation du genou, & il sent de la douleur à la rotule. Il a

déclaré, après avoir été magnétisé, n'avoir rien éprouvé dans tout le corps, excepté au moment qu'on a promené le doigt devant le genou malade ; il a cru sentir alors une légère chaleur à l'endroit où il a habituellement de la douleur. Mad. de V. *** attaquée de maux de nerfs, a été plusieurs fois sur le point de s'endormir pendant qu'on la magnétisoit. Magnétisée pendant une heure dix-huit minutes sans interruption, & le plus souvent par l'application des mains, elle a éprouvé seulement de l'agitation & du mal aise. Ces deux malades ne sont venus qu'une fois au baquet. M. R. *** malade d'un reste d'engorgement dans le foie, à la suite d'une forte obstruction mal guérie, y est venu trois fois, & n'a rien senti. Mad. de B. **, gravement attaquée d'obstructions, y est venue constamment avec les commissaires ; elle n'a rien senti ; & il faut observer qu'elle s'est soumise au magnétisme avec une tranquillité parfaite, qui venoit d'une grande incrédulité.

Différens malades ont été éprouvés dans d'autres occasions, mais non autour du baquet. Un des commissaires dans un accès de migraine a été magnétisé par M. *Deslon* pendant une demi-heure ; un des symptômes de cette migraine est un froid excessif aux pieds. M. *Deslon* a approché son pied de celui du malade, le pied n'a point été

réchauffé, la migraine a eu sa durée ordinaire ; & le malade s'étant remis auprès du feu en a obtenu les effets salutaires que la chaleur lui a constamment procurés, sans avoir éprouvé ni pendant le jour, ni la nuit suivante, aucun effet du magnétisme.

M. *Franklin*, quoique les incommodités l'aient empêché de se transporter à Paris, & d'assister aux expériences qui y ont été faites, a été lui-même magnétisé par M. *Deslon*, qui s'est rendu chez lui à Passy. L'assemblée étoit nombreuse ; tous ceux qui étoient présens ont été magnétisés. Quelques malades qui avoient accompagné M. *Deslon*, ont ressenti les effets du magnétisme, comme ils ont coutume de les ressentir au traitement public ; mais Mad. de B.***, M. *Franklin*, les deux parentes, son secrétaire, un officier américain, n'ont rien éprouvé ; quoiqu'une des parentes de M. *Franklin* fût convalescente, & l'officier américain alors malade d'une fièvre réglée.

Comparaison des résultats de ces trois expériences.

Ces différentes expériences fournissent des faits propres à être rapprochés & comparés, & dont les commissaires ont pu tirer des conclusions. Sur quatorze malades, il y en a cinq qui ont paru éprouver des effets, & neuf qui n'en ont éprouvé aucun. Celui

des commissaires qui avoit la migraine & les pieds glacés, n'a point éprouvé de soulagement du magnétisme, & ses pieds n'ont point été réchauffés. Cet agent n'a donc point la propriété qu'on lui attribue, de communiquer de la chaleur aux pieds. On annonce encore le magnétisme comme propre à faire connoître l'espèce, & sur-tout le siège du mal, par la douleur que l'action de ce fluide y porte inmanquablement. Cet avantage seroit précieux; le fluide indicateur du mal seroit un grand moyen dans les mains du médecin, souvent trompé par des symptômes équivoques; mais *François Grenet* n'a éprouvé quelque sensation & quelque douleur, qu'à l'œil le moins malade. Si l'autre œil n'avoit pas été rouge & tuméfié, on auroit pu le croire intact, en jugeant d'après l'effet du magnétisme. M. R. ** & Mad. de B. ***, tous les deux atteints d'obstructions, & Mad. de B. *** très-gravement, n'ayant rien senti, n'auroient été avertis ni du siège, ni de l'espèce du mal. Les obstructions sont cependant des maladies que l'on annonce comme plus particulièrement soumises à l'action du magnétisme; puisque, suivant la nouvelle théorie, la circulation libre & rapide de ce fluide par les nerfs, est un moyen de débarrasser les canaux & de détruire les obstacles, c'est-à-dire, les engorgemens qu'il y rencontre. On dit en

même temps que le magnétisme est la pierre de touche de la santé : si M. R.*** & Mad. de B.*** n'avoient pas éprouvé les dérangemens & les souffrances inséparables des obstructions , ils auroient été fondés à se croire dans la meilleure santé du monde. On en doit dire autant de l'officier américain : le magnétisme, annoncé comme indicateur des maux , a donc absolument manqué son effet.

La chaleur que M. M.*** a sentie à la rotule , est un effet trop léger & trop fugitif pour en rien conclure : on peut soupçonner qu'il vient de la cause développée ci-dessus, c'est-à-dire , de trop d'attention à s'observer : la même attention retrouveroit des sensations semblables dans tout autre moment où le magnétisme ne seroit pas employé. L'affoupissement éprouvé par Mad. de V.***, vient sans doute de la constance & de l'ennui de la même situation ; si elle a eu quelque mouvement vaporeux , on fait que le propre des affections des nerfs , est de tenir beaucoup à l'attention qu'on y fait ; il suffit d'y penser ou d'en entendre parler pour les faire naître. On peut juger de ce qui doit arriver à une femme dont les nerfs sont très-mobiles, & qui, magnétisée durant une heure dix-neuf minutes, n'a pendant ce temps d'autre pensée que celle des maux qui lui sont habituels. Elle auroit pu avoir
une

une crise nerveuse plus considérable , sans qu'on dût en être surpris.

Quelques malades du peuple sont les seuls qui aient éprouvé des effets. Raisons de douter que ces effets appartiennent au magnétisme.

Il ne reste donc que les effets produits sur la femme *Charpentier*, sur *Franç. Grenet* & sur *Joseph Ennuyé*, qui puissent paroître appartenir au magnétisme. Mais alors, en comparant ces trois faits particuliers à tous les autres, les commissaires ont été étonnés que ces trois malades de la classe du peuple, soient les seuls qui aient senti quelque chose, tandis que ceux qui sont dans une classe plus élevée, doués de plus de lumières, plus capables de rendre compte de leurs sensations, n'ont rien éprouvé. Sans doute *François Grenet* a éprouvé de la douleur à l'œil & un larmolement, parce qu'on a approché le pouce très-près de son œil; la femme *Charpentier* s'est plainte qu'en touchant à l'estomac la pression répondoit à sa descente; & cette pression peut avoir produit une partie des effets que la femme a éprouvés: mais les commissaires ont soupçonné que ces effets avoient été augmentés par des circonstances morales.

Représentons-nous la position d'une personne du peuple, par conséquent ignorante,

attaquée d'une maladie & desirant de guérir, amenée avec appareil devant une grande assemblée, composée en partie de médecins, où on lui administre un traitement tout-à-fait nouveau pour elle, & dont elle se persuade d'avance qu'elle va éprouver des prodiges. Ajoutons que sa complaisance est payée, & qu'elle croit nous satisfaire davantage en disant qu'elle éprouve des effets, & nous aurons des causes naturelles pour expliquer ces effets; nous aurons du moins des raisons légitimes de douter que leur vraie cause soit le magnétisme.

Les enfans, qui ne sont pas susceptibles de prévention, ne sentent rien.

D'ailleurs on peut demander pourquoi le magnétisme a eu ces effets sur des gens qui savoient ce qu'on leur faisoit, qui pouvoient croire avoir intérêt à dire ce qu'ils ont dit, tandis qu'il n'a eu aucune prise sur le petit *Claude Renard*, sur cette organisation délicate de l'enfance, si mobile & si sensible? La raison & l'ingénuité de cet enfant assurent la vérité de son témoignage. Pourquoi cet agent n'a-t-il rien produit sur *Geneviève Leroux*, qui étoit dans un état perpétuel de convulsions? Elle a certainement des nerfs mobiles; comment le magnétisme ne s'est-il pas manifesté, soit en augmentant, soit en diminuant ses con-

vulsions ? Son indifférence & son impassibilité portent à croire qu'elle n'a rien senti, parce que l'absence de la raison ne lui a pas permis de juger qu'elle dût sentir quelque chose.

On soupçonne que l'imagination a part aux effets produits. On se propose de faire des expériences pour détruire ou pour confirmer ce soupçon.

Ces faits ont permis aux commissaires d'observer que le magnétisme a semblé être nul pour ceux des malades qui s'y sont soumis avec quelque incrédulité ; que les commissaires, même ceux qui ont des nerfs plus mobiles, ayant détourné exprès leur attention, s'étant armés du doute philosophique qui doit accompagner tout examen, n'ont point éprouvé les impressions qu'ont ressenties les trois malades de la classe du peuple ; & ils ont dû soupçonner que ces impressions, en les supposant toutes réelles, étoient la suite d'une persuasion anticipée, & pouvoient être un effet de l'imagination. Il en a résulté un autre plan d'expériences. Leurs recherches vont être désormais dirigées vers un nouvel objet ; il s'agit de détruire ou de confirmer ce soupçon, de déterminer jusqu'à quel point l'imagination peut influer sur nos sensations, & de constater si elle peut être la cause en tout ou

en partie des effets attribués au magnétisme.

Méthode de M. Jumelin, pour magnétiser ; différente de celle de MM. Mesmer & Deslon.

Alors les commissaires ont entendu parler des expériences qui ont été faites chez M. le doyen de la Faculté, par M. *Jumelin*, docteur en médecine ; ils ont désiré de voir ces expériences, & ils se sont rassemblés avec lui chez l'un d'eux, M. *Majault*. M. *Jumelin* leur a déclaré qu'il n'étoit disciple ni de M. *Mesmer*, ni de M. *Deslon*, il n'a rien appris d'eux sur le magnétisme animal ; & sur ce qu'il en a entendu dire, il a conçu des principes, & s'est fait des procédés. Ses principes consistent à regarder le fluide magnétique animal comme un fluide qui circule dans les corps, & qui en émane, mais qui est essentiellement le même que celui qui fait la chaleur ; fluide qui, comme tous les autres, tendant à l'équilibre, passe du corps qui en a le plus, dans celui qui en a le moins. Ses procédés sont également différens de ceux de MM. *Mesmer* & *Deslon* ; il magnétise comme eux avec le doigt & la baguette de fer conducteur, & par l'application des mains, mais sans aucune distinction de pôles.

Quatrième Expérience : *Elle prouve que par cette méthode on produit les mêmes effets.*

Huit hommes & deux femmes ont d'abord été magnétisés, & n'ont rien senti; enfin une femme, qui est portière de M. *Alphonse Leroy*, docteur en médecine, ayant été magnétisée au front, mais sans la toucher, a dit qu'elle sentoit de la chaleur. M. *Jumelin* promenant sa main, & présentant les cinq extrémités de ses doigts sur tout le visage de la femme, elle a dit qu'elle sentoit comme une flamme qui se promenoit : magnétisée à l'estomac, elle a dit y sentir de la chaleur; magnétisée sur le dos, elle a dit y sentir la même chaleur : elle a déclaré de plus, qu'elle avoit chaud dans tout le corps, & mal à la tête.

Les commissaires voyant que sur onze personnes soumises à l'expérience, une seule avoit été sensible au magnétisme de M. *Jumelin*, ont pensé que celle-ci n'avoit éprouvé quelque chose, que parce qu'elle avoit sans doute l'imagination plus facile à ébranler; l'occasion étoit favorable pour s'en éclaircir. La sensibilité de cette femme étant bien prouvée, il ne s'agissoit que de la mettre à l'abri de son imagination, ou du moins de mettre son imagination en défaut. Les commissaires ont proposé de lui bander les yeux, afin d'observer quelles seroient ses sensa-

tions, lorsqu'on opéreroit à son insu. On lui a bandé les yeux, & on l'a magnétisée; alors les phénomènes n'ont plus répondu aux endroits où on a dirigé le magnétisme. Magnétisée successivement sur l'estomac & dans le dos, la femme n'a senti que de la chaleur à la tête, de la douleur dans l'œil droit, dans l'œil & dans l'oreille gauches.

On lui a débandé les yeux, & M. *Jumelin* lui ayant appliqué ses mains sur les hypochondres, elle a dit y sentir de la chaleur; puis au bout de quelques minutes, elle a dit qu'elle alloit se trouver mal, & elle s'est trouvée mal en effet. Lorsqu'elle a été bien revenue à elle, on l'a reprise, on lui a bandé les yeux, on a écarté M. *Jumelin*, recommandé le silence, & on a fait accroire à la femme qu'elle étoit magnétisée. Les effets ont été les mêmes, quoiqu'on n'agit sur elle ni de près, ni de loin; elle a éprouvé la même chaleur, la même douleur dans les yeux & dans les oreilles; elle a senti de plus de la chaleur dans le dos & dans les reins.

Au bout d'un quart-d'heure, on a fait signe à M. *Jumelin* de la magnétiser à l'estomac, elle n'y a rien senti, au dos de même. Les sensations ont diminué au lieu d'augmenter. Les douleurs de la tête sont restées, la chaleur du dos & des reins a cessé.



*On conclut que la méthode est indifférente ;
que la distinction des pôles est chimérique.*

On voit qu'il y a eu ici des effets produits, & ces effets sont semblables à ceux qu'ont éprouvés les trois malades dont il a été question ci-dessus ; mais les uns & les autres ont été obtenus par des procédés différens : il s'ensuit que les procédés n'y font rien. La méthode de MM. Mesmer & Deslon, & une méthode opposée, donnent également les mêmes phénomènes. La distinction des pôles est donc chimérique.

Effets marqués de l'imagination.

On peut observer que quand la femme voyoit, elle plaçoit ses sensations précisément à l'endroit magnétisé ; au lieu que quand elle n'y voyoit pas, elle les plaçoit au hasard, & dans des parties très-éloignées des endroits où on dirigeoit le magnétisme. Il a été naturel de conclure que l'imagination déterminoit ces sensations vraies ou fausses. On en a été convaincu quand on a vu qu'étant bien reposée, ne sentant plus rien, & ayant les yeux bandés, cette femme éprouvoit tous les mêmes effets, quoiqu'on ne la magnétisât pas ; mais la démonstration a été complète, lorsqu'après une séance d'un quart-d'heure, son imagination s'étant sans

doute lassée & refroidie , les effets au lieu d'augmenter ont diminué au moment où la femme a été réellement magnétisée.

Si elle s'est trouvée mal , cet accident arrive quelquefois aux femmes , lorsqu'elles sont serrées & gênées dans leurs vêtemens. L'application des mains aux hypochondres a pu produire le même effet sur une femme excessivement sensible ; mais on n'a pas même besoin de cette cause pour expliquer le fait. Il faisoit alors très-chaud , la femme avoit éprouvé sans doute de l'émotion dans les premiers momens , elle a fait effort pour se soumettre à un traitement nouveau , inconnu ; & , après un effort trop long-temps soutenu , il n'est pas extraordinaire de tomber en foiblesse.

Cinquième Expérience, qui donne les mêmes résultats , & montre également l'effet de l'imagination.

Cet évanouissement a donc une cause naturelle & connue ; mais les sensations qu'elle a éprouvées lorsqu'on ne la magnétisoit pas , ne peuvent être que l'effet de l'imagination. Par des expériences semblables que M. *Jumelin* a faites au même lieu , le lendemain , en présence des commissaires , sur un homme les yeux bandés , & sur une femme les yeux découverts , on a eu

les mêmes résultats ; on a reconnu que leurs réponses étoient évidemment déterminées par les questions qu'on leur faisoit. La question indiquoit où devoit être la sensation ; au lieu de diriger sur eux le magnétisme , on ne faisoit que montrer & diriger leur imagination. Un enfant de cinq ans , magnétisé ensuite , n'a senti que la chaleur qu'il avoit précédemment contractée en jouant.

Ces expériences ont paru assez importantes aux commissaires , pour leur faire désirer de les répéter , afin d'obtenir de nouvelles lumières , & M. *Jumelin* a eu la complaisance de s'y prêter. Il seroit inutile d'objecter que la méthode de M. *Jumelin* est mauvaise ; car on ne se proposoit pas dans ce moment d'éprouver le magnétisme , mais l'imagination.

Les commissaires sont convenus de bander les yeux des sujets éprouvés , de ne point les magnétiser le plus souvent , & de faire les questions avec assez d'adresse pour leur indiquer les réponses. Cette marche ne devoit pas les induire en erreur , elle ne trompoit que leur imagination. En effet , lorsqu'ils ne sont point magnétisés , leur seule réponse doit être qu'ils ne sentent rien ; & , lorsqu'ils le sont , c'est l'impression sentie qui doit dicter leur réponse , & non la manière dont ils sont interrogés.



Sixième Expérience, *qui confirme & qui donne encore les mêmes résultats.*

En conséquence les commissaires s'étant transportés chez M. *Jumelin*, on a commencé par éprouver son domestique. On lui a appliqué sur les yeux un bandeau préparé exprès, & qui a servi dans toutes les expériences suivantes. Ce bandeau étoit composé de deux calottes de gomme élastique, dont la concavité étoit remplie par de l'édredon ; le tout enfermé & cousu dans deux morceaux d'étoffe taillés en rond. Ces deux pièces étoient attachées l'une à l'autre ; elles avoient des cordons qui se lioient par derrière. Placées sur les yeux, elles laissoient dans leur intervalle la place du nez, & toute liberté pour la respiration sans qu'on pût rien voir, même la lumière du jour, ni au travers, ni au dessus, ni au dessous du bandeau. Ces précautions prises pour la commodité des sujets éprouvés & pour la certitude des résultats, on a persuadé au domestique de M. *Jumelin* qu'il étoit magnétisé : alors il a senti une chaleur presque générale, des mouvemens dans le ventre, la tête s'est appesantie ; peu-à-peu il s'est assoupi, & a paru sur le point de s'endormir. Ce qui prouve, comme on l'a dit plus haut, que cet effet tient à la situation, à l'ennui, & non au magnétisme.

Magnétisé ensuite les yeux découverts, en lui présentant la baguette de fer au front, il y sent des picotemens : les yeux rebandés, quand on la lui présente, il ne la sent point ; & quand on ne la lui présente pas, interrogé s'il ne sent rien au front, il déclare qu'il sent quelque chose aller & revenir dans la largeur du front.

M. B. *** , homme instruit, & particulièrement en médecine, les yeux bandés, offre le même spectacle ; éprouvant des effets lorsqu'on n'agit pas, n'éprouvant souvent rien lorsqu'on agit. Ces effets ont même été tels qu'avant d'avoir été magnétisé en aucune manière, mais croyant l'être depuis dix minutes, il sentoît dans les lombes une chaleur qu'il comparoit à celle d'un poêle. Il est évident que M. B. *** avoit une sensation forte, puisque, pour en donner l'idée, il a eu besoin de recourir à une pareille comparaison ; & cette sensation il ne la devoit qu'à l'imagination, qui seule agissoit sur lui.

Il est évident que ces effets appartiennent à l'imagination.

Les commissaires, sur-tout les médecins, ont fait une infinité d'expériences sur différens sujets qu'ils ont eux-mêmes magnétisés, ou à qui ils ont fait croire qu'ils étoient magnétisés. Ils ont indifféremment magnétisés, ou à pôles opposés, ou à pôles directs

& à contre-sens ; & , dans tous les cas , ils ont obtenu les mêmes effets ; il n'y a eu dans toutes ces épreuves , d'autre différence que celle des imaginations plus ou moins sensibles (a). Ils se sont donc convaincus

(a) M. *Sigault*, docteur en médecine de la Faculté de Paris , connu pour avoir imaginé l'opération de la symphyse , a fait plusieurs expériences , qui prouvent que le magnétisme n'est que l'effet de l'imagination. Voici le détail qu'il en a donné dans une lettre datée du 30 juillet , & adressée à l'un des Commissaires.

« Ayant laissé croire dans une grande maison , au Marais , que j'étois adepte de M. *Mesmer*, j'ai produit sur une dame différens effets. Le ton , l'air sérieux que j'affectai , joint à des gestes , lui firent une très-grande impression qu'elle voulut d'abord me dissimuler ; mais , ayant porté ma main sur la région du cœur , j'ai senti qu'il palpitoit. Son état d'oppression désignoit d'ailleurs un resserrement dans la poitrine. A ces symptômes , s'en joignirent bientôt d'autres ; la face devint convulsive , les yeux se troublèrent ; elle tomba enfin évanouie , vomit ensuite son dîner , eut plusieurs garde-robes , & s'est trouvée dans un état de foiblesse & d'affaiblissement incroyable. J'ai répété le même manège sur plusieurs personnes , avec plus ou moins de succès , selon leur degré de croyance & de sensibilité. »

« Un artiste célèbre , qui donne des leçons de dessin aux enfans d'un de nos princes , se plaignoit depuis quelques jours d'une grande migraine ; il m'en fit part sur le Pont-Royal ; lui ayant persuadé que j'étois initié dans les mystères de M. *Mesmer* ; presque aussi-tôt , au moyen de quel-

par les faits, que l'imagination seule peut produire différentes sensations & faire éprouver

ques gestes, j'enlevai sa douleur à son grand étonnement. »

« J'ai produit les mêmes effets sur un garçon chapelier attaqué aussi d'une migraine ; mais celui-ci n'éprouvant rien à mes premiers gestes, je lui portai ma main sur les fausses côtes, en lui disant de me regarder : dès-lors il éprouva un serrement de poitrine, des palpitations, des bâillemens, & un très-grand mal-aise. Il ne douta plus, dès ce moment, du pouvoir que j'avois sur lui. En effet, ayant porté mon doigt sur la partie affectée, je l'interrogeai sur ce qu'il éprouvoit. Il me répondit que sa douleur descendoit. Je lui assurai que j'allois la diriger vers le bras, & la faire sortir par le pouce, que je lui ferai vivement. Il me crut sur ma parole, & fut soulagé pendant deux heures. A cette époque, il m'arrêta dans la rue, pour me dire que sa douleur étoit revenue. Cet effet est, ce me semble, le même que celui que produit le dentiste sur le moral de ceux qui vont chez lui pour se faire tirer une dent. »

« Dernièrement encore, étant au parloir dans un couvent, rue du Colombier, fauxbourg Saint-Germain, une jeune dame me dit : vous allez donc chez M. *Mesmer* ? Oui, lui dis-je ; & à travers la grille je puis vous magnétiser. En même temps, je lui présentai le doigt ; elle s'effraya, se trouva saisie, & me pria en grâce de cesser. Elle étoit tellement émue, que si j'eusse insisté davantage, elle seroit tombée infailliblement en convulsions. »

M. *Sigault* a raconté qu'il avoit éprouvé lui-même le pouvoir de l'imagination. Un jour qu'il

de la douleur, de la chaleur, même une chaleur considérable dans toutes les parties du corps, & ils ont conclu qu'elle entre nécessairement pour beaucoup dans les effets attribués au magnétisme animal. Mais il faut convenir que la pratique du magnétisme produit dans le corps animé, des changemens plus marqués & des dérangemens plus considérables que ceux qui viennent d'être rapportés. Aucun des sujets qui ont cru être magnétisés jusqu'ici, n'ont été ébranlés jusqu'à avoir des convulsions; c'étoit donc un nouvel objet d'expérience, que d'éprouver si en remuant seulement l'imagination, on pourroit produire des crises semblables à celles qui ont lieu au traitement public.

On se propose d'éprouver si l'imagination dans ses effets, peut aller jusqu'à produire des crises.

Septième Expérience sur un arbre magnétisé.

Alors plusieurs expériences ont été déterminées par cette vue. Lorsqu'un arbre a été

étoit question de le magnétiser pour le convaincre, il sentit, au moment qu'on se détermina à le toucher, un resserrement de poitrine & des palpitations; mais, s'étant bientôt rassuré, on employa vainement tous les gestes & tous les procédés du magnétisme, qui ne firent aucune impression sur lui.

touché, suivant les principes & la méthode du magnétisme, toute personne qui s'y arrête doit éprouver plus ou moins les effets de cet agent ; il en est même qui y perdent connoissance, ou qui y éprouvent des convulsions. On en parla à M. *Deslon*, qui répondit que l'expérience devoit réussir, pourvu que le sujet fût fort sensible, & on convint avec lui de la faire à Passy en présence de M. *Franklin*. La nécessité que le sujet fût sensible, fit penser aux commissaires que, pour rendre l'expérience décisive & sans réplique, il falloit qu'elle fût faite sur une personne choisie par M. *Deslon*, & dont il auroit éprouvé d'avance la sensibilité au magnétisme. M. *Deslon* a donc amené avec lui un jeune homme d'environ douze ans ; on a marqué dans le verger du jardin, un abricotier bien isolé, & propre à conserver le magnétisme qu'on lui auroit imprimé. On y a mené M. *Deslon* seul, pour qu'il le magnétisât, le jeune homme étant resté dans la maison, & avec une personne qui ne l'a pas quitté. On auroit désiré que M. *Deslon* ne fût pas présent à l'expérience ; mais il a déclaré qu'elle pourroit manquer, s'il ne dirigeoit pas sa canne & ses regards sur cet arbre pour en augmenter l'action. On a pris le parti d'éloigner M. *Deslon* le plus possible, & de placer des commissaires entre lui & le jeune homme, afin de s'as-

surer qu'il ne feroit point de signal, & de pouvoir répondre qu'il n'y avoit point eu d'intelligence. Ces précautions, dans une expérience qui doit être authentique, sont indispensables sans être offensantes.

On a ensuite amené le jeune homme les yeux bandés, & on l'a présenté successivement à quatre arbres, qui n'étoient point magnétisés, en les lui faisant embrasser chacun pendant deux minutes, suivant ce qui avoit été réglé par M. Deslon lui-même.

M. Deslon présent, & à une assez grande distance, dirigeoit sa canne sur l'arbre réellement magnétisé.

Au premier arbre, le jeune homme interrogé au bout d'une minute, a déclaré qu'il suoit à grosses gouttes; il a touffé, craché, & il a dit sentir une petite douleur sur la tête; la distance à l'arbre magnétisé étoit environ de vingt-sept pieds.

Au second arbre, il se sent étourdi, même douleur sur la tête; la distance étoit de trente-fix pieds.

Au troisième arbre, l'étourdissement redouble, ainsi que le mal de tête: il dit qu'il croit approcher de l'arbre magnétisé; il en étoit alors environ à trente-huit pieds.

Le malade tombe en crise sous un arbre qui n'est pas magnétisé.

Enfin au quatrième arbre non magnétisé,
&

& à vingt-quatre pieds environ de distance de l'arbre qui l'avoit été, le jeune homme est tombé en crise; il a perdu connoissance, ses membres se sont roidis, & on l'a porté sur un gazon voisin, où M. *Deslon* lui a donné des secours, & l'a fait revenir.

L'imagination a donc produit cette crise.

Le résultat de cette expérience est entièrement contraire au magnétisme. M. *Deslon* a voulu expliquer le fait, en disant que tous les arbres sont magnétisés par eux-mêmes, & que leur magnétisme étoit d'ailleurs renforcé par sa présence. Mais alors une personne sensible au magnétisme ne pourroit hasarder d'aller dans un jardin sans risquer d'avoir des convulsions; cette assertion seroit démentie par l'expérience de tous les jours. La présence de M. *Deslon* n'a rien fait de plus que ce qu'elle a fait dans le carrosse où le jeune homme est venu avec lui, placé vis-à-vis de lui, & où il n'a rien éprouvé. Si le jeune homme n'eût rien senti, même sous l'arbre magnétisé, on auroit pu dire qu'il n'étoit pas assez sensible, du moins ce jour-là; mais le jeune homme est tombé en crise sous un arbre qui n'étoit pas magnétisé; c'est par conséquent un effet qui n'a point de cause physique, de cause extérieure, & qui n'en peut avoir d'autre que l'imagination. L'expé-

rience est donc tout-à-fait concluante : le jeune homme savoit qu'on le menoit à l'arbre magnétisé, son imagination s'est frappée, successivement exaltée, & au quatrième arbre, elle a été montée au degré nécessaire pour produire la crise.

D'autres expériences viennent à l'appui de celle-ci, & fournissent le même résultat. Un jour que les commissaires se sont tous réunis à Passy chez M. *Franklin*, & avec M. *Deslon*, ils avoient prié ce dernier d'amener avec lui des malades, & de choisir dans le traitement des pauvres, ceux qui seroient le plus sensibles au magnétisme. M. *Deslon* a amené deux femmes; &, tandis qu'il étoit occupé à magnétiser M. *Franklin* & plusieurs personnes dans un autre appartement, on a séparé ces deux femmes, & on les a placées dans deux pièces différentes.

Huitième Expérience, qui donne le même résultat. Une femme qui croit être magnétisée, tombe en crise.

L'une, la femme P.**, a des taies sur les yeux; mais, comme elle voit toujours un peu, on lui a cependant couvert les yeux du bandeau décrit ci-dessus. On lui a persuadé qu'on avoit amené M. *Deslon* pour la magnétiser : le silence étoit recommandé, trois commissaires étoient présens, l'un pour interroger, l'autre pour écrire, le troi-

fième pour représenter M. *Deslon*. On a eu l'air d'adresser la parole à M. *Deslon*, en le priant de commencer, mais on n'a point magnétisé la femme; les trois commissaires sont restés tranquilles, occupés seulement à observer ce qui alloit se passer. Au bout de trois minutes, la malade a commencé à sentir un frisson nerveux; puis successivement elle a senti une douleur derrière la tête, dans les bras, un fourmillement dans les mains; c'est son expression: elle se roidissoit, frappoit dans ses mains, se levoit de son siége, frappoit des pieds: la crise a été bien caractérisée. Deux autres commissaires placés dans la pièce à côté, la porte fermée, ont entendu les battemens de pieds & de mains, & sans rien voir, ont été les témoins de cette scène bruyante.

Neuvième Expérience, qui donne le même résultat. Une femme qui croit être magnétisée à travers une porte, tombe en crise.

Ces deux commissaires étoient avec l'autre malade, la demoiselle B. **, attaquée de maux de nerfs. On lui a laissé la vue libre & les yeux découverts; on l'a assise devant une porte fermée, en lui persuadant que M. *Deslon* étoit de l'autre côté, occupé à la magnétiser. Il y avoit à peine une minute qu'elle étoit assise devant cette porte, quand elle a commencé à sentir du frisson; après

une autre minute, elle a eu un claquement de dents, & cependant une chaleur générale; enfin après une troisième minute, elle est tombée tout-à-fait en crise. La respiration étoit précipitée, elle étendoit les deux bras derrière le dos, en les tordant fortement, & en penchant le corps en devant: il y a eu tremblement général de tout le corps; le claquement de dents est devenu si bruyant, qu'il pouvoit être entendu de dehors; elle s'est mordu la main, & assez fort pour que les dents soient restées marquées.

Il est bon d'observer qu'on n'a touché en aucune manière ces deux malades; on ne leur a pas même tâté le poulx, afin qu'on ne pût pas dire qu'on leur avoit communiqué le magnétisme, & cependant les crises ont été complètes. Les commissaires qui ont voulu connoître l'effet du travail de l'imagination, & apprécier la part qu'elle pouvoit avoir aux crises du magnétisme, ont obtenu tout ce qu'ils desiroient. Il est impossible de voir l'effet de ce travail, plus à découvert & d'une manière plus évidente, que dans ces deux expériences. Si les malades ont déclaré que leurs crises sont plus fortes au traitement, c'est que l'ébranlement des nerfs se communique, & qu'en général toute émotion propre & individuelle, est augmentée par le spectacle d'émotions semblables.

On a eu occasion d'éprouver une seconde fois la femme P. **, & de reconnoître combien elle étoit dominée par son imagination. On vouloit faire l'expérience de la tasse magnétisée : cette expérience consiste à choisir dans un nombre de tasses, une tasse que l'on magnétise. On les présente successivement à un malade sensible au magnétisme; il doit tomber en crise, ou du moins éprouver des effets sensibles lorsqu'on lui présente la tasse magnétisée, il doit être indifférent à toutes celles qui ne le sont pas. Il faut seulement, comme l'a recommandé M. *Deslon*, les lui présenter à pôle direct, afin que celui qui tient la tasse ne magnétise pas le malade, & qu'on ne puisse avoir d'autre effet que celui du magnétisme de la tasse.

La femme P. ** a été mandée à l'arsenal chez M. *Lavoisier*, où étoit M. *Deslon*; elle a commencé par tomber en crise dans l'antichambre, avant d'avoir vu ni les commissaires, ni M. *Deslon*; mais elle savoit qu'elle devoit le voir, & c'est un effet bien marqué de l'imagination.

Dixième Expérience de la tasse magnétisée :
même résultat.

Lorsque la crise a été calmée, on a amené la femme dans le lieu de l'expérience. On lui a présenté plusieurs tasses de porcelaine

qui n'étoient point magnétisées ; la seconde tasse a commencé à l'émouvoir , & à la quatrième , elle est tombée tout à-fait en crise. On peut répondre que son état actuel étoit un état de crise , qui avoit commencé dès l'antichambre , & qui se renouvelloit de lui-même ; mais ce qui est décisif, c'est qu'ayant demandé à boire , on lui en a donné dans la tasse magnétisée par M. *Deslon* lui-même ; elle a bu tranquillement , & a dit qu'elle étoit bien soulagée. La tasse & le magnétisme ont donc manqué leur effet , puisque la crise a été calmée au lieu d'être augmentée.

Onzième Expérience avec cette tasse ; même résultat.

Quelque temps après , pendant que M. *Majault* examinait les taies qu'elle a sur les yeux , on lui a présenté derrière la tête la tasse magnétisée , & cela pendant douze minutes ; elle ne s'en est point apperçue , & n'a éprouvé aucun effet : elle n'a même dans aucun moment été plus tranquille , parce que son imagination étoit distraite , & occupée de l'examen qu'on faisoit de ses yeux.

Effet marqué de l'imagination & de la prévention.

On a raconté aux commissaires que cette femme étant seule dans l'antichambre , dis-

férentes personnes étrangères au magnétisme s'étoient approchées d'elles , & que les mouvemens convulsifs avoient recommencé. On lui a fait observer qu'on ne la magnétisoit pas ; mais son imagination étoit tellement frappée , qu'elle a répondu : si vous ne me faisiez rien , je ne serois pas dans l'état où je suis. Elle savoit qu'elle étoit venue pour être soumise à des expériences ; l'approche de quelqu'un , le moindre bruit attiroit son attention , réveilleoit l'idée du magnétisme , & renouvelloit les convulsions.

Douzième Expérience : Cet effet va jusqu'à faire perdre la parole.

L'imagination , pour agir puissamment , a souvent besoin que l'on touche plusieurs cordes à la fois. L'imagination répond à tous les sens ; sa réaction doit être proportionnée & au nombre de sens qui l'ébranlent , & à celui des sensations reçues ; c'est ce que les commissaires ont reconnu par une expérience dont ils vont rendre compte. M. *Jumelin* leur avoit parlé d'une demoiselle , âgée de vingt ans , à qui il a fait perdre la parole par le pouvoir du magnétisme ; les commissaires ont répété cette expérience chez lui , la demoiselle a consenti à s'y prêter & à se laisser bander les yeux.

On a d'abord tâché d'obtenir le même effet sans la magnétiser ; mais , quoiqu'elle

ait senti, ou cru sentir des effets du magnétisme, on n'a pu parvenir à frapper assez son imagination pour que l'expérience réussît. Quand on l'a magnétisée réellement, en lui laissant les yeux bandés, on n'a pas eu plus de succès. On lui a débandé les yeux ; alors l'imagination a été ébranlée à la fois par la vue & par l'ouïe, les effets ont été plus marqués ; mais, quoique la tête commençât à s'appesantir, quoiqu'elle sentît de l'embarras à la racine du nez, & une grande partie des symptômes qu'elle avoit éprouvés la première fois, cependant la parole ne se perdoit pas. Elle a observé elle-même qu'il falloit que la main qui la magnétisoit au front, descendît vis-à-vis du nez, se souvenant que la main étoit ainsi placée lorsqu'elle a perdu la voix. On a fait ce qu'elle demandoit, & en trois quarts de minute, elle est devenue muette ; on n'entendoit plus que quelques sons inarticulés & sourds, malgré les efforts visibles du gosier pour pousser le son, & ceux de la langue & des lèvres pour l'articuler. Cet état a duré seulement une minute : on voit que, se trouvant précisément dans les mêmes circonstances, la séduction de l'esprit & son effet sur les organes de la voix ont été les mêmes. Mais ce n'étoit pas assez que la parole l'avertît qu'elle étoit magnétisée, il a fallu que la vue lui portât un témoignage plus fort &

plus capable d'ébranler, il a fallu encore qu'un geste déjà connu, réveillât ses idées. Il semble que cette expérience montre merveilleusement comment l'imagination agit, se monte par degrés, & a besoin de plus de secours extérieurs pour être plus efficacement ébranlée.

Le regard sert à frapper l'imagination.

Treizième Expérience, qui prouve cet effet du regard.

Ce pouvoir de la vue sur l'imagination explique les effets que la doctrine du magnétisme attribue au regard. Le regard a éminemment la puissance de magnétiser; les signes, les gestes employés ne font communément rien, a-t-on dit aux commissaires, que sur un sujet dont on s'est précédemment emparé, en lui jetant un regard. La raison en est simple; c'est dans les yeux où sont déposés les traits les plus expressifs des passions, c'est-là que se déploie tout ce que le caractère a de plus imposant & de plus séducteur. Les yeux doivent donc avoir un grand pouvoir sur nous; mais ils n'ont ce pouvoir que parce qu'ils ébranlent l'imagination, & d'une manière plus ou moins exagérée, suivant la force de cette imagination. C'est donc au regard à commencer tout l'ouvrage du magnétisme; & l'effet en est si puissant, il a des traces si profondes,

qu'une femme nouvellement arrivée chez M. Deslon , ayant rencontré en sortant de crise , les regards d'un de ses disciples qui la magnétisoit , le fixa pendant trois quarts-d'heure. Elle a été long-temps poursuivie par ce regard ; elle voyoit toujours devant elle ce même œil attaché à la regarder ; & elle l'a porté constamment dans son imagination pendant trois jours , dans le sommeil comme dans la veille. On voit tout ce que peut produire une imagination capable de conserver si long-temps la même impression , c'est-à-dire de renouveler elle-même , & par sa propre puissance , la même sensation pendant trois jours.

Ces expériences sont uniformes & décisives ; elles prouvent que l'imagination suffit pour produire les effets attribués au magnétisme.

Les expériences qu'on vient de rapporter sont uniformes ; & sont également décisives ; elles autorisent à conclure que l'imagination est la véritable cause des effets attribués au magnétisme. Mais les partisans de ce nouvel agent , répondront peut-être que l'identité des effets ne prouve pas toujours l'identité des causes. Ils accorderont que l'imagination peut exciter ces impressions sans magnétisme ; mais ils soutiendront que le magnétisme peut aussi les exciter sans

elle. Les commissaires détruiroient facilement cette assertion par le raisonnement & par les principes de la physique : le premier de tous est de ne point admettre de nouvelles causes, sans une nécessité absolue. Lorsque les effets observés peuvent avoir été produits par une cause existante, & que d'autres phénomènes ont déjà manifestée, la saine physique enseigne que les effets observés doivent lui être attribués ; & lorsqu'on annonce avoir découvert une cause jusqu'alors inconnue, la saine physique exige également qu'elle soit établie, démontrée par des effets qui n'appartiennent à aucune cause connue, & qui ne puissent être expliqués que par la cause nouvelle. Ce seroit donc aux partisans du magnétisme à présenter d'autres preuves, & à chercher des effets qui fussent entièrement dépouillés des illusions de l'imagination ; mais, comme les faits sont plus démonstratifs que le raisonnement, & ont une évidence qui frappe davantage, les commissaires ont voulu éprouver par l'expérience, ce que feroit le magnétisme lorsque l'imagination n'agiroyt pas.

Quatorzième Expérience, qui prouve que le magnétisme ne produit rien sans l'imagination.

On a disposé dans un appartement deux pièces contiguës, & unies par une porte de

communication. On avoit enlevé la porte, & on lui avoit substitué un châssis, couvert & tendu d'un double papier. Dans l'une de ces pièces étoit un des commissaires pour écrire tout ce qui se passeroit, & une dame annoncée pour être de province, & pour avoir du linge à faire travailler. On avoit mandé la demoiselle B.***, ouvrière en linge, déjà employée dans les expériences de Passy, & dont on connoissoit la sensibilité au magnétisme. Lorsqu'elle est arrivée, tout étoit arrangé de manière qu'il n'y avoit qu'un seul siège où elle pût s'asseoir, & ce siège étoit placé dans l'embrasure de la porte de communication où elle s'est trouvée comme dans une niche.

Les commissaires étoient dans l'autre pièce, & l'un d'eux, médecin exercé à magnétiser, & ayant déjà produit des effets, a été chargé de magnétiser la demoiselle B.*** à travers le châssis de papier. C'est un principe de la théorie du magnétisme, que cet agent passe à travers les portes de bois, les murs, &c. Un châssis de papier ne pouvoit lui faire obstacle : d'ailleurs M. Deslon a établi positivement que le magnétisme passe à travers le papier ; & la demoiselle B.*** étoit magnétisée comme si elle eût été à découvert, & en sa présence.

Elle l'a été en effet, pendant une demi-heure, à un pied & demi de distance à pôles

opposés, en suivant toutes les règles enseignées par M. *Deslon*, & que les commissaires ont vu pratiquer chez lui. Pendant tout ce temps, la demoiselle B. ** a fait gaiement la conversation ; interrogée sur sa santé, elle a répondu librement qu'elle se portoit fort bien : à Passy, elle est tombée en crise au bout de trois minutes ; ici elle a supporté le magnétisme sans aucun effet pendant trente minutes. C'est qu'ici elle ignoroit être magnétisée, & qu'à Passy elle croyoit l'être. On voit donc que l'imagination seule produit tous les effets attribués au magnétisme ; & lorsque l'imagination n'agit pas, il n'y a plus d'effets.

Quinzième Expérience, qui prouve que l'imagination agit pour produire des crises.

On ne peut faire qu'une objection à cette expérience ; c'est que la demoiselle B. ** pouvoit être très-mal disposée, & se trouver moins sensible dans ce moment au magnétisme. Les commissaires ont prévu l'objection, & ont fait en conséquence l'expérience suivante. Aussitôt qu'on a cessé de magnétiser à travers le papier, le même médecin-commissaire a passé dans l'autre pièce ; il lui a été facile d'engager la demoiselle B. ** à se laisser magnétiser. Alors il a commencé à la magnétiser, en observant, comme dans l'expérience précédente,

de se tenir à un pied & demi de distance , de n'employer que des gestes & les mouvemens du doigt *index* & de la baguette de fer ; car s'il eût appliqué les mains & touché les hypochondres , on auroit pu dire que le magnétisme avoit agi par cette application plus immédiate. La seule différence qu'il y a eu entre ces deux expériences , c'est que dans la première , il a magnétisé à pôles opposés en suivant les règles , au lieu que dans la seconde , il a magnétisé à pôles directs & à contre-sens. En agissant ainsi , on ne devoit produire aucun effet , suivant la théorie du magnétisme.

Cependant , après trois minutes , la demoiselle B. ** a senti un mal-aise , de l'étouffement ; il est survenu successivement un hoquet entre-coupé , un claquement de dents , un serrement à la gorge , un grand mal de tête ; elle s'est agitée avec inquiétude sur sa chaise ; elle s'est plainte des reins ; elle frappoit quelquefois prestement de son pied sur le parquet ; puis elle étendoit ses bras derrière le dos , en les tordant fortement comme à Passy ; en un mot la crise convulsive a été complète & parfaitement caractérisée. Elle a eu tous ces accidens en douze minutes , tandis que le même traitement employé pendant trente minutes l'a trouvée insensible. Il n'y a de plus ici que l'imagination , c'est donc à elle que ces effets appartiennent.

Seizième Expérience, qui prouve que l'imagination agit également pour faire cesser les crises.

Si l'imagination a fait commencer la crise, c'est encore l'imagination qui l'a fait cesser. Le commissaire qui la magnétisoit a dit qu'il étoit temps de finir ; il lui a présenté ses deux doigts *index* en croix ; & il est bon d'observer que par-là il la magnétisoit à pôles directs, comme il avoit fait jusqu'alors ; il n'y avoit donc rien de changé, le même traitement devoit continuer les mêmes impressions. Mais l'intention a suffi pour calmer la crise ; la chaleur & le mal de tête se sont dissipés. On a toujours poursuivi le mal de place en place, en annonçant qu'il alloit disparaître. C'est ainsi qu'à la voix qui commandoit à l'imagination, la douleur du cou a cessé ; puis successivement les accidens à la poitrine, à l'estomac & aux bras. Il n'a fallu que trois minutes, après lesquelles la demoiselle B. ** a déclaré ne plus rien sentir, & être absolument dans son état naturel.

L'imagination fait tout, le magnétisme est nul....

Ces dernières expériences, ainsi que plusieurs de celles qui ont été faites chez M. Jumelin, ont le double avantage de démontrer à la fois, & la puissance de l'imagina-

tion, & la nullité du magnétisme dans les effets produits.

Concours de plusieurs causes pour augmenter les crises au traitement public.

Si les effets sont encore plus marqués, si les crises semblent plus violentes au traitement public, c'est que plusieurs causes se joignent à l'imagination pour opérer avec elle, pour multiplier & pour agrandir ses effets. On commence par le regard à s'emparer des esprits; l'attouchement, l'application des mains suit bientôt; & il convient d'en développer ici les effets physiques.

Effets de l'attouchement & de la pression.

Ces effets sont plus ou moins considérables: les moindres sont des hoquets, des soulevemens d'estomac, des purgations; les plus considérables sont les convulsions que l'on nomme *crises*. L'endroit, où l'attouchement se porte, est aux hypochondres, au creux de l'estomac, & quelquefois sur les ovaires, quand ce sont des femmes que l'on touche. Les mains, les doigts pressent, & compriment plus ou moins ces différentes régions.

Sur le colon.

Le colon, un de nos gros intestins, parcourt les deux régions des hypochondres & la région épigastrique qui les sépare. Il est placé

placé immédiatement sous les tégumens. C'est donc sur cet intestin que l'attouchement se porte, sur cet intestin sensible & très-irritable. Le mouvement seul, le mouvement répété sans autre agent, excite l'action musculaire de l'intestin, & procure quelquefois des évacuations. La nature semble indiquer comme par instinct cette manœuvre aux hypochondriaques. La pratique du magnétisme n'est que cette manœuvre même ; & les purgations qu'elle peut produire sont encore facilitées dans le traitement magnétique, par l'usage fréquent & presque habituel d'un vrai purgatif, la crème de tartre en boisson.

Mais, lorsque le mouvement excite principalement l'irritabilité du colon, cet intestin offre d'autres phénomènes. Il se gonfle plus ou moins, & prend quelquefois un volume considérable : alors il communique au diaphragme une telle irritation, que cet organe entre plus ou moins en convulsion, & c'est ce qu'on appelle *crise* dans le traitement du magnétisme animal. Un des commissaires a vu une femme sujette à une espèce de vomissement spasmodique, répété plusieurs fois chaque jour ; les efforts ne produisoient qu'une eau trouble & visqueuse, semblable à celle que jettent les malades en crise dans la pratique du magnétisme. La convulsion avoit son siège dans le diaphragme ; & la

région du colon étoit si sensible, que le plus léger attouchement sur cette partie, une forte commotion de l'air, la surprise causée par un bruit imprévu, suffisoient pour exciter la convulsion. Cette femme avoit donc des crises sans magnétisme par la seule irritabilité du colon & du diaphragme, & les femmes qui sont magnétisées ont leurs crises par la même cause & par cette irritabilité.

Sur l'estomac.

L'application des mains sur l'estomac a des effets physiques également remarquables. L'application se fait directement sur cet organe : on y opère tantôt une compression forte & continue, tantôt des compressions légères & répétées, quelquefois un frémissement par un mouvement de rotation de la baguette de fer, appliquée sur cette partie ; enfin en y passant successivement & rapidement les pouces l'un après l'autre : ces manœuvres portent promptement à l'estomac un agacement plus ou moins fort, & plus ou moins durable, selon que le sujet est plus ou moins sensible & irritable. On prépare, on dispose l'estomac à cet agacement en le comprimant préalablement. Cette compression le met dans le cas d'agir sur le diaphragme, & de lui communiquer les impressions qu'il reçoit. Il ne

peut s'irriter que le diaphragme ne s'irrite, & de-là résultent comme par l'action du colon, les accidens nerveux dont on vient de parler.

Chez les femmes sensibles, si l'on vient à comprimer simplement les deux hypochondres sans aucun autre mouvement, l'estomac se trouve serré, & ces femmes tombent en foiblesse; c'est ce qui est arrivé à la femme magnétisée par M. *Jumelin*, & ce qui arrive souvent sans autre cause lorsque les femmes sont trop serrées dans leurs vêtemens. Il n'y a point de crise alors, parce que l'estomac est comprimé sans être agacé, & que le diaphragme reste dans son état naturel. Ces mêmes manœuvres pratiquées chez les femmes sur les ovaires, outre les effets qui leur sont particuliers, produisent bien plus puissamment encore les mêmes accidens. On connoît l'influence & l'empire de l'utérus sur l'économie animale.

Centre nerveux qui établit une correspondance générale.

Le rapport intime de l'intestin colon, de l'estomac & de l'utérus avec le diaphragme, est une des causes des effets attribués au magnétisme. Les régions du bas-ventre, soumises aux différens attouchemens, répondent à différens plexus qui y constituent un véri-

table centre nerveux, au moyen duquel, abstraction faite de tout système, il existe très-certainement une sympathie, une communication, une correspondance entre toutes les parties du corps, une action & une réaction, telles que les sensations excitées dans ce centre, ébranlent les autres parties du corps; & que réciproquement une sensation éprouvée dans une partie, ébranle & met en jeu le centre nerveux, qui souvent transmet cette impression à toutes les autres parties.

Effets de l'imagination sur ce centre nerveux.

Ceci explique non-seulement les effets de l'attouchement magnétique, mais encore les effets physiques de l'imagination. On a toujours observé que les affections de l'ame portent leur première impression sur ce centre nerveux, ce qui fait dire communément qu'on a un poids sur l'estomac & qu'on se sent suffoqué. Le diaphragme entre en jeu, d'où les soupirs, les pleurs, les ris. On éprouve alors une réaction sur les viscères du bas-ventre; & c'est ainsi que l'on peut rendre raison des désordres physiques produits par l'imagination. Le saisissement occasionne la colique, la frayeur cause la diarrhée, le chagrin donne la jaunisse. L'histoire de la médecine renferme une infinité

d'exemples du pouvoir de l'imagination & des affections de l'ame. La crainte du feu, un desir violent, une espérance ferme & soutenue, un accès de colère rendent l'usage des jambes à un goutteux perclus, à un paralytique ; une joie vive & inopinée dissipe une fièvre quarte de deux mois ; une forte attention arrête le hoquet ; des muets par accident, recouvrent la parole à la suite d'une vive émotion de l'ame. L'histoire montre que cette émotion suffit pour faire recouvrer la parole, & les commissaires ont vu que l'imagination frappée avoit suffi pour en suspendre l'usage. L'action & la réaction du physique sur le moral, & du moral sur le physique, sont démontrées depuis que l'on observe en médecine, c'est-à-dire depuis son origine.

Les crises naissent & de l'attouchement & de l'imagination.

Les pleurs, les ris, la toux, les hoquets, & en général tous les effets observés dans ce qu'on appelle les crises du traitement public, naissent donc, ou de ce que les fonctions du diaphragme sont troublées par un moyen physique, tel que l'attouchement & la pression, ou de la puissance dont l'imagination est douée pour agir sur cet organe, & pour troubler ses fonctions.

L'imagination déploie ses effets plus en grand dans les traitemens publics, parce que les impressions & les mouvemens se communiquent.

Si l'on objectoit que l'attouchement n'est pas toujours nécessaire à ces effets, on répondroit que l'imagination peut avoir assez de ressources pour produire tout par elle-même; sur-tout l'imagination agissant dans un traitement public, doublement excitée alors par son propre mouvement & par celui des imaginations qui l'entourent. On a vu ce qu'elle produit dans les expériences faites par les commissaires sur des sujets isolés; on peut juger de ses effets multipliés sur des malades réunis dans le traitement public. Ces malades y sont rassemblés dans un lieu ferré, relativement à leur nombre: l'air y est chaud, quoiqu'on ait soin de le renouveler; & il est toujours plus ou moins chargé de gas méphitique, dont l'action se porte particulièrement à la tête & sur le genre nerveux. S'il y a de la musique, c'est un moyen de plus pour agir sur les nerfs, & pour les émouvoir.

Effets de l'imagination & de l'imitation dans les assemblées nombreuses.

Plusieurs femmes sont magnétisées à la fois, & n'éprouvent d'abord que des effets

semblables à ceux que les commissaires ont obtenus dans plusieurs de leurs expériences. Ils ont reconnu que, même au traitement, ce n'est le plus souvent qu'au bout de deux heures que les crises commencent. Peu à peu les impressions se communiquent & se renforcent, comme on le remarque aux représentations théâtrales, où les impressions sont plus grandes lorsqu'il y a beaucoup de spectateurs, & sur-tout dans les lieux où l'on a la liberté d'applaudir. Ce signe des émotions particulières établit une émotion générale que chacun partage au degré dont il est susceptible ; c'est ce qu'on observe encore dans les armées un jour de bataille, où l'enthousiasme du courage, comme les terreurs paniques, se propagent avec tant de rapidité. Le son du tambour & de la musique militaire, le bruit du canon, la mousqueterie, les cris, le désordre, ébranlent les organes, donnent aux esprits le même mouvement, & montent les imaginations au même degré. Dans cette unité d'ivresse, une impression manifestée devient universelle ; elle encourage à charger, ou elle détermine à fuir. La même cause fait naître les révoltes ; l'imagination gouverne la multitude : les hommes réunis en nombre, sont plus soumis à leurs sens, la raison a moins d'empire sur eux ; & , lorsque le fanatisme préside à ces assemblées, il pro-

duit les trembleurs des Cévennes (a). C'est pour arrêter ce mouvement si facilement

(a) M. le maréchal *de Villars*, qui termina les troubles des Cévennes, dit : « J'ai vu dans ce genre, des choses que je n'aurois pas crues, si elles ne s'étoient point passées sous mes yeux ; une ville entière, dont toutes les femmes & les filles, sans exception, paroissoient possédées du diable. Elles trembloient & prophétisoient publiquement dans les rues. . . . Une eut la hardiesse de trembler & de prophétiser pendant une heure devant moi. Mais, de toutes ces folies, la plus surprenante fut celle que me raconta M. l'évêque d'Alais, & que je mandai à M. *de Chamillard*, en ces termes : »

« Un Monsieur de Mandagors, seigneur de la terre de ce nom, maire d'Alais, possédant les premières charges dans la ville & dans le comté, ayant d'ailleurs été quelque temps subdélégué de M. *de Bâville*, vient de faire une chose extraordinaire. C'est un homme de soixante ans, sage par ses mœurs, de beaucoup d'esprit, ayant composé & fait imprimer plusieurs ouvrages. J'en ai lu quelques-uns, mais dans lesquels, avant que de savoir ce que je viens d'apprendre de lui, j'ai trouvé une imagination bien vive. »

« Une prophétesse, âgée de vingt-sept à vingt-huit ans, fut arrêtée, il y a environ dix-huit mois, & menée devant M. d'Alais. Il l'interrogea en présence de plusieurs ecclésiastiques. Cette créature, après l'avoir écouté, lui répond d'un air modeste, & l'exhorte à ne plus tourmenter les vrais enfans de Dieu ; & puis lui parle pendant une heure de suite une langue étrangère, à laquelle il ne comprit pas un mot ; comme nous

communiqué aux esprits, que dans les villes séditieuses on défend les attroupemens.

avons vu le duc *de la Ferté* autrefois , quand il avoit un peu bu , parler anglois devant des Anglois. J'en ai vu dire , j'entends bien qu'il parle anglois , mais je ne comprends pas un mot de ce qu'il dit. Cela eût été difficile aussi à comprendre , car jamais il n'avoit su un mot d'anglois. Cette fille parloit grec , hébreu de même. »

« Vous croyez bien que M. d'Alais fit enfermer la prophétesse. Après plusieurs mois , cette fille paroissant revenue de ses égaremens par les soins & avis du sieur *de Mandagors* , qui la fréquentoit , on la laissa en liberté ; & de cette liberté , & de celle que le sieur *de Mandagors* prenoit avec elle , il en est arrivé que cette prophétesse est grosse. »

« Mais le fait présent est que le sieur *de Mandagors* s'est défait de toutes ses charges , les a remises à son fils , & a dit à quelques particuliers , & à M. l'évêque lui-même , que c'étoit par le commandement de Dieu qu'il avoit connu cette prophétesse , & que l'enfant qui en naîtra sera le vrai Sauveur du monde. De tout cela , & en un autre pays que celui-ci , l'on ne feroit autre chose que d'envoyer M. le Maire & la Prophétesse aux Petites-Maisons. M. l'Evêque m'a proposé de le faire arrêter. J'ai voulu auparavant en conférer avec M. *de Bâville* ; ordonnant cependant de l'observer & la prophétesse aussi , de manière qu'ils ne puissent s'échapper : ma pensée étant qu'au milieu des fous , ce qui regarde un fou de cette importance , doit faire le moins de bruit qu'il est possible ; qu'il falloit par conséquent tâcher de le dépayser tout doucement , & s'en as-

Par-tout l'exemple agit sur le moral, l'imitation machinale met en jeu le physique : en isolant les individus, on calme les esprits ; en les séparant, on fait cesser également les convulsions, toujours contagieuses de leur nature : on en a un exemple récent dans les jeunes filles de S. Roch, qui séparées ont été guéries des convulsions qu'elles avoient étant réunies (a).

surer ensuite ; car, vous jugez bien que de déclarer publiquement pour prophète un maire d'Alais, un seigneur de terres assez considérables, ancien subdélégué de l'Intendant, auteur, & jusqu'alors réputé sage, au milieu de gens qui sont accoutumés à l'estimer & à le respecter, tout cela pourroit en pervertir plus qu'en corriger : d'autant plus que hors la folie de croire que Dieu lui a ordonné de connoître cette fille, il est très-sage dans ses discours, comme étoit Don Guichotté très-sage, hors quand il étoit question de chevalerie. L'avis de M. de Bâville fut comme le mien, de ne pas brusquer. Ses enfans le menèrent sans éclat dans un de ses châteaux, où on le retint, & la prophétesse fut renfermée. » *Vie du maréchal duc de Villars*, page 325 & suiv.

(a) Le jour de la cérémonie de la première communion, faite en la paroisse S. Roch, il y a quelques années (1780,) après l'office du soir, on fit, ainsi qu'il est d'usage, la procession en dehors. A peine les enfans furent-ils rentrés à l'église, & rendus à leurs places, qu'une jeune fille se trouva mal, & eut des convulsions. Cette affection se propagea avec une telle rapidité, que

On retrouve donc le magnétisme, ou plutôt l'imagination agissant au spectacle, à l'armée, dans les assemblées nombreuses, comme au baquet, agissant par des moyens différens, mais produisant des effets semblables. Le baquet est entouré d'une foule de malades; les sensations sont continuellement communiquées & rendues; les nerfs à la longue doivent se fatiguer de cet exercice, ils s'irritent, & la femme la plus sensible donne le signal: alors les cordes par-tout tendues au même degré & à l'unisson, se répondent, & les crises se multiplient; elles se renforcent mutuellement,

dans l'espace d'une demi-heure, cinquante ou soixante jeunes filles, de douze à dix-neuf ans, tombèrent dans les mêmes convulsions; c'est-à-dire, serrement à la gorge, gonflement à l'estomac, l'étouffement, le hoquet & les convulsions plus ou moins fortes. Ces accidens reparurent à quelques-unes dans le courant de la semaine; mais le dimanche suivant, étant assemblées chez les dames de Sainte-Anne, dont l'institution est d'enseigner les jeunes filles, douze retombèrent dans les mêmes convulsions, & il en seroit tombé davantage, si on n'eût eu la précaution de renvoyer sur le champ chaque enfant chez ses parens. On fut obligé de multiplier les écoles. En séparant ainsi les enfans, & ne les tenant assemblés qu'en petit nombre, trois semaines suffirent pour dissiper entièrement cette affection épidémique. Voyez pour des exemples semblables, le Naturalisme des convulsions, par M. Hecquet.

elles deviennent violentes. En même temps les hommes , témoins de ces émotions , les partagent à proportion de leur sensibilité nerveuse ; & ceux chez qui cette sensibilité est plus grande & plus mobile , tombent eux-mêmes en crise.

Cette grande mobilité en partie naturelle , & en partie acquise , tant chez les hommes que chez les femmes , devient habitude. Ces sensations une ou plusieurs fois éprouvées , il ne s'agit plus que d'en rappeler le souvenir , de monter l'imagination au même degré pour opérer les mêmes effets ; c'est ce qu'il est toujours facile de faire en plaçant le sujet dans les mêmes circonstances : alors il n'est plus besoin du traitement public , on n'a qu'à toucher les hypochondres , promener le doigt & la baguette de fer devant le visage ; ces signes sont connus ; il n'est pas même nécessaire qu'ils soient employés : il suffit que les malades , les yeux bandés , croient que ces signes sont répétés sur eux , se persuadent qu'on les magnétise ; les idées se réveillent , les sensations se reproduisent ; l'imagination employant ses moyens accoutumés , & reprenant les mêmes voies , fait reparoître les mêmes phénomènes. C'est ce qui arrive à des malades de M. Deslon , qui tombent en crise sans baquet , & sans être excités par le spectacle du traitement public.

Attouchement, imagination, imitation, sont les vraies causes des effets attribués au magnétisme.

Attouchement, imagination, imitation, telles sont donc les vraies causes des effets attribués à cet agent nouveau, connu sous le nom de *magnétisme animal*, à ce fluide que l'on dit circuler dans le corps, & se communiquer d'individu à individu; tel est le résultat des expériences des commissaires, & des observations qu'ils ont faites sur les moyens employés, & sur les effets produits. Cet agent, ce fluide n'existe pas; mais tout chimérique qu'il est, l'idée n'en est pas nouvelle. Quelques auteurs, quelques médecins du siècle dernier en ont expressément traité dans plusieurs ouvrages. Les recherches curieuses & intéressantes de M. *Thouret*, prouvent au public que la théorie, les procédés, les effets du magnétisme animal, proposés dans le siècle dernier, étoient à-peu-près semblables à ceux qu'on renouvelle dans celui-ci. Le magnétisme n'est donc qu'une vieille erreur. Cette théorie est présentée aujourd'hui avec un appareil imposant, nécessaire dans un siècle plus éclairé; mais elle n'en est pas moins fautive. L'homme saisi quitte, reprend l'erreur qui le flatte. Il est des erreurs qui seront éternellement chères à l'humanité. Combien.

l'astrologie n'a-t-elle pas reparu de fois sur la terre ? Le magnétisme tendroit à nous y ramener. On a voulu le lier aux influences célestes, pour qu'il séduisît davantage, & qu'il attirât les hommes par les deux espérances qui les touchent le plus, celle de savoir leur avenir, & celle de prolonger leurs jours.

*L'imagination semble la plus puissante ;
l'attouchement sert à l'ébranler, & l'imitation répand ses impressions.*

Il y a lieu de croire que l'imagination est la principale des trois causes que l'on vient d'assigner au magnétisme. On a vu par les expériences citées, qu'elle suffit seule pour produire des crises. La pression, l'attouchement, semblent donc lui servir de préparations ; c'est par l'attouchement que les nerfs commencent à s'ébranler, l'imitation communique & répand les impressions : mais l'imagination est cette puissance active & terrible qui opère les grands effets que l'on observe avec étonnement dans le traitement public. Ces effets frappent les yeux de tout le monde, tandis que la cause est obscure & cachée. Quand on considère que ces effets ont séduit, dans les siècles derniers, des hommes estimables par leur mérite, par leurs connoissances, & même par leur génie, tels que *Paracelse, Vanhelmont,*

Kirker, &c. on ne doit pas s'étonner si aujourd'hui des personnes instruites, éclairées, si même un grand nombre de médecins y ont été trompés. Les commissaires admis seulement au traitement public où l'on n'a ni le temps, ni la facilité de faire des expériences décisives, auroient pu eux-mêmes être induits en erreur. Il faut avoir eu la liberté d'isoler les effets pour en distinguer les causes ; il faut avoir vu comme eux l'imagination agir, en quelque sorte, partiellement, produire ses effets séparés & en détail, pour concevoir l'accumulation de ces effets, pour savoir se faire une idée de sa puissance entière, & se rendre compte de ses prodiges ; mais cet examen demande un sacrifice de temps, & un nombre de recherches suivies qu'on n'a pas toujours le loisir d'entreprendre pour son instruction, ou sa curiosité particulière, qu'on n'a pas même le droit de suivre, à moins d'être, comme les commissaires, chargés des ordres du Roi, & honorés de la confiance publique.

M. Deslon ne s'éloigne pas de ces principes ; & il croit utile d'employer le pouvoir de l'imagination dans la pratique de la médecine.

M. Deslon ne s'éloigne pas de ces principes. Il a déclaré dans le comité tenu chez

M. *Franklin* le 19 juin, qu'il croyoit pouvoir poser, en fait que l'imagination avoit la plus grande part dans les effets du magnétisme animal ; il a dit que cet agent nouveau n'étoit peut-être que l'imagination elle-même, dont le pouvoir est aussi puissant qu'il est peu connu : il assure avoir constamment reconnu ce pouvoir dans le traitement de ses malades, & il assure également que plusieurs ont été ou guéris, ou infiniment soulagés. Il a observé aux commissaires que l'imagination, ainsi dirigée au soulagement de l'humanité souffrante, seroit un grand bien dans la pratique de la médecine (a) ; &, persuadé de cette vérité du pouvoir de l'imagination, il les a invités à en étudier chez lui la marche & les effets. Si M. *Deslon* est encore attaché à la première idée que ces effets sont dûs à l'action d'un fluide qui se communique d'individu à individu par l'attouchement ou par la direction d'un conducteur, il ne tardera pas à reconnoître avec les commissaires, qu'il ne

(a) M. *Deslon* avoit déjà dit en 1780 : « Si M. *Mesmer* n'avoit d'autre secret que celui de faire agir l'imagination efficacement pour la santé, n'en auroit-il pas toujours un bien merveilleux ? Car si la médecine d'imagination étoit la meilleure, pourquoi ne ferions-nous pas la médecine d'imagination ? » *Observation sur le Magnétisme animal*, pages 46 & 47.

faut qu'une cause pour un effet, & que, puisque l'imagination suffit, le fluide est inutile. Sans doute nous sommes entourés d'un fluide qui nous appartient; la transpiration insensible forme autour de nous une atmosphère de vapeurs également insensibles; mais ce fluide n'agit que comme les atmosphères, ne peut se communiquer qu'infiniment peu par l'atouchement, ne se dirige ni par des conducteurs, ni par le regard, ni par l'intention, n'est point propagé par le son, ni réfléchi par les glaces, & n'est susceptible dans aucun cas des effets qu'on lui attribue.

L'imagination est presque toujours nuisible, quand elle produit des effets violens & des convulsions.

Il reste à examiner si les crises ou les convulsions, produites par les procédés de ce prétendu magnétisme, dans les assemblées autour du baquet, peuvent être utiles, & guérir ou soulager les malades. Sans doute l'imagination des malades influe souvent beaucoup dans la cure de leurs maladies. L'effet n'en est connu que par une expérience générale, & n'a point été déterminé par des expériences positives; mais il ne semble pas qu'on en puisse douter. C'est un adage connu, que la foi sauve en médecine; cette foi est le produit de l'imagination :

alors l'imagination n'agit que par des moyens doux ; c'est en répandant le calme dans tous les sens, en rétablissant l'ordre dans les fonctions, en ranimant tout par l'espérance. L'espérance est la vie de l'homme ; qui peut lui rendre l'une, contribue à lui rendre l'autre : mais lorsque l'imagination produit des convulsions, elle agit par des moyens violens ; ces moyens sont presque toujours destructeurs. Il est des cas très-rares où ils peuvent être utiles ; il est des cas désespérés où il faut tout troubler pour ordonner tout de nouveau. Ces secousses dangereuses ne peuvent être d'usage en médecine que comme les poisons. Il faut que la nécessité les commande, & que l'économie les emploie. Ce besoin est momentané, la secousse doit être unique. Loin de la répéter, le médecin sage s'occupe des moyens de réparer le mal nécessaire qu'elle a produit ; mais au traitement public du magnétisme, les crises se répètent tous les jours, elles sont longues, violentes ; l'état de ces crises étant nuisible ; l'habitude n'en peut être que funeste. Comment concevoir qu'une femme dont la poitrine est attaquée, puisse sans danger avoir des crises d'une toux convulsive, des expectorations forcées ; & par des efforts violens, & répétés, fatiguer peut-être déchirer le poumon, où l'on a tant de peine à porter le baume & les adoucissmens ? Comment

imaginer qu'un homme, quelle que soit sa maladie, ait besoin pour la guérir de tomber dans des crises où la vue semble se perdre, où les membres se roidissent, où dans des mouvemens précipités & involontaires, il se frappe rudement la poitrine; crises qui finissent par un crachement abondant de glaires & de sang? Ce sang n'est ni vicié, ni corrompu; ce sang sort des vaisseaux d'où il est arraché par les efforts, & d'où il sort contre le vœu de la nature. Ces effets sont donc un mal réel & non un mal curatif; c'est un mal ajouté à la maladie; quelle qu'elle soit.

*Ces convulsions peuvent devenir habituelles,
Je répandre dans les villes, & se commu-
niquer aux enfans.*

Ces crises ont encore un autre danger. L'homme est sans cesse maîtrisé par la coutume; l'habitude modifie la nature par degrés successifs; mais elle en dispose si puissamment, que souvent elle la change presque entièrement, & la rend méconnoissable. Qui nous assure que cet état de crises, d'abord imprimé à volonté, ne deviendra pas habituel? Et si cette habitude, ainsi contractée, reproduisoit souvent les mêmes accidens malgré la volonté, & presque sans le secours de l'imagination, quel seroit

le sort d'un individu assujetti à ces crises violentes, tourmenté physiquement & moralement de leur impression malheureuse, dont les jours seroient partagés entre l'appréhension & la douleur, & dont la vie ne seroit qu'un supplice durable? Ces maladies de nerfs, lorsqu'elles sont naturelles, font le désespoir des médecins; ce n'est pas à l'art à les produire. Cet art est funeste, qui trouble les fonctions de l'économie animale, pousse la nature à des écarts, & multiplie les victimes de ses dérèglemens. Cet art est d'autant plus dangereux, que non-seulement il aggrave les maux de nerfs en en rappelant les accidens, en les faisant dégénérer en habitude. Mais si ce mal est contagieux, comme on peut le soupçonner, l'usage de provoquer des convulsions nerveuses, & de les exciter en public dans les traitemens, est un moyen de les répandre dans les grandes villes, & même d'en affliger les générations à venir, puisque les maux & les habitudes des parens se transmettent à leur postérité.

Conclusion. Le fluide magnétique n'existe pas, & les moyens employés pour le mettre en action sont dangereux.

Les commissaires ayant reconnu que ce fluide magnétique animal ne peut être ap-

perçu par aucun de nos sens, qu'il n'a eu aucune action, ni sur eux-mêmes, ni sur les malades qu'ils lui ont soumis; s'étant assurés que les pressions & les attouchemens occasionnent des changemens rarement favorables dans l'économie animale, & des ébranlemens toujours fâcheux dans l'imagination; ayant enfin démontré par des expériences décisives que l'imagination sans magnétisme produit des convulsions, & que le magnétisme sans l'imagination ne produit rien; ils ont conclu d'une voix unanime, sur la question de l'existence & de l'utilité du magnétisme, que rien ne prouve l'existence du fluide magnétique animal; que ce fluide sans existence est par conséquent sans utilité; que les violens effets que l'on observe au traitement public, appartiennent à l'attouchement, à l'imagination mise en action, & à cette imitation machinale qui nous porte malgré nous à répéter ce qui frappe nos sens; & en même temps, il se croient obligés d'ajouter, comme une observation importante, que les attouchemens, l'action répétée de l'imagination pour produire des crises, peuvent être nuisibles; que le spectacle de ces crises est également dangereux, à cause de cette imitation dont la nature semble nous avoir fait une loi; & que par conséquent tout traitement public où les moyens du magnétisme seront em-

ployés, ne peut avoir à la longue que des effets funestes (a).

A Paris, ce 11 août 1784. *Signé* B. FRANKLIN, MAJAVULT, LE ROY, SALLIN, BAILLY, D'ARCET, DE BORY, GUILLOTIN, LAVOISIER.

(a) Si l'on objectoit aux commissaires, que cette conclusion porte sur le magnétisme en général, au lieu de porter seulement sur le magnétisme pratiqué par M. *Deslon*; les commissaires répondroient que l'intention du Roi a été d'avoir leur avis sur le magnétisme animal; ils n'ont point par conséquent excédé les bornes de leur commission. Ils répondroient encore que M. *Deslon* leur a paru instruit de ce qu'on appelle les principes du magnétisme, & qu'il possède certainement les moyens de produire des effets & d'exciter des crises.

Ces principes de M. *Deslon* sont les mêmes que ceux qui sont renfermés dans les vingt-sept propositions que M. *Mesmer* a rendues publiques, par la voie de l'impression, en 1779. Si M. *Mesmer* annonce aujourd'hui une théorie plus vaste, les commissaires n'ont point eu besoin de connoître cette théorie, pour décider de l'existence & de l'utilité du magnétisme; ils n'ont dû considérer que les effets. C'est par les effets que l'existence d'une cause se manifeste; c'est par les mêmes effets que son utilité peut être démontrée. Les phénomènes sont connus par observation, longtemps avant qu'on puisse parvenir à la théorie qui les enchaîne & qui les explique. La théorie de l'aimant n'existe pas encore, & les phénomènes sont constatés par l'expérience de plusieurs siècles. La théorie de M. *Mesmer* est ici indiffé-

rente & superflue : les pratiques , les effets ; voilà ce qu'il s'agissoit d'examiner. Or il est aisé de prouver que les pratiques essentielles du magnétisme sont connues de *M. Deslon*.

M. Deslon a été pendant plusieurs années disciple de *M. Mesmer* ; il a vu constamment pendant ce temps, employer les pratiques du magnétisme animal, & les moyens de l'exciter & de le diriger. *M. Deslon* a lui-même traité des malades devant *M. Mesmer* ; éloigné, il a opéré les mêmes effets que chez *M. Mesmer* : ensuite rapprochés, l'un & l'autre ont réuni leurs malades ; l'un & l'autre ont traité indistinctement ces malades ; & par conséquent en suivant les mêmes procédés. La méthode que suit aujourd'hui *M. Deslon*, ne peut donc être que celle de *M. Mesmer*.

Les effets se correspondent également. Il y a des crises aussi violentes, aussi multipliées, & annoncées par des symptômes semblables chez *M. Deslon*, & chez *M. Mesmer* ; ces effets n'appartiennent donc point à une pratique particulière, mais à la pratique du magnétisme en général. Les expériences des commissaires démontrent que les effets obtenus par *M. Deslon*, sont dûs à l'attouchement, à l'imagination, à l'imitation. Ces causes sont donc celles du magnétisme en général. Les observations des commissaires les ont convaincus, que ces crises convulsives & les moyens violens, ne peuvent être utiles en médecine que comme les poisons ; & ils ont jugé, indépendamment de toute théorie, que par-tout où l'on cherchera à exciter des convulsions, elles pourront devenir habituelles & nuisibles ; elles pourront se répandre en épidémie, & peut-être s'étendre aux générations futures.

Les commissaires ont dû conclure en conséquence, que non-seulement les procédés d'une

pratique particulière ; mais les procédés du magnétisme en général , pouvoient à la longue devenir funestes.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de septembre 1784.

Pendant ce mois le baromètre s'est soutenu au dessus de 28 pouces , à l'exception de huit à neuf jours où il est descendu jusqu'à 27 pouces 8 lignes. Sa plus grande élévation a été de 28 pouc. 4 lignes.

Du 2 au 22 , le thermomètre vers le midi est monté assez constamment de 18 à 22 degrés & demi au dessus de 0. Vers la fin du mois , la température est devenue froide & humide , sur-tout les matinées & les soirées ; le thermomètre marquoit alors de 7 à 14. Le plus grand degré de chaleur a été 22 $\frac{1}{2}$; le moindre , de 7 deg. au dessus de 0.

L'hygromètre a montré beaucoup plus de sécheresse que les mois précédens , il est monté jusqu'à 16 degrés ; sur la fin du mois , il marquoit de 2 à 5 degrés.

Il est tombé à Paris 11 lignes neuf dixièmes d'eau pendant ce mois.

Le vent régnant a été le nord du 22 au 30 ; il s'est tourné au sud , sud-ouest , sud-est , & a beaucoup varié.

Les mois de juin , juillet & août , ont été froids & humides , comme nous l'avons observé ; les jours clairs & sereins ont été très-rares , ainsi que les chaleurs qui ont été brusques & momentanées : aussi n'a-t-on pas pu prendre cette année les bains de rivière , & la végétation a été languissante.

Ainsi qu'en mai , le beau temps s'est manifesté le 2 du mois de septembre , & a continué jusqu'au 22 sans interruption ; la chaleur s'est soutenue

pendant ce temps, ce qui a rétabli la végétation & contribué à la maturité des fruits. Le reste du mois a été orageux & très-variable; il y a eu des coups de vents, des ondées, deux fois de l'orage, de la pluie de peu de durée; la température a été pendant ce temps froide & humide.

Les fièvres tierces & doubles-tierces qui régnoient depuis si long-temps, ont paru diminuer sensiblement pendant les vingt premiers jours du mois; elles ont continué de céder facilement aux moyens indiqués. Il est à présumer que le retour du beau temps & de la chaleur a opéré ce que produit naturellement la constitution d'été, qu'il a aidé & accéléré l'heureuse terminaison de ces maladies. On a observé quelques rechûtes de fièvres tierces & doubles-tierces, & c'étoient celles qui avoient été traitées par le quinquina.

Il y eut très-peu de fièvres quotidiennes & quartes: vers la fin du mois, on a commencé à en voir plusieurs; elles sont peu rebelles. Les fièvres malignes se sont aussi manifestées à cette époque, elles ont parcouru leurs périodes sans caractère fâcheux, elles ont cédé facilement au traitement indiqué. Les petites-véroles ont été nombreuses; mais, soit discrètes, soit confluentes, elles n'ont point été fâcheuses; quelques-unes cependant, mais en très-petit nombre, ont été compliquées de putridité & de pétéchies. Il y a eu des dévoiemens inflammatoires qui ont exigé des saignées. En général, il y a eu peu de maladies graves, mais beaucoup d'incommodités provenant du froid humide qui a régné les huit à dix derniers jours de ce mois, & dépendantes de la transpiration répercütée, telles que de la toux, des diarrhées simples ou séreuses, des fluxions aux yeux, au cou, des maux de gorge, des douleurs rhumatismales, des éruptions & des engorgemens glanduleux.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

SEPTEMBRE 1784.

Jours du mois.	THERMOMÈTRE.			BAROMÈTRE.		
	Au lever du Soleil.	A deux heures du soir.	A neuf heures du soir.	Au matin.	A Midi.	Au soir.
	Dégr.	Dégr.	Dégr.	Pouc. Lig.	Pouc. Lig.	Pouc. Lig.
1	12, 1	16, 13	12, 6	27 8, 0	27 8, 8	27 9, 9
2	9, 15	14, 17	10, 13	27 11, 4	28 0, 3	28 1, 3
3	9, 9	17, 2	13, 4	28 1, 10	28 2, 2	28 2, 3
4	11, 4	19, 8	14, 7	28 1, 10	28 1, 1	28 0, 10
5	12, 5	19, 16	16, 1	28 0, 10	28 0, 10	28 1, 1
6	12, 15	20, 18	16, 6	28 1, 3	28 1, 5	28 1, 6
7	14, 0	22, 12	16, 10	28 1, 10	28 2, 1	28 2, 4
8	13, 18	23, 11	18, 3	28 2, 2	28 2, 3	28 2, 3
9	12, 16	21, 16	17, 11	28 2, 2	28 2, 1	28 2, 1
10	13, 2	16, 18	13, 12	28 1, 8	28 2, 1	28 2, 5
11	9, 0	16, 18	14, 4	28 2, 5	28 2, 2	28 1, 11
12	11, 14	22, 16	15, 10	28 1, 7	28 1, 3	28 0, 9
13	13, 9	21, 6	16, 18	28 0, 1	27 11, 7	27 11, 2
14	13, 8	21, 4	12, 15	27 10, 9	27 10, 10	27 11, 3
15	10, 0	18, 14	13, 6	27 11, 3	27 11, 4	27 11, 6
16	9, 16	17, 15	18, 12	27 11, 10	27 11, 10	27 11, 11
17	8, 7	17, 0	11, 12	27 11, 8	27 11, 6	27 11, 8
18	8, 17	17, 5	11, 13	27 11, 6	27 10, 8	27 9, 0
19	8, 11	20, 14	12, 14	27 8, 8	27 7, 0	27 6, 6
20	10, 14	17, 14	12, 10	27 5, 10	27 5, 10	27 7, 10
21	9, 10	14, 15	10, 7	27 6, 7	27 11, 0	27 7, 0
22	9, 17	12, 7	12, 16	27 6, 2	27 9, 6	27 9, 3
23	12, 19	15, 12	10, 10	27 8, 1	27 8, 4	27 9, 5
24	7, 17	15, 4	11, 5	27 10, 6	27 10, 9	27 10, 5
25	8, 18	17, 9	14, 3	27 9, 4	27 8, 3	27 7, 9
26	11, 11	15, 10	10, 14	27 7, 9	27 7, 6	27 8, 0
27	10, 0	13, 10	9, 10	27 8, 11	27 9, 0	27 8, 9
28	9, 1	8, 15	8, 8	27 7, 5	27 7, 7	27 8, 4
29	8, 3	13, 8	8, 4	27 8, 11	27 9, 2	27 9, 8
30	6, 3	9, 15	4, 7	27 10, 1	27 10, 5	27 11, 3
31						

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le matin.</i>	<i>L'après-midi.</i>	<i>Le soir à 9 heures.</i>
1	S. couv. doux.	N.-O. cou. chau.	N.-E. fer. doux.
2	N.-E. cou. frais.	N.-E. nua. chau.	N.-E. <i>idem.</i>
3	N.-E. fer. frais.	E. <i>idem.</i>	N.-E. <i>idem.</i>
4	E. fer. tempéré.	E. <i>idem.</i>	E. ferein, chau.
5	E. nuag. doux.	S. cou. chaud.	N.-E. <i>idem.</i>
6	E. fer. doux.	S.-E. nua. chau.	N.-E. <i>idem.</i>
7	N.-E. fer. chau.	N.-E. n. très-ch.	N.-E. <i>idem.</i>
8	N.-E. fer. doux.	N.-E. fer. très-ch.	N.-E. <i>id.</i> aur. bor.
9	N.-E. fer. do. br.	N.-E. <i>idem.</i>	N. fer. chaud.
10	N.-O. cou. dou.	N. couv. chaud.	N. couv. doux.
11	N.-E. fer. fra. v.	E. fer. chaud.	E. fer. do. ve.
12	E. fer. temp. v.	E. fer. très-cha.	E. fer. chaud. v.
13	E. fer. doux.	S.-E. <i>idem.</i>	S.-E. fer. ch. vap.
14	S.-E. <i>idem.</i> vap.	N. <i>idem.</i>	N. fer. do. ve.
15	E. nu. tempéré, vent.	E. <i>idem.</i>	N.-E. fer. doux, auro. boréale.
16	E. ferein, frais.	E. ferein, chau.	N.-E. fer. chau.
17	E. <i>idem.</i>	N.-E. <i>idem.</i>	N.-E. fer. frais.
18	N.-E. <i>idem.</i> bro.	S.-E. nuag. cha.	E. <i>idem.</i>
19	S.-E. fer. frais.	S. nuag. chaud.	S. fer. doux.
20	S. nua. tempér.	S. couv. chaud.	S. cou. temp. pl.
21	S.-O. nua. frais.	E. nuag. doux.	S.-E. nuag. frais.
22	S.-E. <i>idem.</i>	S.-O. cou. fr. ve.	S.-O. c. fr. v. pl.
23	S.-O. co. fr. v. pl.	S.-O. <i>idem.</i>	O. fer. frais, ve.
24	S.-O. couv. fro.	S.-O. cou. chau.	S.-O. cou. dou.
25	E. nuag. frais.	S.-E. <i>idem.</i>	S.-E. <i>id.</i> pl. tonn.
26	S.-O. couv. do.	S.-O. c. do. ve.	S.-O. nu. fra. v.
27	S.-O. couv. frai.	S.-O. <i>idem.</i>	S.-O. cou. frais, pluie, vent.
28	S.-O. cou. frais, pluie.	S. couv. frais, pluie, vent.	O. <i>idem.</i> E. cou. fra. ve.
29	O. couv. frais.	E. <i>idem.</i>	
30	N. cou. très-fra.	N.-E. nua. frais.	N. fer. froid.
31			

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur 23, 11 deg. le 8
 Moindre degré de chaleur. 6, 3 le 30

Chaleur moyenne. 13, 19 deg.

Plus grande élévation du mer- *pouc. lig.*
 cure. 28, 2, 5, le 11

Moindre élév. du mercure... 27, 5, 10, le 20

Elévation moyenne.. 27, 10, 9

Nombre de jours de Beau.... 14

de Couvert... 9

de Nuages... 7

de Vent. 9

de Tonnerre. 1

de Brouillard. 2

de Pluie. 7

de Neige.... 0

Aurore boréale 2

Quantité de Pluie 13 1, lig.

Evaporation. 24 1

Différence 11 0

Le vent a soufflé du N. 7 fois

N-E.... 23

N-O.... 2

S. 7

S-E.... 10

S-O.... 15

E. 22

O. 3

TEMPÉRAT. sèche & très-chaude jusqu'au 20,
 où les soirées & les matinées sont devenues
 d'abord très-fraîches, & ensuite froides.

MALADIES : fièvres bilieuses.

Plus grande sécheresse 50, 3 deg. le 16

OBSERV. MÉTÉOROLOGIQ. &c. 541

Moindre..... 9, 1 le 1^{er}

Moyenne..... 32, 1

La rigueur des froids de l'hiver passé & les pluies abondantes, ainsi que la température froide du mois d'août, avoient fait beaucoup de tort aux vignes, mais les chaleurs extraordinaires du mois de septembre ont tout rétabli; ce qui étoit pourri, s'est séché; le raisin a bien mûri, & il a donné beaucoup plus qu'on n'espéroit; c'est une année ordinaire pour la vendange.

JAUCOUR, prêtre de l'Oratoire.

A Montmorency, ce premier octobre 1784.

*OBSERVATIONS météorologiques faites
à Lille, au mois de septembre 1784; par
M. BOUCHER, médecin.*

La température de l'air a été, ce mois, bien différente du précédent. Si l'on excepte quelques jours de la fin du mois; nous n'avons eu que du beau temps: on a même éprouvé des chaleurs, du 4 au 21, la liqueur du thermomètre s'étant élevée, durant plusieurs jours, au terme de 18 degrés au dessus de la congélation, par un vent de nord-est. Le vent ayant ensuite passé au sud, on a eu de la pluie par intervalles.

Le mercure dans le baromètre a été observé, du 2 au 18, au terme de 28 pouces, ou très-près de ce terme: il s'est même élevé au dessus. Le 3 il étoit à 28 pouces 3 lignes.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de $18\frac{1}{2}$ degrés au dessus du terme de la congélation; & la moindre chaleur a été de $5\frac{1}{2}$ degrés au dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 13 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 3 lignes; & son

542 OBSERVAT. MÉTÉOROLOGIQ.

plus grand abaiffement a été de 27 pouces 7 lignes.
La différence entre ces deux termès est de 8 lign.

Le vent a soufflé 9 fois du Nord.

8 fois du Nord vers l'Est.

3 fois de l'Est.

2 fois du Sud vers l'Est.

7 fois du Sud.

5 fois du Sud vers l'Oueft.

2 fois de l'Oueft.

Ilya eu 15 jours de temps couvert ou nuageux.

5 jours de pluie.

1 jour de tonnerre.

1 jour d'éclairs.

Les hygromètres ont marqué une légère humidité tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Lille , dans le mois de septembre 1784.

Deux espèces de fièvre continue ont régné ce mois ; une fièvre catarrhale & la fièvre putride-maligne.

La fièvre catarrhale portoit à la tête & à la poitrine , mais sur-tout à la tête. Le sang tiré des veines donnoit presque toujours des indices de phlogose, se trouvant ferme, couenneux, ou d'un rouge foncé. Après deux ou trois saignées du bras, on se trouvoit obligé assez souvent d'en faire une au pied. S'il se rencontroit un point de côté ou une grande oppression de poitrine, on étoit forcé de pousser les saignées plus loin. Après avoir suffisamment désempli les vaisseaux sanguins, il y avoit souvent indication de faire emploi d'un émétique ou d'un apozème laxatif. Une sueur modérée, suivie de selles bilieuses, terminoit heureusement la maladie.

La fièvre continue-putride s'étoit propagée dans le peuple. Elle étoit vermineuse, sur-tout

dans les jeunes sujets, & généralement très-dangereuse. Plusieurs malades sont morts dans le délire avec des convulsions, & quelques-uns dans une espèce de tétanos.

Les fièvres intermittentes, sur-tout les tierces & les doubles-tierces, étoient généralement répandues. On devoit être très-réservé sur l'emploi du quinquina, & insister long-temps sur les incisifs salins-savonneux, & sur les purgatifs, avant d'en faire usage; sans quoi la maladie dégéneroît en fièvre lente, ou bien la fièvre tierce devenoit double tierce, ou même continue; l'hydropisie en étoit aussi quelquefois la suite.

La petite-vérole se propageoit; mais elle n'avoit rien de redoutable.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

A C A D É M I E.

Nova acta physico-medica Academiæ Imperialis naturæ curiosorum, &c. C'est-à-dire, Nouveaux actes physico-médicinaux de l'Académie Impériale des curieux de la nature, septième vol. in-4° de 524 pag. non compris la Dédicace, la Table, &c. orné de plusieurs planches en taille-douce. A Nuremberg, chez Stein, 1784.

1. La réputation du recueil dont nous allons faire connoître le nouveau volume, est établie depuis long-temps; & le zèle avec lequel de savans médecins & physiciens de tous les pays y contribuent, afin d'en augmenter l'utilité, ne peut manquer d'en soutenir le mérite. Les articles ren-

fermés dans ce volume sont distribués en deux classes, dont l'une contient les Observations, & l'autre les Mémoires & Dissertations. Nos lecteurs ne s'attendentront vraisemblablement pas de trouver ici une liste aride des titres, ni un précis analytique de toutes ces différentes pièces. Il suffira de leur en faire connoître une partie, afin de leur donner une idée de la variété des objets qui y sont réunis.

M. *Reus*, docteur & professeur de médecine à Tubingue, compare la racine du *carex arenaria*, ainsi que ses extraits aqueux & spiritueux, avec la felsepareille & les substances que l'eau ou l'esprit de vin extraient de cette dernière. Il avance que la première est plus efficace que la seconde; ce qui peut être vrai; mais, pour en être certain, il convient d'attendre que des expériences nombreuses sur des malades, viennent à l'appui de son assertion.

M. *Boddaert*, après avoir relevé quelques erreurs de *Linné* dans la distribution & la description des animaux à mamelles, des oiseaux & des amphibies rampans, expose une classification plus parfaite des serpens. Les genres qu'il établit sont *Crotalus*, *Boa*, *Coluber*, *Anguis*, *Amphibana*, *Cacilia*.

M. *de Bachjens*, ecclésiastique d'Utrecht, se sert du jus de joubarbe dans de l'eau-de-vie pour combattre l'épilepsie. M. *Pereboom*, qui annonce ce remède, a vu que son usage a éloigné les accès épileptiques.

M. le docteur *Ch. G. Bonz* donne plusieurs observations très-intéressantes, tant de chirurgie que d'anatomie & d'histoire naturelle. Il a vu une femme qui a rendu en morceaux par le fonnement, un pessaire qu'on avoit introduit dans le vagin. A l'ouverture du cadavre d'un homme mort

mort huit jours après qu'un tonneau plein lui étoit tombé sur le ventre, il n'a point trouvé de rein droit, tandis que le gauche avoit le double de son volume ordinaire. Il rend compte d'une ponction à la vessie urinaire faite par le rectum, d'après la méthode de M. *Fleurant*, &c. &c.

M. *Hacquet* s'occupe des blessures à la tête, & enseigne la manière d'appliquer le trépan sur la partie enfoncée même; méthode qu'il croit la plus avantageuse.

La description de la seconde dixaine des vers de mer de la Norwege, pourvus d'articulations, que donne M. *O. F. Muller*, est celle des espèces suivantes: *Astinia plumosa*; *Astinia crassicornis*; *Hydra brevicornis*; *Hydra minuticornis*; *Hydra crateriformis*; *Hydra capitata*; *Hydra carnea*; *Doris lacinulata*; *Lobaria quadriloba*; *Myxine glutinosa*.

M. *Buchholz* a vu un homme mourir de la maladie noire. A l'ouverture du cadavre, il a trouvé le foie pâle & spongieux: en l'incisant, au lieu de sang, il ne s'en est écoulé qu'une sérosité décolorée.

M. *Scherff* fait le récit d'une guérison de cette même maladie chez une femme, opérée par la teinture de soufre de *Clauder*, & le quinquina: il y joint l'exposé des succès de la teinture de *Griffith* dans un flux de ventre opiniâtre, accompagné de fièvre lente. Le même auteur a encore fourni les détails de la dissection du cadavre d'un mélancholique.

M. *Delius* a traité deux fois la même malade attaquée de fièvre continuë, & a été par-là à portée de reconnoître la différence essentielle qu'il y a entre la perte de la voix (*aphonia*,) & la perte de la parole (*alalia*.)

M. *Plouquet* a vu réussir sur plusieurs personnes mordues de chiens enragés, les frictions avec

l'onguent mercuriel chargé de mouches cantharides pulvérisées ; l'application des vésicatoires , & l'usage interne du camphre , du sel de nitre & des amandes amères. Il a rencontré une variole dans laquelle la suppuration n'a commencé que le onzième jour après l'éruption , & une femme qui a perdu au moins cent onces de sang dans l'espace de quatre heures sans y succomber.

M. Van-Man, médecin à la Haye, a guéri une paralysie des extrémités inférieures, suite d'une chute, par l'application des vésicatoires aux lombes & sur le sacrum. Il a observé deux fois la petite-vérole sur le même garçon, & a vu un fœtus de quatre mois, apportant au monde des boutons varioliques, dont la mère étoit couverte au moment de l'avortement. La remarque du même auteur, que l'inoculation de la petite-vérole ne devroit être permise qu'en hiver, paroît mériter quelque attention.

M. Zanetti assure que l'usage trop long-temps continué des remèdes mercuriaux a causé une épilepsie, & confirme l'utilité de la crème de tartre dans l'hydropisie, par l'exemple d'une femme de cinquante ans, qu'il a guérie de cette maladie au moyen de ce remède.

M. Paoli de Lucques déclare que le soufre doré d'antimoine réussit dans certaines affections hystériques.

M. Ritter rapporte dans un Mémoire très-étendu les expériences faites avec vingt-une espèces de fleurs, trente-quatre espèces de feuilles, & vingt-deux espèces de racines, infusées dans de l'eau. Il a suivi les changemens de couleur, d'odeur & de goût dans ces infusions ; il a examiné les altérations qu'y causent le vinaigre ou les alcalis, & a tiré de ces essais des expériences pratiques ; il ajoute enfin plusieurs remarques

propres à augmenter les connoissances sur les vertus médicinales des végétaux.

M. *Bonx* enseigne de quelle manière on peut se procurer & plus facilement & plus abondamment le sel d'urine, le phosphore, l'esprit de nitre & l'esprit de sel : il remarque que ce dernier volatilise les terres.

On trouve dans ce volume cinq dissertations de M. *Crell*, dans lesquelles cet illustre chimiste décrit les tentatives qu'il a faites pour concentrer l'acide sebacé, les rapports de cet acide avec les métaux & les sels neutres, comme aussi ses effets sur ces substances, tant comme dissolvant, que comme précipitant.

Les notices biographiques qui sont jointes à ce volume, concernent MM. *Matani*, de Pise, *Martens von Cilano*, d'Altena, & *Christoph-Traugott Delius*, conseiller de la Cour de S. M. I. R. A. & référendaire pour la partie des monnoies & des mines.

ANTONII MICHELITZ, phil. & med.
doct. sacr. cæs. reg. & apostol. majest.
consiliarii, in alma & antiquiss. univer-
sitate CAROLO FERDINANDEA institut.
med. & mat. med. professoris reg. publ.
& ord. Disquisitio physiologica caussarum
respirationis. A Prague, chez Gerle; à
Strasbourg, chez Koenig, 1783. In-8º.
de 72 pag.

2. On sait que le problème des causes de la respiration est encore à résoudre. C'est en vain que les meilleurs physiologistes ont essayé d'en donner la solution. Il n'a paru à ce sujet que des

hypothèses ingénieuses ; & nous sommes encore forcés d'avouer notre ignorance. M. *Michelitz* ne prétend pas, dans cet écrit, décider un point si difficile ; son but est seulement de recueillir les opinions de ceux qui l'ont précédé. Il ne donne au public qu'un chapitre de physiologie, dans lequel il rassemble & met dans un seul tableau, sous les yeux du lecteur, tout ce que les auteurs ont dit pour rendre raison du mouvement alternatif de la respiration.

En général on peut rapporter à deux classes les sentimens de ceux qui se sont occupés de cet objet. Les uns ont regardé l'ame seule comme le mobile du mouvement alternatif de la poitrine ; les autres ont eu recours à des causes mécaniques.

M. *Michelitz* rapporte ainsi sous deux divisions toutes les opinions pour & contre. Il recueille, confronte, compare, donne les argumens & les objections, & finit par avouer ses propres doutes & sa propre ignorance. Il ajoute cependant qu'il préféreroit à tout autre sentiment, celui qui regarde le stimulant de l'air comme mettant en jeu les organes de la respiration. Selon ce sentiment, embrassé par *Duverney*, *David*, *Snac*, *Crantz* & *Marher*, l'air qui entre dans la poitrine, excite sur les nerfs très-sensibles des narines, de la trachée & des poumons, une impression vive, par la force de laquelle les nerfs des muscles de la respiration sont aussitôt affectés & obligés de dilater la poitrine. C'est ainsi que l'éternuellement excite & établit une sympathie entre les nerfs de la respiration & les osseux.

Cette dissertation est dédiée à M. *Caldano*, médecin de Padoue.



*Système physique & moral de la femme, ou
Traité philosophique de la constitution,
de l'état organique, du tempérament, des
mœurs & des fonctions propres au sexe ;
par M. ROUSSEL, docteur en médecine
de l'université de Montpellier :*

Fæminarum verò virtus est, si spectetur corpus,
pulchritudo ; & si animu., temperantia & stu-
dium operis. ARISTOT. rhet. lib. j, c 5.

*Prix relié 3 liv. A Paris, chez Onfroy,
libraire, rue du Hurepoix ; Méquignon
l'aîné, libr. rue des Cordeliers, près des
Ecoles de chirurg. 1784. In-12 de 380 p.*

3. Cet ouvrage fut imprimé en 1775 par le sieur Vincent, chez lequel il se vendoit. Les exemplaires qui lui restoiert lorsqu'il s'est retiré du commerce, ont été acquis par les sieurs Onfroy & Méquignon. Pour annoncer que ce livre se trouve actuellement dans leurs magasins, ils ont fait disparoître l'ancien frontispice, & ont mis sur le nouveau la date de 1784 ; ce qui ne veut pas dire que ce soit une édition récemment faite ; car il n'y en a eu qu'une seule.

Quoique cet ouvrage soit connu, & ait mérité de justes éloges lorsqu'il parut, nous profitons de cette occasion, pour exposer à nos lecteurs, qui pourroient ignorer son existence, la marche que l'auteur a suivie.

La Préface est spécialement destinée à deux choses : 1°. à rendre compte du plan de son travail, & des raisons qui l'ont engagé à l'entreprendre ; 2°. à faire connoître quelques-uns des

plus zélés adverfaires du fyftême ou de la doctrine de *Boerhaave*.

M. *Rouffel* a divifé fon ouvrage en deux parties.

La PREMIERE, qui comprend fept chapitres, traite des différences générales qui diftinguent les deux fexes.

On trouve dans le *premier* une idée de l'homme & de la femme : on parle dans le *fécond* des parties folides (des os) qui fervent de bafe au corps de la femme ; on décrit les différences qu'on remarque entre les os de la femme & ceux de l'homme ; différences qui existent principalement dans la clavicule & dans les os du bafsin. Quant aux parties molles, c'eft-à-dire les vaiffeaux, les nerfs, les fibres charnues, tendineufes, ligamenteufes, & le tiffu cellulaire, elles font plus grêles, plus petites, plus déliées & plus fouples que celles dont le corps de l'homme eft compofé ; ce qui eft démontré dans le *troisième* chapitre.

Le *quatrième* roule fur les effets immédiats qui paroiffent dériver de l'organisation des parties fenfibles de la femme ; de-là vient que fes mouvemens étant plus faciles & plus prompts, elle a plutôt appris l'ufage de fes facultés ; qu'elle a une plus grande facilité de penfer que l'homme ; qu'elle jouit de cette fineffe de tact & de cette pénétration qui confiftent à faifir, dans les objets qui la frappent rapidement, une infinité de nuances, de chofes de détail & de rapports déliés qui échappent à l'homme le plus éclairé. C'eft encore à cette organisation qu'elle doit la douceur qui lui eft fi généralement propre, ainfi que l'attendriffement, la compaffion, la bienveillance & l'amour, fentimens qu'elle éprouve & qu'elle excite. M. *Rouffel* s'arrête un moment fur le rapport des parties folides & fenfibles, avec les fluides

qu'elles font mouvoir ; ce qui le conduit naturellement à parler du tempérament propre à ce sexe : c'est le sanguin pour l'ordinaire, lequel réunit la santé & la beauté dans le plus haut degré de perfection où la nature humaine puisse atteindre. Tel est l'objet du *cinquième* chapitre.

Celui du *sixième* est de montrer les changemens & les altérations qu'éprouve nécessairement le tempérament de la femme, dans les différens âges.

Enfin, l'auteur indique dans le *septième*, les moyens naturels qui conservent, & les causes accidentelles qui peuvent changer, ou faire dégénérer le tempérament de la femme. Ce chapitre est terminé par l'exposition des effets dangereux des passions.

Dans la SECONDE PARTIE de son ouvrage, M. Roussel marque les différences particulières qui distinguent les deux sexes : elle est composée de huit chapitres.

Le *premier* traite des organes & des moyens particuliers par lesquels la femme concourt à la génération. On y trouve une description succincte des parties qui servent à cette grande œuvre. L'auteur développe ensuite les convenances physiques que la nature a mises pour exciter l'homme à se rapprocher d'elle. L'objet du *second* est le flux périodique des femmes. Il examine les opinions différentes des physiciens & des médecins sur les causes de cette évacuation, &c.... On parle dans le *troisième*, de l'influence qu'a la femme dans l'œuvre de la génération ; mystère que les plus subtils génies ont en vain essayé de découvrir. M. Roussel expose en peu de mots les différens systèmes, par lesquels on a tenté de l'expliquer. Il s'agit dans le *quatrième* des effets de l'imagination de la mère sur l'enfant. Parmi les physiciens & les médecins, les uns ont assuré

que l'imagination de la mère pouvoit se manifester sur son fruit, & ont étayé de quelques faits leur assertion; les autres ont absolument nié la puissance de l'imagination, & les faits. Dans une matière encore si peu éclairée, M. Roussel croit devoir prendre le parti du doute.

La grossesse fait le sujet du *cinquième* chapitre. Il observe avec raison, que les signes de cet état, dans les premiers temps, sont incertains; il ne veut pas qu'on ait recours alors au toucher, & conseille sagement d'attendre le quatrième mois où le mouvement du fœtus commence à se faire sentir. Il en décrit la position, les enveloppes, & la manière dont se fait chez lui la nutrition & la circulation. Il indique ensuite la conduite que doit tenir la femme grosse durant la gestation. Il s'occupe dans le chapitre *septième*, de l'accouchement naturel; & dans le *huitième*, de l'allaitement, fonction qu'il recommande aux mères de remplir.

M. Roussel a bien médité son sujet avant que de se mettre à composer. En le traitant, il l'a fait en homme d'esprit, & en homme qui possède bien sa langue.

Il travaille actuellement au *Système moral & physique de l'homme*. Avec les talens qu'on lui connoît, nous pouvons l'affurer qu'il réussira, & obtiendra de nouveaux suffrages.

Etreennes chinoises, Cuves & procédés antiméphitiques, ou nouvelles cuves chinoises, pour servir à la façon des vins, avec une nouvelle manière de faire le vinaigre à la Chine, au temps de la vendange; extraites d'un manuscrit anglois:

Multa in paucis.

par MM. LL. ***. Prix, suivant le rite chinois, 1 liv. 16 s. en une feuille & demie. grand in-4°. A Londres ; & se trouve à Paris, chez Lacloye, libraire, rue du Monceau-Saint-Gervais.

4. L'objet de ces nouvelles cuves est de prévenir les accidens qui resultent de la fermentation, soit lorsqu'on foule le raisin, soit lorsqu'on extrait le marc de la cuve, & de perfectionner la manière de faire le vinaigre.

EXTRAIT du Programme de l'Acad. des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Lyon.

SUJET PROPOSÉ POUR L'ANNÉE 1785.

L'Académie ayant distribué, en 1785, le Prix de physique, fondé par M. Christin, en a affecté les fonds au sujet qu'elle a continué, concernant la mixtion de l'alun dans le vin ; & pour doubler le Prix de 600 livres, ci-devant proposé, & le porter à 1200 livres, elle a délibéré d'y joindre la somme de cent écus, prise sur d'autres fonds dont elle peut disposer.

En conséquence, elle demande de nouveau ; l'examen physique & raisonné de la dissolution de l'alun dans le vin, considérée relativement à la conservation du vin, & à la conservation de la santé.

Elle invite les savans qui voudront s'en occuper, notamment l'auteur du Mémoire ayant pour devise : *Sunt certi denique fines*, auquel elle a donné les plus justes éloges, de ne rapporter que des expériences authentiques, de les traiter en grand, & de répondre avec précision aux dif-

554 EXTRAIT DU PROGRAMME

férentes questions énoncées dans le premier Programme, à la suite du problème, dans les termes suivans :

1°. *La mixtion de l'alun dans le vin est-elle un sûr moyen de le conserver, ou de rétablir sa qualité, lorsqu'elle est altérée? De quelle espèce d'altération dans le vin, l'alun est-il le préservatif ou le correctif?*

2°. *En quelle proportion faut-il mêler l'alun dans le vin, au cas que ce mélange soit reconnu avantageux?*

3°. *Le vin, tenant en dissolution la quantité d'alun nécessaire à sa conservation ou à son amélioration, est-il nuisible à la santé? Quels en sont les effets sur l'économie animale?*

4°. *Si l'alun, dissous dans le vin, est reconnu préjudiciable à la santé; est-il quelque moyen d'en corriger les effets nuisibles?*

5°. *Enfin, quelle est la manière la plus simple & la plus exacte, de reconnoître la présence de l'alun & sa qualité, lorsqu'il est en dissolution dans le vin, sur-tout dans le vin rouge très-coloré?*

C O N D I T I O N S.

Toutes personnes pourront concourir pour ce Prix, excepté les Académiciens titulaires & les vétérans; les associés y seront admis. Les Mémoires seront écrits en françois ou en latin. Les auteurs ne se feront connoître ni directement, ni indirectement; ils mettront une devise à la tête de l'ouvrage, & y joindront un billet cacheté, qui contiendra la même devise, leur nom & le lieu de leur résidence. Les paquets seront adressés, *francs de ports*, à Lyon, à M. de la Tourrette, secrétaire perpétuel pour la classe des sciences, rue Boissac;

Ou à M. de Bory, ancien commandant de Pierre-Scize, secrétaire perpétuel pour la classe des belles-lettres, rue Sainte-Hélène;

Ou chez *Aimé de la Roche*, imprimeur-libraire de l'Académie, maison des Halles de la Grenette.

Le Prix consiste en quatre médailles d'or, du prix chacune de 300 liv.

Aucun ouvrage ne sera reçu au concours, passé le premier avril 1785; le terme est de rigueur. L'Académie décernera la couronne dans l'Assemblée publique qu'elle tiendra après la fête de S. Louis.

PRIX EXTRAORDINAIRE.

Dans la même Séance, l'Académie adjugera le Prix réservé de 1200 liv. dont l'abbé *Raynal* a fait les fonds, & dont le sujet a été précédemment annoncé en ces termes :

La découverte de l'Amérique a-t-elle été utile ou nuisible au genre humain?

S'il en résulte des biens, quels sont les moyens de les conserver & de les accroître?

Si elle a produit des maux, quels sont les moyens d'y remédier?

Les auteurs s'occuperont sur-tout des deux dernières questions, dont la solution, quoique la plus importante, paroît avoir été la plus négligée.

Ceux qui ont déjà concouru seront admis à envoyer, sous leur première devise, les changemens qu'ils croiront convenables; cependant une nouvelle copie paroît préférable à tous égards.

L'Académie croit devoir inviter, en général, tous ceux qui prétendront au Prix, à ne se permettre, dans leurs ouvrages, aucune assertion qui soit dans le cas, lors de la publication, de compromettre les auteurs, & le corps littéraire qui les couronneroit.

On ne recevra au concours que les Discours ou Mémoires qui seront envoyés avant le 1^{er} mars 1785; le terme est de rigueur. Les autres conditions, comme ci-dessus.

556 PRIX EXTRAORDINAIRE.

Pour le Prix d'Histoire naturelle ou d'agriculture, fondés par M. P. Adamoli, que l'Académie doit distribuer en 1786, elle propose le sujet qui suit :

Quels sont les diverses espèces de Lichens dont on peut faire usage en médecine & dans les arts ?

Les auteurs détermineront les propriétés de ces plantes par de nouvelles recherches, & des expériences.

Ce Prix est une médaille d'or de la valeur de 300 livres, & une médaille d'argent; il sera distribué en 1786, après la fête de S. Pierre; & les Mémoires, reçus, au concours, jusqu'au 1^{er} avril seulement; les autres conditions, suivant l'usage.

Phytonomatotechnie universelle, c'est-à-dire, l'Art de donner aux plantes des noms tirés de leurs caractères; par M. BERGERET, dixième Cahier, août 1784.

Le dixième Cahier de cet intéressant ouvrage, contient les figures des plantes suivantes: *Lichen écrit*, L. *Lichen sanguin*, L. *Lichen à chandelles*, L. *Glaux maritime*, L. *Sagine couchée*, L. *Sagine droite*, L. *Souci de m. rais*, L. *Hyssop officinale*, L. *Sauge officinale*, L. *Sauge verticillée*, L. *Sauge Sclérée*, L. *Sauge des prés*, L. &c.

Cet Ouvrage se distribue tous les deux mois par Cahiers de douze Planches, & vingt-quatre pages de description.

On souscrit chez { L'AUTEUR, rue d'Antin;
DIDOT le jeune, quai des
Augustins;
POISSON, cloître Saint-Ho-
noré.

PHYTONOMATOTECHNIE. 557

La souscription pour le papier de Hollande par année, ou pour six cahiers, est de 108 liv.

Celle en papier ordinaire, fig. coloriées, 54 liv.

Celle en papier ordinaire, fig. en noir, 27 liv.

Voyez ce que nous avons dit en annonçant les premiers cahiers de cet intéressant & ingénieux Ouvrage, dans les volumes lviii, pag. 559, — vol. lix, page 477, — vol. lx, pag. 191 & 393, — vol. lxj, pag. 447.

N O U V E L L E S.

Chrétien-François-Guillaume Pfundel a publié une dissertation contenant quelques observations sur des spasmes toniques, guéris par le gui de chêne, avec un jugement. A Jena, 1783, *In-4°*.

Charles-Jean Nyberg a composé une dissertation sur l'usage de l'air fixe. A Jena, 1783. *In-4°*.

Christian-Godefroy Gruner a mis au jour un choix de dissertations de médecine, publiées à Jena en 1783, deux volumes *in-8°*. On y trouve les meilleurs écrits de *Baldinger, Reckmann, Gruner, &c.*

On a traduit & imprimé à Leipzick la Pharmacopée Navale russe de *Bachteracht*; on a traduit en latin le texte russe.

A V I S.

Amand Kœnig, libraire à Strasbourg, a sous-pressé l'ouvrage suivant, qui paroîtra sans faute à la Saint Michel: Scriptorum doctrinæ de Anevrysmatibus collectio.

Ce Recueil formera un volume grand *in-4°*, de beaux caractères & papiers; il contiendra

quatre alphabets, avec quarante-cinq planches gravées en taille-douce. Il fera connoître tous les auteurs qui ont écrit sur l'anévrisme ; savoir, *Guattanus, Lancisi, Matanus, Verbragge, Velfinus, Trew, Murray*. Pour donner une idée de ce travail à nos lecteurs, nous allons traduire l'article suivant.

Origine de l'hydrocardie.

« Toutes les maladies du cœur ne reconnoissent pas une cause interne, car il est quelques altérations qui proviennent de l'humeur du péricarde. Quand elle manque, on voit naître le marasme & la palpitation ; mais aussi quand elle se trouve en trop grande quantité, elle se congèle, ou elle produit une hydrocardie très-pernicieuse. Cette humeur du péricarde n'est rien autre chose qu'une liqueur lymphatique qui distille des glandes situées sur la base du cœur, & répandues dans tout le péricarde. Ce fluide se coagule par la chaleur du feu ; semble pour ainsi dire se tourner en lait, par l'addition de l'esprit de nitre ; a la couleur de l'eau avec laquelle on a blanchi des viandes ; contient des particules rougeâtres visibles au microscope. Cette humeur, non-seulement a quelquefois paru différente en couleur aux anatomistes, mais ils l'ont aussi trouvée purulente, remplie de particules salines, âcres, & avec d'autres saletés qui se trouvent dans le péricarde, peuvent exulcérer sa capsule, & lui donner la phlogose, comme on le conclut de la douleur interne & fixe qui attaque les malades vers le milieu du sternum. Comme cette liqueur diminue quelquefois considérablement, plusieurs anatomistes, qui ont vu le péricarde extrêmement adhérent au cœur, se sont trompés en assurant qu'il manquoit entièrement. Quand

donc on ne voudra pas se laisser tromper par la quantité plus ou moins grande de cette humeur, qui varie selon diverses circonstances, & lorsqu'on voudra porter un jugement sain & exact là-dessus, il faudra faire l'observation sur un cadavre récent, dont la mort n'aura pas été produite par des maladies précédentes, & dont la maigreur ne sera pas trop grande. Ainsi, quoique l'hydrocardie puisse provenir de l'amplitude excessive & surnaturelle du cœur, ou d'autres vices, le cœur peut cependant aussi être attaqué de différens maux occasionnés par les *qualités peccantes* de l'humeur du péricarde. Tous les principes dont elle est composée possèdent une *qualité* stimulante, de sorte que tout ce qui est contenu dans la capsule est très-difficilement sujet à la putréfaction. La putréfaction aura donc lieu, si la quantité de ce fluide diminue; ou bien les membranes du péricarde se dépraveront, ou le cœur lui-même ne cessera pas d'être en proie à un amas de particules malfaisantes. Voilà ce mal sans remède, que l'on rencontre quelquefois dans les cadavres, quoiqu'il n'y existe aucun polype, ni aucun obstacle du même genre.

A V I S.

C'est par erreur qu'on a annoncé dans les cahiers des mois d'août & de septembre, à 27 liv. broché la Médecine militaire de M. Colombier, 7 vol. in-8°. M. Didot le jeune, libraire, quai des Augustins, pour en faciliter l'acquisition, donnera les 7 vol. broch. en fix, à 18 liv. 12 sols; & reliés, à 24 liv.

- N^{os} 1, M. GRUNWALD.
 2, M. WILLEMET.
 3, M. J. G. E.
 4, M. ROUSSEL.

T A B L E.

<i>Extrait. Rapport des Commissaires chargés par le Roi, de l'examen du magnétisme animal, Page</i>	<i>449</i>
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de septembre,</i>	<i>536</i>
<i>Observations météorologiques faites à Montmorency,</i>	<i>538</i>
<i>Observations météorologiques faites à Lille,</i>	<i>541</i>
<i>Maladies qui ont régné à Lille,</i>	<i>542</i>

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

<i>Académie,</i>	<i>543</i>
<i>Physiologie,</i>	<i>547</i>
<i>Hygiène,</i>	<i>552</i>
<i>Extrait du Programme de l'académie des Sciences de Lyon,</i>	<i>553</i>
<i>Prix extraordinaire,</i>	<i>555</i>
<i>Nouvelles,</i>	<i>557</i>
<i>Avis,</i>	<i>ibid.</i>
<i>Autre Avis,</i>	<i>559</i>

A P P R O B A T I O N.

J'ai lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux,
le *Journal de Médecine* du mois de novembre 1784.
A Paris, ce 24 octobre 1784.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

De l'Imprimerie de P. F. DIDOT jeune, 1784.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

DÉCEMBRE 1784.

MAGNÉTISME ANIMAL.

EXPOSÉ DES EXPÉRIENCES
qui ont été faites pour l'examen du magné-
tisme animal ; lu à l'Académie des sciences,
par M. BAILLY, en son nom & au
nom de MM. FRANKLIN, LE ROY, DE
BORY & LAVOISIER, le 4 septembre
1784, en présence de M. le comte d'Oëls ;
imprimé par ordre du Roi. A Paris, de
l'Imprimerie royale 1784. In-4^o de 15 p.

MESSIEURS,

VOUS savez que des Commissaires ont
été choisis par le Roi, dans la Faculté de
Tome LXII. N n

médecine & dans cette Académie, pour examiner le magnétisme animal, & pour donner leur avis sur son existence & sur son utilité. Nous en avons rendu compte au Roi & devant le public. Sa Majesté a été satisfaite de notre travail, le Public & l'Europe vont le juger.

Mais les académiciens doivent à l'Académie & à leurs confrères un récit détaillé de leur conduite. Cet écrit est destiné à mettre sous vos yeux les vues qui ont dirigé nos recherches, & les résultats que nos travaux ont produits.

Quand je dis nous, Messieurs, j'entends la commission entière; rien n'a été distingué, le travail appartient à tous: également guidés par les intérêts de la vérité, nous avons été toujours unis, toujours unanimes. Le compte qui va vous être rendu ici, est un hommage particulier de vos confrères, mais il ne renferme rien qui ne soit le résultat du travail commun des membres des deux Compagnies.

Il y a déjà plus de six ans que le magnétisme animal a été annoncé à l'Europe, surtout en France & dans cette capitale; mais ce n'est que depuis deux ans environ qu'il a intéressé particulièrement un assez grand nombre de citoyens, & qu'il est devenu l'objet de l'entretien public. Jamais une question plus extraordinaire n'avoit partagé

les esprits dans une nation éclairée. On proposoit un moyen sûr & puissant d'agir sur les corps animés, un remède nouveau, un agent universel pour guérir & prévenir les maladies. Cet art étoit un mystère. Les physiciens en ignoroient les procédés, & ils n'entendoient parler que de ses prodiges. On citoit peu de cures réelles; mais beaucoup de personnes se disoient soulagées, & le remède plaisoit assez pour soutenir l'espérance des malades. Depuis quelques temps le secret a été communiqué: alors on a vu des personnes instruites, éclairées, distinguées même par leurs talens, adopter la théorie & la pratique nouvelle qu'on leur enseignoit; on a vu un nombre de médecins & de chirurgiens admis à l'école du magnétisme, en devenir les partisans, en défendre la théorie, en suivre la pratique. Ces témoignages rendus au magnétisme devoient donner à penser aux meilleurs esprits, & faire suspendre le jugement des sages. C'est dans ces circonstances que les commissaires ont été nommés par le Roi; l'examen qu'il a ordonné est un fruit de la sagesse de son administration. C'étoit un scandale pour l'Europe de voir un peuple éclairé par toutes les sciences & par tous les arts, un peuple chez qui la philosophie a fait les plus grands progrès, oublier la leçon de *Descartes* qui en est le restaurateur, &

renfermer dans son sein deux partis opposés ; qui unissoient leurs vues & leurs pensées sur le même objet ; mais qui se divisoient & se combattoient ; l'un , en annonçant le magnétisme comme une découverte utile & sublime ; l'autre , en le regardant comme une illusion à la fois dangereuse & ridicule. La décision étoit importante & indispensable ; il falloit éclairer ceux qui doutoient , il falloit établir une base sur laquelle pussent venir se reposer ou l'incrédulité , ou la confiance. On ne doit pas être indifférent sur le règne mal fondé des fausses opinions : les sciences qui s'accroissent par les vérités , gagnent encore à la suppression d'une erreur ; une erreur est toujours un mauvais levain qui fermente , & qui corrompt à la longue la masse où elle est introduite. Mais , lorsque cette erreur sort de l'empire des sciences pour se répandre dans la multitude , pour partager & agiter les esprits , lorsqu'elle présente un moyen trompeur de guérir à des malades qu'elle empêche de chercher d'autres secours , lorsque sur-tout elle influe à la fois sur le moral & le physique , un bon gouvernement est intéressé à la détruire. C'est un bel emploi de l'autorité que celui de distribuer la lumière ! Les commissaires se sont empressés d'entrer dans les vues de l'administration , & de répondre à l'honneur de son choix.

Transportés au traitement du magnétisme, ils ont d'abord été frappés d'une opposition très-remarquable entre la nature des effets produits, & l'insuffisance apparente des moyens employés. D'une part ce sont des convulsions violentes, longues & multipliées; de l'autre, de simples attouchemens, des gestes & des signes; & cependant le traitement public fait reconnoître une grande puissance mise en action par ces moyens, tout foibles qu'ils sont. Un pareil spectacle semble nous transporter au temps & au règne de la féerie : cet empire exercé sur un nombre d'individus, l'homme qui en dispose, la baguette qui lui sert d'instrument, tout ressemble en effet aux enchantemens de nos fables; ce sont leurs récits mis en action. Mais si ce spectacle étonne, il ne doit pas subjuguier. S'il a pu surprendre la foi d'un nombre de spectateurs conduits par une curiosité plus ou moins attentive; s'il a séduit sur-tout les malades toujours prêts à se tromper eux-mêmes, il n'a pu produire cet effet sur des hommes choisis pour un examen sérieux. Leur premier devoir étoit d'être en garde contre l'illusion. Ils se sont mutuellement surveillés, ils ont observé en silence; & restés de sang-froid au milieu de l'enthousiasme, ils ont pu écouter leur raison & chercher la lumière.

Nous avons d'abord demandé par quels ressorts étoient produits tant d'effets surprenans, & quelles étoient les raisons qui les faisoient attribuer à un fluide inconnu & nouveau, à un fluide qui appartient à l'homme, & qui agit sur l'homme. Plus cette découverte étoit grande & extraordinaire, plus on devoit être difficile sur le choix des preuves. Ensuite, procédant en physiciens, nous avons cherché à reconnoître la présence du fluide ; mais ce fluide échappe à tous les sens : on nous a déclaré que son action sur les corps animés étoit la seule preuve que l'on pût administrer de son existence. Vous avez vu, Messieurs, dans notre rapport, les raisons solides qui, parmi les effets prétendus de cette action, nous ont fait rejeter absolument la cure des maladies. La nature agit en même temps que le remède ; on ne sait si le soulagement appartient au remède ou à la nature. La nature guérit quelquefois sans remède ; comment se convaincre de l'existence d'un remède invisible, par des guérisons que la nature peut opérer sans lui ? Nous avons donc été forcés de nous borner à observer l'action physique du fluide opérant sur l'économie animale, des changemens momentanés. Mais alors, Messieurs, nous sommes entrés dans un dédale de difficultés. Si les premières causes de la nature sont simples, les

derniers résultats sont le produit d'une vaste complication. L'homme ne fait pas un mouvement qui ne puisse être dû à une infinité de causes. Être moral & physique, ses affections, ses maux, ses mouvemens dépendent autant de sa pensée, que de l'irritabilité de ses organes. Les expériences que nous avons faites sur nous-mêmes, nous ont fait reconnoître que, lorsqu'on détourne son attention, il n'y a plus aucun effet. Les épreuves faites sur les malades nous ont appris que l'enfance, qui n'est pas susceptible de prévention, n'éprouve rien; que l'aliénation d'esprit s'oppose à l'action du magnétisme, même dans un état habituel de convulsions & de mobilité de nerfs où cette action devoit être le plus sensible. Dans un nombre de malades, si les uns ressentent des effets légers & équivoques, les autres ne sentent rien, & nous avons dû en être surpris. Le magnétisme n'est-il pas annoncé comme un fluide universel, comme le principe de la vie, & le grand ressort de la nature? Qu'est-ce qu'un agent qui n'agit pas toujours dans des circonstances semblables? L'absence de son action dans certains cas, n'indique-t-elle pas que dans les autres l'action qu'on lui attribue appartient à d'autres causes? Il a manqué son effet quand nous l'avons employé pour porter de la chaleur aux pieds. Il a manqué son effet quand nous

l'avons interrogé comme capable d'indiquer les maux. On a essayé différentes méthodes de magnétiser, en observant, en négligeant la distinction des pôles; elles ont eu les mêmes effets. Les pôles sont donc une chimère, qui n'a d'autre objet que d'assimiler le nouveau magnétisme au véritable magnétisme, qui est un des phénomènes de la nature. C'est ainsi, qu'en avançant dans notre examen, nous voyions disparaître l'une après l'autre les propriétés attribuées à ce prétendu fluide, & que l'édifice entier posé sur une base idéale s'écrouloit devant nous.

Forcés de renoncer aux preuves physiques, nous avons été obligés de chercher les causes des effets réels dans les circonstances morales. Nous avons dans la suite de nos opérations cessé d'être physiciens pour n'être plus que philosophes; & nous avons soumis à l'examen les affections de l'esprit, & les idées des individus exposés à l'action du magnétisme. Alors, en opérant sur des sujets qui avoient les yeux bandés, nous avons vu d'une manière évidente cette action naître des idées que nous excitons, & les effets suivre la même marche que nos questions. En ne magnétisant pas, les effets étoient les mêmes, & répondoient de même à nos questions.

A ces effets variés & indépendans du

magnétisme, nous avons dû reconnoître l'influence de l'imagination; mais dans l'examen moral où nous conduisoit la nature de la question, nous avons suivi, autant qu'il a été possible, la marche certaine & méthodique des sciences. Observant en philosophes, nous avons encore emprunté les procédés de la physique: nous avons opéré comme on fait en chimie, où, après avoir décomposé les substances, découvert leurs principes, on s'assure de l'exactitude de l'analyse, en recomposant les mêmes substances à l'aide de ces principes réunis. Nous avons dit: les effets qu'on attribue au magnétisme & à un fluide que rien ne manifeste, n'ont lieu que lorsque l'imagination est avertie, & peut-être frappée. L'imagination semble donc en être le principe. Il faut voir si on reproduira ces effets par le pouvoir de l'imagination seule; nous l'avons tenté, & nous avons pleinement réussi. Sans toucher & sans employer aucun signe, les sujets qui ont cru être magnétisés, ont senti de la douleur, de la chaleur, & une chaleur très-grande. Sur des sujets doués de nerfs plus mobiles, nous avons produit des convulsions, & ce qu'on appelle des *crises*. Nous avons vu l'imagination assez exaltée, devenue assez puissante pour faire perdre en un instant la parole. Nous avons en même temps prouvé la nullité du magné-

tisme , en le mettant en opposition avec l'imagination. Le magnétisme seul, employé pendant trente minutes , n'a rien produit ; & aussi-tôt l'imagination mise en action , a produit sur la même personne , avec les mêmes moyens , dans des circonstances absolument semblables , une convulsion très-forte & très-bien caractérisée. Enfin , pour compléter la démonstration , pour achever le tableau des effets de l'imagination , également capable d'agiter & de calmer , nous avons fait cesser la convulsion par le même charme qui l'avoit produite , par le pouvoir de l'imagination.

Si nous n'avons pas fait d'expériences sur les animaux que l'on regarde comme privés de l'imagination , c'est que les expériences auroient été plus difficiles & plus délicates , sans être plus concluantes. D'abord la cure des maladies des animaux ne prouve pas davantage que la cure des maladies des hommes ; & quand nous nous bornerons à agir sur les animaux momentanément , comment connoîtrons-nous ce qu'ils éprouvent ? Ne pouvant les interroger , leurs mouvemens ne peuvent être qu'équivoques. D'ailleurs une grande raison pour rejeter cette espèce de preuves , est qu'on annonce un fluide universel , un fluide agissant sur l'homme , & propre à guérir ses maux. Il seroit singulier qu'on en vantât les bons-

effets sur l'espèce humaine, & qu'on ne pût les rendre sensibles que sur l'espèce animale ; c'est donc sur l'homme que nous avons dû éprouver le magnétisme, & nos expériences ne nous ont fait découvrir que le pouvoir de l'imagination. Nous avons procédé par des preuves négatives, & cette marche étoit déterminée par la nature des choses. Une opinion est attaquée & défendue par des moyens contraires. Un agent réel doit être démontré par des preuves positives, tandis qu'un agent chimérique ne peut être exclu que par le manque d'effets, & par la démonstration de sa nullité.

La suite d'expériences que nous avons faites nous a donc permis de conclure & d'établir que rien ne prouve l'existence du fluide magnétique animal. La saine physique ne permet pas de recourir à un fluide inconnu & insensible, pour expliquer des effets qui peuvent tous être produits par l'imagination, ou seule, ou combinée avec l'attouchement & l'imitation.

Telles sont les causes des effets attribués au magnétisme : tel est le résultat de notre travail ; mais les phénomènes observés permettent encore quelques résultats que nous allons proposer. Ces résultats concernent l'imitation & l'imagination, deux de nos plus étonnantes facultés : ce sont des faits pour une science encore neuve, celle de

l'influence du moral sur le physique ; & nous demandons qu'il nous soit permis d'entrer à cet égard dans quelques détails préliminaires & purement philosophiques.

L'homme moral comme l'homme physique, n'existe & ne devient tel qu'il est que par ces deux facultés : il se forme, il se perfectionne par l'imitation ; il agit, il devient puissant par l'imagination. L'imitation est donc le premier moyen de sa perfectibilité ; elle le modifie depuis la naissance jusqu'à la mort. Sans l'imitation, les progrès d'un individu seroient perdus pour tous les autres ; c'est par elle que dans la société polie & habituelle les caractères s'effacent, & que tous les individus ont la même physionomie ; c'est par elle que les enfans apprennent nos usages, nos conventions, se plient à nos habitudes, s'instruisent de la langue. La prononciation adoucie par un long usage, est un effet de la même cause. Cette imitation agit également sur les esprits ; elle n'introduit pas les vérités nouvelles, mais elle conserve les idées reçues ; elle forme & constitue l'esprit national ; &, comme le plus souvent elle fait croire sans examen, c'est sur son pouvoir irrésistible que sont fondés les préjugés qui ont une durée si longue & une résistance si puissante.

Avec cette faculté, tout resteroit au même terme, tout seroit communiqué, mais le

niveau des connoissances & des institutions ne s'éleveroit jamais. L'imagination est la faculté progressive; c'est par elle que les hommes ont parcouru les différens états de la société perfectionnée : faculté éminemment active , auteur des biens & des maux, tout est devant elle, l'avenir comme le présent , les mondes de l'univers , comme le point où nous sommes. Elle agrandit tout ce qu'elle touche ; elle va sans cesse exagérant ; & cette exagération fait sa force. C'est par cette force qu'elle déploie les ressources morales , & qu'elle multiplie les forces physiques : à sa voix la nature obéit & se développe toute entière. Aussi , quand l'imagination parle à la multitude , la multitude ne connoît plus de dangers ni d'obstacles. Un seul homme commande , & les autres ne sont que des instrumens. Les nations sont ce que veulent les souverains ; les armées , ce que sont leurs généraux ; & c'est une vérité connue depuis *Alexandre* jusqu'à *Frédéric* , & son illustre frère.

L'imitation , telle que nous venons de la peindre , Messieurs , semble avoir une marche lente & graduée ; elle ne s'établit que par des leçons répétées : mais si dans la société elle a des progrès insensibles , dans le traitement du magnétisme elle se manifeste par des phénomènes frappans. Les crises y sont d'autant plus multipliées , qu'elles

sont plus violentes , elles commencent toutes à-peu-près dans le même temps. Il semble que ce soit une étincelle qui allume un incendie. Cette facilité de communication est très-remarquable. Nous savions que l'homme , machinal dans un grand nombre de ses mouvemens , se plie à la longue à répéter ce qu'il voit & ce qu'il entend ; mais les convulsions du magnétisme nous montrent que le même effet a lieu instantanément, en grand, & de manière qu'un nombre d'individus convenablement disposés , sont des instrumens montés à l'unisson , & dont un seul fait mouvoir tous les autres.

Quant à l'imagination , on connoît les dérangemens qu'une impression vive & subite a souvent occasionnés dans la machine de l'homme. L'imagination renouvelle ou suspend les fonctions animales ; elle ranime par l'espérance , ou elle glace par la terreur. Dans une nuit , elle fait blanchir les cheveux ; dans un instant , elle rend ou l'usage des jambes , ou la parole ; elle détruit ou elle développe le germe des maux , elle donne même la mort ; mais ces effets surprenans appartiennent à des révolutions inopinées. C'est le concours des circonstances qui les amène , & le hasard qui semble les produire ; ils ne paroissent point dépendre de la puissance & de la volonté de l'homme. Ce que nous avons appris , ou du moins ce

qui nous a été confirmé d'une manière démonstrative & évidente, par l'examen des procédés du magnétisme, c'est que l'homme peut agir sur l'homme, à tous momens, & presque à volonté, en frappant son imagination; c'est que les gestes & les signes les plus simples peuvent avoir les plus puissans effets; c'est que l'action que l'homme a sur l'imagination peut être réduite en art, & conduite par une méthode sur des sujets qui ont la foi. On parle du magnétisme d'intention : sans doute l'intention peut suffire, pourvu qu'elle soit réciproque; elle établit entre deux individus une relation & une dépendance nécessaires. L'intention que je dirige, c'est mon imagination qui commande; l'intention qui me répond, c'est l'imagination qui s'exalte & qui obéit. La recherche d'un agent qui n'existe pas, sert donc à faire connoître une puissance réelle de l'homme; l'homme a le pouvoir d'agir sur son semblable, d'ébranler le système de ses nerfs, & de lui imprimer des convulsions; mais cette action ne peut être regardée comme physique : nous ne voyons pas qu'elle dépende d'un fluide communiqué; elle est entièrement morale, c'est celle de l'imagination sur l'imagination. Action presque toujours dangereuse, que l'on peut observer en philosophe, & qu'il n'est bon de connoître que pour en prévenir les effets.

Le magnétisme n'aura pas été tout-à-fait inutile à la philosophie qui le condamne ; c'est un fait de plus à consigner dans l'histoire des erreurs de l'esprit humain, & une grande expérience sur le pouvoir de l'imagination.

EXTRAIT DES REGISTRES

DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DE MÉDECINE.

Séance du 24 août 1784.

MM. POISSONNIER, CAILLE, MAUDUYT & ANDRY (a), nommés par le Roi pour faire l'examen du magnétisme animal, ont fait connoître à la Société royale de médecine, dont ils sont membres, dans son assemblée tenue au Louvre le 24 août

(a) *Note de l'Editeur du Journal. M. A. L. de Jussieu* avoit été nommé commissaire, conjointement avec MM. *Poissonnier, Caille, Mauduyt & Andry.* M. *de Jussieu* n'a point signé leur rapport, mais il a cru devoir publier un Mémoire, à l'effet de rendre compte des motifs qui l'ont déterminé à avoir un avis à lui. Ce Mémoire de M. *de Jussieu* a pour titre : *Rapport de l'un des commissaires chargés par le Roi de l'examen du magnétisme animal.* De l'imprimerie de la veuve *Hérissant* ; & se trouve chez *Théophile Barrois le jeune*, quai des Augustins, 1784. In-4° de 51 pag.

1784, les observations qu'ils ont faites sur les procédés de cette méthode. Ils lui ont communiqué le résultat de leurs recherches, & les conclusions de leur rapport.

Ces conclusions portent 1^o, que le prétendu *magnétisme animal*, tel qu'on l'a annoncé de nos jours, est un système ancien, vanté dans le siècle précédent, & tombé dans l'oubli.

2^o. Que les partisans du magnétisme animal, soit ceux qui ont proposé ce système, soit ceux qui l'ont renouvelé parmi nous, n'ont pu autrefois, & ne peuvent encore aujourd'hui fournir aucune preuve de l'existence de l'agent inconnu, ou du fluide auquel ils ont attribué des propriétés & des effets, & que, par conséquent, l'existence de cet agent est gratuitement supposée.

3^o. Que ce prétendu moyen de guérir, réduit à l'irritation des régions sensibles, à l'imitation & aux effets de l'imagination, est au moins inutile pour ceux dans lesquels il ne s'ensuit ni évacuations, ni convulsions; & qu'il peut souvent devenir dangereux en portant à un trop haut degré la tension des fibres dans ceux dont les nerfs sont très-sensibles.

4^o. Qu'il est très-nuisible à ceux en qui il produit les effets que l'on a appelés si improprement *des crises*; qu'il est d'autant plus dangereux, que les prétendues *crises*

sont plus fortes, ou les convulsions plus violentes, & les évacuations plus abondantes; qu'il y a un grand nombre de constitutions & de dispositions dans lesquelles les suites peuvent être funestes.

5°. Que les traitemens faits en public par les procédés du magnétisme animal joignent à tous les inconvéniens indiqués ci-dessus, celui d'exposer des personnes bien constituées au danger de contracter des habitudes spasmodiques & convulsives, qui peuvent être la source des plus grands maux.

6°. Que ces conclusions doivent s'étendre à tout ce que l'on présente actuellement au public sous la dénomination de magnétisme animal, dont l'appareil & les effets étant par-tout les mêmes, les inconvéniens & les dangers doivent aussi mériter par-tout la même attention.

De plus, la Compagnie s'est fait représenter les Lettres-Patentes de 1778, registrées au parlement, par lesquelles le Roi l'a chargée de l'examen des remèdes secrets.

La Société, convaincue par ces différentes considérations que le prétendu magnétisme animal est un système dénué de fondement; que l'existence de l'agent auquel on en attribue les effets, n'est établie sur aucune preuve; & que les suites de la pression, des frictions ou attouchemens exercés sur des organes sensibles, & le trouble

que l'on excite dans l'imagination par ces différens procédés, peuvent exposer à de grands dangers ; a adopté dans leur entier les conclusions du rapport fait par ceux de ses membres que le Roi a chargés de procéder à l'examen du magnétisme animal ; de plus, elle a arrêté que cette délibération seroit adressée à tous les corps de médecins, & à tous ses associés & correspondans.

Et ont signé les officiers de la Société royale de médecine.

Signé LASSONE, POISSONNIER,
GEOFFROY, ANDRY, VICQ-D'AZYR.

OBSERVATION

Sur un enfant dont le cœur étoit placé hors de la poitrine ; par M. TOURTELLE, médecin à Besançon.

La nommée***, âgée de trente-trois ans, d'un tempérament fort & robuste, étoit à sept mois & demi environ de sa première grossesse. Elle éprouvoit depuis trois semaines un mal-aise causé par une oedématie considérable des jambes, des cuisses & des parties externes de la génération ; ce qui l'obligeoit à ne plus sortir de chez elle, & même à rester presque toujours couchée, parce que le plus petit mouvement l'ex-

posoit à des foibleffes dont on avoit peine à la faire revenir. Cette femme commençant à ressentir des douleurs pour accoucher, le 31 août dernier, vers les deux heures de l'après-midi, je fus appelé pour lui donner des soins; le travail fut pénible, & ce ne fut que vers minuit que je reçus un enfant très-foible, & qui paroissoit ne plus jouir de la vie, quoique néanmoins il en jouit en effet, & que par des secours administrés à propos, il vive encore aujourd'hui.

Cet enfant bien conformé, fut bientôt suivi d'un autre qui fait le sujet de cette observation.

On apperçut d'abord sur le côté gauche de la poitrine de cet enfant, une masse carniforme, palpitante, & qui fut prise pour ce que les femmes appellent une envie (*nævus*). La mère délivrée, je demandai à voir cet enfant, & je remarquai avec le plus grand étonnement, que cette masse étoit le cœur lui-même dénué du péricarde, qui sortoit par une ouverture pratiquée à la partie inférieure de la poitrine, & qui s'étendoit à un pouce & demi au dessus de l'ombilic. Le sternum, le médiastin & la portion sternocostale des vraies côtes manquoient, la première côte supérieure étoit la seule entière: les muscles du bas-ventre étoient à découvert, la peau ne les revêtoit point, si ce n'est aux parties latérales aux-

quelles elle venoit aboutir insensiblement à deux pouces loin du cordon, & la portion supérieure de ces muscles manquoit aussi. Cet enfant avoit en outre un bec de lièvre très-difforme, & il étoit privé de l'œil gauche. Je m'attachai à examiner ensuite les mouvemens du cœur qui étoient très-sensibles, & je vis avec la plus scrupuleuse attention les oreillettes & les ventricules se contracter & se dilater alternativement. A chaque contraction des ventricules, on voyoit la pointe du cœur se porter en haut, & les artères pulmonaire & aorte se dilater très-sensiblement. Les contractions étoient plus fréquentes lorsqu'on les touchoit. MM. *Jadelot & Arthaud*, qui ont nié la dilatation sensible des artères, appuyés sur des expériences faites sur des animaux vivans, dont la douleur modifioit l'action du cœur & du système artériel, auroient sans doute rejeté une semblable opinion, s'ils eussent vu comme MM. *Bisot & Hory*, médecins, *Le Vacher*, chirurgien-major de cet hôpital, & *d'Arc*, chirurgien-major du régiment d'Auxonne artillerie, en garnison ici, &c; s'ils avoient vu, dis-je, la dilatation sensible des deux troncs artériels qui partent du cœur, dilatation qu'ils n'ont pas confondue avec la locomotion. Cet enfant mourut vingt-deux heures après sa naissance, & M. *Le Vacher* fit l'ouverture du cadavre en présence de

MM. *France*, professeur en médecine ; *Vinot*, médecin du Roi, *Bisot* & *Hory*, médecins de cette ville, &c. On ne rencontra rien de particulier ni d'extraordinaire dans le bas-ventre, la poitrine & la tête, si ce n'est que l'œil qui manquoit fut retrouvé caché dans la paupière inférieure. Voilà un de ces phénomènes étonnans qui, je crois, mérite d'être consigné dans la liste des observations vraiment rares & curieuses.

OBSERVATIONS ET RÉFLEXIONS

Sur une maladie putride ; par M. TARANGET, docteur-médecin, & professeur royal en la Faculté de Douay :

Monstrum horrendum, informe. VIRG.

Je fus appelé dernièrement auprès d'un jeune homme, malade depuis quelques jours. Je le trouvai dans les convulsions ; la peau étoit brûlante & sèche, les yeux larmoyans, le visage d'un rouge violet ; la respiration étoit singultueuse & précipitée, le ventre douloureux & dur, avec une diarrhée qui continuoît depuis trois jours. Le poulx, au lieu de battre, sembloit former plutôt un roulement superficiel, qui fuyoit même sous le doigt, pour peu que l'artère fût pressée ; il ressembloit au poulx d'un ago-

nifant, tandis qu'il y avoit un délire presque furieux qui empêchoit le malade de répondre à mes questions.

La sœur de ce jeune homme venoit de mourir au quarante-deuxième jour d'une fièvre maligne, avec éruption : elle étoit tombée dans le marasme le plus affreux ; & plus de huit jours avant sa mort, elle n'étoit plus qu'un cadavre qui infectoit toute la maison.

J'affurai que cette maladie étoit de même nature que celle qui avoit fait périr la jeune demoiselle, & je fis craindre que l'événement n'en fût aussi le même.

Je prescrivis les boissons acidulées ; le lendemain, le délire étoit tombé, & il lui succéda une surdité absolue. La peau moins sèche, présenta des *pétéchies* rouges ; & d'espace en espace, sur le cou, la poitrine & les bras, j'apperçus des boutons miliaires blancs, dont la plupart même étoient déjà crevés. Les narines étoient pleines d'une espèce de sanie desséchée : les lèvres étoient recouvertes d'une croûte épaisse & noire : la langue étoit brune, mais souple ; les gencives étoient saignantes & molles comme dans le *scorbut*. Les yeux toujours larmoyans, étoient fixes & couverts ; les paupières irrégulièrement entre-ouvertes, donnoient à la physionomie une expression sinistre.

On m'affura que l'éruption des boutons blancs s'étoit déjà montrée il y avoit quelques jours, & qu'elle avoit disparu presque aussitôt. Pour la fixer au dehors, pour en déterminer même une plus grande quantité, & pour relever en même temps le poulx toujours vacillant, je consentis à l'application des vésicatoires aux jambes; j'ordonnai en même temps une légère infusion de quinquina, acidulée avec l'esprit de soufre; & je joignis à ce remède l'usage du camphre dissous & mêlé dans le sirop de vinaigre.

Malgré ce traitement, l'éruption miliaire disparut une seconde fois; je n'apperçus plus sur les cuisses que trois ou quatre petites taches assez profondes, & d'un bleu violet; & cependant les plaies des vésicatoires étoient d'une couleur de rose, très-vive. J'augmentai la dose de quinquina & celle du camphre. Les selles colliquatives, qui avoient commencé avec la maladie, devinrent plus abondantes, plus fluides & plus fétides que jamais; le poulx étoit plus misérable encore. Les membres tombèrent dans l'atrophie, & je voyois mon malade se précipiter chaque jour au tombeau. Cette défaillance de la part de la nature, me décida à ajouter un peu de vin, à l'infusion de quinquina: ce nouveau moyen déterminâ une sueur considérable, & avec elle une éru-

ption & plus abondante, & plus étendue qu'elle ne l'avoit encore été ; mais ce qu'il faut bien remarquer, cette éruption ne changea jamais rien aux symptômes de la maladie, la surdité étoit toujours totale, les déjections excessives, le pouls presque nul, l'affaiblissement insurmontable.

Enfin arriva le vingt-troisième jour de la maladie. Je vis bien qu'il falloit renoncer à l'espérance de la guérison ; que la nature manquoit de moyens ; que toutes ses ressources étoient épuisées, que la masse des fluides étoit réellement infectée ; que les solides avoient perdu leur ton, que la vie, en un mot, étoit attaquée dans tous ses retranchemens. Vers le soir, le pouls se releva ; il eut de la consistance, & des battemens sensibles & distincts. Mon malade ne mourut pas moins le lendemain à neuf heures du matin.

Que l'on me permette quelques réflexions sur l'observation précédente, dont le fond ne présente rien de neuf, mais qui peut-être doit faire naître des idées nouvelles. Je crois la maladie, qui en fait le sujet, essentiellement putride, & du genre que M. Robert appelle *scorbut aigu* ; mais cependant, malgré ce fonds de putridité qui la caractérise, & qui en fait le type essentiel, je ne puis me décider à la nommer *fièvre pu-*

tride (a), parce que je ne lui ai pas trouvé le signe inséparable de la *fièvre* ; savoir, les battemens accélérés de l'artère. Au lieu de pulsations, je ne sentoïis, comme je l'ai déjà dit, qu'une espèce de roulement superficiel, dont l'impression même s'évanouissoit par la pression des doigts.

On regarde assez généralement la *fièvre*, comme l'attribut distinctif des maladies aiguës. Dans toute maladie aiguë ; dit-on, il y a accélération de mouvemens, déterminée par la présence d'un principe morbifique ; & ces mouvemens augmentés persévèrent jusqu'à ce que, par leur moyen, la nature ait élaboré, enveloppé & expulsé le principe délétère : ainsi ce principe devient lui-même l'instrument de sa défaite, en obligeant la nature à des mouvemens qui le combattent.

Il suit de-là, que toute maladie *fébrile* est essentiellement guérissable, parce qu'elle suppose dans le principe vital une supériorité

(a) Je sens que je m'éloigne des idées & des dénominations reçues. Il est une foule de cas, j'en conviens, où les noms sont assez indifférens ; & alors prendre parti pour l'un ou pour l'autre, c'est, tout au moins, une petiteffe scholastique ; mais en médecine où la dénomination d'une maladie décide presque toujours le choix du traitement, je pense que les noms sont beaucoup à la chose.

rité actuelle, contre la cause qui la produit; mais s'il arrive que cette supériorité s'évanouisse, & que les forces vitales soient tellement opprimées, qu'elles ne puissent plus se livrer à aucune réaction, il y aura, à la vérité, une maladie *aiguë*, mais non pas une maladie *fébrile*; & ce sera précisément cette absence & cette impossibilité des mouvemens fébriles, qui annonceront le danger de la maladie, en prouvant l'action de la cause délétère, & l'impuissance de la nature contre un tel ennemi.

Ainsi une affection morbifique peut être *aiguë* & *putride*, sans pour cela être *fébrile*. Donc, entre les maladies *fébriles*, comme sont la plupart des maladies *aiguës*, & les maladies *non fébriles*, telles que sont toutes les affections chroniques, on peut concevoir un troisième genre d'affections qui appartiendra aux deux autres, par deux rapports différens, savoir; aux maladies *aiguës fébriles*, par la rapidité de sa marche; & aux maladies *chroniques*, par l'absence de la fièvre; avec cette différence cependant, que dans les maladies chroniques, l'absence de la fièvre vient du peu de sensibilité des parties, ou de l'action du principe délétère trop foible, relativement à la sensibilité vitale; au lieu que dans le genre supposé, ce défaut des mouvemens fébriles vient de l'action funeste d'un commencement de mort, s'il

est permis de parler ainsi , qu'imprime aux forces vitales le principe de la maladie.

Ce même genre que nous venons de supposer , peut constituer différentes espèces , qui ne sont que des nuances d'une seule & même affection. Ainsi , par exemple , lorsqu'au lieu d'une putridité déjà commencée , il n'y aura dans les humeurs qu'une simple tendance à la putridité ; ou bien , si la qualité putride , au lieu d'appartenir à toute la masse des humeurs , n'est bornée qu'à certains organes seulement , il y aura alors une différence frappante dans les symptômes de la maladie , différence uniquement fondée sur la dégénérescence plus ou moins avancée , plus ou moins étendue , des fluides du corps vivant ; & , comme la dissolution des humeurs vivantes , est la manière-d'être la plus ennemie des forces vitales , l'énergie , la consistance actuelle de ces forces , pourra servir de mesure avec laquelle il sera permis d'évaluer la progression de la putridité. Ainsi , lorsque les mouvemens de la vie seront accélérés au point de constituer l'état fébrile , j'en conclurai la supériorité de la nature sur la crase des humeurs : si au contraire , ces mêmes mouvemens sont tellement modifiés , qu'ils ne m'offrent plus rien de régulier ni de saillant , je serai forcé d'admettre que la progression putride est excessivement avancée ; & , sans pouvoir

déterminer bien précisément le terme de cette progression, j'assurerais du moins qu'elle est parvenue à celui de mettre la nature absolument hors de défense.

Examinons maintenant si les symptômes énoncés dans notre observation justifient nos conjectures sur le véritable caractère de la maladie dont nous parlons.

Perte des sens, & délire ; affaiblissement général, & laxité convulsive de l'artère ; sueurs copieuses & odeur fétide ; déjections fréquentes, involontaires, dont le malade ne s'apperçoit pas, & qui étoient d'une puanteur insoutenable ; enfin, & sur-tout amaigrissement rapide : tels sont en abrégé les principaux phénomènes dont je viens d'être témoin, phénomènes dont l'ensemble me paroît constituer une maladie *aiguë putride*, mais non une maladie qu'on puisse ranger dans l'ordre des affections *fébriles*.

Ne faisons donc que supposer pour un instant (ce qui me paroît démontré,) que la putridité est ici tellement avancée, que les forces de la vie sont désormais impuissantes pour en arrêter les progrès. Dans cette supposition, tous les symptômes s'expliquent aisément. Du moment, en effet, que je conçois les fluides livrés à eux-mêmes, privés du principe vital, parce que le principe délétère en a détruit l'énergie & l'action, je fais d'avance que ces fluides

doivent tendre au terme commun de tous les mixtes que la vie abandonne, c'est-à-dire, à leur décomposition ; & cette décomposition sera d'autant plus prompte, que les mouvemens de la vie seront plus opprimés : ainsi, les humeurs deviennent de plus en plus *putrides*, parce que les mouvemens sont plus affoiblis ; & ces mouvemens à leur tour deviennent de plus en plus impuissans, par l'impression de plus en plus destructive qu'ils reçoivent de la part des fluides, dont ils étoient chargés d'entretenir la santé & la vie. Je ne m'étonne plus alors de ces sueurs copieuses & d'une odeur fétide qui s'échappent du malade. Loin de les croire l'effet d'un mouvement *centrifuge* & favorable, je le regarde comme un symptôme qui atteste à-la-fois, & l'inertie de l'organe cellulaire, & la désunion des parties constituantes du sang. L'affaîslement de toute la machine, est une circonstance qui appartient essentiellement à la manière-d'être actuelle des forces vitales, livrées, sans défense, à l'action des fluides pervertis ; & cet affaîslement que j'observe est fidèlement exprimé par la laxité de l'artère (a). Que

(a) S'il est vrai que par le pouls on puisse reconnoître si un individu est dans un état sain, ou s'il est malade ; je crois que pour en juger fidèlement, il faut toujours y considérer deux choses,

doit-il résulter de cette mort déjà commencée, & dans les fluides, & dans les solides ?

ou deux modifications, sa *quantité* & son *intensité*. La *quantité* du pouls est toujours en raison directe de la vitesse de ses battemens, ou, si l'on veut, en raison inverse de la grandeur de l'intervalle qui sépare chaque pulsation. Ainsi, c'est le rapprochement varié des pulsations qui forme ce que j'appelle la *quantité* du pouls. Son *intensité* est la force avec laquelle l'artère réagit contre l'obstacle qui la sollicite ; & cette force peut s'évaluer au juste, par l'effort que fait l'artère sous le doigt qui le presse. Cette distinction est d'autant plus intéressante, qu'il arrive rarement, même dans les maladies, sinon, peut-être, dans les maladies inflammatoires, que la *quantité* & l'*intensité* du pouls coïncident.

De cette distinction, naissent quatre modifications primordiales, très-faciles à saisir dans le pouls. Ainsi, par exemple, sa *quantité* & son *intensité* peuvent être augmentées en même proportion ; comme il arrive souvent dans les affections inflammatoires. De même sa *quantité* peut être augmentée, & son *intensité* diminuée ; de même aussi son *intensité* peut croître, & sa *quantité* devenir moindre. Enfin, sa *quantité* & son *intensité* peuvent diminuer dans la même proportion. Le premier cas offre l'affection, ou maladie la plus *aiguë* peut-être, mais la moins défavorable ; il ne présente qu'un excès à combattre. Le second constitue une maladie, dont le principe tend à affaiblir les forces vitales, sans cependant leur ôter actuellement leur puissance réactive. Dans le troisième cas, supposez des forces réelles, mais supposez aussi un obstacle puissant, une masse

L'estomac & les entrailles se laissent pénétrer sans résistance par les torrens qui y abordent. Trop foibles pour s'opposer à leur éruption, ces organes ne sont plus que des égoûts, par lesquels s'échappe toute la masse corrompue des humeurs ; de-là cet amaigrissement si prompt, qui, chaque jour, conduisoit mon malade à un marasme désespérant.

Mais comment, après vingt-trois jours de cette mort progressive, le poulx a-t-il pu se relever au point d'avoir de la force & de la régularité dans ses pulsations ? Cette circonstance me paroît un problème bien difficile à résoudre ; j'en conclus néanmoins, que mon malade n'a réellement eu la fièvre que la veille de sa mort, & que, par conséquent, sa maladie ne peut pas être rangée dans la classe des affections *fébriles*.

difficile à mouvoir, & ordinairement éloigné du centre du mouvement. Cette espèce de poulx appartient sur-tout à certaines maladies de congestions dans quelque organe du bas-ventre. Le quatrième cas donne la disposition la plus défavorable possible, la débilité la plus voisine de la mort ; sur-tout si l'on suppose la *quantité* tellement altérée, ou (ce qui revient au même) les pulsations tellement rapprochées, qu'il n'est plus possible d'en distinguer l'intervalle. C'est cette quatrième modification que m'a constamment offerte mon malade.

Mais,

Mais, en la considérant dès le premier instant même de son invasion comme une affection *putride*, & en rassemblant tous les symptômes qui l'ont caractérisée, j'ai de la peine à adopter sans restriction, ce que dit de la *fièvre putride*, un des grands praticiens de notre siècle, l'illustre M. *Lieutaud*. Il admet tout au plus, dans la *fièvre putride*, une pente des humeurs vers l'alcalescence; mais, cette pente vers l'alcalisation ne seroit-elle pas déjà une alcalescence commencée? Nous ne pouvons pas assigner le point où finit l'animalisation d'une humeur, & où commence sa putridité. La nuance qui sépare ces deux manières-d'être, échappera vraisemblablement toujours aux recherches les plus exactes. La nature alcalise nos humeurs, comme elle les animalise. Or, que de degrés dans l'animalisation d'un aliment; en le suivant depuis la bouche, où il est pénétré de salive, jusqu'au moment où, devenu sang, il se perd confondu dans les routes de la circulation! Par quel coup d'œil assez fin, par quel tact assez délicat, par quel art assez ingénieux pourra-t-on jamais graduer cette échelle d'animalisation? Mais, quand une humeur est parfaitement animalisée, ne va-t-elle pas atteindre le premier degré, imperceptible encore, de son alcalescence? ou plutôt même son animalisation n'est-elle pas l'acheminement nécessaire à

son caractère alcalescent ? Mais , sans nous perdre dans l'idée métaphysique de la transmutation de nos humeurs , nous dirons que si , avec les symptômes qu'il décrit dans son article de la *fièvre putride* , M. *Lieutaud* convient d'une tendance des humeurs à l'alcalescence , ce n'est pas une absurdité de supposer qu'il y aura plus qu'une disposition à la putridité , lorsqu'on rencontrera les symptômes énoncés dans notre observation. Admettons donc qu'au commencement d'une *fièvre putride* ; telle que nous la dépeint M. *Lieutaud* , les fluides visent seulement à la putridité. Supposons que cette fièvre , au commencement du troisième septénaire , se montre avec une nouvelle intensité dans tous ses symptômes , de manière qu'elle ait quelques traits de ressemblance avec celle que nous venons de retracer. Dira-t-on qu'à cette époque les humeurs ne sont encore que simplement menacées de putridité ? Est-il bien facile de concevoir que des fluides qui vissoient déjà , il y a quinze jours , à la putridité , n'aient rien acquis en putréfaction , après avoir été exposés quinze jours à toutes les causes capables de la hâter ? Mais si cette maladie , prise à cette époque , présente des caractères d'une putridité déjà commencée , que faut-il penser d'une autre maladie du même genre , qui , dès son début , aura présenté

des symptômes encore plus caractéristiques que ceux que nous supposons se rencontrer au quinzième jour de la *fièvre putride* de M. *Lientaud* ? Je ne fais si je m'en laisse imposer par une fausse lueur, mais je n'ai pu me défendre de cette réflexion ; & si elle contredit l'opinion d'un célèbre observateur, elle ne me paroît pas moins se présenter avec des traits frappans de probabilité.

La circonstance de l'éruption miliaire, qui parut & disparut plusieurs fois, avoit été regardée par tous ceux qui ont vu le malade, comme symptôme essentiel de la *fièvre miliaire*. Il est inutile de dire ici que cette éruption n'étoit qu'un *épiphénomène*, très-peu propre à caractériser la maladie. Elle n'y a jamais rien changé dans aucun temps ; mon malade n'étoit pas mieux, quand elle paroissoit ; il n'étoit pas plus mal, quand elle étoit disparue : cette maladie n'étoit donc pas non plus une maladie *éruptive*. Dans ces sortes d'affections, l'éruption est la machine centrale, autour de laquelle roulent les symptômes ; & les symptômes en partagent toujours la destinée, quelle qu'elle soit. Ici, au contraire, les accidens restoient les mêmes, quelles que fussent les irrégularités de l'éruption.

La maladie décrite dans notre observation offre donc une affection essentiellement ;

exquisite putride, considérée même dans les premiers instans. Mais peut-elle être en même temps classée parmi les maladies *fébriles*? Je ne peux pas le croire. La fièvre eût été ici une circonstance favorable, elle eût annoncé une dépravation beaucoup moins avancée, ainsi que plus de forces réelles dans le principe vital; mais c'est précisément ce défaut de fièvre qui nous a fait admettre une *putridité* proprement dite, c'est-à-dire, la constitution la plus ennemie de la puissance vitale.

Mais, dira-t-on, comment est-il possible que les humeurs vivantes contractent si rapidement une qualité si malfaisante? ou bien, comment concevoir que le principe de la vie soit si promptement opprimé, qu'il abandonne sur le champ les fluides à leur décomposition spontanée? Car, il faut admettre l'un ou l'autre de ces deux moyens. On expliquera le fait comme on pourra. Je fais l'aveu, qu'il est inexplicable pour moi; mais les symptômes annoncés justifient-ils mon opinion, ou peut-on leur donner une aitiologie plus probable, ou plus vraie? Voilà l'état de la question. Puisse-t-on démontrer que je suis dans l'erreur! Mon erreur alors me deviendra utile, puisqu'elle me vaudra une connoissance de plus.

Il ne nous reste plus qu'à discuter un objet qui nous paroît de la plus grande im-

portance; c'est l'application des vésicatoires.

Lorsque vers le second septénaire, & souvent même plus tôt, une maladie prend une mauvaise tournure, quels que soient les accidens qui l'annoncent, on se hâte d'employer les *vésicatoires*. C'est l'ancre sacrée qui va protéger contre le nouvel orage, le frêle vaisseau de la vie. Mais, n'en seroit-il pas de ce remède, comme il en est de beaucoup d'autres usages que le temps a consacrés, bien plus que la réflexion, & qu'on continue à adopter, parce qu'on les trouve établis? Je sais que les *vésicatoires* sont connus depuis très long-temps. Les médecins *Ara-bes* sont, je crois, les premiers qui les aient employés; mais ils en bornoient l'usage à un très-petit nombre de maladies (a). Dans les siècles suivans, on a été beaucoup moins réservé sur l'emploi de ce remède. Il est devenu insensiblement la grande ressource de la plupart des praticiens; & le public lui-même, dont l'attention s'arrête toujours plus ou moins sur la méthode actuellement régnante en médecine, le public est si prévenu en faveur de ce secours, que le médecin le plus éclairé seroit en butte aux plus mauvais propos, & à la satire la plus

(a) *Ubi vel soporosos excitare, vel morbo frigefactos calefacere necessarium non erat, ab usu vesicantium prorsus abstinebant.* BAGLIV.

amère, s'il laissoit mourir sans vésicatoire un malade attaqué dangereusement de fièvre aiguë : ainsi, quelquefois l'honnête homme lui-même sacrifie à la vaine idole de l'opinion publique. On me pria vivement, chez mon malade, de faire *appliquer les vésicatoires* ; je dis que cette application me paroissoit inutile, & qu'elle pouvoit être nuisible : cependant les *mouches* furent appliquées. Mais, en éloignant ici toute idée de système ou de prévention, examinons en peu de mots quel pouvoit être l'effet des vésicatoires dans le cas que j'ai exposé.

Les *vésicatoires* sont un des *stimulus*, que Baglivi appelle *cum fermenta* ; c'est-à-dire, que l'effet des *cantharides*, appliquées à l'extérieur, ne se borne pas au local de l'application, mais que certaines parties, très-volatiles sans doute, de cet insecte, entrent dans les routes de la circulation, & produisent sur leur passage des effets surajoutés aux effets extérieurs. Il paroît donc démontré que les *cantharides* fournissent des parties à résorber, & dont se pénètre réellement le tissu cellulaire de la peau. Il paroît assez probable encore, que ces particules absorbées causent une impression très-vive : du moins peut-on raisonnablement le conjecturer par la *dysurie* passagère qu'elles occasionnent. Ainsi, l'on peut regarder les *cantharides* comme un *stimulus interne*, &

même un *stimulus* très-puissant (a). Par conséquent, à s'en tenir à ce seul phénomène, les parties irritantes des *cantharides* sont propres à réveiller l'action languissante des fibres : cependant, malgré ce préjugé qu'on leur attribue généralement, il n'est pas rare de les voir manquer leur destination. Cette espèce d'infidélité peut-elle s'expliquer par l'*affinité* (b) évidente que les *cantharides* ont avec les voies urinaires ? Peut-on supposer qu'une substance qui semble diriger toute son action vers un organe en particulier, ne puisse pas en même temps

(a) L'on peut évaluer l'action interne de ce *stimulus*, par les ardeurs qu'il excite dans les libertins, assez hardis pour forcer la nature à des jouissances, auxquelles il lui seroit impossible de fournir par elle-même.

(b) Je ne prétends pas renouveler ici les qualités occultes des anciens, si tant est cependant qu'elles méritent une proscription aussi absolue que celle qu'elles ont essuyée. Je me sers du mot *affinité*, parce que les mots sont faits pour traduire les pensées, & que celui-là rend la mienne. Je vois que constamment le *sel de nitre* & les *cantharides* agissent principalement sur les voies urinaires; je vois que le *mercure* porte constamment son action sur les glandes salivaires : j'en conclus une analogie, une *affinité* entre ces substances & ces organes. J'ignore le *comment*, le *pourquoi* de cette action. Mais je dis ce que suppose cette action, ou du moins ce qu'elle semble supposer, quand je me sers du mot *affinité*.

l'étendre sur tous les autres organes ? Pour vérifier cette conjecture, il faudroit examiner si, lorsque les *cantharides* occasionnent la *dysurie*, leur application est également suivie des bons effets qu'on leur voit produire quelquefois.

Mais supposons, ce qui est encore incertain peut-être, qu'indépendamment de cette direction vers les voies urinaires, les *cantharides* portent également leur action stimulante, sur tout le système des solides affoiblis ; s'ensuivra-t-il que ce remède convienne dans toute espèce d'affoiblissement ou de foiblesse ? Et pour moins généraliser nos idées, convient-il, par exemple, dans la foiblesse qui caractérisoit l'*affection putride* dont j'ai donné le détail ? Cette langueur, cette inertie qui en faisoit un des principaux symptômes, étoit l'effet de l'impression funeste que portoit sur le principe vital la qualité de la matière délétère. Sa cause, universellement répandue dans toute la machine, & affectant particulièrement chaque organe, produisoit un effet également répandu, & éteignoit la vie dans tous ses départemens. Qu'a donc pu produire à son tour l'application des *cantharides* ? Rien d'avantageux, mais une foiblesse plus grande. Voici mes preuves. Un remède qui agit sur les solides, n'attaque qu'un effet, dont il laisse subsister la cause toute entière, quand

le ton de ces solides est altéré par le mauvais caractère des fluides qui les abreuvent. Ainsi, en supposant que les *cantharides* aient pu réveiller le principe vital, leur effet devenoit nul, parce qu'il étoit surmonté par l'impression de la matière délétère. L'énergie funeste de cette matière avoit plus de puissance pour étouffer les mouvemens de la vie, que le *stimulus* des *cantharides* n'en avoit pour les exciter. Les vésicatoires n'exercoient donc véritablement qu'une rivalité infructueuse, & dont tout l'avantage devoit rester au principe de la maladie. Et si l'on me demande maintenant pourquoi ce même moyen a dû produire une plus grande foiblesse, je répondrai avec M. de Voullonne, que c'est toujours l'emploi de ses forces qui affoiblit la nature; & qu'il est d'autant plus dangereux de les employer, qu'elles sont déjà plus diminuées. Donc, sous ce dernier rapport, l'application des *cantharides* a dû être nuisible. Quelle nouvelle force nous donnerions à notre opinion, si nous ajoutions avec tous les praticiens, que le sel des *cantharides* porte dans la masse des humeurs un principe de dissolution! Mais nous n'avons pas besoin de cette raison. La foiblesse dans la maladie en question n'étoit qu'un effet, la cause en étoit dans la *crase* des humeurs perverses; & assurément la titillation momentanée qu'ont pu déterminer les *can-*

tharides sur les fibres vitales, n'étoit pas un moyen, sans doute, de changer en mieux la nature de ces humeurs.

J'espère qu'on me pardonnera de ne point admettre l'idée de *Baglivi* sur le mécanisme des *fièvres malignes*, & sur l'indication qu'il présente. Nous ne dirons pas avec lui, pour justifier l'emploi des vésicatoires, *febres malignæ ex coagulo & visciditate humorum*. Nous n'introduirons pas le sel des *cantharides* comme très-propre à briser, atténuer, rendre fluides les humeurs coagulées & épaissies ; toute cette théorie mécanique nous paroît un peu hasardée, & nous la croyons encore bien moins applicable à la maladie dont il est question.

L'usage des vésicatoires offre encore un autre rapport qui va nous arrêter un instant, c'est celui de l'effet local qu'ils produisent ; cet effet est en tout celui d'une brûlure, c'est-à-dire, irritation vive qui attire une quantité plus ou moins grande de *serum*, par l'irruption duquel l'épiderme se trouve soulevé. Après le déchirement de l'épiderme, les extrémités nerveuses, dépouillées de l'enveloppe qui les protège, acquièrent une sensibilité que rien n'émousse plus. On voit un ulcère superficiel, dans lequel va s'établir une suppuration.

Quels sont les effets probables qu'on peut conjecturer, d'après l'ensemble de ces phé-

nomènes ? Il est permis d'en conclure que les *cantharides* conviendront dans tous les cas où l'on espère attirer au dehors une humeur qui, localement fixée, produit une maladie quelconque. Si cette assertion est vraie, qu'ont dû produire les vésicatoires dans la maladie présente ? Etoit-elle causée, cette maladie, par une humeur particulière, *suū generis* ? Etoit-ce une humeur dont on pût assigner le siège, & qu'on pût se flatter de séparer du reste de la masse ? Encore un coup, c'étoit cette masse elle-même qui étoit infectée ; & dire que cette masse ainsi infectée peut être dépurée par un *exutoire*, c'est dire qu'une saignée peut aussi corriger le mauvais sang.

Et d'ailleurs, cette suppuration qui s'établit le second ou le troisième jour, si elle est louable, ne se forme qu'aux dépens d'une certaine portion de sucs nourriciers ; je demande donc, si dans le cas d'amaigrissement affreux de mon malade, c'étoit remplir les vœux de la nature, que de lui soustraire encore, par une suppuration tout au moins inutile, le seul fluide (la lymphe nourricière) qui pût lui servir à amortir tant soit peu l'impression destructive des humeurs dégénérées ? Enfin, *Baglivi* lui-même, nous fournit encore des armes contre le préjugé qui soutient l'emploi des vésicatoires, dans des circonstances pareilles à

celles que nous avons exposées : *Porro*, dit ce sage praticien, *cùm per vesicatorii applicationem, fibrarum quoque nervearum denu-
dentur & irritentur extremitates, probabile
est à nervis etiam, in stimulo loco, aliquid
secerni*. Si cette soustraction du fluide ner-
veux n'est pas une chimère, (quoique je
sois loin cependant de l'adopter,) qu'on
me dise comment on pourroit aux forces
de la nature, en lui ravissant un fluide qui
est regardé comme l'instrument de son
énergie.

Je n'ai pas la prétention d'avoir dit rien
de neuf, ni de singulier; je n'ai voulu que
me rendre compte de mes idées; peut-être
paroîtront-elles fausses: on les combattra,
j'en ferai naître de meilleures, & alors au
moins. . . . *Fungar vice cotis*. HORAT.

O B S E R V A T I O N

*Sur un hydrophobe, guéri par l'alcali vo-
latil fluor, & les vapeurs du vinaigre
bouillant; par M. HERVET, maître ès-
arts, & chirurgien de MONSIEUR, à
Mondoubleau.*

Le 9 mai 1784, *François Haber*, âgé de
dix-neuf ans, demeurant aux Molleries,
paroisse de Savigny, fut mordu par un chien

enragé, qui par trois fois s'élança sur lui pour le mordre au visage. *Haber* n'ayant point d'armes pour se défendre, présenta ses mains que le chien mordit; à la troisième morsure, la main gauche s'étant trouvée presque toute entière dans sa gueule, *Haber* de son autre main prit le chien par la peau du cou, le renversa par terre, & se coucha dessus pour mieux s'en rendre maître; c'étoit un très gros mâtin; il le tint sous lui pendant plus d'un quart-d'heure, jusqu'à ce qu'un de ses frères fût venu à son secours, & lui eût cassé les quatre pattes; il eut les deux pouces rongés, déchirés horriblement, & les mains percées en deux endroits. Il fut dès le même jour avec son frère aîné, qui avoit été mordu aux deux cuisses, un quart-d'heure avant lui, par ce même chien, chez M. le marquis *du Chatelain*, seigneur de sa paroisse, qui lui administra un remède de simples, qu'il donne avec succès depuis plus de quarante ans. Ses plaies furent lavées avec de l'eau salée, & pansées fort simplement; le lendemain elles furent très-douloureuses, enflammées, & rendirent une matière roussâtre, ainsi que les jours suivans. Le 16, huit jours après sa morsure, il éprouva des malaises, ne dormit point dans la nuit. Le 17, il se leva avec un violent mal de tête & une chaleur universelle; à midi, il fut obligé de se coucher, ses jambes ne pou-

voient plus le porter. La fièvre le prit le soir, les douleurs de tête augmentèrent, il fut fort agité : ses parens s'apperçurent de légers mouvemens convulsifs dans les bras ; la nuit fut très-laborieuse, les mouvemens convulsifs furent universels, il eut du délire. Le 18, il fut sans connoissance jusqu'à midi : on lui donna l'Extrême-Onction ; il délirait souvent, ayant des convulsions violentes ; par trois fois il sortit du lit, & tomba dans la chambre. Depuis midi jusqu'au soir, il ne voulut point boire ; la nuit se passa dans des convulsions continuëles. Le 19, sur les dix heures du matin, j'arrivai chez le malade avec M. le marquis *du Chatelet* : je trouvai le malade presque froid, pouvant à peine parler ; le pouls étoit si petit, que je ne sentoie les pulsations qu'imparfaitement ; les yeux, les paupières, les lèvres, la mâchoire inférieure, les bras & les doigts, étoient dans des mouvemens convulsifs continuel ; le malade avoit de fréquentes angoisses, des anxiétés précordiales, une douleur dans la poitrine qui lui gênoit beaucoup l'inspiration ; il avoit souvent envie de cracher, & il ne rendoit qu'une humeur salivaire teinte de sang. Je crus que ce jeune homme mourroit à la fin du jour, ou dans le courant de la nuit. Que pouvois-je espérer du mercure, seul spécifique sur lequel on est d'accord, chez un malade qui n'avoit plus que

quelques heures à vivre ? En vain , je l'aurois associé avec les anti-spasmodiques ; son effet est très-lent. Dans le Journal de Médecine du mois d'août 1773 , M. *Beaussier de la Bouchardière* , docteur en médecine à Vendôme , rapporte l'observation d'une jeune fille qui devint enragée le dixième jour de sa morsure : malgré l'usage du mercure , des anti-spasmodiques , de l'eau de Luce , qui lui furent administrés dès le premier jour , ce médecin eut toutes les peines à la sauver. Le docteur *Nugent* , qui guérit un hydrophobe par l'usage de l'opium , ne l'auroit certainement pas donné à cet agonisant ; & M. *Alphonse Leroy* , n'auroit pas non plus cherché à suspendre l'activité du principe vital.

Je crus qu'il n'y avoit que l'*alcali volatil fluor* qui pût me laisser quelque espoir ; j'en fis prendre au malade environ soixante gouttes en deux fois ; j'en laissai un flacon à M. le marquis *du Chateltin* , & le priai de lui en faire administrer douze à quinze gouttes , de deux en deux heures pendant la nuit ; dans une décoction d'une once de quinquina dans un verre d'eau , je mis cinquante gouttes d'eau de Luce , & le jeune homme en prit une cuillerée d'heure en heure. J'ordonnai qu'on le tint une demi-heure exposé à la vapeur du vinaigre bouillant , & qu'on répétât ce bain de quatre en quatre heures.

Cette pratique eut le plus heureux succès ; dès le soir les convulsions se calmèrent ; la nuit fut moins mauvaise ; les anxiétés diminuèrent au moins d'un tiers. Le 20, on continua tous les secours, à la même dose & de la même manière. Les mouvemens convulsifs diminuèrent encore considérablement ; le pouls devint plus fort, & mieux réglé ; les angoisses ne se firent presque plus sentir ; la nuit se passa assez bien. Le 21, la douleur de poitrine disparut, les mouvemens convulsifs diminuèrent des trois quarts. Je continuai l'usage des mêmes moyens, & à la même dose. La nuit fut bonne ; le malade reposa un peu. Le 22, tous mouvemens convulsifs cessèrent, excepté quelques anxiétés. Je diminuai la dose des remèdes de moitié. Le 23 se passa sans aucun accident ; le malade avoit grand appétit, & demanda à manger ; je cessai tous les remèdes. La guérison a été parfaite ; il n'est arrivé aucun accident pendant la convalescence, qui n'a été que de quelques jours.

J'ai été témoin de la cure d'un autre hydrophobe par l'*alcali volatil* que lui administra M. Bizieux, mon confrère, il y a un an. Ce malade n'en prit que trois jours.



R E M A R Q U E S

*Sur les inconvéniens du vin émétique ; par
M. CHEVILLARD, docteur en médecine
& en chirurgie de la Faculté de Mont-
pellier, & médecin à Mante-sur-Seine.*

La difficulté d'avoir un vin émétique dont la vertu soit toujours la même, devroit faire regarder ce médicament comme très-infidèle : cependant on est dans l'usage de l'employer avec confiance dans les maladies dont la guérison dépend de la promptitude avec laquelle le remède doit agir.

Les maladies qui en indiquent l'usage sont les asphyxies, les apoplexies séreuses, & autres affections du même genre.

Le vin émétique se prépare, selon le *Codex* de Paris, avec quatre onces de foie d'antimoine, & deux livres de vin blanc, & il se donne à la dose de quatre onces dans un lavement qu'on veut rendre irritant. Les raisons qui devroient faire rejeter ce remède sont fondées 1^o, sur ce qu'on ne peut pas déterminer la quantité d'acide tartareux que contient le vin qu'on emploie pour dissoudre le foie d'antimoine. 2^o. Cet acide se trouve, comme l'on sait, dans des proportions très-foibles dans les liqueurs qui n'ont pas subi le second degré de fermentation.

610 INCONVEN. DU VIN ÉMÉTIQUE.

3°. Tout le foie d'antimoine qu'on fait entrer dans cette préparation, ne pouvant être tenu en dissolution faute d'une assez grande quantité d'acide, se précipite.

Il seroit donc à souhaiter qu'on employât dans les maladies où l'on se sert du vin émétique, un remède dont on pût fixer d'une manière exacte le *ponderit* : le tartre stibié, préparé selon le *Codex* de Paris, offre tous ces avantages ; il porte toujours une action plus certaine sur les parties où il agit, & le médecin peut à volonté en déterminer la dose, & la régler sur la violence des symptômes qu'il veut combattre. J'espère que ce remède sera approuvé des personnes instruites de la synthèse des médicamens, & que les raisons que j'ai données, les détermineront à proscrire de leurs formules le vin émétique.

OBSERVATIONS

Sur l'abus du sel de duobus, donné à la suite des couches, & sur le bon effet de l'eau froide, donnée en lavement dans une affection flatueuse ; par M. SOBAUX, chirurgien à Conflans-sainte-Honorine, près Pontoise.

PREMIERE OBSERVATION.

La femme du nommé Jérôme Artus, de Conflans, le neuvième jour de sa couche,

eut les symptômes d'une fièvre putride ; ses seins vinrent en suppuration pendant le cours de cette maladie ; le huitième jour une éruption laiteuse parut sur tout le corps ; à peine fut-elle dissipée , qu'il lui succéda une autre éruption miliaire critique du même genre. Le vingtième jour , elle étoit disparue , & la maladie finie. J'ai purgé la malade , avant qu'elle entrât en convalescence , avec quatre à cinq verres d'une infusion de feuilles de chicorée sauvage & de bourrache , dans laquelle je fis fondre deux onces de manne , & deux gros de sel *de duobus* , (le croyant indispensable pour enlever par les selles , le peu de lait qui pouvoit encore être resté dans les humeurs.) Ce minoratif procura sept à huit petites selles , avec des douleurs dans le ventre ; & sur la fin de son effet , des crampes se firent sentir dans les extrémités inférieures , & des convulsions dans les extrémités supérieures. Je ne savois à quoi je devois attribuer la cause de cet accident , si ce n'étoit au sel *de duobus* ; & , pour y remédier , j'employai les émulsions faites avec les semences froides & celle de pavot blanc : les potions anti-spasmodiques , les lavemens émolliens anodins , n'ont pas été oubliés , ainsi que le camphre. Avec ces remèdes administrés pendant quinze à dix-huit heures , tous les accidens disparurent , & furent remplacés par un sommeil doux & paisible.

II^e OBSERVATION.

La femme du nommé *Louis Jollivet*, de Conflans, d'un tempérament phlegmatique, me fit appeler le neuvième jour de sa couche, pour lui donner mes soins : je la trouvai avec de la fièvre, ayant une leucophlegmatie universelle, excepté le bras droit qui étoit dans l'état naturel ; ses mamelles étoient très-enflammées & dures ; elles vinrent en suppuration. Après avoir fait usage de tisanes apéritives & diurétiques, de légers purgatifs toniques, je lui fis passer, sur la fin de sa maladie, un apozème apéritif purgatif, fait avec les racines de chardon étoilé, d'asperge, la chicorée sauvage, la turquette & le cerfeuil, deux onces de manne, une once de sirop de chicorée composé de rhubarbe, & deux gros de sel *de duobus* : elle en prenoit un verre d'heure en heure. A peine la malade en eut-elle pris quatre verres, qu'elle ressentit des douleurs dans l'abdomen. Les urines se supprimèrent totalement. On vint me prévenir de cet événement ; je fis cesser l'apozème, présumant que l'*arcanum duplicatum* en étoit la cause : une bouteille d'émulsion faite avec les semences froides & celle de pavot blanc, édulcorée avec le sirop de guinauve, & nitrée, calma les douleurs de ventre, & rappella les urines. J'ai repris mon premier

traitement, qui mit la malade en convalescence au bout d'un mois.

III^e. OBSERVATION.

La femme du nommé *Jacques Bocquillon*, de Neuville, près de Conflans, m'appella au bout de trois semaines pour me consulter sur son état. Son enfant mourut peu d'heures après être né. La sage-femme eut le soin de faire prendre au lait la route des *parties naturelles*; je la trouvai avec un peu de fièvre, la langue très-chargée, les jambes un peu œdémateuses, le ventre un peu empâté; je lui prescrivis une tisane apéritive, & je la purgeai avec deux onces de manne & deux gros de sel *de duobus*, fondu dans un verre de décoction de chicorée sauvage. Cette médecine procura peu de selles, mais beaucoup de douleur dans les entrailles: du jour au lendemain, le ventre se météorisa, & devint très-sensible. J'ai rétabli le calme avec les remèdes employés dans les deux précédentes observations. Jusqu'alors j'étois dans la persuasion que le sel *de duobus* étoit le spécifique dans les fièvres humorales laiteuses, à la suite des couches; mais ces trois circonstances me firent repentir de l'avoir mis en usage, & former la résolution de le bannir totalement de ma pratique.

M. *Raulin*, dans son *Traité des Maladies*

des femmes en couches, page 94, s'élève contre l'abus du sel *de duobus* que font les accoucheurs, les sages-femmes, & même les gardes; ce sel n'agit, dit ce médecin, que par irritation; ce n'est que par la violence qu'il opère sur les membranes des entrailles, qu'on en obtient des évacuations. Il y a d'autres sels dont on peut se servir en place de celui-là, & qui n'ont point les mêmes inconvéniens. Je suis demandé tous les jours pour remédier aux coliques occasionnées par l'usage de ce sel donné par les sages-femmes, & les commères qui se mêlent de traiter le lait répandu, ou pour le faire perdre, lorsque les femmes cessent de nourrir.

IV^e OBSERVATION.

La femme du nommé *Lambert*, de Pontoise, accoucha heureusement de son neuvième enfant, dans le mois de mai 1784; elle n'étoit pas dans l'usage de nourrir, cependant ses couches avoient été très-heureuses. Le sept à huitième jour, elle étoit en état de reprendre ses occupations ordinaires. Dans cette dernière couche, au contraire, la fièvre étoit continuë, avec redoublement; elle avoit la langue chargée & point d'appétit, parce qu'il y avoit beaucoup de saburre dans les premières

voies. Sa sage-femme la purgea le huitième & le onzième jour avec deux onces de manne, fondues dans un verre de bouillon ; ces deux médecines la purgèrent très-bien, & doucement. Le quatorzième jour, la fièvre & le redoublement étoient à-peu-près de même qu'à l'ordinaire. La malade inquiète sur son état, appella un médecin de l'endroit, lequel reconnut que la maladie étoit une fièvre humorale, & qu'il pouvoit y avoir un empâtement laiteux dans les viscères de l'abdomen ; en conséquence il ordonna une tisane analogue à son état. Elle fut purgée le seizième jour avec deux onces de manne, deux gros de sel *de duobus*, fondus dans un verre de décoction de chicorée sauvage. Cette médecine purgea peu, avec des douleurs dans les entrailles. La nuit suivante, sur les deux heures du matin, une colique avec des douleurs des plus aiguës, s'emparèrent de la malade ; le ventre se météorisa, & devint très-sensible ; & le matin, on alla chercher son médecin, mais il venoit de partir pour huit jours : on eut recours à son confrère, qui mit en usage l'eau de veau, les lavemens anodins, les potions anti-spasmodiques, & même l'opium. Ces remèdes continués pendant cinq à six jours, n'apportèrent aucun calme : on ajouta au traitement les bains d'eau tiède, qu'elle prit sept à huit jours ; alors ses dou-

leurs se calmèrent , le ventre devint mou & peu sensible ; la fièvre étoit modérée , mais l'orage n'étoit pas encore passé. La malade fut purgée avec pareille médecine que ci-dessus , excepté que la décoction étoit de sené , au lieu de chicorée sauvage. Pendant l'effet de cette purgation , qui fut très-peu de chose , les douleurs se réveillèrent , l'abdomen s'éleva considérablement avec une grande sensibilité , le spasme reprit de nouvelles forces dans toute l'étendue du tube intestinal , & les douleurs devinrent inouïes ; la malade crut que cette rechûte termineroit la fin de ses jours. Son premier médecin , qui étoit de retour , fut demandé pour consulter avec son confrère : on reprit à-peu-près le même traitement que ci-devant , mais on fut obligé de cesser les bains , qui augmentoient les douleurs au point que la malade ne les pouvoit plus souffrir. Les urines devinrent rares , les selles se supprimèrent , la sortie des vents par haut & par bas étoit interceptée ; huit jours se passèrent dans ce triste état , sans avoir aucun soulagement. Etant à Pontoise chez le premier médecin de cette malade , il m'invita à la voir avec lui : nous la trouvâmes dans un état désespéré ; les circonvolutions des intestins proéminoient à l'extérieur de l'abdomen ; ils formoient des bosses plus ou moins grosses , de distance en distance dans

l'étendue du bas-ventre , le cœcum & l'estomac étoient distendus comme une vessie soufflée. J'avois guéri, il n'y avoit pas longtemps , un spasme venteux , à-peu-près semblable à celui-ci , par une quantité d'eau froide donnée en lavement ; je les proposai à la malade , qui y consentit volontiers , d'autant plus que le médecin avec lequel j'étois , avoit ordonné l'eau à la glace en boisson & en fomentation sur le ventre , il y avoit trois ou quatre jours ; ce que des commères avoient empêché de faire. Je fis placer la malade sur le côté , un drap plié en quatre qui garnissoit le bord du lit , & un baquet sur le plancher pour recevoir les lavemens à mesure qu'ils sortiroient ; j'avois fait apporter deux seaux d'eau sortant du puits , pour être employés en lavemens ; ils étoient chassés hors du ventre aussi vite qu'ils y entroient ; quatre à cinq firent sortir une quantité de vents avec un peu de bile ; la malade en ressentit du soulagement.

Cela m'engagea à continuer , ce que je fis pendant deux heures ; les deux seaux d'eau furent employés. Le ventre étoit diminué d'un quart ; les douleurs étoient supportables. Nous la quittâmes pour la laisser dormir ; ce qu'elle fit durant plus d'une heure : depuis trois semaines , elle n'avoit pas eu tant de repos.

Je recommençai les lavemens , & j'em-

ployai encore deux autres seaux d'eau dans l'espace de deux heures, ce qui calma totalement les douleurs; le ventre étoit diminué de moitié. A dix heures du matin, elle devoit recevoir les sacremens, comme étant dans une position à faire craindre pour ses jours; & à cinq heures du soir, nous la quittâmes très-disposée à passer une bonne nuit.

On continua les lavemens & les boissons d'eau froide, donnés à la même quantité que la première fois, pendant quatre jours; on y employa vingt-quatre seaux d'eau.

Le cinquième jour, elle mangea une soupe; elle ne ressentoit plus aucunes douleurs, le ventre étoit dans l'état naturel, & elle fut parfaitement guérie, au grand étonnement & à la grande satisfaction de tout le monde. Cette cure fit beaucoup de bruit dans la ville, à raison de la simplicité du remède, qui paroît extraordinaire aux personnes qui ne sont pas de l'art.

Je desirerai que ces quatre observations rendent le sel *de duobus* suspect à ses partisans.



OBSERVATION

Sur une rétention d'urine, accompagnée des accidens les plus fâcheux; par M. GENY, chirurgien de l'Ecole royale pratique de Paris, ancien chirurgien du grand Hôtel-Dieu de Lyon, prévôt des maîtres en chirurgie de la ville de Montbrison en Forez.

Le 5 mars 1784, je fus appelé auprès de M. Leclair, ingénieur en chef de la province d'Auvergne, âgé de cinquante-deux ans. Il éprouvoit des douleurs insupportables; il me demanda avec les plus vives instances de lui faire la ponction sur la glande prostate: *Je n'ai pas deux heures à vivre, disoit-il, si vous ne m'opérez; il y a trois jours que je n'ai rendu une goutte d'urine.*

Je voulus m'instruire de tout ce qui avoit précédé cet accident; il me dit qu'en 1772, faisant le voyage de Montbrison à Lyon, son cheval l'avoit jetté par terre, & lui avoit donné plusieurs coups de pieds au périnée, ce qui occasionna des dépôts dans cette partie. Il fut traité à Lyon par M. Carrel, chirurgien distingué de cette ville; il fut parfaitement guéri, à cela près qu'il lui a resté des cicatrices, des callosités dans le canal de l'urètre.

M. Dubouchet, médecin de Montbrison,

voyoit le malade depuis deux jours, & avoit mis en usage la saignée, les bains, l'eau tiède, le lait, la décoction des plantes émollientes, les cataplasmes anodins, les potions huileuses, &c. La fièvre étoit accompagnée d'un frisson si violent, que l'on entendoit claquer les dents du malade. Le ventre étoit tendu & très-douloureux, principalement à la région hypogastrique, avec des symptômes bien caractérisés d'inflammation, la langue étoit sèche, enflammée; il y avoit beaucoup d'altération: à tous ces symptômes fâcheux, se joignoient des envies fréquentes d'uriner, sans pouvoir rendre une seule goutte d'urine.

Je proposai la sonde comme le moyen le plus prompt de soulagement; le malade m'assura que MM. *Carrel & Bouchet*, chirurgiens très-adroits, n'avoient jamais pu le sonder.

Je fis une tentative, mais inutilement; les cicatrices & les callosités empêchoient l'algale de pénétrer; je ne voulus pas insister sur des parties déjà si souffrantes; je craignois de faire une fausse route.

Je proposai au malade les bains d'eau froide, & l'application de la glace; je lui promis que si ces moyens ne réussissoient pas, je l'opérerois dans quatre heures: il me fit beaucoup d'objections, non point comme un homme ordinaire, mais en bon

physicien. Je m'assurai de mon expérience & du conseil que donne le père de la médecine, qu'il vaut mieux tenter un remède incertain, que d'abandonner un malade à son malheureux sort. M. *Leclair* se rendit.

Je réitérai la saignée, & je la fis copieuse; l'instant d'après, quoique le malade eût des frissons assez violens, je le mis dans un bain d'eau froide, jusqu'à l'ombilic; il y demeura vingt-deux minutes: on lui donna une tasse de bouillon bien chaud; son frisson cessa dans le bain; ses douleurs devinrent moins violentes: on le mit dans son lit, & sur le champ je lui appliquai environ trois livres de glace sur la région hypogastrique, & autant au périnée, en lui recommandant de serrer les cuisses: (on sait qu'à cette époque il faisoit très-froid; le thermomètre de *Réaumur* étoit à deux degrés au dessous de zéro:) une demi-heure après, le malade urina un plein pot de chambre.

Depuis ce temps, il continua d'uriner sans difficulté; il fut assez bien remis pour se mettre en voyage au bout de dix jours, & soutenir une route de quinze lieues; il m'écrivit peu de temps après, de Thiers en Auvergne, qu'il étoit parfaitement rétabli.



OBSERVATION

*Sur la dépression d'une portion de l'occipital ; par M. R. *** le fils, docteur en médecine à Aubagne.*

Des médecins célèbres qui ont fait des recherches sur la structure & l'organisation du cerveau & de ses dépendances, ont observé que la compression, soit partielle, soit totale de ce viscère, produisoit toujours une lésion notable dans les facultés, soit physiques, soit intellectuelles, & un degré d'assoupissement.

Les effets assez constans des épanchemens qui ont lieu sur ce viscère, & des expériences plusieurs fois répétées sur le cerveau de différens quadrupèdes, sembloient ne laisser aucun doute sur cette assertion. M. de Haller (a) sembloit s'être convaincu de cette opinion, en comprimant le cerveau des chiens ; une simple injection faite avec de l'eau pure sur le cerveau de plusieurs chiens, a produit constamment l'abolition des sens internes & externes, qui ne se rétablissoient dans l'état naturel que par degrés, & à mesure que l'eau injectée étoit évacuée. L'on trouve dans les Mémoires de

(a) Physiolog. tom. iv, pag. 300.

l'Académie royale des sciences, ann. 1741, pag. 199, une observation de M. de la Peyronie, sur un abcès qui s'étoit formé sur le corps calleux, abcès qui, dès que le pus étoit évacué par les secours de l'art, laissoit au malade l'usage de ses sens; & à mesure que le pus se régénéroit, le malade tomboit dans un assoupissement proportionné à la quantité de pus qui comprimoit le corps calleux.

Saviard (a) parle d'une femme dont la calotte du crâne, ayant été entièrement détruite par une exfoliation de longue durée, avoit laissé le cerveau à découvert. Un morceau de courge sèche qu'elle tenoit constamment sur l'occiput, tenoit lieu chez elle de la portion du crâne qui manquoit : on touchoit la dure-mère; un attouchement assez léger & superficiel lui faisoit jeter les hauts cris, une compression graduée déterminoit le sommeil & l'assoupissement.

Une infinité d'autres observations sembloient étayer puissamment ce système, & ne plus laisser aucun doute sur cette question, lorsque M. *Lorry*, dans un Mémoire imprimé dans le Recueil des Mémoires des Savans étrangers, prouva par des expériences bien faites, & plusieurs fois répétées,

(a) Observat. xc, pag. 386.

que l'on peut comprimer les grands lobes du cerveau , & faire subir au corps calleux différentes altérations , sans que l'assoupissement ait lieu.

L'observation suivante vient , jusqu'à un certain point , à l'appui de l'opinion de M. *Lorry*. Il s'agit d'une dépression , d'un enfoncement d'une portion de l'occipital qui exerce une pression constante sur le cervelet , sans lésion des facultés intellectuelles , sans assoupissement , sans le plus léger sentiment de pesanteur.

François Falen , garçon cordonnier , âgé d'environ cinquante ans , d'une habitude de corps grêle , d'une bonne constitution , d'un tempérament bilieux & sanguin , reçut il y a quelque temps , trois coups de marteau à la tête. Deux de ces coups ne produisirent qu'une légère solution de continuité. Le troisième , porté à la partie inférieure latérale gauche de l'occipital , lui fit une blessure considérable ; l'hémorrhagie ne le fut pas moins ; le vomissement continu , & un léger assoupissement , furent les symptômes que j'observai à ma première visite : l'assoupissement étoit moins une léthargie , qu'une somnolence légère qui se dissipoit à mesure que l'on secouoit le malade.

Des saignées abondantes pratiquées au bras , & sur-tout au pied , dissipèrent en
peu

peu de jours ces deux symptômes. Les tégumens étant entièrement emportés, & même fort au large, (car, dans ces sortes de fracture, on ne doit pas ménager les tégumens, dont la régénération est toujours aisée, & même trop accélérée;) l'os étant bien mis à découvert, & la suppuration qui s'établit ayant détruit en peu de jours le péri-crâne, M. *Icard*, chirurgien, & moi, aperçûmes clairement que l'os occipital étoit fracturé dans cet endroit.

La portion fracturée d'une forme circulaire, ayant environ cinq ou six lignes de diamètre, étoit enfoncée d'environ une ligne & demie dans la partie supérieure de l'occipital dont elle étoit détachée, & tenoit encore à ce même os dans la partie inférieure.

Les indications curatives qui se présentoient, étoient sans doute d'emporter cette pièce osseuse, dont la pression sur le cerveau sembloit devoir produire les effets les plus fâcheux, & débilitier les sens externes. La vue & l'ouïe sembloient sur-tout singulièrement affectées. M. *Icard* appella en consultation M. *Deparis*, chirurgien; nous fîmes tous d'avis qu'il falloit, par les moyens usités, emporter ou relever cette pièce osseuse. Le malade & ses parens, se refusèrent constamment à cette opération.

La plaie fut tenue ouverte pendant long-

temps ; la suppuration a duré plusieurs mois ; le pus étoit quelquefois chargé de particules offeuses exfoliées ; enfin la vue & l'ouïe , sens qui avoient souffert, se sont rétablies jusqu'à un certain point. Les facultés intellectuelles sont dans le même état qu'avant la maladie , & *François Falen* jouit aujourd'hui d'une très-bonne santé.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois d'octobre 1784.

L'élévation du mercure a été , pendant dix-huit jours , de 28 pouces , à 28 pouces 4 lignes ; & , pendant treize jours , de 27 pouces 9 lignes , à 27 pouces 11 lignes.

La plus grande chaleur a marqué 11 degrés au dessus de 0 ; la moindre , 2 degrés au dessus de 0. Le terme le plus commun a été entre 4 & 8 degrés au dessus de celui de la congélation.

Le ciel a été clair onze jours , & plus ou moins couvert le reste du mois. Le nord , nord-est & nord-ouest , ont régné vingt-quatre jours , & ont été piquans. L'ouest , sud-ouest , ont régné six jours , & le sud un jour , le 31. Il y a eu pendant ce mois des coups de vents , des brouillards , fréquemment de la bruine , quelque petite pluie ; pluie forte les 23 & 27 , avec vent.

Il est tombé pendant ce mois 11 lignes 8 dixièmes d'eau à Paris.

L'hygromètre a marqué plus de sécheresse que d'humidité , pendant ce mois ; le degré le plus fréquent a été 7 au dessus de 0. Le degré de la plus grande sécheresse a été 10 ; le moindre 1 $\frac{1}{2}$

au dessus de 0. Le moindre degré s'est manifesté le 31 par le vent sud.

Tout le mois a été froid ; le vent du nord piquant ; & le ciel, la plus grande partie du mois ; embrumé. Il a régné beaucoup de fluxions , de maux de gorge , de douleurs rhumatismales , de toux : de légers diaphorétiques , tels que l'infusion de fleurs de sureau , de scabieuse , à laquelle on ajoutoit trois à quatre gouttes de teinture de Sydenham sur la pinte , ont dissipé ces maux , en rappelant la transpiration.

Les maladies régnantes ont été , & les synoques bilieuses , dont quelques-unes ont pris le caractère de fièvre putride , & les fièvres putrides essentielles.

Les fièvres tierces ont continué de régner , & sont devenues plus rebelles ; elles furent presque toutes accompagnées d'engorgement ; la peau des malades étoit d'un terne jaune. Ces fièvres n'ont cédé qu'aux fébrifuges nitreux , auxquels on ajoutoit les fleurs de camomille , la terre foliée du tartre , & le sirop des cinq racines ; le traitement en a été long , & les malades furent sujets aux rechûtes.

Il s'est manifesté aussi des fièvres continues subintrantes ; des fièvres protéiformes , qui ont cédé au traitement méthodique.

Il y eut peu de fièvres quartes , quoique ce fût la saison , & qu'il en ait paru sur la fin de septembre ;



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

OCTOBRE 1784.

Jours du mois.	THERMOMÈTRE.			BAROMÈTRE.					
	Au lever du Soleil.	A deux heures du soir.	A neuf heures du soir.	Au matin.		A Midi.		Au soir.	
	Dégr.	Dégr.	Dégr.	Pouc.	Lig.	Pouc.	Lig.	Pouc.	Lig.
1	2, 14	9, 3	4, 3	27	11, 8	28	0, 5	28	1, 10
2	2, 2	11, 19	6, 9	28	2, 7	28	3, 2	28	3, 2
3	3, 15	10, 6	5, 14	28	2, 10	28	2, 6	28	2, 2
4	3, 18	11, 11	6, 17	28	1, 11	27	11, 3	27	10, 1
5	3, 15	14, 7	9, 19	27	9, 6	27	10, 1	27	10, 8
6	6, 13	12, 16	6, 7	27	10, 11	28	0, 0	27	11, 1
7	3, 10	10, 0	6, 16	27	10, 7	27	9, 8	27	9, 1
8	4, 10	8, 9	7, 0	27	8, 5	27	8, 5	27	8, 8
9	2, 10	9, 7	4, 4	27	8, 7	27	8, 8	27	9, 0
10	0, 9	7, 15	4, 19	27	8, 11	27	8, 11	27	9, 9
11	3, 8	8, 11	3, 16	27	10, 9	27	11, 3	28	0, 8
12	4, 18	9, 17	6, 10	28	1, 6	28	1, 6	28	1, 0
13	5, 7	9, 0	6, 0	28	0, 0	27	11, 2	27	11, 0
14	1, 15	8, 1	3, 15	27	10, 9	27	10, 6	27	10, 6
15	0, 19	9, 4	4, 14	27	10, 7	27	10, 8	27	10, 8
16	1, 11	9, 16	4, 16	27	10, 11	27	10, 11	27	10, 11
17	0, 16	8, 14	3, 11	27	10, 11	27	10, 10	27	10, 7
18	1, 7	10, 5	7, 2	27	9, 8	27	9, 5	27	8, 9
19	6, 10	11, 7	8, 12	27	8, 1	27	8, 5	27	9, 1
20	6, 4	13, 5	8, 10	27	9, 6	27	9, 7	27	10, 6
21	6, 16	8, 16	3, 15	27	11, 11	28	0, 6	28	1, 4
22	4, 6	9, 7	7, 2	28	0, 10	28	0, 5	28	0, 1
23	6, 19	10, 3	8, 4	27	11, 0	27	9, 7	27	7, 0
24	4, 0	6, 2	2, 3	27	6, 11	27	6, 11	27	7, 5
25	2, 2	5, 13	1, 6	27	7, 8	27	8, 2	27	9, 4
26	0, 17	4, 12	2, 0	27	9, 7	27	9, 7	27	9, 7
27	0, 18	2, 16	2, 8	27	8, 10	27	9, 3	27	10, 2
28	2, 16	4, 12	4, 9	27	10, 6	27	10, 0	27	10, 3
29	4, 1	7, 1	5, 3	27	10, 7	27	10, 10	27	11, 2
30	4, 5	7, 1	4, 19	27	10, 8	27	9, 10	27	9, 9
31	2, 12	5, 4	5, 0	27	9, 10	27	9, 8	27	9, 7

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le matin.</i>	<i>L'après-midi.</i>	<i>Le soir à 9 heures.</i>
1	N-E. fer. froid.	N-E. nua. frais.	N-E. fer. froid.
2	N. nuag. froid.	N. couv. frais.	N. <i>idem.</i>
3	E. fer. fr. broui.	S-E. nua. frais.	E. nuag. froid.
4	E. nua. froid, v.	S-E. nu. do. ve.	E. <i>idem</i> , vent.
5	E. nuag. froid.	S-E. nua. doux.	S-E. cou. frais.
6	S. cou. fra. ve.	E. couv. frai. v.	E. cou. fra. ve.
7	E. fer. froid, v.	E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>
8	E. couv. <i>id.</i> pl.	S-E. cou. fr. br.	E. nuag. frais.
9	E. fer. froid, ve.	S-E. fer. do. v.	E. fer. froid, v.
10	E. <i>idem.</i>	S-E. nua. frais.	N-E. cou. froid.
11	N. couv. froid.	N-E. cou. fra. s.	N-E. nua. froid.
12	N-E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>	N-E. co. fro. v.
13	E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>
14	E. fer. froid, ve.	E. fer. froid, v.	E. ferein, <i>idem.</i>
15	E. <i>idem.</i>	E. ferein, frais.	E. fer. froid.
16	E. ferein, froid.	E. <i>idem.</i>	E. <i>idem</i> , vent.
17	E. <i>idem</i> , vent.	N-E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>
18	E. <i>idem.</i>	S-E. nuag. do.	S-E. nuag. frais.
19	S-E. cou. frais.	S-O. cou. doux.	S-O. nuag. do.
20	S-O. brouillard, frais.	S-E. <i>idem.</i>	N-E. couv. frais, pluie, vent.
21	N-E. couv. frai.	N. couv. frais.	N. fer. froid.
22	N. couv. froid.	S-O. <i>idem.</i>	S-O. c. fr. brui.
23	S-O. cou. frais, bruite.	S-O. <i>id.</i> vent.	S-O. cou. frais, vent, pluie.
24	S-O. c. fr. pl. v.	S-O. c. frai. ve.	N. couv. froid.
25	N. cou. fro. ve.	N. <i>idem</i> , neige.	N. nuag. froid.
26	N. brouill. froid.	N. couv. froid.	N. co. froi. ve.
27	N. couv. froid, pluie, neig. v.	E. <i>idem.</i> pl. ve.	N. couv. froid.
28	E. couv. froid.	N-E. co. froid.	N-E. <i>idem</i> , ve.
29	N-E. nua. froid.	S-O. cou. frais.	S-O. co. fro. pl.
30	S-O. c. fro. ve.	S-O. <i>id.</i> ve. pl.	S-O. <i>idem.</i> v.
31	N. couv. froid.	S-O. co. fr. br.	S-O. cou. froid.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur 14, 7 deg. le 5
 Moindre degré de chaleur..... 9, 9 le 10

Chaleur moyenne..... 5, 17 deg.

Plus grande élévation du mer- *pouc. lig.*
 cure..... 28, 3, 2, le 2

Moindre élév. du mercure... 27, 6, 11, le 24

Elévation moyenne.. 27, 10, 7

Nombre de jours de Beau..... 8

de Couvert... 15

de Nuages... 8

de Vent..... 18

de Brouillard. 3

de Pluie, 6

de Neige.... 2

Quantité de Pluie..... 14 4, lig.

Evaporation..... 12 3

Différence..... 2 1

Le vent a soufflé du N..... 17 fois

N-E.... 16

N-O.... 0

S..... 0

S-E.... 10

S-O.... 17

E..... 31

O..... 0

TEMPÉRAT. froide & humide.

MALADIES : Point.

Plus grande sécheresse, ... 41, 8 deg. le 15

Moindre..... 4, 5 le 31

Moyenne..... 22, 8.

JAUCOUR, prêtre de l'Oratoire.

A Montmorency, ce premier novembre 1784.

*OBSERVATIONS météorologiques faites
à Lille, au mois d'octobre 1784; par
M. BOUCHER, médecin.*

Un froid assez aigu a succédé, dès les premiers jours du mois, aux chaleurs que nous avons éprouvées le mois précédent : on a trouvé presque tous les matins de la glace à la campagne jusqu'au 19 du mois, & même durant quelques jours dans la ville. La liqueur de mon thermomètre a été observée, le 18 au matin, à un degré au dessus du terme de la congélation, & à ce terme même le 26.

Du premier au 19 du mois, il n'a pas plu; mais du 23 au 31, les pluies ont été assez abondantes. Le vent est resté constamment à l'est, ou au nord-est, depuis le premier jusqu'au 18; ensuite il a varié du nord au sud. Le mercure dans le baromètre ne s'est guères éloigné du terme de 28 pouces.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de $9\frac{1}{2}$ degrés au dessus du terme de la congélation; & la moindre chaleur a été du terme même de la congélation. La différence entre ces deux termes est de $9\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 3 lignes; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 7 lignes. La différence entre ces deux termes est de 10 lignes.

Le vent a soufflé 7 fois du Nord.

12 fois du Nord vers l'Est.

6 fois de l'Est.

1 fois du Sud vers l'Est.

4 fois du Sud.

R r iv.

5 fois du Sud vers l'Ouest.

1 fois de l'Ouest.

1 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 19 jours de temps couvert ou nuageux.

9 jours de pluie.

Les hygromètres ont marqué de l'humidité tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois d'octobre 1784.

Le froid assez aigu qui a succédé, dès le commencement de ce mois, au temps doux que nous avions éprouvé en septembre, a causé des fièvres catarrheuses-péritumoniques, qui ont attaqué sur-tout les individus peu soigneux à se préserver des effets des intempéries du temps. Cette même constitution, en faisant resouler dans l'intérieur du bas-ventre la matière de l'insensible transpiration, a occasionné des diarrhées & des coliques d'engorgemens. Cette dernière maladie exigeoit beaucoup de prudence dans le traitement.

Les fièvres intermittentes étoient toujours l'espèce de maladies dominantes ; & , quoique opiniâtres, il n'étoit pas sûr de les combattre avec le quinquina, qui ne devoit guère être mis en usage que dans le cas où l'on étoit sûr qu'il ne restoit ni embarras, ni congestions dans les organes du bas-ventre ou de la poitrine.

La petite-vérole s'est propagée ce mois. Quelques adultes y ont succombé ; mais généralement elle étoit de la bonne espèce.

Nous avons vu encore dans nos hôpitaux de charité quelques personnes attaquées de la fièvre putride.



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

A C A D É M I E.

Philosophical Transactions of the royal Society of London, &c. C'est-à-dire, *Transactions philosophiques de la Société royale de Londres*, vol. lxxij, pour l'année 1783. Partie première. A Londres, chez Davis, 1784.

1. Les articles qui ont rapport à notre journal sont les suivans.

I. *La fin des expériences & observations concernant la force attractive des acides minéraux* ; par Richard Kirwan.

L'auteur ayant exposé dans les deux premières parties de son Mémoire les moyens de s'assurer du point juste de saturation d'un grand nombre de composés chimiques, poursuit ce travail dans le commencement de cette continuation. Il y fixe la quantité de chacun des trois acides minéraux qu'il faut pour dissoudre une quantité donnée des différens métaux & demi-métaux, non compris toutefois la platine & la manganèse, dont M. Kirwan n'a pu se procurer assez pour donner la précision nécessaire à ses expériences. Son premier soin a été de marquer la quantité d'eau unie à l'acide, & le degré de chaleur employée pour faire la solution : il a encore marqué la quantité d'air ou gas qui s'est dégagée dans chaque solution, comme aussi si ces métaux réduits en chaux sont solubles dans les acides ; &, dans ce cas, en quelle proportion elles s'y dissolvent.

Après avoir développé les avantages pratiques qui résultent de ces recherches, M. Kirwan avoue que son principal objet a été de déterminer les degrés d'affinité ou d'attraction entre les acides minéraux, & les différentes bases avec lesquelles ils peuvent être combinés.

Il définit l'affinité ou l'attraction chimique, *la force qui mêle & unit si intimement les particules invisibles de différens corps les unes avec les autres, que toutes les forces mécaniques connues ne peuvent plus les séparer.* Cette attraction a des degrés différens d'intensité dans les différens corps : de-là vient qu'un corps, quoique déjà uni avec un autre, en est souvent chassé par un troisième qui s'y incorpore. Ces différens degrés d'intensité, désignés sous le nom d'*attractions électives*, servent de base aux tables des affinités chimiques ; mais souvent une décomposition, en apparence simple, est double en réalité, & alors il n'est point du tout aisé de distinguer le degré d'attraction entre les différentes parties constitutives. Par exemple, l'acide vitriolique s'unit à l'alcali gazeux, & en expulse l'acide crayeux : on a prétendu que ce déplacement dépendoit de l'attraction plus grande entre l'acide vitriolique & l'alcali, qu'entre celui-ci & l'air fixe ; mais en y portant plus d'attention, on reconnoît qu'il se fait une double décomposition : l'acide abandonne à l'air une certaine quantité du feu spécifique qu'il contient, & l'air quitte l'alcali dont l'acide s'empare. Ce seul exemple peut suffire pour établir la nécessité de faire de nouvelles recherches sur cette branche fondamentale de la chimie.

M. Kirwan est persuadé, que pour parvenir à la connoissance exacte de ces attractions mutuelles, il faut s'assurer de la quantité réelle d'acide que contiennent les liquides désignés comme

nément sous le nom d'*acides minéraux*, & de la quantité positive d'acide qu'absorbe chaque espèce de base métallique ou alcaline pour parvenir au degré de saturation. Ces données étant trouvées, on peut hardiment avancer, 1°. que la quantité d'acide pur, nécessaire pour saturer une quantité déterminée de telle ou telle base, est en raison *inverse* de l'affinité de cette base avec l'acide employé; 2°. que la quantité d'une base déterminée, requise pour saturer une quantité donnée de chaque acide, est en raison *directe* de l'affinité de cet acide avec la base en question. C'est d'après ces principes qu'il faut dresser une Table qui présente la quantité de différentes bases alcalines & terreuses, nécessaire pour saturer une centaine de grains de chaque espèce d'acide minéral; & on adoptera dorénavant ces Tables, comme présentant les diverses attractions de ces substances.

Notre auteur, avant que d'aller plus loin, croit expédient de s'occuper de la saturation; il la définit: *Cet état d'un corps dans lequel il est si intimement combiné avec un autre, qu'il perd quelque une des propriétés caractéristiques dont il étoit doué avant d'être uni à l'autre*; comme, par exemple, lorsque les acides, par leur réunion avec les alcalis ou avec quelque autre base, perdent leur propriété de faire rougir les sucs bleus des végétaux. On verra par la suite que cette définition, quoique en apparence très-simple, est néanmoins très-importante.

M. Kirwan rend ensuite compte, d'après les loix de l'attraction spécifique, des décompositions relatives aux trois acides minéraux, & à leurs bases désignées dans les Tables mentionnées, & distingue avec raison la force ou l'attraction qui résiste à la décomposition, de celle qui tend à l'effectuer. Il appelle la première, affi-

nité *quiescente*, & la seconde, affinité *divellente*. Il s'ensuit de ces considérations, que la décomposition n'a lieu, que lorsque la somme des affinités *divellentes* est plus grande que celle des affinités *quiescentes*. Par conséquent, en mêlant ensemble des corps composés, en calculant les sommes de chacune de ces affinités, on peut prédire quel sera l'événement de ce mélange. L'exemple du tartre vitriolé & du sélénite nitreux mêlés ensemble, servira à éclaircir cette doctrine. On sait que le premier est composé d'acide vitriolique & d'alcali fixe végétal dont l'attraction mutuelle, d'après les Tables mentionnées, est comme 215; l'autre (le nitre séléniteux) est composé d'acide nitreux & de terre calcaire, & leur affinité est comme 96. Le total de ces deux nombres, 311, représente la force qui s'oppose à la décomposition; mais de l'autre côté, l'attraction entre l'acide vitriolique & la terre calcaire, est comme 110, & celle entre l'acide nitreux & l'alcali fixe végétal, est comme 215. Il s'ensuit que l'agrégat de ces deux nombres, 325, représente la force qui tend à effectuer la décomposition: cette force étant supérieure à celle de l'attraction, il est évident qu'il doit se faire une double décomposition.

Outre ces forces, il en existe une autre dans les sels neutres, par laquelle ils peuvent être unis à certaines substances sans souffrir aucune décomposition, ou du moins en n'en souffrant qu'une très-petite, & en conséquence de laquelle ils forment quelquefois un sel triple, & même quadruple. Cette circonstance cause souvent des anomalies, & mérite d'être approfondie.

Il paroît, d'après les Tables d'attraction mentionnées, que les trois acides minéraux ont précisément la même affinité avec l'alcali fixe végétal; cependant M. *Kirwan* cite plusieurs exemples

de décomposition qui a lieu entre les sels neutres, composés seulement de ces parties intégrantes ; ce fait contradictoire dépend, selon lui, des différentes quantités de feu spécifique ou élémentaire contenu dans ces différens acides, & qu'ils abandonnent à la base alcaline de l'autre sel. L'auteur étaye cette théorie par une longue suite d'expériences ; elle est fondée sur la doctrine du docteur *Black*, que les solides absorbent la chaleur pendant leur solution. *M. Kirwan* infère de-là que la chaleur & le refroidissement dans différentes solutions, sont l'effet de la quantité de feu transmis d'un ingrédient à l'autre. Si le menstrue n'abandonne du feu qu'autant que le dissolvant peut en absorber, ou même moins, le refroidissement a lieu ; si au contraire il en abandonne davantage, le surplus devient sensible, & la solution se fait avec chaleur. C'est d'après ces principes que le thermomètre indique les opérations cachées dans les différentes solutions, & que le résultat de ces observations s'accorde dans le cas présent avec la théorie. Ainsi on trouve que l'acide vitriolique contient plus de feu spécifique, ou en abandonne au moins davantage en s'unissant à l'alcali fixe, que n'en donne l'acide du nitre, ni l'acide du sel. Conséquemment, si l'acide vitriolique vient en contact avec un sel neutre nitreux ou marin, son feu passe dans ces derniers acides, lesquels raréfiés par-là à un très-haut point, déposent leurs bases alcalines, desquelles l'acide vitriolique s'empare alors promptement, quoique son affinité avec ces bases ne soit pas plus grande que n'est celles des deux autres acides.

II. La section suivante est intitulée, *des affinités des acides minéraux avec les substances métalliques.*

M. Kirwan y rend d'abord raison des causes qui l'ont déterminé à faire ces expériences avec

les régules, plutôt qu'avec les chaux métalliques. La principale de ces raisons est que ces dernières, déphlogistiquées jusqu'à un certain point, sont indissolubles dans la plupart des acides. L'auteur a trouvé qu'il étoit très-difficile de déterminer au juste la quantité nécessaire pour saturer les substances métalliques. On a cru généralement que cette quantité s'estimoit par l'action dissolvante, & qu'on pouvoit admettre qu'il y avoit précisément autant d'acide qu'il en falloit pour tenir la substance métallique en solution. Mais, comme M. *Kirwan* a constamment observé que ces solutions teignent encore en rouge les sucres bleus des végétaux, il conclut qu'elles ne sont pas des solutions saturées, mais des solutions avec excès d'acide. Il a cherché en vain d'absorber cet excès par l'alcali caustique, & l'eau de chaux : ces réactifs ont toujours causé un dépôt métallique. Enfin, il a examiné la quantité de la teinture de tournesol ; qu'une dose donnée de solution métallique teignoit en rouge, & combien d'acide pur il falloit pour donner à la même quantité de teinture, la même nuance en rouge. Cette quantité d'acide, déduite de la quantité reconnue dans la solution métallique, laisse la quantité réelle de l'acide qui sature le métal. Il a évalué la quantité d'acide vitriolique & marin qu'absorbent le plomb, l'argent & le mercure, par celle qu'il faut de ces acides pour précipiter ces métaux de l'acide nitreux.

Cette section est accompagnée d'une Table des affinités des trois acides minéraux, & de douze substances métalliques. La colonne de l'or est laissée en blanc, par la raison que ce métal ne se dissout que dans un mélange de deux acides. Il paroît d'après cette Table, que les terres métalliques ont presque toutes une plus grande affinité

avec les acides minéraux, que même les alcalis fixes. Notre auteur n'assure pas néanmoins que les Tables des affinités dressées jusqu'ici, & dans lesquelles les substances métalliques occupent le dernier rang, sont fausses. Il voudroit seulement qu'à l'égard des métaux au moins, on les appellât *Tables des précipitations*, plutôt que *Tables des affinités*. Ces précipitations sont constamment, selon lui, l'effet d'une double affinité & décomposition, dans lesquelles le métal *précipitant* abandonne son phlogistique au métal *précipité*, tandis que celui-ci abandonne au premier son acide. M. Kirwan rapporte plusieurs exemples, qui prouvent qu'en effet les affinités des acides avec les métaux sont supérieures à celles qu'ils ont avec les alcalis.

Afin d'expliquer pourquoi tous les métaux sont précipités par les alcalis, notre auteur observe que tous les sels métalliques étant tenus en solution au moyen d'un excès d'acide, l'absorption de cet excès par l'alcali est souvent suffisante pour opérer la précipitation, & que d'ailleurs les alcalis s'emparent encore, par le moyen d'une double affinité, d'une portion d'acide qui sature le métal; savoir, une petite quantité du phlogistique du métal s'échappe pendant la solution dans l'acide, & le reste est retenu dans le composé formé par la chaux & par l'acide. Il se fait donc une double décomposition entre ces substances, comme nous l'avons déjà insinué. De l'autre côté, malgré la grande affinité entre les terres métalliques & les acides, les métaux ou leurs chaux ne décomposent que rarement les sels neutres dont les bases sont un alcali fixe: cela vient, dit M. Kirwan, de l'incapacité de l'acide enchaîné par la base alcaline, & par conséquent, privé d'une grande partie de son feu spécifique,

Dans cet état, il ne peut plus volatiliser le phlogistique combiné avec la terre métallique, & sans cette expulsion, aucun acide ne peut se combiner avec lui. Quant aux chaux métalliques, elles sont généralement combinées avec l'air fixe, qu'il faut également chasser, au moins en partie, si les acides doivent y trouver prise.

Dans la section suivante, l'auteur traite de la précipitation des métaux des uns par les autres. On n'y trouve qu'un petit nombre d'approximations, & M. *Kirwan* avoue que cette partie est la plus délicate & la plus difficile de son travail.

2°. La description d'une espèce de farcocèle d'un volume étonnant dans un Nègre de l'île de Sénégal, & quelques détails sur cette maladie endémique dans le pays de Galam, par le docteur *J. C. Schotte*. Ce farcocèle, suivant l'estimation de M. *Schotte*, avoit deux pieds & demi de long; depuis le pubis jusqu'à son extrémité inférieure, & environ dix-huit pouces de largeur: il devoit au moins peser cinquante livres. Il étoit oblong, & ressembloit assez, pour la figure, à un scrotum de taureau. Très-dur au toucher, la peau qui le recouvroit étoit tellement épaisse, qu'on ne pouvoit point la pincer: le pénis entièrement caché dans cette masse, ne laissoit échapper l'urine qu'en bavant, & par une fente à environ un pied au dessous du pubis. La peau du périnée & de l'abdomen étoit tellement tirée en bas, que le nombril se trouvoit rapproché du pubis.

Il y avoit à la partie antérieure du scrotum, un peu à gauche, un ulcère d'environ deux pouces de long, d'un pouce de large, & d'autant de profondeur. Cet ulcère avoit commencé par une pustule, & s'étoit agrandi peu-à-peu; le pus qu'il rendoit étoit blanc, épais & de bonne qualité. Le fond de l'ulcère étoit rouge, & très-sensible

fible à l'attouchement de la sonde ; les bords étoient calleux. *M. Bishopp*, alors chirurgien en chef de la province de Sènégal, qui avoit déjà traité des ulcères semblables sur ce scrotum, remplit celui-ci de charpie, & mit par dessus un plumaceau chargé d'onguent basilique. Il toucha de temps en temps les bords avec du vitriol bleu : au moyen de ce traitement, les chairs repoussèrent de tout côté, & la cicatrice se forma.

Le malade, plutôt maigre que gras, pouvoit avoir une cinquantaine d'années. Son ventre paroissoit vide, & les tégumens retirés vers l'épine du dos. *M. Schotte* pense néanmoins qu'aucun des intestins n'étoit descendu dans le scrotum, tant parce que jamais le malade n'avoit ressenti aucun symptôme d'étranglement, que parce qu'en général les hernies sont très-rarès parmi les nègres de Sènégal. Voici les éclaircissémens que l'auteur a pu se procurer sur cette singulière maladie. « Le malade avoit été acheté à-peu-près à l'âge de puberté, & conduit au Sènégal, pour servir d'esclave domestique à un très-riche habitant. Il continua pendant quelques années à jouir d'une bonne santé ; mais peu à peu ses testicules s'enflèrent sans inflammation, sans douleurs & sans autres accidens. Au bout de quelques années, ils avoient acquis un tel volume, que le malade ne fut plus en état de marcher, ni de faire sa besogne ordinaire. Cependant, pour ne pas rester tout-à fait désœuvré, il se mit à couper des barres de fer en pièces d'une certaine longueur, qui ont un prix fixe au Sènégal, & ont cours parmi les Nègres comme monnoie. Il pouvoit faire ce métier étant assis, avec un ciseau, un marteau & une enclume qu'il fixoit en terre ; il tenoit alors ses jambes pliées sous lui, & laissoit son scrotum reposer sur la terre. *M. Bishopp* l'a vu plusieurs

années de suite faire ce métier ; mais à la fin le scrotum a pris un tel volume , qu'il lui a été impossible de le continuer plus long-temps. Il y avoit vingt-cinq ans , à dater du commencement de cette maladie , lorsque je vis ce Nègre pour la première fois , & en quittant l'île au mois de février 1779, il étoit encore en vie.»

« Quoique je n'aie vu au Sénégal que cet homme affligé de sarcocèle , on m'a pourtant assuré que cette maladie étoit endémique dans une contrée que les Nègres du Sénégal appellent communément *Galam* , & qui étoit la patrie de ce malade. Ce pays est à environ 900 milles anglois à l'est du Sénégal : il est habité par une nation qu'on appelle *Bambaras*. Les habitans du Sénégal qui vont tous les ans , dans la saison pluvieuse , en flotilles à *Galam* , pour y faire le commerce , m'ont dit que cette maladie y est très-commune , sur-tout parmi les chefs & les grands du pays qu'on appelle *Batcheres* dans leur langue , & qu'ils attachent à l'arçon de la selle de grands godets , pour soutenir le scrotum , lorsqu'ils vont à cheval. »

L'auteur remarque ensuite que cette même maladie se rencontre encore de temps à autres parmi les Mandingas du royaume de Barrah , lequel s'étend depuis les côtes de la mer , au Nord , jusqu'à la rivière de Gambia , & que les Bambaras ont beaucoup de conformité avec les Mandingas.

« Comme cette maladie , à ce qu'on m'a dit , continue M. Schotte , commence par une enflure sans douleur & sans inflammation au scrotum , je suis porté à la regarder comme un sarcocèle. *Heister* , dans ses Institutions de Chirurgie , déclare que c'est ainsi que le sarcocèle commence , & qu'il prend de même son accroissement lorsqu'il

attaque les testicules , mais qu'il n'en a jamais vu d'un volume plus considérable que le poing. A mon avis , la différence de volume ne change rien à la nature de la maladie ; car on sait que le bronchocèle est à peine connu dans quelques pays ; que dans d'autres , il devient médiocre ; & qu'enfin dans quelques-uns il prend un accroissement si énorme , qu'il pend jusque sur la poitrine & le ventre : cependant cette différence de volume n'influe point sur la nature de la maladie , & ne la fait point changer de nom. »

« Il est difficile d'indiquer les causes d'un pareil sarcocele , consistant dans une tuméfaction spontanée des testicules : je ne trouve pas non plus satisfaisantes celles qu'*Heister* indique ; & , n'ayant pas été à Galam , je n'ai pas été à même de faire des recherches qui pussent éclaircir ce point. Je proposerai néanmoins les considérations suivantes. »

« Comme la polygamie est autorisée par la loi , qu'elle est d'usage parmi les Bambaras , aussi bien que parmi toutes les autres nations qui habitent les bords de la rivière de Sénégal & de Gambia , & qu'on estime les richesses & l'importance d'un homme par le nombre de ses femmes , les chefs de ces nations en ont toujours plusieurs. On m'a dit que les Batchères de Galam assaisoient excessivement leurs alimens avec le poivre de la Cayenne , & je fais moi-même que les personnes riches de la nation Mandinga , en abusent également. Cette pratique a peut-être pour objet de provoquer l'appétit vénérien ; car cet aromate agit particulièrement sur les vaisseaux spermatiques , excite des érections , accompagnées d'une douleur sourde , & d'une turgescence dans les testicules. Je suis donc porté à croire que l'usage immodéré de ce poivre est peut-être , en partie ,

la cause de cette maladie; cependant elle n'avoit pas lieu à l'égard de l'homme dont il s'agit, attendu qu'au Sénégal on n'use que très-rarement de ce poivre. »

« La cause la plus probable paroît donc une disposition héréditaire; car, comme la maladie ne commence à se montrer qu'à l'âge de vingt-cinq ou trente ans, un homme peut avoir un grand nombre d'enfans avant qu'elle se manifeste: de plus, comme elle semble réservée aux familles des principaux de la nation Bambare, il seroit possible que le malade dont nous parlons fût descendu d'une de ces familles, & qu'il eût été fait esclave dans sa jeunesse. »

III. *La description d'un nouvel eudiomètre*; par *Henri Cavendish*, écuyer, membre de la Société royale.

On a observé depuis long-temps que la meilleure manière d'examiner, au moyen du gas nitreux, le degré de phlogistication de l'air, est de procéder au mélange des deux airs dans le temps qu'ils sont fortement agités, & que pour cette raison, l'eudiomètre de M. l'abbé *Fontana* est supérieur à tous ceux dont on s'est servi auparavant. M. *Cavendish* a observé à son tour, que ces expériences peuvent encore être portées à une plus grande précision, en mettant dans un contact constant avec l'eau, les airs au moment qu'on est occupé à les mêler. Cet objet est aussi rempli par l'eudiomètre de M. l'abbé *Fontana*. Enfin notre auteur a reconnu que le résultat seroit encore plus exact si l'un des airs pouvoit être mêlé à l'autre très-lentement, & par bulles, en même temps que le vaisseau contenant l'autre air seroit dans une agitation vive & continuelle. Ici l'instrument de M. l'abbé *Fontana* est en défaut.

L'appareil imaginé par M. *Cavendish*, pour ré-

pondre à ces fins, consiste en deux vaisseaux; l'un est cylindrique, avec une ouverture étroite à chaque bout, dont le supérieur est allongé en un tube auquel on adapte un bouchon, en attendant le moment de se servir de l'air qui y est renfermé. On attache ce vase au fond d'une cuve, de manière que cette cuve étant remplie d'eau, l'extrémité supérieure se trouve à environ un demi-pouce au dessous de la surface, & qu'en débouchant ce tube, l'air s'échappe lentement, & par bulles, à mesure que l'eau qui s'oppose à son passage lui permet la sortie.

L'autre vaisseau est sphérique, ou une espèce de bouteille, armée d'un col court & large, avec un bouton à l'opposite pour le tenir suspendu. Ce vaisseau, chargé d'une certaine quantité donnée d'air, est renversé au dessus du tube du vaisseau cylindrique, contenant une autre espèce d'air. Ce dernier, en débouchant le col, laisse passer les bulles d'air dans le vaisseau sphérique, lequel n'étant pas fixé au tube, peut être agité vivement pendant tout le temps que l'opération dure.

M. *Cavendish* a imaginé une mesure qui diffère, à quelques égards, de celle de M. l'abbé *Fontana*; mais, comme la quantité d'eau qui adhère toujours aux parois des tubes des vaisseaux & des mesures, peut induire en erreur, il préfère la balance à la mesure. Il pèse d'abord un des vaisseaux avec une espèce d'air, ensuite les deux vaisseaux ensemble avec les airs qu'ils contiennent; & le mélange étant fait, il pèse de nouveau ces deux vaisseaux ensemble: il s'assure par là de la diminution qui s'est faite. A la suite de cet exposé, M. *Cavendish* enseigne la manière de fixer les épreuves d'étalon, & détaille les précautions qu'il faut prendre pour éviter les erreurs.

Il a désigné sous le nom de mesure le contenu du vaisseau cylindrique, égal à 282 grains d'eau, & il a fait usage de trois vaisseaux sphériques; dont le premier, capable de recevoir trois mesures, a servi à essayer l'air commun: les deux autres, l'un de la capacité de six, & l'autre assez grand pour contenir douze mesures, ont été employés aux épreuves avec l'air déphlogistiqué.

Il y a deux manières de faire des expériences avec cet appareil, selon que les mêmes espèces d'air sont tantôt dans le vaisseau cylindrique, tantôt dans le vaisseau sphérique. Cette différence paroît au premier abord de peu d'importance, attendu que dans l'un & l'autre cas, on obtient toujours le même mélange; mais si l'on y réfléchit plus attentivement, on trouvera qu'il y a réellement une différence essentielle, puisque dans l'une on ajoute peu à peu de petites quantités d'air nitreux à un grand volume d'air commun ou d'air déphlogistiqué, tandis que dans l'autre, de petites portions de ces derniers airs sont mêlées à une masse considérable du premier. Cette variation produit une différence réelle dans quelques résultats.

Les accessoires de ces expériences y influent encore considérablement. Plus on met de temps à faire ce mélange, plus la diminution est grande: il en est de même de la vivacité de l'agitation. Dans une petite bouteille, l'eau distillée & l'eau commune donnent une différence de cinq centièmes dans la diminution; tandis que cette différence est de sept centièmes, lorsqu'on emploie des quantités plus considérables de ces eaux. M. *Cavendish* donne une Table des effets de diverses sortes d'eaux, pure ou imprégnée de soie de soufre, d'acide nitreux, de copeaux de chêne. L'eau contenant de ces derniers écumoit beau-

coup, & caufoit la moindre diminution : l'eau diftillée produifoit la plus forte. L'auteur croit que cette dernière abforbe une portion d'air nitreux durant le procédé. Cette différence, qui dépend des diverfes quantités & qualités de l'eau, eft une caufe de l'incertitude de toutes les méthodes d'effayer les airs, & indique la néceffité de noter dans chaque cas le volume du vafe, & l'efpèce d'eau dont on fe fert. M. *Cavendish* fait régulièrement ufage de l'eau diftillée, mais cette eau abforbe en différens temps différentes quantités d'air nitreux : il a donc eu foin d'examiner chaque fois la quantité de cet air que l'eau a abforbée.

La température de l'eau eft encore une caufe des diverfités qu'on remarque dans les réfultats. M. *Cavendish* eft parvenu à trouver une règle pour corriger les erreurs de ces expériences ; cette règle, unie à celle qui fert à fixer les variations dues à l'abforbtion de l'air nitreux, porte qu'il faut fouftraire quatre dixièmes de la diminution que fubit l'air nitreux battu dans l'eau, & ajouter 002° par chaque trois degrés de chaleur au deffus de zéro. Cette règle diminue, mais n'efface pas entièrement l'erreur, felon l'aveu de M. *Cavendish* lui-même.

Ce favant académicien a trouvé, en fuivant la féconde méthode de mêler les divers airs, que la diminution diffère beaucoup moins dans la première, en raifon du temps plus ou moins long qu'on met à faire ce mélange. Pour rendre raifon de ce phénomène, il faut remarquer qu'en mêlant l'air nitreux avec l'air commun, le premier eft privé d'une partie de fon phlogiftique, & changé par-là en air nitreux phlogiftiqué qui eft abforbé par l'eau. Or il paroît que plus la quantité d'air nitreux en contact avec l'eau eft petite, plus elle

est privée promptement & complètement de son phlogistique. Il paroît encore qu'en suivant la seconde méthode, il faut une moindre quantité d'air nitreux pour phlogistiquer une quantité donnée d'air commun, qu'il n'en faut en procédant suivant la première.

L'auteur a encore reconnu que si l'air nitreux est ajouté lentement à l'air commun sans se trouver en contact avec l'eau, le mélange sera encore plus promptement déphlogistiqué que dans la seconde méthode. *M. Cavendish* donne ici la description d'un appareil très-simple pour faire des expériences d'après ce principe. Le résultat de ces tentatives est qu'une quantité donnée d'air nitreux ne phlogistique dans la première méthode, qu'autant que trois quarts du même air auroient phlogistiqué en suivant la seconde méthode.

M. Cavendish a fait avec cet appareil un très-grand nombre d'expériences sur l'air atmosphérique, en divers endroits, à des jours différens, & à différentes heures du jour; mais les variétés qu'il a remarquées sont si petites, qu'il est tenté de les attribuer à des négligences ou inexactitudes. Pour examiner le degré de déphlogistication des airs en différens endroits, il conseille de les essayer en même temps, & dans le même lieu. Il décrit à cette occasion la manière de remplir des bouteilles avec ces différens airs, & de les conserver.

Ces expériences, aussi-bien que celles avec les airs factices, le conduisent à indiquer la nécessité de se procurer une échelle dans laquelle l'air commun & l'air parfaitement phlogistiqué tiendroient des points fixes, tandis que les degrés intermédiaires seroient déterminés par un mélange de ces airs en différentes proportions; & les degrés de déphlogistication au-delà de l'air

commun, seroient fixés par des mélanges d'un bon air déphlogistiqué, avec de l'air absolument phlogistiqué. Cette méthode est éclaircie, tant par une *formule* servant pour calculer ces essais, que par une *table* contenant les étalons appropriés.

L'auteur donne ensuite les instructions nécessaires pour se procurer de l'air parfaitement phlogistiqué, soit au moyen du soie de soufre, soit au moyen d'un mélange de limaille de fer & de soufre; ainsi que pour s'assurer, par des procédés hydrostatiques, que cet air est parfaitement déphlogistiqué, c'est-à-dire qu'il ne diminue plus de volume. Quant à la qualité de l'air commun, on convient que plusieurs circonstances, outre le phlogistique, peuvent contribuer à le corrompre, & que l'air nitreux peut rester alors en défaut. L'odorat dans ces cas est souvent le meilleur indicateur, & sur-tout lorsque l'air a été phlogistiqué par des substances odoriférantes.

IV. Des *Recherches sur l'ambre gris*, par le docteur *Schwediawer*.

Cette substance se rencontre le plus abondamment dans les mers habitées par les baleines à *Sperma-Ceti*; & on en trouve, tant dans leurs corps, que dans leurs excréments. M. *Schwediawer* conclut de-là que l'ambre gris n'est rien autre chose qu'une portion de matière fécale du *physeter macrocephalus* qui s'est endurcie. Il assure encore « que la substance nommée très-improprement *blanc de baleine*, & qui, avec beaucoup plus de raison, devroit porter le nom de *serum physeteris*, se trouve dans les ventricules du cerveau, & dans la cavité de la moëlle épinière du *physeter macrocephalus*. Cette substance grasse qui est une véritable espèce de suif, destiné vraisemblablement à un usage particulier, est renfermée dans une boîte osseuse trian-

gulaire, placée près du cerveau, & qui occupe presque toute la partie supérieure de la tête. Cette boîte n'a aucune communication avec le cerveau; elle en est absolument séparée au moyen de ses parois osseuses. Le cerveau dans cette baleine est ainsi que dans tous les autres poissons, très-petit en raison de leur volume, & se trouve placé directement derrière les yeux. »

« Afin de savoir si la boîte dans laquelle le blanc de baleine est renfermé, a quelque connexion avec le cerveau, on a enfoncé une lancette dans ce réservoir, qui n'est recouvert supérieurement que de la peau, sans que l'animal en parût affecté; la même lancette ayant été ensuite plongée dans le cerveau, le poisson est mort sur le champ.

De hydrophobia ejusque specifico meloe
maiali & proscarabæo, &c; par M.
CHARLES TRAUGOTT SCHWARTS
de Silésie, docteur en médecine. A Hales,
chez Hendel. 1783. In-8° de 56 pages,
avec Fig.

2. M. *Schwarts* donne d'abord quelques détails sur la rage; il en examine les symptômes, la nature, la violence; il cite plusieurs cas qui prouvent que le virus de l'hydrophobie peut rester durant un certain temps caché dans le corps. C'est ainsi qu'il a vu un enfant qui, mordu le 27 mai 1781, ne fut attaqué de cet affreux mal, auquel il succomba, qu'environ quatre mois après. Cet enfant offrit encore ceci de remarquable; sa blessure étoit très-légère; le chien avoit seulement ratissé de ses dents sales l'épiderme de la partie droite du sourcil.

L'auteur présente ensuite l'aperçu des remè-

des nombreux, recommandés contre la rage. Il fait voir le ridicule de ceux que la superstition a employés, tels que le foie desséché d'un chien enragé, ses poils, &c. Il estime ceux qui purgent le corps par une sueur copieuse, tels que le mithridate, la thériaque, & les autres médicamens de cette espèce. Il dit un mot des sialagogues mercuriaux, des émétiques, des purgatifs, des diurétiques; c'est aux derniers qu'il donne la palme, puisque c'est à leur classe qu'il faut rapporter le méloé de mai & le proscarabé, insectes qui provoquent puissamment l'urine, & qu'on doit placer au nombre des meilleurs anti-hydrophobiques. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on vante contre la rage, le méloé de mai & le proscarabé: si les vrais médecins, qui n'en avoient pas de connoissance sûre, ne l'employoient pas, il n'en étoit pas de même des bergers, des vieilles femmes, de ce tas de médocastres de village qu'on rencontre par-tout à la campagne. Dans la Silésie, les payfans sur-tout en faisoient grand usage, & il faut remarquer qu'ils voyoient presque toujours réussir leur remède; mais ils ne le publioient point, quelques bergers se le communiquoient les uns aux autres; c'étoit un secret pour le reste des villageois. Enfin, en 1777, le roi de Prusse acheta d'un payfan de Silésie, un arcane éprouvé contre la rage, dont la base étoit le méloé de mai & le proscarabé. Ce remède excita beaucoup l'attention des médecins. Les uns l'approuvèrent, d'autres doutèrent de son efficacité.

M. *Schwartz* répond ici aux derniers par des faits. Dans la Silésie, sa patrie, ceux qui ont été mordus par un chien enragé ne sont pas fort épouvantés de cet accident; ils vont assez tranquillement trouver le berger qui administre le remède, & tous sont guéris par cet heureux spécifique.

Il donne ensuite cinq ou six observations qui viennent encore à l'appui de cette assertion. La première offre ce que l'auteur a éprouvé lui-même. A l'âge de dix ans, il fut mordu par un chien très-enragé ; mais il guérit avec le secours du méloé. Il ne manque pas d'exposer toutes les méthodes que les différens bergers ont coutume d'employer pour l'administration de cet insecte bienfaisant. Il termine cette excellente dissertation par l'explication d'une planche, qui représente le méloé de mai & le méloé proscarabé du chevalier de Linné, qui produisent le même effet. Le proscarabé n'est pas rare en France : il en est fait une mention exacte dans l'histoire des insectes de M. Geoffroi ; mais ce savant naturaliste paroît n'avoir pas connu l'autre espèce, remarquable par les anneaux de son ventre, qui sont marqués de rouge. M. Schwarts a dédié le fruit de son travail à M. de Reibnitz, ministre du roi de Prusse.

Des ritters J. FLOYERS, der arzneygelehrtheit, doktors, Abhandlung von der Engbrüstigkeit, &c. *Traité de l'asthme, par le docteur JEAN FLOYER, avec les observations de RIDLEY : traduction allemande ; par M. JEAN-CHRÉTIEN-FRÉDÉRIC SCHERF, de l'Académie Impériale des curieux de la nature. A Leipzick. 1782. In-8°.*

3. Cet ouvrage écrit originairement en anglais, parut à Londres, pour la première fois, en 1698 ; il s'en fit une seconde édition en 1710, puis une troisième en 1726, & ensuite une quatrième en 1745, considérablement augmentée par Humfrey Ridley. Il fut traduit en français

par *Jau*, à Paris, 1761, in-12; & *M. Scherf* vient enfin d'en donner une version allemande, enrichie des observations de *Ridley*.

Le nouveau traducteur déclare dans la préface, que la théorie du docteur *Floyer* ne lui plaît pas absolument, & que bien d'autres savans médecins sont du même avis; mais ce Traité sur l'asthme est rare aujourd'hui, même en Angleterre, & il y a encore des médecins qui en font cas; on y trouve des observations de pratique utiles & bien faites: d'ai leurs la partie théorique n'est pas entièrement réfutée par *M. Scherf*, qui se propose de faire sur l'asthme, le même travail que *M. Trnka* a fait sur les fièvres intermittentes, s'il peut lever différens obstacles. Sa traduction de *Floyer* est fort littérale. *M. Scherf* y a encore joint quelques remarques pratiques, qui, soit dit en passant, ne sont pas de la plus grande solidité.

Elémens de Chirurgie, en latin & en françois, avec des notes; par M. SUE le jeune, prévôt désigné du collège de chirurgie, adjoint au comité perpétuel de l'Académie royale de chirurgie, &c. &c.

« En fait d'ouvrages élémentaires, les premiers sont rarement bons: le temps seul peut développer les vrais principes, en les soumettant au creuset de l'expérience. » *Les trois Siècles de la littérature françoise, tom. j.*

A Paris, chez Méquignon l'aîné, libraire, rue des Cordeliers, près des écoles de chirurgie. 1783. In-8° de 765 pages. Prix relié, 3 liv. On trouve chez le même

*libraire cet ouvrage en françois seulement;
un volume in-8°. relié, 3 liv.*

4. Cet ouvrage, au frontispice duquel on voit la date de 1783, est dédié à M. *Andouillé*, avec le titre de premier chirurgien du Roi en survivance. Il ne faut pas que cette date induise en erreur; ces *Elémens* parurent en 1774, chez *Vincent*; & du fonds de librairie de celui-ci, ils ont passé chez *Méquignon*; c'est la même édition.

Après une préface polémique & justificative, est une introduction, dans laquelle on traite des principes en général, & dans laquelle on donne l'étymologie, la définition & la division de la chirurgie; c'est le sujet de la section première: dans la seconde section, on s'étend sur le sujet, la fin, & l'ordre de la chirurgie.

Tels sont les préliminaires de l'ouvrage, divisé en cinq parties.

La première est destinée à la physiologie. Ainsi, l'on y explique ce que c'est que la fibre & le tissu cellulaire, & l'on marque leurs fonctions dans le corps animal. Vient ensuite la description des vaisseaux, ce qui conduit à parler de la circulation du sang; & immédiatement après, on fait connoître le cœur: l'ordre demandoit cependant que ce muscle, premier moteur de la circulation, fût décrit avant que d'expliquer son action sur le sang. Il s'agit ensuite des fonctions communes des artères, du sang, des sécrétions, de la respiration.... des organes des sens.... du sommeil, de l'usage des parties en général... de celui des parties de la génération de l'homme & de la femme; de la conception; & enfin de l'accroissement, du décroissement & de la mort.

L'hygiène fait l'objet de la seconde partie. On y traite de l'air, relativement à la santé, des alimens, du travail & du repos, du sommeil & de

la veille, des excrétiions retenues ou évacuées; mais d'une manière bien succinte. Ce qu'on trouve dans la dernière section, & qui regarde les passions de l'ame, est plus bref encore; on nous apprend, entr'autres vérités, que *le principe des passions est dans le cerveau, leur siège dans le cœur; & que c'est dans le diaphragme qu'elles font sentir leur premier effet.* Quiconque aura bien retenu cette petite leçon, fera parfaitement instruit des passions & de leurs effets.

On traite de la pathologie dans la troisième partie, c'est-à-dire, de la nature, des causes & des symptômes des maladies.

La quatrième partie est la thérapeutique où l'on parle des indications des maladies chirurgicales, des opérations, des instrumens, des appareils, des différentes espèces de tumeurs, des plaies des parties molles & des parties dures.

Il est question dans la cinquième partie, de la saignée, de l'application de quelques remèdes externes & chirurgicaux, tels que les ventouses, les sangsues, les vésicatoires, les cautères, le fétou... des médicamens chirurgicaux, avec les descriptions des formules les plus usitées.

Cet ouvrage, qui doit être bien connu depuis dix ans qu'il existe, a mérité l'approbation de l'Académie de chirurgie. C'étoit un excellent passe-port.

A N N O N C E.

Elémens de médecine pratique de CULLEN, traduits de l'anglois. A Paris, chez Théophile Barrois le jeune, quai des August. & Méquignon l'aîné, rue des Cordeliers.

Cette traduction paroîtra dans le commencement de l'année 1785.

P R I X.

EXTRAIT du Programme de l'Académie des Sciences, Inscriptions & Belles-Lettres de Toulouse.

Cette Académie avoit proposé, pour le sujet du Prix double de 1784, *d'assigner les effets de l'air & des fluides aëriiformes, introduits ou produits dans le corps humain, relativement à l'économie animale.* Parmi les ouvrages présentés au concours, elle en a distingué deux; mais elle a vu avec regret, que les auteurs n'avoient pas rempli l'objet du Programme sous tous ses rapports; ce qui l'a déterminée à proposer encore le même sujet pour le Prix de l'année 1787, qui sera de cent pistoles.

L'infériorité des poteries qui se font à Toulouse, & les atteintes lentes, sourdes, peu apparentes, mais d'autant plus dangereuses, dont le vernis de plomb qui les recouvre affecte l'économie animale, ont déterminé l'Académie à s'occuper d'un objet aussi important. Elle propose en conséquence, pour le Prix ordinaire de la même année 1787, qui sera de 500 liv. « 1°. D'indiquer dans les environs de Toulouse, & dans l'étendue de deux ou trois lieues à la ronde, une terre propre à fabriquer une poterie légère & peu coûteuse, qui résiste au feu, qui puisse servir aux divers besoins de la cuisine & du ménage, & aux opérations de l'orfèvrerie & de la chimie. 2°. De proposer un vernis simple pour recouvrir la poterie destinée aux usages domestiques, sans nul danger pour la santé. »

Les auteurs, qui travailleront sur ce sujet, joindront

dront à leur Mémoire, des ustensiles, ou seulement des échantillons de poterie faite avec la terre qu'ils indiqueront. Ces échantillons seront les uns recouverts du vernis proposé, & les autres sans couverte, simplement biscuits, & propres à servir de creusets. L'Académie soumettra ces échantillons aux épreuves nécessaires, pour constater qu'ils remplissent les conditions du Programme.

Les Mémoires seront adressés, sous la forme ordinaire, à M. *Castillon*, avocat, secrétaire perpétuel de l'Académie, à Toulouse. Les ouvrages ne seront reçus que jusqu'au dernier jour de janvier des années pour les Prix desquelles ils auront été composés. L'Académie proclamera dans son assemblée publique, du 25 du mois d'août de chaque année, la pièce qu'elle aura couronnée.

P R I X.

EXTRAIT du Programme de l'Académie des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux.

Cette Académie avoit cette année deux Prix à distribuer : 1°. Un Prix double, destiné à cette question : *Quel seroit le meilleur procédé pour conserver le plus long-temps possible, ou en grain ou en farine, le maïs ou blé de Turquie, plus connu dans la Guienne sous le nom de blé d'Espagne ? Et quels différens moyens y auroit-il pour en tirer parti dans les années abondantes, indépendamment des usages connus & ordinaires dans cette province ?* 2°. Le Prix extraordinaire proposé en 1780, & réservé en 1782, sur la question concernant le *Leffimintio*.

Sur le premier fujet, deux Mémoires ont mérité l'attention de cette Compagnie, & contre-balancé ses suffrages.

L'un, portant pour épigraphe ces vers de *La Fontaine* :

Si mon œuvre n'est pas un assez bon modèle, &c.

L'autre, portant pour devise ce passage de *Virgile* :

..... *Nullo se tantum Myſia cultu
Jactat, & ipſa ſuas mirantur Gargara meſſes.*

Tous les deux préſentoient, ſur les deux points de la queſtion propoſée, à-peu-près les mêmes vues & les mêmes procédés. Mais tous les deux allant au-delà de ce que l'Académie avoit demandé, ils lui offroient ſurabondamment; le premier, une analyſe intéreſſante du *maïs*, & une ſuite précieufe d'expériences ſur la panification de ce grain; le ſecond, des recherches approfondies & lumineuſes ſur l'hiſtoire naturelle de cette plante, & des détails curieux & inſtructifs ſur ſa culture. Ainſi, ils lui offroient chacun différens objets indépendans du fond de la queſtion, à peſer auſſi dans la balance. Forcée enfin de prononcer, les deux parties ſurabondantes du ſecond Mémoire, ont dû, malgré leur utilité même, lui paroître trop étrangères au ſujet propoſé. Celles du premier, outre leur mérite particulier & leur importance, ont dû lui paroître-y tenir de plus près, & ſe rapprocher davantage de ſes vues. Elle lui a adjugé le Prix. Ce Mémoire, recommandable d'ailleurs par une grande précision, avoit décelé d'avance dans ſon auteur, un chimifte habile, un écrivain exercé dans les matières économiques, un citoyen zélé & ami de l'humanité. Son billet ouvert, a nommé M. *Parmentier*.

L'Académie ne s'est point permis de chercher à savoir le nom de celui qui lui avoit disputé la palme, & elle n'ouvrira son billet qu'autant qu'il désirera d'être connu; mais elle a cru lui devoir la justice de ne point le priver de l'avantage de pouvoir être encore utile à sa patrie, par la partie de son travail qui lui est propre: elle a délibéré de la faire imprimer à la suite du Mémoire couronné.

Quant à la question concernant le *Lessi minitio*, l'Académie n'ayant reçu, depuis le premier concours, aucun ouvrage qui ait pu la satisfaire, elle a abandonné ce sujet; & le prix extraordinaire qui lui avoit été destiné, a été retiré.

Elle propose pour le Prix qu'elle aura à distribuer en 1786, la question suivante: *Existe-t-il entre les végétaux & les minéraux, une analogie sensible, & telle que par l'inspection seule des plantes qui croissent naturellement dans un terrain, on puisse reconnoître, soit la qualité des terres, soit les espèces de minéraux qu'il peut renfermer?*

Elle prévient ceux qui voudront traiter ce sujet, que, sans rejeter absolument les théories générales, elle accueillira avec plus d'intérêt les ouvrages qui lui présenteront le plus grand nombre de faits décisifs, & d'observations les mieux constatées; & qu'elle desire qu'ils ne fassent usage, autant qu'ils le pourront, que des noms de *Linné* & de *Tournefort*; pour la partie botanique, & des noms de *Wallerius* & de *Cronstedt*, pour ce qui regardera la minéralogie.

Les paquets doivent être adressés francs, à M. de Lamontaigne, conseiller au parlement, & secrétaire perpétuel de l'Académie, à Bordeaux.

N^{os} 1, M. GRUNWALD.

2, 3, M. WILLEMET;

4, M. J. G. E.

T A B L E.

<i>Extrait. Exposé des expériences qui ont été faites pour l'examen du magnétisme animal,</i>	Page 561
<i>Extrait des Registres de la Société royale de médecine,</i>	576
<i>Observat. sur un enfant dont le cœur étoit placé hors de la poitrine. Par M. Tourtelle, médecin,</i>	579
<i>Observations & Réflexions sur une maladie putride. Par M. Taranget, méd.</i>	582
<i>Observat. sur une hydrophobie, guérie par l'alkali volatil fluor. Par M. Hervet, chir.</i>	604
<i>Remarques sur les inconvéniens du vin émétique. Par M. Chevallard, méd.</i>	609
<i>Observation sur l'abus du sel de duobus, donné à la suite des couches, &c. Par M. Sobaux, chir.</i>	610
<i>Obs. sur une rétention d'urine. Par M. Geny, chir.</i>	619
<i>Observat. sur la dépression d'une portion de l'occipital. Par M. Ramel, chir.</i>	622
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois d'octobre,</i>	626
<i>Observations météorologiques faites à Montmorency,</i>	629
<i>Observations météorologiques faites à Lille,</i>	631
<i>Maladies qui ont régné à Lille,</i>	632

N O U V E L L E S L I T T É R A I R E S.

<i>Académie de Toulouse,</i>	656
<i>..... de Bordeaux,</i>	657

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux,
le *Journal de Médecine* du mois de décembre 1784.
A Paris, ce 24 novembre 1784.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

De l'Imprimerie de P. F. DIDOT jeune, 1784.



TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

Contenues dans les six derniers mois du
Journal de Médecine de l'année 1784,
formant le Tome LXII^e.

EXTRAITS

OU

ANALYSES DE LIVRES.

CAROLI DE MERTENS, Observationes medicæ, tom. ij, Vindebonæ,	Page 3
Médecine militaire; par M. COLOMBIER, médecin de Paris, (premier Extrait,)	113
(second Extrait,)	225
Magnétisme animal,	337
Recherches & doutes sur le magnétisme animal; par M. THOURET, docteur-régent de la Faculté de Paris,	341
Rapport des Commissaires chargés par le Roi, de l'examen du magnétisme animal,	449
Exposé des expériences faites pour l'examen du ma- gnétisme animal; par M. BAILLY,	561
Extrait des registres de la Société royale de méde- cine, sur le rapport de ses Membres, Commissaires pour l'examen du magnétisme animal,	576

BIBLIOGRAPHIE;

OU

LIVRES ANNONCÉS.

1°. HISTOIRE LITTÉRAIRE.

- Almanach pour les médecins, & pour ceux qui ne le font pas, pour l'année 1783; par le docteur*
CHRIST. GOTTFR. GRUNER, (en allem.) 215
Eloge de JEAN PALFYN, chirurgien de la ville de Gand; par M. VAN-DUEREN, lic. en méd. 216
Annonce de la mort de J. ERNEST ZEIHNER, docteur en médecine, & liste de ses ouvrages, 218

2°. PHYSIQUE.

- Nouveaux principes de physique, ornés de planches; par M. CARRA,* 210, 211
Traité sur l'air & le feu; par M. CHARL. GUILL. SCHEELE, &c. (en allemand,) 205, 206
Mémoire physique sur le brouillard sulphureux, du 24 juin 1783, dans la province de Groningue; par SEBAST. JUSTE BRUGMANS, (en holland,) 106
Dissertatio medica sistens usum vis electricæ in asphyxiâ; auct. CHR. GUILL. HUFELAND, d. m. 309

3°. ÉLÉMENTS.

OU PRINCIPES GÉNÉRAUX DE MÉDECINE.

- D. CHRIST. FRIED. REUSS**, med. prof. primæ
lineæ encyclopediæ & methodologiæ univ. scient. medicæ, 75, 76
Leçons de M. COURCELLE, médecin de la marine, adoptées pour les élèves par M. POISSONNIER, directeur général des hôpitaux milit., 331

4°. HISTOIRE NATURELLE, BOTANIQUE;
MATIERE MÉDICALE.

- Traité sur la génération des vers intestinaux ; par*
MARTIN-ÉLIESER BLOCH, *méd. (en allem.)* 83
- Phytonomatotechnie universelle ; par M. BERGE-*
RET, *huitième cahier,* 107, 108
neuvième cahier, 334
dixième cahier, 556
- Encyclopédie méthodique botanique ; par M. le che-*
valier DE LA MARCK, 102
- Flora Londinensis... auct. GUIL. CURTIS,* 101
- Flora Japonica ; auct. CAR. PETRO THUNBERG,*
botan. prof. 104, 105
- Hortus Aurelianensis ; par M. BEAUVAIS DE*
PRÉAUX, 104
- C. G. HOFFMANN, *Historia plantarum crypto-*
gamicarum, 105
- Elenchus Fungorum conscriptus à J. G. C.*
BATSCH, *ibid.*
- D. CASIM. CHRISTOP. SCHMIDEL, *Disserta-*
tiones botanici argumenti revisæ & recusæ,
206
- Essai sur l'usage de l'écorce rouge du Pérou ; par*
EDOUARD RIGBY, 81
- Quæstio medica, &c... Peut-on regarder l'éther*
& l'esprit de térébenthine, comme dissolvant des
concrétions biliaires ; par CL. AUG. DURANDÉ
filz, 77, 78
- Usage bien entendu de l'extrait de Saturne dans*
les affections extérieures, (en allemand,) 95

5°. AGRICULTURE ET JARDINAGE.

- SEB. JUST. BURGMANS ; *Quænam sunt plantæ*
inutiles & venenatæ quæ prata inficiunt, &c.
209, 210

Nouvelle méthode de cultiver les arbres sauvages ;
 par CHRIST. FRED. LUDWIG, (en allemand,) 105, 106

6°. PHARMACIE ET CHIMIE.

Pharmacopœia collegii regii medicorum Edim-
 burgenſis, 100
 Antidotarium collegii med. bononienſis, edit.
 noviff. 423
 Fundamenta chemiæ theoretico-practicæ; auct.
 J. GUILL. BAUMER, chem. prof. 424
 De oleis tentamen; auct. JACOBO LORIMER,
 doct. med. 198
Mémoire ſur les acides natifs du verjus, de l'orange
& du citron; par M. DUBUISSON, ancien maître
diſtillateur, 199

7°. ANATOMIE ET PHYSIOLOGIE.

Traité d'oſtéologie; par M. BERTIN, médecin de
Paris; ſuivi de trois Mémoires de M. HÉRIS-
SANT, médecin de Paris, 98, 99
 HENR. AUG. WRISBERGII; prof. Gotting. ex-
 perimenta & obſervationes anat. de utero gra-
 vido, &c. 96
Syſtème phyſique & moral de la femme; par M.
ROUSSEL, doct. méd. 549
 ANTONII MICHELITZ, m. d. Diſquiſitio phyſio-
 logica cauſarum reſpirationis, 547
Obſervations & expériences ſur le ſang fluide & coa-
gulé, ſur l'action des artères, &c; par le docteur
MOSCATI; (en italien,) 187
Eſſai théſiforme ſur l'eſprit & la matière, en tant
qu'ils ſont du reſſort de la médecine; par M. LE
MORT DEMETIGNY, 188, 189
 Diſſertatio de comparatione plantar. & anima-
 lium, à doct. FELDMANN, cui accedit de ana-
 logia partûs & mortis humanæ, 418

8°. HYGIENE.

Avis sur les moyens de diminuer l'insalubrité des habitations qui ont été exposées aux inondations ;
par M. CADET DE VAUX, 429

9°. MÉDECINE.

Du prognostic dans les maladies aiguës ; par M.
LE ROY, doct. méd. 192

G. L. B. VAN-SWIETEN, Constitutiones epidemicae & morbi, ex ejusdem Advers. edidit
 MAXIMIL. STOLL, med. d. & prof. 72

Médecine militaire ; par M. COLOMBIER, médecin de Paris, (premier Extrait,) 113
(second Extrait,) 225

Traité de l'asthme, par le docteur J. FLOYER ; traduit de l'anglois en allem. par M. SCHERF, 652

Dissertatio medica in contagium phthisicum inquirens, ab AUGUST. FRED. CHR. EVERS, m. d. 79, 80

Sylloge select. opuscul. argumenti medico-practici : collegit ERN. GODOF. BALDINGER, m. d. & prof. 82

Nouveau traitement des maladies dyssentériques, à l'usage du peuple indigent ; par M. HARMAND DE MONTGARNY, doct. méd. 89, 90

Avis au public sur un petit écrit, intitulé : Nouveau traitement des maladies dyssentériques, &c ; par M. CLOUET, m. d. 90

Instruction sommaire sur la manière de traiter les flux de ventre bilieux & dyssentériques, &c. 91

Dissertation sur la rage ; par M. LE ROUX, chirurgien, 91, 92

Méthode de traiter la rage ; par M. LE ROUX, 316

Instruction concernant les personnes mordues par une bête enragée, 94

666 TABLE GÉNÉRALE

- De Hydrophobia ejusque specifico meloe maiali
& proscarabæo; auct. TRAUGOTT SCHWARTS,
m. d. 650
- Dissertatio medica sistens symptomatologiam &
ætiologiam febris lentæ nervosæ; auct. JAC.
CAR. CARELSON, 308
- Dissertat. medica de diabete; auct. DAUTANE, 311
- Traité des dartres; (deuxième édit.) par M. POU-*
PART, doct. méd. 315
- Observations sur le traitement de la gonorrhée; tra-*
duit de l'anglois de M. SAM. FOART SIMONS,
193
- CAROL. DE MERTENS, Observationes medicæ,
tom. ij, 3

MAGNÉTISME ANIMAL.

- Réflexions sur le magnétisme animal,* 337
- Recherches & doutes; par M. THOURET,* 293, 341
- Détails des cures opérées à Buzancy par le magné-*
tisme animal, 293
- Rapport des Commissaires de la Faculté & de l'Aca-*
démie royale des sciences, 449
- Exposé des expériences des Commissaires; par M.*
BAILLY, 561
- Extrait des registres de la Société royale de médéc.* 576

10°. CHIRURGIE.

- Elémens de chirurgie en latin & en françois, avec*
des notes; par M. SUE le jeune, chir. 653
- Nouvelle méthode de traiter les maladies de l'articu-*
lation du coude & du genou; traduit de l'anglois
de H. PARK, par M. LASSUS, chir. 195
- Manuel pratique de l'amputation des membres, par*
EDOUARD ALANSON, chir. traduit de l'anglois,
par M. LASSUS, chir. 196
- Observations sur la méthode de guérir l'hydrocèle, au*
moyen du sêton; par M. HOWARD, chir. 419

DES MATIERES. 667

- Elémens de la théorie & de la pratique des accouchemens ; par ALEX. HAMILTON, doct. méd. (en anglois,) 196, 197*
Recherches sur la nature & sur les causes de l'enflure des extrémités inférieures chez les femmes en couches ; par CHARLES WHITE, (en angl.) 197

II°. NÉCROLOGIE ; EXHUMATIONS.

- Suite du recueil des pièces concernant les exhumations faites à Dunkerque, 213*

12°. VÉTÉRINAIRE.

- Traité des maladies vermineuses dans les animaux ; par M. CHABERT, directeur général des écoles vétérinaires, 321*
Traité de la gale & des dartres des animaux ; par M. CHABERT, 323
Traité du charbon, ou anthrax dans les animaux ; par le même, 325
Du claveau ; par le même, 326
Essais sur les eaux-aux-jambes des chevaux, avec un rapport sur le siffilage & le cornage ; par M. HUZARD, vétér. 421.

13°. MÉLANGES.

- Mémoires publiés par la Société des sciences de Vlisfengen, (en allemand,) 181, 182*
Mémoires de l'Académie des sciences de Sienne, (en italien,) 183, 184
Nouveaux Mémoires de l'Académie de Dijon, premier volume, 185, 186
Mémoires de l'Académie de Dijon, année 1783, premier Semestre, 305
Commentationes Soc. reg. scientiar. Gotting. anni 1781, vol. iv, 415
Nova acta physico-medica Acad. Imperialis naturæ curiosor. tom. vij, 543

668 TABLE GENERALE

Philosophical Transactions of the royal Society of
London; vol. lxxij, ann. 1783, 633

TORBERNI BERGMAN, Opuscula physica &
chemica, revisa & aucta; tom. j, 201

tom. ij, 326

tom. iij, 426

*Bibliothèque physico-économique instructive & amu-
sante; contenant des Mémoires & observations sur
l'économie rustique, sur la description de nouvelles
machines, sur les maladies, &c. (deuxième édit.)*

431.

14°. JURISPRUDENCE MÉDICALE,
ET RAPPORTS.

*Recherches pathologiques, anatomiques & judiciai-
res, sur les signes de l'empoisonnement; par M.
RETZ, doct. med.* 193

M É M O I R E S,
DISSERTATIONS & OBSERVATIONS.

1°. MÉTÉOROLOGIE.

*Observations météorologiques faites à Mont-
moranci, près Paris; par le père JAU-
COURT, durant les mois de*

Mai 1784, pag. 296	Août 1784, pag. 410
Juin 1784, ... 300	Septembre 1784, 538
Juillet 1784, ... 406	Octobre 1784, 628

*Observations météor. faites à Lille, par M.
BOUCHER, pendant les mois de*

Mai 1784, pag. 70	Août 1784, pag. 413
Juin 1784, ... 180	Septembre 1784, 541
Juillet 1784, ... 303	Octobre 1784, 631

2°. MATIERE MÉDICALE.

- Lettre de M. JAVEY DES BARRES, méd. à M. GASTELLIER, médecin, pour prouver qu'il n'y a point de spécifiques,* 32
- Remarques sur les propriétés & l'usage de la charpie dans le traitement des plaies; par M. TERRAS, chir.* 262
- Suite,* 388
- Observat. de M. BOUFFEY, doct. méd. sur le danger des crapauds, comme topique sur les cancers,* 139
- Memoire sur l'alipum, ou globulaire, employé comme fébrifuge; par M. RAMEL fils, doct. méd.* 374
- Remarques sur les inconvéniens du vin émétique; par M. CHEVILLARD, doct. méd.* 609
- Observations sur l'abus du sel de duobus; par M. SOBAUX, chir.* 610

3°. ANATOMIE.

- Observation sur un enfant dont le cœur étoit placé hors de la poitrine; par M. TOURTELLE, doct. méd.* 579

4°. MÉDECINE.

- Mémoire sur l'épidémie de la paroisse de Tronget; par M. GAULMIN DESGRANGES, doct. méd.* 351
- Observation sur l'utilité des bains tièdes dans les fièvres malignes; par M. HATTÉ, doct. méd.* 133
- Observations & Réflexions sur une maladie putride; par M. TARANGET, doct. méd.* 582
- Observation sur une fièvre quarte, guérie par la salivation; par M. SOUVILLE, doct. méd.* 254
- Observation sur un mal de tête invétéré, guéri par un accident singulier; par M. SUMEIRE, doct. méd.* 360
- Réflexions & Observations sur des toux sèches & rebelles, guéries par l'air froid & la boisson froide; par M. SUMEIRE, doct. méd.* 244

670 TABLE GENERALE

Observ. sur un asthme ; par M. FOUQUET, doct. méd. 137

Obs. sur une épilepsie ; par M. MOREAU, chir. 131

Réflexions de M. TARANGET, doct. méd. sur le nouveau remède contre la rage, proposé par M. DEMATHIS, chir. 17

Observ. sur un hydrophobe, guéri par l'alcali volatil fluor ; par M. HERVET, chir. 604

Observ. sur une affection nerveuse, érotique ; par M. JACQUINELLE, chir. 62

Observat. en faveur de la méthode adoucissante dans les spasmes de la matrice ; par M. SERIEIS fils, 362

Réponse de M. SUTTON, aux Réflexions de M. BRILLOUET, chir. sur l'inoculation, 40

Suite & fin, 143

Voy. sur cette discussion polémique, le tome lx, 420 le tome lxj, 166

Lettre de M. BAUMES, méd. à M. CUSSON, méd. sur une inoculation malheureuse, 55

Lettre de M. HEYKAUD, doct. méd. au sujet du magnétisme animal, 290

Réponse, 291

Extraits des prima mensis de la Faculté de Médecine de Paris, ou maladies qui ont régné dans cette ville durant les mois de

Mai 1784, pag. 68 Août 1784, pag. 405

Juin 1784, ... 178 Septembre 1784, 536

Juillet 1784, ... 294 Octobre 1784, 626

Maladies observées à Lille, par M. BUCHER, médecin, durant les mois de

Mai 1784, pag. 71 Août 1784, pag. 413

Juin 1784, ... 181 Septembre 1784, 542

Juillet 1784, 303 Octobre 1784, 631

5°. CHIRURGIE.

- Observat. sur la dépression d'une portion de l'occipital ; par M. R. *** fils, doct. méd.* 602
- Observ. sur l'angine œdémateuse , guérie par la bronchotomie ; par M. FERRIERE, chir.* 248
- Observ. sur un coup de bayonnette, pénétrant dans la poitrine ; par M. NIEL, élève en chirurg.* 366
- Observ. sur des douleurs néphrétiques, avec rétention d'urine ; par M. LÉAUTAUD, chir.* 364
- Observ. sur une rétention d'urine, accompagnée d'accidens très-fâcheux ; par M. GENY, chir.* 619
- Observ. sur un ulcère guéri par l'alcali volatil fluor, appliqué extérieurement ; par M. POTHONIER, doct. méd.* 371
- Lettre de M. S. ***, sur des accouchemens malheureux ,* 159
- Réflexions de M. ALPHONSE LE ROY, sur cette Lettre ,* 168
- Observation sur un accouchement laborieux, terminé par le levier de ROONHUYSEN ; par M. DOURLEN, chir.* 256
- Remarques de M. ALPHONSE LE ROY, sur ce sujet ,* 260

6°. PARTIES, OU MEMBRES ARTIFICIELS.

- Réflexions & Eclaircissement sur la construction & les usages des rateliers artificiels ; par M. JOURDAIN, dentiste ,* 283

ANN ON C E S.

SÉANCES ACADEMIQUES.

- Orléans : Société royale , 334
- Paris : Société royale de médecine , 432

672 TABLE GENER. DES MATIERES.

SUJETS DE PRIX PROPOSÉS.

Bordeaux: Acad. des belles-lettres, sciences,	657
Lyon: Acad. des sciences, belles-lettres,	553, 555
Montpellier: Société royale des sciences,	332
Paris: Société royale de médéc.	433, 438 & suiv.
Toulouse: Acad. des sciences,	666

MÉMOIRES COURONNÉS.

Bordeaux: Acad. de belles-Lettres, sciences,	661
Paris: Société royale de médéc.	434, 435, 436, 437.

SOUSCRIPTIONS.

<i>Orythologie</i> ,	106
<i>Phytonomatotechnie</i> ,	107, 334, 556

AVIS DIVERS.

<i>Nouvelles sondes flexibles de gomme élastique</i> ,	108
<i>Livres latins nouvellem. imprimés en Allemagne</i> ,	220
<i>Livres en allemand</i> ,	222
<i>Autres livres imprimés en Allemagne</i> ,	557
<i>Recueil de différens auteurs sur l'anévrisme</i> ,	ibid.
<i>Cours d'électricité; par M. MAUDUYT, médecin de Paris</i> ,	447

Fin de la Table générale des Matières.

Fautes à corriger dans le cahier d'octobre 1784.

- Page 359, ligne 15, au lieu de *loocks*, lisez *loochs*.
 Page 377, ligne 8, la recommande, lisez le recom-
 mande.
 Page 422, ligne 24, premier, lisez première.
 Page 441, ligne 27, des, lisez aux.

Novembre 1784.

- Page 489, ligne 6, au lieu de *montrer*, lisez *monter*.
 Page 544, ligne pénultième, lisez *introduit*.